



LA LUMIÈRE

RÉVÉLATION DU NOUVEAU SPIRITUALISME

ORGANE DES SPIRITUALISTES INDÉPENDANTS



Sous la Direction de M^{me} LUCIE GRANGE

Ne dites jamais ces mots : « Je ne connais pas, je ne comprends pas, donc c'est faux. » — On doit étudier pour connaître, connaître pour comprendre, comprendre pour juger.

NARADA, philosophe hindou.

TOME I^{er}

(Nos 1 à 14. — Du 15 Mars 1882 au 15 Avril 1883).

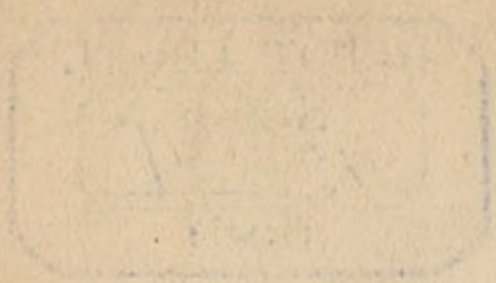
*et le 27 Decembre 1884
2134*

PARIS

75, Boulevard Montmorency, 75

*4° R
804*





LA LUMIÈRE

REVUE DE LA LIBÉRATION DU NOUVEAU SPIRITUALISME

ORGANE DES SPIRITUALISTES INDÉPENDANTS

Sous la Direction de M^{rs} Louis BRASSE

Ne dites jamais ces mots : « Je ne connais rien »,
ne comparez pas deux fois « — en fait »
étudier pour connaître, connaître pour com-
prendre, comprendre pour juger.
L'œuvre, l'effort, le labeur.

TOME I^{er}

1885. — Du 15 Mars 1885 au 15 Avril 1885.

PARIS

75, Boulevard Montmartre, 75

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME

Lucie Grange	pages		PAR D'AUTRES MÉDIUMS	
Considérations générales.....	1		Le dernier voyage d'un navigateur Hollandais, WILLEM BARENS.....	70
Un sixième sens.....	13		Le Parasite et le Papillon. UN INVISIBLE.....	114
L'impuissance du positivisme.....	25		Les Voix d'Outre-Tombe, HOMÈRE.....	133
L'Ère nouvelle.....	37		Les Fleurs, UN INVISIBLE.....	153
Les femmes dont on ne parle pas : Madame de Condorcet.....	45			
Les faits parlants : Sorcières, la nuit des Sorcières, Médiums, le nouveau Spiritualisme, la raison d'une conversion.....	49		Eugène Bonnemère	
La force des faits.....	61		<i>Le Spiritualisme dans l'histoire.</i>	
Le Spiritisme et la grande presse.....	68		I. Le duc d'Orléans, régent de France.....	38
La Matière esclave et l'Esprit libre.....	73		II. Le comte de Coetquen, la Duperchoir, M ^{lle} Rose, Antoinette Bourignon, le comte de Boulainvilliers, la maréchale de Clérambault.....	52
Spiritisme et Spiritualisme.....	85		III. Gaston Phœbus, Pierre de Béarn.....	66
Actualités.....	97		IV. Sainte Brigitte.....	87
Les Chevaliers de la Lumière.....	109		V, VI et VII. — Jeanne Darc.....	128, 138 et 154
Le Spiritualisme expérimental.....	115			
Nos premiers Chevaliers.....	125		René Caillié	
Ce que je suis, ce que je crois.....	141		La Vie et l'affinage de la matière.....	112
Conseils aux expérimentateurs.....	146		Remarque.....	133
Epellation abrégative pour la table parlante.....	148		Les Temps sont arrivés.....	137
Explications nécessaires.....	149		(Lettre à propos de M. Maricot).....	142
Un baptême chez un libre-penseur.....	164		L'Electricité et ses miracles.....	159
Au sujet de <i>Fra Popoli</i>	172		L'Electricité dans les mines.....	163
Les œuvres de Camille Flammarion.....	11		J. Camille Chaigneau. — Evocation.....	166
			Condorcet. — Conseils d'un Proscrit à sa fille (1794).....	22, 35 et 43
Hab.			J. D. — Notice sur Cazotte.....	33
<i>Souvenirs et impressions d'un Médium</i>			Notice sur Condorcet.....	22
Le Baptême. — Enfance et adolescence.....	76		Dona Fernandez et Dona Amigo.....	48
Au sujet de la Médiumité.....	90		Edme Dardenne. — Que ni les dogmes ni l'athéisme ne sont éducateurs.....	14
Révolution et évolution.....	99		Léon Denis. — Faits extraordinaires en Tou- raine.....	19
Histoire d'un bas.....	131		M ^{me} O. B. Ditson. — Matérialisations d'Esprits.	133
Jeunesse. — Le fou et les deux clous.....	150		EI. La Question juive.....	48
			Derniers moments de la princesse Christine.....	136
TRAVAUX MÉDIUMIQUES			F. — Garibaldi.....	48
<i>Fra Popoli</i> , histoire extraordinaire, par EDGAR POE, 8, 20, 33, 41, 56, 81, 93, 106, 120, 134, 143 157, 167.			Charles Fuster. — Ce qui nous tue.....	107
Lettre d'EDGAR POE à son Médium.....	172		Em. de Girardin. — Epigraphe.....	8
<i>La fête des Morts</i> , communication de l'Esprit MARCELLUS, par l'écriture.....	99		Adolphe Grange. — Le Spiritisme et la Franc- maçonnerie.....	161
			Grangeneuve. — Chant du Barde.....	123
VOIX DES ESPRITS			C. Jusseume. — Au Palais de l'Industrie (Ex- position de l'Union centrale des Arts décora- tifs).....	95, 107 et 121
Sébastien Bach, 59. — Condorcet, 65. — Jean Darc..	59		Le P. Lacordaire. — Epigraphe.....	17
Jeanne Darc, 47, 153. — Geneviève, 145. — Laplace	79			
Louis (IX), 83, 145. — Martin, de Tours.....	47			
Mercédès, 83. — Michel 107. — Moïse.....	83			
O'Connor, 107. — Denis Papin, 59. — Puysegur..	65			
Sylvestre, 47. — George Washington.....	59			

TABLE DES MATIÈRES

Maricot	pages
Les juges infailibles ou persécuteurs et persécutés.	28
Etude philosophique sur le crime de séduction:	
I. — Recherche de la paternité.....	54
II. — Abolition de la prostitution.....	102
Fêtes burlesques du catholicisme.....	80
(Lettre sur la seconde vue de M ^{me} Grange).....	141

Matharel	
La question du Magnétisme animal.....	5
Bienfaits du Magnétisme animal.....	17
Jeanne Darc.....	27
Dangers et abus du Magnétisme animal.....	29, 40
(Notice sur Willem Barends).....	70
(Note sur Plancius).....	71
Le Spiritisme et la grande presse.....	76
Les bons et les mauvais magnétiseurs.....	92
Ethérialisation d'Esprits.....	114
Les Fédérations.....	127
(Sur la clairvoyance de M ^{me} Grange, en note)....	142
Deux anniversaires.....	165
Narada. — Epigraphe du titre.....	
Puységur. — Epigraphes.....	5, 29

VOIX DE L'HUMANITÉ

Béranger, 47. — Condorcet, 10. — Disraéli, 36. —	
Fénelon, 24. — Victor Hugo.....	60 et 124
Louis Jourdan, 60. — Saint-Just.....	36

CITATIONS ÉDUCATRICES

E. Nus, 107. — Ch. Fauvety. 136. — Aug. Vac-	
querie.....	130

HYGIÈNE ET MÉDECINE.	pages
Les vibrations auriculaires appliquées au soulage-	
ment des indigestions. — Les causes inconnues	
du mal de tête.....	24

SUPERSTITIONS, ERREURS ET PRÉJUGÉS

Le bonnet de coton.....	11
Etre né coiffé. — Argent.....	24
Araignées. — Rencontrer un âne.....	36
Je veux que ce morceau de pain m'étrangle. — Un	
fixatif du cœur.....	60
Le chien. — Au sujet de la barbe.....	83
Corde de pendu. — Balaiement des morts. — Vertu	
du corail.....	146

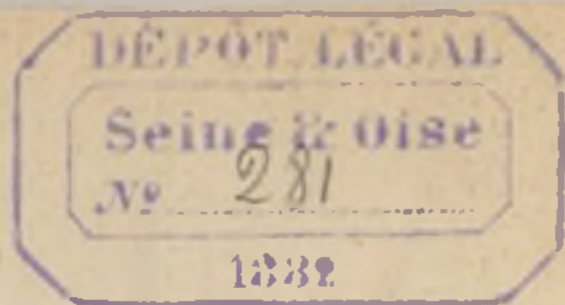
DIVERS

Académie des sciences.....	6
Les Martyrs de la science : Galilée, Allix.....	7
Suprême hommage.....	25
Prophétie de Cazotte, rapportée par Laharpe.....	30
L'athéisme.....	60
Aux matérialistes.....	60
Les Indiens Galibis.....	84
Le langage des mouches.....	84
M ^{me} de Girardin à Jersey et la table parlante ...	117
A nos chers amis.....	125
Libre pensée et matérialisme.....	130
Seconde vue de Swedenborg.....	136
Le lycée Condorcet.....	143
Nos défunts.....	145
Une preuve qu'on ne meurt pas.....	166

GRAVURE

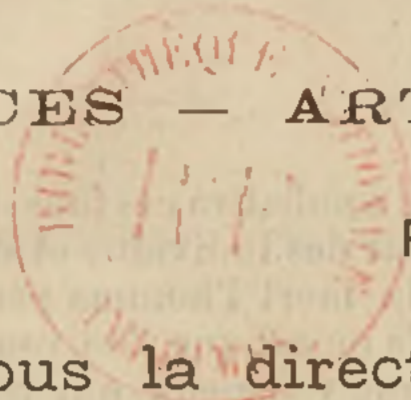
Jeanne Darc au sacre de Charles VII, d'après le	
tableau d'Ingres.....	155





LA LUMIÈRE

SCIENCES — ARTS — LITTÉRATURE — MORALE



REVUE MENSUELLE

Sous la direction de M^{me} LUCIE GRANGE

Ne dites jamais ces mots : « Je ne connais pas, donc c'est faux. » — On doit étudier pour connaître, connaître pour comprendre, comprendre pour juger. *NARADA, philosophe hindou.*

N° 1. — 15 MARS 1882

SOMMAIRE : Considérations générales. — La question du magnétisme animal. — Académie des sciences. — Les martyrs de la science. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire. — Superstitions, Erreurs et Préjugés. — Bibliographie : Les Œuvres de Camille Flammarion. — Nouvelles, Avis, Petite correspondance, etc.

ABONNEMENTS

Un an : 5 francs. — Six mois : 3 francs.

(FRANCE ET ÉTRANGER)

1104

On peut s'abonner sans frais dans tous les bureaux de poste ou adresser soi-même un mandat à M. Jean DARCY, administrateur, 75, boulevard Montmorency, à Paris.

MM. les Libraires-commissionnaires s'adresseront, pour les abonnements, à la LIBRAIRIE UNIVERSELLE, 16, rue d'Argenteuil (13, avenue de l'Opéra).

*4 R
804*

Prix du numéro : 50 centimes.



~~*4 7
2 4*~~

PROSPECTUS

Quel siècle prodigieux que le nôtre!

La vapeur et l'électricité ont rapproché les peuples et transformé leurs habitudes. La distance n'existe plus, avec le télégraphe pour la parole écrite et avec le téléphone pour la parole articulée. La photographie reproduit les images de tout ce qui existe, sans que l'opérateur ait la moindre notion du dessin, et le phonographe pourrait transmettre à nos arrière-neveux les discours prononcés par nos orateurs.

Notre globe est comme baigné dans le fluide lumineux et la science marche d'étonnement en étonnement. Elle a retrouvé la *lumière*, la lumière source de toute vie: la lumière rayonnante, la lumière vibrante, la lumière parlante, la lumière agissante.

C'est par la lumière que la science expérimentale du savant physicien Crookes, de la Société Royale de Londres, est arrivée à découvrir le quatrième état de la matière, l'*état fluide*. Que l'on nomme cet état, magnétisme terrestre, électricité, fluide vital, le nom importe peu puisque nous possédons la chose, que cette chose est grande, et, il faut le dire, merveilleuse.

C'est pour s'attacher à l'étude de l'homme sous le rapport physique, intellectuel et moral, et propager les connaissances acquises, que cette Revue est fondée.

LA LUMIÈRE tiendra ses lecteurs au courant des nouvelles découvertes de la science, de toutes les inventions utiles, des expériences curieuses faites sur les hystériques par des médecins célèbres, à la Salpêtrière, à la Pitié et ailleurs, de tous les phénomènes inexplicables et en apparence inexplicables, mais qui, demain, feront partie du domaine de la science dont les limites sont tous les jours reculées davantage.

La littérature aura une large place dans les colonnes de LA LUMIÈRE. Les livres nouveaux y seront appréciés, et le bien, le beau, le bon, auront toujours notre approbation.

LA LUMIÈRE combattra ces funestes tendances qui, pour le malheur des individus et de la société, veulent qu'avec la mort l'homme périclite tout entier. C'est le suicide moral que l'on veut établir en principe; c'est le suc vénéneux qui peu à peu s'infiltré dans les veines et répand le malaise et la corruption dans toutes les parties de l'organisme. Il faut vigoureusement réagir contre cette fausse philosophie que nos savants ont empruntée à l'Allemagne. Avec les doctrines décevantes qui en découlent, on peut commettre des actes de désespoir, mais on ne saurait accomplir les actes de virilité dont les peuples ont besoin.

Sans négliger la vie pratique, il est bon que l'homme se souvienne quelquefois de ses origines et de ses destinées: qu'il n'oublie pas Dieu.

Cette déclaration était nécessaire à une époque où pullulent des publications athéistes et matérialistes. Elle indique la raison d'être de notre Revue.

LA LUMIÈRE donnera comme premier feuilleton **Fra Popoli**, histoire extraordinaire à la manière d'Edgar Poë. Sous le nom de Fra Popoli est personifié le génie de la Liberté.

Un ancien collaborateur du *Grand Dictionnaire* de Pierre Larousse a bien voulu se charger de faire à notre intention un *Dictionnaire* spécial de tous les termes employés par les *spiritualistes modernes* et de ceux qui se rapportent aux sciences marquant l'influence du moral sur le physique, de l'esprit sur la matière, c'est-à-dire au *magnétisme*, au *spiritisme*, etc.

Le **Dictionnaire spiritualiste** sera placé dans le journal de façon qu'il puisse s'en détacher pour former un volume à part.

Ce volume sera suivi d'autres dont la collection formera une bibliothèque spéciale publiée sous le titre de:

BIBLIOTHÈQUE DU SPIRITUALISME MODERNE

Chaque numéro de LA LUMIÈRE est formé de 16 pages gr. in-8° jésus.

PRIX D'ABONNEMENT: **Cinq francs pour un an**, FRANCE ET ÉTRANGER; **Trois francs pour six mois**.

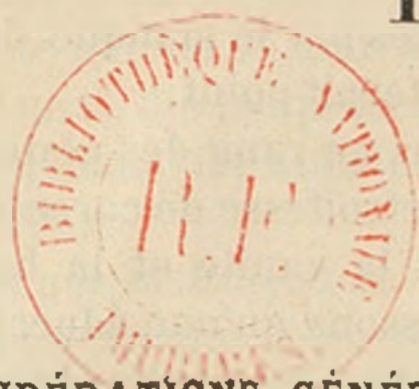
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste, ou simplement en remettant le prix de l'abonnement au facteur. — On peut aussi adresser soi-même un mandat au nom de

M. JEAN DARCY, administrateur, 75, Boulevard Montmorency, à Paris.

Messieurs les Auteurs et les Éditeurs sont priés de nous envoyer deux exemplaires de chaque ouvrage dont il pourrait être rendu compte.

Dans notre prochain numéro, nous donnerons un article: *Hygiène et Médecine*.

LA LUMIÈRE



CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

En notre remarquable XIX^e siècle des lumières et du progrès, il est une tendance déplorable qui l'entache dans sa gloire et l'entrave dans sa marche; un défaut banal et ridicule, échappant à l'observation générale et dont les conséquences s'étendent à tout. Il s'agit de l'engouement.

De cette sorte d'épidémie moderne naît une mobilité fiévreuse, permanente; car l'engouement entraîne après lui le changement perpétuel. Ces oscillations capricieuses de pensées superficielles et flottantes font aboutir l'être humain à la lassitude, au dégoût et implantent au cœur de la société un mal désespérant, appelé le *nervosisme*.

Pourquoi l'ère française de l'indépendance, qui signifie force, est-elle ainsi stigmatisée de signes maladifs et débiles?

C'est bien simple.

Les aspirants à l'indépendance n'avaient point subi le travail préparatoire qui devait les rendre capables de la soutenir quand ils la posséderaient. Ils se sont trouvés soudain jouir de la Liberté qu'ils n'ont pas comprise faute d'instruction préalable; et, la Liberté, mutilée, profanée, dénaturée en des mains pleines de convoitises égoïstes ne pouvait leur accorder ses bienfaits: la stabilité et le bonheur.

Par cela, elle semble imposer une obligation, l'étude de soi-même et des autres; un devoir, la confraternité humaine. Elle n'admet pour ses élus que ceux qui l'ont approfondie et la connaissent en toutes ses particularités, la jugent dans toute sa grandeur, et pratiquent la loi d'amour dont elle émane, amour fraternel dans lequel elle veut unir et étreindre tous les hommes ensemble sans exception.

Si l'on savait, si l'on aimait, tout dans la vie revêtirait l'aspect sérieux et touchant qui fixerait les pensées en épurant les goûts. Si l'on

était dévoué, si l'on était bon, la somme des joies intimes dépasserait en importance la somme des efforts accomplis pour le bien commun, et tous nous serions heureux.

La vaste aspiration à la paix nationale et universelle ne peut devenir un fait réel que par la saine compréhension des trois mots sublimes: LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ. Mais, faute d'intelligence, on abuse de cette noble devise, et, faute de sentiments généreux, on en rit.

C'est dénaturer le plus beau principe que de refuser à autrui les bénéfices qui en découlent et que l'on s'attribue personnellement; de ne voir d'égal à soi que d'après une mesure arbitraire, et de circonscrire la fraternité au cercle étroit d'adeptes d'une seule croyance ou des partisans d'une seule opinion.

La grande devise se trouve de ce fait transformée ainsi: *Injustice, préjugé, coterie*.

Ici, nous ne venons point agiter une question brûlante sur la propriété individuelle ou collective, soutenir une thèse d'économie politique et sociale, mais uniquement parler au point de vue moral auquel s'adapte également dans une juste mesure l'équitable et radieuse devise républicaine.

Il est toujours douloureux à l'homme loyal et sensé de constater tout abus de pouvoir. Que ce pouvoir soit politique ou religieux, social ou domestique, sa tyrannie étant proportionnée à sa puissance, elle fait de profonds ravages dans le cercle d'action où elle s'exerce. Dans cet abus les gouvernants, moins que les autres, devraient tomber, puisque les édifices publics portent gravés à leur fronton les trois mots qui, à eux seuls dans l'avenir, régiront l'humanité. Les ministres des différents cultes également ont le devoir de modérer leurs expressions et de tolérer les principes de leurs adversaires, modération et tolérance exigées par ces considérations même; et les chefs austères et rigoureux du socialisme, qui devancent par nature et

par mission les événements et hâtent les heures de justice, devraient aussi, et par-dessus tout, se faire les initiateurs du désintéressement et de toutes les vertus que cette devise comporte. Ce qui n'empêche point les uns et les autres de jouer sur les mots et d'en esquiver la valeur, selon leurs passions personnelles, et cette tendance fondamentale de l'engouement momentané pour un homme ambitieux en évidence, une idée plus ou moins pratique et souvent un rien amusant.

Une loi ambiguë est remplacée par une autre loi ambiguë, une doctrine par une autre doctrine, un temple par un autre temple, et le dieu ne fait que changer de nom.

Ainsi s'édifient journellement des choses mauvaises pour remplacer de mauvaises choses ou sont renversées de bonnes choses établies à la place desquelles on n'établit rien du tout.

Il ne faut pas s'y tromper, encenser un homme en reniant Dieu, cela n'enlève point l'idée de culte, mais ne fait qu'en dénaturer l'objet. Idole pour idole avec cette différence que le Dieu Éternel se remplace par le dieu changeant et la gloire immuable par le prestige passager.

Ceux qui trouvent niais et stupide de reconnaître une souveraine puissance créatrice, digne d'adoration, ne croient point banal et superflu de courber l'échine et de plier les genoux devant quelques dignités factices. Ils en recherchent avec avidité le contact, en désirent les faveurs, et, tout en bafouant ceux qui usent de la prière, on les voit se lever avec une supplique de circonstance aux lèvres chaque matin.

Sans vouloir comprendre dans la sévérité d'un tel jugement notre société actuelle entière, nous devons admettre que cette catégorie d'êtres en représente la partie la plus en évidence, la plus bruyante. On voit dominer toujours le fallacieux mobile de la vanité personnelle encouragée et servie par une meute d'audacieux, à la curée, secondés par les courtes vues de la foule qui applaudit, chante et paye la sonorité d'un nom, le miroitement d'une réputation usurpée, le futile attrait d'une mode.

Si l'on était vraiment de forts et de dignes représentants de la liberté, on ne ferait point ainsi dégénérer la sagesse en puérilité, le droit en abus; et le nervosisme, cette altération des

forces physiques par le manque de pondération morale, n'existerait point.

Nous mettons au rang des plaies sociales l'inconstance et l'étroitesse de caractère, l'égoïsme et le préjugé, la vanité et la basse ambition. Nous reconnaissons qu'une éducation mal comprise est la cause originelle de ces défauts, et que généralement dans l'instruction améliorée d'aujourd'hui, on n'accorde pas encore une assez grande attention à l'homme même, à l'étude de ses penchants et à l'analyse des bons sentiments dont il est susceptible.

Quelle idée exacte peut-on se faire de l'homme d'aujourd'hui en général, considéré comme être libre? Quelle est sa situation d'esprit en face de ce progrès qu'il vante bien haut?

L'homme d'aujourd'hui est dans un état transitoire. Placé entre le vieux monde qui s'écrase et le nouveau qui s'élève, il est attiré en sens inverse de ses aspirations par des attaches antérieures. Dans un milieu restreint, il a toutes les agitations et les délires d'un rêve de liberté sans limites. Il piétine sur place pendant que l'imagination l'emporte et fait éclater son cerveau. Il jure par la Liberté et la méconnaît, confond l'image avec l'objet même, et prend le désir pour la possession.

Par le fait de son état maladif, — puisqu'il souffre de sa transformation, — il est sujet à erreur, et, dans ses actes, on peut le juger en irresponsable.

Pour lui, c'est l'enfance ou la décrépitude. Il a l'inexpérience encore ou l'épuisement complet. Il arrive que son esprit cède alternativement aux superstitions aveugles et aux attraites des vérités raisonnées, car il manque de force pour se dépouiller entièrement du vieil homme, et il manque d'audace pour pénétrer hardiment dans les voies nouvelles.

Faut-il autre chose pour se bien convaincre que l'homme n'est pas encore mûr pour la VRAIE LIBERTÉ, que le spectacle de ses indécisions, de ses erreurs grossières, de ses mesquines jalousies pour la satisfaction desquelles il se sert de moyens souvent inavouables. Faut-il autre chose pour être persuadé de son état d'enfant capricieux, que de constater avec quelle facilité il fait, surfait et défait les réputations, façonne et détruit ses idoles.

Ils auraient beau s'en défendre, ceux qui plus

hardis que leurs frères déclarent une guerre à mort à tout culte ancien et nouveau, il leur faut des dieux ! Leurs dieux passent comme des étoiles filantes, mais ils attestent leur besoin inné de vénération.

Ne devient-il pas fastidieux de voir apparaître successivement avec une célébrité fugitive certains personnages portant chacun en sa main sa petite église, comme un saint de plâtre, ou son grand programme. Ne serait-il pas temps de réagir un peu contre cet état nervosique qui porte à changer journellement l'aspect des choses et à les trouver vieillies aussitôt parues ; et ne serait-ce point faire acte d'humanité que de forcer l'attention de ceux qui ne pensent pas en l'attirant sur certaines aberrations de l'esprit équivalant à de mauvaises actions dont ils se rendent inconsciemment complices, dont mutuellement ils sont toujours naïvement dupes.

Un jour viendra probablement où la vérité une rangera tous les hommes sous une commune bannière, où des principes forts et solides les uniront, où leurs opinions dérivant d'une saine logique et d'un droit jugement les feront se plier sans peine à l'autorité d'une législation impartiale. Alors ils seront vraiment instruits et améliorés de cœur, mais, en attendant, nous pensons que le devoir des êtres avancés est de se rapprocher fraternellement et d'associer leurs pensées et leurs travaux afin que la louable aspiration vers des jours heureux et prospères se traduise en fait accompli. Nous croyons qu'il faut s'entendre, en faisant abnégation de quelques dissidences momentanées afin d'aboutir, dans un ensemble majestueux et qui représente une réelle force, à la réalisation d'un plan généreux de rénovation ; que nous devons chercher dans ce but, en ne repoussant aucune lumière, les moyens les plus propres à répandre utilement l'instruction nécessaire au développement rapide des intelligences en les dirigeant dans la voie du progrès. Et notre conviction est bien arrêtée sur ce point que les audaces matérialistes ne peuvent être combattues que par les énergies spiritualistes. Souffrir en silence et ne rien dire dans la crainte que l'on se moque de nos idées serait d'une lâche inertie contre laquelle toute âme noble et dévouée doit réagir.

Les cris de guerre en notre temps sont ceux-ci : DIEU ! ou PAS DE DIEU !

C'est ce qui motive le titre de spiritualiste que nous nous donnons.

Nous voulons ainsi affirmer notre croyance en l'Esprit Souverain auquel sont ralliés tous les esprits incarnés et désincarnés de notre globe et de tous les mondes.

Nous n'avons point la prétention de sonder l'insondable Infini, de découvrir et dévoiler les innombrables et profonds secrets de la Nature. Toute genèse est encore hypothétique, toute philosophie, hasardée en face de la véritable Pensée créatrice, laquelle se révèle sans cesse à nous sous des aspects nouveaux et merveilleux qui confondent notre orgueil et jettent la méfiance et le doute sur la foi de nos révélations.

Nous avançons qu'en tout il y a le vrai relatif : A mesure que s'effaceront les superstitions et les légendes et que les sciences positives progresseront apparaîtra la Vérité dégagée et lumineuse.

Que l'on ne perde ni son temps ni sa peine à ergoter vainement sur les mots à double entente dont le sens mystique nous séduit. On ne peut tirer d'obscurités définitions philosophiques que des lambeaux de vérité. Ces vérités incomplètes sont un non-sens lorsqu'on veut les faire servir à l'échafaudage d'une doctrine donnée comme la Vérité même ; et élever à l'état de dogmes des conceptions arbitraires ; c'est se rendre responsable des erreurs et des égarements d'autrui, et c'est vouloir équilibrer un monument sur quelques cailloux.

Notre spiritualisme arboré comme un drapeau ne signifie point, on l'a compris, que nous refusions de reconnaître le rôle important de la matière dans le cours actuel des choses ; mais il figure ici comme une protestation contre le matérialisme brutal systématique. Et notre intention est moins de raisonner d'après des théories présentées que d'étudier, observer et juger impartialement d'après les faits.

Pour nous jusqu'à présent, il n'y a en l'être terrestre ni spiritualité ni matérialité absolue. Dans l'une et dans l'autre se trouve de l'une et de l'autre ; et, les deux intimement liées et solidaires ne sont puissantes et vraies que par les justes proportions entre elles, maintenant un équilibre parfait.

Le mot spiritualisme sera conservé par nous,

non point parce que nous voulons rééditer une vie des saints naïve ou réciter des litanies ingénues, mais parce que nous considérons que la pensée humaine est d'essence spirituelle, qu'elle est la force motrice et le gouvernement des mondes par reflet de Dieu; qu'elle a, par conséquent, priorité sur tout. La pensée agit sur la matière. C'est par la volonté, sa puissante auxiliaire, que, féconde et créatrice, elle imprime le mouvement aux molécules invisibles et accélère la vie universelle.

Honneur à la Pensée !

La Pensée, qui nous a fait ce que nous sommes et par laquelle à notre tour nous régnons, étant la plus belle manifestation de notre moi humain comme la plus haute expression de l'Intelligence Suprême dont nous émanons, mérite, à tous égards, considération et respect. Être spiritualiste, c'est se placer sous les rayonnements purs éthéréens, mais c'est aussi aimer toutes les bonnes conceptions intellectuelles du domaine terrestre et travailler corps et âme à l'agrandissement de ce domaine.

Nos horizons sont sans limites, *La Lumière* embrasse tout. L'émancipation sous toutes ses formes et dans la plus généreuse acception du mot est pour elle le but.

Que l'on ne se trompe pas dans l'interprétation de notre mot hardi émancipation — trop souvent de nos jours il confine au ridicule.

Nous entendons par émancipation l'avancement dans la voie du Progrès au moyen du développement de nos sentiments fraternels, puissants auxiliaires des connaissances de la vie pratique servant à démontrer ceci : « Un équilibre social et le bonheur de tous ne sont point seulement le fait d'une combinaison de lois et de chiffres, mais aussi et surtout celui d'une bonne entente et d'une saine pratique de la solidarité d'amour. »

Notre foi raisonnée est le point lumineux vers lequel convergent toutes les religions du globe. En conséquence nous considérons comme frères tous les hommes, quels que soient leur culte et leur nationalité.

Etablissant notre œuvre sur des principes désintéressés et sur la loi fondamentale de l'amour universel, lorsque nous aurons à discuter, nous saurons proscrire de nos colonnes

toute polémique acerbe et tout esprit de personnalité.

Nous aimons à croire que ces dispositions bienveillantes nous concilieront l'estime et les sympathies mêmes des plus rebelles et qu'elles seront notre principal élément de vitalité.

Nous avons franchi les limites de la routine et du préjugé afin de ne rassembler autour de *La Lumière* que les esprits larges et les âmes nobles, seuls capables d'imprimer un mouvement favorable vers le Progrès.

Les colonnes de *La Lumière* ouvrent un champ d'investigations et ses collaborateurs invitent au concours toutes les intelligences supérieures pour préparer le règne de la Paix et de la Liberté.

Les sciences, de quelque ordre qu'elles soient, ont leur raison d'être pour l'accomplissement des destinées humaines et l'harmonie universelle; mais la psychologie les prime toutes, en ce qu'elle révèle l'homme à lui-même et que par elle on peut arriver à pénétrer les profonds mystères de la création.

Comme compensation aux versatilités de nos contemporains, Dieu a envoyé parmi nous et en différents pays des êtres prodigieux d'intelligence, de savoir, de persévérance, qui étonnent le monde et, par leurs découvertes, hâteront la solution de certains problèmes. Ils prouvent aux tristes orgueilleux qui se disent athées, sans bien savoir ce qu'ils sont, et à ceux qui érigent en système de ne penser à rien, que tout est digne d'attention et que Dieu se manifeste en tout; ils démontrent à ceux qui ne croient qu'aux choses tangibles et palpables que la force la plus puissante réside en un fluide qui ne se voit pas.

Chacun de ces hommes, physicien, chimiste, astronome, inventeur, philosophe, etc., est en son genre un coopérateur actif du Progrès. Grâce à cette légion agissante et aux lumières qu'elle répand sur notre globe, il n'y aura plus bientôt ni superstition, ni foi aveugle, ni négation de parti pris; il y aura la croyance touchant l'origine et les destinées de l'homme établie sur des faits d'ordre spiritualiste scientifiquement expliqués.

Quand l'homme possédera la connaissance exacte de lui-même et qu'il appréciera bien les nouvelles vérités qui doivent faire son bonheur,

il aura perdu ce fond de légèreté qui le caractérise aujourd'hui. Devenu fort, son esprit lucide pénétrera le vrai sens des mots qu'il dénaturait auparavant. Il saura comprendre et appliquer la devise humanitaire flottant toujours sur son drapeau régénéré :

Liberté, Égalité, Fraternité.

LUCIE GRANGE.

LA QUESTION DU MAGNÉTISME ANIMAL

Je crois qu'il existe un fluide universel, vivifiant toute la Nature; que ce n'est point une ancienne erreur, mais une ancienne vérité, que l'ignorance a toujours rejetée.

PUYSÉGUR.

Cette question, que les négateurs du magnétisme croyaient à jamais étouffée, vient de surgir tout à coup et s'imposer au monde savant.

En ce moment, la parole est aux faits et ils sont assez éloquents pour attirer l'attention des plus indifférents.

Nous ne voulons pas retracer ici l'histoire du magnétisme animal, retrouvée au siècle dernier par Mesmer qui l'appliqua au traitement des malades. Nous ne rechercherons pas davantage pourquoi l'Académie des sciences s'est toujours refusée à reconnaître l'existence du « fluide électrique animal » comme l'appelait Puysegur, pour nous occuper des expériences dont, à cette heure, il est l'objet. Nous ferons seulement remarquer que nous avons à célébrer un centenaire, celui de l'arrivée de Mesmer à Paris qui eut lieu précisément en 1782.

Les travaux de M. le docteur Burq sur la métalloscopie et la métallothérapie ont prouvé que le corps humain, comme on le savait du reste, est un microcosme ayant la puissance d'une véritable pile électrique dont l'énergie est plus ou moins grande dans chaque individu suivant que tels ou tels éléments y dominent plutôt que tels autres.

Les expériences faites à la Salpêtrière par M. le docteur Charcot et à la Pitié par M. le docteur Dumontpallier, sur des femmes hystériques, ont conduit ces savants docteurs à des expériences d'hypnotisme des plus concluantes. M. le docteur Charcot agit sur ses sujets surtout

par la puissance de son regard. M. le docteur Dumontpallier a étendu le champ des expériences de son savant collègue et émule.

M. le docteur Dumontpallier n'avait jamais rien lu sur le magnétisme animal, si ce n'est le travail de M. Richer sur les expériences de M. Charcot à la Salpêtrière, lorsque dernièrement il reçut une brochure de vingt pages à peine de M. le docteur Baréty, touchant le *fluide neurique*. Au même instant, il s'est trouvé dans son service, à l'hôpital de la Pitié, des sujets hystérico-épileptiques, susceptibles d'être *influencés* par le toucher, par le regard, par la lumière, par le souffle, etc.

En présence des faits, sans parti pris et sans présomption sur la valeur du magnétisme, M. le docteur Dumontpallier a cherché à se rendre compte des phénomènes qu'il produisait volontairement ou involontairement, et ces phénomènes dépassent les limites de la compréhension humaine. On se trouve en présence de faits dont on croit saisir la cause, mais une autre expérience vient contredire le résultat de l'expérience précédente. Ainsi M. Dumontpallier agit comme M. Charcot par le regard, mais il obtient au moyen d'un miroir ou d'un rayon lumineux quelconque le même résultat qu'avec les yeux. Il endort ou il réveille le sujet, il produit la contraction et la distension d'un muscle. Voilà pour la lumière. Des phénomènes identiques sont rendus indistinctement, soit avec le souffle humain, soit au moyen d'un soufflet de cuisine. Il obtient les mêmes effets en se servant du *fluide neurique* par des gestes ou des attouchements, à la manière des magnétiseurs.

En présence de faits aussi extraordinaires, M. le docteur Dumontpallier a porté la question devant l'Académie des sciences qui a nommé une commission pour suivre ses expériences et faire un rapport à ce sujet.

D'un autre côté, M. le docteur Charcot, en posant sa candidature devant l'Académie des sciences, a voulu l'appuyer sur ses travaux les plus récents concernant ses expériences faites à la Salpêtrière. C'est ce que M. le docteur Nicolas, dans son article hebdomadaire de la *Liberté*, appelle avec raison le *Bilan scientifique du magnétisme animal*.

La note de M. Charcot, lue par lui à l'Académie, a pour objet de caractériser les divers

états nerveux déterminés par l'hypnotisation chez les hystériques.

« L'hypnotisme, dit M. Charcot, considéré dans son type de parfait développement, tel qu'il se présente fréquemment chez les femmes atteintes d'hystéro-épilepsie à crises mixtes, comprend plusieurs états nerveux, dont chacun se distingue par une symptomatologie particulière. »

D'après les observations de M. Charcot, ces états nerveux sont au nombre de trois : *l'état cataleptique; l'état léthargique; l'état somnambulique.*

Le sujet cataleptisé a les yeux ouverts, le regard fixe ; il reste immobile, comme pétrifié. Les membres gardent, pendant un temps relativement fort long, les attitudes variées qu'on leur imprime. Lorsqu'on les déplace, ils donnent la sensation d'une grande légèreté et les articulations ne font éprouver aucune résistance.

Dans l'état léthargique les yeux sont clos, les globes oculaires convulsés. Le corps est affaissé, les membres sont flasques et pendants. Les mouvements respiratoires, étudiés à l'aide du pneumographe, se montrent profonds et précipités, d'ailleurs assez réguliers. Les réflexes tendineux sont toujours remarquablement exaltés. Dans tous les cas, on constate l'existence du phénomène que M. Charcot désigne sous le nom d'*hyperexcitabilité neuro-musculaire*, et qui consiste dans l'aptitude que présentent les muscles à entrer en contracture sous l'influence d'une excitation mécanique, portée sur le tendon, sur le muscle lui-même ou sur le nerf dont il est tributaire.

Dans l'état somnambulique, le sujet a les yeux clos. Abandonné à lui-même, il paraît engourdi plutôt qu'endormi. La résolution des membres n'est jamais très prononcée. Les réflexes tendineux sont normaux. L'hyperexcitabilité neuro musculaire n'existe à aucun degré. Il y a habituellement, dans cet état, exaltation de certains modes encore peu étudiés de la sensibilité cutanée, du sens musculaire et de quelques-uns des sens spéciaux. Il est, en général, facile de provoquer chez le sujet, par voie d'injonction, les actes automatiques les plus compliqués et les plus variés.

Il y a quatre-vingt-dix-huit ans que le somnambulisme magnétique a été trouvé par le

marquis de Puységur, officier général d'artillerie, dont la philanthropie a pu être égalée, mais n'a pas été dépassée. Dans son ouvrage intitulé : *Du Magnétisme animal considéré dans ses rapports avec diverses branches de la physique générale*, dont la deuxième édition a été publiée en 1820, il soumettait le résultat de ses expériences au jugement des hommes de science, qui, ne pouvant plus adopter ni propager des erreurs, entretiendront l'accord entre les vérités senties et les choses explicables et redeviendront ainsi ce qu'ils ont été et doivent être dans tous les temps, les précepteurs du monde. « Toute découverte dans les sciences, dit Puységur, devant, pour être admise, être revêtue de la sanction des savants, c'est à eux seuls qu'il appartient de prononcer tant sur l'existence que sur l'utilité du magnétisme animal. »

Malheureusement, les savants de son temps ont été sourds et aveugles en ce qui concerne les phénomènes qu'il voulait soumettre à leur examen, et plusieurs générations se sont succédé avant que la question ait été posée d'une manière péremptoire.

Aujourd'hui, comme il y a cent ans, comme il y a dix-huit cents ans, que messieurs les savants le veulent ou ne le veulent pas, le magnétisme animal existe et il a fait ses preuves en des mains loyales et désintéressées.

MATHAREL.

ACADÉMIE DES SCIENCES

Nous avons assisté à la dernière séance publique annuelle de l'Académie des sciences. Le président, M. Wurtz, a ouvert cette séance par un discours remarquable à plus d'un titre.

Suivant l'usage, d'abord il a rendu hommage à la mémoire des académiciens décédés pendant l'année : MM. Delesse, Henri Sainte-Claire Deville, Bouillaud et Bussy. Ensuite, il a parlé des grands événements scientifiques qui se sont produits, et il a constaté le succès de l'Exposition d'électricité et du Congrès des électriciens de 1881.

« Le mot est nouveau, a dit M. Wurtz, comme la profession, et l'on a vu rarement un mouvement scientifique appeler un tel concours de

travailleurs et créer, en peu de temps, des intérêts si considérables. Quoi de plus étonnant, en effet, que les applications multiples de cet agent mystérieux, tour à tour employé à faire jaillir la lumière, à produire la chaleur, à provoquer des actions chimiques, à revêtir des objets divers de couches métalliques compactes et brillantes, à transmettre à distance la force, et avec elle non seulement des signaux et des messages écrits, mais les sons de la musique et jusqu'à la parole humaine !

« Grâce à l'importance de ces résultats, la science de l'électricité a enfanté un art pratique, où l'ingénieur met en œuvre et en valeur les enseignements de la théorie et où la force nouvelle, dont il varie les effets à son gré, est mesurée, transmise, transformée et débitée, comme on ferait, à peu de chose près, d'une denrée. Et c'est un fait digne de remarque que cette force, dont la nature est profondément cachée, soit susceptible de mesures exactes, propres non seulement à exprimer toutes les conditions d'une expérience scientifique, mais encore à fournir une base certaine aux évaluations que l'industrie réclame. »

La récente application du téléphone a conduit l'orateur à parler de M. Graham Bell et de son photophone, ce nouvel appareil qui met à contribution l'énergie radiante de la lumière pour transmettre au loin des sons finalement recueillis par un téléphone.

Après avoir passé en revue les principaux concours, M. Wurtz a terminé ainsi :

« Je m'arrête, et pourtant la liste de vos lauréats est loin d'être épuisée, et je pourrais vous conduire avec eux dans une foule de domaines qu'ils ont explorés avec succès. Ce qui caractérise, en effet, l'activité scientifique de nos jours, c'est, tout ensemble, la grandeur et la multiplicité des efforts qui portent dans toutes les directions. Témoins émus de ce grand mouvement, ne voyons-nous pas les sciences naturelles agitées par une conception hardie, la physique et la chimie, comme renouvelées par le principe de la conservation des forces et par de grandes idées sur la constitution de la matière, toutes les branches des sciences mathématiques, enfin, vivifiées par une sève toujours jeune, grandir perpétuellement en vigueur et en étendue ?

« A en juger par les progrès accomplis de-

puis cinquante ans, on se demande quelles surprises seront réservées à nos successeurs. Qui sait ? elles dépasseront peut-être nos rêves d'aujourd'hui, et nous serions tentés de nous écrier : « *Quo non ascendam!* » (Que ne nous élevons-nous !) si l'expérience de chaque jour ne nous apprenait pas à nous défier des prévisions et des espérances. Ce que nous savons, c'est que le champ des découvertes futures est illimité, sinon en profondeur, du moins en surface, et que notre science n'épuisera jamais notre curiosité. »

Ce discours achevé, le secrétaire perpétuel, M. Bertrand a proclamé les noms des lauréats pour 1881, et terminé la séance par l'éloge de Léon Foucault.

LES MARTYRS DE LA SCIENCE

GALILÉE, de Pise, auquel on doit la découverte des lois de la pesanteur, l'invention du pendule, de la balance hydrostatique, d'un thermomètre, du compas de proportion, du télescope ; Galilée, le véritable créateur de la philosophie expérimentale, fut dénoncé en 1633 au tribunal de l'inquisition de Rome, après avoir publié un ouvrage dans lequel était exposée la théorie du mouvement de la terre et de l'immobilité du soleil. On l'accusait d'avoir voulu interpréter la Bible de manière à la concilier avec le système de Copernic. On le contraignit à abjurer à genoux ses interprétations du texte biblique, et il fut condamné à une captivité indéfinie.

Tout le monde connaît l'exclamation que le vieillard fit entendre après avoir prononcé son abjuration : *E pur si muove* (Et pourtant elle se meut) !

ALLIX, d'Aix en Provence, mathématicien, mécanicien et musicien, au XVII^e siècle, fit un squelette qui, par un mécanisme caché, jouait de la guitare. Cela causa de la rumeur dans cette ville superstitieuse, et le parlement fit instruire son procès.

Jugé par la chambre de la Tournelle, il ne put faire comprendre que l'effet merveilleux de son automate n'était que la résolution d'un problème mécanique. L'arrêt du Parlement le condamna à être pendu et brûlé en place publique, avec le squelette *complice* de ses sortilèges.

FRA POPOLI

HISTOIRE EXTRAORDINAIRE

Commencez par lire, vous finirez par comprendre.

EM. DE GIRARDIN.

I

Il était altier !

Et pourtant il avait déjà un pied dans la tombe.

On le voyait tous les jours chevaucher dans les champs, les vignes et les jardins, dévastant tout sur son passage, sans souci des dégâts qu'il faisait, sans regret de causer des pertes à autrui.

Et tout cela impunément, parce qu'il était le souverain.

Des signes de désolation marquaient les alentours de l'habitation royale, le peuple était écrasé sous le poids des impôts et molesté par toutes les vexations imaginables du despote et de ses satrapes.

Les pleurs des femmes, les gémissements des uns, les colères menaçantes des autres bruisaient dans l'air comme font les vagues agitées. Cependant ce peuple, semblable à une mer houleuse devant une digue gigantesque, se bornait à d'impuissantes fureurs. Le vaisseau de l'État ne semblait pas devoir être submergé et mis en pièces. Fier, au milieu des éléments courroucés, il bravait vents et marées ; et les flux et reflux, les tempêtes sourdes, les grains, les remous n'apportaient point un trouble destructeur dans l'agencement de sa machine. Il filait sur l'eau, ballotté, mais ne sombrait pas.

Et le roi, fatigué à la suite de ses courses dévastatrices, mollement étendu sur des tapis de roses, dormait d'un sommeil agité. Son esprit était hanté par d'horribles cauchemars et il entendait des voix qui lui criaient : « Assassin, maudit, ta fin est proche. »

Bien que dans la force de l'âge, les excès avaient jeté son corps dans la décrépitude.

Il était d'une haute stature, il avait les jambes longues et flasques, les bras longs, les épaules étroites sur lesquelles reposait une tête assez forte. Il avait le front élevé, mais étroit, des yeux gris-vert et atones, le nez en bec d'aigle indiquant un être sans pitié, une forte moustache

blonde et ses cheveux blonds clairsemés, en partie ramenés en accroche-cœurs sur les tempes.

Son palais était plein de courtisanes, mais il n'avait de préférence que pour Mézarine.

C'était une femme splendide de formes et d'une idéale beauté, que se disputeraient le statuaire et le peintre. Son visage avait la perfection d'un marbre de Praxitèle animé par une douce carnation. L'iris de ses yeux de l'azur le plus pur faisait rêver du ciel, et sa chevelure longue et soyeuse était d'un blond vif qui lui seyait à merveille.

Et quand le roi dormait, Mézarine le berçait dans ses bras voluptueux, au son d'une fanfare guerrière ou d'une symphonie corruptrice. Elle étalait sa chevelure d'or sur des coussins de soie et répandait des parfums orientaux autour de la couche du maître cynique.

Lui, blasé, ne parvenait plus à retrouver les voluptés disparues, les jouissances avidement désirées ; ni les senteurs énervantes, ni les vins capiteux ne pouvaient lui donner l'ivresse qu'il cherchait.

Un jour, pris d'un accès fébrile et d'une rage folle, il saisit brusquement Mézarine, la fit tourner sur elle-même comme sur un pivot et lui dit :

« Créature vile et méprisable ! Toi que j'ai tirée de la fange du peuple, comme un diamant taillé selon mon désir, tu ne trouves donc rien en toi pour réveiller mes sensations éteintes. Tu n'as donc rien, rien à me donner en échange de l'honneur que je t'ai fait lorsque je t'ai choisie : Misérable prostituée ! meurs donc !... »

Et, saisissant un maillet d'ivoire à manche d'argent qui était à portée de sa main, il en frappa d'un coup sec la jeune femme sur le crâne. Elle tomba à la renverse, elle était morte. Alors le monstre.

.

Mais une voix stridente se fit entendre aux oreilles du monarque : « Infâme ! »

— Infâme ! s'écria-t-il en se redressant d'un bond, qui ose m'appeler infâme ?

Personne n'était autour de lui.

— Infâme ! infâme ! répéta la voix.

— Infâme ! infâme ! redit-il d'un ton farouche, en plongeant dans le vague un regard morne, presque éteint.

— Ne vois-tu pas que la vie t'échappe, tu vas mourir, tu meurs. A peine ton cœur bat-il encore, à peine ton cerveau peut-il concevoir une pensée ; et tu évoques les joies de la santé et de la jeunesse. Tes transports résultent d'une surexcitation factice de tes nerfs, ton plaisir d'un effort grotesque de ton imagination ; mais la paralysie t'a frappé. Être tyran, orgueilleux, égoïste et lubrique, que toutes tes victimes, à cette heure solennelle, se lèvent pour réclamer justice, et, chargé de tes forfaits, accompagné de haine, roule, roule dans les ténèbres.

A ce moment, saisi de vertige, ses jambes fléchirent sous lui. Il tomba lourdement, la face contre terre, et, la main droite crispée dans la chevelure de Mézarine, il expira.

II

Au bruit de ces morts tragiques, des clameurs retentissantes emplirent la contrée. Venus de tous les points du pays, les sujets du souverain despote et cruel s'assemblèrent pour délibérer et changer le mode de gouvernement. D'esclaves ils voulurent s'ériger en maîtres, et choisir parmi eux les représentants de leurs volontés.

Les réformes civilisatrices furent discutées, et la majorité l'emporta pour l'application des lois de l'indépendance et du progrès dans la plus large acception de ces mots.

Manchus, un étranger naturalisé, fut élu chef du mouvement révolutionnaire. Il jura de protester et de sévir énergiquement contre toute tentative de l'ancien régime.

Il organisa des bataillons de résistance et des bataillons d'attaque. Pendant que les uns cernaient la demeure royale et passaient au fil de l'épée quiconque s'insurgeait ou cherchait à s'évader, d'autres parcouraient les rues en proclamant le triomphe du droit et en faisant appel à des forces nouvelles.

A chaque pas des citoyens libres grossissaient le contingent des serviteurs de la liberté. Les femmes encourageaient leurs maris et leurs frères, elles suppliaient leurs fils de ne plier jamais sous le joug qui les avait ruinés et avilis. Tous se sentaient forts, vaillants et fiers.

Chaque administration se trouva cernée comme le palais. Les fonctionnaires, surpris par une nouvelle inattendue et par un flux de peuple révolté comme par un coup de foudre, songeaient à peine à se défendre. Le droit et la force étaient contre eux.

Ceux qui déclaraient vouloir se rendre étaient rangés en groupes et mis à part dans une caserne où ils seraient tenus et, au besoin, garrottés, jusqu'à ce qu'il fût délibéré sur leur sort définitif, après jugement préalable de leurs actes.

Partout flottaient des drapeaux aux couleurs nationales où on avait ajouté une large bannière sur laquelle étaient écrites ces paroles : « Mort à ceux qui refusent la liberté ! Mort aux traîtres, aux parjures, aux voleurs, aux lâches, aux assassins, à tous ceux qui ont violé le droit social et la dignité humaine ! »

— Sangdieu ! s'écria du milieu de la foule ameutée une voix puissante et sonore, je jure que pas un ennemi du peuple ne sortira vivant de la ville et je demande que l'on aille chercher le cadavre du tyran dans son palais ; qu'on lui inflige les humiliations les plus outrageantes en présence de nos enfants rassemblés, afin qu'ils se souviennent du dégoût, du mépris que cette débauche, cette luxure, cette ignominie souveraines ont jeté dans nos cœurs.

— Oui, oui, oui. Et d'un mouvement tumultueux et rapide on courut au palais pour mettre ce projet à exécution.

Lorsqu'on eut pénétré dans la chambre mortuaire, l'odeur putride de la décomposition hâtive de ce corps ébranla un instant la résolution des plus hardis. Les serviteurs, éplorés, se jetèrent aux pieds des envahisseurs sacrilèges et demandèrent à grands cris qu'une inhumation décente fût autorisée pour le roi.

— Qu'on le jette dans la fosse aux ordures, criaient les uns.

— Qu'on le brûle comme un porc, criaient les autres, lorsqu'un des témoins muet de cette scène affligeante s'avança résolument et dit d'un

ton ferme ces paroles sages : « En infligeant des outrages à un cadavre insensible, croyez-moi, mes amis, vous ne servirez en rien la cause de notre émancipation bien légitime, et vous vous avilirez vous-mêmes. Que l'on fasse un cercueil de bois commun, qu'on y place cette dépouille à côté de sa victime et qu'on les porte tous les deux en silence dans la terre qui absorbe et purifie tout. Voilà ce qu'il convient de faire. »

Une immense clameur couvrit ces paroles sensées. Il fallait que l'accès de rage populaire suivit son cours.

Un homme de haute stature, qui jusqu'alors était resté à l'écart, s'avança à son tour. Des larmes rougissaient ses paupières.

— Elle ! qu'en ferez-vous ? dit-il en montrant le cadavre de la courtisane.

— Elle ! répondirent narquoisement plusieurs personnes ensemble. Ah ! ah ! ah ! Elle sera confondue dans l'ignominie de son...

Soudain un cri rauque et sourd, venu on ne sait d'où, imposa silence.

Chacun se regardait, surpris, terrifié.

Celui qui pleurait prit un air triomphant.

— Mézarine n'est pas morte, s'exclama-t-il.

Un homme frappa brutalement ce corps de femme inanimé. L'ivresse du courroux lui gonflait les veines :

— Qui dit que cette...

Manchus — car c'était lui — ne termina point sa phrase insolente. Il tomba foudroyé.

Une panique s'empara du groupe. En un instant la chambre fut évacuée ; et le silence de la mort protégeait trois victimes.

Cloué sur place, seul, l'homme triste fixait des yeux hagards sur cet épouvantable tableau. Rassemblant bientôt ses esprits, il s'approcha de Mézarine, mit un genou en terre et la toucha délicatement au front, sur les yeux, partout. Elle était froide, rigide.

Il essaya de séparer la main livide crispée dans les belles boucles d'or. La main ne cédait point. Alors, attirant à lui le corps de la courtisane pour l'éloigner des autres cadavres, et dégager plus aisément sa chevelure, il s'arrêta subitement, saisi de vertige.

A son tour il crut mourir.

Quelle puissance plane donc sur ce lieu maudit, pensait-il, que tout ce qui y touche est frappé !...

Cependant si l'intérieur du palais était vide et calme, au dehors, croissait une foule envahissante et tumultueuse, désireuse d'accomplir ce que les autres n'avaient pas eu le courage de faire.

Prêts à être taillés en pièces par leurs compagnons, les premiers consentirent, pour être sauvés, à introduire les nouveaux venus qui réclamaient ces corps pour la satisfaction de leur vengeance. Les gardiens postés aux entrées de la demeure royale furent impuissants à maintenir l'ordre, et, pour la deuxième fois, se répétèrent les mêmes menaces, les mêmes injures.

Joignant l'action à la parole, des bras vigoureux s'avancèrent résolument, jetèrent un sac sur le cadavre de leur chef sous le prétexte de respecter sa dépouille, et l'emportèrent avec solennité. Puis ils voulurent placer sur un brancard garni de paille celui qui allait assouvir la rage populaire.

Mais en l'attirant violemment, une horreur indescriptible s'empara d'eux. Les yeux fermés du cadavre royal s'ouvrirent démesurément. Surprise extraordinaire ! Ces yeux n'étaient point ceux qu'on lui avait connus. Au lieu d'un regard atone, on se trouvait en présence d'un regard fixe, étincelant de feux rouges profonds. En un court instant cette physionomie prit les aspects les plus divers et chaque masque nouveau rappelait les traits de tous ceux qui avaient porté la couronne, de sorte que, en la personne du seul grand Moloch, toutes les dynasties étaient éteintes. Chaque roi antérieur reparaissait comme pour exprimer de nouveau le désastre de la déchéance et sanctionner la fin de tous les règnes par la fin de celui-ci.

La chevelure de Mézarine était restée dans sa main crispée, et, du crâne de la courtisane s'échappait comme un jet de vapeur bleuâtre qui, se dispersant dans l'atmosphère, répandait une odeur d'encens.

(A suivre).

VOIX DE L'HUMANITÉ

Si le bonheur n'était point le fruit de quelques efforts vers la vertu, il ne serait ni durable ni vrai. La paix du cœur est le résultat de la droite conscience, elle naît du devoir accompli.
CONDORCET.

SUPERSTITIONS, ERREURS ET PRÉJUGÉS

Beaucoup de superstitions nous viennent des augures, telles sont :

Un flambeau qui s'éteint seul ;

Le feu qui pétille ;

La flamme qui étincelle d'une manière extraordinaire ;

La tristesse qui vient tout à coup.

Certaines phrases exclamatoires que l'on prononce sans en avoir jamais compris le sens tirent leur origine des épreuves appelées jugements de Dieu.

Beaucoup d'erreurs et de pratiques ridicules ont leur source dans les antiques divinations.

Ces vestiges du passé doivent aujourd'hui disparaître, et c'est pour en faire reconnaître l'abus ou l'enfantillage que nous allons les passer en revue :

LE BONNET DE COTON.— L'originale coiffure de l'homme joue son rôle dans les comédies de la superstition. Nous avons appris que, tout récemment, dans un village que nous ne nommerons pas, on voyait un bonnet de coton perché haut et droit sur un arbre. Pourquoi cette singulière exhibition ? Il s'agissait de ceci : Un brave homme étant atteint d'une fièvre chaude, son bonnet sale et tout imprégné du mal lui avait été enlevé par sa crédule femme et placé par elle sur la cime de l'arbre. Le malade devait sûrement guérir. Et le malade est mort.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE

LES ŒUVRES DE CAMILLE FLAMMARION

La réputation scientifique de M. Camille Flammarion est trop bien établie pour que nous essayions de faire un nouvel éloge de ses œuvres. Avec cet esprit éminemment élevé dont les productions joignent à l'utilité de l'instruction positive le charme doux et pénétrant des contemplations idéales, nous avons similitude d'opinions et fraternité de sentiments.

On ne se lasse point de cette noble et grande étude de l'Univers. Les nouveaux aspects scientifiques réduisent à néant les légendes superstitieuses, et les élans de l'âme sont doublés par l'extension même des vérités accessibles à l'intelligence et contrôlées par la raison. L'émanci-

pation de l'esprit dans les voies de l'espace est un chemin plus court que l'on ne croit pour arriver à la connaissance de soi-même et se faire une idée juste de la cause et des fins de nos destinées. La vue de ces mondes innombrables suspendus dans l'espace éveille en nous l'idée des innombrables humanités qu'ils contiennent. Elle réduit à d'infimes proportions notre globe terrestre, mais l'idée de Dieu devient en nous plus touchante et plus profonde. La création, dont le spectacle frappe nos yeux, fait se répercuter en notre cœur comme des échos de sa voix imposante, et, pénétrés des religieux enseignements puisés au grand livre de la nature, nous nous débarrassons de nos préjugés et de nos faiblesses, afin de nous unifier à l'œuvre d'ensemble grande et forte. Nous nous sentons étreints dans l'immense solidarité, stimulant de nos qualités généreuses ; nous sommes imprégnés de l'essence divine, amour, et nous cédon aux appels irrésistibles d'un spiritualisme raisonné, vaste et précis.

La foi convenue ou foi aveugle, depuis des siècles, avait enfermé notre raison en d'étroites limites. Aujourd'hui nous entrons dans une ère nouvelle ; le vieux monde qui expire ne pouvant se reconstituer de lui-même, un monde nouveau le remplacera. Pour se dégager complètement des attaches antérieures, il faut se livrer aux études modernes et propager les ouvrages les plus propres à répandre la vérité. C'est dans ce but que nous recommandons tout spécialement à ceux qui veulent s'instruire les ouvrages de M. Flammarion.

On ne saurait faire ressortir les avantages d'un tel procédé à ceux qui n'ont rien lu de ce savant et charmant écrivain sans une citation à l'appui de notre dire. Nous la prendrons dans les *Merveilles célestes*.

QU'EST-CE QUE LE CIEL ?

« L'une des plus funestes illusions dont il soit urgent de nous désabuser, c'est celle qui nous présente la Terre comme la moitié inférieure de l'Univers, et le ciel comme sa moitié supérieure. Il n'y a rien au monde de plus faux. Le ciel et la Terre ne font pas deux créations séparées, comme on nous l'a répété mille et mille fois : ils ne sont qu'un. La Terre est dans le ciel. Le ciel, c'est l'espace immense, l'étendue indéfinie, le vide sans bornes ; nulle frontière ne le circonscrit, il n'a ni commencement ni fin, ni haut ni bas, ni gauche ni droite : c'est l'infini des espaces qui se succèdent éternellement dans tous

les sens. La Terre, c'est un petit globe de matière, placé dans cet espace, sans soutien d'aucune sorte, comme un boulet qui se tiendrait seul dans l'air, comme ces petits ballons captifs qui s'élèvent et planent dans l'atmosphère, lorsqu'on a coupé le mince cordon qui les retenait. La Terre est un astre du ciel, elle en fait partie, elle le peuple, en compagnie d'un grand nombre de globes semblables à elle, elle est isolée en lui, et tous ces autres globes planent de même isolément dans l'espace. Cette conception de l'univers est non-seulement très importante, mais c'est encore une vérité qu'il est éminemment nécessaire de se bien fixer dans l'esprit. Autrement les trois quarts des découvertes astronomiques resteraient incompréhensibles. Ainsi voilà ce premier point bien entendu et surtout bien établi dans notre pensée. Le Ciel, c'est l'espace qui nous environne de toutes parts; la Terre est un globe suspendu dans cet espace. »

A la fin du chapitre intitulé *Le Ciel*, M. Flammarion rapporte un épisode digne d'être connu, tiré de la vie du grand mathématicien Euler, et raconté par Arago à la Chambre des députés dans la séance du 23 mars 1837. Nous ne saurions le passer sous silence :

« Euler, le grand Euler, était très pieux; un de ses amis, ministre dans une église de Berlin, vint lui dire un jour :

« La religion est perdue, la foi n'a plus de bases, le cœur ne se laisse plus émouvoir, même par le spectacle des beautés, des merveilles de la création. Le croiriez-vous? J'ai représenté cette création dans tout ce qu'elle a de plus beau, de plus poétique et de plus merveilleux; j'ai cité les anciens philosophes et la Bible elle-même; la moitié de l'auditoire ne m'a pas écouté, l'autre moitié a dormi ou a quitté le temple.

« — Faites l'expérience que je vais vous indiquer, répartit Euler : au lieu de prendre la description du monde dans les philosophes grecs ou dans la Bible, prenez le monde des astronomes, dévoilez le monde tel que les recherches astronomiques l'ont constitué. Dans le sermon qui a été si peu écouté, vous avez probablement, en suivant Anaxagore, fait du soleil une masse égale au Péloponnèse. Eh bien! dites à votre auditoire que, suivant les mesures exactes, incontestables, notre soleil est 1,400,000 fois plus grand que la terre.

« Vous avez sans doute parlé de cioux de cristal emboîtés; dites qu'ils n'existent pas, que les

comètes les briseraient; les planètes, dans vos explications, ne sont distinguées des étoiles que par le mouvement; avertissez que ce sont des mondes; que Jupiter est 1,400 fois plus grand que la Terre, et Saturne 900 fois; décrivez les merveilles de l'anneau; parlez des lunes multiples de ces mondes éloignés.

« En arrivant aux étoiles, à leurs distances, ne citez pas de lieues : les nombres seraient trop grands, on ne les apprécierait pas; prenez pour échelle la vitesse de la lumière; dites qu'elle parcourt 77,000 lieues par seconde; ajoutez ensuite qu'il n'existe aucune étoile dont la lumière nous vienne en moins de trois ans; qu'il en est quelques-unes à l'égard desquelles on n'a pu employer un moyen d'observation particulier et dont la lumière ne nous arrive pas en moins de trente ans.

« En passant des résultats certains à ceux qui n'ont qu'une grande probabilité, montrez que, suivant toute apparence, certaines étoiles pourraient être visibles plusieurs millions d'années après avoir été anéanties; car la lumière qui en émane emploie plusieurs millions d'années à franchir l'espace qui les sépare de la Terre. »

« Tel est, en raccourci, et seulement avec quelques modifications dans les chiffres, le conseil que donnait Euler. Le conseil fut suivi : Au lieu du monde de la fable, le ministre découvrit le monde de la science. Euler attendait son ami avec impatience. Il arrive enfin, l'œil terne et dans une tenue qui paraissait indiquer le désespoir. Le géomètre, fort étonné, s'écrie : « Qu'est-il donc arrivé? — Ah! monsieur Euler, répond le ministre, je suis bien malheureux; ils ont oublié le respect qu'ils doivent au saint temple, ils m'ont applaudi. »

« Le monde de la science était de cent coudées plus grand que le monde qu'avaient rêvé les imaginations les plus ardentes. Il y avait incomparablement plus de poésie dans la réalité que dans la fable. »

La science astronomique n'est point seulement nécessaire, mais elle est infiniment agréable à cultiver. « Et combien sommes-nous, — dit M. Flammarion dans son dernier ouvrage : *Les Étoiles et les Curiosités du ciel*, — combien sommes-nous qui possédions les éléments de la connaissance de l'Univers? Un sur cent, tout au plus. Eh! oui; depuis le commencement du monde, la race multicolore qui se remue autour de notre globule a vécu dans l'ignorance et dans le rêve. Chrysalide enfin éveillée, va-t-elle se décider à sortir de sa carapace et à s'envoler librement dans la lumière? »

L. G.

NOUVELLES DIVERSES

Une chaire des maladies du système nerveux vient d'être créée à la Faculté de médecine de Paris. M. le docteur Charcot en est le titulaire; M. le docteur Ballet, le chef de clinique; M. le docteur Richer, le chef de laboratoire; et M. Ch. Féré, le préparateur.

— SAINT-ETIENNE, 2 mars. — Des travaux de forage, entrepris dans la plaine du Forez, ont fait découvrir à Montrond (Loire) à une profondeur de 502 mètres, une source jaillissante d'eau chaude, le jet atteint une hauteur de 26 mètres et son diamètre, à la base, est de 21 centimètres. Ce phénomène n'a encore été constaté qu'en Islande et aux Etats-Unis. On le connaît sous le nom de *Geysir*, qui veut dire en islandais *sureur*, parce que les dégagements d'eau chaude qui se produisent en Islande sont de véritables volcans d'eau.

— M. des Portes, capitaine de frégate, a eu l'idée d'appliquer le téléphone aux scaphandres employés dans les travaux sous-marins. Une expérience a été faite à Toulon et elle a donné de bons résultats.

— La population de Châteauvillain (Haute-Marne) et de quelques communes environnantes se propose d'élever un monument à la mémoire de Jehanne Simon, brûlée comme sorcière, à Dinteville en 1594.

— La réforme du Concordat présentée par M. Paul Bert n'est qu'un moyen d'opprimer l'Eglise.

La loi sur les associations de M. Waldeck-Rousseau est la négation même de la liberté d'association.

La réforme judiciaire de M. Cazot est la désorganisation des tribunaux.

— Une Ligue nationale pour la séparation des Eglises et de l'Etat, vient de se constituer à Paris, et son siège social est 25, rue Monsieur-le-Prince.

— LA CRÉMATION. — Le samedi 18 février, on a incinéré au grand cimetière de Milan, la dépouille de la dame Orsolina Gamba-Verdelli, âgée de trente-huit ans.

— *Le Buen Sentido*, de Lerid (Espagne), nous apprend que le tribunal suprême a confirmé le jugement du tribunal de Barcelone condamnant José Massip Y Vila à quatre années et trois mois de « réclusion » pour avoir parlé en public contre la religion de l'Etat.

— *El Faro*, de Séville (Espagne), publie en ce moment une histoire sur le magnétisme. M. Julio Fernandez Y Mateo qui la dirige vient d'être excommunié par la cour pontificale. Notre confrère ne comprend pas comment il peut être expulsé du sein d'une Eglise qu'il avait abandonnée depuis longtemps, et cela en pleine connaissance de cause, pour suivre le rationalisme et la science.

AVIS

— A l'occasion du Concours régional agricole d'Auxerre (Yonne), il y aura dans cette ville, du 13 mai au 11 juin 1882; 1^o une Exposition des Beaux-Arts, à laquelle sont invités tous les artistes et les possesseurs de collections particulières d'objets d'art; — 2^o une Exposition industrielle et commerciale de la région; — 3^o une Exposition forestière, horticole et viticole; — 4^o une Exposition scolaire spéciale au département de l'Yonne.

— La ville de Bordeaux organise pour le 1^{er} juin une grande Exposition de l'industrie, du commerce et des Beaux-Arts, qui durera six mois.

— Les directeurs et directrices, les professeurs titulaires des écoles normales, les directeurs et directrices des écoles annexes, se réuniront à Paris, en Congrès pédagogique, du 11 au 16 avril prochain.

— Un Congrès spiritualiste sera tenu les 29, 30 et 31 mars 1882 à Newcastle-sur-Tyne (Ecosse).

PETITE CORRESPONDANCE

M. C. J... — La directrice de *La Lumière* est visible tous les lundis, de midi à 5 heures.

M. M..., à Neuville (Eure). — Propositions fraternellement accueillies. Vous recevrez *La Lumière*.

M^{me} B..., à Montmartre. — Merci de votre témoignage sympathique.

M. F. R... (Mayenne). — Nous lirons votre brochure et en rendrons compte. L'impartialité est notre règle. Quant aux manuscrits, il faut attendre. Nous ne demandons pas mieux que de vous être agréable, mais en ce moment nous sommes surchargés.

M. L. H... (Marne). — Quand vous aurez compris, vous n'hésitez pas. Merci d'avance.

M. M. G... — *Calendrier perpétuel* aura son tour.

M. B..., à Banthelu. — *Le Dictionnaire* paraîtra dans la Revue et pourra s'en détacher, ainsi que cela est dit dans le prospectus.

M. Eugène Murer (S.-et-O.). — On ne sait rien encore au sujet de votre manuscrit.

M. O. Ch..., Paris. — Le comité de rédaction a décidé que toute liberté serait laissée à nos collaborateurs de signer ou de ne pas signer leurs articles.

M. Ch. Noz. (Gard). — Merci. Oui, patriotisme et régénération sociale!...

M. Adrien M..., Versailles. — Nous procédons différemment. Au lieu de donner une longue liste de noms honorifiques qui ne collaborent jamais, nous réservons aux lecteurs d'agréables surprises. Des maîtres écriront dans *La Lumière*.

La Directrice remercie toutes les personnes qui lui ont envoyé des encouragements et des témoignages de sympathie. L'existence de *La Lumière* est assurée.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

JOURNAUX RECUS

LA FRANCE

JOURNAL POLITIQUE QUOTIDIEN DU SOIR

Paris : 10 fr. — Départements : 12 fr. par trimestre.

123, rue Montmartre, 123

Le Petit Journal

POLITIQUE, LITTÉRAIRE, SCIENTIFIQUE, AGRICOLE ET COMMERCIAL.

5 centimes

Paris, 5 fr. ; départements, 6 fr. par trimestre.

61, rue Lafayette, 61

LE JOURNAL ILLUSTRÉ

HEBDOMADAIRE

15 centimes le numéro. 7 fr. 50 par an.

61 — RUE LAFAYETTE — 61

- Les Arts libéraux.** Mensuel, 6 fr. par an, 44, rue des Petites-Ecuries.
- Le Père Gérard,** gazette nationale des communes, rédigé par E. Boursin, illustré par Léonce Petit. Hebdomadaire. 6 fr. par an, 123, rue Montmartre.
- Revue spirite et Bulletin de la Société scientifique d'études psychologiques.** Mensuel. 10 fr. par an. 5, rue des Petits-Champs.
- L'Astronomie,** revue mensuelle d'astronomie populaire, de météorologie et de physique du globe, publiée par Camille Flammarion, avec le concours des principaux astronomes français et étrangers. Paris, 12 fr. ; départements, 13 fr. ; étranger, 14 fr. par an. 55, quai des Augustins.
- La Chaîne magnétique.** Mensuel. 6 fr. par an. M. Louis Auffinger, 15, rue du Four-Saint-Germain.
- Journal du Magnétisme.** Mensuel. 6 fr. par an. M. H. Durville, 6, rue de l'Echiquier.
- L'Hygiène pour tous,** journal de vulgarisation des sciences médicales et naturelles. Hebdomadaire. 6 fr. par an. Dr Félix Brémond, 20, pass. Saulnier.
- Le Médecin praticien,** répertoire de thérapeutique médico-chirurgicale. Hebdomadaire. 12 fr. par an, 44, boulevard Bonne-Nouvelle.
- Annuaire des Musées cantonaux et des autres institutions cantonales d'initiative privée.** M. Edmond Groult, Dr en droit, à Lisieux (Calvados).
- L'Icauna,** revue historique, scientifique, artistique et littéraire de l'Yonne. Mensuel. 5 fr. par an. M. Truchon, 47, rue de Paris, à Auxerre.
- Le Moniteur de la Fédération belge.** Bi-mensuel. 2 fr. 50 par an. 121, rue de Louvain, à Bruxelles (Belgique).
- Le Messager.** Bi-mensuel. 5 fr. par an. M. J. Houtain, 37, rue Florimont, à Liège (Belgique).
- Le Phare,** organe de l'Union spiritualiste et du cercle Mesmer de Liège. Mensuel. 4 fr. par an. 33, quai Saint-Léonard, à Liège.
- El Buen Sentido (le Bon Sens).** Mensuel. 15 fr. par an. Calle Mayor, 81 — 2^o — à Lérida (Espagne).
- El Criterio Espiritista.** Mensuel. 10 fr. par an. San Bartolomé, 13, principal Derecha, à Madrid.
- El Faro (le Phare),** revue bi-mensuelle d'études psychologiques et magnétiques. Limones, 10, à Séville.
- The Herald of Progress (le Messager du Progrès).** Hebdomadaire. Consacré à la philosophie et à l'enseignement du spiritualisme, 29, Blackett Street, à Newcastle-on-Tyne (Grande-Bretagne).

Banner of Light (l'Etendard de la Lumière). Hebdomadaire. 18 fr. par an, 9, Montgomery Place, à Boston, Massachusett (Amérique du Nord).

Mind and Matter (l'Esprit et la Matière). Hebdomadaire. 13 fr. par an, 713, Sansom Street, à Philadelphie, Pensylvanie (Am. du N.).

The Two Worlds (les Deux Mondes), relation et exposition du spiritualisme moderne dans ses plus hauts aspects. Hebdomadaire, 8 fr. par an, n^o 100, Nassau Street, à New-York.

N. B. — Les prix d'abonnement des journaux étrangers indiqués ci-dessus sont les prix demandés pour l'Europe.

ŒUVRES DE CAMILLE FLAMMARION

- Astronomie populaire.** Tableau général de l'univers. Ouvrage couronné par l'Institut. Gr. in-8 illustré de 360 figures, planches et chromolithographies..... 12 fr.
- Les Étoiles et les Curiosités du Ciel,** supplément de *l'Astronomie populaire*. Description complète du ciel visible à l'œil nu et des objets célestes les plus faciles à observer. Gr. in-8, 400 grav., cartes célestes, etc..... 10 fr.
- Les Terres du Ciel.** Description physique, climatologique, géographique des planètes qui gravitent avec la Terre autour du Soleil et de l'état probable de la vie à leur surface. Gr. in-8, 100 fig., planches et photographies..... 6 fr.
- La Pluralité des Mondes habités,** au point de vue de l'astronomie, de la physiologie et de la philosophie naturelle. In-12..... 3 fr. 50
- Les Mondes imaginaires et les Mondes réels.** Revue des théories humaines sur les habitants des astres. In-12 3 fr. 50
- Études sur l'astronomie.** Ouvrage périodique exposant les découvertes de l'astronomie contemporaine, les recherches personnelles de l'auteur. 9 vol. in-12. Le vol..... 2 fr. 50
- Astronomie sidérale: Les étoiles doubles.** Catalogue des étoiles multiples du mouvement, contenant les observations et l'analyse des mouvements. Gr. in-8..... 8 fr.
- Histoire du Ciel.** Histoire populaire de l'astronomie et des différents systèmes imaginés pour expliquer l'Univers. Gr. in-8 illustré..... 9 fr.
- Récits de l'infini.** Lumen. — Histoire d'une âme. — Histoire d'une comète. — La Vie universelle et éternelle. In-12..... 3 fr. 50
- Dieu dans la Nature,** ou le spiritualisme et le matérialisme devant la science moderne. Fort in-12 avec le portrait de l'auteur..... 4 fr.
- Contemplations scientifiques.** Nouvelles études de la Nature et exposition des œuvres éminentes de la science contemporaine. In-12. 3 fr. 50
- Les Merveilles célestes.** Lectures du soir à l'usage de la jeunesse. 89 gravures et 3 caises célestes. In-12..... 2 fr. 25
- Voyages aériens.** Journal de bord de douze voyages scientifiques en ballon, avec 12 diagrammes. In-12..... 3 fr. 50
- Dieu et Flammarion.** *Atlas céleste*, contenant plus de cent mille étoiles. 30 cartes in-folio. 45 fr.

LA LUMIÈRE

SCIENCES — ARTS — LITTÉRATURE — MORALE

REVUE MENSUELLE

Sous la direction de M^{me} LUCIE GRANGE



Ne dites jamais ces mots : « Je ne connais pas, donc c'est faux. » — On doit étudier pour connaître, connaître pour comprendre, comprendre pour juger. *NARADA, philosophe hindou.*

N^o 2. — 15 AVRIL 1882

SOMMAIRE : Un sixième sens, LUCIE GRANGE. — Que ni le dogme ni l'athéisme ne sont éducateurs, EDME DARDENNE. — Bienfaits du magnétisme animal, MATHAREL. — Faits extraordinaires en Touraine. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire (suite). — Condorcet. — Conseils d'un proscrit à sa fille, CONDORCET. — Hygiène et médecine. — Superstitions, erreurs et préjugés. — Nouvelles, avis, petite correspondance, etc.

ABONNEMENTS

Un an : 5 francs. — Six mois : 3 francs.

(FRANCE ET ÉTRANGER)

Les abonnements partent du 1^{er} mars ou du 1^{er} août.

On s'abonne sans frais chez tous les libraires et dans tous les bureaux de poste

On peut aussi adresser directement un mandat à M. Jean DARCY, administrateur,
75, boulevard Montmorency, à Paris.

Un numéro spécimen est envoyé sur demande affranchie accompagnée de 30 centimes en timbres-poste.

MM. les Libraires-commissionnaires s'adresseront, pour les abonnements
et les réassortiments, à la LIBRAIRIE UNIVERSELLE, 16, rue d'Argenteuil (15, avenue de l'Opéra).

Prix du numéro : 50 centimes.

Nous remercions nos excellents confrères de l'empressement avec lequel ils ont salué l'apparition du premier numéro de *la Lumière*. C'est un encouragement qui fait du bien au milieu des défaillances qui nous entourent.

Voici la liste des journaux qui nous sont parvenus avec un salut sympathique :

La France, — *la Liberté*, — *le Télégraphe*, — *le National*, — *le Petit Journal*, — *le Père Gérard*, — *l'Hygiène pour tous*, — *Licht, mehr Licht!* — *le Courrier de Lyon*.

Le Journal de Caen, — *l'Indépendant Rémois*, — *le Journal de Trévoux*, — *le Journal de l'Aisne*, — *le Devoir*, — *le Guetteur de Saint-Quentin*, — *le Progrès de l'Aisne*, — *le Journal de Vervins*, — *le Courrier de l'Allier*, — *le Journal de Montluçon*, — *la Sentinelle des Alpes*, — *le Journal des Basses-Alpes*, — *l'Écho des Ardennes*, — *le Journal de l'Ariège*, — *le Journal de Falaise*, — *l'Écho des Montagnes, à Murat*, — *le Barbezilien*, — *l'Indicateur de Cognac*, — *la Gazette Loudunaise*, — *la Charente-Inférieure*, — *le Journal de Consolens*, — *le Journal de Royan*, — *la Seudre*. — *le Journal de Marennes*, — *l'Écho Saintongeais*, — *l'Écho du Cher*, — *le Courrier de Semur*, — *le Chercheur de Bourgneuf*, — *le Progrès de Bergerac*, — *le Glaneur de*

Sarlat, — *le Publicateur de Louviers*, — *le Journal de Vernon*, — *le Journal de Lannion*, — *le Journal d'Uzès*, — *le Républicain du Gers*, — *l'Avenir de Blaye*, — *le Républicain de Narbonne*, — *l'Écho de Saint-Pons*, — *le Républicain landais*, — *le Courrier de Saint-Nazaire*, — *l'Écho de Paimbœuf*, — *le Mémorial de Figeac*, — *l'Écho des Montagnes de Marvejols*, — *le Patriote de l'Ouest*, — *la Vigie de Cherbourg*, — *le Libéral de Cambrai*, — *le Phare de Dunkerque*, — *l'Autorité*, — *le Courrier populaire du Nord*, — *l'Écho de l'Oise*, — *le Journal de Domfront*, — *le Patriote du Calaisis*, — *le Journal de Montreuil*, — *l'Observateur des Hautes-Pyrénées*, — *le Canigou de Prades*, — *le Moniteur de Lyon*, — *l'Indépendant de la Haute-Saône*, — *le Journal de Seine-et-Marne*, — *le Journal de Provins*, — *le Rambolittain*, — *l'Écho de Pontoise*, — *la Gazette de Péronne*, — *le Journal de Péronne*, — *le Courrier du Tarn*, — *le Var*, — *la Région*, — *le Journal de Joigny*.

Cette liste est sans doute bien incomplète. Aussi prions-nous nos aimables confrères dont les journaux n'y sont pas mentionnés, de nous adresser sans retard les numéros dans lesquels ils ont parlé de *la Lumière*, afin que nous puissions leur servir régulièrement notre revue.

Messieurs les Auteurs et les Éditeurs sont priés de nous adresser deux exemplaires des ouvrages concernant les matières traitées dans cette revue et dont il pourrait être rendu compte.

LA LUMIÈRE

UN SIXIÈME SENS

Aux cinq sens qui permettent à l'homme de recevoir diverses impressions : la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher, il est bon d'en ajouter un sixième, celui par lequel toute chose cachée se révèle et ce qui est confus s'éclaircit.

Ce sixième sens n'a pas échappé à l'observation, mais il a été dénaturé par des appréciations plus spécieuses que profondes. Les corps scientifiques et les sectes religieuses lui ont donné des noms variés en se formant à son sujet des opinions contradictoires. Tous ont eu pour l'expliquer l'aveuglement que donne toute spécialité exclusive, — la spécialité médicale, surtout. — Tous l'ont qualifié d'après des idées personnelles non exemptes de parti pris et de préjugé. Pour cela, comme pour beaucoup d'autres choses, la meilleure analyse a été imparfaite, par suite de ce défaut ordinaire consistant à juger d'après les données particulières plutôt que d'après l'ensemble. Ce qui porte fatalement à confondre les effets et les causes et à prendre un des effets multiples d'une cause unique pour cette cause originelle même.

L'être doué de l'extrême pénétration et de l'extra-sensitivité qui le distingue ainsi de ses semblables, et lui constitue une vitalité pensante et agissante double, serait logiquement le plus apte aux démonstrations de ce que nous nommons ici le sixième sens. Pour faire comprendre il faut avoir éprouvé ; pour convaincre il faut être convaincu. Mais hélas ! ceux qui emploient leurs forces énergiques et leur volonté persévérante à travailler à l'avancement de l'humanité sont raillés et incompris, car ils s'adressent forcément à des hommes dont les nobles facultés ne sont encore qu'embryonnaires ou qui ne sont de bonne foi envers personne, pas même envers eux. Les ignorants, toujours crédules pour les vieilles histoires, mais toujours méfiants pour les vérités nouvelles, croient aux légendes ab-

surdes et rejettent les faits du spiritualisme moderne raisonné. Ils traitent les révélateurs de charlatans et les repoussent comme des fous. De moins ignorants, mais plus envieux et plus jaloux, très fiers de leurs attributs personnels, se trouveraient à leurs propres yeux abaissés de constater dans autrui l'existence d'une haute faculté qu'ils n'ont pas. Aussi n'a-t-on souvent d'autre raison pour dire qu'une chose n'existe point que celle-ci, qu'on ne veut pas qu'elle existe.

Mais admettons, pour ne point nous départir de notre règle de bienveillance, que l'on ne dénigre une chose que faute de la connaître. Par ce moyen, sans effort, nous sommes conduits à élucider ce sujet important.

Ce sixième sens présenté comme un rébus aux non-initiés provoque les questions des plus sérieux et des plus sages, — les seuls, croyons-nous, qui lisent notre revue. — Mais ce sixième sens, demandent-ils, c'est l'intelligence, la perspicacité, le jugement, la raison ?

Ce n'est pas mal penser que de l'appuyer de ce qui est évident et de l'élever à la faveur de ce qu'on ne discute point. Cela doit aider à le rendre saisissable et compréhensible.

Mais, vraiment, trouverait-on toujours dans la perspicacité, par exemple, un grand fonds de simple *bon sens* ou de *sens commun*, sans prétendre y trouver un sixième sens ? Qu'est-elle par elle seule, aussi déliée qu'elle soit ?

Non, l'impressionnable et pur sixième sens ne peut être ni l'intelligence, ni la perspicacité, ni le jugement, ni la raison, ni toutes les facultés humaines réunies, mais sous l'effort de chacune de ces facultés il entre en action et les influence ensemble ou séparément.

Il est le rayon lumineux qui, dirigeant la perspicacité naturelle, la rend utile et bienfaisante ; il est le pivot de l'intelligence dont il étend considérablement le domaine dans l'infini ; il est la raison du jugement et le jugement de la raison. Il fait que les plus nobles facultés s'agrandissent et s'entr'aident, que les plus beaux sentiments

s'enchaînent et se solidarisent, car par cela des intuitions merveilleuses nous sont données et notre cerveau s'ouvre aux entendements sublimes. Il nous transmet la force morale, la vie et la vérité. C'est l'expansion extérieure de l'âme et la perception des manifestations spirituelles.

Par ce sixième sens sont mis en mouvement les fils conducteurs reliant entre eux tous les êtres incarnés et désincarnés ; le mystère de la vie universelle s'explique alors ; et, directement ou par transmission, ce sens à son tour tressaille sous l'impulsion d'un agent puissant et mystérieux qui émane de la source créatrice et fait en nous vibrer la voix de Dieu même.

Du moins sommes-nous autorisés à prendre pour la voix de Dieu une voix intime qui suavement nous pénètre de ses accents mystérieux et dont le résultat impressif est de nous transformer. Cette voix nous instruit en nous invitant au travail du progrès, et elle nous console par certains enseignements au sujet de la souffrance. En nous démontrant les raisons de la souffrance, elle indique les moyens de la faire cesser, elle fait retentir en notre sein le mot : Espoir ! En même temps que cette voix nous parle, une lumière vient éclairer nos ténèbres, et le mot magique espoir que nous avons entendu nous le voyons figuré par une multitude d'images. C'est alors que nous nous croyons prophètes, car des lueurs soudaines nous découvrent le passé, le présent et l'avenir, en nous-mêmes et dans l'humanité.

On comprendra qu'il s'agit ici de l'homme arrivé au plus haut degré de la clairvoyance et de toutes les qualités qu'elle comporte. Comme toutes les objections qu'on pourrait faire naître en présence de ce tableau idéal ne porteraient certainement que sur des cas arbitraires, d'avance nous les écartons. Nous présentons un type parfait d'homme arrivé à la lucidité extrasupérieure naturelle, puis nous passerons par les degrés successifs de cette élévation, ce qui nous conduira à constater les aberrations malades, les folies qu'on oppose avec la plus grande inconséquence à l'établissement d'une vérité.

Est-ce que tout sens n'est pas susceptible de variation, à son avantage ou à son désavantage ? Le sixième sens ne saurait être une exception ; associé à tous les autres sens, mais non point pareil, il se déplace même aisément, occupe le

tout ou une partie et s'accuse sous des formes ou impressions différentes. En vérité, ce qu'il fait éprouver au corps, ce sont des manifestations de sa présence en l'esprit, ce qui ne l'empêche point d'être un sens, car notre esprit c'est nous, c'est notre être immatériel, notre moi fluïdique qu'il ne faut point confondre avec l'âme.

LUCIE GRANGE.

QUE NI LE DOGME NI L'ATHÉISME
NE SONT ÉDUCATEURS

L'éducation pourrait se définir ainsi : la préparation de l'homme à la liberté. Et ce que j'entends ici par liberté, c'est l'état de celui qui fait le bien *par soi-même*, je veux dire d'après la décision souveraine de sa raison, de sa conscience, et non par obéissance à quelque autorité étrangère que ce soit.

Je prends ici le mot *bien* dans le sens le plus universel, dans le sens moral et dans le sens politique.

Si la République française veut vivre, et elle vivra, il faut qu'elle soit éducatrice ; car il faut qu'elle donne la liberté.

I. — LA MÈRE

Quelles sont les voies de l'éducation ? C'est la mère qui va nous l'apprendre :

Voyez-la qui siège et commence sa leçon ; l'enfant est assis à ses pieds ; le père est là à distance, grave et recueilli, discrètement attentif au mystère qui va s'accomplir.

Observez comme elle se mesure à son enfant, se fait petite avec lui, pour lui dire des choses, lui donner des préceptes de sagesse dont il ne peut encore que sentir plus ou moins vaguement la vérité ; comme elle dépose en son cœur, sous les formes de la fable et d'une poésie enfantine, des germes qui s'épanouiront par ses soins à mesure du progrès de l'âge. Car elle s'appliquera et s'applique déjà à lui donner peu à peu les raisons des choses, selon qu'il est capable de les porter, à lui faire comprendre ce qu'il ne faisait d'abord que sentir, en un mot à le faire penser.

C'est afin d'ennoblir son cœur et d'y mettre l'amour du bien, qu'elle lui apprend à penser; elle ne sépare point la raison du cœur dans ses leçons. Et cette méthode lui est facile; mieux que celui de l'homme, son cœur atteint la vérité comme d'un bond avant que sa raison n'y grimpe. C'est en cela qu'elle est une admirable éducatrice.

Ces germes que la mère sème dans le cœur de l'enfant n'éveilleront en lui que des doutes et ne suffiraient point à former sa volonté, s'il ne croyait en celle qui les lui donne; mais sa foi filiale le fixe et le détermine au bien; il se conforme à la volonté maternelle. C'est le régime de l'obéissance volontaire.

O joies de l'enfant, paradis perdu, mais dont, homme, il garde le souvenir, quand, enveloppé de la tendresse et de l'ineffable beauté physique et morale de sa mère, qui penchait sur lui son doux et sérieux sourire, il buvait, suspendu à ses lèvres, le lait fortifiant de sa doctrine! Et cette doctrine était celle de l'époux, mise par la mère à la portée de l'enfant.

C'est ainsi qu'elle s'étudie à le faire penser, pour en faire un homme, un homme qui puisse un jour se passer d'elle. L'éducation maternelle est un sacrifice.

Or cette mère est l'image de l'Esprit éducateur, Ame et Vie du monde (nous pourrions en reparler), et dont l'art est de former des hommes.

Depuis les origines de l'humanité, cette Ame maternelle donne à l'homme, sous les voiles de la poésie et du mystère, la *Vérité*, qu'il sent d'abord sans la comprendre encore. C'est le régime de la foi et de l'obéissance à Dieu. Mais progressivement elle fait tomber ces voiles et dénude à l'homme la vérité, à mesure que, dans le cours des âges, il acquiert plus de forces pour penser, pour chercher et trouver la vérité qu'il a sentie, et la voir comme elle est, *face à face*.

Car la volonté de Dieu sur nous est de nous amener à cet âge de majorité morale où nous soyons affranchis du régime de l'obéissance pour entrer dans celui de la liberté. Alors il nous donnera, non des ordres, mais des avis, des lumières, s'adressant, non plus à notre foi, mais à notre raison, qu'il prendra pour juge. Alors il nous traitera comme ses fils, ses égaux

en un sens; car c'est la loi de l'amour qui veut l'égalité entre les deux qui s'aiment.

Pour cela donc, il faut qu'au règne du mystère succède celui de la vision; vision qui, il est vrai, sera toujours très imparfaite ici-bas, mais qui pourtant sera vision. En d'autres termes, *il faut que la philosophie fasse un pas nouveau et décisif; mais tellement décisif qu'elle atteigne Dieu et devienne religion.*

C'est la chute du dogme.

Je crois, pour ma part, que ce temps est proche, parce que le temps est proche pour la liberté nouvelle, que nous attendons et dont nous ne pouvons plus nous passer.

Un catholique plus ou moins libéral me dira peut-être: « Il n'y a rien de nouveau sous le soleil: cette voie de l'éducation que vous venez d'indiquer, saint Augustin l'inaugurait il y a quinze cents ans, quand il disait: « *Je crois pour comprendre.* »

Oui, lui répondrai-je; mais le malheur d'Augustin fut qu'il croyait ensemble le vrai et le faux.

Car l'homme a toujours enveloppé d'erreurs serviles et inhumaines les leçons intimes de l'Esprit éducateur, et c'est ainsi qu'il a composé les dogmes; or, Augustin resta dans cette confusion, que je le soupçonne même d'avoir fortifiée, et c'est pourquoi il ne pouvait aboutir à comprendre. La scholastique, qui fit comme lui, ne fut pas plus heureuse.

Au reste, il faut être juste envers tout le monde et surtout envers ses adversaires: le mot d'Augustin fut un grand progrès sur celui qu'avait dit, près de deux siècles avant lui, Tertullien: « Je crois parce que c'est absurde. » Ce docteur, dans son zèle à immoler tout son être aux pieds du Crucifié, proclamait la raison de l'homme tellement déchue et faussée par le péché qu'elle devait, en matière de foi, juger absurde la vérité même.

Mais voici qu'Abélard, au commencement du XII^e siècle, fait un pas de géant, quand, au rebours d'Augustin, il dit: « Je doute pour comprendre; » mot superbe que Descartes reprendra et précisera, pour en tirer sa Méthode.

Savoir douter, se défaire de ses préjugés, arracher de son cœur le faux qui s'y trouve combiné avec le vrai, le dépouiller de cette robe de Nessus qui s'y est peu à peu collée, c'est le plus

haut et parfois le plus douloureux des renoncements. C'est à celui-là que Dieu convie aujourd'hui une foule d'hommes, une foule de chrétiens d'esprit et de cœur.

La parole de Tertullien, c'est le désespoir de la raison, qui se renonce elle-même et se crucifie; celle d'Augustin, c'est la raison qui renaît à l'espérance, mais ne peut se ressaisir encore; celle d'Abélard et de Descartes, c'est la raison qui se déclare souveraine, et qui plus tard traduira le dogme à sa barre.

Par ce qui précède, nous avons préparé et entamé le double procès du dogme et de l'athéisme, que peu de mots nous suffiront à achever.

II. — LE DOGME

Faire l'éducation d'un enfant ou d'un homme, ce n'est pas le charger et l'encombrer d'un lourd et volumineux bagage de science plus ou moins vraie, mais surtout lui apprendre à penser, à discerner le vrai du faux, à penser juste; ouvrir et aviver son esprit à concevoir; lui enseigner en toute chose l'usage du doute, pour l'affranchir des préjugés qu'il peut avoir et le préserver de ceux qu'il n'a pas. Or le dogme fait précisément le contraire; car en s'imposant à la raison pour la contredire, en défendant qu'on doute de lui sous peine de péché mortel, il ferme et éteint les esprits, au lieu de les ouvrir et de les aviver, les opprime au lieu de les faire libres.

Mais, me dira le catholique, il ne le fait qu'en matière de foi. — Ne voyez-vous pas, lui répondrai-je, que les choses dites *de foi* sont le plus noble sujet des pensées de l'homme, et qu'ainsi le dogme mutilé et par suite paralyse plus ou moins la raison? Le dogme, *en ce qu'il a de vrai*, n'est au fond que la première des vérités morales; nous le prouverons; or la vérité est une, et on ne peut la scinder qu'au profit de l'erreur.

Et d'ailleurs, qu'est-ce qui ne peut devenir matière de foi, depuis que le pape est infallible?

Et si j'entrais en particulier dans l'examen du dogme catholique, si je montrais l'énorme poids des scellés qu'il met sur l'esprit d'un dévot: tous les hommes coupables du péché d'un seul et damnés pour ce péché par l'éternelle Justice;

une partie d'entre eux souffrant en effet ou devant souffrir des peines sans fin, purement vindicatives et d'une horrible intensité; les autres n'échappant à la colère de Dieu que dans le sang d'une victime, son propre Fils; si je vous montrais dans tout leur jour toutes ces erreurs serviles et atroces, vous frémiriez et diriez avec moi que le dogme catholique, non seulement n'est point éducateur, n'est point propre à enseigner la liberté, mais qu'il est ce qu'il y a de mieux fait pour neutraliser dans une âme les efforts de l'éducateur et y tuer l'amour de la liberté. C'est la plus formidable machine qui se soit organisée contre la liberté.

Si la France a pu croire à la lettre de ce dogme, c'est qu'on avait jeté sur lui la robe sanglante du Christ, la douce et volontaire victime, et cette robe sainte avait recouvert tout cela. Elle y a cru pour la poésie d'amour qui s'en exhale.

Pour aller au fond des choses, le dogme catholique a été puissant et l'est encore par la vérité qu'il recèle; car l'homme ne s'attache à l'erreur que pour la bonne odeur de la vérité qu'elle enveloppe et qui la pénètre. Le dogme catholique contient la plus haute des vérités; nous le ferons voir; mais il l'enfouit et l'emprisonne sous les plus flagrantes contradictions et sous le plus servile et le plus abominable des mensonges: l'enfer; je veux dire des supplices éternels, sans fin.

L'histoire est tissée de ces contrastes; toute liberté nouvelle se forme dans les flancs de la fatalité, qu'elle déchire pour en sortir radieuse, quand son heure est venue.

III. — L'ATHÉISME.

On peut dire, si l'on veut, que l'éducation consiste à inculquer les vertus sociales; car cette définition rentre dans celle que nous avons donnée au commencement. Or, toute vertu sociale est ensemble force et douceur et se résume dans ce mot: amour.

Aimer ses frères, c'est toute la loi.

La fin de l'amour, c'est l'union. Nous savons tous que les hommes sont faits pour être unis: — Tous consommés en un — Un pour tous, tous pour un — Égalité, fraternité. — Tel est, sous des formes diverses, l'idéal que tous nous avons

dans le cœur. C'est à notre cœur et sous le nom d'amour que l'unité universelle se révèle de la manière la plus certaine.

Or, comment concevoir que des êtres divers et par cela même *contrastants* puissent s'unir ou ne faire qu'un, sinon dans cette Ame du monde, idée vivante, génératrice, suprême, universelle, en qui viennent se fusionner toutes les idées particulières et opposées? Je défie l'athée de me répondre sur ce point quelque chose de raisonnable, sans cesser, *au fond*, d'être athée.

C'est dans cette Ame maternelle que nous sommes frères. C'est elle qui m'inspire une tendre pitié pour tout ce qui souffre, pour les disgraciés, les déshérités, les abandonnés, les opprimés, même pour ceux que le vice et le crime ont dégradés; elle qui me les fait aimer d'un saint amour, en me certifiant qu'ils sont fils de Dieu comme moi, mes frères de race, et qu'elle vit en eux pour les former à la même destinée finale et aux mêmes honneurs que moi.

Elle est l'amour même et partant la source de toute vertu sociale.

L'athéisme, qui nie Dieu, nie par cela même cette Ame universelle; et dès lors il ne peut être éducateur, puisqu'il se sépare de la source même de l'amour et de la vertu.

Pour le dire net, il l'est moins encore que le dogme; car voyons ce qu'il est au fond et ce qu'il engendre :

Au fond, il n'est qu'un doute et non pas une croyance; on peut bien ne pas croire que Dieu est, ou douter qu'il soit; mais on ne peut pas croire qu'il n'est pas. Car quelle raison a l'athée pour dire qu'il n'y a pas de Dieu? Aucune. Il peut bien rejeter les dieux des diverses religions, dire à chacune des sectes qui viennent frapper à sa porte : « Passez, votre dieu n'est pas; » mais toute raison lui manque pour affirmer en général que Dieu n'est pas; car si les hommes ont mal conçu Dieu, et, ne pouvant jusqu'ici le voir comme il est, l'ont fait à leur image, ce n'est évidemment pas une preuve qu'il n'existe pas.

Si donc, dans son impatience des superstitions, il s'écrie : « Point de Dieu! » ce n'est plus sa raison qui parle, mais sa haine. L'athéisme, en tant qu'affirmation, n'est qu'un méchant fruit de la haine des faux dieux.

Je le répète, il n'est au fond qu'un doute; non ce doute chercheur, ce doute cartésien qui ne se

repose que dans la vérité; mais ce doute épicurien, qui désespère et se désintéresse de la vérité, se réfugiant contre lui-même dans l'indifférence: il a rompu avec la vérité et ne pensera pas plus à Dieu et à toutes les autres vérités qui découlent de cette vérité suprême, que s'il était en effet certain que ce sont pures chimères. Il craint d'y penser; car il sait que, dès qu'il y pense, son doute lui revient et l'importune. Ainsi nous sommes, sur ce chemin de l'athéisme, partis de la haine pour aboutir à l'indifférence! Or, l'indifférence est, à certain égard, pire que la haine; car la haine, chose vivante, a été maintes fois la préface de l'amour, témoin Paul sur le chemin de Damas; mais l'indifférence, c'est la mort, un long repos dans la région des sens, un long arrêt dans la fange.

On voit bien par là que l'athéisme dissout et éteint les forces morales plus sûrement encore et plus rapidement que le dogme, et qu'il est encore moins éducateur que lui, qui l'est déjà si peu!

EDME DARDENNE.

BIENFAITS DU MAGNÉTISME ANIMAL

Tandis que le magnétisme rend religieux les plus matérialistes, son histoire vient éclairer l'origine de la médecine, celles de différents cultes, et jeter enfin un jour nouveau sur les sciences du passé, refondre celles du présent et préparer l'avenir.

Le P. LACORDAIRE.

Quoi que puissent dire ceux qui ferment les yeux à l'évidence, l'existence du magnétisme animal est indéniable. Aussi ne nous attardons-nous point à discuter avec eux sur une question résolue depuis longtemps pour nous, afin de ne nous occuper que des faits.

Nous pouvons dire que le magnétisme animal est vieux comme le monde et nous ajouterons qu'il n'y a pas un être humain sensible et bienveillant qui, peut-être à son insu, n'en ait fait usage pour soulager les maux de ceux qui lui sont chers.

Quand son enfant est malade, qu'il s'est contusionné en tombant, ou qu'en se réveillant la nuit il est saisi de frayeur, que fait une mère?

Elle le prend dans ses bras, le couvre de caresses, le rassure de sa plus douce voix, le presse sur son sein, le baigne dans des effluves d'amour, et, soudain, toute crainte a disparu et ses maux sont calmés.

Qu'est-ce donc qui a pu produire un changement si rapide ? — C'est le fluide magnétique de cette femme projeté par sa volonté ! C'est son fluide vital dépensé sans réserve qui a rétabli l'équilibre des fonctions organiques chez l'être chéri.

Elle ignore pourtant, l'âme aimante et dévouée, s'il se dégage de son corps une sorte d'électricité bienfaisante, ou si elle possède une *force neurique rayonnante* ; mais elle sait bien que le moyen employé par elle lui réussit toujours, et elle y a recours chaque fois qu'il en est besoin.

Quand on a reçu un coup sur quelque partie du corps, que fait-on, si ce n'est de porter la main à l'endroit atteint et de l'y laisser jusqu'à ce que la douleur soit apaisée ? Là encore on fait inconsciemment du magnétisme. Et cela s'est toujours fait et se fera toujours, même par ceux qui disent magistralement : « Le magnétisme n'existe pas. »

Nous n'avons pas la prétention d'analyser le fluide vital humain, qui, pour nous, constitue le magnétisme animal, mais nous considérons comme superflue, pour ne pas dire impropre, la dénomination de *force neurique rayonnante* qui lui a été donnée récemment par M. le docteur Baréty. En effet, la source de notre fluide vital est dans le cerveau, siège de la volonté, et non dans les nerfs ; ceux-ci n'étant que les fils conducteurs de ce fluide dans toutes les parties du corps, où ils transmettent les ordres de la volonté. Supprimez la volonté et vous n'aurez plus de *rayonnement neurique*. Du reste, l'Académie des sciences ayant été saisie de la question par M. le docteur Dumontpallier, puis par M. le docteur Charcot, nous ne voulons point préjuger des résultats de l'enquête ouverte devant la docte compagnie.

Mais sans déterminer la nature du fluide vital, nous savons, par notre propre expérience, qu'il est *attractif* et *intelligent*, et que tout être humain, animé de bonnes intentions, peut l'appliquer avec plus ou moins de succès au soula-

gement de ses semblables. C'est ce que nous ne saurions trop répéter.

Nous avons dit plus haut que tout le monde fait du magnétisme autour de soi, à son insu, par la seule intention de soulager son semblable. Nous ajouterons que les effets obtenus seraient plus satisfaisants si l'on avait conscience du bien que l'on est à même de faire au moyen de la volonté sagement dirigée ; car l'homme exerce sa puissance magnétique non seulement par l'intention, mais encore par l'intention secondée par la volonté. On peut exercer sa puissance magnétique sur soi-même, sur son semblable, sur les animaux, sur les végétaux et sur les substances animales, végétales ou minérales que l'on veut utiliser comme des conducteurs de sa volonté. L'émission du fluide a lieu le plus ordinairement par les mains et par le regard. Dans certains cas, on se sert aussi du souffle froid ou chaud.

Pour magnétiser, il faut être sain de corps, avoir l'esprit droit, la volonté ferme et les intentions pures. Si l'on remplit ces conditions, on peut essayer selon les circonstances, et la pratique seule en apprendra plus que toutes les démonstrations théoriques. On saura bientôt se servir de cet agent thérapeutique des plus sûrs que l'on puisse employer au soulagement des êtres souffrants, dans toutes les maladies, sans exception, mais surtout dans les maladies nerveuses et rhumatismales.

On peut aussi magnétiser les remèdes, afin de rendre leur vertu plus efficace ainsi que la nourriture et les boissons.

Puységur, notre maître, a même magnétisé des arbres, afin de ménager ses forces et pouvoir soigner à la fois un plus grand nombre de malades. Cette sorte de récipients fluidiques paraît être tout à fait abandonnée de nos jours. C'est à tort ; d'après notre propre expérience, nous conseillons aux personnes qui possèdent des arbres à proximité de leur habitation d'en consacrer un ou plusieurs à cet usage. Elles ne tarderont pas à en reconnaître les bons effets pour elles-mêmes et pour leur famille, et alors, comme nous, elles béniront la mémoire de Puységur.

MATHAREL.

FAITS EXTRAORDINAIRES EN TOURAINE

Nous extrayons d'un article du *Messenger* du 1^{er} avril, sous la signature de M. Léon Denis, la relation suivante de faits étonnants rapportés par l'*Union libérale de Tours* et le *Journal d'Indre-et-Loire* et complétés par des renseignements particuliers :

« Une grêle de pierres s'abat depuis soixante jours sur la ferme de la Lionnière, près Montbazon (Indre-et-Loire). Cette ferme, située en plaine, complètement isolée et à découvert, est reliée aux grandes voies par deux chemins de traverse boueux, qu'on ne peut parcourir sans être vu. Un maigre bouquet de bois s'élève à peu de distance et pourrait seul abriter des malfaiteurs ; mais ce bois, comme on le verra plus loin, a été l'objet d'une surveillance toute spéciale et très rigoureuse. Les pierres commencent à tomber au crépuscule et leur chute dure jusqu'au matin. Ce sont des silex lavés, polis, qui proviennent du lit d'un ruisseau voisin. Elles tombent dru, nombreuses, semblent venir de 300 mètres de distance et dans toutes les directions. Leur choc laisse sur les murs et les portes de la ferme des traces profondes. Elles n'ont cependant jamais blessé personne et paraissent avoir pour but d'effrayer plutôt que de nuire sérieusement.

« Le garde champêtre et les gendarmes de Montbazon se sont embusqués pendant bien des nuits autour de la Lionnière sans rien découvrir. Les pierres les atteignaient au milieu de l'obscurité dans leurs retraites cachées. Un gendarme, juché sur le toit de la maison, a été frappé à l'épaule, faiblement, il est vrai. Puis des battues ont été organisées avec le concours des gens de la ferme et des habitants des environs. Près de cent personnes groupées sur ce point furetaient dans tous les sens. Des bottes de paille étaient disposées çà et là et rapidement allumées à la chute des premières pierres. On n'a rien aperçu de suspect. Pendant ces allées et venues, les projectiles n'ont cessé de siffler aux oreilles des investigateurs. Les gendarmes du canton, les gardiens de la poudrière du Ripault, tous ces braves gens, surexcités par les quolibets de la population et sous le coup du ridicule dont cette

aventure les couvre, ont tout fait pour obtenir un résultat, s'embusquant dans le petit bois, battant jusqu'au plus petit buisson, jusqu'à la moindre motte de terre, toujours infructueusement.

« Des étrangers, de nombreux curieux sont intervenus ; des sceptiques vantards et tapageurs ont cru qu'ils n'avaient qu'à paraître pour trouver la solution. La déception a été générale. Le *Journal d'Indre-et-Loire* raconte l'aventure d'un M. B..., matérialiste endurci qui, entendant les pierres fendre l'air autour de lui, battit précipitamment en retraite et en reçut une bien appliquée au bas des reins.

« Une nuit, le petit berger, qui couche dans une salle basse de la ferme, sentit un main vigoureuse lui serrer la gorge dans l'ombre. On accourut à ses cris. Le cou de l'enfant portait des traces de strangulation, mais on ne vit personne. C'est le seul cas dommageable qu'on puisse signaler.

« D'autres phénomènes, que les journaux n'ont pas encore mentionnés et qui m'ont été révélés par de nombreux témoins, se produisent sur d'autres points.

« Les habitants de la ferme des Fontaines commune de Rouziers, sont réveillés presque toutes les nuits par des bruits singuliers et variés. Tantôt c'est le bruit d'un chariot pesamment chargé. On entend le cahotement des roues dans les ornières, le choc des fers sur les cailloux, des claquements de fouet prolongés. Les murs de la ferme tremblent comme au passage d'un lourd véhicule. Tantôt ce sont des airs de danse, des sons de violon accompagnés de trépignements, de bruits de souliers ferrés frappant le sol en cadence. Quelquefois on entend dans le puits de la ferme comme la chute de corps lourds, au contact desquels l'eau clapote et rejaillit bruyamment. Or, jamais on n'a pu discerner la cause de ces bruits. En vain les gens de la ferme, renforcés de leurs voisins, se sont-ils apostés la nuit ; en vain ont-ils usé de tous les stratagèmes ; ils en sont encore pour leurs frais d'imagination. Le régisseur, M. Bonnin, depuis peu dans la contrée, assure qu'en Vendée il entendait les mêmes bruits, les mêmes sons.

« A Rochecorbon, canton de Vouvray, il se produit aussi quelques faits de même nature,

mais les victimes de ces mystifications, en butte aux railleries des ignorants, ont fini par garder le silence. »

Certes, voilà des faits bien extraordinaires, et en dehors de ce que peut produire l'imagination la plus vive. S'ils ne sont pas l'œuvre d'adroits mystificateurs, on voudrait bien en connaître la cause.

FRA POPOLI

HISTOIRE EXTRAORDINAIRE

(Suite.)

L'homme triste était sorti de son engourdissement. Il vit ce qui se passait, et s'en réjouit au lieu de s'en effrayer.

Les consciences pures ne connaissent point la peur.

Une puissance inconnue plane ici, dit-il en lui-même ; cette puissance protège Mézarine, elle garde ces corps de profanations sauvages, elle dirige les événements et se rit dans sa force des enfantillages humains. C'est le fluide divin qui agit, c'est la manifestation de la grandeur infinie qui éclate, c'est la sagesse et la bonté d'une volonté paternelle qui se montre et fait sentir aux hommes la puérilité de leurs moyens de vengeance, l'iniquité de leurs jugements, l'aberration de leurs désirs, la démence de leurs actions et l'inutilité de leurs sacrilèges.

Oui : « L'homme s'agite, Dieu le mène. »

— Initié de Donwa, tu as raison, répondit une voix qui ne fut perçue que de lui-même.

En même temps qu'il entendit ces rassurantes et douces paroles, un frisson de bonheur parcourut son corps. Un monde d'idées surgit en son esprit. Le souvenir de tout ce qu'il avait connu, appris ou pressenti le frappa instantanément, tel qu'à un mourant sur le seuil d'une nouvelle vie. Il lui sembla mourir en effet, mourir à un passé inutile et stérile et entrevoir l'aube d'un nouveau monde et d'une nouvelle existence. Il reprit soudain possession de tout son être moral et intellectuel pour apporter ce lot de qualités et de connaissances au service d'une tâche mystérieuse à lui connue et dont ce titre initié de Donwa marquait l'heure. Il allait entreprendre de par une volonté supérieure et d'a-

près ses convictions intimes la véritable œuvre de régénération sociale dont il avait appris les secrets principes. Ses actes désormais devaient répondre aux aspirations de tous les cœurs loyaux. En une seconde il avait embrassé en esprit un ensemble formidable et conçu un plan certain. Sa force surhumaine devenait dès cet instant le puissant levier des vraies grandeurs nationales.

Ardent, transfiguré, sa voix domina toutes les voix.

— A moi la chevelure ! cria-t-il.

— Et à moi la tête, ajouta un autre.

— Qu'en feras-tu ?

— Un brûle-parfums. Ne sens-tu pas que déjà elle a désinfecté l'air ici ? répondit-il en raillant.

— Un brûle-parfums ! oui, oui, oui, crièrent-ils à l'unanimité.

— Vous avez raison, mes amis, continua l'inconnu, et sous vos paroles railleuses se cache une grande vérité dont vous êtes inconscients. J'ai les ingrédients nécessaires pour cela. Place, vous allez être satisfaits.

Il sortit un flacon de sa poche, en répandit le contenu sur ce crâne dénudé en disant :

— Avons-nous le temps de travailler cette tête à notre aise, et de lui donner la forme qui convient à sa destination ? Non, mes amis ; mais mon procédé est infailible pour satisfaire votre plaisir et votre utilité. Entre mes mains, ce corps va d'abord se transformer en un phare. Ce liquide, mélange de trois substances rares que j'ai apportées de mes lointains voyages, a la propriété de rendre les objets éclairants sans qu'il soit besoin du contact de la flamme. Puis, chacune des perles légères et diaphanes que voici, approchées du foyer lumineux, éclatera en un son vibrant et lancera dans l'air une vapeur odorante qui purifiera l'atmosphère.

— Tu réponds sur ta tête de celle-ci ?

Eh ! bien, à l'œuvre ! Mais pour que tout le monde profite de cette merveille, nous allons la transporter sur une place publique.

— Non, non, non, au balcon du palais !

— Non, non, sur la place !

On ne s'entendait plus.

— Ni ici, ni là, reprit avec calme le personnage mystérieux.

Je possède une nacelle aérienne qui se sou-

tient dans l'espace au moyen de fils métalliques creux, remplis à dose calculée de différents produits chimiques, destinés à les tendre et à les renforcer. Au-dessus de ma nacelle, et tout à l'entour, sont suspendus des appareils en forme de soleils de toutes grandeurs. En eux se trouvent réunis les principes d'attraction et de répulsion qui maintiennent à une hauteur déterminée cette espèce de lit asiatique. Les combinaisons en sont si savamment entendues et la force telle, que le plus violent orage lui imprimerait à peine une oscillation berçante.

Voici donc ce que je propose :

Je hisse deux nacelles au-dessus du palais.

A l'une j'attache le corps du roi corrompu ; et je l'abandonne suspendu dans les airs aux yeux de la postérité à laquelle il doit servir d'exemple et laisser l'empreinte d'un souvenir instructif ineffaçable.

Dans l'autre, je couche Mézarine. J'imprime à son corps une pose abandonnée, vivante ; car il ne faut pas que ce qui doit vous éclairer vous effraye. Pendant que les oiseaux voraces s'acharneront après la dépouille infecte, et que le temps accomplira son œuvre de destruction sur cette carcasse immonde, au contraire, le corps de cette femme enduit et parfumé se transformera en un objet utile et beau. Ce sera le remède à côté du mal. Ce sera...

— Assez ! assez ! On te fait grâce des réflexions, allons vite ! à l'œuvre ! cria un assistant.

— Approuvé, vieille tête d'enfer ! ajouta le plus forcené. Mais si tu te joues de nous, et que tu ne réalises pas ton miracle, toutes les chaudières de nos ménagères te calcineront jusqu'aux os avant que Satan se paye le plaisir de te tourmenter.

III

Enivré d'amour étrange et lugubre, l'inconnu, seul avec ses dépôts sinistres, contempla longtemps, avant d'agir, celle qui dormait du sommeil éternel.

« Mézarine ! lui disait-il, comme si elle eût pu l'entendre, créature belle, idéale dans tes formes, dans ta grâce ! comment es-tu devenue le vil objet des désirs impurs de cet homme odieux ? Lui n'est plus que pourriture, tandis

que ton corps garde le ton du marbre et la transparence vitale. Dis-moi, enfant perdue, pourquoi as-tu ainsi manqué le but de ta vie ? Pourquoi ? Pourquoi n'es-tu pas restée noble et chaste dans ta pauvreté, au lieu de t'avilir dans les grandeurs indécentes ? Qui t'a poussée dans l'abîme où tu es tombée ? Qui a fait naître sous tes pas les passions dans lesquelles se sont vautrés tes sens ? chère malade !... Car, n'est-ce pas ? ta vie n'a plus été qu'une fièvre délirante depuis ta chute ? Tu as ri de ton infamie présente pour ne pas pleurer sur ta dignité disparue ? Tu as évité de penser, tu n'as plus voulu que jouir ?... »

« Fille chérie ! que n'entends-tu mes plaintes ? Que n'éprouves-tu ma douleur ? Laisse-moi t'étreindre sur mon cœur, bijou de ma tendresse dont j'étais si fier quand je pouvais dire : il est à moi.

« Mézarine ! Pourquoi ce nom ? L'éclat factice dont on t'a parée avait-il besoin de ce nouveau baptême ? Pourquoi avoir oublié Isabeau, la modeste enfant de l'ouvrier, la mienne, pour ne plus être que Mézarine, la prostituée du palais ? »

« Isabeau ! Isabeau !!! Ce nom ne secoue-t-il pas la torpeur de ton esprit ? »

« Isabeau ! vois ton père à genoux près de toi, sens ses lèvres sur les tiennes, absorbe ma vie, viens en moi, revis dans tout mon être. Laisse-moi reprendre ce trésor que Dieu a fait naître de moi-même... Isabeau !... »

Oh ! ma fille ! est-ce une illusion ? Tu viens de tressaillir dans mes bras !... Un frisson étrange a parcouru mes veines !... Te retrouverais-je vraiment ?...

Un long embrassement silencieux suivit ces paroles, expression d'une douleur muette et d'un ravissement de l'âme.

Les murmures du dehors rappelèrent à l'urgence de sa promesse le malheureux, égaré dans son amour contemplatif et sa douleur navrante.

— Me voici, dit-il d'une voix assurée en se plaçant avec empressement près d'une fenêtre. Je demande deux heures pour mes préparatifs, et le peuple sera content de moi.

— On te donne tout le temps nécessaire, dit un homme taillé en hercule qui faisait irruption dans la chambre ; mais il ne s'agit pas de cela.

La révolte est parmi nous depuis que Manchus est mort. Tout le monde veut diriger, personne ne s'entend plus. Je suis le frère de Manchus : Dagora; et puisque tu as tous les secrets du diable, tu devrais bien me refaire une tête, à la ressemblance de Manchus, afin que l'on me prit pour lui-même. Nous dirons qu'il n'était point mort, quoique j'eusse veillé à ce qu'il fût enterré très profond. Voilà, pour le prix de ta peine, un premier acompte.

En disant ces derniers mots il jeta sur la table, assez insolemment, une bourse lourde remplie de pièces d'or.

(A suivre).

CONDORCET

Jean-Antoine-Nicolas de *Caritat*, marquis de CONDORCET, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences et membre de l'Académie française, fut un des hommes les plus illustres du siècle dernier, comme mathématicien, philosophe, publiciste et patriote. Il naquit à Ribemont, près de Saint-Quentin, le 17 septembre 1743, et mourut de la mort de Socrate, dans la prison de Bourg-la-Reine, le 8 avril 1794.

Il embrassa avec ardeur les principes de la Révolution, dont il servit la cause par ses écrits. Nommé à l'Assemblée législative, il rédigea un projet de réorganisation de l'instruction publique, puis à la Convention, où son esprit de conciliation occasionna sa perte. Enveloppé dans la ruine des Girondins, au 31 Mai, il fut recueilli pendant huit mois chez une amie. C'est dans cette retraite, que, sur la demande de sa femme, Condorcet traça *l'Esquisse des progrès de l'esprit humain*, dans laquelle il manifeste sa conviction profonde sur la perfection indéfinie de l'espèce humaine.

Son âme était grande et sa sensibilité exquise.

Le 23 décembre 1787, Condorcet avait épousé Marie-Louise *Sophie* DE GROUCHY, femme d'un grand mérite, à qui l'on doit des *Lettres sur la sympathie*, dédiées à Cabanis, son beau-frère, et une traduction de la *Théorie des sentiments*

moraux, d'Adam Smith. De cette union naquit une fille, Elisa de Condorcet, qui, en 1808, épousa le général de division O'Connor, chef des Irlandais unis, réduit par Napoléon à se faire agriculteur, tandis qu'il avait apporté au service de la France sa brave et loyale épée.

Dans son *Testament*, Condorcet dit, en parlant de sa fille :

« Qu'elle soit élevée dans l'amour de la liberté, de l'égalité, dans les mœurs et vertus républicaines; qu'on éloigne d'elle tout sentiment de vengeance personnelle; qu'on lui apprenne à se défendre de ceux que sa sensibilité pourrait lui inspirer; qu'on le lui demande en mon nom; qu'on lui dise que je n'en ai jamais connu aucun. »

Voilà Condorcet. Ce grand citoyen est tout entier dans ces lignes. Et c'est pour cette fille aimée, enfant de quatre ans, qu'il écrivit l'avant-veille de sa mort — alors qu'il était errant et fugitif — ces pages empreintes à la fois de toute la tendresse d'un père, d'un sage esprit de prévoyance dans la vie pratique et d'une vive sensibilité en présence de tous les êtres susceptibles de souffrir. Ces pages admirables, qui devraient faire partie de tous les manuels d'éducation destinés aux jeunes filles, n'existent, croyons-nous, que dans l'édition complète des *Œuvres de Condorcet*. Aussi les publions-nous comme un joyau de *la Lumière*.

J. D.

CONSEILS D'UN PROSCRIT A SA FILLE

(1794)

Mon enfant, si mes caresses, si mes soins ont pu, dans ta première enfance, te consoler quelquefois, si ton cœur en a gardé le souvenir, puissent ces conseils, dictés par ma tendresse, être reçus de toi avec une douce confiance.

I. — Dans quelque situation que tu sois quand tu liras ces lignes, que je trace loin de toi, indifférent à ma destinée, mais occupé de la tienne et de celle de ta mère, songe que rien ne t'en garantit la durée.

Prends l'habitude du travail, non seulement

pour te suffire à toi-même sans un service étranger, mais pour que ce travail puisse pourvoir à tes besoins, et que tu puisses être réduite à la pauvreté sans l'être à la dépendance.

Quand même cette ressource ne te deviendrait jamais nécessaire, elle te servira du moins à te préserver de la crainte, à soutenir ton courage, à te faire envisager d'un œil plus ferme les revers de fortune qui pourraient te menacer.

Tu sentiras que tu peux absolument te passer de richesses, tu les estimeras moins : tu seras plus à l'abri des malheurs auxquels on s'expose pour en acquérir ou pour la crainte de les perdre.

Choisis un genre de travail où la main ne soit pas occupée seule, où l'esprit s'exerce sans trop de fatigue ; un travail qui dédommage de ce qu'il coûte par le plaisir qu'il procure : sans cela le dégoût qu'il te causerait, si jamais il te devenait nécessaire, te le rendrait presque aussi insupportable que la dépendance. S'il ne t'en affranchissait que pour te livrer à l'ennui, peut-être n'aurais-tu pas le courage d'embrasser une ressource qui, pour prix de l'indépendance, ne t'offrirait que le malheur.

II. — Pour les personnes dont le travail nécessaire ne remplit pas tous les moments, et dont l'esprit a quelque activité, le besoin d'être réveillées par des sensations ou des idées nouvelles devient un des plus impérieux. Si tu ne peux exister seule, si tu as besoin des autres pour échapper à l'ennui, tu te trouveras nécessairement soumise à leurs goûts, à leurs volontés, au hasard, qui peut éloigner de toi ces moyens de remplir le vide de ton temps, puisqu'ils ne dépendent pas de toi-même.

Ils s'épuisent aisément, semblables aux joujoux de ton enfance, qui perdaient au bout de quelques jours le pouvoir de t'amuser.

Bientôt, à force d'en changer, et par l'habitude seule de les voir se succéder, on n'en trouve plus qui aient le charme de la nouveauté, et cette nouveauté même cesse d'être un plaisir.

Rien n'est donc plus nécessaire à ton bonheur que de t'assurer des moyens dépendants de toi seule pour remplir le vide du temps, écarter l'ennui, calmer les inquiétudes, te distraire d'un sentiment pénible.

Ces moyens, l'exercice des arts, le travail de

l'esprit, peuvent seuls te les donner. Songe de bonne heure à en acquérir l'habitude.

Si tu n'as point porté les arts à un certain degré de perfection, si ton esprit ne s'est point formé, étendu, fortifié par des études méthodiques, tu compterais en vain sur ces ressources : la fatigue, le dégoût de ta propre médiocrité, l'emporteraient bientôt sur le plaisir.

Emploie donc une partie de ta jeunesse à t'assurer pour ta vie entière ce trésor précieux. La tendresse de ta mère, sa raison supérieure sauront t'en rendre l'acquisition plus facile. Aie le courage de surmonter les difficultés, les dégoûts momentanés, les petites répugnances qu'elle ne pourra t'éviter.

Le bonheur est un bien que nous vend la nature,
Il n'est point ici-bas de moisson sans culture.

Ne crois pas que le talent, que la facilité, ces dons de la nature, qui tiennent peut-être plus à notre organisation première qu'à notre éducation ou aux efforts de notre volonté, soient nécessaires pour arriver à ce moyen de bonheur.

Si ces dons te sont refusés, cherche dans des occupations moins brillantes un but d'utilité qui les relève à tes yeux, dont le charme t'en dérobe l'insipidité.

Si ta main ne peut reproduire sur la toile ni la beauté, ni les passions, tu pourras du moins rendre des insectes ou des fleurs avec l'exactitude rigoureuse d'un naturaliste.

Vers quelque objet que ton goût t'ait portée, s'il t'a trompé sur ton talent tu trouveras une semblable ressource.

Mais que la nature t'ait maltraitée ou qu'elle t'ait favorisée, n'oublie point que tu dois avoir pour but ce plaisir de l'occupation, qui se renouvelle tous les jours, dont l'indépendance est le fruit, qui préserve de l'ennui, qui prévient de ce dégoût vague de l'existence, cette humeur sans objet, ces malheurs d'une vie d'ailleurs paisible et fortunée. Je ne te dirai point que l'amour-propre vienne y mêler ses plaisirs et ses chagrins ; mais qu'il n'y domine point, que tes jouissances ne soient pas à tes yeux le prix de tes efforts, que tes peines ne te dégoûtent point de les répéter, que les uns et les autres soient à tes yeux un tribut inévitable que la sagesse même doit payer à la faiblesse humaine.

(.1 suivre).

HYGIÈNE ET MÉDECINE

PARTICULARITÉS INÉDITES

Les vibrations auriculaires appliquées au soulagement des indigestions.

La découverte de ce procédé efficace pour faire disparaître presque instantanément le trop plein des voies digestives a eu tout récemment, chez nous, pour origine un simple amusement.

On attache à la poignée d'une porte une ficelle bien unie, on la tient fortement tendue à deux longueurs de bras, enroulée à l'extrémité d'un doigt que l'on applique dans le tuyau de l'oreille. Il va sans dire que préalablement on s'est commodément assis. — Puis, de la main restée libre, on fait vibrer la corde. La sonorité qu'elle produit est quelquefois excessive.

Cette sonorité éprouvée dans le cerveau pendant un court instant fait le vide dans l'estomac, et, à cet exercice qui paraît si singulier pourtant et auquel on ne se livre pas sans rire, le plus grand bien-être se manifeste jusqu'aux extrémités des membres.

Si cette sonorité n'est pas suffisante au *sujet* qui en fait l'expérience, il peut l'augmenter par un moyen plus énergique et non moins singulier que le premier. Il s'agit alors de suspendre la dite ficelle en attachant à son extrémité une cuillère à potage appelée *louche*. On applique cette louche contre l'oreille, on frappe dessus et le tympan perçoit un son de grosse cloche.

Il est arrivé à quelques personnes d'entendre ou de croire entendre des chants surhumains en essayant ce système.

Nous n'avons pas expérimenté dans le sens des auditions médianimiques, mais nous pouvons garantir le bon effet produit sur la santé après un repas indigeste. Le rire complète du reste le procédé, puisque souvent à lui seul il suffit pour guérir dans bien des cas.

On peut essayer, et sûrement on sera de notre avis.

Les causes inconnues du mal de tête.

Beaucoup de personnes se croient affligées d'un mal de tête sans remède alors que, souvent, une très légère cause le provoque. Et ce mal est constant si on en laisse persister la

cause. Enlever de ses cheveux toutes les épingle en fer dont on fait usage et les remplacer par des épingle en buffle ou en écaille, c'est enlever parfois du même coup la source du mal.

Quelques personnes de notre connaissance se sont trouvées radicalement guéries de névralgies anciennes, en portant un fil de laiton en couronne.

SUPERSTITIONS, ERREURS ET PRÉJUGÉS

ÊTRE NÉ COIFFÉ. — Quelques enfants, en venant au monde, ont la tête enveloppée d'une coiffe ou membrane que les médecins nommaient en grec *amnios*. De cette particularité les sages-femmes d'autrefois tiraient des augures pour la destinée. Leur divination se nommait, dans ce cas, *amniomancie*. Si cette coiffe était rouge, elle annonçait d'heureuses destinées, et des malheurs si elle présentait une couleur plombée.

ARGENT. — Saluer la nouvelle lune en retournant trois fois son porte-monnaie avec le désir qu'elle vous soit favorable, cela fait tripler l'argent dans le courant du mois. Avoir le malheur que la lune se montre à nos yeux au travers des vitres, cela nous annonce une perte.

On est favorisé de la fortune toute l'année si l'on a de l'argent dans sa poche la première fois que l'on entend le coucou.

D'autres croient en avoir toute l'année si, ayant préparé des beignets pendant la messe de la Chandeleur, il y en a déjà de faits après la messe.

Enfin on en a toujours si l'on porte sur soi un écu à la vache. Rien n'est plus vrai, puisque l'écu est en argent.

VOIX DE L'HUMANITÉ

La vraie noblesse consiste à ne recevoir rien de personne, et à faire du bien aux autres. Ne recevez donc rien que du sein fécond de la terre et de votre propre travail.

FÉNELON.

NOUVELLES DIVERSES

L'Assemblée générale ordinaire des actionnaires du *Petit Journal*, présidée par M. Jenty, a eu lieu le 4 avril. Le rapport du conseil d'administration montre la prospérité croissante du *Petit Journal*. Les bénéfices qui n'avaient été, en 1872, que de 305,000 francs, ont été, en 1879, de 2,396,000 fr.; en 1880, de 2 millions 538,135 fr. et ils se sont élevés, pour l'année 1881, à 3,311,177 fr.

Le tirage qui était, à la fin de 1880, de 605,000 exemplaires par jour, s'élève aujourd'hui à une moyenne de 675,000 exemplaires.

Le *Petit Journal* trouve chaque jour, par centaines, des lecteurs nouveaux; il le doit à l'excellente organisation des services administratifs de la Société d'exploitation, et surtout à la sage direction politique qui lui est imprimée et au bon choix des feuilletons qu'il publie.

— Voici les articles fondamentaux de la loi sur l'enseignement primaire :

Article 1^{er}. — L'enseignement primaire comprend : L'instruction morale et civique; — la lecture et l'écriture; — la langue et les éléments de la littérature française; — la géographie, particulièrement celle de la France; — l'histoire, particulièrement celle de la France jusqu'à nos jours; — quelques notions usuelles de droit et d'économie politique; — les éléments des sciences naturelles, physiques et mathématiques; leurs applications à l'agriculture, à l'hygiène, aux arts industriels, travaux manuels et usage des outils des principaux métiers; — les éléments du dessin, du modelage et de la musique; — la gymnastique; — pour les garçons, les exercices militaires; — pour les filles, les travaux à l'aiguille.

Art. 2. — Les écoles primaires publiques vaqueront un jour par semaine, en outre du dimanche, afin de permettre aux parents de faire donner, s'ils le désirent, à leurs enfants, l'instruction religieuse en dehors des édifices scolaires; — l'enseignement religieux est facultatif dans les écoles privées.

Art. 4. — L'instruction primaire est obligatoire pour les enfants des deux sexes âgés de six ans révolus à treize ans révolus: elle peut être donnée dans les établissements d'instruction primaire ou secondaire, soit dans les écoles publiques ou privées, soit dans les familles par le père de famille lui-même ou par toute autre personne qu'il aura choisie.

AVIS

Le 1^{er} mai aura lieu à Aubenas (Ardèche), à l'occasion du concours régional, l'inauguration de la statue du célèbre agronome, Olivier de Serres, qui, au xvi^e siècle, naturalisa en France l'industrie des vers à soie.

La statue d'Olivier de Serres est due au ciseau de M. Bailly, sculpteur lyonnais.

— L'inauguration du monument à la mémoire de Carnot, l'organisateur des armées de la République, aura lieu à Dijon, au mois d'août.

— Le cinquième congrès littéraire international se tiendra sous la présidence d'honneur de Victor Hugo, dans la ville de Rome, du 20 au 27 mai prochain.

PETITE CORRESPONDANCE

M. Vinson, à Saint-Etienne. — Nos remerciements et nos amitiés.

M. Ch. C..., à Armendarits (Basses-Pyrénées). — La receveuse des postes n'a pas compris les instructions ministérielles relatives aux abonnements de journaux. Sans sa résistance nous ne posséderions pas votre lettre si sympathique; mais, rigoureusement, il vous aurait suffi de remettre à la poste le prix de l'abonnement, avec votre adresse exacte et celle de *La Lumière*. Modèles : *Mandat d'abonnement aux journaux*, sur papier blanc, et n^o 16 undeciés, enveloppe papier bulle.

M. J. Dassonville, à Vx. — On pourrait exposer vos idées sommairement, mais on n'aurait point assez de place pour publier votre œuvre. Votre lettre nous a fort intéressés. Elle prouve que si, comme vous le mentionnez :

« L'homme ne naît selon la nature, ni savant ni théologien, »

Cela n'est qu'une apparence.

M. Toussaint Jér. — Vous êtes trop avancé de cœur et d'âme pour ne pas être de nos bons amis.

Lumière et Liberté, à Genève. — Ces grands et beaux mots rallieront toutes les intelligences de notre époque. Remerciements fraternels.

M. Alfred Fichet. — Nous espérons que les sept exemplaires du premier numéro de *La Lumière* vous sont bien parvenus. C'est avec une vive satisfaction que la directrice a lu votre excellente lettre. Puissions-nous trouver dans tous nos abonnés des amis aussi sympathiques et fraternels.

Les huit lignes rimées viennent d'une source que nous apprécions infiniment; prochainement nous les mentionnerons.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

LA FRANCE

JOURNAL POLITIQUE QUOTIDIEN DU SOIR

Paris : 10 fr. — Départements : 12 fr. par trimestre.

123, rue Montmartre, 123

Le Petit Journal

POLITIQUE, LITTÉRAIRE, SCIENTIFIQUE, AGRICOLE ET COMMERCIAL

5 centimes

Paris, 5 fr. ; départements, 6 fr. par trimestre.

61, rue Lafayette, 61

LE JOURNAL ILLUSTRÉ

HEBDOMADAIRE

15 centimes le numéro. 7 fr. 50 par an.

61 — RUE LAFAYETTE — 61

Les Arts libéraux. Mensuel, 6 fr. par an, 44, rue des Petites-Ecuries.

Le Père Gérard, gazette nationale des communes, rédigé par E. Boursin, illustré par Léonce Petit. Hebdomadaire. 6 fr. par an, 123, rue Montmartre.

Revue spirite et Bulletin de la Société scientifique d'études psychologiques. Mensuel. 10 fr. par an. 5, rue des Petits-Champs.

La Chaîne magnétique. Mensuel. 6 fr. par an. M. Louis Auffinger, 15, rue du Four-Saint-Germain.

Journal du Magnétisme. Mensuel. 6 fr. par an. M. H. Durville, 6, rue de l'Echiquier.

L'Hygiène pour tous, journal de vulgarisation des sciences médicales et naturelles. Hebdomadaire. 6 fr. par an. D^r Félix Brémond, 20, pass. Saulnier.

Annuaire des Musées cantonaux et des autres institutions cantonales d'initiative privée. M. Edmond Groult, D^r en droit, à Lisieux (Calvados).

L'Icauna, revue historique, scientifique, artistique et littéraire de l'Yonne. Mensuel. 5 fr. par an. M. Truchon, 47, rue de Paris, à Auxerre.

Le Moniteur de la Fédération belge. Bi-mensuel. 2 fr. 50 par an. 14, rue de l'Empereur, à Bruxelles (Belgique).

Le Messager. Bi-mensuel. 5 fr. par an. M. J. Houtain, 37, rue Florimont, à Liège (Belgique).

Le Phare, organe de l'Union spiritualiste et du cercle Mesmer de Liège. Mensuel. 4 fr. par an. 33, quai Saint-Léonard, à Liège.

El Buen Sentido (le Bon Sens). Mensuel. 15 fr. par an. Calle Mayor, 81 — 2^o — à Lérida (Espagne).

El Criterio Espiritista. Mensuel. 10 fr. par an. San Bartolomé, 13, principal Derecha, à Madrid.

El Faro (le Phare), revue bi-mensuelle d'études psychologiques et magnétiques, Limones, 10, à Séville.

The Herald of Progress (le Messager du Progrès). Hebdomadaire. Consacré à la philosophie et à l'enseignement du spiritualisme, 29, Blackett Street, à Newcastle-on-Tyne (Grande-Bretagne).

Banner of Light (l'Étendard de la Lumière). Hebdomadaire. 18 fr. par an, 9, Montgomery Place, à Boston, Massachusett (Amérique du Nord).

Mind and Matter (l'Esprit et la Matière). Hebdomadaire. 13 fr. par an, 713, Sansom Street, à Philadelphie, Pensylvanie (Am. du N.).

The Two Worlds (les Deux Mondes), relation et exposition du spiritualisme moderne dans ses plus hauts aspects. Hebdomadaire, 8 fr. par an, n^o 100, Nassau Street, à New-York.

N. B. — Les prix d'abonnement des journaux étrangers indiqués ci-dessus sont les prix demandés pour l'Europe.

DERNIÈRES PUBLICATIONS REÇUES

La Chaîne d'Union de Paris, journal de la maçonnerie universelle. Mensuel. 12 fr. par an. Rédacteur en chef et directeur, M. Eugène Hubert, 9, rue de l'Estrapade.

L'École, revue de l'instruction primaire, paraissant le dimanche. Directeur : J. Saint-Martin, député. 6 fr. par an. Librairie Picard-Bernheim et Cie, 11, rue Soufflot.

La Gazette des Femmes, journal paraissant le 10 et le 25 de chaque mois. Rédacteur en chef : Jean Alesson. — 8 fr. pour Paris ; 9 fr. pour les départements. M. A. Hennuyer, 51, rue Laffitte.

La Graphologie, journal des autographes. Bi-mensuel. 10 fr. par an. M. Adrien Varinard, 32, rue de Vaugirard.

Les Soirées littéraires, journal de la famille. Publication illustrée paraissant le dimanche. 5 fr. par an. Administration, 32, rue de Paradis.

Licht, mehr Licht! (Lumière, plus de Lumière!) Revue psychologique hebdomadaire. 10 fr. par an. M. de Rappard, 41, rue de Trévise.

L'Anti-Matérialiste, organe du mouvement religieux libéral et du spiritualisme moderne. Bi-mensuel. 5 fr. par an. M. P. Verdad, administrateur, 4, rue de la Boucherie, à Nantes (Loire-Inférieure).

Le Devoir, revue des questions sociales. Hebdomadaire. 10 fr. par an. M. Godin, directeur-gérant, fondateur du *Familistère*, à Guise (Aisne).

Le Prisme, revue littéraire et artistique. Mensuelle. 5 fr. par an. 10, place Voltaire, à Issoudun (Indre).

La Revue poétique méridionale. Mensuelle. M. Edward Sansot, secrétaire général de la Société poétique méridionale, à Aignan (Gers).

Les Récréations utiles, revue bi-mensuelle. France, 8 fr. ; étranger, 9 fr. Les abonnés reçoivent gratuitement les *Soirées du Village et du Château*. M. Tabouillot, 5, rue du Châtelet, à Vesoul.

De Rots, journal spirite mensuel, en flamand et en français. 3 fr. par an. M. A. Dossaer, 52, rue Saint-François, à Ostende, Belgique.

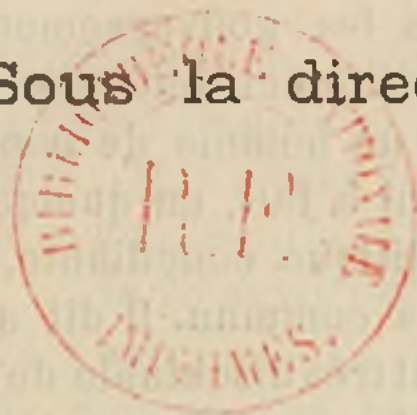
Lumière et Liberté, journal populaire, instructif, philosophique, émancipateur. Mensuel. 3 fr. par an. Imprimerie nationale, 8, rue des Pâquis, à Genève, Suisse.

LA LUMIÈRE

SCIENCES — ARTS — LITTÉRATURE — MORALE

REVUE MENSUELLE

Sous la direction de M^{me} LUCIE GRANGE



Ne dites jamais ces mots : « Je ne connais pas, donc c'est faux. » — On doit étudier pour connaître, connaître pour comprendre, comprendre pour juger. *NARADA, philosophe hindou.*

N° 3. — 15 MAI 1882

SOMMAIRE : Suprême hommage. — L'Impuissance du positivisme, LUCIE GRANGE. — Jeanne Darc, MATHAREL. — Les juges infailibles ou persécuteurs et persécutés, MARICOT. — Dangers et abus de magnétisme animal, MATHAREL. — Prédiction de Cazotte rapportée par LA HARPE. — Cazotte. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire (suite). — Conseils d'un proscrit à sa fille (suite), CONDORCET. — Voix de l'humanité. — Bibliographie, nouvelles, avis, petite correspondance, etc.

ABONNEMENTS

Un an : 5 francs. — Six mois : 3 francs.

(FRANCE ET ÉTRANGER)

Les abonnements partent du 15 mars ou du 15 août.

On s'abonne sans frais chez tous les libraires et dans tous les bureaux de poste

On peut aussi adresser directement un mandat à M. Jean DARCY, administrateur,
75, boulevard Montmorency, à Paris.

Un numéro spécimen est envoyé sur demande affranchie accompagnée de 30 centimes en timbres-poste.

MM. les Libraires-Commissionnaires s'adresseront, pour les abonnements et les réassortiments,
à la LIBRAIRIE UNIVERSELLE, 16, rue d'Argenteuil.

Prix du numéro : 50 centimes.

BIBLIOGRAPHIE

LE SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL ET LES AP-
PORTS, par M. Alexandre Vincent, d'Angoulins-
sur-Mer, 50 pages in-8°. Prix : 1 fr. 50.

Nous remercions M. Alexandre Vincent de l'hommage autographe et des deux exemplaires de sa brochure nouvelle, dans laquelle il donne la relation des expériences qu'il a faites au moyen d'un médium somnambule et à l'aide du magnétisme humain. M. Vincent a consciencieusement écrit et minutieusement décrit. On suit avec un intérêt croissant les détails de ces expériences progressives, journalières et patientes, que, seul, l'homme convaincu peut entreprendre et mener à bien.

Un autre hommage à la directrice de *la Lumière* nous est parvenu : c'est une pièce de vers inspirée par le premier article de notre premier numéro. L'auteur, M. Jean Chady, a publié cette pièce dans le *Patriote de la Nièvre*, du 1^{er} avril 1882, sous le titre : *Nervosisme d'un Lugarto*. C'est bien pensé et nous lui en manifestons toute notre reconnaissance. Ainsi que le dit M. Chady :

On n'est jamais heureux quand on ne le veut pas
Et l'égoïsme est bien le fléau d'ici-bas.

LES GOUVERNEMENTS EN CONTREPOIDS AVEC LE
SENS COMMUN OU LE MENTOR DE TOUS LES POLI-
TIQUES, brochure anonyme ayant pour épigra-
phes : .

« Tous les gouvernements sont possibles et bons, quand le sens commun guide les Souverains et les Sujets. »

« Sous tous les gouvernements : Liberté, Fraternité, Égalité peuvent exister. »

L'auteur est un homme de bonne volonté et de bon sens, qui a fait, en quelques pages, un exposé de politique conciliante, basée sur la théorie du sens commun. Il dit avec juste raison sur ce point très discutable de l'Égalité que : l'égalité de fortune et de propriété étant impossible, il ne peut s'agir entre citoyens que de la seule égalité des droits individuels devant la loi. Quant à la Liberté et à la Fraternité, il se borne à en rappeler les devoirs, mais n'indique point les moyens de les posséder véritablement. Nous persistons à dire que, tant que ces grands mots ne seront pas bien compris et que gouvernants et gouvernés ne se seront point fixés dans les vertus qu'ils imposent par une instruction préalable, le sens commun nécessaire à l'entente et à la paix sociale sera chose rare, par conséquent insuffisante. L. G.

Plusieurs abonnés se sont plaints de n'avoir point reçu le journal. Il est même arrivé que des lettres ne sont point parvenues à leur adresse. Nous prions ceux de nos abonnés qui auraient encore à se plaindre, de nous écrire sans retard, car nous tenons à rassembler les preuves de ce vice de distribution qui n'est point le fait de l'administration de *la Lumière*.

Nous serons très reconnaissants à ceux de nos abonnés qui voudront bien nous faire parvenir une liste de noms de personnes auxquelles nous pourrions envoyer un numéro d'essai et nous remercions tout particulièrement ceux qui dans un but de louable propagande ont pris plusieurs abonnements à la fois.

Toutes les fois qu'un timbre d'affranchissement ne sera pas renfermé dans une lettre, il sera répondu sommairement par la petite correspondance.

Le dictionnaire annoncé dans notre premier numéro commencera aussitôt après l'histoire extraordinaire *Fra Popoli*. Il sera placé dans le milieu du journal de façon à pouvoir s'en détacher pour former un volume à part. Ce volume sera suivi d'autres dont la collection formera une bibliothèque spéciale publiée sous le titre de :

BIBLIOTHÈQUE DU SPIRITUALISME MODERNE

Messieurs les Auteurs et les Éditeurs sont priés de nous adresser deux exemplaires des ouvrages concernant les matières traitées dans cette revue et dont il pourrait être rendu compte.



LA LUMIÈRE

SUPRÊME HOMMAGE

Le 27 avril 1881, le grand publiciste, M. Émile de Girardin, rendait le dernier soupir. L'un de ses amis intimes, M. Charles Jenty, le remplaçait comme directeur politique à *la France* et au *Petit Journal*, et, le 26 avril 1882, un an après, M. Charles Jenty succombait à son tour¹.

Cette année, comme l'an passé, nous avons suivi en deuil le cortège funèbre. Cette année, comme l'an passé, les funérailles avaient lieu un samedi.

Le samedi, 22 avril, nous assistions également à une cérémonie douloureuse. M. Cassigneul, imprimeur directeur-gérant du *Petit Journal*, conduisait la dépouille mortelle de sa mère au cimetière du Père-Lachaise.

Ce 27 avril dernier, M. Thomas Grimm écrivait ceci : « *Le Petit Journal* est une famille ; nous avons nos joies et nos douleurs ; quand elles ne dépassent pas le cercle de l'intimité, nous nous réjouissons ou nous pleurons entre nous. »

En face des tombes qui se sont ouvertes,

(1) La mort de M. Jenty nous avait été annoncée onze mois auparavant par une personne douée d'une faculté spéciale naturelle. Cette personne avait spontanément vu la maladie intérieure devant amener la mort, maladie qu'aucun médecin n'a pu comprendre et qui ne pouvait se terminer autrement que par une hémorragie interne. Dans ce temps, M. Jenty paraissait jouir d'une excellente santé et, de fait, les journaux ont dit qu'il n'avait jamais été malade.

la Lumière et le *Petit Journal* n'ont fait qu'une seule famille, leurs sympathies et leurs regrets se sont mêlés. De même avec *la France*. Nos lecteurs comprendront que dans cette pénible circonstance, nous rendions ici un suprême hommage à ces mémoires vénérées, lorsqu'ils sauront que par l'affection autant que par le travail, la directrice de *la Lumière* est attachée à *la France* et au *Petit Journal*.

M. Émile de Girardin était persuadé que M^{me} Grange réussirait dans une entreprise littéraire, et ce sont les encouragements qu'elle a reçus du Maître éminent, qui l'ont fait entrer d'une manière définitive dans la carrière des lettres. De simple écrivain amateur, caché sous le voile de l'anonyme et n'ambitionnant aucune renommée, elle est devenue peu à peu un véritable publiciste remplissant son état comme une mission, avec l'ardeur de la foi pour les idées nouvelles, libérales, émancipatrices.

Les paroles prophétiques du respectable ami ont aujourd'hui leur réalisation et nous marchons vers l'avenir avec cette assurance que nous sommes efficacement protégés par ceux qui nous ont laissés en deuil.

La mort n'existe pas. « La mort n'est qu'une succession de milieux dans la série des transformations de la vie. Elle est le point rapide où l'anneau qui finit se rive à l'anneau qui commence. »

L'immortalité, c'est la consolation.

L'IMPUISSANCE DU POSITIVISME

Dans son remarquable discours de réception à l'Académie française, M. Pasteur a dit ceci :

« Au delà de cette voûte étoilée, qu'y a-t-il ? De nouveaux cieux étoilés. Soit ! et au delà ? L'esprit humain poussé par une force invincible ne cessera jamais de se demander : Qu'y a-t-il au delà ? Veut-il s'arrêter soit dans le temps, soit dans l'espace ? Comme le point où il s'ar-

rête n'est qu'une grandeur finie, plus grande seulement que toutes celles qui l'ont précédée, à peine commence-t-il à l'envisager, que revient l'implacable question et toujours, sans qu'il puisse faire taire le cri de sa curiosité. Il ne sert de rien de répondre : au delà sont des espaces, des temps ou des grandeurs sans limites.

« Nul ne comprend ces paroles. Celui qui

proclame l'existence de l'infini, et personne ne peut y échapper, accumule dans cette affirmation plus de surnaturel qu'il n'y en a dans tous les miracles de toutes les religions ; car la notion de l'infini a ce double caractère de s'imposer et d'être incompréhensible. Quand cette notion s'empare de l'entendement, il n'y a qu'à se prosterner. Encore, à ce moment de poignantes angoisses : il faut demander grâce à sa raison : tous les ressorts de la vie intellectuelle menacent de se détenir : on se sent près d'être saisi par la sublime folie de Pascal. Cette notion positive et primordiale, le positivisme l'écarte gratuitement, elle et toutes ses conséquences, dans la vie des sociétés.

« La notion de l'infini dans le monde, j'en vois partout l'inévitable expression. Par elle, le surnaturel est au fond de tous les cœurs. L'idée de Dieu est une forme de l'idée de l'infini. Tant que le mystère de l'infini pèsera sur la pensée humaine, des temples seront élevés au culte de l'infini, que le Dieu s'appelle Brahma, Allah, Jéhova ou Jésus. Et sur la dalle de ces temples vous verrez des hommes agenouillés, prosternés, abîmés dans la pensée de l'infini.

« La métaphysique ne fait que traduire au dedans de nous la notion dominante de l'infini, qui, en présence de la beauté, nous porte à imaginer une beauté supérieure. La science et la passion de comprendre sont-elles autre chose que l'effet de l'aiguillon du savoir que met en notre âme le mystère de l'Univers ? Où sont les vraies sources de la dignité humaine, de la liberté et de la démocratie moderne, sinon dans la notion de l'infini devant laquelle tous les hommes sont égaux ? »

Cet Infini « qui a le double caractère de s'imposer et d'être incompréhensible » ainsi que le dit fort bien l'éminent M. Pasteur, n'en est pas moins une notion positive et primordiale que le positivisme « écarte gratuitement, elle et toutes ses conséquences dans la vie des sociétés. »

Avec le grand observateur qui a fait la lumière dans les ténèbres des infiniment petits, nous disons : « La vérité d'en bas se relie à la vérité d'en haut, et du plus haut sommet des perceptions idéales jusqu'au dernier degré de l'échelle des êtres végétatifs et inconscients dans le sein de la terre plane le souffle d'une

vie divine rassemblant les forces éparses en une puissante unité. »

Le positivisme rejette toute cause imaginaire. Pour aboutir à une logique de raisonnement relative au domaine étroit de ses idées, point n'est besoin pour lui de pénétrer ces mystères. Il lui faut du certain. Avoir donné trois états à l'esprit humain, avoir classé hiérarchiquement les sciences, cela n'est cependant point exempt de vague et d'arbitraire ; et, si dans cette conception, l'imagination ne se montre pas sous une forme rayonnante et élevée, on ne pourrait point dire pour cela qu'elle en fût totalement exclue.

Auguste Comte, comme beaucoup d'autres, a borné sa méthode au cercle restreint des sensations humaines corporelles. Pour lui, l'âme n'est qu'une illusion de l'esprit. Et l'esprit, qu'est-ce donc ? Le dernier mot de la vie est dit à la mort de l'homme ; il ne restera plus rien de son être, qu'un peu d'engrais pour fructifier la terre. Plus de libre arbitre ! la nécessité, la contrainte, l'asservissement fatal des facultés au tempérament ; les penchants dominant la morale, la conscience inerte sous les passions tentatrices, et, cette conscience, irresponsable des opérations de l'intelligence et du moi.

Au fond de cette logique désespérante, Auguste Comte, en trouvant à sa manière une raison des choses, a cru établir les bases du bien-être et du bonheur social. Des hommes intelligents, illustres même, se sont ralliés à son école. On va, de notre temps, jusqu'à dire que le positivisme domine le monde. S'il le domine, le dominera-t-il longtemps ? C'est impossible. Littré, le profond admirateur de Comte, lui a porté lui-même le premier coup, en reconnaissant avec douleur qu'il avait eu confiance pour la paix du monde, d'après la sociologie, en des pronostics erronés, et M. Pasteur l'a rejeté dans le néant par un coup d'aile vers l'infini.

Outre que le positivisme a prouvé son incapacité par de fausses prévisions sociologiques, il a ouvertement démontré son impuissance pour le bonheur de l'humanité. L'homme élevé a soif d'infini, il veut connaître, connaître encore, et ses aspirations idéales le conduisent de plus en plus à la perfection. Tout être intelligent et aimant croit à l'immortalité. L'immortalité est le

premier encouragement à la vie et la source vraie des consolations.

Interpréter l'âme un ensemble des fonctions du cerveau et de la moëlle épinière fait dégénérer en roture ce que nous avons de plus noble. C'est là une épidémie du siècle. Nos matérialistes, quelle que soit leur dénomination caractéristique d'après leur système spécial préconisé ne sont vraiment pas loin de nous dire, dans leur manie d'amplification, que la pensée est une déjection du cerveau, et nos aspirations idéales, les gaz, peut-être les miasmes, de ce foyer de chair phosphorescente.

« Ecarter toute recherche métaphysique sur les causes premières et finales, ramener toutes les idées et toutes les théories à des faits et n'attribuer le caractère de certitude qu'aux démonstrations de l'expérience, » cela est possible et praticable, en admettant un élément spirituel à l'homme comme conséquence ou comme complément de son organisme corporel.

C'est même ce que nombre de gens non moins intelligents et illustres que beaucoup de comtistes aspirent à prouver. Mais ces gens-là sont arrivés à la maturité à peu près complète des facultés réparties à l'homme — il faut le croire — puisqu'ils peuvent sans perdre l'équilibre sur le terrain que leurs pieds foulent, explorer le vaste infini où leur âme est appelée.

L'infini est, du reste, un composé de finis dont nous pouvons plus ou moins nous faire une idée.

Beaucoup de sublimes merveilles sont accessibles à notre entendement, et l'on peut trouver même des explications rationnelles pour les choses dites surnaturelles. Jamais le spiritualisme expérimental n'a eu plus qu'aujourd'hui de preuves tangibles et palpables pour appuyer ses révélations.

Nous entrons dans une phase décisive : c'est le commencement d'une ère nouvelle.

LUCIE GRANGE.

JEANNE DARC

La ville d'Orléans, fidèle à la mémoire de Jeanne Darc, a célébré, le 8 mai 1882, le 453^e anniversaire de sa délivrance des Anglais, qui avaient mis le siège devant ses murs.

La France avait été livrée à l'étranger par une partie de la haute noblesse, de connivence avec la reine Isabeau qui, dans le traité de Troyes (21 mai 1420), avait reconnu — au détriment de son propre fils — le roi d'Angleterre, Henri V, comme régent et héritier de la couronne de France. A la mort de Charles VI, arrivée très peu de temps après celle dudit régent-héritier, en 1422, un enfant de dix mois, Henri VI, avait été proclamé à Paris roi d'Angleterre et de France, tandis que le dauphin Charles prenait la couronne à Poitiers. Bientôt, par dérision, on appellera ce dernier le *roi de Bourges*.

Mais Dieu est grand !

Pour réparer le mal que les discordes des princes ont fait à la patrie, Il se servira d'une enfant du peuple : JEANNE DARC, ravissante jeune fille de dix-huit ans, née de pauvres laboureurs, à Domremy, dans les marches de la Lorraine.

Obéissant aux *voix* qui l'ont instruite de sa mission, aux *voix* qui la commandent, Elle va

trouver Charles VII. Elle arrive à Chinon le 24 février 1429, et ne parvient à être admise en présence du roi que plusieurs jours après. Elle expose devant la cour le but de sa mission et on la prend pour une insensée. Malgré bien des ennuis et des résistances, Elle obtient du roi la faveur de marcher avec l'armée qui doit ravitailler Orléans. Dans les premiers jours de mai, Elle réussit à entrer dans cette ville avec un convoi de vivres. Sa présence rend aussitôt le courage aux assiégés et répand la terreur parmi les assiégeants. En quelques jours sont livrés plusieurs combats meurtriers, et, dans l'un d'eux, le sang de l'héroïne a coulé. Mais les Anglais ont subi des pertes tellement considérables, que le 8 mai, au matin, ils lèvent le siège qu'ils avaient entrepris au mois d'octobre précédent. Jeanne, à la tête des Français, poursuit l'ennemi, le chasse des villes où il s'est fortifié : Jargeau, Meung-sur-Loire, Beaugency, et le met en déroute à la bataille de Patay, où Talbot est fait prisonnier.

Puis elle tient sa promesse : Elle conduit le roi à Reims, où il est sacré dans la vieille basilique de Saint-Remy, le 17 juillet 1429.

Ainsi, moins de trois mois avaient suffi à

cette héroïque Enfant du peuple, à cette grande Inspirée, pour accomplir ce que de nobles et valeureux chevaliers n'avaient pu faire en sept années. Et le *roi de Bourges* deviendra dans l'histoire : *Charles-le-Victorieux*.

En dépit des sceptiques présents et à venir, Jeanne Darc est l'incarnation la plus marquée de l'Ange de la Patrie. Exalter sa mémoire, c'est relever le peuple dans un de ses enfants les plus humbles et les plus dévoués. La délivrance d'Orléans et le sacre de Charles VII eussent suffi pour immortaliser son nom dans une auréole de gloire ; mais il fallait plus encore. A la honte et à la confusion du fanatisme religieux, il fallait qu'Elle eût la palme du martyr.

Le 30 mai 1430, Elle est prise devant Compiègne et livrée aux Anglais. Comme *sorcière*, Elle appartient à la justice ecclésiastique qui la réclame et use de ses prérogatives. Ce sera Pierre Cauchon, l'évêque de Beauvais, qui instrumentera contre Elle avec les inquisiteurs de la foi, les sinistres agents du Saint-Office.

Après avoir passé une année dans les fers, au milieu des tortures morales les plus atroces et des tentations trompeuses les plus séduisantes,

Jeanne Darc sera inébranlable dans son amour pour la France. Elle ne connaît que Dieu et la Patrie personnifiée en son roi, Charles VII. Après une année de captivité, avons-nous dit, Elle sera condamnée, pour crime de *sorcellerie*, par un tribunal inique, à être brûlée vive, et, le 30 mai 1431, la place du Vieux-Marché, à Rouen, sera le théâtre de son supplice.

Au XVIII^e siècle, dans un poème immonde et anti-patriotique, Voltaire tentera vainement de souiller une mémoire si chère à tous les cœurs français, en répandant sur Elle sa bave épilétique. De nos jours, l'Église catholique romaine a tenté de s'emparer de la gloire de sa victime, dont elle voudrait faire une sainte.

Vade retro! lui crions-nous.

Jeanne Darc est au-dessus des sarcasmes et du ricanement des sceptiques et de l'accaparement de ses bourreaux. Elle n'a pas besoin d'être canonisée à Rome pour être une **SAINTE**. Elle est notre **SAINTE**, à nous, les humbles, et ce serait la rapetisser aux yeux du peuple qui a un vrai culte pour Elle, que de la faire figurer au commun des martyrs.

La fête de JEANNE DARC est le 30 mai.

MATHAREL.

LES JUGES INFALLIBLES OU PERSECUTEURS ET PERSECUTÉS

Le martyrologe des novateurs prouve surabondamment que, de tout temps, la plupart des puissants de la terre, papes et rois, se sont donné le triste plaisir d'arrêter momentanément l'essor de la pensée humaine et de maintenir par là le peuple dans l'ignorance et la superstition.

L'exposé de quelques faits établira suffisamment la vérité de notre assertion.

Dès les premiers siècles du christianisme, la religion nouvelle, de persécutée qu'elle avait été, devint persécutrice. Les docteurs et pères de l'Église se montrèrent singulièrement intolérants : ainsi saint Cyrille fit mettre à mort la jeune Hypathie, femme philosophe du plus noble caractère, sous prétexte de haine contre les chrétiens ; saint Augustin persécuta Virgile, évêque de Saltzbourg, pour avoir osé soutenir l'existence des antipodes.

Laissons passer quelques siècles durant lesquels des ténèbres épaisses couvriront l'intelligence de « la vile multitude » et nous verrons

surgir, — preuve indéniable que le progrès est une force invincible, — de nouvelles révoltes de l'esprit humain, suivies, hélas ! de terribles répressions.

Nous constaterons avec étonnement que « notre bon roi saint Louis » décrètera en France le premier édit pénal contre des opinions particulières ; que le pape Grégoire XI inquiétera Wicléf pour ses sentiments hétérodoxes ; qu'Alexandre V excommuniera Jean Huss et le fera brûler vif pour la même raison ; que Michel Servet sera attaqué et dénoncé par le réformateur Calvin pour divergence d'opinions, et qu'il aura le même sort que Jean Huss ; que Harvey sera persécuté par les parlementaires et les savants de son temps pour avoir trouvé le secret de la circulation du sang ; que Prinelli sera battu de verges pour avoir dit que les étoiles ne tomberaient pas du ciel ; que Campanella sera enfermé pendant vingt-sept ans dans un affreux cachot pour avoir affirmé la

pluralité des mondes ; que le docteur Elliot sera jugé en cour d'assises pour avoir prétendu que le soleil était habité ; que Sarpi, le Campanella de la religion, sera excommunié par le pape Paul V, pour crime d'hérésie ; que Dominis sera brûlé, pour avoir expliqué le premier la nature de l'arc-en-ciel ; que Ramus, Giordano Bruno, Vanini, Nicolas Antoine et l'immortel Galilée seront excommuniés, tyrannisés ou mis à mort pour avoir osé attaquer mesdames Routine et Ignorance.

Et vous, nombreuses victimes de l'intolérance religieuse, vous qui êtes restées inconnues, vous victimes de la guerre des Albigeois, des guerres de religion, de la Saint-Barthélemy, Camisards et Vaudois, nous élevons ici la voix pour rendre hommage au courage héroïque avec lequel vous avez défendu jusqu'à la mort les droits de la libre pensée.

Salut à vous tous, morts illustres ou ignorés !

Ainsi donc, que d'efforts pour démasquer le mensonge et l'hypocrisie, pour trouver la vérité ! C'est la lutte éternelle des ténèbres contre la lumière ; de sorte que nous avons le regret de constater que, en plein XIX^e siècle, cette manie perfide de coiffer d'un éteignoir toute découverte importante n'est pas encore disparue. L'accueil qui est fait, en général, au magnétisme et au spiritisme par les savants et les philosophes en est une preuve évidente. Mais qu'importe la résistance de ces juges qui se prétendent infallibles ? La faux du temps l'abattra dans un avenir que nous croyons prochain ; le flambeau de la vérité éclairera toutes les nations civilisées et signalera à l'indignation des générations futures les persécuteurs du temps passé !

MARICOT.

DANGERS ET ABUS DU MAGNÉTISME ANIMAL

Aujourd'hui, on parle ouvertement du magnétisme ; on en discute librement avec tout le monde, on opère en public. Lorsque l'on en parlera moins, lorsque tous ceux qui le pratiqueront mettront une réserve infinie dans leurs actes autant que dans leurs propos, alors on commencera à être instruit ; et plus nous nous glorifierons de la cause de notre puissance, plus nous serons prudents et discrets dans l'usage que nous en ferons.

PUYSÉGUR.

Nous avons voulu précédemment faire partager à nos lecteurs notre conviction profonde touchant le magnétisme animal, et nous avons indiqué combien on peut faire de bien autour de soi seulement par le désir et le vouloir.

Par suite de notre dernier article, on nous a demandé de divers endroits le moyen de donner aux arbres la vertu que leur communiquait Puysegur.

Pour aujourd'hui nous dirons : Conduisez vos malades sous les arbres les plus robustes, chênes, érables, marronniers, tilleuls, alors qu'il fait du soleil et déjà ils s'en trouveront bien. Mais nous ne nous étendrons pas sur les détails ; parce que nous avons hâte de mettre en garde les personnes qui voudraient s'occuper de magnétisme, contre leur propre entraînement ou celles qui l'ignorent, contre les in-

fluences qu'elles seraient susceptibles de subir de la part des malintentionnés.

Ce fut le 4 mai 1785 que le somnambulisme artificiel s'est révélé sous l'action magnétique de Puysegur. Mais Puysegur, comme ses contemporains, ne faisait servir le magnétisme qu'au soulagement ou à la guérison des malades. De nos jours le magnétisme n'est plus connu du public que par le sommeil provoqué par les magnétiseurs « endormeurs », que l'on pourrait aussi bien appeler les magnétiseurs « assommeurs », lesquels malheureusement sont les plus nombreux. Avec eux l'observateur sérieux voit surtout les mauvais côtés du magnétisme et c'est ce que nous voulons essayer de faire ressortir.

Nous dirons donc aux imprudents : « Le magnétisme est une force avec laquelle il ne faut pas plaisanter. »

Nous dirons aux gens malintentionnés : « Vous êtes des misérables. »

Nous dirons enfin à tout le monde : « Ne vous laissez point magnétiser par le premier venu. »

Les gens de la première catégorie se rencontrent fréquemment et partout.

Dans les familles, on croit s'amuser en simulant des passes magnétiques et souvent on a vu des amateurs fort embarrassés pour réveiller la personne qui s'est endormie sous leur influence, avec ou sans crises nerveuses, alors même qu'il n'y a eu aucune mauvaise intention de leur part.

Voici un fait de ce genre que nous trouvons consigné dans une lettre adressée à Puységur par M. Segrettier, de Nantes, sous la date du 15 mars 1785 et dont nous citerons l'extrait suivant :

« Au mois de septembre dernier, dans le temps où l'incrédulité publique était, pour ainsi dire, bien motivée par la publicité de rapports combinés de MM. de l'Académie et de la Société royale, une jeune demoiselle distinguée par sa naissance, et qui paraissait jouir de la meilleure santé, se trouvant au château de M. le marquis de B^{***}, son parent, se mêlait, comme le reste de la compagnie, de plaisanter sur le magnétisme. M. le baron de B^{***}, son oncle, renchérissant sur les autres, gesticulait à tort et à travers. Il dirige sur sa nièce sa prétendue influence, disait-il, et les voilà à se magnétiser réciproquement. D'abord la jeune personne rit beaucoup, mais on ne tarda pas à voir que son rire n'était pas naturel, et bientôt après on passa de la surprise de ce phénomène à une terreur inexprimable, en s'apercevant qu'elle perdait par degré la raison et l'usage de ses sens; elle vint, en effet, au point de ne plus voir, de ne plus entendre, de ne plus parler, et les yeux fixés, le cou tendu, semblable exactement à un aimant plus faible qui est entraîné vers un aimant plus fort, elle suivait son magnétiseur partout, et n'obéissait qu'à ses diverses impressions. On voulut essayer de les séparer, mais cela ne produisit que des convulsions affreuses. Le baron de B^{***} éprouvait de son côté des sensations extraordinaires qui, jointes au sai-

sissement que lui avait occasionné l'état de sa nièce, le rendaient méconnaissable par sa pâleur et son abattement. On prit le parti de l'aller rechercher, dans l'espérance que sa présence ramènerait le calme. A peine l'eut-on déterminé à revenir auprès de la malade, que celle-ci, malgré l'éloignement et l'épaisseur des murs, recouvrant aussitôt la parole, s'écria : « Le voilà qui vient, je le sens, je le vois, il entre dans l'antichambre. » C'était vrai. Dès qu'il fut entré, les convulsions cessèrent entièrement; et à mesure qu'il la magnétisait, le calme revenait, et le feu du sens interne recommençait, au bout de quelques heures cette crise se dissipant, la demoiselle se plaignit d'une grande douleur à l'estomac, qui se prolongeait vers la région du bas-ventre; on lui mit les pieds dans l'eau; elle parut tranquille, et la nuit se passa de même. Le lendemain elle se trouvait fatiguée, mais sans symptômes de vapeurs, genre de mal auquel elle n'avait jamais été sujette. Son oncle vint la voir, s'informa de ses nouvelles; elle lui répondit comme à l'ordinaire, ne se doutant nullement de ce qui était arrivé la veille. On cause, on rit, la demoiselle fixe son oncle, dirige son doigt sur lui, s'endort et un moment après retombe dans le premier état de somnambulisme. L'oncle la magnétisa, mêmes phénomènes, mêmes résultats. Alors on crut devoir recourir aux soins du médecin magnétiseur, à Nantes. Le baron de B^{***}, part, les convulsions se renouvellent; elle le voit, elle le suit d'idée sur la route, arrive avec lui à Nantes, indique ses moindres actions. »

Nous ne suivrons pas le narrateur dans toutes les péripéties du voyage. Le baron de B^{***} revint avec M. Boissière, médecin magnétiseur, qui ramena la demoiselle à son état ordinaire; mais il reconnut qu'elle était d'une sensibilité et d'une lucidité qui en auraient fait un *sujet* hors ligne.

(A suivre.)

MATHAREL.

PROPHÉTIE DE CAZOTTE, RAPPORTÉE PAR LA HARPE

Il me semble que c'était hier, et c'était cependant au commencement de 1788. Nous étions à table chez un de nos confrères à l'Académie grand seigneur et homme d'esprit. La compagnie était nombreuse et de tout état : gens de cour,

gens de lettres, académiciens, etc. On avait fait grand'chère comme de coutume. Au dessert, les vins de Malvoisie et de Constance ajoutaient à la gaieté de bonne compagnie cette sorte de liberté qui n'en gardait pas toujours le ton. On

en était alors venu, dans le monde, au point où tout est permis pour faire rire. Chamfort nous avait lu de ses contes impies et libertins, et les grandes dames avaient écouté sans même avoir recours à l'éventail. De là un déluge de plaisanteries sur la religion; l'un citait une tirade de *la Pucelle*, l'autre rappelait ces vers philosophiques de Diderot :

Et des boyaux du dernier prêtre
Serrer le cou du dernier roi,

et d'applaudir. Un troisième se lève, et, tenant son verre plein : « Oui, messieurs, s'écrie-t-il, je suis aussi sûr qu'il n'y a pas de Dieu que je suis sûr qu'Homère est un sot ; » et, en effet, il était sûr de l'un comme de l'autre, et l'on avait parlé d'Homère et de Dieu, et il y avait là des convives qui avaient dit du bien de l'un et de l'autre. La conversation devient plus sérieuse ; on se répand en admiration sur la révolution qu'avait faite Voltaire, et l'on convient que c'était là le premier titre de sa gloire. « Il a donné le ton à son siècle, et s'est fait lire dans l'antichambre comme dans le salon. » Un des convives nous raconta, en pouffant de rire, que son coiffeur lui avait dit, tout en le poudrant : « Voyez-vous, monsieur, quoique je ne sois qu'un misérable carabin, je n'ai pas plus de religion qu'un autre. » On conclut que la révolution ne tardera pas à se consommer, qu'il faut absolument que *la superstition et le fanatisme fassent place à la philosophie*, et l'on est à calculer la probabilité de l'époque et quels seront ceux de la société qui verront le règne de la raison. Les plus vieux se plaignaient de ne pouvoir s'en flatter ; les jeunes se réjouissaient d'en avoir une espérance très vraisemblable, et l'on félicitait surtout l'Académie d'avoir préparé le grand œuvre et d'avoir été le chef-lieu, le centre, le mobile de la liberté de penser.

Un seul des convives n'avait point pris de part à toute la joie de cette conversation, et avait même laissé tomber tout doucement quelques plaisanteries sur notre bel enthousiasme. C'était Cazotte, homme aimable et original. Il prend la parole, et, du ton le plus sérieux : « Messieurs, dit-il, soyez satisfaits, vous verrez tous cette grande et sublime révolution que vous désirez tant. Vous savez que je suis un peu pro-

phète ; je vous le répète ; vous la verrez. »

On lui répond par le refrain connu : « *Faut pas être grand sorcier pour ça.* »

— Soit, mais peut-être faut-il l'être un peu plus pour ce qui me reste à vous dire.

Savez-vous ce qui en arrivera de cette *révolution*, ce qui en arrivera pour vous tous, tant que vous êtes ici, et ce qui en sera la suite immédiate, l'effet bien prouvé, la conséquence reconnue ?

— Ah ! voyons, dit Condorcet en riant, un philosophe n'est pas fâché de rencontrer un prophète.

— Vous, monsieur de Condorcet, vous expirez sur le pavé d'un cachot ; vous mourrez du poison que vous aurez pris pour vous dérober au bourreau, du poison que le *bonheur* de ce temps-là vous forcera de porter toujours sur vous.

Grand étonnement d'abord ; mais on se rappelle que le bon Cazotte est sujet à rêver tout éveillé, et l'on rit de plus belle.

— Monsieur Cazotte, le conte que vous nous faites ici n'est pas si plaisant que votre *Diable amoureux*. Mais quel diable vous a mis dans la tête ce *cachot*, ce *poison* et ces *bourreaux* ? Qu'est-ce que cela peut avoir de commun avec la *philosophie* et le *règne de la raison* ?

— C'est précisément ce que je vous dis ; c'est au nom de la philosophie, de l'humanité et de la liberté, c'est sous le règne de la raison qu'il vous arrivera de finir ainsi, et ce sera bien le *règne de la raison*, car alors elle aura des *temples* et même il n'y aura plus dans toute la France, en ce temps-là, que des *temples de la raison*.

— Par ma foi, dit Chamfort avec le sourire du sarcasme, vous ne serez pas un des prêtres de ces temps-là.

— Je l'espère ; mais vous, monsieur Chamfort, qui en serez un, et très digne de l'être, vous vous couperez les veines de vingt-deux coups de rasoir, et pourtant vous n'en mourrez que quelque temps après.

On se regarde et on rit encore : « Vous, monsieur Vicq d'Azyr, vous ne vous ouvrirez pas les veines vous-même, mais vous vous les ferez ouvrir six fois dans un jour, dans un accès de goutte, pour être plus sûr de votre fait, et vous mourrez dans la nuit. Vous, monsieur de Nicolai, sur l'échafaud ; vous, monsieur Bailly,

sur l'échafaud; vous, monsieur de Malesherbes, sur l'échafaud...

— Ah! Dieu soit béni, dit Roucher; il paraît que monsieur n'en veut qu'à l'Académie; il vient d'en faire une terrible exécution; et moi, *grâce au ciel!*...

— Vous! vous mourrez aussi sur l'échafaud.

— Oh! c'est une gageure — s'écrie-t-on de toutes parts! Il a juré de tout exterminer.

— Non, ce n'est pas moi qui l'ai juré.

— Mais nous serons donc subjugués par les Turcs et les Tartares?...

— Encore... Point du tout; je vous l'ai dit, vous serez alors gouvernés par la seule philosophie, par la seule raison. Ceux qui vous traiteront ainsi seront tous des philosophes, auront à tout moment dans la bouche les mêmes phrases que vous débitez depuis une heure, répéteront toutes vos maximes, citeront comme vous les vers de Diderot et de *la Pucelle*.

On se disait à l'oreille: « Vous voyez bien qu'il est fou, car il gardait le plus grand sérieux. — Est-ce que vous ne voyez pas qu'il plaisante? Et vous savez qu'il entre toujours du merveilleux dans ses plaisanteries.

— Oui, répondit Chamfort, mais son merveilleux n'est pas gai; il est trop patibulaire. Et quand tout cela arrivera-t-il?

— Six ans ne se passeront pas que tout ce que je vous dis ne soit accompli.

— Voilà bien des miracles — et cette fois c'était moi qui parlais! — et vous ne m'y mettez pour rien?

— Vous y serez pour un miracle tout au moins aussi extraordinaire: vous serez alors chrétien.

Grandes exclamations.

— Ah! reprit Chamfort, je suis rassuré; si nous ne devons périr que quand La Harpe sera chrétien, nous sommes immortels.

— Pour ça, dit alors la duchesse de Grammont, nous sommes bien heureuses, nous autres femmes, de n'être pour rien dans les *révolutions*. Quand je dis pour rien, ce n'est pas que nous ne nous en mêlions toujours un peu, mais il est reçu qu'on ne s'en prend pas à nous, et notre sexe...

— Votre sexe, mesdames, ne vous en défendra pas cette fois, et vous aurez beau ne vous mêler de rien, vous serez traitées tout comme

les hommes, sans aucune différence quelconque.

— Mais qu'est-ce que vous nous dites donc là, monsieur Cazotte? C'est la fin du monde que vous nous prêchez?

— Je n'en sais rien; mais ce que je sais, c'est que vous, madame la duchesse, vous serez conduite à l'échafaud, vous et beaucoup d'autres dames avec vous, dans la charrette et les mains liées derrière le dos.

— Ah! j'espère que dans ce cas-là j'aurai du moins un carrosse drapé de noir?

— Non, madame; de plus grandes dames que vous iront comme vous en charrette et les mains liées comme vous.

— De plus grandes dames! quoi! les princesses du sang!

— De plus grandes dames encore...

Ici un mouvement très sensible dans toute la compagnie, et la figure du maître se rembrunit. On commençait à trouver que la plaisanterie était forte. M^{me} de Grammont, pour dissiper le nuage, n'insista pas sur cette dernière réponse et se contenta de dire du ton le plus léger:

— Vous verrez qu'il ne me laissera pas même un confesseur.

— Non, madame, vous n'en aurez pas, ni vous, ni personne; le dernier supplicié qui en aura un par grâce sera...

Il s'arrêta un moment.

— Eh bien! quel est donc l'heureux mortel qui aura cette prérogative?

— C'est la seule qui lui restera, et ce sera le roi de France.

Le maître de la maison se leva brusquement et tout le monde avec lui: il alla vers Cazotte et lui dit avec un ton pénétré: « Mon cher monsieur Cazotte, c'est assez faire durer cette facétie lugubre; vous la poussez trop loin, et jusqu'à compromettre la société où vous êtes, et vous-même. »

Cazotte ne répondit rien et se disposait à se retirer, quand M^{me} de Grammont, qui voulait toujours éviter le sérieux et ramener la gaieté, s'avança vers lui: « Monsieur le prophète, qui nous dites à tous notre bonne aventure, vous ne nous dites rien de la vôtre. »

Il fut quelque temps en silence, et, les yeux baissés: « Vous, madame, avez-vous lu le *Siège de Jérusalem* dans Josèphe? »

— Oh ! sans doute ; qui est-ce qui n'a pas lu cela ? Mais faites comme si je ne l'avais pas lu.

— Eh bien ! madame, pendant ce siège, un homme fit sept jours de suite le tour des remparts, à la vue des assiégeants et des assiégés, criant incessamment d'une voix sinistre et tonnante : « Malheur à Jérusalem ! » Et le septième jour il cria : « Malheur à Jérusalem ! malheur à moi-même ! » Et, dans le moment, une pierre énorme lancée par les machines ennemies l'atteignit et le mit en pièces. »

Et, après cette réponse, Cazotte fit sa révérence et sortit.

Jacques CAZOTTE, né à Dijon, en 1720, fit d'excellentes études et entra dans l'administration de la marine. Envoyé à la Martinique en 1747, il fut obligé, peu d'années après, de rentrer en France par raison de santé. Dans sa retraite, il écrivit *Olivier*, le *Diable amoureux*, le *Lord impromptu*, ouvrages qui ont tout au moins le mérite de l'originalité. Son style est clair, facile et naturel.

Cazotte était doué de la seconde vue. Il voulut combattre la Révolution, et, comme il l'avait prédit, il mourut sur l'échafaud, en 1792, à l'âge de soixante-douze ans.

On ne peut parler de Cazotte sans rappeler le dévouement de sa fille qui, dans les journées de Septembre, lui fit un rempart de son corps, et, cette fois, lui sauva la vie.

J. D.

FRA POPOLI

HISTOIRE EXTRAORDINAIRE

(Suite.)

L'inconnu ne parut point prendre garde à cette générosité blessante. Il demanda simplement :

— Dis-moi, Dagora, où est enterré Manchus ?

— Vers la porte de l'Orient, sous le grand peuplier vert.

— Y a-t-il des gardes vers son corps ?

— A quoi bon ? Avons-nous le temps aujourd'hui de rendre de tels honneurs à ceux qui meurent pour la cause ?

— C'est bien, laisse-moi seul ici, et va m'attendre sous le portique d'Andras.

— Tu as un moyen ?

— J'ai un moyen.

Dagora jeta une seconde bourse d'or.

L'homme mystérieux ne la regarda pas.

— Combien faut-il donc pour le séduire ? dit mentalement Dagora, qui avait su lire sur ce front le génie et la puissance et qui voulait plutôt un allié qu'une transformation de sa tête.

Quand il fut éloigné, l'inconnu se recueillit un instant. Puis, il sortit de sa poche un tout petit miroir, le plaça sur la bouche de Mézarine et le regarda. Il ne parut pas satisfait.

Il prit ensuite un globule aimanté qui, tout infiniment petit qu'il fût, renfermait en lui plusieurs alliages combinés de métaux et une substance végétale douée d'une propriété sensitive exceptionnelle. Il plaça ce globule sur le cœur de la morte, attacha sur les artères de

chaque bras un petit carré d'un tissu brun ressemblant à de l'amadou et portant au centre un point brillant comme une tête d'épingle en or d'un côté, et en argent de l'autre. Enfin, il souleva ce corps raidi, chercha sur la nuque un endroit spécial, y appliqua un disque métallique, dont les propriétés électriques étaient telles, que pour le manœuvrer sans ressentir lui-même des vibrations fatigantes, il était obligé à des précautions inouïes. Il déroula un fil tourné à une espèce de fuseau adhérent au disque, l'allongea en droite ligne de l'épine dorsale, et s'en servit, pour ainsi dire, comme d'une bandelette emmaillottant un enfant ; mais en le faisant passer par des endroits anatomiquement importants et en le mettant en contact avec les différents appareils. Arrivé au cœur, après être descendu, remonté et redescendu des pieds à la tête, il s'arrêta, et parut faire une évocation. Ses mains restèrent levées au ciel un long instant. Puis son regard vif et fascinant se fixa sur le cadavre.

Peu à peu, les muscles se détendirent. Ce phénomène illumina d'espérance la physionomie de l'expérimentateur ; il suivait, attentif, l'œuvre de résurrection qu'il tentait. Le père allait-il retrouver sa fille ? N'était-elle point morte, mais seulement plongée dans un engourdissement léthargique ?...

Celui que la voix de l'invisible avait appelé : Initié de Donwa était vraiment le père d'Isabeau,

devenue plus tard Mézarine. Carstud, ouvrier simple et modeste, avait passé quelques premières années de jeunesse calme et sans ambition, entre l'amour de sa famille aimée et le travail. Mais deux impitoyables faucheuses avaient détruit profondément les joies de son foyer et de son cœur : la mort et la prostitution ; un jour, seul, éperdu, fou d'indignation et de chagrin, il quitta son pays, on n'entendit plus parler de lui, et ses amis le crurent mort.

Pourtant il vivait. Mais sa vie, nomade, aventureuse, resta un mystère!...

Une vaste intelligence le servit ; un grand cœur le sauva.

Ses longs cheveux incultes grisonnants, sa longue barbe touffue révélaient son indépendance des lois de convention. Par un excès d'amour de la science, par un excès d'études de toutes sortes, il s'était laissé aller à la négligence des soins de sa personne.

Ses yeux, bruns et profonds, ses sourcils touffus et proéminents, les plis de son large front et sa structure sèche et nerveuse, témoignaient de sa force et de son énergie physique en même temps que d'une volonté persévérante et d'un travail assidu du cerveau.

Son nez maigre et effilé, ses oreilles pâles, ses joues creuses disaient le calme de ses sens, la tempérance de ses goûts ; mais le feu du regard, ses lèvres un peu convulsées trahissaient les ardeurs de la pensée, la violence des sentiments.

Carstud poussa soudain un cri de triomphe : le globule placé sur le cœur de sa fille accomplissait un léger mouvement d'oscillation..., moins d'une seconde après ce mouvement, il le vit passer par une phase de contraction décisive : « Elle vit !... Mézarine !... Ton père est là !... Mon enfant ! je t'apporte la vie, le salut !... »

Un imperceptible mouvement de la tête parut répondre à l'expression impétueuse de cette tendresse.

Il déposa un religieux baiser sur son front, lui prit les mains silencieusement et attendit.

Il ne fallut pas plus de dix minutes pour opérer le phénomène. Les yeux s'ouvrirent et les lèvres remuèrent.

Carstud s'empressa d'enlever l'appareil. Une tache rouge marquait la place du métal sur la nuque.

Quand il l'eut débarrassé de tous ces accessoires, il fit sur le corps des passes magnétiques énergiques.

Un grand courant de fluide humain compléta l'expérience.

Cette existence, revenue par degrés, n'était point vigoureuse. Mézarine proféra quelques mots inintelligibles, mais elle ne put serrer son sauveur de ses deux beaux bras. Carstud mit une oreille près de ses lèvres, haletant, anxieux, il écouta. Voici ce qu'il put comprendre :

« Je sais tout..., j'ai tout entendu..., je n'étais point morte..., mais je ne pouvais bouger... Mon père ? je n'en ai point... Ce n'est pas vous... Lui... est mort... Moi... morte dans son cœur... Ingrate ! infâme ! prostituée !... Ce cadavre... là... rit de ma honte... Cachez mon corps... on veut l'emporter... le déchirer... le mettre en pièces... Cette foule... oh !... Pardonnez !... J'ai peur !... »

Un tremblement convulsif s'empara d'elle. La mort inexorable la reprenait.

Tous les moyens de salut furent vainement employés par Carstud. Il dut se rendre à l'évidence, le père n'avait plus de fille. Son retour momentanément à la vie fut un des faits merveilleux qui caractérisaient la journée. Mais en perdant de nouveau Mézarine, il perdit également sa dernière et sa plus chère illusion. Il avait été renié, méconnu.

Plus résolu que jamais dans l'accomplissement de ce qu'il appelait ses grands devoirs, il se leva, se concentra un instant, écouta des voix intérieures qui lui étaient familières et alla sur le balcon du palais.

— J'ai besoin de six hommes de bonne volonté, demanda-t-il de sa puissante voix, avec un accent déterminé, irrésistible.

— Les voici ; nous sommes à vous.

Dix mains droites étaient tendues.

Il fit approcher ces hommes et les scruta du regard un instant.

— Toi, dit-il à l'un, tu as fermé les issues par où devaient passer tes frères pour se sauver d'un péril, et tu as secrètement tendu la main aux ennemis. Arrière !

Toi, tu t'es laissé corrompre par quatre cents pièces de monnaie à l'effigie étrangère, pour faire tomber des innocents dans une trappe cachée, et ouvrir la porte secrète par où doit pé-

nétrer à minuit, demain, un prétendant royal. Arrière !

— Mais moi, mais moi ? criaient trois hommes déterminés.

— Vous, mes braves... La patrie n'a que faire de vos services, vous êtes noyés dans les vapeurs alcooliques et ne pouvez avoir deux pensées qui se suivent.

Sur les cinq qui n'avaient pas encore eu son appréciation, trois avaient disparu discrètement peu soucieux de s'entendre dire de dures vérités.

Vous n'êtes plus que deux, mais l'un de vous est trop timide pour l'action audacieuse que je prépare. Cependant, Rubé, je te fais mon gardien à l'intérieur, et toi, Noska, mon défenseur au dehors. Deux hommes de bonne volonté et droits valent mieux que dix hommes lâches et fourbes pour remporter une victoire telle que je la désire.

A partir de cet instant, le mystérieux personnage fut appelé le Sorcier.

(A suivre.)

CONSEILS D'UN PROSCRIT A SA FILLE

(Suite)

III. — L'habitude des actions de bonté, celle des affections tendres, est la source de bonheur la plus pure, la plus inépuisable.

Elle produit un sentiment de paix, une sorte de volupté douce, qui répand du charme sur toutes les occupations, et même sur la simple existence.

Prends de bonne heure l'habitude de la bienfaisance, mais d'une bienfaisance éclairée par la raison, dirigée par la justice.

Ne donne point pour te délivrer du spectacle de la misère ou de la douleur, mais pour te consoler du plaisir de les avoir soulagées.

Ne te borne pas à donner de l'argent ; sache aussi donner tes soins, ton temps, tes lumières, et ces affections consolatrices souvent plus précieuses que des secours.

Alors ta bienfaisance ne sera plus bornée par ta fortune : elle en deviendra indépendante, elle sera pour toi une occupation comme une jouissance.

Apprends surtout à l'exercer avec cette délicatesse, avec ce respect pour le malheur, qui double le bienfait et ennoblit le bienfaiteur à ses propres yeux. N'oublie jamais que celui qui reçoit est par la nature l'égal de celui qui donne ; que tout secours qui entraîne de la dépendance n'est plus un don, mais un marché, et que, s'il humilie, il devient une offense.

Jouis des sentiments des personnes que tu aimeras ; mais surtout jouis des tiens. Occupe-toi de leur bonheur, et le tien en sera la récompense. Cette espèce d'oubli de soi-même, dans toutes les affections tendres, en augmente la douceur et diminue les peines de la sensibilité.

Si l'on y mêle de la personnalité, on est trop souvent mécontent des autres. L'âme se dessèche, se flétrit, s'aigrit même. On perd le plaisir d'aimer ; celui d'être aimé est corrompu par l'inquiétude, par les douleurs secrètes, que trop de facilité à se blesser reproduit sans cesse.

Ne te borne point à ces sentiments profonds qui pourront t'attacher à un petit nombre d'individus ; laisse germer dans ton cœur de douces affections pour les personnes que les événements, les habitudes de la vie, tes goûts, tes occupations, rapprochent de toi.

Que celles qui t'auront engagé leurs services, ou que tu emploieras, aient part à ces sentiments de préférence qui tiennent le milieu entre l'amitié et cette simple bienveillance par laquelle la nature nous a liés à tous les êtres de notre espèce.

Ces sentiments délassent et calment l'âme, que des affections trop vives fatiguent et troublent quelquefois. En défendant d'affections trop exclusives, ils préservent des fautes et des maux où leur excès pourrait exposer. Le sort peut nous ravir nos amis, nos parents, ce que nous avons de plus cher ; nous pouvons être condamné à leur survivre, à gémir de leur indifférence ou de leur injustice ; nous ne pouvons les remplacer par d'autres objets ; notre âme même s'y refuse : alors ces sentiments, en quelque sorte secondaires, n'en remplissent pas le vide, mais empêchent d'en sentir toute l'horreur. Ils ne dédommagent pas, ils ne consolent même pas ; mais ils émoussent la pointe de la douleur, ils adoucissent les regrets, ils aident le temps à les changer en cette tristesse habi-

tuelle et paisible, qui devient presque un plaisir pour les âmes devenues inaccessibles à ceux de sentiments plus heureux.

Cette douce sensibilité, qui peut être une source de bonheur, a pour origine première ce sentiment naturel qui nous fait partager la douleur de tout être sensible.

Conserve donc ce sentiment dans toute sa pureté, dans toute sa force ; qu'il ne se borne point aux souffrances des hommes : que ton humanité s'étende même sur les animaux. Ne rends point malheureux ceux qui t'appartiennent ; ne dédaigne point de t'occuper de leur bien-être ; ne sois pas insensible à leur naïve et sincère reconnaissance ; ne cause à aucun des douleurs inutiles ; c'est une véritable injustice, c'est un outrage à la nature, dont elle nous punit par la dureté de cœur que l'habitude de cette cruauté ne peut manquer de produire. Le défaut de prévoyance dans les animaux est la seule excuse de cette loi barbare qui les condamne à se servir mutuellement de nourriture. Interprètes fidèles de la nature, n'allons pas au delà de ce que cette excuse peut nous permettre.

Je ne te donnerai point l'inutile précepte d'éviter les passions, de te défier d'une sensibilité trop vive ; mais je te dirai d'être sincère avec toi-même, de ne point t'exagérer ta sensibilité, soit par vanité, soit pour flatter ton imagination, soit pour allumer celle d'un autre.

Crains le faux enthousiasme des passions : celui-là ne dédommage jamais ni de leurs dangers ni de leurs malheurs. On peut n'être pas maître de ne pas écouter son cœur, mais on l'est toujours de ne pas l'exciter ; et c'est le seul conseil utile et praticable que la raison puisse donner à la sensibilité. CONDORCET.

(A suivre.)

VOIX DE L'HUMANITÉ

Je méprise la poussière qui me compose. On pourra persécuter et faire mourir cette poussière, mais je défie qu'on m'arrache cette vie indépendante que je me suis donnée dans les siècles et dans les cieux. SAINT-JUST.

Je ne connais pas de carrière plus noble et plus grande pour un jeune homme de talent et dans une position élevée que de se faire le champion de la vérité divine. Il n'est pas probable que nous voyions un conquérant dans notre siècle. Le monde est fatigué des hommes d'état dont la démocratie a fait des politiques, et des orateurs qui sont devenus des controversistes. Je ne crois pas qu'il puisse y avoir un autre Milton et un autre Dante. Le monde s'applique aux sciences physiques, parce qu'il croit que ces découvertes augmenteront ses jouissances et ses satisfactions. Mais les travaux de la science ne conduisent qu'à l'insoluble. Quand nous en arrivons à ce terme stérile, la voix de Dieu appelle l'homme comme elle appela Samuel ; toute la poésie de la nature humaine, ses passions, ses sentiments trouvent un refuge dans la religion. Celui dont les paroles et les actions se rapprocheront le plus de la Pensée divine ; celui-là sera le grand homme du siècle.

DISRAELI.

SUPERSTITIONS, ERREURS ET PRÉJUGÉS

ARAIGNÉES. — Tout le monde connaît ce proverbe axiome : Araignée du matin chagrin, araignée de midi profit, araignée du soir espoir. A ce sujet, M. Salgues a dit une chose bien juste : « Si les araignées étaient le signe de la richesse, personne ne serait plus riche que les pauvres. »

Les anciens regardaient comme un présage funeste les toiles d'araignées qui s'attachaient aux étendards et aux statues des dieux.

On trouve encore quelques naïves bonnes femmes qui enferment dans une boîte les numéros de loterie qu'elles peuvent posséder en compagnie d'une araignée. C'est là le reste d'une vieille superstition. Aux temps où la loterie était en faveur, on mettait ainsi, le soir, dans une boîte, une araignée avec les quatre-vingt-dix numéros écrits sur de petits carrés de papier. On considérait comme devant être les numéros gagnants ceux que l'araignée avait retournés pendant la nuit.

RENCONTRER UN ANE. — Les Romains regardaient la rencontre d'un âne comme un mauvais présage.

Quelques Français sous ce rapport sont Romains.

NOUVELLES DIVERSES

La Société magnétothérapique de Paris fêtera le 148^e anniversaire de la naissance du docteur Mesmer, l'illustre vulgarisateur du magnétisme, par un banquet dans les salons de M. Richard, galerie de Valois, 167, Palais-Royal, le samedi 27 mai courant, à 6 heures du soir. — Prix de la carte : 5 fr.

On souscrit jusqu'au 26 mai au soir, au siège de la Société magnétothérapique de Paris, 24, rue Domat ; au bureau du journal *La chaîne magnétique*, 15, rue du Four, et chez M. Richard, galerie de Valois, où l'on trouve les conditions pour le bal qui suivra le banquet.

— Une souscription est ouverte pour l'érection d'un monument commémoratif sur la tombe de M. le baron du Potet, chef de l'école magnétique moderne.

Ce monument serait inauguré le 2 juillet prochain, jour anniversaire de sa mort.

Les souscriptions sont reçues tous les jours, de une heure à quatre heures, chez Mme la baronne du Potet, 10, rue du Dragon, et au bureau du journal *La Chaîne magnétique*, 15, rue du Four, Paris.

— Un concours pour l'admission à l'école normale secondaire de Sèvres sera ouvert le 3 juillet 1882. Les inscriptions seront reçues jusqu'au 25 juin inclusivement, dans les départements, aux secrétariats de l'inspection académique ; à Paris, au secrétariat de l'académie à la Sorbonne.

— Un concours pour l'admission aux cours préparatoires de Saint-Cloud sera ouvert le 6 octobre prochain.

— La direction de l'enseignement primaire de la Seine vient de faire installer des ateliers de travail manuel dans un certain nombre d'écoles communales de Paris. Ce qui porte à quarante-cinq le nombre de ces établissements pourvus du matériel nécessaire pour faciliter l'instruction pratique des jeunes garçons destinés à devenir des ouvriers.

— Une dame respectable instruite et lisant très-bien donnerait volontiers chaque jour une ou deux heures de lecture, conversation et correspondance, ou tiendrait compagnie à une personne malade. Nous la recommandons tout spécialement.

— Le professeur Adolphe Didier, un magnétiseur de la bonne école, qui exerce avec succès depuis plus de trente-cinq ans, désire vendre sa bibliothèque dans laquelle se trouvent un grand nombre de livres rares sur le magnétisme animal.

Lui écrire, 10, Berkeley Gardens, Campden Hill, Kensington, à Londres (Angleterre).

PETITE CORRESPONDANCE

M. G. R..., à Aubigny-en-Artois. — Le numéro spécimen, que vous nous avez demandé il y a deux mois, vous a été adressé. Il faut croire que le service de la poste, en matière de journaux, n'est pas des plus parfaits, surtout en ce qui concerne *la Lumière*.

M. A. L..., à Coullons. — Vous avez raison, *Fra Popoli* sera une œuvre intéressante et d'enseignement populaire.

M. G. M..., à Tieste. — C'est entendu. Au lieu de tirer sur vous, nous préférons que vous remettiez simplement le prix de l'abonnement à votre facteur. Voyez la Petite correspondance, n° 2.

M. J. D..., à Sétif (Algérie). — Puisque vous avez expérimenté le magnétisme et que par cet agent vous avez obtenu des cures, vous suivrez avec intérêt les articles de notre collaborateur Matharel, qui est un magnétiseur de la bonne école. Nous recevrons avec plaisir les communications que vous nous faites espérer.

N. B. — Nous prions nos abonnés et correspondants de nous signaler sans retard les réclamations qu'ils auraient à nous faire relativement au service de la Revue. Nous porterons plainte à qui de droit.

AVIS

LA REVUE POÉTIQUE MÉRIDIONALE, organe de la Société poétique méridionale, s'offre la première à nos yeux, mignonne et gaie d'aspect. Elle est d'un bout à l'autre exquise.

La Société poétique méridionale possède deux organes : LA REVUE POÉTIQUE que nous venons de citer paraissant le 1^{er} de chaque mois et l'ALBUM DES SONNETS paraissant le 15.

On s'abonne aux deux publications réunies pour 8 francs par an. S'adresser au secrétaire général M. EDWARD SANSOT, à Aignan (Gers).

— **L'Astronomie**, Revue mensuelle d'astronomie populaire, de Météorologie et de Physique du globe, par CAMILLE FLAMMARION. — Sommaire du N° 3 (mai 1882) ; L'éclipse totale de Soleil du 17 mai par C. Flammarion ; nombreuses gravures, représentant les phases à Paris, Marseille, Alger, Le Caire, et la carte de l'éclipse. — La dernière éclipse totale observée, par Trouvelot (avec une photogravure). — Qu'est-ce que la rosée ? par Jamin (de l'Institut). — Caractère météorologique de l'année 1882, par Th. Moureaux, météorologiste au Bureau central. — Académie des Sciences : Changement de climat en France, par Blavier. — Nouvelles de la science : La nouvelle comète ; son arrivée vers la Terre. — Taches solaires actuellement visibles à l'œil nu. — Chute d'uranolithes. — Le Ciel en mai 1882, par Ph. Gérigny : observations intéressantes à faire ; arrivée de Vénus.

Le gérant: Aldre CHARLE.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

LA FRANCE

JOURNAL POLITIQUE QUOTIDIEN DU SOIR

Paris : 10 fr. — Départements : 12 fr. par trimestre
123, rue Montmartre, 123

Le Petit Journal

POLITIQUE, LITTÉRAIRE, SCIENTIFIQUE, AGRICOLE ET COMMERCIAL
5 centimes

Paris, 3 fr.; départements, 6 fr. par trimestre.
61, rue Lafayette, 61

LE JOURNAL ILLUSTRÉ

HEBDOMADAIRE

13 centimes le numéro. 7 fr. 50 par an.
61 — RUE LAFAYETTE — 61

L'Aéronaute, bulletin mensuel illustré de la navigation aérienne. Paris, 6 fr.; départements, 7 fr. par an. Dirigé par le D^r Abel Hureau de Villeneuve, 95, rue Lafayette.

Les Arts libéraux. Mensuel, 6 fr. par an, 44, rue des Petites-Ecuries.

Le Père Gérard, gazette nationale des communes, rédigé par E. Boursin, illustré par Léonce Petit. Hebdomadaire. 6 fr. par an, 123, rue Montmartre.

Revue spirite et Bulletin de la Société scientifique d'études psychologiques. Mensuel. 10 fr. par an. 5, rue des Petits-Champs.

La Chaîne magnétique. Mensuel. 6 fr. par an. M. Louis Auffinger, 15, rue du Four-Saint-Germain.

Journal du Magnétisme. Mensuel. 6 fr. par an. M. H. Durville, 6, rue de l'Échiquier.

L'Hygiène pour tous, journal de vulgarisation des sciences médicales et naturelles. Hebdomadaire. 6 fr. par an. D^r Félix Brémont, 20, pass. Saulnier.

Annuaire des Musées cantonaux et des autres institutions cantonales d'initiative privée. M. Edmond Groult, D^r en droit, à Lisieux (Calvados).

L'Icauna, revue historique, scientifique, artistique et littéraire de l'Yonne. Mensuel. 5 fr. par an. M. Truchon, 47, rue de Paris, à Auxerre.

Le Moniteur de la Fédération belge. Bimensuel. 2 fr. 50 par an. 14, rue de l'Empereur, à Bruxelles (Belgique).

Le Messager. Bi-mensuel. 5 fr. par an. M. J. Houtain, 37, rue Florimont, à Liège (Belgique).

Le Phare, organe de l'Union spiritualiste et du cercle Mesmer de Liège. Mensuel. 4 fr. par an. 33, quai Saint-Léonard, à Liège.

El Buen Sentido (le Bon Sens). Mensuel. 15 fr. par an. Calle Mayor, 81 — 2^o — à Lerida (Espagne).

El Criterio Espiritista. Mensuel. 10 fr. par an. San Bartolomé, 13, principal Derecha, à Madrid.

Revista de Estudios psicologicos. Mensuelle. Direction, Balmes, 6 principal, à Barcelone (Espagne).

Bolletino del naturalista collettore Mensuel. 3 fr. par an. Cas. Coli, via di Citta, 14, à Sienne (Italie).

El Faro (le Phare), revue bi-mensuelle d'études psychologiques et magnétiques. Limones, 10, à Séville.

The Herald of Progress (le Messager du Progrès). Hebdomadaire. Consacré à la philosophie et à l'enseignement du spiritualisme, 29, Blackett Street, à Newcastle-on-Tyne (Grande-Bretagne).

Banner of Light (l'Étendard de la Lumière). Hebdomadaire. 18 fr. par an, 9, Montgomery Place, à Boston, Massachusetts (Amérique du Nord).

Mind and Matter (l'Esprit et la Matière). Hebdomadaire. 13 fr. par an, 713, Sansom Street, à Philadelphie, Pensylvanie (Am. du N.).

The Two Worlds (les Deux Mondes), relation et exposition du spiritualisme moderne dans ses plus hauts aspects. Hebdomadaire, 8 fr. par an, n^o 100, Nassau Street, à New-York.

N. B. — Les prix d'abonnement des journaux étrangers indiqués ci-dessus sont les prix demandés pour l'Europe.

La Chaîne d'Union de Paris, journal de la maçonnerie universelle. Mensuel. 12 fr. par an. Rédacteur en chef et directeur, M. Eugène Hubert, 9, rue de l'Estrapade.

La Gazette des Femmes, journal paraissant le 10 et le 25 de chaque mois. Rédacteur en chef : Jean Alesson. — 8 fr. pour Paris ; 9 fr. pour les départements. M. A. Hennuyer, 51, rue Laffitte.

La Graphologie, journal des autographes. Bimensuel. 10 fr. par an. M. Adrien Varinard, 32, rue de Vaugirard.

Les Soirées littéraires, journal de la famille. Publication illustrée paraissant le dimanche. 5 fr. par an. Administration, 32, rue de Paradis.

Licht, mehr Licht! (Lumière, plus de Lumière!). Revue psychologique hebdomadaire. 10 fr. par an. M. de Rappard, 41, rue de Trévise.

Le Devoir, revue des questions sociales. Hebdomadaire. 10 fr. par an. M. Godin, directeur-gérant, fondateur du *Famillistère*, à Guise (Aisne).

L'Anti-Matérialiste, organe du mouvement religieux libéral et du spiritualisme moderne. Bi-mensuel. 5 fr. par an. M. P. Verdad, administrateur, 4, rue de la Boucherie, à Nantes (Loire-Inférieure).

La Revue poétique méridionale. Mensuelle. M. Edward Sansot, secrétaire général de la Société poétique méridionale, à Aignan (Gers).

Les Récréations utiles, revue bi-mensuelle. France, 8 fr.; étranger, 9 fr. Les abonnés reçoivent gratuitement les *Soirées du Village et du Château*. M. Tabouillot, 5, rue du Châtelet, à Vesoul.

De Rots, journal spirite mensuel, en flamand et en français. 3 fr. par an. M. A. Dossaer, 52, rue Saint-François, à Ostende, Belgique.

Lumière et Liberté, journal populaire, instructif, philosophique, émancipateur. Mensuel. 3 fr. par an. Imprimerie nationale, 8, rue des Pâquis, à Genève, Suisse.

LA LUMIÈRE

SCIENCES — ARTS — LITTÉRATURE — MORALE

RÉVÉLATIONS ET EXPÉRIMENTATIONS DU NOUVEAU SPIRITUALISME

REVUE MENSUELLE

Sous la direction de M^{me} LUCIE GRANGE

Ne dites jamais ces mots : « Je ne connais pas, donc c'est faux. » — On doit étudier pour connaître, connaître pour comprendre, comprendre pour juger. *NARADA, philosophe hindou.*

N° 4. — 15 JUIN 1882

SOMMAIRE : L'Ère nouvelle, Lucie GRANGE. — Le spiritualisme dans l'histoire, Eugène BONNEMÈRE. — Dangers et abus du magnétisme animal, MATHAREL. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire (suite). — Conseils d'un proscrit à sa fille (fin), CONDORCET. — Les Femmes dont on ne parle pas. *M^{me} de Condorcet*, Lucie GRANGE. — Voix des esprits. — Voix de l'humanité. — La question juive, EL. — Garibaldi, F. — Dona Fernandez et Dona Amigo, J. D. — Nouvelles, avis, petite correspondance.

ABONNEMENTS

Un an : 5 francs. — Six mois : 3 francs

(FRANCE ET ÉTRANGER)

Les abonnements partent du 15 mars ou du 15 août

On s'abonne sans frais chez tous les libraires et dans tous les bureaux de poste

On peut aussi adresser directement un mandat à M. Jean DARCY, administrateur,

75, boulevard Montmorency, à Paris

(Gare d'Auteuil, tête de lignes des omnibus d'Auteuil-Madeleine et d'Auteuil-Saint-Sulpice)

Un numéro spécimen est envoyé sur demande affranchie accompagnée de 30 centimes en timbres-poste

Cette publication ne se trouve pas dans les kiosques

et ne se vend pas au numéro, si ce n'est comme spécimen ou pour compléter les collections des abonnés

MM. les Libraires-Commissionnaires s'adresseront, pour les abonnements et les réassortiments,

à la LIBRAIRIE UNIVERSELLE, 16, rue d'Argenteuil (Avenue de l'Opéra)

Pour la Belgique, adresser les mandats à M. BEVNS (*Moniteur de la Fédération belge*), 14, rue de l'Empereur, à Bruxelles

Prix du numéro : 50 centimes

SOMMAIRE DU N° 1. — 15 MARS.

Considérations générales, LUCIE GRANGE. — La question du magnétisme animal, MATHAREL. — Académie des sciences. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire. — Superstitions, erreurs et préjugés. — Bibliographie : Les œuvres de M. Camille Flammarion, L. G. — Nouvelles, avis, petite correspondance, etc.

SOMMAIRE DU N° 2. — 15 AVRIL.

Un sixième sens, LUCIE GRANGE. — Que ni le dogme ni l'athéisme ne sont éducateurs, Edme DARDENNE. — Faits extraordinaires en Touraine relatés par M. Léon DENIS. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire (suite). — Condorcet, J. D. — Conseils d'un proscrit à sa fille, CONDORCET. — Hygiène et médecine. — Superstitions, erreurs et préjugés. — Nouvelles, avis, etc.

SOMMAIRE DU N° 3. — 15 MAI.

Suprême hommage. — Impuissance du positivisme, LUCIE GRANGE. — Jeanne Darc, MATHAREL. — Les juges infallibles ou persécuteurs et persécutés, MARICOT. — Dangers et abus de magnétisme animal, MATHAREL. — Prédiction de Cazotte rapportée par LA HARPE. — Cazotte. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire (suite). — Conseils d'un proscrit à sa fille (suite), CONDORCET. — Voix de l'humanité. — Bibliographie, nouvelles, avis, petite correspondance, etc.

Plusieurs abonnés se sont plaints de n'avoir point reçu le journal. Il est même arrivé que des lettres ne sont point parvenues à leur adresse. Nous prions ceux de nos abonnés qui auraient encore à se plaindre, de nous écrire sans retard, car nous tenons à rassembler les preuves de ce vice de distribution qui n'est point le fait de l'administration de la *Lumière*.

Nous serons très reconnaissants à ceux de nos abonnés qui voudront bien nous faire parvenir une liste de noms de personnes auxquelles nous pourrions envoyer un numéro d'essai et nous remercions tout particulièrement ceux qui dans un but de louable propagande ont pris plusieurs abonnements à la fois.

Toutes les fois qu'un timbre d'affranchissement ne sera pas renfermé dans une lettre, il sera répondu sommairement par la petite correspondance.

Les lettres non affranchies sont rigoureusement refusées.

Le dictionnaire annoncé dans notre premier numéro commencera aussitôt après l'histoire extraordinaire *Fra Popoli*. Il sera placé dans le milieu du journal de façon à pouvoir s'en détacher pour former un volume à part. Ce volume sera suivi d'autres dont la collection formera une bibliothèque spéciale publiée sous le titre de :

BIBLIOTHÈQUE DU SPIRITUALISME MODERNE

Messieurs les Auteurs et les Éditeurs sont priés de nous adresser deux exemplaires des ouvrages concernant les matières traitées dans cette revue et dont il pourrait être rendu compte.

LA LUMIÈRE

Une précieuse collaboration nous est acquise. Le judicieux et savant auteur de l'*Histoire des Camisards, des Dragonnades sous Louis XIV, de la Vendée en 1793* et de nombre d'autres ouvrages historiques et littéraires, M. Eugène Bonnemère, commence aujourd'hui dans les colonnes de la *Lumière* une série d'articles sur le *Spiritualisme dans l'histoire*. C'est une mine féconde et qui, en de telles mains, aura de l'attrait pour nos lecteurs. En attendant, le comité de rédaction croit de son devoir d'adresser de vifs remerciements à notre nouveau collaborateur.

L'ÈRE NOUVELLE

Fut-il jamais un temps plus marqué que le nôtre par cette lutte intelligente et vive de la pensée affranchie et dominatrice ?

Libres-penseurs matérialistes et libres-penseurs spiritualistes se livrent un combat acharné ; mais, chose remarquable, le libre-penseur matérialiste est celui qui se montre le plus fougueux, le plus féroce ; il emploie envers son adversaire des procédés dégradants et lui adresse trop souvent des épithètes injurieuses.

Nous n'en voulons point à ces malades, crises du naturalisme en vogue, de se servir envers nous d'armes malpropres et malsaines. Qu'ils se soulagent et passent, nous les voyons à l'œuvre, et nous les attendrons à l'heure.

Quoi qu'il en soit, deux drapeaux flottent à l'horizon : celui du croyant et celui du négateur, du déiste et de l'athée. Derrière ces deux drapeaux s'ouvrent deux voies différentes : la voie de l'immortalité et la voie du néant. Des deux côtés, c'est au nom du progrès, pour l'émancipation individuelle et sociale que l'on s'agit ; et les deux partis en présence ne sont unis que dans ce cri : Liberté !

Sous l'égide de la grande et sainte liberté, l'autoritarisme s'accroît de plus en plus. Rejetant, les uns et les autres, toute servilité et tout despotisme, nous prétendons nous donner chacun le droit de nous imposer, et, de gré ou de force, de chaque côté on recrute une légion militante pour implanter ou défendre ses principes.

La mode est, par imitation et non par raisonnement, à l'affirmation des hypothèses et au persiflage de ceux qui sincèrement cherchent la vérité.

Affirmer ce qu'on ne peut point prouver rend parfois franchement audacieux. Du moment où l'on n'a point à craindre que des faits viennent contrecarrer vos dires, on peut s'en donner à cœur joie dans le domaine de la fiction.

Fermer les yeux pour ne point voir, se boucher les oreilles pour ne point entendre et faire du bruit comme des sourds afin d'étouffer la voix de la vérité qu'ils redoutent, voilà ce que font les partisans de la fausse science.

Mais cette mode n'est point suivie par les hommes sérieux et sages, à quelque drapeau qu'ils appartiennent.

L'homme véritablement sérieux et sage est aussi, le plus souvent, perspicace et judicieux ; il voit en même temps l'ensemble et les détails, scrute et observe, analyse d'un coup d'œil prompt tout ce qui tombe sous ses sens et se présente à sa pensée, et, quoique par le bon équilibre de ses facultés et la bonne disposition de ses sentiments il lui soit donné de se former rapidement des idées justes et conciliatrices sur toutes choses, il ne cesse encore de les approfondir et de s'en assimiler les bienfaits. Pour lui, dans l'étendue des connaissances, il n'existe pas de limites, et la sagesse et la raison sont ses souveraines dont le temps sanctionne et affermit de plus en plus la puissance.

Dans le concept intellectuel de l'homme, la vérité ne se forme point d'une seule pièce ; sans dire, comme M. Renan, qu'elle n'est qu'une « grande coquette, » on est bien convaincu qu'elle se dispense avec réserve. Ce n'est donc rien de trop pour l'homme supérieur le plus favorisé de la vérité que d'espérer encore, alors qu'il est comblé de biens, et de croire que, en

possédant le bien, il doit travailler toujours à acquérir le mieux. L'homme qui pense et agit ainsi est déjà un homme *arrivé*, c'est-à-dire avancé dans la hiérarchie, mystérieuse et peu connue, du monde spirituel. Cet homme-là a pu être matérialiste à force de s'attacher à la science terrestre, mais s'il n'est pas spiritualiste entièrement encore, retenu par cette science extra-rationnelle ou positive qui le dispute à l'idéal, il le sera demain; car il arrive un moment où l'intuition divine est plus véhémement que les voix de la matière, et les clartés de l'une apportent des révélations nouvelles au sujet de l'autre.

Après la phase de son ascension naturelle graduée, mais inconsciente, vient pour l'homme la phase d'élévation raisonnée et voulue; et dans les Temps et dans l'Eternité rien n'affaiblit l'avidité curieuse de l'esprit; c'est avec bonheur qu'il cède à l'attraction de plus en plus sensible du beau, du bien et du vrai.

D'après cette loi de gravitation des âmes, d'épure et d'ennoblissement par rapprochement divin, dont la croyance s'impose pour peu que l'on réfléchisse et qu'on se soit livré à la recherche du juste et de l'injuste, il n'existe pas de néant.

On peut donc affirmer que des deux drapeaux en évidence, si, après la lutte présente il en reste un debout, ce sera celui du spiritualisme.

Qu'il le veuille ou non, tout homme est créé pour la Vie Immortelle, pour la Lumière.

Les libres-penseurs matérialistes sont des pionniers dans les régions sombres; mais aucune région n'est stérile, la vie est en tout et partout. Les preuves touchantes de cette exubérance matérielle vitale conduisent l'observateur aux méditations et aux aspirations des vérités

élevées. Être pionnier des régions sombres, étudier la vie sous ses formes élémentaires multiples, en droiture et conscience, est une mission qui a son mérite comme celle d'explorer les voies lumineuses spirituelles; sol terrestre et espace sont l'un pour l'autre comme deux miroirs reflétant mutuellement leurs merveilles. Les atmosphères marient leurs fluides vivifiants, tous les mondes s'embrassent pour ainsi dire et ce qu'on nomme ici le Ciel et notre petite terre, alliés sympathiquement ensemble, se révèlent réciproquement leurs mystères.

De même que la Terre et le Ciel, les matérialistes et les spiritualistes sont plus rapprochés les uns des autres qu'ils ne le croient.

Dans le trajet vers les destinées finales, il peut y avoir des hommes en retard, mais *tous sont appelés, tous sont élus*.

« Du choc des idées jaillit la lumière. »

C'est parce que nous traversons une phase décisive et que la lutte des idées touche au paroxysme de l'excitation que nous avançons avec la plus ferme conviction et le plus consolant espoir ces mots, notre titre d'aujourd'hui : *L'Ère nouvelle*. Qu'importe s'il y a des fous ou des fourbes, des méchants ou des idiots! le monde n'est pas tout composé de ces malheureux et ce ne sont pas eux qui le mènent.

Par les passions trop véhémentes on ne produit rien de durable, par l'exaltation on dépasse le but.

L'Ère nouvelle sera l'œuvre des esprits sensés et observateurs, en même temps que droits et bons, les seuls que l'on puisse nommer des esprits forts. Et ces esprits puissants sont moins des libres-penseurs que des PENSEURS LIBRES, ÉMANCIPÉS.

LUCIE GRANGE.

LE SPIRITUALISME DANS L'HISTOIRE

I

Le duc d'Orléans, régent de France, avait eu une enfance fort difficile... pour ses gouverneurs. Tous mouraient, si bien que M^{me} de Sévigné disait qu'on ne pourrait jamais *élever* un gouvernement pour le neveu du roi. Quant au jeune prince, il grandit et montra de rares dispositions pour les sciences naturelles, la chimie

et même l'alchimie qu'alors on confondait volontiers.

Ce qu'il voulait connaître, c'était surtout l'*incognoscible*, et s'il ne crut jamais à Dieu que sous bénéfice d'inventaire, il croyait très fermement au diable, il l'évoqua souvent, et méritait à tous égards de faire sa connaissance. Le cardinal Dubois, qui, lui, ne croyait ni à Dieu ni à diable, riait de la confiance qu'il accordait aux devins

qu'il consultait dans l'espoir de percer, grâce à eux, les mystères de l'avenir.

La plus curieuse peut-être de ces expériences est racontée par le duc de Saint-Simon, témoin assurément digne de foi, puisqu'il blâmait hautement la curiosité indiscreète du prince qu'il aima toujours sans pouvoir l'estimer jamais.

C'était en 1706. La scène se passa chez la comtesse d'Argenton, et le lendemain le prince la raconta avec tous ses détails à Saint-Simon, qui les a consignés, à leur date, dans ses Mémoires.

Un de ces « fripons dont il avait beaucoup vu en sa vie, » avait la prétention de faire voir, dans un verre d'eau, tout ce qu'on voulait connaître. Appelé par le duc d'Orléans, il vint, demanda « quelqu'un de jeune et d'innocent, » et l'on fit venir une petite fille de huit ou neuf ans, toute simple et ignorante, et qui n'était jamais sortie de chez la comtesse, auprès de laquelle elle avait été élevée. Le duc envoya un de ses valets chez M^{me} de Nancre, qui demeurait à deux pas, et lui recommanda de s'informer de tout ce qui se passait chez elle en ce moment, pour venir le lui raconter à l'oreille. L'enfant regarda dans le verre d'eau, et décrivit exactement tout ce que venait de lui dire le valet : « la description des visages, des figures, des vêtements, des gens qui y étaient, leur situation dans la chambre, les gens qui jouaient à deux tables différentes, ceux qui regardaient ou qui causaient assis ou debout, la disposition des meubles, en un mot tout. Dans l'instant M. le duc d'Orléans y envoya Nancre, qui rapporta avoir tout trouvé comme la petite l'avait dit, et comme le valet qui y avait été d'abord l'avait rapporté à M. le duc d'Orléans. »

C'était concluant pour le présent. Mais le duc était surtout friand de l'avenir. Il demanda à la petite fille de lui dire ce qui se passerait à la mort de Louis XIV, qui, comme on sait, ne mourut que neuf années plus tard, en 1715. L'enfant n'était jamais allée à Versailles et ne connaissait que lui qui fût de la cour. Elle regarda, et fit avec de grands détails la description exacte de la chambre du roi, de son ameublement. Elle dépeignit Louis XIV dans son lit, les serviteurs et valets qui l'entouraient, M^{me} de Maintenon, « la figure singulière de Fagon, » le médecin du roi. Elle reconnut le duc d'Orléans

et M^{me} de Ventadour, qu'elle avait vue chez la comtesse d'Argenton. Seulement cette dame tenait dans ses bras un jeune enfant qui portait le grand cordon de l'ordre du Saint-Esprit. Elle désigna non moins clairement le comte de Toulouse, le duc du Maine et ses enfants et quelques autres personnages. Mais elle s'obstina à ne point voir le grand dauphin, fils du roi, le duc de Bourgogne, son petit-fils, le duc de Berry, son arrière-petit-fils, la duchesse de Bourgogne, M. le prince, M. le duc, le prince de Conti, en un mot les princes du sang, qui eussent dû se presser autour du roi-soleil à son couchant. Elle vit à leur place des enfants que l'on ne connaissait pas.

Saint-Simon triomphait. La petite fille avait erré sur beaucoup de points, sur les plus essentiels. Mais plus tard, il fallut reconnaître que la voyante avait bien vu, au contraire, car, dans l'intervalle de 1706 à 1715, Louis XIV avait assisté à la mort du dauphin, du duc de Bourgogne et du fils aîné de celui-ci : trois générations de rois qui devaient lui succéder, suivant les probabilités. La jeune duchesse de Bourgogne était morte; morts aussi les princes de Condé alors existants. Quant à l'enfant que M^{me} Ventadour tenait entre ses bras, c'était Louis XV, alors dans sa cinquième année, et qui, par conséquent, n'était pas né en 1706.

Dans sa curiosité indiscreète, le duc d'Orléans voulut connaître quelle destinée l'attendait lui-même. Le « fripon » lui répondit qu'il allait « la lui montrer comme peinte sur la muraille de la chambre, pourvu qu'il n'eût point peur de s'y voir; et au bout d'un quart d'heure de quelques simagrées devant eux tous, la figure de M. le duc d'Orléans, vêtu comme il était alors et dans sa grandeur naturelle, parut tout à coup sur la muraille comme en peinture avec une couronne fermée sur la tête. Elle n'était ni de France, ni d'Espagne, ni d'Angleterre, ni impériale. M. le duc, qui la considéra de tous ses yeux, ne put jamais la deviner; il n'en avait jamais vu de semblable. Elle n'avait que quatre cercles et rien au sommet. Cette couronne lui couvrait la tête. »

Certes, rien ne pouvait faire penser que le duc d'Orléans pût être jamais régent de France, quand le roi avait un fils de cinquante ans et un petit-fils de vingt-cinq. Et cependant cette cou-

ronne étrange, qui n'était ni royale ni impériale, désignait assez clairement qu'il régnerait, mais sans être ni roi ni empereur.

J'entends d'ici l'objection : « C'est une coïncidence singulière, sans nul doute, mais due au pur hasard. »

Mais quand j'aurai relevé, chez les personnages qui nous ont laissé leurs Mémoires, des centaines de faits de ce genre, bien des gens penseront peut-être, comme moi, qu'il n'y a pas de *hasard* dans ce monde, et que le *hasard* n'est peut-être que le pseudonyme de

Dieu, lorsqu'il ne veut pas signer son œuvre.

Quoi qu'il en soit, observons *les faits*, étudions-les, sans crédulité puérile comme sans scepticisme de parti-pris. Faisons accueil à la vérité, qu'elle sorte du fond d'un puits ou du fond d'un verre. Cherchons-la sans repos ni trêve, et, si la science officielle est muette, faisons parler l'empirisme. L'astrologie a conduit à l'astronomie, et c'est en pratiquant l'alchimie que l'on a découvert la chimie.

(A suivre).

EUGÈNE BONNEMÈRE.

DANGERS ET ABUS DU MAGNÉTISME ANIMAL

(Suite)

Si le magnétisme exercé — sans y croire et en riant — peut occasionner des crises comme celles que nous avons rapportées d'après la correspondance de Puysegur et comme nous en avons vu trop souvent se renouveler depuis, on peut se faire une idée de ce que doit produire une pensée de malveillance.

L'exemple suivant que nous adresse un de nos amis pourra en donner une idée :

« Il était onze heures du soir.

« Trois jeunes gens effarés et affolés couraient sur le boulevard.

« Soudain, ils s'arrêtent, gesticulent, se poussent l'un l'autre, culbutent et roulent ensemble dans la boue.

« Ces hommes ne se battaient point et leur mise était convenable et décente.

« L'un se relève déchiré aux genoux, bosselé au front, ruisselant de sueur et tremblant d'effroi. Les yeux lui sortent de la tête, le cou est rouge et gonflé, le nez élargi en éteignoir est en mouvement comme un soufflet d'orgue, et les lèvres frémissantes se resserrent comme le dos d'une reliure électrique.

« Je m'approche de ce groupe étrange, je tends les mains à ceux qui ne pouvaient se relever et je leur adresse la parole.

« Ils me regardent avec des yeux hagards, sans me répondre.

« Je comprends bientôt à qui j'ai affaire. Ces jeunes hommes étaient sous l'empire d'une subjugation de volonté.

« D'une parole et en un instant, je les rappe-

lai au sentiment de la vie réelle. Je leur demandai de leurs nouvelles et pourquoi et comment ils pouvaient se trouver en ce moment à cet endroit.

« Celui qui s'était le premier relevé, étant aussi le moins inconscient, avait gardé le souvenir de ce qui s'était passé. Il me dit : « C'est le « résultat d'un pari à propos du magnétisme, « qui revient à la mode. »

« Dans un salon où ils étaient allés en soirée, la grande question du pouvoir de la volonté avait été agitée. Deux camps s'étaient formés, et au milieu des expériences qui s'en étaient suivies, ils avaient pris la fuite, probablement sous l'empire d'une volonté dominatrice qui les avait chassés. »

Eh bien! messieurs, c'est une plaisanterie de mauvais goût; nous dirons plus, c'est une très vilaine action.

Si vous fréquentez les soirées données chez les somnambules de profession ou dans certains groupes de magnétiseurs, vous serez dégoûtés à tout jamais de vous faire magnétiser. On ne montre partout que le côté futile ou dangereux du magnétisme.

Nous l'avons dit : l'existence du magnétisme est indéniable.

Il y a des hommes dont la volonté peut avoir une action sur certains êtres prédisposés à la subir.

Cette action peut être bienfaisante ou nuisible, on le sait. Pensez-vous que l'on va indiquer le moyen de produire l'action bienfaisante? Non.

Au lieu de soulager, au lieu d'éclairer, on se joue du *sujet* — ainsi qu'on nomme le patient, — on le tyrannise, on le subjugué, on l'assomme, on le foudroie. C'est-à-dire que successivement on le met dans un état de *coma*, où toute résistance de sa part n'est plus possible; on lui impose une volonté inflexible sous laquelle il agit; on trouble ses sens, sa mémoire, son esprit; on le met en extase s'il est susceptible d'y être; et on va même jusqu'à le faire tomber en catalepsie, état dans lequel il a l'insensibilité et la rigidité d'un cadavre.

« Oh certes! non, après avoir vu cela, je ne me laisserai jamais magnétiser et je conseillerai à mes amis de faire comme moi, » nous disait une jeune personne au sortir d'une séance de magnétisme.

Mais, malheureux assommeurs, qui produisez de pareils phénomènes et enseignez au public à les produire, vous êtes des coupables au premier chef.

Par la transmission de pensées, vous pouvez faire tomber dans l'erreur, dans le vice, dans le crime, peut-être, des êtres inconscients obsédés par vous.

Quand vous faites perdre la mémoire au *sujet*, après l'avoir réveillé, que vous le faites rire ou pleurer contre sa volonté, croyez-vous que vous n'êtes pas coupables? Les troubles que vous avez dû produire dans son cerveau y ont laissé des traces, faibles d'abord, mais qui grandiront d'autant plus que les mêmes expériences seront répétées avec la même personne.

Vous voulez des effets à surprise, qui fassent

rire les badauds. On cherche vos trucs; on vous traite de saltimbanques; vous le méritez.

Un fait de plus :

Le célèbre auteur de *l'Art de connaître les hommes par la physionomie*, Gaspard Lavater, s'était engoué du magnétisme animal par lequel il guérit sa femme d'une maladie nerveuse, d'après les indications qu'elle lui avait données durant son sommeil magnétique. Encouragé par ce succès, il voulut chercher à faire avec elle de la *divination*. Puységur, qui lui avait enseigné l'art de magnétiser, désapprouva fortement ce projet. Il lui écrivit que « la lucidité magnétique ne peut être que le développement d'une faculté humaine et non jamais un état de divination; qu'en dirigeant et en exaltant la pensée des somnambules sur des objets hors de leur portée on court le risque de fatiguer les ressorts de leur intelligence. » Lavater, en cette occasion, ne fit point cas des conseils dictés à Puységur par son expérience et son amitié pour lui, et peu de temps après sa femme avait la tête totalement dérangée. Quand elle fut en cet état, au lieu d'en accuser son imprudence, il en imputa tout le tort au magnétisme animal; il alla même jusqu'à se persuader que l'action magnétique était dangereuse et ne pouvait provenir que de l'influence d'un mauvais principe.

Si la curiosité exagérée donne des résultats si regrettables vis-à-vis de personnes aimées, on peut se demander quels désordres causeront dans le cerveau d'un sujet influencé par un expérimentateur indifférent et brutal comme le sont les neuf dixièmes des magnétiseurs endormeurs.

MATHAREL.

FRA POPOLI

HISTOIRE EXTRAORDINAIRE

(Suite.)

IV

Noska était un homme peu causeur, discret, calme et bon.

On lui eût arraché la vie plutôt qu'un secret, et il était doué d'une force musculaire bien capable de lui permettre de soutenir à lui seul une lutte contre dix hommes ordinaires, au moins.

Sur l'ordre de son nouveau maître, il avait en peu de temps accompli une rude tâche. Sauvante

les uns par la force, garantissant les autres par l'adresse, changeant les plans de ceux-ci, affermissant ceux-là. Faisant, au besoin, disparaître un homme au moment où le triomphe lui paraissait assuré, et surgir un obstacle au-devant du plus hardi. Toutes choses qui avaient répandu dans le peuple l'idée extravagante que le Sorcier savait tout et allait partout sans qu'on le vit, et que le vrai meneur, c'était lui. Nul au monde ne connaissait les deux serviteurs du Sorcier.

La perspicacité du maître s'était communiquée aux serviteurs. Noska et Rubé trouvèrent rapidement des hommes sûrs avec lesquels ils s'allièrent, et, ainsi, le Sorcier devint réellement le chef d'une société secrète importante, ayant des embranchements de tous côtés, des ramifications partout.

Ce bataillon silencieux s'organisa par le silence même. Chaque enrôlé nouveau obéissait plutôt à un appel intime de l'esprit qu'à une demande parlée. Ce groupe dirigeant s'était formé comme des molécules sympathiques se rassemblent pour former un tout puissant, formidable.

Leur principal moyen d'action était l'exercice de la volonté soutenue, la foi et la persévérance, le sang-froid et l'observation calme. Leur autorité jaillissait, pour ainsi dire, de leurs regards. Le Sorcier leur avait appris à être forts, sans bruit et sans effet.

Quand fut suspendue dans les airs la première nacelle à laquelle était accrochée, horrible à voir, la dépouille du souverain, il se produisit dans la foule un tumulte indescriptible. Ce fut à qui lui lancerait le plus adroitement des projectiles de toutes sortes pour assouvir la soif de vengeance.

En homme prudent, le Sorcier, qui avait bien prévu cela, attendit, pour élever la seconde nacelle, que le premier accès de la fureur populaire fût passé.

Comme on se lasse de tout, on se lasa bientôt de ce jeu sinistre; mais le Sorcier encouragea de nouveau ces démonstrations hostiles, voulant que toute force s'épuisât et que toute rancune s'apaisât. Du reste, se disait-il, pendant ce temps le progrès fait au loin son chemin par le moyen de mes auxiliaires muets, car tous les turbulents et les hommes légers se sont donné rendez-vous ici.

En effet, libres de leurs mouvements, les muets — ainsi que les avait nommés le Sorcier — avaient fait leur devoir d'une manière entendue.

Par leurs soins, Manchus fut déterré, et, comme il n'était point mort, mais seulement en catalepsie, il reprit facilement possession de ses sens. Il fut ensuite transporté chez lui pour achever en paix son rétablissement. Dagora, le frère ambitieux de Manchus, fut enlevé et mis en lieu sûr, au moment même où il s'abritait

mystérieusement sous le portique d'Andras pour y attendre le Sorcier.

Beaucoup d'autres faits plus ou moins audacieux s'accomplirent en même temps sur divers points, mais il y eut aussi des faits extraordinaires par la rapidité avec laquelle ils s'accomplissaient. Ainsi furent affichées, comme par enchantement, des proclamations au nom de Manchus vivant, et toutes les dames de la ville reçurent une multitude de dons gracieux, de fleurs surtout, au milieu desquelles était le portrait de Manchus, leur libérateur.

Quand Manchus, réveillé de sa léthargie, sur les coussins de son appartement, reçut les félicitations de son entourage et qu'il lut la prodigieuse quantité de lettres de remerciements qu'on lui adressait de toutes parts pour des réformes, des gracieusetés et des bienfaits dont il n'avait point connaissance, il se demanda s'il avait bien sa raison. Comment, se disait-il, ai-je pu accomplir en si peu de temps un si grand nombre de choses utiles et belles... Ce qui est plus étrange, c'est que je ne m'en souviens point.

A son tour, le Sorcier lui rendit ses hommages.

— J'admire, lui dit Manchus avec un air de profonde émotion, les capacités de mon cerveau, les ressources de mon esprit; je sauve le pays comme personne n'aurait pu le faire... Au point où en sont les choses, je crois avoir bien mérité de me reposer un peu.

Carstud, qui savait à quoi s'en tenir et poursuivait un plan, lui répliqua d'un voix grave :

— Non, vous n'avez pas le droit de vous reposer, Manchus. Il faut que vous vous montriez au peuple et que vous l'affermisiez dans sa confiance en votre personne comme chef du pouvoir. Montrez-vous dans les rues et sur les places, saluez vos amis, augmentez le nombre de vos partisans, tendez les mains à tous; le calme et l'espoir au milieu de la multitude agitée n'y peut naître que de cette manifestation sympathique.

Faites seulement deux pas hors de votre demeure et vous ne verrez que bras levés pour vous porter en triomphe.

Un sourire inexprimable d'orgueil satisfait passa sur cette figure, blême encore du séjour souterrain.

Appelé par la voix intime de la vaine gloire, plus véhémement en lui que celle du devoir et du dévouement, il s'avança bientôt sur le perron, descendit les marches de pierre polie qui conduisaient au dehors, entouré d'une suite imposante. Dominant la fatigue par un effort surhumain, une puissance sur lui-même qui venait toute de son orgueil, il avait la taille droite et ferme, le pas majestueux.

Des équipages brillants stationnaient pour recevoir son auguste personne et ceux qui lui faisaient escorte. Le sien se distinguait au milieu des autres par des ornements symboliques et luxueux, et il s'y dirigeait en l'admirant, car cet équipage était encore, par les soins de serviteurs inconnus et même invisibles, une des surprises merveilleuses marquant ce jour. Un cri d'enthousiasme avait retenti d'abord à la vue de Manchus, et, sur un signal, il fut entouré par un grand nombre d'hommes qui voulurent le porter en triomphe. En même temps que Manchus posait les pieds sur le marchepied de la voiture, celle-ci subit une transformation. Soudain, découverte et privée de roues, entourée de tentures et de feuillages, elle se trouva appuyée sur les épaules solides d'hommes silencieux qui se mirent en marche et fendirent gravement la foule bruyante.

On fit ainsi faire la promenade triomphale qu'avait préparée Carstud. Carstud mettait le temps à profit. Pendant cette agitation, joyeuse au loin, qui avait fait le calme autour de lui et l'avait délivré des manifestations cruelles et des présences indiscrettes qui entravaient son œuvre, il fit faire l'ascension de sa seconde nacelle. Le corps souillé, mais tant aimé qu'il protégeait, fut ainsi placé à l'abri des injures et des profanations.

On s'occupa si fiévreusement durant le reste de la journée à suivre Manchus partout où il était porté; l'itinéraire de cette promenade avait été si adroitement tracé et la foule si intelligemment conduite et travaillée que, sur le tard, fatigué, mais joyeux, chacun rentrait chez soi, oublieux du spectacle promis par le Sorcier. Tout révolté se trouvait même, non sans quelque surprise, satisfait de la marche des choses et point méchant. Plus de haine, plus d'esprit de vengeance! Pauvre peuple, comme il était mobile et changeant, comme il était inconséquent. Oui, ce n'était qu'un enfant. Et l'on ne pouvait lui demander plus.

Le progrès est l'œuvre de l'instruction et du temps.

(A suivre.)

CONSEILS D'UN PROSCRIT A SA FILLE

(Fin)

IV. — Mon enfant, un des plus sûrs moyens de bonheur est d'avoir su conserver l'estime de soi-même, de pouvoir regarder sa vie entière sans honte et sans remords, sans y voir une action vile ou un tort ou un mal fait à autrui, et qu'on n'ait pas réparé!

Rappelle-toi les impressions pénibles, que des torts légers, que de petites fautes t'ont fait éprouver, et juge par là des sentiments douloureux qui suivent des torts plus graves, des fautes vraiment honteuses.

Conserve soigneusement cette estime précieuse sans laquelle tu ne saurais entendre raconter les mauvaises actions sans rougir, les actions vertueuses sans te sentir humiliée.

Alors un sentiment doux et pur s'étend sur toute l'existence; il répand un charme consolateur sur ces moments où l'âme, qu'aucune

impression vive ne remplit, qu'aucune idée n'occupe, s'abandonne à une molle rêverie, et laisse les souvenirs du passé errer paisiblement devant elle.

Qu'alors, au milieu de tes peines, tu les sentes s'adoucir par la mémoire d'une action généreuse, par l'image des malheureux dont tu auras essuyé les larmes.

Mais ne laisse point souiller ce sentiment par l'orgueil. Jouis de ta vie sans la comparer à celle d'autrui: sens que tu es bonne, sans examiner si les autres le sont autant que toi.

Tu achèterais trop cher ces tristes plaisirs de la vanité: ils flétriraient ces plaisirs plus purs dont la nature a fait la récompense des bonnes actions.

Si tu n'as point de reproches à te faire, tu pourras être sincère avec les autres comme

avec toi-même. N'ayant rien à cacher, tu ne craindras point d'être forcée, tantôt d'employer la ressource humiliante du mensonge, tantôt d'affecter dans d'hypocrites discours des sentiments et des principes qui condamnent ta propre conduite.

Tu ne connaîtras point cette impression habituelle d'une crainte honteuse, supplice des cœurs corrompus. Tu jouiras de cette noble sécurité, de ce sentiment de sa propre dignité, partage des âmes qui peuvent avouer tous leurs mouvements comme toutes leurs actions.

Mais si tu n'as pu éviter les reproches de ta conscience, ne t'abandonne pas au découragement : songe aux moyens de réparer ou d'expier tes fautes ; fais que le souvenir ne puisse s'en présenter à toi qu'avec celui des actions qui les compensent, et qui en ont obtenu le pardon au jugement sévère de ta conscience.

Ne prends point l'habitude de la dissimulation ; aie plutôt le courage d'avouer tes torts. Le sentiment de ce courage te soutiendra au milieu de tes regrets ou de tes remords. Tu n'y ajouteras point le sentiment si pénible de ta propre faiblesse, et l'humiliation qui poursuit le mensonge.

Les mauvaises actions sont moins fatales par elles-mêmes au bonheur et à la vertu, que par les vices dont elles font contracter l'habitude aux âmes faibles et corrompues. Les remords dans une âme forte, franche et sensible, inspirent les bonnes actions, les habitudes vertueuses, qui doivent en adoucir l'amertume. Alors ils ne se réveillent qu'entourés des consolations qui en émoussent la pointe, et l'on jouit de son repentir comme de ses vertus.

Sans doute les plaisirs d'une âme régénérée sont moins purs, sont moins doux que ceux de l'innocence ; mais c'est alors le seul bonheur que nous puissions encore trouver dans notre conscience, et presque le seul auquel la faiblesse de notre nature et surtout les vices de nos institutions nous permettent d'atteindre.

V. — Si tu veux que la société répande sur ton âme plus de plaisirs ou de consolations que de chagrins ou d'amertumes, sois indulgente, et préserve-toi de la personnalité comme d'un poison qui en corrompt toutes les douceurs.

L'indulgence n'est pas cette facilité qui, née

de l'indifférence ou de l'étourderie, ne pardonne tout que parce qu'elle n'aperçoit ou ne sent rien.

— J'entends cette indulgence fondée sur la justice, sur la raison, sur la connaissance de sa propre faiblesse, sur cette disposition heureuse qui porte à plaindre les hommes plutôt qu'à les condamner.

Par là tu sauras faire servir à ton honneur cette foule d'êtres bons, mais faibles, sans défauts rebutants, mais sans qualités brillantes, qui peuvent distraire s'ils ne peuvent occuper, qu'on rencontre avec plaisir et qu'on quitte sans peine, que l'on ne compte point dans l'ensemble de sa vie, mais qui peuvent en remplir quelques vides, en abrégé quelques moments.

Par là tu verras encore ces êtres supérieurs par leurs talents ou par leur âme se rapprocher de toi avec plus de confiance.

Plus ils sont en droit de croire qu'ils se peuvent passer d'indulgence, plus ils en éprouvent le besoin. Accoutumés à se juger avec sévérité, la douceur d'autrui les attire, et ils pardonnent d'autant moins le défaut d'indulgence, qu'indulgents eux-mêmes, ils sont portés à voir dans le caractère opposé plus d'orgueil que de délicatesse, plus de prétention que de supériorité réelle, plus de dureté que de véritable vertu.

Tes devoirs, tes intérêts les plus importants, tes sentiments les plus chers, ne te permettront pas toujours de n'avoir pour société habituelle que ceux avec qui tu aurais choisi de vivre. Alors, ce qui ne t'aurait rien coûté, si, plus raisonnable et plus juste, tu avais pris l'heureuse habitude de l'indulgence, exigera de toi des sacrifices journaliers et pénibles : ce qui, avec cette habitude, n'eût été qu'une légère contrainte deviendra sans elle un véritable malheur.

Enfin, elle est également utile, et quand les autres ont besoin de nous, et quand nous avons besoin d'eux : elle rend plus facile et plus doux le bien que nous pouvons leur faire ; elle rend moins difficile à obtenir et moins pénible à recevoir celui que nous pouvons en attendre. Mais veux-tu prendre l'habitude de l'indulgence ? Avant de juger un autre avec sévérité, avant de l'irriter contre ses défauts, de te révolter contre ce qu'il vient de dire ou de faire, consulte la justice : ne crains point de faire un retour sur tes propres fautes ; interroge ta raison ; écoute

surtout la bonté naturelle, que tu trouveras sans doute au fond de ton cœur : car, si tu ne l'y trouves pas, tous ces conseils seraient inutiles ; mon expérience et ma tendresse ne pourraient rien pour ton bonheur.

La personnalité dont je voudrais te préserver n'est pas cette disposition constante à nous occuper sans distraction, sans relâche de nos intérêts personnels, à leur sacrifier les intérêts, les droits, le bonheur des autres ; cet égoïsme est incomparable avec toute espèce de vertu, et même de sentiment honnête ; je serais trop malheureux, si je pouvais croire avoir besoin de t'en préserver.

Je parle de cette personnalité qui, dans les détails de la vie, nous fait tout rapporter aux intérêts de notre santé, de notre commodité, de nos goûts, de notre bien-être ; qui nous tient en quelque sorte toujours en présence de nous-mêmes ; qui se nourrit de petits sacrifices qu'elle impose aux autres, sans en sentir l'injustice et presque sans le savoir ; qui trouve naturel et juste tout ce qui lui convient, injuste et bizarre tout ce qui la blesse ; qui crie au caprice et à la tyrannie, si un autre en la ménageant s'occupe un peu de lui-même.

Ce défaut éloigne la bienveillance, afflige et refroidit l'amitié. On est mécontent des autres dont jamais l'abnégation d'eux-mêmes ne peut être assez complète. On est mécontent de soi, parce qu'une humeur vague et sans objet devient un sentiment constant et pénible dont on n'a plus la force de se délivrer.

Si tu veux éviter ce malheur, fais que le sentiment de l'égalité et celui de la justice deviennent une habitude de ton âme. N'attends, n'exige des autres qu'un peu au-dessous de ce que tu feras pour eux. Si tu leur fais des sacrifices, apprécie-les d'après ce qu'ils te coûtent réellement, et non d'après l'idée que ce sont des sacrifices : cherches-en le dédommagement dans ta raison, qui t'en assure la réciprocité, dans ton cœur, qui te dira de même que tu n'en aurais pas besoin.

Tu trouveras alors que, dans ces détails de la société, il est plus doux, plus commode, si j'ose le dire, de vivre pour autrui, et que c'est alors seulement que l'on vit véritablement pour soi-même.

CONDORCET.

LES FEMMES DONT ON NE PARLE PAS

MADAME DE CONDORCET

Nous avons rendu hommage à la mémoire de Condorcet par la publication de son œuvre peu connue : *Conseils d'un proscrit à sa fille*, et par cela nous nous sommes engagés à dire un mot de sa femme. M^{me} de Condorcet ne figure dans aucune galerie que nous sachions ; c'est une oubliée, presque une inconnue. Elle a traversé la douloureuse période de la Révolution et y a survécu. Aucune action d'éclat ne l'a rendue célèbre ; elle a été généreuse et grande, elle s'est dévouée dans l'ombre : cela aux yeux de la postérité ne compte pas.

Mario-Louise-Sophie de Grouchy de Condorcet naquit au château de Villette, en Normandie, près de Meulan (Seine-et-Oise), en 1764, et mourut à Paris le 8 septembre 1822. Elle dut sa première éducation à sa mère, femme très instruite, la sœur de Fréteau, conseiller au Parlement.

Selon l'usage de ce temps, son père réservait sa fortune pour son fils aîné et il avait fait admettre ses filles en qualité de chanoinesses dans un chapitre noble dont elles touchaient le revenu, sans être astreintes à prononcer des vœux. Elle rencontra chez un de ses oncles, le président Dupaty, le marquis de Condorcet, alors secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, directeur de la Monnaie, et jouissant dans la société savante et littéraire de tous les honneurs dus à ses immenses travaux.

Séduit par les grâces, la beauté et la solidité d'esprit de M^{lle} de Grouchy, Condorcet demanda sa main et l'obtint (27 décembre 1787). Elle avait vingt-deux ou vingt-trois ans ; il en avait quarante-deux.

M^{me} de Condorcet recevait à l'hôtel des Monnaies, où résidait son mari, une société choisie qu'y attiraient son esprit distingué et sa beauté supérieure, ainsi que la haute réputation de son illustre époux. C'était un centre de l'Europe éclairée, et l'on y rencontrait avec l'élite des gens de lettres et des savants de la France, les étrangers les plus distingués. Elle s'occupait déjà de travaux littéraires, et entre autres des *Lettres sur la sympathie* qui ne furent publiées qu'après la mort de Condorcet, en 1798.

Elle s'associa complètement aux principes politiques de son mari, et il en résulta pour elle des séparations pénibles ; car à mesure que la Révolution s'avancait, les rancunes de la noblesse multipliaient les ruptures avec les deux époux, qu'elle accusait d'infidélité envers la classe de la société au sein de laquelle ils étaient nés. Mais ce fut à l'époque où se forma la Convention que ces rancunes se changèrent en hostilité directe, tandis que les révolution-

naires s'indignèrent des efforts que faisait Condorcet pour empêcher l'envahissement de l'anarchie et lui reprochèrent ses votes dans le procès de Louis XVI. Bientôt dénoncé et décrété d'arrestation pour ses liaisons avec les Girondins et pour son acte d'opposition à la Constitution de 1793, il fut obligé de chercher un asile secret, où M^{me} de Condorcet allait le visiter deux fois par semaine. Décrété d'accusation par la Convention et privé par sa contumace de la jouissance de ses biens, Condorcet ne pouvait plus fournir à la subsistance de sa femme et de sa fille, enfant âgée de quatre ans. — M^{me} de Condorcet prit alors la résolution de faire des portraits; elle venait tous les jours à Paris pour peindre les traits de ceux qui, dans ces moments de terreur, voulaient laisser un souvenir à leurs parents. Elle pénétrait dans les prisons, alors remplies de personnes qui s'attendaient à être frappées par les sentences du tribunal révolutionnaire. Pour en obtenir l'entrée et pour échapper elle-même à l'arrestation qui la menaçait sans cesse comme ci-devant noble et comme femme d'un proscrit, combien de fois ne lui fallut-il pas employer son pinceau en faveur des geôliers, des commandants de la force armée ou des agents de l'administration révolutionnaire.

Condorcet l'encourageait du fond de sa retraite, et lui parlait en termes touchants d'elle et de sa fille.

« Je ne puis regretter la vie, écrivait-il, que pour ma femme et pour mon Elisa. »

Et il écrivait les *Conseils à sa fille*.

Dans son testament, il lui dit que d'autres fragments dictés ou écrits par sa mère lui donneront sur le même sujet des vues très utiles.

Ce fut M^{me} de Condorcet qui, pour distraire le proscrit du déplorable spectacle des malheurs de la France, lui donna le conseil d'écrire : *l'Esquisse sur les progrès de l'esprit humain*, ouvrage auquel la Convention rendit plus tard hommage en en ordonnant l'impression aux frais de la Nation. Elle seconda aussi Daunou dans cette publication. Quand des jours plus calmes eurent succédé à la Terreur, et que l'échafaud politique fut abattu, le goût du portrait ayant cessé d'être en vogue et sa gêne augmentant, M^{me} de Condorcet publia la traduction de la *Théorie des sentiments moraux* d'Adam Smith, sur la 7^e édition (Paris, 1798, 2 vol. in-8°); elle y joignit les *Lettres sur la sympathie*, adressées à Cabanis, son beau-frère.

En 1799, elle publia les *Éloges des académiciens*, écrits par Condorcet (5 vol. in-12). De 1801 à 1804, elle coopéra avec Cabanis et Garat à la publication de la première édition des *Œuvres complètes de Condorcet*. La préface de la nouvelle édition de *l'Essai sur les progrès de l'esprit humain* qui s'y trouve comprise est de sa plume.

On remarque dans ses écrits la pureté et

l'élégance du style alliées à la sévérité du langage philosophique.

M^{me} de Condorcet vécut sous le Consulat et sous l'Empire, au milieu d'hommes distingués par leurs talents dans la politique et dans les lettres : Cabanis, Garat, déjà cités, Ginguéné, Thurot, Tracy et autres.

Pendant la réaction de 1815, elle s'employa activement et efficacement au salut de son frère, le maréchal de Grouchy, dont le triste procès fut anéanti. M^{me} de Condorcet y fut représentée par le mari de sa fille, le chef des Irlandais unis, adopté par la France, le général de division O'Connor.

M^{me} de Condorcet, qui résidait alternativement près de Meulan et à Paris, décéda dans cette ville à l'âge de cinquante-huit ans, ayant conservé et professé toute sa vie les principes élevés et philosophiques qu'elle avait partagés avec son mari.

A part ses facultés intellectuelles et sa grande sensibilité, il ne ressort que peu de chose de la vie de M^{me} de Condorcet; mais en examinant les appréciations portées sur son caractère, on constate de plus en plus en elle la force de l'abnégation personnelle, le dévouement courageux. Se mêlant chaque nuit aux marchandes des Halles, afin de pouvoir entrer le matin sans dangers dans Paris, et se montrant vaillante et persévérante autant qu'adroite au milieu d'innombrables dangers et d'horribles situations, elle représente bien le type de la femme telle qu'elle doit être.

Tombée dans la pauvreté, d'anciens et fidèles serviteurs n'ont pu être rétribués de leurs services dévoués. Que fait-elle? Bravant tous les préjugés, elle n'hésite pas à créer un magasin de lingerie dont les bénéfices leur sont exclusivement consacrés.

Quelques biographes l'accusent d'avoir eu un amour très vif pour un jeune seigneur de la cour avant son mariage; d'autres la défendent et protestent énergiquement. On dit qu'elle a été froide avec Condorcet pendant au moins deux ans, Condorcet l'adorait.

Mon opinion personnelle est celle-ci : M^{me} de Condorcet a eu véritablement un amour profond et solide; peu importe pour qui. Si il n'en avait pas été ainsi, sa froideur envers Condorcet, homme d'une bonté parfaite, n'aurait pas eu de raison d'être. Du reste, il y a dans les *Lettres sur la sympathie* des phrases significatives pour qui sait lire entre les lignes. L'exploration minutieuse que son esprit lucide a fait dans le dédale du cœur humain prouve qu'en elle le clavier sentimental était impressionnable et vibrant. Cependant, rechercher si elle a eu un amour ou si elle n'en a pas eu avant son mariage, c'est de la part des biographes une indiscretion futile. Quand on écrit la vie d'une femme supé-

rieure, qui, en même temps, s'est dévouée pour tous, on trouve assez de titres à l'attention de la postérité et à son estime, pour contrebalancer quelques égarements du cœur, et faire rejeter en droiture et conscience certaines insinuations perfides sans fondements.

« En morale, disait Condorcet, je suis grand ennemi de l'indifférence et grand ami de l'indulgence ».

Ennemi de l'indifférence ne veut pas dire délateur sur de simples soupçons, surtout quand il s'agit de la vie privée. On ne doit être sévère que dans le jugement des actes publics, parce que le bonheur ou le malheur d'une population entière en dépendent.

Nous ne saurions terminer cette biographie sans citer quelques lignes de M^{me} de Condorcet. Nous les prenons dans une lettre à Cabanis, son beau-frère :

« L'homme ne me paraît point avoir de plus intéressant objet de méditation que l'homme, mon cher Cabanis. Est-il, en effet, une occupation plus satisfaisante et plus douce que celle de tourner les regards de notre âme sur elle-même, d'en étudier les opérations, d'en tracer les mouvements, d'employer nos facultés à s'observer et à se deviner réciproquement, de chercher à reconnaître les lois fugitives et cachées que suivent notre intelligence et notre sensibilité ? Aussi, vivre souvent avec soi me semble la vie la plus douce comme la vie la plus sage ; elle peut mêler aux jouissances que donnent les sentiments vifs et profonds, les jouissances de la sagesse et de la philosophie. Elle établit l'âme dans un bien-être qui est le premier élément du bonheur, et la disposition la plus favorable aux vertus. Beaucoup d'hommes n'arrivent jamais au mérite et au bonheur auquel ils pourraient atteindre, parce qu'ils ignorent, méprisent ou redoutent cette vie qui, perfectionnant à la fois la raison et la sensibilité, rend meilleur pour soi et pour les autres. Vous savez si j'y suis fidèle : aussi, après ces ouvrages qui traitent des grands moyens d'assurer le bonheur de l'homme en société, je mets au premier rang ceux qui nous ramènent à nous-mêmes et nous font habiter notre âme ».

L'étude de l'homme sur l'homme est la tendance de notre Revue et ces pensées sont les nôtres. Si M^{me} de Condorcet vivait de notre temps, elle joindrait sûrement à cette étude celle de nos destinées, qui s'éclairent aujourd'hui d'un jour nouveau et dont les lois mystérieuses sont irrésistibles d'attraction.

Voici une deuxième citation prise dans le même ouvrage :

« Vous me l'avez appris, respectable mère dont j'ai tant de fois suivi les pas sous le toit délabré du malheureux, combattant contre l'indigence et la douleur ! Recevez pour toute ma vie

l'hommage que je vous devrai toutes les fois que je ferai du bien, toutes les fois que j'en aurai l'heureuse inspiration et la douce joie. Oui, c'est en voyant vos mains soulager à la fois la misère et la maladie, c'est en voyant les regards souffrants du pauvre se tourner vers vous et s'attendrir en vous bénissant, que j'ai senti tout mon cœur, et que le vrai bien de la vie sociale, expliquée à mes yeux, m'a paru dans le bonheur d'aimer les hommes et de les servir ».

Cette dernière pensée résume nos aspirations et nous en demandons à tous l'application sincère.

Le bonheur est dans la pratique de la loi d'amour.

LUCIE GRANGE.

VOIX DES ESPRITS

BRISEZ LES CHAINES. — Brisez les chaînes !

Vous demandez la liberté et vous gardez en vous tout ce qui l'aliène. Vous évoquez les beaux jours de l'émancipation humaine, et vous agissez comme si vous ignoriez que cette émancipation ne peut exister que par la pureté des sentiments et la bonté du cœur. Brisez les chaînes !

SYLVESTRE.

ON SE RETROUVE. — Nous nous retrouverons au sein de ce que vous nommez l'éternel repos. Ce repos qui vient du calme de la conscience et de l'amour de Dieu n'exclut point les ardeurs charitables pour les frères déshérités de la terre et une sainte agitation pour leurs intérêts sert encore la cause du Très-Haut.

JEANNE DARC.

VANITÉ DE LA CANONISATION. — La gloire d'un saint ne brille pas plus dans le royaume de Dieu que la gloire d'un simple mortel, honnête et croyant, ignoré dans la foule du monde et caché à tous les yeux. La canonisation est chose vaine, elle ne distingue l'homme que parmi ses semblables. L'Esprit n'a de véritable éclat que par ses vertus personnelles.

MARTIN (Saint), de Tours.

VOIX DE L'HUMANITÉ

Qui découvrit un nouveau monde ?
Un fou qu'on raillait en tout lieu.
Sur la croix que son sang inonde,
Un fou qui meurt nous lègue un Dieu.
Si demain, oubliant d'éclorre,
Le jour manquait, eh ! bien demain,
Quelque fou trouverait encore
Un flambeau pour le genre humain.

BÉRANGER.

LA QUESTION JUIVE

Les atrocités commises contre les juifs en Russie à Kiew, à Odessa, à Alexandrowsk, à Kichenef, à Balta et qui menacent de s'étendre à tout l'empire, appellent l'attention de l'Europe sur ce peuple victime du fanatisme.

Les derniers événements, surtout ceux de Balta, ont fait naitre parmi les questions que les civilisés doivent résoudre : la question juive. De toutes parts des comités se forment, des souscriptions sont ouvertes pour venir au secours de tant de misères.

Le seul moyen de sauver la vie à près de trois millions de juifs que le gouvernement russe ne paraît pas vouloir protéger, c'est l'émigration. Mais pour qu'elle fût salutaire, il faudrait que l'émigration eût lieu en masse.

Un de nos confrères de Genève, *Lumière et Liberté*, dans son numéro du 20 mai dernier, a publié un long article intitulé *la Question juive*. Cet article conclut avec M. Wertheimer, grand-rabbin de Genève, que c'est en Palestine, en Mésopotamie, en Asie qu'il faut envoyer les juifs émigrants de la Russie. Là ils formeront un précieux trait d'union entre l'Orient et l'Occident; ils seront des agents commerciaux et politiques dont le monde entier bénéficiera.

Nous approuvons cette manière de voir et nous désirons que le rapatriement des juifs en Mésopotamie et en Palestine soit pris en considération par ceux qui ont le pouvoir de l'autoriser. EL.

GARIBALDI

Le vendredi 2 juin 1882, à six heures et demie du soir, l'âme du grand citoyen italien, Giuseppe Garibaldi, l'ennemi de tous les despotismes, a laissé son enveloppe terrestre de l'île de Caprera pour s'élancer vers les régions lumineuses au séjour de l'immortalité — Né à Nice le 4 juillet 1807, il allait avoir 75 ans. Il était le dernier survivant des fondateurs de l'unité italienne qui furent avec lui, Mazzini, Cavour et Victor-Emmanuel. Il était républicain; mais, comme Mazzini, il dut se rallier au gouvernement du roi *galant-homme* afin de ne pas compromettre l'œuvre commencée dès 1833 par les patriotes de la *Jeune Italie*, à laquelle Mazzini avait donné pour mot d'ordre : *Dio e popolo*. Dieu et le peuple.

A la nouvelle de la mort de Garibaldi, le héros des Deux-Mondes, le chevalier de toutes les causes justes, le défenseur de tous les opprimés, l'ami résolu du peuple français sinon de ses gouvernants, l'Italie et la France, comme deux sœurs éplorées, se sont serrées les mains dans un deuil de famille.

Nous sommes touchés de cet accord unanime et nous nous en félicitons.

A vous tous, veuve, filles et fils, parents de Garibaldi et ses amis d'au-delà des Alpes, notre salut fraternel.

F.

DONA FERNANDEZ ET DONA AMIGO

Deux de nos confrères de la presse spiritualiste espagnole viennent de subir, à quelques jours près, la douloureuse épreuve de la séparation dernière.

Le 5 mai, Dona Ana Campo, femme de D. José-Maria Fernandez, directeur de la *Revista de Estudios Psicológicos* de Barcelone, et le 8, dona Maria Teresa Folch, femme de D. José Amigo y Pellicer, directeur de *El Buen sentido*, de Lérida, ont rendu leurs âmes à Dieu. Nous adressons à ces vaillants défenseurs du christianisme rationnel et libéral, ainsi qu'à leurs familles, les consolations que peut nous inspirer notre vive sympathie.

Toutefois la douleur de notre frère D. José Amigo et de sa fille a été encore augmentée par un acte d'intransigeance inouï. Dona Maria Amigo, digne et respectable épouse, a rendu le dernier soupir sans être munie des sacrements de l'Eglise dont elle n'avait pas besoin, son enterrement étant civil; lorsque le convoi funèbre arriva à la porte du cimetière où la famille Amigo possède un caveau, il fut arrêté par ordre de l'autorité ecclésiastique et l'inhumation fut suspendue jusqu'à ce que l'alcade ait autorisé de la faire.

Mais déposer le corps d'une damnée en terre sainte ne pouvait se passer ainsi à Lérida. Il y eut aussitôt entrevue de l'évêque avec le gouverneur, de celui-ci avec l'alcade, du vicaire général avec l'évêque, les chanoines et les curés; on convoqua le ban et l'arrière-ban des jeunes catholiques, des sacristains et des béates; il y eut des protestations et des menaces d'arracher le cercueil du caveau où il avait été placé.

Le 11 mai, fête de saint Anastase, patron de Lérida, l'intransigeance ultramontaine était arrivée au paroxysme. Le tribunal ecclésiastique entra en fonction pour juger le cas, comme le Saint-Office du bon temps, et, bien qu'il reconnût la foi chrétienne de la défunte, il déclara que, n'étant pas morte en catholique, son corps serait transféré en terre profane. Avant d'avoir l'autorisation de l'alcade qui permettrait de procéder à cette opération, la sépulture fut violée, le cercueil arraché du caveau et transporté dans une fosse préparée dans le terrain réservé aux dissidents. La vindicte catholique était satisfaite, la joie était grande chez les ultramontains; mais ce n'est pas un triomphe dont un peuple civilisé puisse s'enorgueillir.

J. D.

NOUVELLES DIVERSES

La Société poétique méridionale a acclamé M^{me} Lucie Grange membre d'honneur. Nous la remercions sincèrement.

M. le secrétaire général Edward Sansot a joint à l'envoi de la médaille de sociétaire, l'hommage gracieux du premier bouquet de *Fleurs poétiques*.

Toute notre reconnaissance.

A cette occasion nous annonçons aux amateurs que cette société a ouvert un deuxième grand concours de prose et poésie.

Tous les sujets ne contenant aucune allusion politique ou religieuse sont admis à ce concours.

Les pièces doivent être inédites et ne pas dépasser 150 lignes.

Chaque candidat doit souscrire à un exemplaire au moins du volume qui contiendra les poésies couronnées, et joindre à l'envoi le prix de 4 fr. par volume en un mandat-poste.

Les manuscrits doivent parvenir franco avant le 30 juin, à M. E. Sansot, secrétaire général à Aignan (Gers).

Envoi gratuit de numéros spécimen sur demande affranchie, du *Rosignol*, nouvel organe de la Société poétique méridionale.

— Le conseil général de la Ligue française de l'enseignement, sous la présidence de M. Jean Macé, vient d'ouvrir une souscription nationale pour le développement de l'éducation civique et militaire de la jeunesse française.

Cette souscription est ouverte par suite de la résolution prise par le Congrès de la Ligue dans sa séance du 13 avril dernier, ayant pour but de : « Provoquer la formation, dans chaque canton de France, d'un cercle d'éducation nationale, subdivisé en sections par commune et qui aura pour but d'organiser pour les jeunes gens sortant de l'école, jusqu'à l'âge de vingt ans, l'instruction gymnastique et militaire, au moyen d'exercices hebdomadaires et de réunions cantonales périodiques.

On peut demander des listes de souscription à M. E. Vaucher, secrétaire général de la Ligue française de l'enseignement, 175, rue Saint-Honoré, Paris.

— Une souscription est ouverte pour l'érection d'un monument commémoratif sur la tombe de M. le baron du Potet, chef de l'école magnétique moderne.

Ce monument serait inauguré le 2 juillet prochain, jour anniversaire de sa mort.

Les souscriptions sont reçues tous les jours, de une heure à quatre heures, chez Mme la baronne du Potet, 40, rue du Dragon, et au bureau du journal *La Chaîne magnétique*, 15, rue du Four, Paris.

PETITE CORRESPONDANCE

M. Houarda, à Oloron (Basses-Pyrénées). — Nous vous avons envoyé régulièrement chaque numéro de la *Lumière* lors de sa publication et nous vous les avons adressés de nouveau sur votre réclamation. Le service de la poste est désastreux pour les journaux mensuels. Bientôt nous serons obligés d'adresser notre revue recommandée si nous voulons que les destinataires la reçoivent.

M^{me} Emilie D. — Le magnétisme peut toujours soulager les névropathes s'il ne les guérit pas entièrement. Tous les magnétiseurs ne sont pas doués d'une égale puissance et chacun a des aptitudes spéciales à certaines maladies.

M^{me} M. J. — C'est une plaisanterie. Il n'y a point d'appareils à 3 fr. pour faire de la photographie.

Nos remerciements bien sentis à tous nos sympathiques correspondants qui nous ont envoyé des listes de leurs amis à qui nous avons adressé un spécimen de la *Lumière*, et dont beaucoup se sont abonnés aussitôt.

S'ils ont omis quelques noms, qu'ils ne craignent pas de nous les transmettre ; nous sommes prêts à réparer leur oubli.

ŒUVRES DE M. EUGÈNE BONNEMÈRE

La France sous Louis XIV, 2 vol. 8°, 12 fr.

Histoire des Camisards, in-12, 3 fr. 50.

Histoire des Paysans, 2^e édition, 2 vol. in-12, 7 fr.

La Vendée en 1793, in-12, 3 fr. 50.

Histoire populaire de la France, tome I, *la Gaule*, tome II, *les Valois*, 2 vol. in-32 à 30 cent.

Histoire de la Jacquerie, in-32, 30 cent.

Les Paysans avant 89, in-18, 15 cent.

Le Maître d'École, in-12, 15 cent.

Les Déclassées, in-12, 3 fr.

Louis Hubert, Mémoires d'un curé vendéen, in-12, 3 fr.

Le Roman de l'Avenir, in-12, 3 fr.

L'Astronomie, Revue mensuelle d'Astronomie populaire, de Meteorologie et de Physique du globe, par CAMILLE FLAMMARION. — Sommaire du N° 4 (juin 1882) : La Constitution physique et chimique des Comètes (6 figures), par Camille Flammarion. — Ralentissement du mouvement de rotation de la Terre sous l'influence des marées (1 figure), par Ph. Gérigny. — La distance des étoiles et la vitesse de la lumière. — Académie des Sciences : L'Observatoire du Puy-de-Dôme, par M. Alluard. — Nouvelles de la Science. Variétés : La Comète. — L'éclipse totale de Soleil du 17 mai : Résultats des observations. — Perturbations magnétiques et taches solaires (1 figure). — Association pour l'observation perpétuelle du Ciel. — Le Ciel en Juin 1882 : Observations intéressantes à faire : Vénus et Mercure (3 figures). (Librairie Gauthier-Villars, quai des Grands-Augustins, 55, Paris.)

ERRATUM. N° 3, page 55, ligne 13 des *Conseils* d'un proscrit, au lieu de : *du* plaisir de les avoir soulagées, lisez : *par le* plaisir de.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

LA FRANCE

JOURNAL POLITIQUE QUOTIDIEN DU SOIR

Paris : 10 fr. — Départements : 12 fr. par trimestre.

123, rue Montmartre, 123

Le Petit Journal

POLITIQUE, LITTÉRAIRE, SCIENTIFIQUE, AGRICOLE ET COMMERCIAL

5 centimes

Paris, 5 fr. ; départements, 6 fr. par trimestre.

61, rue Lafayette, 61

LE JOURNAL ILLUSTRÉ

HEBDOMADAIRE

15 centimes le numéro, 7 fr. 50 par an.

61, RUE LAFAYETTE, 61

Le Père Gérard, gazette nationale des communes, rédigé par E. Boursin, illustré par Léonce Petit. Hebdomadaire. 6 fr. par an, 123, rue Montmartre.

L'Aéronaute, bulletin mensuel illustré de la navigation aérienne. Paris, 6 fr. ; départements, 7 fr. par an. Dirigé par le D^r Abel Hureau de Villeneuve, 95, rue Lafayette.

Les Arts libéraux. Mensuel, 6 fr. par an, 44, rue des Petites-Ecuries.

Bulletin de la réunion des officiers. Paraît tous les samedis. Par an : pour les membres de la Réunion, 15 fr. ; pour les personnes étrangères à l'armée française, 24 fr. pour la France, 27 fr. pour le reste de l'Europe.

La Chaîne d'Union de Paris, journal de la maçonnerie universelle. Mensuel, 12 fr. par an. Directeur, M. Eugène Hubert, 9, rue de l'Estrapade.

La Chaîne magnétique. Mensuel. 6 fr. par an. M. Louis Auffinger, 15, rue du Four-Saint-Germain.

L'Écho des villes d'eaux, bains de mer et stations hivernales. Bi-mensuel. Directeur : D^r Macé. Paris, 8 fr. ; départements, 10 fr., 82 rue d'Amsterdam.

L'Esprit, journal spiritualiste. Hebdomadaire. 15 fr. par an, 5, boulevard Denain.

La Graphologie, journal des autographes. Bi-mensuel. 10 fr. par an. M. Adrien Varinard, 32, rue de Vaugirard.

Journal des Mères, revue illustrée de la famille sous la direction de M^{me} Anna Eyre. Bi-mensuel. 12 fr. par an, 28, rue Saint-Georges.

Journal du Ciel, notions populaires d'astronomie pratique. Hebdomadaire. 6 fr. par an pour toute notre planète. M. Joseph Vinot, cour de Rohan.

Journal du Magnétisme. Mensuel. 6 fr. par an. M. H. Durville, 6, rue de l'Echiquier.

Revue spirite et Bulletin de la Société scientifique d'études psychologiques. Mensuel. 10 fr. par an. 5, rue des Petits-Champs.

Les Soirées littéraires, journal de la famille. Publication illustrée paraissant le dimanche. 5 fr. par an. Administration, 32, rue de Paradis.

Licht, mehr Licht! (Lumière, plus de Lumière!). Revue psychologique hebdomadaire. 10 fr. par an. M. de Rappard, 41, rue de Trévise.

Annuaire des Musées cantonaux et des autres institutions cantonales d'initiative privée

M. Edmond Groult, D^r en droit, à Lisieux (Calvados).

L'Anti-Matérialiste, bi-mensuel. 5 fr. par an. M. P. Verdad, 4, rue de la Boucherie, à Nantes (Loire-Inf.).

Bibliothèque et Observatoire populaires de Dieu-le-fit (Drôme), feuille rédigée par M. J.-C. Couesland.

Le Devoir, revue des questions sociales. Hebdomadaire. 10 fr. par an. M. Godin, directeur-gérant, fondateur du *Familistère*, à Guise (Aisne).

Revue mensuelle des fêtes d'enfants, des distributions de prix et de l'éducation civique. 5 fr. par an. M. Henri de Sabatier-Plantier, à Ners, par Vézénobres (Gard).

Le Rossignol, organe de la Société poétique méridionale. Mensuel. 2 fr. par an. M. Ed. Sansot, secrétaire, à Aignan (Gers).

La jeune Belgique. Bi-mensuelle. 3 fr. 50 par an pour la Belgique ; le port en sus pour l'étranger. 81, rue de la Maleleine, à Bruxelles.

Le Moniteur de la Fédération belge. Bi-mensuel. 2 fr. 50 par an. 11, rue de l'Empereur, à Bruxelles (Belgique).

Le Messager. Bi-mensuel. 5 fr. par an. M. J. Houtain, 37, rue Florimont, à Liège (Belgique).

Le Phare, organe de l'Union spiritualiste et du cercle Mesmer de Liège. Mensuel. 4 fr. par an. 33, quai Saint-Léonard, à Liège.

De Rots, journal spirite mensuel, en flamand et en français. 3 fr. par an. M. A. Dossaer, 52, rue Saint-François, à Ostende, Belgique.

Lumière et Liberté, journal populaire, instructif, philosophique, émancipateur. Mensuel. 3 fr. par an. Imprimerie nationale, 8, rue des Pâquis, à Genève, Suisse.

El Buen Sentido (le Bon Sens). Mensuel. 15 fr. par an. Calle Mayor, 81 — 2^o à Lérida (Espagne).

El Criterio Espiritista. Mensuel. 10 fr. par an. San Bartolomé, 13, principal Derecha, à Madrid.

El Faro (le Phare), revue bi-mensuelle d'études psychologiques et magnétiques. Limones, 10, à Séville.

Revista de Estudios psicologicos. Mensuelle. Direction, Balmes, 6 pral, à Barcelone (Espagne).

Bolletino del naturalista collettore. Mensuel. 3 fr. par an. Casimir Coli, via di Citta, 14, à Sienne (Italie).

The Herald of Progress (le Messager du Progrès). Hebdomadaire. 29, Blackett Street à Newcastle-on-Tyne (Grande-Bretagne).

Banner of Light (l'Etendard de la Lumière). Hebdomadaire. 18 fr. par an, 9, Montgomery Place, à Boston, Massachusetts (Amérique du Nord).

Mind and Matter (l'Esprit et la Matière). Hebdomadaire. 13 fr. par an, 713, Sansom Street, à Philadelphie, Pensylvanie (Am. du N.).

Religio-philosophical Journal. Hebdomadaire. M. C. Bundy, 92, La Salle street, à Chicago, Illinois. États-Unis.

The Two Worlds (les Deux Mondes), relation et exposition du spiritualisme moderne. Hebdomadaire, 8 fr. par an, n^o 100, Nassau Street, à New-York.

N. B. — Les prix d'abonnement des journaux étrangers indiqués ci-dessus sont les prix demandés pour l'Europe.

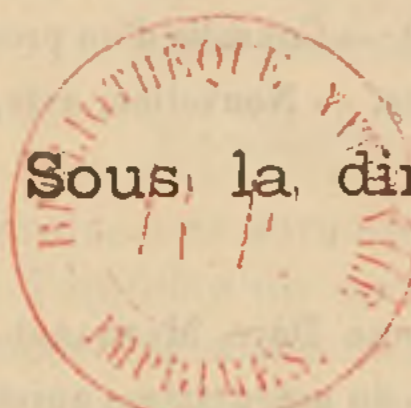
LA LUMIÈRE

SCIENCES — ARTS — LITTÉRATURE — MORALE

RÉVÉLATIONS ET EXPÉRIMENTATIONS DU NOUVEAU SPIRITUALISME

REVUE MENSUELLE

Sous la direction de M^{me} LUCIE GRANGE



Ne dites jamais ces mots : « Je ne connais pas, donc c'est faux. » — On doit étudier pour connaître, connaître pour comprendre, comprendre pour juger. *NARADA, philosophe hindou.*

N° 5. — 15 JUILLET 1882

SOMMAIRE : Les Faits parlants, Lucie GRANGE. — Le Spiritualisme dans l'histoire, Eugène BONNEMÈRE. — Étude philosophique sur le crime de séduction : I. Recherche de la paternité, MARICOT. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire (suite). — Voix des esprits. — Voix de l'humanité. — Superstitions, erreurs et préjugés. — Nouvelles, petite correspondance.

ABONNEMENTS

Un an : 5 francs. — Six mois : 3 francs

(FRANCE ET ÉTRANGER)

Les abonnements partent du 15 mars ou du 15 août

On s'abonne sans frais chez tous les libraires et dans tous les bureaux de poste

On peut aussi adresser directement un mandat à M. Jean DARCY, administrateur,

75, boulevard Montmorency, à Paris

(Gare d'Auteuil, tête de lignes des omnibus d'Auteuil-Madeleine et d'Auteuil-Saint-Sulpice)

Un numéro spécimen est envoyé sur demande affranchie accompagnée de 30 centimes en timbres-poste

Cette publication ne se trouve pas dans les kiosques

et ne se vend pas au numéro, si ce n'est comme spécimen ou pour compléter les collections des abonnés

MM. les Libraires-Commissionnaires s'adresseront, pour les abonnements et les réassortiments,

à la LIBRAIRIE UNIVERSELLE, 16, rue d'Argenteuil (Avenue de l'Opéra)

Pour la Belgique, adresser les mandats à M. BEVNS (*Moniteur de la Fédération belge*), 14, rue de l'Empereur, à Bruxelles

Prix du numéro : 50 centimes

SOMMAIRE DU N° 1. — 15 MARS.

Considérations générales, LUCIE GRANGE. — La question du magnétisme animal, MATHAREL. — Académie des sciences. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire. — Superstitions, erreurs et préjugés. — Bibliographie : Les œuvres de M. Camille Flammarion, L. G. — Nouvelles, avis, petite correspondance, etc.

SOMMAIRE DU N° 2. — 15 AVRIL.

Un sixième sens, LUCIE GRANGE. — Que ni le dogme ni l'athéisme ne sont éducateurs, Edme DARDENNE. — Bienfaits du magnétisme animal, MATHAREL. — Faits extraordinaires en Touraine relatés par M. Léon DENIS. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire (suite). — Condorcet, J. D. — Conseils d'un proscrit à sa fille, CONDORCET. — Hygiène et médecine. — Superstitions, erreurs et préjugés. — Nouvelles, avis, etc.

SOMMAIRE DU N° 3. — 15 MAI.

Suprême hommage. — Impuissance du positivisme, LUCIE GRANGE. — Jeanne Darc, MATHAREL. — Les juges infailibles ou persécuteurs et persécutés, MARICOT. — Dangers et abus du magnétisme animal, MATHAREL. — Prédiction de Cazotte rapportée par LA HARPE. — Cazotte. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire (suite). — Conseils d'un proscrit à sa fille (suite), CONDORCET. — Voix de l'humanité. — Bibliographie, nouvelles, avis, petite correspondance, etc.

SOMMAIRE DU N° 4. — 15 JUIN.

L'Ère nouvelle, LUCIE GRANGE. — Le spiritualisme dans l'histoire, Eugène BONNEMÈRE. — Dangers et abus du magnétisme animal, MATHAREL. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire (suite). — Conseils d'un proscrit à sa fille (fin), CONDORCET. — Les femmes dont on ne parle pas, *M^{me} de Condorcet*, LUCIE GRANGE. — Voix des esprits. — Voix de l'humanité. — La question juive, EL. — Garibaldi, F. — Dona Fernandez et Dona Amigo, J. D. — Nouvelles, avis, petite correspondance.

Nous serons très reconnaissants à ceux de nos lecteurs qui voudront bien nous faire parvenir une liste de noms de personnes auxquelles nous pourrions envoyer un numéro d'essai et nous remercions tout particulièrement ceux qui dans un but de louable propagande ont pris plusieurs abonnements à la fois.

Lorsqu'un timbre d'affranchissement ne sera pas renfermé dans une lettre demandant des renseignements, il sera répondu sommairement, s'il y a lieu, par la petite correspondance.

Les lettres non affranchies sont rigoureusement refusées.

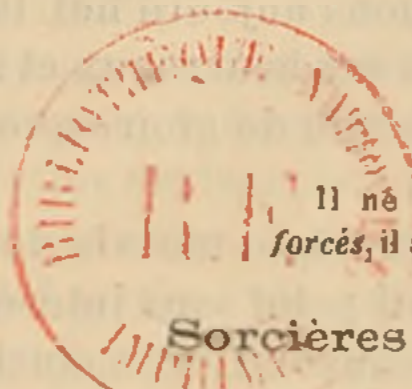
Le dictionnaire annoncé dans notre premier numéro commencera aussitôt après l'histoire extraordinaire *Fra Popoli*. Il sera placé dans le milieu du journal de façon à pouvoir s'en détacher pour former un volume à part. Ce volume sera le commencement d'une bibliothèque spéciale publiée sous le titre de :

BIBLIOTHÈQUE DU NOUVEAU SPIRITUALISME

Messieurs les Auteurs et les Éditeurs sont priés de nous adresser deux exemplaires des ouvrages concernant les matières traitées dans cette revue et dont il pourrait être rendu compte.

LA LUMIÈRE

LES FAITS PARLANTS



Il ne s'agit point ici de faits forcés, il s'agit de la force des faits.

Sorcières

Ne plus croire à la sorcellerie et employer à tout propos l'épithète de sorcière est une des inconséquences flagrantes de notre temps. Et ce qu'il y a de très singulier en ceci, c'est que le même mot selon le ton qu'on met à le prononcer a une signification très différente : il est injure ou flatterie.

L'homme qui dit en parlant d'une femme : « C'est une vieille sorcière » fait un mouvement dédaigneux en arrière qui est absolument l'opposé de celui qu'il fera s'il dit : « Toutes les femmes sont un peu sorcières. »

Si l'on confond arbitrairement dans une même désignation des défauts et des qualités, des laideurs et des attrait, et que le sens de ce mot n'ait de valeur que d'après une modulation de langage, une posture ou un geste, au moins est-on unanime sur un point : celui de n'éprouver plus aucun effroi superstitieux à propos de la sorcière la plus vieille et la plus laide, c'est-à-dire la plus fatalement ensorcelée et ensorcelante. Toutes broussailles fantastiques de l'imagination exubérante et de l'intelligence faussée disparaissent devant les claires démonstrations des faits modernes. La lumière scientifique et philosophique du XIX^e siècle se projette en tout et partout.

Dans la correspondance adressée de Rome au journal *le Var*, on lit à ce sujet les lignes suivantes confirmant cette vérité, générale aujourd'hui :

La Nuit des Sorcières

« Une ancienne tradition voulait que la nuit de la Saint-Jean les sorcières fissent leur sabbat. Au temps des croyances populaires, on disait qu'elles se rendaient sur la place Saint-Jean, à cheval sur leurs balais. On en était si persuadé, que l'on trouve dans les livres canoniques l'excommunication contre elles.

« Aujourd'hui on n'en a plus peur, puisque cent mille Romains et Romaines de tout âge, de tout sexe, se rendent sur le lieu ; ils remplissent la place, les degrés de la basilique, la voie qui mène à Sainte-Croix de Jérusalem, l'enceinte Aurélienne, et le trop plein se répand même hors de la porte, sur la voie Appia. Ce sont des charrettes, des carrioles, des gargotes improvisées, des tonneaux de vin, des tentes où l'on fricasse, empestées de l'odeur des mets favoris, des limaces à l'oignon et à l'ail. Tout cela est illuminé, de manière que le poète Seicentiste qui appelait les étoiles du ciel splendide : *Brillants sequins de la Banque de Dieu*, serait doublement émerveillé, car la région de la Basilique n'est pas moins illuminée que le ciel.

« C'est une joie populaire immense. Les belles Transtévérines ne sont pas les moins actives à manger les escargots dans leur assaisonnement de haut goût.

« Le *High life* s'en mêle aussi. Vers les deux ou trois heures du matin, on voit arriver les carrosses armoriés où l'aristocratie vient jouir de la vue de ces joies populaires, qui se prolongent au delà des blancheurs de l'aube. »

Je ne voudrais pas empiéter sur la spécialité de notre éminent collaborateur M. Eugène Bonnemère : le *Spiritualisme dans l'histoire*, mais j'ai sous les yeux deux faits intéressants et je ne résiste point au désir de les faire connaître. Ils sont tirés du *Phare* de Liège qui les a reproduits d'après le journal *le Siècle* :

« Le rédacteur du *Siècle* établit, l'histoire en main, que les hommes les plus remarquables, politiques ou autres, ont cru à la puissance des devins, des magiciens, des sorciers, « c'est-à-dire des tireuses de cartes de leur temps. »

« Il passe en revue Saül, Moïse, Suétone, Claude, Galba, etc., rappelle les sorts homériques et virgiliens que le christianisme remplaça par les sorts des Livres saints (*Sortes Sanctorum*) etc.

« S'il faut en croire la princesse Palatine, le duc de Malborough consultait, lui aussi, les sor-

cières. « Il y en avait une à Francfort, écrit-elle, qui jouissait d'une grande réputation. Il la fit venir et la retourna en tous sens pour savoir s'il serait heureux dans cette campagne (celle de 1705). Elle lui dit que la fortune lui serait favorable, pourvu qu'il se gardât d'une chose, à savoir : « livrer bataille à un général qui porterait « à l'épée des rubans donnés par une belle princesse. » Là-dessus Malborough envoie des espions à l'armée de Villars ; on lui dit que l'épée du maréchal est sans rubans, il se prépare à la bataille. Mais le lendemain il apprend que cette même épée a sa garde parée d'un flot de rubans envoyés par la princesse de Conti, et immédiatement il déguerpit.

« Louvois était, sur ce chapitre, tout aussi crédule que Malborough.

« Ayant appris qu'un major évoquait les génies dans un verre d'eau, il le fit venir. A cette époque, il était dans les meilleurs termes avec la Dufrenoy, et le matin même, étant seul chez elle, il avait pris un bracelet d'émeraudes pour qu'elle fût en peine et le cherchât. Personne, croyait-il, ne l'avait vu. Il en venait justement quand il se fit faire l'évocation. Le ministre demanda au sorcier d'évoquer l'esprit et de lui dire à quoi, lui Louvois, il pensait. « A une fort belle dame, répondit l'autre, qui cherche en ce moment un objet avec grande angoisse. — Quel objet? — Un bracelet d'émeraudes. — Que l'esprit fasse apparaître celui qui l'a pris. » Alors le sorcier se mit à rire. « Mais je le vois, cet homme, il est habillé comme vous et vous ressemble. » Là-dessus, Louvois devint pâle comme un mort, tira le bracelet de sa poche et, à partir de ce jour, crut tout ce que l'autre voulut lui conter. »

Les annales historiques sont remplies de faits semblables. Secrètement ou ouvertement, grands et petits se sont courbés devant cette puissance fascinatrice du merveilleux à laquelle on a donné tant de noms et qui n'était que la manifestation sous des formes diverses, d'une seule et grande vérité mal définie.

En vertu de la loi naturelle du progrès par le cœur et par la raison, les faiseuses de sorts et de poisons n'existent plus ; cette même loi qui transforme à son insu le juge le plus redoutable fera accomplir l'œuvre de réhabilitation par les auteurs mêmes des *Arrêts notables*.

Inutile de redire l'histoire sinistre trop connue de ces malheureuses plongées dans les noirs abîmes d'un passé d'ignorance et de cruauté ; quand nous évoquons aujourd'hui la sorcière, c'est pour plaindre ses bourreaux et la contempler, elle, dans l'auréole de gloire que lui a faite le martyr.

Établir une chronologie morale de la sorcellerie, cela ne serait point sans intérêt. Qui sait même si l'on ne découvrirait pas ainsi de bonnes preuves à l'appui pour plaider la grande affaire de la femme déçue et sa réhabilitation. Étant connues les causes qui font particulièrement surgir les sorcières, on s'intéresse à elles. Les pièces historiques sont des arguments en leur faveur. Et dans toutes ces histoires et les procès qui en sont nés, si vraiment on voulait chercher le diable, c'est toujours l'homme qu'on trouverait.

A quels moments apparaissent les sorcières ? Michelet l'a dit : « Dans les temps de désespoir ». Qui est auteur de ces temps-là ?

La guerre et la famine, la misère et le délaissement créent la sorcière.

Depuis la voyante celtique et germanique jusqu'à nos jours, on a vu surgir aux grandes époques de douleurs *l'illuminisme de la folie lucide*, d'où dérive la puissance de la *conception solitaire*, la parthénogénèse que nos physiologistes « reconnaissent maintenant dans les femelles de nombreuses espèces pour la fécondité du corps, et qui n'est pas moins sûre pour les conceptions de l'esprit. »

Ombres séraphiques des Velléda, des Geneviève, des Jeanne Darc et de vos sœurs en haute sorcellerie, tressaillez de satisfaction, les éblouissantes clartés que vos esprits lucides entrevoyaient se montrent à nous. Saluons ensemble l'aurore des temps nouveaux !

Les bûchers sont éteints. La liberté de penser, de dire, sinon de prédire, est accordée. Plus il y a de liberté, moins il y a d'aberrations quand cette liberté émane de la sagesse et du raisonnement ; et ainsi se prépare l'avenir dans l'entente et la paix entre les idées et les hommes.

Toute chose transformée exige un mot nouveau pour la désigner. Sorciers et sorcières ont fait place aux

Médiums

Cette dénomination signifie : Intermédiaires entre les esprits et les hommes.

Nous voici sur un terrain brûlant.

La *médiumnité* ou faculté desdits médiums est chose répandue plus qu'on ne le pense, mais la science officielle qui n'est souvent que de l'officielle ignorance en dénie l'origine véritable. A force de vouloir remonter des effets à leurs causes, certains médecins ont découvert le siège de l'inspiration ailleurs que dans le cerveau, et c'est par un système de pressions ovariennes qu'ils prétendent réduire à néant toute élucubration de visionnaire.

Le mot d'hystérie est devenu pour eux synonyme de médiumnité.

Mais ces docteurs émérites qui ont placé la cause beaucoup plus bas que l'effet et déployé leur zèle excessif à n'expérimenter que sur des corps féminins malades, ne pouvaient point trouver que sous ce rapport « bon nombre d'hommes sont femmes. » Et les voilà maintenant dans cette cruelle alternative, en face du nombre croissant des médiums masculins, ou de leur accorder un utérus ou d'avouer qu'ils se sont trompés.

Je suis sûre qu'ils inclineront de préférence pour la première raison : jamais un docteur ne se déjugera.

Cette particularité originale en vaut beaucoup d'autres de même source. Il serait trop long d'en parler.

Le Moniteur de la Fédération belge reproduit deux pensées du *Banner of Light* au sujet de la médiumnité, faculté belle et utile :

I. — « La médiumnité est au spiritualisme ce que le microscope est à la science. »

II. — « La médiumnité est la question fondamentale dans le mouvement connu sous le nom de spiritualisme moderne. »

Ce que nous nommons dans *la Lumière*

Le nouveau Spiritualisme

est l'ensemble expérimental, scientifique, philosophique, religieux et moral résultant de l'exercice de cette noble faculté et de la doctrine qui en découle. Nous notons en passant les opinions contradictoires, mais nous nous attachons sage ment et fortement à l'enseignement par les faits.

Il ne s'agit point ici de *faits forcés*, il s'agit de la *force des faits*.

Toute confusion entre une faculté susceptible

de développements gradués, calmes et compréhensibles et une maladie spasmodique à crises délirantes est impossible.

Dire que nous trouvons une valeur estimable et même une grande importance à la médiumnité, c'est dire que nous croyons aux *esprits*.

Peut-on avoir foi en l'immortalité et ne pas croire aux esprits ?

Peut-on croire aux esprits et ne pas croire que leurs manifestations soient une chose naturelle, un fait voulu de Celui qui créa tout dans un but utile et nous fit tous pour l'échange fraternel dans le solidaire amour ?

Et si l'on croit possibles les manifestations des esprits, le devoir n'est-il pas de leur en faciliter les moyens ?

Les savoir comprendre, n'est ce point une preuve de supériorité intellectuelle, de maturité de la raison ; et les aider en les aimant, n'est-ce point la marque d'une générosité morale, source de nos propres bonheurs ? A l'inspiré, docile et bon, l'inspirateur prodigue les joies intimes, car toute bonne action porte en elle-même sa récompense.

A ceux qui nient qu'il revienne quelque consolation et quelque bien de ces rapports spirituels des vivants avec les morts ou plutôt des visibles avec les invisibles, nous soumettons le récit suivant tiré du *Messenger* de Liège, et nous l'intitulons :

La raison d'une conversion

Un éminent clergyman méthodiste de Newnan, Ga., s'est converti au spiritualisme. Il n'y a pas longtemps, ce clergyman, le révérend R. W. Bingham, perdit sa femme. Cette perte l'accabla au point que ses amis craignaient pour sa raison, lorsque subitement sa prostration cessa et il reprit son travail pastoral avec une nouvelle vigueur. Ses ouailles ne pouvaient se rendre compte de ce changement soudain, mais lui-même en expliqua le mystère dans un sermon qu'il fit sur les visitations surnaturelles, et où il déclara qu'il croyait fermement aux communications des esprits des morts avec les vivants, comme il est décrit dans plusieurs passages de l'Écriture Sainte. Il informa sa congrégation qu'au moment où son chagrin était au paroxysme, Dieu avait permis à sa sainte femme de lui apparaître corporellement.

Elle lui avait dit qu'elle était heureuse et qu'elle continuait à veiller sur lui. Une autre fois, au milieu de la nuit, il entendit une musique céleste, sa femme lui apparut de nouveau, et il conversa encore avec elle. « Je sais, dit-il pour finir, que je ne suis ni fou ni superstitieux, et je douterais plutôt de ma propre existence que de la vérité et de la réalité de ce que je viens de vous raconter. »

Cet exemple est pris entre une multitude d'autres. Je ne crois point être trop téméraire en avançant qu'il n'y a peut-être pas une personne au monde qui n'ait eu dans le cours de sa vie une preuve intime quelconque de l'existence des esprits.

Les moyens par lesquels peuvent se manifester les esprits sont nombreux et variés. Comme il est très probable que beaucoup d'abonnés de *la Lumière* ne les connaissent pas, ou se sont fait une fausse idée de cette pratique, nous entreprendrons de les leur faire connaître et nous recevrons avec reconnaissance toute observation ou tout document inédit à ce sujet.

Des expériences médianimiques ont eu lieu et se renouvelleront chez nous. Mais cette causerie étant déjà trop longue, nous sommes forcés bien à regret d'en renvoyer le compte rendu à notre prochain numéro.

LUCIE GRANGE.

LE SPIRITUALISME DANS L'HISTOIRE

II

C'est toujours en maugréant contre ceux qui s'en vont consulter les *sorciers*, ces ancêtres directs de nos somnambules, que le pieux duc de Saint-Simon rapporte des faits d'autant plus indéniables qu'ils sont attestés par un témoin des plus mal disposés à leur égard.

Il était lié d'une amitié très étroite avec un mousquetaire nommé le comte de Coctquen. A la veille d'entrer en campagne, celui-ci vint à Paris « se faire dire la bonne aventure par une femme nommée la Duperchoir, qui en faisait secrètement métier ! Elle lui dit qu'il serait noyé, et bientôt. » Il raconta le fait à Saint-Simon qui « le gronda d'une curiosité si dangereuse et si folle. » Passe encore s'il était menacé de quelque arquebusade ou de quelque coup d'épée. Mais lui, un gentilhomme, lorsqu'il s'en allait guerroyer en Allemagne, mourir noyé comme un jeune chien que l'on jette à l'eau pour s'en débarrasser !... N'était-ce pas le comble de l'impossible et de l'extravagance !...

Coctquen se met en route. En passant à Amiens, il apprend qu'il s'y trouve « un autre homme de ce métier ». Il va le consulter et obtient la même réponse : « Vous mourrez noyé, et bientôt. » Si expressément averti, il eût dû fuir l'eau comme chat échaudé. Mais c'était écrit, et on n'échappe pas à sa destinée. A quelques jours de là, comme il passait sur les bords de l'Escaut, il y voulut abreuver son

cheval et « s'y noya en présence de tout le régiment sans pouvoir être secouru. »

Quelques années plus tard, en 1701, il existait à Paris une femme de piété et de mœurs irréprochables, dont Saint-Simon trace le portrait avec cette plume merveilleuse qui laisse loin derrière elle le pinceau des peintres les plus habiles. Je veux parler de M^{lle} Rose, célèbre béate à extases, à visions, à conduite fort extraordinaire et qui dirigeait ses directeurs. C'était une vieille Gasconne, ou plutôt du Languedoc, qui en avait le parler à l'excès, carrée, entre deux tailles, fort maigre, le visage jaune, extrêmement laid, des yeux très vifs, une physionomie ardente, mais qu'elle savait adoucir ; vive, éloquente, savante, avec un air prophétique qui imposait. Elle dormait peu et sur la dure, ne mangeait presque rien, assez mal vêtue, pauvre et qui ne se laissait voir qu'avec mystère. Cette créature a toujours été une énigme, car il est vrai qu'elle était désintéressée, qu'elle a fait de grandes et surprenantes conversions qui ont tenu, qu'elle a dit des choses fort extraordinaires, les unes très cachées qui étaient passées, d'autres à venir qui sont arrivées, qu'elle a opéré des guérisons surprenantes sans remèdes, et qu'elle a eu pour elle des gens très sages, très précautionnés, très savants, très pieux, d'un génie sublime, qui n'avaient ni ne pouvaient rien gagner à cet attachement et qui l'ont conservé toute leur vie... »

Les extatiques ne furent pas rares pendant le long règne de Louis XIV. Il y en a eu une plus célèbre que « M^{lle} Rose, » mais que Saint-Simon ne put connaître, par l'excellente raison qu'il n'avait que quatre ans quand elle mourut, en 1680. Antoinette Bourignon se vit poursuivie pour crime de sorcellerie, et souvent chassée des lieux où elle venait demander une retraite de quelques jours. Elle erra par le monde, vivant dans le commerce des esprits, et se consolant avec les morts de l'ingratitude des vivants. Elle voyait, elle entendait, elle écrivait, sous la dictée des esprits, et ses ouvrages ont été recueillis en vingt-deux gros volumes, d'une lecture difficile. Un disciple de Descartes, Poiret, prétendit réduire en doctrine les ouvrages d'Antoinette Bourignon, et ceux qui liront la biographie dont il a fait précéder son livre *De l'Économie de la nature* (1686) demeureront convaincus qu'elle était ce que l'on appellerait aujourd'hui un « médium écrivain, » parfaitement inconscient et involontaire.

Le comte de Boulainvilliers fut assurément une des grandes intelligences de la fin du XVII^e siècle et du commencement du XVIII^e siècle. Ses travaux historiques furent considérables, et l'on consulte encore avec fruit ses ouvrages : *Histoire de l'ancien gouvernement de la France* ; — *État de la France* ; — *Recherches sur l'ancienne noblesse de France*. Saint-Simon, qui l'aimait et l'estimait fort, ne lui reproche que sa passion pour l'astrologie.

Le trône de Louis XIV était bien entouré. Le roi-soleil avait le grand Dauphin, son fils, qui, lui, en avait trois, les ducs de Bourgogne d'Anjou et de Berry. Le comte de Boulainvilliers avait prédit cependant que ni le fils, ni aucun des trois petits-fils de Louis XIV ne lui succéderaient. Qui pouvait prévoir alors que Louis XIV verrait mourir trois générations de rois, et qu'il aurait pour successeur le second des fils du duc de Bourgogne !...

Plus tard, en 1722, Saint-Simon consigne dans ses mémoires la mort « du comte de Boulainvilliers à soixante ans, qui avait prédit tant de choses vraies et fausses, mais qui ne se trompa point à l'année, au mois, au jour et à l'heure de sa mort, comme aussi il avait rencontré juste à celle de son fils unique. »

Le noble duc constate qu'après la mort de

Fénelon quelqu'un avait prédit que ses trois premiers successeurs mourraient sans jamais avoir mis le pied dans leur diocèse de Cambrai. Bien que, dans ce temps-là, les prélats ne résidassent guère qu'à Versailles, cela parut dépasser les bornes du possible et l'on rit de la prédiction. Elle se réalisa cependant. D'Estrées tint le siège archiepiscopal de 1715 à 1718, sans y être jamais venu, avant, pendant ni après sa nomination. La Trémouille lui succéda de 1718 à 1720. Il était notre ambassadeur à Rome, où il mourut. L'implacable duc de Saint-Simon lui a fait en dix lignes son oraison funèbre.

« Le cardinal de la Trémouille mourut à Rome assez méprisé, et à peu près banqueroutier. Il avait pourtant des pensions du roi, et les fortes rétributions attachées au cardinal chargé des affaires du roi, le riche archevêché de Cambrai, de 150,000 livres de rentes, et cinq abbayes dont deux fort grosses. Son ignorance, ses mœurs, l'indécence de sa vie, sa figure étrange, ses facéties déplacées, le désordre de sa conduite ne purent être couverts par son nom, sa dignité, son emploi. »

Son successeur trouva néanmoins moyen de le faire regretter, car ce fut l'infâme cardinal Dubois (1720-1723). Il y avait des évêques *in partibus infidelium*. C'était le contraire à Cambrai, où les fidèles ne pouvaient avoir que des prélats infidèles.

Depuis l'arrivée de Catherine de Médicis et de ses Italiens en France, l'astrologie n'avait jamais cessé d'être en faveur secrète à la cour. Chacun agissait avec des procédés divers. Une amie de Saint-Simon, « la maréchale de Clémahaut croyait avoir une grande connaissance de l'avenir par l'art des petits points ; et comme, Dieu merci, ajoute-t-il, je ne sais ce que c'est, je n'expliquerai point cette opération, en laquelle Madame (la duchesse d'Orléans) avait aussi beaucoup de confiance. » Elle avait prédit à la mère du régent qu'elle, la maréchale, mourrait la première. A l'époque du sacre du jeune roi Louis XV, la duchesse hésitait à faire le voyage. Elle consulta son amie, « qui lui répondit fermement : « Partez, madame, en toute sûreté, je me porte bien. » Mais lorsqu'elle rentra à Paris, la maréchale était morte le 27 novembre 1722. » Madame fut d'autant plus touchée de la perte de cette ancienne et intime

amie, qu'elle savait que les petits points avaient toujours prédit qu'elle lui survivrait, mais que ce serait de fort peu. »

Elle mourut, en effet, douze jours après, le 8 décembre.

(A suivre.)

EUGÈNE BONNEMÈRE.

ÉTUDE PHILOSOPHIQUE SUR LE CRIME DE SÉDUCTION

I. — RECHERCHE DE LA PATERNITÉ

L'humanité, être collectif, se compose de deux individualités : l'homme et la femme. Logiquement, l'une devrait vouloir et faire le bonheur de l'autre : il n'en est pas ainsi. L'homme, en pleine adolescence, s'étudie déjà à surprendre la vertu de sa petite amie d'enfance¹. Il la désire, cette aimable jeune fille, non pour femme, mais pour maîtresse, et pour triompher plus aisément de ses résistances, il prend conseil de ces vieux praticiens, de ces infâmes vieillards qui ont passé leur vie dans la corruption. Son arme favorite, celle qui doit frapper juste, c'est la promesse de mariage. Il fait miroiter aux yeux éblouis de la pauvre fillette tous les charmes d'un brillant avenir, tout le clinquant doré d'une trompeuse richesse. Elle cède, hélas ! et se croit sûre désormais de la fidélité et de l'affection de celui auquel elle a livré son honneur. Faute innocente dont les conséquences seront terribles !...

En effet, quelle est, souvent, la conduite du séducteur ? Celui-ci, avec le temps, ne trouve plus dans la possession de l'être tant désiré, les plaisirs des premiers jours. Son imagination, toujours en délire, vole à d'autres conquêtes : il poursuit enfin son ignoble métier de Lovelace !...

Mais toi, pauvre enfant, toi qui avais rêvé une vie heureuse, qu'es-tu devenue ? Triste et découragée, tu portes seule toute la honte d'une mauvaise action dont le véritable fauteur est ton infidèle amant. Le remords trouble ta conscience et si la rumeur publique te condamne, si les gens *bien pensants* te conspuent, c'en est fait de ton avenir : ta place est prise ici-bas ; tu es devenue le paria de la société...

Que feras-tu donc ? Forte de ton innocence morale, forte de la lâcheté de ton vil séducteur, tu dédaigneras peut-être l'opinion publique, tu vivras courageuse et résignée, méprisant cette

société égoïste qui ne laisse même pas ouverte une porte au repentir sincère ; mais au contraire, si ta conscience timorée te reproche, comme un crime, un instant de faiblesse, tu voueras sans doute, sur le conseil de ta famille ou de ton confesseur, ton existence à la triste vie claustrale : ta belle jeunesse se flétrira, s'étiolera, pour y mourir, dans une de ces cellules où les religieuses n'ont que *Jésus pour époux*.

Tel est, en réalité, le phénomène social qui s'accomplit régulièrement et sans bruit dans notre siècle de lumières. Les couvents sont les refuges habituels des jeunes filles, — principalement des riches — dont un premier amour a été malheureux. Mais il est une conséquence plus fréquente, plus fatale encore de leur séduction et de leur abandon : c'est celle où elles vont, folles de désespoir, recruter le personnel de ces maisons honteuses que la loi tolère et autorise même, sous prétexte qu'elles sont un *mal nécessaire*.

Voilà pour le cas de séduction simple ; mais la question se complique étrangement lorsque la jeune fille devient mère, sans être certaine d'avoir pour époux le père de son enfant. Dans cette conjoncture, il lui est impossible de cacher sa faute ; nous nous trompons : une dernière ressource lui reste, celle du crime, celle de l'infanticide. Monstrueuse extrémité à laquelle se résolvent chaque jour bon nombre de jeunes filles qui étouffent la voix de la nature pour écouter celle du désespoir, de la honte et souvent de la misère. Elles se soustraient rarement à la justice ; la loi les frappe, sans atteindre toutefois le vrai coupable, le séducteur.

Mais cette anomalie de la loi, la jeune fille la connaît ; son amour maternel l'emporte ordinairement sur l'amour irréfléchi de ses vingt ans ; elle se fait justice, à elle et à son enfant.

Exaspérée, préméditant froidement son forfait, elle prend habilement ses mesures pour atteindre son séducteur. Le poison, le vitriol et le revolver sont les armes habituelles de sa vengeance. Rarement, elle manque son but. Que fait-elle

1. Il va sans dire que nous parlons d'une manière générale et qu'il existe, heureusement, de très nombreuses exceptions.

ensuite? Elle va se remettre entre les mains de la justice; elle lui avoue tout, et sa chute et son crime.

La *Gazette des Tribunaux* rapporte fréquemment le récit émouvant de ces sortes d'homicides. Au jour de la sentence, l'auditoire est nombreux et le jury, perplexe, rend souvent, — chose étonnante — un verdict de non-culpabilité.

Quel problème s'agite donc sous ce drame lamentable constamment renouvelé? C'est que, moralement, le droit prime la force; c'est qu'il y a péril social.

En effet, d'un côté, se trouve l'être faible, innocent, que ne protège pas suffisamment la loi; de l'autre côté, il y a cette foule maudite de corrupteurs, jeunes gens et vieillards, personnifiée dans un seul être : la *procureresse*, « race infâme, dit Legouvé, qui séduit au profit d'autrui et pour de l'argent. » — La jeune fille qui peut, à quinze ans, disposer de son cœur, est ordinairement incapable de démasquer les embûches qui sont tendues à sa vertu. C'est donc bien à tort que la Convention, — laquelle a pourtant fait de si grandes choses — disait qu'elle ne voyait dans la séduction que « le consentement de deux volontés ». La partie n'est pas égale du moment où l'un des adversaires est armé, tandis que l'autre ne l'est pas; c'est ce que, du reste, comprennent les juges actuels, puisqu'ils acquittent souvent la jeune fille qui, pour cause d'abandon, tue celui qui l'a séduite et trompée.

D'autre part, cette question du crime de séduction passionnée, depuis quelques années, le public français. Diverses solutions ont été proposées à ce problème social; mais la seule qui paraisse pratique, la seule qui puisse couper le mal dans sa racine, c'est le projet de loi présenté à la Chambre des députés, en 1878, par M. Bérenger, et ayant pour objet d'autoriser la recherche de la paternité.

Une loi réglementant pareille matière présente, il est vrai, de grandes difficultés et demande beaucoup de tact, de délicatesse et de ménagements dans son application; mais il faut convenir que les choses se simplifient énormément, du moment où il est né un enfant pendant les relations des deux amants. Il est encore une autre considération à faire valoir : c'est que, dès qu'un jeune homme se saurait pouvoir être atteint par la loi, il n'oserait attaquer et corrompre, de

gaieté de cœur, l'innocence d'une jeune fille et briser son avenir, en l'abandonnant après l'avoir rendue mère. Enfin, lorsque cette loi serait passée dans les mœurs, elle aurait pour elle l'opinion publique; celle-ci flétrirait le séducteur et réhabiliterait la vertu déshonorée.

Diverses raisons d'ordre majeur établissent péremptoirement les inconvénients de la non-recherche de la paternité. Nous les trouvons fort bien résumées dans un travail du docteur Lagneau de la Faculté de Paris : aussi les lui empruntons-nous et les soumettons-nous avec empressement à l'appréciation des lecteurs de *La Lumière*.

Les voici :

« L'interdiction de la recherche de la paternité, en déchargeant le père de tous les devoirs envers l'enfant naturel, contribue à accroître, dans une notable proportion, la natalité illégitime;

« L'interdiction de la recherche de la paternité, en privant l'enfant naturel de la part des secours incombant au père, contribue à rendre la natalité des enfants illégitimes beaucoup plus élevée que celle des enfants légitimes;

« L'interdiction de la recherche de la paternité paraît accroître la proportion des avortements et des infanticides, la fille-mère devenant criminelle pour échapper aux devoirs difficiles que la loi impose à elle seule;

« Enfin l'interdiction de la recherche de la paternité contribue à retarder et à diminuer la matrimonialité et par suite, à restreindre la natalité légitime, car l'homme a d'autant moins de motifs de se marier que la loi l'exonère de tous les devoirs pouvant lui incomber par le fait de ses relations extra-conjugales. »

Puisse la réforme, si opportune, si rationnelle, en faveur de laquelle nous élevons la voix, être prochainement votée par les Chambres et appliquée à tous les individus qui, par leur conduite scandaleuse, jettent un insolent défi à la morale sociale.

MARICOT.

FRA POPOLI

HISTOIRE EXTRAORDINAIRE

(Suite)

V

Manchus donne un feu d'artifice ! Cette exclamation s'échappa soudain de toutes les poitrines à la vue de paillettes brillantes sillonnant le ciel, et des lueurs fantastiques qui s'y reflétaient comme de larges rubans multicolores simples ou entrelacés.

Oubliant ses fatigues pour l'attrait d'un plaisir, la foule se rapprocha du lieu du spectacle. C'était bien une fête inattendue qui commençait, et, en son genre, d'effets remarquables. Elle avait lieu aux abords de la résidence royale transformée.

Un cordon d'hommes silencieux, plus solides que des pieux de fer, maintenait l'ordre. Au centre d'une enceinte spacieuse sur un tapis de verdure était bâtie une estrade. Cette estrade richement décorée et resplendissante était de forme ronde. Au milieu étaient placés en cercle de nombreux musiciens et sur le devant était réservée une tribune un peu surélevée, garnie de verdure et pavoisée.

Au son des instruments de musique défilèrent des hommes, des femmes et des enfants qui n'avaient point l'air gai, on eût dit qu'ils allaient assister à une cérémonie funèbre ; leur aspect morne produisait un contraste étrange avec celui de la cohue mouvante et fébrile, bruyante et presque désordonnée qui se pressait au delà du cordon humain de l'ordre. On vit ces hommes, ces femmes et ces enfants se placer symétriquement tout autour de l'enceinte intérieure, c'est-à-dire à un deuxième rang circonscrit par des poteaux. C'étaient là, sous bonne escorte, les fonctionnaires de l'ancien régime et leur famille ; c'étaient les triomphants d'hier, les vaincus d'aujourd'hui, prisonniers fatalement par le fait de leurs attaches antérieures et sévèrement tenus et surveillés par ménagement de l'avenir. Placés sous l'œil de vigilantes sentinelles, mais non torturés par les épreuves physiques, ces représentants d'un parti déchu étaient traités avec égards et sollicitude ; mais leur impuissance était certaine, les moyens de les annihiler étaient sûrs.

Manchus apparut sur l'estrade. De nouveau on allait frénétiquement l'acclamer ; mais lui, d'un air grave, d'un geste imposant, demanda le silence. Et le silence se fit. L'orchestre cessa de jouer, les gerbes de feu se perdirent dans l'obscurité.

Manchus allait prononcer un discours.

Il eut un instant de légère hésitation. Cette nouvelle affirmation de sa personne comme être vivant et comme chef du parti de l'indépendance était peut-être encore pour lui de l'imprévu. Pour un observateur, il manquait évidemment d'assurance. On le vit se pencher à l'oreille d'un homme qui paraissait remplir l'office de secrétaire et lui parler à voix basse.

— Tout est prévu, répondit celui-ci en lui présentant un rouleau de papier.

Ce qui signifiait clairement que ce discours n'avait pas été rédigé par celui qui devait le prononcer.

Manchus parut très satisfait et reprit l'air majestueux qu'il avait abandonné un instant. Il ouvrit le manuscrit, ce manuscrit était volumineux. Ses sourcils se froncèrent imperceptiblement en présence de ces feuillets nombreux de large écriture, mais il reprit rapidement possession de lui-même et commença d'une voix haute, sonore et ferme :

« Soldats de la liberté, mes amis. »

Un tonnerre d'applaudissements couvrit ces paroles. Il n'y avait pas encore matière à sensation. Qu'importe. L'auguste chef avait daigné ouvrir son auguste bouche.

Quand cette manifestation sympathique se fut apaisée, l'orateur prononça résolument son discours :

« Une rénovation sociale s'accomplit ; vous vous êtes consacrés à la cause de l'indépendance et vous êtes prêts à donner votre vie pour la défendre.

« Grâce à votre courage et à votre prudence, à tous nos efforts réunis, notre œuvre a pris en peu de temps des proportions colossales. Nous avons non-seulement rompu ouvertement avec les traditions du despotisme souverain et les préjugés de nos vieilles écoles, mais nous repo-

sons déjà sur des assises gouvernementales libérales, solides. Nous obéissons à des principes larges et nous instituons des comités fraternels qui organiseront les écoles du progrès desquelles ressortiront le bonheur et la paix des générations futures.

« En faisant choix de ma personne pour défendre vos droits contre toute tentative dynastique vous avez rendu hommage à ma loyauté et à mon désintéressement. Vos suffrages me touchent et m'honorent. Je serai digne de votre confiance et mon plus grand désir est de vous prouver par des faits mon dévouement absolu à la liberté que nous aimons. »

— Bravo! Vive la liberté!

— Vive Manchus!

Manchus salua cette foule enthousiaste et étancha les grosses gouttes de sueur qui perlaient sur son front.

Une certaine inquiétude l'étreignait. Ce discours qu'il lisait pour la première fois et n'avait jamais pensé, semblait danser en ses lignes noires devant ses yeux obscurcis. Il daigna songer qu'il eût été prudent d'en prendre préalablement connaissance et profita du bruit des bravos répétés pour dire au secrétaire :

« Pour ce qui est du passé, c'est très bien, je veux bien avoir ainsi servi ce bon peuple et agréer l'expression de sa reconnaissance; mais en ce qui concerne l'avenir dans lequel on semble m'engager à mon insu, c'est autre chose. J'entends faire quelques réserves prudentes. »

Le secrétaire darda sur lui un regard profond et méfiant, et lui répondit d'une voix sèche :

— Nous sommes tous libres, vous plus que personne en ce moment, Manchus. Arrêtez-vous ou poursuivez, c'est votre affaire.

— Un homme n'est rien, le principe est tout, ajouta d'une voix lente et grave un second personnage.

— Enfin, qui a rédigé ce discours? reprit Manchus d'un air quelque peu impatient.

— Celui sans lequel tu ne serais rien, répondit une voix sourde qui semblait sortir de dessous terre...

Manchus domina l'émotion que venait de lui causer la voix d'un invisible, voix qui ne lui était point inconnue. Il reprit machinalement son manuscrit et en acheva la lecture, tressaillant parfois de cette crainte inouïe d'entendre

parler un être qui lui paraissait d'ordre surnaturel.

« Au milieu de cette sécurité triomphante circule la sourde colère des vieux partis. En vain, nous dissimulerions-nous le danger qui existe. Nous avons des ennemis sinon à combattre, au moins à surveiller, car ils observent la situation et sauraient saisir l'occasion opportune de nous assaillir pour faire tourner contre nous nos propres armes. »

« Par ces paroles, je ne veux point vous effrayer : les défenseurs de la liberté et du droit ne peuvent connaître la peur; mais je veux vous engager à ne vous point ralentir un instant. Il faut veiller sans cesse, être prêts toujours. »

« Le moindre oubli de vos devoirs, pour conserver les biens précieux que vous avez conquis, vous serait fatal. Et, pour mieux apprécier ces biens présents et ceux que l'avenir vous réserve sous les auspices de la Liberté, ne perdez jamais de vue vos souffrances passées. »

« Souvenez-vous que vos femmes et vos filles ont été séduites et corrompues par les dignitaires du royaume, que la honte et le désespoir ont anéanti des familles, que le despotisme et l'esclavage vous ont tous courbés, que les impôts vous ont ruinés, et qu'enfin la société entière de notre beau pays demande réparation encore plus que vengeance, car la vengeance ne guérit point les maux. »

« Il faut que les compassions personnelles excitent votre enthousiasme pour l'intérêt public et que le spectacle de quelques exemples terribles vous porte à des considérations utilitaires pratiques. »

« Vous rappellerai-je quelques-unes de ces figures sympathiques qui crient vengeance et que nous vengerons surtout en détruisant le mal en ses plus profondes racines : Lélia, dont le fer rougit le sein pour venger sa pudeur outragée; Mireill qui se précipita du haut de la tour Prittane pour échapper aux poursuites du criminel Procurce; Samarille, qui mourut de chagrin pour avoir été violée par Tresburth, la veille de son mariage avec Dorri qu'elle aimait, et Manitendre, la candide enfant de Blomal, notre respectable gardien des trésors aujourd'hui, qui, prise du dégoût des corruptions étalées devant elle et craignant de ne pouvoir sauve-

garder son honneur en présence des obsessions du grand Moloch, s'est empoisonnée.

« Voyez encore la trop malheureuse Mézarine, humiliée jusque dans la mort et suspendue au-dessus de nos têtes comme un tableau permanent de la dégradation sociale à côté du cynique et barbare souverain, seul maître de nos destinées et de nos fortunes, asservisseur de nos volontés, tyran de nos personnes. Contemplez ces sinistres symboles qui expriment nos haines et nos regrets, qui renferment un rigoureux enseignement, mais nous invitent aussi aux nobles désirs, aux grandes espérances.

« D'où vient la prostitution de la femme ? Elle est la conséquence de l'orgueil autoritaire de l'homme. Son mépris pour la faiblesse est démontré par ses actes ignobles. L'homme est généralement aveugle des qualités sensibles qui donnent à la femme une égalité avec lui, et même une supériorité. Il l'outrage sans cesse en lui disant qu'il l'aime. Ses procédés sont abjects comme ses arguments sont injustes. Les puissants de la terre ont, vis-à-vis des hommes qui dépendent d'eux, les mêmes aberrations de droit, les mêmes iniquités de faits. Ils méprisent les petits. Être petit, c'est être faible; être faible, c'est n'être rien qu'un vil instrument, qu'un jouet. La tendance de l'homme pour son semblable, c'est de l'amoindrir. La tendance du sexe fort pour le sexe faible, c'est de l'avilir. Préventions, préjugés, infamies, domination, injustice, cruauté, voilà ce que les grands qui gouvernent le monde portent écrit sur le front. Aberration, iniquité, voilà la sanction du *fort* brutal.

« Nous avons mieux à faire que d'être des *grands* et des *forts*. Nous devons être des *sages*.

« Que l'indignation qui vous excite en ce moment favorise l'essor de nos lois nouvelles. Que votre mépris et votre colère ne soient point combattus par la crainte et l'amour du repos. Dans ces premiers labeurs, soyez infatigables et persévérants. Ne laissez pas prise à l'ennemi, veillez, veillez sans cesse, au dehors, dans vos maisons et en vous-mêmes. Sans la vigilance, vous ne sauriez conserver longtemps ce que nous avons établi, et sans les mœurs dont vous vous devez l'exemple mutuel, c'est-à-dire sans le mépris des richesses, la tempérance, l'amour du travail, le bonheur fuirait loin de vous. N'oubliez point, soldats de la Li-

berté, mes amis, que si vous confiez les intérêts de votre pays à un chef intelligent et dévoué, vous êtes individuellement des leviers du progrès par vos vertus personnelles qui forment le puissant ensemble d'un état florissant. La morale doit être la base de la politique. Il ne suffit point d'enlever des barrières, de braver le feu, de savoir mourir, il faut aussi se perfectionner dans l'étude des meilleurs moyens de civilisation, moyens qui, tout en faisant naître le repos et la sécurité pour l'avenir de notre pays, assureront également notre bien-être domestique.

« Amis, ce n'est point là l'œuvre d'un jour.

« Cette tribune, élevée devant ce palais, va représenter l'indépendance en face de la tyrannie. Ici les voix de l'avenir se feront entendre par la voix des inspirés dévoués à la cause émancipatrice.

« Chaque citoyen ou citoyenne aura désormais la liberté d'émettre ici son opinion, et de la libre discussion se fera la lumière.

« Si jamais un soldat de la République était assez infâme pour la trahir ou donner à ses frères un exemple d'immoralité, cette tribune deviendrait alors le tribunal qui en ferait sévèrement justice. Mais je ne crois point que nous ayons jamais besoin de recourir à ces moyens extrêmes. J'espère, au contraire, que nous servirons de noble exemple aux nations qui n'ont pas encore pu briser le joug sous lequel elles ploient.

« Quoique l'homme soit partout un composé bizarre de passions et de raison entre lesquelles il subsiste une guerre éternelle, quoique sa raison ne se fasse jamais entendre à lui que d'une manière timide, et qu'au contraire les passions soient véhémentes, vives et adroites, nous triompherons de nos combats intérieurs et nous nous conduirons tous vis-à-vis de nos semblables comme nous voudrions que l'on se conduisît envers nous.

« Les législateurs nouveaux, chargés de notre avancement moral encore plus que des répressions corporelles, nous faciliteront la pratique de quelques vertus en nous les rendant agréables. »

— Vive Manchus ! vive la liberté ! s'écria la foule d'une voix unanime.

Manchus, à bout de forces, fit un faible signe de la main pour remercier le peuple et il s'em-

ressait de partir lorsqu'une main invisible l'arrêta et que *la voix* se fit de nouveau entendre :
« Voudras-tu tout ce que tu as dit Manchus?... »

Manchus, terrifié et cloué sur place, n'osait répondre.

La voix poursuivit :

« Les hommes droits n'ont jamais peur, toi tu trembles... »

« Souviens-toi, Manchus, que, quels que soient tes desseins au sujet de ton pays, je ne les ignorerai jamais, et si tu manques à ton mandat de gouverneur, tu périras. Un homme n'est rien, le principe est tout. »

Manchus essaya de dominer l'étrange situation où il était. La peur de l'invisible d'un côté, la crainte du ridicule de l'autre l'impressionnaient diversement. Il tâcha enfin de se défaire de l'inconnu qui était seul après tout et dont sa propre force devait infailliblement avoir raison.

Mais cette force devint telle qu'elle le ploya en deux malgré lui.

« Manchus, reprit la voix, c'est à ton propre bonheur que tu travailleras en sachant garder la droiture et l'équité. Les invisibles ne tourmentent les hommes que lorsqu'ils mentent à leurs promesses, ils ne tourmentent les chefs d'Etat que lorsqu'ils manquent aux lois de l'honneur. Sois juste, sois loyal, alors, au lieu de te sacrifier, les invisibles te protégeront. Je te parle au nom d'une légion qui travaille au bonheur des peuples et à la paix à venir, en aidant à la marche du progrès. Manchus, n'oublie point que le bonheur des peuples et la paix à venir ne se fera que par la Liberté. Et c'est au nom de Dieu que les bons invisibles s'occupent du bonheur des humains. C'est pour faire s'accomplir les grandes destinées du monde et des mondes que des génies visitent les hommes. Tout esprit allégorique que je puisse te paraître, n'oublie point mon autorité de source divine et surtout ne renie point ta propre puissance en devenant servile.

« Retiens particulièrement ceci : La grandeur et la force de l'homme viennent de sa conscience, ses joies naissent dans son cœur par les mérites de l'abnégation et du dévouement.

« Pour être aimé il faut avoir aimé. Aime le peuple et le peuple t'aimera. Et si le peuple était ingrat, plains-le et ne le méprise point.

Tu viendras ainsi augmenter le nombre des légionnaires sacrés, tu viendras continuer l'œuvre d'émancipation au milieu de nous, esprits dévoués des pays et des mondes. »

La voix cessa, l'invisible s'éloigna et Manchus rigide, se relevant, vit des yeux curieux fixés sur lui. C'étaient ceux de quelques hommes seulement, des *silencieux*. Ils avaient compris le mystère qui s'accomplissait et l'avaient entouré pour le cacher momentanément à la foule indiscrete et bruyante.

(A suivre.)

VOIX DES ESPRITS

LA SCIENCE ACQUISE NE SE PERD PAS AVEC LA MORT. — Quand l'homme quitte la terre, le fruit de ses travaux, devenu la part des autres hommes, paraît désormais annulé pour lui. Là il n'y a qu'une apparence. La vérité est que l'homme à l'état d'esprit continue ses travaux, refond, épure ses idées et perfectionne l'œuvre d'ensemble. Quand l'homme revient à la vie, s'il n'a pas à souffrir de troublantes obsessions, son esprit se souvient; il ne lui reste qu'à transcrire ou à exécuter ses conceptions, à améliorer ses plans et à enfanter du nouveau. Pour lui, en dépit des écueils et des entraves, les voies s'ouvrent, les chemins s'élargissent; tout son horizon s'éclaire, et son âme, contemplant, l'infini se retrouve jusque dans les profondeurs du passé en pressentant l'avenir.

Ce qui s'emporte dans le cercueil se retrouve dans le berceau.

GEORGE WASHINGTON.

LA MEILLEURE DÉCOUVERTE. — Sainte croyance qui nous rapproche, oh ! que tu es consolante et belle !...

La meilleure découverte, c'est celle qui unit les hommes avec les Esprits et leur permet de se faire mutuellement comprendre.

DENIS PAPIN.

L'HARMONIE. — La plus douce harmonie vibre dans un bon cœur.

SÉBASTIEN BACH.

MOURIR AU MONDE. — Cela ne signifie point qu'il faut s'enfermer dans une retraite loin des

hommes, mais qu'il faut s'aguerrir le cœur de façon à être peu sensible aux témoignages humains, et peu touché par les déceptions de la vie.

JEAN DARC.

VOIX DE L'HUMANITÉ

ACTIVITÉ. — Ah! combien ils sont insensés ceux qui aspirent au repos! Est-ce que Dieu se repose? Est-ce que la création ne fermente pas incessamment dans son sein? Est-ce que la nature se repose? A l'heure même où elle semble inerte, où toute végétation disparaît sous des couches de givre ou de neige, est-ce que la terre, dans ses entrailles, ne secrète pas la sève qui, dans quelques mois, s'épanouira en bourgeons, en feuilles, en fleurs et en fruits merveilleux? Est-ce que la vie universelle ne tressaille pas continuellement en nous, hors de nous, dans les profondeurs des mers aussi bien que dans l'immensité des cieux et jusque dans les bras de la mort elle-même?

Le repos! ah! chimère des chimères! Est-ce que l'humanité s'est jamais reposée? Et, ne voyez-vous pas qu'à mesure qu'elle avance en âge, son activité se décuple et s'attaque chaque jour à des problèmes qui, la veille, lui paraissaient inaccessibles? Ne sentez-vous pas que notre globe a des frissonnements qui annoncent des enfantements nouveaux? Ne considérons pas d'un point de vue étroit et borné les événements qui se pressent et nous pressent. Étendons nos regards au delà des horizons qui limitent notre vie présente; songeons aux enfants qui porteront plus loin notre fardeau quand nous serons brisés par la fatigue et la vieillesse, et à leurs enfants, qui, après les avoir remplacés, seront remplacés, à leur tour, de même que nous avons remplacé nos pères.

LOUIS JOURDAN.

La science cherche Dieu, la pensée le voit; Dieu vérité, Dieu justice, Dieu conscience, Dieu amour.

VICTOR HUGO.

SUPERSTITIONS, ERREURS ET PRÉJUGÉS

« JE VEUX QUE CE MORCEAU DE PAIN M'ÉTRANGLE »

Cette imprécation populaire tire son origine de l'*Alphitomancie* ou divination par le pain d'orge. Lorsqu'on voulait connaître si un accusé était innocent ou coupable, on lui donnait à manger un gros morceau de pain d'orge. S'il était innocent, il l'avalait sans peine; s'il était coupable, il en avait une indigestion. (*Épreuves du jugement de Dieu*).

UN FIXATIF DU CŒUR

Dans le Voyage de M. Cambry dans le Finistère, t. I, on lit ceci:

A Roscoff, en Bretagne, les femmes, après la messe, balaient la poussière de la chapelle de la Sainte-Union, la soufflent du côté par lequel leurs époux ou leurs fiancés doivent revenir, et se flattent, au moyen de cet inoffensif sortilège, de fixer le cœur de celui qu'elles aiment.

L'ATHÉISME.

N'y allons pas par quatre chemins. Disons que si l'athéisme est permis, comme toute autre conclusion en un pays libre, au philosophe qui le fonde sur un ensemble de doctrines, l'athéisme qui n'est point à cheval sur un raisonnement vicieux peut-être, mais un raisonnement enfin, l'athéisme d'instinct, l'athéisme qui consiste à supprimer Dieu, parce qu'il gêne, est une des formes les plus brutales de la bêtise humaine. Ni plus ni moins, on ne nous fera pas sortir de là. Cette forme, pour le moment, est assez neuve; c'est ce qui la rend quelquefois amusante — car, au fond, elle éveille dans les esprits sérieux plus d'amusement que d'indignation et surtout que d'inquiétude.

(*La Liberté.*)

AUX MATÉRIALISTES.

Vous êtes la Libre-Pensée, nous aussi; vous laissez à chacun l'usage de sa raison et de sa conscience, nous aussi; vous admettez la libre discussion comme source de toute amélioration, de tout progrès, nous aussi; mais vous vous ralliez à l'hypothèse du néant, nous à l'hypothèse de l'avenir; vous êtes la Libre-Pensée matérialiste, nous la Libre-Pensée spiritualiste, et voilà pourquoi le peuple s'est réfugié auprès de nous, depuis qu'il sait que la foi aveugle ne lui suffit plus et qu'il sent que vous n'avez rien à mettre à la place.

(*Le Phare, de Liège.*)

Un retard subi dans l'envoi de nos épreuves corrigées nous force à reporter au numéro prochain le récit mélanimique « Le Dernier Voyage d'un Navigateur hollandais. »

NOUVELLES DIVERSES

Au moment où nous mettons sous presse, le jeudi 13 juillet, on inaugure solennellement, au Père-Lachaise, le monument élevé par souscription à la mémoire de Michelet. Ce monument est l'œuvre du sculpteur Mercié, l'auteur de *Væ Victis!*

Ce soir, inauguration de l'Hôtel de Ville de Paris, et demain, 14 juillet, la *Fête nationale* sera splendide.

ZOLLNER. — Le célèbre astronome Friedrich Zollner a été frappé subitement d'une attaque d'apoplexie, à Leipzig, où il occupait la chaire d'astro-physique. Il était dans sa 48^e année. Parmi ses travaux, nous citerons : *Photométrie universelle céleste* ; *Recherches photométriques sur la constitution des corps célestes* ; *La nature des comètes* ; *Principe d'une théorie électro-magnétique de la matière* ; *Échelle photométrique pour mesurer la lumière* ; *Des abus scientifiques de la vivisection par l'homme* ; enfin quatre volumes de *Dissertations scientifiques sur la phénoménalité spiritualiste*, d'après des expériences suivies à l'aide du médium Slade, en présence des professeurs Welberg, Dhiersch, Ludwig, etc. Ces dissertations furent l'objet d'attaques violentes de la part du matérialisme aux abois, mais que Zollner sut réduire au silence.

— Les Italiens inaugureront, en septembre, à Arezzo, un monument en l'honneur de Gui d'Arczzo, l'inventeur des notes de musique. A cette occasion, il y aura dans cette ville un congrès international de chant liturgique et un concours italien entre les fabricants d'instruments de musique.

LE TÉLÉPHONE EMPLOYÉ AVEC LE SCAPHANDRE. — On vient d'apporter un utile perfectionnement aux scaphandres. Une des glaces du casque est remplacée par une plaque de cuivre dans laquelle est enchâssé un téléphone, de sorte que le scaphandrier, plongé sous l'eau,

n'a qu'à tourner légèrement la tête pour recevoir des instructions de l'extérieur ou pour rapporter ce qu'il voit et ce qu'il éprouve.

Autrefois, lorsque les plongeurs visitaient un navire sombré, on était forcé de les ramener hors de l'eau pour qu'ils rendissent compte de leur inspection, et l'on devait leur donner des instructions longues et détaillées qu'il fallait confier à leur mémoire et à leur intelligence. Aujourd'hui le scaphandrier ne se contente plus de voir et de travailler au fond de la mer ; un ingénieur en personne, ou même le capitaine du bord, peut diriger ses investigations. Ajoutons que le plongeur, en cas de danger ou d'indisposition, n'avait qu'une cloche ou une corde d'alarme. Avec le téléphone, il peut signaler le danger et demander efficacement du secours.

UN PRÉSAGE DE MALHEUR. — Qui le croirait ? Un grand désastre semble menacer, dans ce moment, la capitale de l'empire ottoman. Les rives du Bosphore en sont dans la consternation ! Il paraît que Sainte Sophie, la plus célèbre et la plus grande des 300 mosquées qu'il y ait à Constantinople, serait sur le point de s'écrouler ; et, d'après une tradition qui a cours de temps immémorial chez les Turcs, la chute de ce superbe édifice serait le signal du démembrement de l'empire du Grand-Turc.

LE SERMENT JUDICIAIRE. — Dans sa séance du 24 juin, la Chambre des députés a voté l'amendement de M. Jules Roche qui supprime dans le serment les mots : « Devant Dieu et devant les hommes, » pour le remplacer par la formule : « Sur mon honneur et conscience, je jure. »

— Le 20 juin, la ville de Guéret a eu son premier enterrement civil, celui du citoyen Louis Paris, typographe. Plus de 500 personnes suivaient son cercueil qui disparaissait sous les fleurs et les couronnes.

— Le 22 juin a eu lieu à Gènes l'inauguration du monument élevé à Mazzini, l'âme de l'unité italienne.

— Le 4 juillet, nous avons fêté le 100^e anniversaire de la déclaration d'indépendance des États-Unis de l'Amérique du Nord.

— Mardi matin, 11 juillet 1882, la flotte anglaise a commencé le bombardement d'Alexan-

drie. Nous sommes heureux que la flotte française se soit retirée pour ne point participer à cet acte de barbarie. Le peuple Egyptien doit rester libre d'agir comme bon lui semble; les étrangers n'ont pas le droit de s'immiscer dans ses affaires intérieures. Dans une séance mémorable de la Convention, Saint-Just a dit alors qu'il s'agissait de l'émancipation des noirs, dont il était partisan: « Périssent les colonies plutôt qu'un principe ». Nous dirons aux financiers anglais: « Vous avez assez pressuré les peuples orientaux. Il ne serait que justice de vous présenter le revers de la médaille. »

— Dimanche prochain, 16 juillet, aura lieu à Liancourt l'inauguration du monument élevé au duc de La Rochefoucauld par la Société des anciens élèves des Ecoles nationales des Arts et Métiers.

PETITE CORRESPONDANCE

M^{me} A. P., à Paris. — C'est une grande erreur de croire que *la Lumière* s'adresse tout spécialement aux bourgeois. Qu'est-ce qui a pu vous faire penser cela? Prenez notre premier numéro et vous lirez ceci dans nos *Considérations générales*:

« Notre foi raisonnée est le point lumineux vers lequel convergent toutes les religions du globe. En conséquence, nous considérons comme frères tous les hommes, quels que soient leur culte et leur nationalité. »

Si nous considérons tous les hommes comme frères, nous les estimons et nous voulons que tous aient part à la Lumière, sans distinction de position et de fortune.

Le prix modique de l'abonnement n'indique-t-il pas aussi que nous avons voulu le faciliter aux personnes peu aisées. Celles qui sont riches, qui ont à cœur la diffusion des belles et grandes vérités du nouveau spiritualisme, et qui ont eu confiance en nous, ont pris plusieurs abonnements; nous leur en sommes très reconnaissants. Quant aux quelques personnes très honorables et très riches qui ont fait exception et ont prudemment pris un abonnement de demi-année, nous les remercions encore, mais nous déclarons, à notre satisfaction, qu'il n'y a pas dix abonnés de six mois. Cette constatation nous suggère l'idée de supprimer bientôt ce demi-abonnement, établi précisément pour favoriser les petites bourses.

M. R. W., à Oran. — Il nous est facile de vous mettre en rapport avec ce médium. *La voix des Esprits* est

une rubrique adoptée pour donner des fragments de communications d'esprits, soit que ces communications aient été données par l'audition, l'écriture ou la vision. Nous choisissons seulement quelques lignes au milieu de pages de communications.

Nous attendons vos questions et vos détails.

M. P. G., à Angoulême. — Nous répondrons directement à votre lettre renfermant un timbre-poste. En attendant, veuillez nous dire le nom de votre malade; c'est pour contrôler, parce qu'il a été prononcé ici. Courage et confiance!

M. Ch. M., à Liège. — Reçu votre fraternelle du 3 courant. Vous recevrez directement et ne nous devrez rien. Tous nos remerciements.

M. Ed. Sansot. — Nous remplissons notre devoir de membre correspondant de la Société poétique méridionale de tout cœur, parce que votre publication, *le Rossignol*, prose et poésie, est charmante.

M. G. M., à Trieste. — Précisément, le n^o 3, dans lequel il y avait un mot à votre adresse, ne vous serait point parvenu; mais vous avez dû recevoir les n^{os} 2 et 3 que nous vous avons envoyés, d'après votre réclamation, le 2 juillet.

M. L. C., à Varennes. — Le présent numéro vous en dira plus que notre prospectus. Lisez-le attentivement.

L'Astronomie, Revue mensuelle d'Astronomie populaire, de Météorologie et de Physique du globe, par CAMILLE FLAMMARION. — Sommaire du N^o 3 (juillet 1882): La planète Mars et ses conditions d'habitabilité; La constitution physique et chimique des Comètes; Les marées de la Méditerranée; Académie des Sciences; L'éclipse de Soleil du 17 mai; La comète Wells; Le Ciel en Juillet 1882. — (Librairie Gauthier-Villars, quai des Grands-Augustins, 55, Paris.)

ŒUVRES DE M. EUGÈNE BONNEMÈRE

La France sous Louis XIV, 2 vol. in-8^o. 12 fr.
 Histoire des Camisards, in-12..... 3 fr. 50.
 Histoire des Paysans, 2^e éd., 2 vol. in-12. 7 fr.
 La Vendée en 1793, in-12..... 3 fr. 50.
 Histoire populaire de la France, tome I,
 la Gaule, tome II, les Valois, 2 vol. in-32 à 30 cent.
 Histoire de la Jacquerie, in-32..... 30 cent.
 Les Paysans avant 89, in-18..... 15 cent.
 Le Maître d'Ecole, in-12..... 15 cent.
 Les Déclassés, in-12 3 fr.
 Louis Hubert, Mémoires d'un curé vendéen, un
 volume in-12..... 3 fr.
 Le Roman de l'Avenir, in-12..... 3 fr.
 L'Âme et ses manifestations à travers l'his-
 toire, in-18..... 3 fr. 50

Le gérant: Aldre CHARLE.



LA LUMIÈRE

SCIENCES — ARTS — LITTÉRATURE — MORALE

RÉVÉLATIONS ET EXPÉRIMENTATIONS DU NOUVEAU SPIRITUALISME

REVUE MENSUELLE

Sous la direction de M^{me} LUCIE GRANGE



Ne dites jamais ces mots : « Je ne connais pas, je ne comprends pas, donc c'est faux. » — On doit étudier pour connaître, connaître pour comprendre, comprendre pour juger.

NARADA, philosophe hindou.

N° 6. — 15 AOÛT 1882

SOMMAIRE : La Force des faits. Le Spiritisme et la grande presse, Lucie GRANGE. — Le Spiritualisme dans l'histoire, Eugène BONNEMÈRE. — Dernier voyage d'un navigateur hollandais, Willem BARENDS. — Voix des esprits. — Nouvelles, petite correspondance, bulletin bibliographique.

ABONNEMENTS : Un an, 5 francs.

(FRANCE ET ÉTRANGER)

Les abonnements partent du 15 mars ou du 15 août

On s'abonne sans frais chez tous les libraires et dans tous les bureaux de poste

On peut aussi adresser directement un mandat à M. Jean DARCY, administrateur,

75, boulevard Montmorency, à Paris

(Gare d'Auteuil, tête de lignes des omnibus d'Auteuil Madeleine et d'Auteuil-Saint-Sulpice)

Un numéro spécimen est envoyé sur demande affranchie accompagnée de 30 centimes en timbres-poste

Pour la Belgique, adresser les mandats à M. BEYNS (*Moniteur de la Fédération belge*),

11, rue de l'Empereur, à Bruxelles.

Prix du numéro : 50 centimes

SOMMAIRE DU N° 1. — 15 MARS.

Considérations générales, LUCIE GRANGE. — La question du magnétisme animal, MATHAREL. — Académie des sciences. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire. — Superstitions, erreurs et préjugés. — Bibliographie : Les œuvres de M. Camille Flammarion, L. G. — Nouvelles, avis, petite correspondance, etc.

SOMMAIRE DU N° 2. — 15 AVRIL.

Un sixième sens, LUCIE GRANGE. — Que ni le dogme ni l'athéisme ne sont éducateurs, Edme DARDENNE. — Bienfaits du magnétisme animal, MATHAREL. — Faits extraordinaires en Touraine relatés par M. Léon DENIS. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire (suite). — Condorcet, J. D. — Conseils d'un proscrit à sa fille, CONDORCET. — Hygiène et médecine. — Superstitions, erreurs et préjugés. — Nouvelles, avis, etc.

SOMMAIRE DU N° 3. — 15 MAI.

Suprême hommage. — Impuissance du positivisme, LUCIE GRANGE. — Jeanne Darc, MATHAREL. — Les juges infailibles ou persécuteurs et persécutés, MARICOT. — Dangers et abus du magnétisme animal, MATHAREL. — Prédiction de Cazotte rapportée par LA HARPE. — Cazotte. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire (suite). — Conseils d'un proscrit à sa fille (suite), CONDORCET. — Voix de l'humanité. — Bibliographie, nouvelles, avis, petite correspondance, etc.

SOMMAIRE DU N° 4. — 15 JUIN.

L'Ère nouvelle, LUCIE GRANGE. — Le spiritualisme dans l'histoire, Eugène BONNEMÈRE. — Dangers et abus du magnétisme animal, MATHAREL. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire (suite). — Conseils d'un proscrit à sa fille (fin), CONDORCET. — Les femmes dont on ne parle pas, *M^{me} de Condorcet*, LUCIE GRANGE. — Voix des esprits. — Voix de l'humanité. — La question juive, EL. — Garibaldi, F. — Dona Fernandez et Dona Amigo, J. D. — Nouvelles, avis, petite correspondance.

SOMMAIRE DU N° 5. — 15 JUILLET.

Les Faits parlants, LUCIE GRANGE. — Le Spiritualisme dans l'histoire, Eugène BONNEMÈRE. — Étude philosophique sur le crime de séduction : I. Recherche de la paternité, MARICOT. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire (suite). — Voix des esprits. — Voix de l'humanité. — Superstitions, erreurs et préjugés. — Nouvelles, petite correspondance.

Nous serons très reconnaissants à ceux de nos lecteurs qui voudront bien nous faire parvenir une liste de noms de personnes auxquelles nous pourrions envoyer un numéro d'essai et nous remercions tout particulièrement ceux qui dans un but de louable propagande ont pris plusieurs abonnements à la fois.

Lorsqu'un timbre d'affranchissement ne sera pas renfermé dans une lettre demandant des renseignements, il sera répondu sommairement, s'il y a lieu, par la petite correspondance.

Les lettres non affranchies sont rigoureusement refusées.

Le dictionnaire annoncé dans notre premier numéro commencera aussitôt après l'histoire extraordinaire *Fra Popoli*. Il sera placé dans le milieu du journal de façon à pouvoir s'en détacher pour former un volume à part. Ce volume sera le commencement d'une bibliothèque spéciale publiée sous le titre de :

BIBLIOTHÈQUE DU NOUVEAU SPIRITUALISME

Messieurs les Auteurs et les Éditeurs sont priés de nous adresser deux exemplaires des ouvrages concernant les matières traitées dans cette revue et dont il pourrait être rendu compte.

LA LUMIÈRE



LA FORCE DES FAITS

« Les moyens par lesquels peuvent se manifester les esprits sont nombreux et variés. Comme il est très probable que beaucoup d'abonnés de la *Lumière* ne les connaissent pas, ou se sont fait une fausse idée de cette pratique, nous entreprendrons de les leur faire connaître. »

Telles étaient nos paroles, dans notre précédent numéro.

Ces paroles ont motivé un grand nombre de lettres, où les opinions les plus diverses ont été émises. Quelques personnes convaincues m'ont remerciée, ont applaudi à mon courage et ont prédit à notre revue une recrudescence de succès; d'autres ont dit que, dans cette voie hardie, la *Lumière* verrait diminuer son éclat, qu'elle allait à sa perte; mais qu'elles n'en appréciaient pas moins, pour leur propre compte, cette singularité spéciale en une publication du *devenir* de l'homme et de son *revenir*, leur curiosité s'en trouvant piquée, et cela leur permettant de voir « jusqu'où pouvait aller la puissance de l'imagination et du rêve. »

Un auteur bien connu et surtout artiste n'a point approuvé notre tendance, mais il a bien voulu nous féliciter de l'aspect de la revue et de sa rédaction. Modestie à part, nous citerons ce passage de sa lettre : « Quoique nous ne soyons pas tout à fait d'accord sur le fond de vos théories spiritualistes, la forme précise et charmante qui préside à leur exposition m'enchanté. L'artiste, chez moi, fait taire le raisonneur; je savoure sans discuter, en véritable jouisseur des choses de l'esprit. » Un compliment à peu près semblable, sous une forme plaisante, nous a été fait par un neveu, très lettré, du grand critique Jules Janin : « Vous faites, dit-il, avaler votre philosophie comme les pharmaciens leurs pilules en les enduisant de miel. »

Ces appréciations ne sont point sans valeur et sans charme pour nous, par le temps qui court, où tant de publications paraissent et disparaissent sans avoir attiré l'attention d'âme qui vive. J'accepte à ce point de vue le sort de Cassandre disant aux Troïens de belles et bonnes choses, mais que, par suite d'une mauvaise plaisanterie

d'Apollon, personne ne voulait croire; ce n'était point la fille de Priam qui avait tort, c'étaient ceux qui ne la croyaient pas. Ce ne fut que *trop tard* et devant Troie incendiée qu'ils durent commencer à croire, puisqu'ils voyaient l'accomplissement du destin prédit par elle.

Je ne veux point énumérer pièce à pièce une aussi intéressante correspondance, car ce serait trop long; mais je citerai encore un M. X, qui n'est, je le crois, ni spiritualiste, ni artiste, ni homme de science, ni homme de goût. Il a déclaré ne trouver au monde qu'un seul *fait parlant* digne d'attention pour un homme : l'augmentation de ses rentes. « Soutenir les esprits, dit-il, c'est soutenir de vrais propres à rien, puisqu'ils ne sont pas même capables de faire connaître un bon numéro de loterie. »

Je ne veux pas chicaner notre aimable correspondant, sur ce point, et lui laisse toute liberté d'appréciation. Toutes ces lettres, quelle que soit la pensée qui les inspire, ne sont pas sans intérêt, sans utilité pour nous, et nous prions nos lecteurs de nous continuer leurs critiques, leurs approbations seront pour nous de précieux encouragements.

Ce que nous désirons que l'on reconnaisse surtout, en nous, c'est la sincérité et la bonne foi.

Nous ne voyons nulle réforme à apporter à notre programme. Au fond, si nous nous émancipons toujours un peu plus dans le domaine sans limites du spiritualisme expérimental, ce sont nos abonnés qui le veulent. Notre époque dédaigne la métaphysique et se passionne pour les faits sensibles. C'est donc pour satisfaire cette tendance actuelle que nous groupons des faits. Nous nous faisons narrateurs ou anecdotiers. Et si ces faits, auxquels nous avons ajouté le qualificatif *parlants*, deviennent des faits concluants dans l'esprit de nos lecteurs, nous nous en réjouissons. Qu'on veuille bien toujours nous suivre avec le même intérêt dans nos explorations d'outre-tombe, non point comme des enfants qui ont peur des fantômes, mais comme des hommes sérieux et calmes, des observateurs et des penseurs.

La nature ne recèle pas de mystères. Pour l'investigateur patient, elle a des lois qu'il faut découvrir. Et pour comprendre et analyser ces lois, il faut tout voir, tout entendre, tout observer sans parti pris.

Rien ne doit causer de surprise.

Si nous pouvions nous étonner de quelque chose, ce serait de notre ignorance et de notre aveuglement, au milieu des merveilles où nous vivons, et que nous touchons de nos mains profanes en blasphémant Dieu.

Victor Hugo, parlant des tables tournantes, cet alphabet du spiritualisme expérimental, n'en a point ri, lui qui marque, par des chaises vides, la place des êtres chers disparus.

« La table tournante a été fort raillée, dit le grand poète. Parlons net. Cette raillerie est sans portée. — Nous estimons que le devoir étroit de la science est de sonder tous les phénomènes. — Éviter le phénomène, lui faire banqueroute de l'attention auquel il a droit, c'est faire banqueroute à la vérité. »

Les savants, en général, refusent de faire leur devoir en n'examinant pas le phénomène. A qui donc en appeler, si ce n'est aux hommes de bon sens répandus dans toutes les classes de la société? Si, moins timides ou moins modestes, ils se levaient avec ensemble, pour affirmer, dans un accord unanime, ce qu'ils ont vu et ce qu'ils ont compris, pas une académie ne pourrait tenir debout devant eux.

Nous sommes en assez bonne compagnie, pour ne plus avoir à craindre le ridicule que les esprits légers ou les faux scientifiques veulent jeter sur toute idée neuve et sur les novateurs. Et après tout y a-t-il quelque chose d'innové dans les manifestations spiritualistes et ne sont-elles point uniquement des manifestations naturelles de tous les temps et de tous les lieux?

Je le répète, nous ne nous occupons pas des faits forcés, nous les méprisons, et nous ne voulons faire prévaloir que la vérité par la force des faits qui la révèlent.

A tout prestidigitateur et charlatan, on peut répondre comme récemment a répondu le révérend J. Page Hopps :

« Lorsque je désire faire une expérience, je vais dans un laboratoire et pas dans un cirque; lorsque je désire voir les superbes lunes de Jupiter ou les magnifiques anneaux de Saturne, je

regarde par le télescope d'un observatoire, et non par la trompette d'un saltimbanque de foire. »

Le physicien chimiste W. Crookes, secrétaire du bureau de l'Académie royale de Londres, inventeur du radiomètre, a passé dix années de sa vie, à expérimenter les faits dont nous appuyons notre thèse : la survivance de l'homme et la possibilité de ses manifestations après la mort. Il a appelé « force psychique » la force d'où dérivent ces manifestations intelligentes. MM. Cox, A. R. Wallace, de l'Académie royale de Londres, l'ingénieur C. F. Varley, Zoelner, Weber, Th. Fechner, hommes de haute science et d'honorabilité parfaite ont tenté et tentent encore des efforts pour secouer l'indifférence ou triompher du parti pris, au sujet des nouvelles révélations scientifiques dont ils se sont pénétrés. Ces autorités incontestables sont contestées dans leurs opinions, et des hommes comme M. Dupont-White ont osé qualifier le phénomène, et la belle et consolante doctrine qui en découle : « Une ânerie du monde savant. »

Nous connaissons un grand nombre d'hommes remarquables par leur intelligence qui daignent s'intéresser beaucoup à cette ânerie, ce qui nous donne la conviction de voir bientôt retourner à qui de droit la peu gracieuse épithète échappée d'une plume rageuse. Certains êtres sont doués d'un esprit tellement subtil, qu'ils prétendraient établir la raison de toutes choses sur des aphorismes tels que celui-ci :

« Rien ne sert à rien. — Et d'abord, il n'y a rien. — Cependant tout arrive. Mais cela est indifférent. »

Les grands partisans de cette lourde ânerie, le spiritualisme expérimental, au contraire, appuient leur doctrine sur les axiomes suivants, qui découlent les uns des autres :

« Tout effet a une cause.

« Tout effet intelligent a une cause intelligente.

« La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet. »

Et ce sont les effets intelligents que nous allons mettre en lumière.

On a pu voir exposée dans la salle des dépêches du *Figaro* une lettre avec son enveloppe, écrite en anglais par Home à un de ses amis à Paris.

Nous en extrayons ce qui suit :

« Cher monsieur,

« Notre départ de Loèche-les-Bains a eu lieu dimanche dernier. Très fatigué, nous avons dû passer la nuit à Genève et nous diriger le lendemain matin seulement sur Mornex, où nous nous trouvons tranquillement installés dans une ferme. A mon arrivée, je venais de m'asseoir pour me reposer, lorsqu'en jetant les yeux dans le jardin, je vis distinctement notre ami Delaage. Ma femme fut étonnée de m'entendre dire :

« — Voilà Henri Delaage ! »

« A ces mots, je ne vis plus rien et je croirais volontiers avoir été la victime d'un songe, si ce n'est que, pendant la nuit, nous avons entendu comme un bruit de pas et l'injonction d'épeler l'alphabet.

« Voici la phrase qui nous a été dictée :

« *Je tiens parole.* H. D.

« Si c'est là une illusion, mon étonnement sera grand, car nous nous étions fait une promesse à cet égard, et je me rappelle fort bien, quand le bruit de ma mort s'est répandu, il y a cinq ans que Henri disait à qui voulait l'entendre :

« *Quelle bêtise ! Si Home était mort, il serait venu me le dire.* »

« J'attends avec impatience le *Figaro* auquel je suis abonné et qui, à coup sûr, parlera de lui, s'il n'est plus de ce monde.

« Par malheur, les numéros qui me sont adressés vont d'abord à Loèche, de sorte que le dernier en date reçu par moi est du 13. Etc.

« D.-D. HOME.

« A Mornex, le 18 juillet 1882. »

Marie-Henri Delaage s'était corporellement éteint le 15 juillet, après un mois de maladie.

Home et Delaage étaient et sont toujours, on peut le dire, très liés.

Médiums tous les deux en un genre différent, ils étaient faits pour se comprendre de loin comme de près, en deçà comme au delà de la tombe.

Henri Delaage a publié huit ouvrages et il s'entretenait aussi souvent avec les morts qu'avec les vivants. Ses confrères de la presse ont fait son éloge d'une manière unanime, mais la raillerie gauloise, croyant l'écraser dans la presse légère, l'a montré comme un boulevardier aux mains blanches, à l'œil rêveur et au chapeau brossé à rebours.

dier aux mains blanches, à l'œil rêveur et au chapeau brossé à rebours.

Ces détails futiles ne trouveraient point leur place ici, s'ils n'avaient motivé précisément une nouvelle manifestation de Delaage esprit.

Un soir, après la lecture de certaines appréciations à son sujet, un médium, assis dans le salon de la *Lumière* vit une physionomie inconnue lui sourire. Comme cette physionomie était ressemblante à celle d'un ami de sa connaissance décédé depuis longtemps, cela causa quelque confusion dans l'esprit du médium. Dans l'impossibilité où il crut être de se bien fixer sur ses traits qui, alternativement, semblaient dire c'est lui ou ce n'est pas lui, le médium se détourna de la vision. Mais, guidé par l'esprit qui s'était montré à lui, il prit une plume.

Sa main, devenue douce et légère, traça des lettres ornées en festons, puis elle dessina une pierre tumulaire façonnée comme de la dentelle. Sous cette pierre un myosotis. Puis d'un trait elle relia le myosotis à la pierre et la pierre à l'épithaphe suivante :

QUAND ON A JOUI DES BIENS DE LA VIE SANS FAIRE DE TORT A PERSONNE, LA PIERRE NE PÈSE PAS PLUS SUR LE MORT QUE DES FESTONS DE DENTELLE, ET LE NE M'OUBLIEZ PAS FLEURIT SOUS L'OMBRE TRANSPARENTE.

Ces lignes écrites, la main remonta doucement sur la pierre où elle inscrivit en lettres dentelées le nom de DELAAGE.

Quant aux festons de lettres et de mots qui avaient précédé le dessin, des raisons s'opposent à ce qu'ils soient de suite reproduits.

Pour être sincères, nous devons déclarer que le dessin n'était pas bien exécuté ; mais il était assez nettement indiqué en ses contours pour qu'on en comprit bien le sens.

Le médium n'avait jamais vu Henri Delaage. Il n'a pu reconnaître la précision de sa vision soudaine et à l'état de veille, qu'en ayant sous les yeux un vrai portrait de lui.

Comme nous aurons souvent à parler de ce médium, nous le désignerons par les trois premières lettres de l'un de ses noms : HAB.

Puisque la mort de M. Delaage a fait revivre le souvenir du fameux médium Home, aujourd'hui

d'hui épuisé et malade, rappelons quelques-uns des phénomènes obtenus par lui.

Un de ceux qui firent le plus sensation, ce fut l'apparition de la main de Napoléon I^{er} et sa signature dans une séance aux Tuileries, sous l'Empire.

M. Home ne produisait pas de phénomènes psychiques d'un ordre très élevé, mais il avait une puissance exceptionnelle pour les manifestations physiques. En sa présence, les meubles craquaient, changeaient de place, et lui-même s'élevait de terre. On a dit même que les esprits l'emportaient par une fenêtre ouverte et le rapportaient par une autre fenêtre, sans apparence d'efforts.

M. Cromwell F. Varley rapporte qu'après une séance de Home, soigneusement contrôlée par lui, dans des conditions exceptionnelles d'habitation excluant toute idée de supercherie, et de retour chez lui, il causait avec M^{me} Varley. Soudain des coups furent frappés dans les murs de leur propre demeure, située à plus de cinq milles anglais du médium.

M. Home lui écrivit le lendemain, pour lui demander s'il n'y avait pas eu des coups dans sa maison.

Home avait été informé qu'il en était ainsi, et les esprits lui avaient conseillé d'en écrire à M. Varley afin que cela lui servit de preuve.

Ayant nommé le médium Hab..., une foule de faits intéressants à son sujet se présentent à notre souvenir et nous ne saurions priver nos lecteurs de quelques récits inédits.

Hab n'avait jamais connu Carpeaux que par ses œuvres d'artiste statuaire, et l'on comprend qu'il n'avait aucune raison pour qu'il se préoccupât beaucoup de lui. Pourtant un jour, quelque temps après son décès, Carpeaux vint lui faire une visite. Hab allait et venait dans son appartement, lorsque dans un reflet de glace il crut voir un monsieur qui le saluait. La pensée du médium fut que ce visiteur lui était tout à fait inconnu. Il lui demanda son nom.

Le visiteur fait apparaître une carte de visite où était imprimé le nom de CARPEAUX et il en plie un des côtés.

Carpeaux resta longtemps debout, mais Hab ayant à sortir prit congé de lui en le priant de lui donner l'occasion, si cela était possible, de

voir un de ses portraits afin de pouvoir constater son identité.

En route pour affaires dans Paris, il arriva que Hab perdit le souvenir des rues et prit une direction opposée à son itinéraire. Se trouvant égaré dans un quartier qui ne lui était point familier, « le quartier de l'Europe » des larmes de découragement lui venaient aux yeux lorsque soudain une exclamation de joyeuse surprise les refoula. Son regard venait d'être attiré par une pièce singulière, étalée au milieu d'un amoncellement d'œuvres plus ou moins artistiques, chez un marchand. C'était la tête de Carpeaux mort. Et malgré la sinistre rigidité de ce masque, la vérité de la ressemblance avec le gracieux visiteur ne laissait pas de doutes.

Une autre fois, en plein hiver, par un froid qui faisait geler l'eau dans une chambre à coucher, Hab, malade, en proie la nuit à une très forte fièvre se levait et allait résolument s'emparer d'un verre rempli de cette eau glacée, lorsqu'une main retint la sienne et lui défendit de boire. Cette main le repoussa doucement jusqu'à son lit. Fatigué de l'effort accompli, Hab n'avait plus la force de se bien recouvrir et pensa qu'il avait froid aux épaules. Alors l'être invisible le recouvrit avec sollicitude et lui caressa la figure. Un souffle tiède pénétrait jusque dans la gorge de la personne malade, et le souffle lui fut plus salubre qu'une boisson, car, en même temps que la soif disparut, le sommeil vint, calme et réparateur.

Nous connaissons trop Hab pour douter de la vérité de ces faits dont sa vie est remplie. Il n'a point le caractère crédule et souvent on lui a entendu dire : « Si je n'avais pas été médium et que tant de preuves ne m'eussent pas été données, je n'aurais pas été croyante. » Car il faut ajouter que Hab dont je parle au masculin, comme médium, est une femme.

Voilà pour ce qui se passe directement dans notre entourage avec des médiums qui ne font point métier de leur faculté. De ce nombre est également le médium X. dont nous reproduisons dans ce numéro une admirable manifestation, en garantissant la sincérité de sa provenance.

Nous demandons pardon à nos lecteurs de l'incognito sous lequel s'abritent les médiums dont nous avons à parler. Nous sommes forcés

par plusieurs considérations de ne point les faire connaître.

En dehors de ces médiums puissants, cachés dans beaucoup de familles, il y a des médiums non moins puissants et sincères qui exercent au grand jour leurs facultés. De ce nombre est M^{me} Bablin, à Paris.

M^{me} Bablin est venue plusieurs fois expérimenter à la *Lumière*. Nous l'avons vue ici ou chez elle dans l'exercice de trois médiumnités différentes. Quoique nous ayant montré des phénomènes qui sont pour elle les plus nouveaux et les plus extraordinaires : les phénomènes physiques, nous sommes obligés pour exprimer l'opinion générale des assistants de dire que l'on n'a point donné la préférence à ces derniers. La raison en est que cet ordre de phénomènes se passe dans une obscurité complète, et que d'un autre côté les personnes présentes étaient portées à donner plus de valeur aux phénomènes intellectuels.

En Amérique, ce genre de phénomènes physiques est très apprécié et prend des proportions convaincantes que les nôtres n'atteignent pas. Là, on voit, dit-on, des corps entiers d'esprits matérialisés à un tel point qu'ils peuvent converser à voix haute avec les assistants, et l'on nous a montré un morceau de dentelle d'application d'Angleterre, coupé à la garniture du corsage d'un esprit.

M^{me} Bablin arrivera peut-être au même résultat, car des mains ont été apparentes et se sont promenées un peu partout dans le salon bien clos, et au milieu d'un cercle d'invités se tenant tous en chaîne par la main.

Des objets divers, des éventails, des instruments de musique, placés sur un guéridon, au milieu du cercle, se sont élevés dans l'espace, ont fait le tour de la société et les instruments se sont fait entendre. Comme la chaleur était très grande, on éprouvait en même temps un suprême plaisir à avoir de l'air par les invisibles manœuvrant très bien l'éventail.

Mais nous reviendrons sur ces phénomènes produits en pleine obscurité, lorsque l'opinion de tous se sera mieux formée à leur sujet. C'est comme médium typtologue que M^{me} Bablin a particulièrement intéressé les témoins incrédules de notre groupe.

M^{me} Bablin s'assied devant un guéridon d'aca-

jou, dépourvu de tout fil de fer le reliant au plafond, ainsi que dans son ignorance un prétendu esprit fort, M. Wilfrid de Fonvielle l'a insinué quelque part à propos des tables parlantes. M^{me} Bablin, dis-je, interroge le guéridon ou plutôt l'esprit présent parlant par le moyen qui lui est offert. Une personne inconnue d'elle s'assied en face, pose ses mains à plat sans effort vis-à-vis des siennes et évoque mentalement un esprit de son choix. On épelle alors l'alphabet, le guéridon mis en mouvement s'arrête sur chaque lettre devant donner le nom de l'esprit, la date du décès ou la particularité sur laquelle l'évocateur appelle l'attention, toujours mentalement.

Sur la totalité des questions dont nous ne pouvons préciser le nombre, il n'y a pas eu une seule erreur à constater. J'en atteste les quatorze personnes présentes que la discrétion nous défend de nommer, mais, qui toutes sont parties avec une conviction faite, si elles ne l'avaient avant la séance.

Pour aujourd'hui, je conclus en disant que dans ces manifestations, s'il y a appât pour la curiosité avide des humains, il y a aussi et surtout une suprême idée de consolation.

Rien ne meurt.

Et tout ce qui a vécu, vivant encore, peut se manifester comme tout ce qui a vie, par les moyens différents que nécessitent le progrès et la transformation des êtres.

LUCIE GRANGE.

VOIX DES ESPRITS

SENSIBILITÉ. — Chez les esprits, le contentement se traduit souvent par les larmes ; ils pleurent lorsqu'ils sont touchés, et ils le sont au delà de toute expression humaine possible, lorsqu'ils sont reconnus, compris et aimés. Les larmes sont la manifestation d'une joie exquise du cœur. Bienheureux sont ceux qui éprouvent la divine sensibilité ; les favorisés du sentiment sont les élus de Dieu, Dieu est amour.

PUYSÉGUR.

Le premier élément de toute joie, c'est le culte des saintes choses.

CONDORCET.

LE SPIRITUALISME DANS L'HISTOIRE

III

Qui n'a pas lu et relu les Chroniques de Froissard, de cet excellent curé de Lessines qui écrivait ses vers « sous la dictée de Dieu et d'Amours? » Aussi dédaigneux des lois de la résidence que s'il eût été prélat ou abbé de quelque riche monastère, ce juif-errant de l'histoire eut l'Europe pour patrie, volant partout où l'on se battait, assistant à tous les tournois, amoureux de toutes les « belles appertises d'armes, » flottant entre l'Angleterre et la France, confondant dans un même enthousiasme Duguesclin et le Prince Noir, les gentilshommes et les « povres brigands, » amis de tous les ennemis, et prodiguant les mêmes éloges à tous les combattants qui frappaient de beaux coups de lance, qu'ils fussent d'Angleterre ou de Flandre, de France ou d'Espagne, de Bretagne ou de Portugal, d'Irlande ou d'Aquitaine.

« Je considérai en moi-même, dit-il quelque part, que nulle espérance n'était que aucuns faits d'armes se fissent en parties de Picardie et de Flandre, puisque paix y était et point ne voulais être oiseux, car je savais bien que au temps à venir et quand je serai mort, sera cette haute et noble histoire en grand cours et y prendront tous nobles et vaillants hommes plaisir et exemple de bien faire; et entremeter que j'avais, Dieu merci, sens, mémoire, et bonne souvenance de toutes les choses passées, engin clair et aigu pour concevoir tous les faits dont je pourrais être informé touchant à ma principale matière, âge, corps et membres pour souffrir peine, me avisai que je ne voulais me séjourner de non poursuivre ma matière; et pour savoir la vérité des lointaines besognes sans que j'envoyasse aucune autre personne en lieu de moi, pris voie et occasion raisonnable d'aller devers haut prince et redouté seigneur Gaston, comte de Foix et de Béarn. »

Il se mit donc en route, à cheval, en compagnie de quatre magnifiques lévriers, — Tristan, Hector, Brun et Rollant — qu'il voulait offrir au brillant comte Gaston Phœbus, l'auteur du beau livre des « Déduys de la chasse. » La peinture qu'il fait de la cour de ce prince est peut-être la partie la plus vivante, la plus originale de ses chroniques.

Gaston Phœbus possédait une faculté fort précieuse, mais qui devait être fort gênante pour les nombreux serviteurs qui l'entouraient. C'était un *Voyant* de haut titre, « et on ne perdait pas céans une cueiller d'or ou d'argent, ni rien qui soit, que il ne le sût tantôt. »

En cet heureux temps, on se battait en tous lieux, la guerre couvrait le monde, il semblait qu'on la fit traîner en longueur et qu'on la prolongeât comme à plaisir. Celle de l'Angleterre contre la France porte le nom de la guerre de Cent ans, et en effet elle dura tout un long siècle. Quand on se battait quelque part, on y accourait de loin, les uns en spectateurs, comme Froissard, les autres pour y jouer un rôle actif et être de la fête. L'Espagne et le Portugal se déchiraient à belles dents. Nous avons envoyé des troupes auxiliaires aux Espagnols, et naturellement, les Anglais en avaient expédié aux Portugais. Nous subimes de moitié avec les Espagnols une terrible défaite à Aljubarrota, en Portugal. Le comte Gaston tenait sa cour à Orthez. On ne connaissait alors, ni postes, ni chemins de fer, ni télégraphe, et il y avait loin, d'Orthez en Portugal. Cependant, dès le lendemain, le comte parut en proie à une tristesse profonde, et pendant trois jours, « on ne pouvait extraire parole de lui; et ne voulut oncques ces trois jours issir de sa chambre, ni parler à chevalier ni à écuyer, tant prochain qu'il fût, s'il ne le mandait. » Enfin, le quatrième jour, cédant aux instances d'un de ses familiers, il lui annonça la défaite des franco-espagnols. L'autre se récria. « Par Dieu, Messire, insista le comte, il est ainsi que je vous dis; et brièvement nous aurons nouvelles, car oncques le pays de Béarn ne perdit tant depuis cent an, sur un jour, comme il a perdu celle fois en Portugal. »

Dix jours seulement après, on apprit la fatale nouvelle « par ceux qui à la besogne avaient été. »

Le somnambulisme et la médiumnité étaient chez Gaston Phœbus, une qualité, — ou un défaut de famille. Il avait un frère bâtard, Messire Pierre de Béarn, chez lequel ces phénomènes se manifestaient d'une façon fort bizarre. Il se levait la nuit, s'armait de pied en cap, et com-

battait contre des ennemis imaginaires. Ses serviteurs lui ôtèrent ses armes. « Mais quand il se relevait, et nulles il n'en trouvait, il menait un tel terribouris et tel brouillis, que il semblait que tous les diables d'enfer dussent tout emporter, et fussent là-dedans avec lui. Si que, pour le mieux on les lui a laissées... »

Ses accès avaient commencé dans la nuit qui suivit une journée où, dans les bois de la Biscaye, « il avait chassé à chiens et occis un ours merveilleusement grand. » Cette circonstance mit Froissard sur la voie d'une explication qui satisfit pleinement l'écuyer qui lui racontait cette merveilleuse aventure :

« Nous trouvons en l'Écriture, lui dit-il, que anciennement les dieux et les déesses à leur plaisance muaient (changeaient) les hommes en bêtes et en oiseaux, et aussi bien faisaient les femmes. Aussi, peut-être que cet ours avait été un chevalier chassant ès forêts de Biscaye en son temps. Il courrouça ou dieu ou déesse à lui, pourquoi il fut mué en forme d'ours, et faisait là sa pénitence, si comme Actéon fut mué en cerf. — Actéon! répondit l'écuyer, doux maître, or, m'en contez le conte, je vous en prie. — Volontiers, dis-je. »

Et le voilà parti à narrer l'histoire d'Actéon et de Diane, avec la même conviction qu'il mettait naguère à raconter le fameux Combat des Trente dans la plaine de Ploërmel.

Que vous semble de ce brave curé pour lequel la mythologie est l'Écriture au même titre que la Bible et l'Évangile, et qui accorde à tout cela la même autorité!!

Froissard explique le don de seconde vue dont jouissait Gaston Phœbus, les bruits et les déplacements de meubles, d'une façon qui n'est guère moins plaisante. A sept lieues d'Orthez, il y avait un baron, seigneur de Corasse, qui enleva à un prêtre les dîmes auxquelles il avait droit. Le clerc dépossédé obtint du pape Urbain V une bulle qui le remettait en possession de ses dîmes et ordonnait de lui en faire la restitution. Le sire de Corasse n'en tint pas compte, trouvant que ce qui était bon à prendre était bon à garder. Le clerc était habile « dans la nigromance, et environ trois mois après, vinrent en son chastel de Corasse, là où il dormait en son lit de lez sa femme, messagers invisibles qui commencèrent à bûcher et à tempester tout ce

qu'ils trouvaient parmi ce chastel, en telle manière que il semblait que ils dussent tout abattre; et bûchaient les coups si grands à l'huis de la chambre du seigneur, que la dame qui se gisait en son lit en était tout effrayée. »

Une nuit, Corasse impatienté, demanda qui lui envoyait cet ennemi invisible; une voix répondit :

« Il m'y envoie le clerc à qui tu fais grand tort, car tu lui enlèves les droits de son héritage. Si ne te lairai en paix, tant que tu lui en auras fait bon compte, et qu'il soit content. » — Dit le chevalier : « Et comment t'appelle-t-on, qui essi bon messenger ? On m'appelle Orton. — Orton, dit le chevalier, le service d'un clerc ne te vaut rien; je te prie, laisse-le en paix et me sers, et je t'en saurai gré. — Puisque tu le veux, je le veux, » dit Orton, aussi facile à corrompre que s'il eût été un simple mortel.

Une nuit que le noble sire dormait, Orton vint et tira vivement son oreiller : « Qui est là ? demanda le sire de Corasse. Il répondit : — Ce suis-je, voire Orton. — Et dont viens-tu ? — Je viens de Prague en Bohême; l'empereur de Rome est mort. — Et quand mourut-il ? — Il mourut devant hier. — Et combien a deci à Prague en Bohême ? — Il y a bien soixante journées. — Et en es sitôt venu ? — M'ait Dieu ! je vais aussitôt et plutôt que le vent. — Et as-tu ailes ? — M'ait Dieu ! nenni. — Et comment donc peux-tu voler sitôt ? — Vous n'en avez que faire de savoir. Suffise vous quand vous me oyez et je vous rapporte certaine et vraies nouvelles. »

Emerveillé, Froissard lâche la bride à son imagination, qui s'élance, galoppe et bat la campagne. Il demande à l'écuyer qui lui raconte ces choses :

« Le comte de Foix est-il servi d'un tel messenger ? — Répondit l'écuyer : En bonne vérité, c'est l'imagination de plusieurs hommes du Béarn que oui; car on ne fait rien au pays ou ailleurs aussi, qu'il ne sache tantôt, et quand on s'en donne le mieux de garde. Ainsi fut-il des nouvelles que il dit des bons chevaliers et écuyers de ce pays qui étaient demeurés en Portugal. Et toutefois la grâce et renommée que il a de ce lui fait grand profit. »

Quoi qu'il en soit des naïves explications du bon Froissard, de la « nigromance et des messa-

gers qui chevauchent de nuit avecque le vent, » le fait restant, le somnambulisme et la médium-nité sont constatés avec les bruits, les déplacements de meubles, la vue à distance, la commu-

nication avec les esprits auxquels nous ne devons pas chicaner le pseudonyme qu'il leur convient d'adopter pour se manifester à nous.

EUGÈNE BONNEMÈRE.

LE SPIRITISME ET LA GRANDE PRESSE

Le temps n'est plus où les spirites étaient considérés comme de malheureux monomanes, innocents et inoffensifs. On l'a déclaré ces jours-ci sur tous les tons : ils représentent une force, et, de *légion*, ils sont devenus *armée*.

Le spiritisme est quelque chose.

Et les spirites sont plus prudents et plus sages que bien des hommes qui ont la prétention de mener le monde, puisqu'au lieu de faire comme eux beaucoup de bruit et peu de besogne, ils font, paraît-il, beaucoup de besogne et peu de bruit.

Voici quelques citations d'un article en premier Paris, du *Réveil* daté du 20 Juillet 1882, intitulé : *Les Spirites*, et signé E. Lepelletier, un des grands prêtres du matérialisme athée, un de ces hommes qui semblent avoir pour devise :

« Je verrais, que je ne croirais pas. »

« On ignore généralement dans nos milieux éclairés et sceptiques, dit notre antagoniste, le travail souterrain, que font ces termites de la superstition et du merveilleux, qu'on nomme des spirites... Ils se dissimulent, gardent le silence, en présence des incrédules, évitent la polémique et se contentent de capter une à une les âmes faibles, qu'ils rencontrent et attirent.

« Les spirites sont peut-être cinquante mille à Paris... Comme une fourmilière, partout ils étendent leurs issues. Il y a des spirites officiants au faubourg Saint-Germain, et les arrondissements populeux, comme le 11^e et le 20^e, n'en manquent pas. Ce qui est caractéristique dans la manière dont ils ont pris pied à Paris, c'est la prudence et l'effacement. »

Ce sont là des extraits du commencement de l'article signalé, lequel comprend deux colonnes et demie du journal, et se termine ainsi :

« Nos spirites forment donc un monde à part, un monde caché. Ils ne constituent pas encore un danger réel et visible pour la République, parce qu'ils sont plus sages que les premiers chrétiens avec lesquels ils ont tant de points de ressemblance, et ne vont pas sur les places publiques renverser les bustes républicains comme le faisaient, des dieux et des empereurs, les stupides et turbulents confesseurs de la foi ; — mais ils embrigadent partout des femmes, des enfants, des hommes même, au nom de l'ignorance, de la supersti-

tion et de la folie humaine. Je ne demande certes pas de persécutions contre ces pauvres fous ; il m'a paru seulement intéressant de signaler l'existence de ces néo-chrétiens, qui travaillent sous Paris comme leurs congénères, les disciples du Christ, opéraient sous Rome qu'ils minaient à l'insu de cette brillante société sceptique du premier siècle. Paraître craindre les progrès du spiritisme, aujourd'hui, semble une billevesée, une folie. Les Romains indifférents, lettrés, polis, heureux et civilisés se moquaient aussi quand Suétone écrivait : « L'empereur « sévit contre les chrétiens, espèces d'hommes livrés « aux superstitions et aux sortilèges. »

« On ignorait et on méprisait encore plus à Rome, deux siècles après la pendaison du Christ, cette secte bizarre nommée plus tard christianisme, que nous feignons d'ignorer et de mépriser aujourd'hui ces fous fanatiques qu'on appelle spirites. Ce seul rapprochement historique peut donner à réfléchir. »

Il serait superflu d'insister auprès de nos lecteurs, pour leur démontrer combien les vrais spirites sont peu superstitieux, quelle importance ils attachent à ne juger d'un fait qu'avec réserve, et après une scrupuleuse investigation, et combien ils contrôlent sévèrement toute production médianimique.

En cela, tous les jours, la *Lumière* prouve ce qu'elle avance.

Ce qui frappe par dessus tout dans l'article de M. Lepelletier, c'est la frayeur qu'il manifeste en face du nombre croissant des spirites et de leur puissance envahissante. A ce propos, le fougueux journaliste, plus jésuite qu'un jésuite d'état, évoque le souvenir désastreux de Rome et des premiers chrétiens, et, tout en disant qu'il ne faut point persécuter ces pauvres fous, en appellerait volontiers aux bûchers pour eux. Au nom du progrès, il dit une sottise ; au nom de la liberté, il se ferait bourreau.

En faisant l'éloge de Delaage, la *Liberté* a fait indirectement l'éloge du spiritisme et, en faisant précéder cet éloge de certaines considérations sur la folie, elle a donné à comprendre que les fous étaient partout et dans tous les

états, voire même... Le dirai-je, grand Dieu ! voire même et surtout parmi les docteurs.

J'extrais six lignes du long article sur Delaage désirant de tout cœur que l'on puisse dire sur la tombe de tous les spirites du monde, ce qu'on a dit sur la tombe de celui-ci.

« Des gens très sérieux eurent foi dans sa puissance divinatoire, car il était magnétiseur et spirite. Il croyait aux Esprits, et il eut certainement beaucoup d'esprit, ce qui l'a conduit à vivre sans peines, et pas toujours sans plaisirs, à faire quelque bien et à ne jamais faire de mal. »

Quant à *Paris-Journal*, celui qui a écrit l'excellent article sur le même sujet, — il aurait beau s'en défendre, — est spirite, spirite trop renseigné pour n'être pas éclairé. Si Valentin n'est jamais venu à la *Lumière*, il a sûrement fréquenté tous les autres milieux dont il parle. Comme les publications spiritualistes reproduiront à l'envi son bon travail, nous nous bornerons à le signaler fraternellement aux non initiés, désireux de le connaître. En ce qui nous concerne personnellement, nous le remercions d'avoir mentionné notre publication.

Malgré notre bon vouloir de ne rien passer sous silence, de ce qui se rapporte à la question du *nouveau spiritualisme*, l'espace limité qui nous est donné ici, nous empêche d'y satisfaire. Nous nous sommes bornés à mettre en relief des échantillons de ce qui vient d'être écrit pour ou contre nous.

Tous les journaux ont ressemblé à ceux-ci, en bien ou en mal.

Mais un grand journal, en parlant du spiritisme, ne l'a envisagé que d'après l'un de ses organes, la *Lumière*, — ce qui nous est particulièrement sensible. C'est le *Clairon* du vendredi 4 août. Nous terminerons par des extraits de cette *Journée parisienne*, signée *Monocle*.

L'auteur de l'article commence par dire, qu'ayant sous les yeux un numéro de la *Lumière*, un « je ne sais quoi vraiment inexplicable » attira son attention sur les lignes suivantes.

Et il cite la *Voix des esprits*, signée George Washington. (Voir n° 5 de la *Lumière*, page 59.)

Appréciateur de notre épigraphe, il déclare d'abord ne vouloir se prononcer négativement au sujet des manifestations psychiques. Quant à se prononcer affirmativement, il ne le peut,

et n'en dirait-il pas les raisons, nous les pouvons jusqu'à un certain point comprendre.

Tout distrait qu'il soit, le coup d'œil qu'il jette sur des lignes médianimiques, a fait vibrer son âme. Pensant que tous nous en avons une, il cherche à impressionner son public par des considérations généralisées, vraiment bien trouvées et pensées sagement.

L'élévation des sentiments, la sensibilité, qui marquent ce premier alinéa le font infiniment apprécier.

« Nous sommes tous attirés plus ou moins — même les plus sceptiques — vers les choses fantastiques et surnaturelles. Les mieux doués se sont peu ou prou laissé entamer par les superstitions les plus puérides. Cela tient, je crois, à ce que notre faible nature a besoin de se raccrocher parfois à un rêve, quel qu'il soit. Il est des moments où notre *bête*, comme l'a dit Xavier de Maistre, est complètement annihilée, où notre esprit s'envole dans les espaces radieux ; où nous vivons dans une sorte d'exaltation extraordinaire ; où nous sommes heureux tout à fait, tant que dure cette extase. Les gens qui fuient le monde et pénètrent dans un cloître après un poignant désespoir, ne cherchent à coup sûr dans cette solitude que le détachement des choses matérielles, et l'extase, par l'infini, par Dieu.

« Les *Contes d'Hoffmann*, les histoires merveilleuses d'Edgard Poë nous ont tous empoignés adolescents, et nous laissent encore rêveurs, quand, hommes faits, nous les relisons aujourd'hui. On ne peut se défendre du frisson délicieux qui nous secoue, alors que surgit au milieu d'un chapitre l'incident surnaturel qu'on y cherchait. *Seraphita-Seraphitus* m'a personnellement causé une fatigue pleine de charme, et bon nombre de mes amis m'ont avoué qu'ils avaient été pareillement affectés. Détail curieux, quand le journal la *Lumière* m'est arrivé, je lisais précisément et pour la première fois — ce dont je m'accuse, *Spirite*, par Théophile Gautier. Tous les détails sont indispensables — étant donné que je vous décrive exactement l'impression bizarre que j'ai ressentie... »

« Après avoir lu la citation que j'ai transcrite, je me décidai à lire plus attentivement le journal que le hasard avait mis entre mes mains. »

Ici, parlant plutôt, j'aime à le croire, par imitation de ses confrères et d'après des bruits publics outrés que d'après sa propre conviction, *Monocle* raconte qu'il y a des « farceurs énormes » parmi les spirites ; mais, ajoute-t-il aussitôt : « Il y a des croyants, des convaincus, qui jouissent de toutes leurs facultés mentales, qui ne sont ni des fous, ni des illuminés. »

Cette constatation est si agréable à entendre pour un convaincu que l'on voudrait en faire ici le mot de la fin, dans le but de laisser agir en toute cervelle humaine le bon courant fluidique établi par une saine impression. Mais la directrice de la *Lumière* est trop en cause, dans cet article, pour ne pas étendre un peu plus les citations.

Je continue donc :

« Comme tout le monde, il y a quelques années, j'ai donné un instant dans le spiritisme, mais je m'en suis détaché comme il convient, et cependant j'ai été témoin de faits vraiment inexplicables — tout escamotage à part. J'avais été initié par des amis, gens très sérieux, officiers d'artillerie, anciens élèves de l'École polytechnique, gens de science avant tout, pourtant très convaincus.

« La lecture de *Spirite*, de Théophile Gautier, m'a ramené vers le spiritisme par curiosité, et le journal la *Lumière* m'a fourni le moyen d'observer. Je me proposai d'interroger la directrice de ce journal, et je me rendis à Auteuil, chez M^{me} Lucie Grange... Je sors de chez elle, et ma curiosité est de plus en plus allumée. M^{me} Grange, qui est très convaincue, fort sincèrement, je l'affirmerais presque, m'a promis de me faire assister à des expériences qui seront, paraît-il, concluantes pour moi.

« En attendant, M^{me} Grange, qui me paraît être une femme fort intelligente, m'a montré des écrits dictés par ses esprits familiers. J'en ai recueilli quelques-uns.

« M^{me} Lucie Grange, qui a été l'amie de notre éminent confrère Emile de Girardin, nous a affirmé qu'elle évoque très souvent l'esprit non encore réincarné du maître. Elle en reçoit des conseils, et même il lui serait arrivé parfois de lui dicter certaines phrases des articles qu'elle publie dans la *Lumière*. Elle se dit en rapport suivi avec un grand nombre d'esprits... Que ne nous a-t-elle pas dit encore?

« Je ne sais rien de plus attachant que ces échappées

qui distraient un instant des grandes pensées et des menus faits. J'avoue que je me suis beaucoup diverti ; mais je ne pourrais conseiller pareil divertissement à certains esprits, particulièrement organisés, car ils ne trouveraient finalement que la folie, s'ils poursuivaient trop longtemps le rêve séduisant, je l'avoue, qui constitue le fond du spiritisme. « MONOCLE. »

Certes, il n'y a pas dans ces lignes une déclaration de principes en faveur du spiritisme; mais on n'y trouve point les expressions injurieuses et les appréciations malveillantes et de parti pris, que l'on rencontre en général sous nos plumes contemporaines. On voit que Monocle ne s'est pas encore assez rendu compte de ces vérités, et qu'elles lui apparaissent comme un beau rêve dans le merveilleux idéal. Il pense que ce serait rendre un mauvais service aux têtes faibles que de les exciter à la recherche approfondie de ces mystères difficilement accessibles aux cerveaux les mieux équilibrés. Et il déclare s'être fort intéressé, « aussi fort diverti » à ces explorations d'outre-tombe.

Je ne veux point chercher à répondre à tout cela, ce serait trop long, et du reste, ce sont des considérations qui auront en temps voulu leur développement.

Je me bornerai à déclarer ici, que le rédacteur du *Clairon*, allant droit à la directrice de la *Lumière*, a joué franc jeu.

J'affirmerais presque, qu'avant peu, ces échappées séduisantes, qui distraient un instant des grandes pensées et des menus faits, seront considérées par lui comme les inspirations des seules pensées vraiment grandes et fortes, et qu'elles le fixeront plus sûrement dans la solide raison qu'il ne faut jamais perdre.

LUCIE GRANGE.

LE DERNIER VOYAGE D'UN NAVIGATEUR HOLLANDAIS

RÉCIT MÉDIANIMIQUE

Il s'agit ici du hardi navigateur Willem Barends qui avait déjà tenté deux fois, avec son compatriote Heemskerk, en 1594 et en 1595, de trouver, par le nord-est de l'Europe, le chemin de la Chine. Il crut alors avoir découvert le Spitzberg où l'Anglais Willoughby avait pénétré en 1553. Dans ce troisième voyage entrepris en 1596, Barends et Heemskerk s'avancèrent au

nord de la Sibérie et luttèrent en vain contre les glaces. L'expédition de Barends parvint à tourner, ainsi qu'il le dit lui-même, l'extrémité nord de la Nouvelle-Zemble, où il périt.

Mais le fait intéressant pour nous, c'est que ce vieux marin hollandais, disparu de ce monde, il y a 285 ans, puisse se montrer et s'entretenir avec des êtres doués de la faculté médianimique

Ainsi, au mois de février 1874, il se présente avec une plume à la main devant une voyante en extase. Cela signifiait qu'il avait l'intention de lui faire écrire quelque chose. Elle prit une plume et écrivit inconsciemment sous l'influence de l'esprit ce qu'il avait à lui dire. Le médium ignorait le nom de Barends et l'histoire des découvertes australes. Son esprit était loin de pouvoir imaginer des noms, des faits, des dates, l'indication de la latitude, connus des seuls géographes, et les détails intimes qui sont retracés dans les lignes qui vont suivre.

Comment expliquer cette communication, si elle n'émane pas d'un être intelligent, en dehors du médium qui est son interprète? Nous laissons ce soin aux esprits forts. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de garantir la sincérité du médium.

MATHAREL.

Je suis né à Schelling, je me suis embarqué fort jeune sur les navires de Balthazar Moucheron, un commerçant de génie.

Mes premières navigations furent malheureuses. Echappé à deux naufrages successifs, je montai sur un troisième vaisseau qui prit feu et dont je me sauvai presque seul.

La mer ne voulait pas de moi; mais j'étais bien décidé à me faire accepter!... Par ma persévérance, j'arrivai au premier rang des pilotes de mon temps. Pendant trente années, je parcourus les mers alors fréquentées par la marine hollandaise, et j'y recueillis un grand nombre d'observations qui furent utilisées par le cosmographe Plancius. Deux voyages que je fis, en 1594 et 1595, pour doubler la pointe septentrionale de l'Europe, me conduisirent jusqu'au 77° degré où je trouvai la mer fermée par les glaces. Enfin, revenu de ces expéditions, je me décidai à un repos dont je sentais du reste un grand besoin.

J'aimais ma fille Jeanne, avec cette tendresse passionnée que l'on éprouve pour l'enfant unique laissé par une union trop vite interrompue. Les veuvages prématurés communiquent généralement à l'affection des pères je ne sais quoi de plus caressant et de plus épanoui. Il semble que la fille hérite d'une part de l'amour voué à la morte, et que les dernières ardeurs de l'époux

se mêlent aux premières émotions de la paternité!

Ma fille était fiancée à Gérard de Veer, avant mon dernier voyage au pôle Nord, et le mariage, sur le point de s'accomplir fut interrompu ou plutôt retardé par les circonstances relatées ci-après.

Pierre Plancius a joué un rôle important dans les Provinces-Unies, par son double caractère de cosmographe et de ministre du saint Evangile. Echappé avec peine aux soldats du duc de Parme, après la prise de Bruxelles, en 1585, il était venu se réfugier à Amsterdam, où il se signala par les services que ses connaissances géographiques rendirent au commerce et par la fougue de ses prédications contre les « remontrants » et les papistes!

Un soir que ma fille, son fiancé et moi venions de terminer une petite fête à l'occasion des Rois, ma fille allait chanter selon l'usage la complainte populaire des trois Mages arrivant de Bethléem, lorsqu'elle fut interrompue par le messenger du port, qui venait nous chercher de la part du docteur Plancius. Le docteur voulait absolument nous parler et il n'attendait que notre visite pour aller à Enkhuizen où il avait importante affaire.

Quand nous fûmes en sa présence, le docteur Plancius me dit solennellement que les matelots me désignaient comme leur pilote et celui qui devait les conduire à la découverte du passage du pôle Nord. « Deux fois déjà, me dit-il, tu as cherché cette route, tous répètent que l'honneur de la trouver doit t'appartenir : la voix de Dieu et celle du peuple t'appellent.

— Que le docteur m'excuse, balbutiai-je, chacun ne peut-il remplir sa tâche à son tour, et ne puis-je donner à ma fille et au repos ce qui me reste de jours et de forces?

— Et de qui tiens-tu ces forces et ces jours, sinon de cette patrie où tu as reçu la nourriture

1. Pierre Plancius, né à Drenoutre, en Flandre, en 1552, mort à Amsterdam le 25 mai 1622. Nommé pasteur à Bruxelles en 1568 et à Amsterdam en 1585. Ardent calviniste, il combattit avec le même acharnement les catholiques, les luthériens, Arminius et ses partisans appelés *remontrants*. Ce qui le recommande surtout à la postérité, ce sont ses connaissances astronomiques et nautiques. Le président Jeannin qui le consulta en 1608, le qualifie de « grand cosmographe. »

MATH.

de l'âme et celle du corps? Lui refuser la vie qu'elle t'a donnée, c'est nier un dépôt confié à ta garde. Quand la mère appelle un de ses enfants par son nom et lui crie de se lever, il n'y a que les mauvais fils qui répondent : « Je veux dormir. » La voix de Dieu et du peuple t'appelle; mais tu fais comme Adam après le Péché, tu feins de ne pas entendre !... »

Je tressaillis à ces paroles. Trop simple pour savoir fermer mon âme à la vérité, puisqu'elle était douloureuse, je sentis tout à coup la nécessité du sacrifice qui m'était demandé et ne songeai point à en mesurer la grandeur. J'obéis en comprenant le devoir qui m'était dicté. J'écartai brusquement de ma pensée les images de repos et de tendresse qui me berçaient depuis tant de mois; je brisai toutes les joies rêvées comme je l'eusse fait des branches fleuries qui m'eussent caché le vrai chemin, et, avançant ma main sur la Bible ouverte sur le bureau du docteur Plancius, je prononçai lentement ces mots :

« Moi et les miens, nous appartenons aux
« Provinces-Unies. Je partirai ! »

La troisième expédition pour le passage du Nord se fit sous ma direction et celle de Gérard de Veer qui voulut m'accompagner à titre de commis. Nous mîmes à la voile le 17 mai 1596, à bord du navire le *Lion de Hollande*, et, à la fin d'octobre 1597, on n'avait reçu aucune nouvelle de nous. Ce retard ne permettait guère de mettre en doute la perte des navires conduits par moi. Mes deux premiers voyages ayant duré chacun moins de cinq mois, il s'était écoulé quatre fois plus de temps qu'il ne m'en eût fallu pour effectuer mon retour en Hollande. Cependant ma pauvre Jeanne luttait contre l'opinion générale; l'ardeur de sa tendresse entretenait sa foi. Il en est des malheurs extrêmes qui doivent nous briser comme des dangers dans lesquels nous craignons de périr : par un sentiment intuitif de conservation, nous refusons d'y croire, nous repoussons les preuves, nous ajournons le moment suprême en inventant des espérances qui nous permettent de vivre dans le doute. Plancius aidait d'ailleurs à ces illusions. La confiance inébranlable que l'amour nourrissait chez ma fille était entretenue chez lui par la science. Cependant les jours se succédaient sans rien apprendre sur notre sort. Un bâtiment envoyé à notre recherche ne reparaisait plus.

Il arriva enfin, n'ayant que la moitié de son équipage vivant et sans avoir rien appris. Jeanne sentit alors fléchir la confiance qui l'avait si longtemps soutenue. Emportée par le flot de sa douleur, elle passa tout à coup du calme factice qu'elle s'était ménagé aux convulsions d'un désespoir sans remède, s'abîmant dans sa douleur et ne vivant qu'entourée de tous les objets qui lui rappelaient son père et son fiancé.

Mais Dieu, enfin, prend pitié d'elle, il lui envoie un rêve qu'elle fait tout éveillée : elle entend la voix de son Gérard qui murmure l'hymne du retour. Éperdue, elle prononce un nom presque bas ; un autre lui répond, c'est le sien. Au même instant, une barque glisse sur le canal... Jeanne a cru apercevoir une ombre qui s'est retournée vers elle, et, foudroyée par la joie, elle tombe à genoux et s'évanouit.

Quant elle revint à la vie, son fiancé était près d'elle. Il lui raconta mes derniers moments et tous les accidents malheureux qui avaient traversé notre voyage.

Guidés par mes instructions, les équipages du scute et de la chaloupe avaient atteint le Weigat, puis l'embouchure de la mer Blanche qui les avaient conduits au port de Colla. Un hasard providentiel leur fit rencontrer là le navire de Jean Cornelitz sur lequel ils arrivèrent à Amsterdam au nombre de douze. Parmi eux, se trouvait le seul consolateur qui pût redonner à Jeanne le désir de vivre. Quelques mois après, Gérard la conduisit au temple, encore revêue de ses habits de deuil.

Le 20 juin 1597, sur les glaces de la Nouvelle-Zemble, j'avais donné mes dernières instructions. Et aux matelots qui ne voulaient pas se séparer de moi, ne sachant ce qu'ils répondraient au Conseil d'Amsterdam lorsqu'il leur demanderait ce que je suis devenu : « Vous lui « direz que j'ai fini comme vous devez tous sou- « haiter de finir : en faisant ce que vous avez « promis. » A ces mots, mes yeux se fermèrent, je recommandai encore ma fille à Gérard, et mon âme se sépara de mon corps avec mon dernier soupir.

WILLEM BAREND, par le Médium X.

NOUVELLES DIVERSES

M. Arsène Houssaye a dit quelques paroles profondément spirites dans son discours sur la tombe de Paul de Saint-Victor, le 10 juillet 1882, jour de l'inauguration d'un monument élevé à la mémoire du savant critique. « C'est en entrant dans un cimetière que nous sentons bien le lien qui rattache le monde visible au monde invisible. Ceux qui font semblant de vivre, vont rendre visite à ceux qui font semblant d'être morts. Si le tombeau a la majesté du mystère, c'est qu'il ne renferme pas le néant. Quand nous saluons un mort qui passe, nous saluons un voyageur qui part en avant. »

— L'école Pape-Carpantier est transférée à Sceaux (Seine) dans les bâtiments affectés à l'ancienne sous-préfecture.

— Les locaux précédemment occupés par cette école seront provisoirement affectés à l'installation de cours normaux préparatoires à l'enseignement du travail manuel dans les écoles normales et primaires supérieures.

— Dans une réunion préparatoire des délégués spirites belges, tenue à Bruxelles le 6 août courant, il a été décidé qu'une *grande assemblée fraternelle spirite* aura lieu dans la même ville le 17 septembre prochain.

Le programme comporte deux questions :

1° Des moyens de former une fédération solide et durable.

2° Des moyens généraux de propagande.

Avec notre adhésion à ladite assemblée, tous nos vœux pour le succès de nos coreligionnaires belges.

— Le collègue électrico-médical américain de Cincinnati, sous la direction du D^r E.-D. Babbit, professeur de chromopathie et de magnétologie, a fait faire un grand pas dans le nouvel art de guérir, le plus élevé qui ait encore été donné par le monde des esprits. Les poisons ont été généralement rejetés et les pures forces magnétiques, électriques, chromopathiques, hygiéniques et psychiques sont les seules employées.

Nous espérons que le nouvel enseignement médical que nous venons de signaler ne tardera pas à prendre droit de cité en Europe et que

nos docteurs reconnaîtront quel parti on peut tirer des fluides répandus en nous et autour de nous pour la guérison des maladies les plus rebelles aux produits de la pharmacopée.

L'abondance des matières nous empêche de rendre compte aujourd'hui de l'ouverture du Salon des arts décoratifs, au Palais de l'Industrie, par l'Union centrale des arts décoratifs; de l'arrivée des Galibis au Jardin d'acclimatation, et de donner la suite de l'histoire extraordinaire de FRA POPOLI.

PETITE CORRESPONDANCE

M. C. — L'adresse d'un M. Sauda Effendi se disant collaborateur à la *Lumière*, nous a été demandée. Nous ne pouvons la donner puisque M. Sauda, non seulement, ne collabore pas à notre publication, mais encore que nous ne le connaissons d'aucune manière.

M. Ch. FAUVETY. — Un merci pour votre envoi. Nous en parlerons prochainement.

M. A. CAHAGNET. — Au sujet des enseignements conduisant au crime, nous sommes complètement de votre avis, et nous examinerons votre brochure. Merci de l'envoi, mais surtout de votre excellente lettre.

M. MAX WAL, à Brux. — Bien reçu les nos complets. Merci de l'envoi et de votre appui confraternel.

Nous prions toutes les personnes qui nous ont écrit de recevoir ensemble, nos remerciements et nos cordialités.

M. EUGÈNE M. — Je ne comprends pas que vous perdiez ainsi le fruit de tant de travail. Employez de nouveaux moyens. Quant à moi, je ne puis plus rien.

M. MARIC. — Si vous continuez à travailler trop, votre santé vous trahira. J'accepte avec plaisir votre cad. quoique je ne le mérite pas.

M^{me} L. R. — Il nous serait impossible de vous donner l'adresse d'une *bonne tireuse de cartes*, qu'elles soient fort nombreuses à Paris. Cela ne rentre aucunement dans notre spécialité et nous pensons que si vraiment par ce jeu on peut dire quelque vérité, c'est qu'alors on est inspiré par une autre cause que les cartes elles-mêmes. Souvent on est médium sans le savoir. A la quatrième page du *Petit Journal*, il y a presque tous les jours des annonces de ce que vous recherchez.

M. Alex. D. VER. — Un médium guérisseur pour votre cas est nécessaire : On voit fréquemment les malades sauvés par le pouvoir d'un ou de plusieurs

esprits, alors qu'ils sont abandonnés par tous les médecins. On a quelquefois dans sa famille ou parmi ses amis, des personnes douées, à leur insu, de la faculté guérissante. La bonne, dont vous parlez, est sûrement un médium. Pourquoi aller chercher bien loin ce que vous avez auprès de vous. La volonté de faire le bien et l'affection sont de puissants moteurs, avec l'aide de Dieu. Espoir!

M. A. Laur. Saint-G. — Votre cas m'a rappelé celui d'une béguine de Saint-Jean Bonnefons pays de Digonnet, dit le *Petit Bon Dieu*. J'ai été témoin du fait à Saint-Etienne (Loire), et je vais vous le raconter.

Une béguine portait comme toutes les adeptes de ce *Petit Bon Dieu* une torsade blanche et rouge autour du bonnet. Cette torsade, leur attirait pas mal de quolibets et des insultes. L'une d'elles, marchande de beurre et de fromages, eut un jour l'un de ses fromages blancs, appelés *sarrassons* dans le pays, appliqué en pleine figure. Mais aussi, lui dit un monsieur qui passait par là, après qu'elle se fût très placidement débarbouillée, pourquoi porter ce signe éclatant? A quoi cela sert-il? — Monsieur, répondit-elle avec un accent de suprême fierté, cela sert à distinguer les gens qui ont de l'esprit de ceux qui n'en ont pas. Ceux qui ont de l'esprit nous laissent passer sans rien dire, et ceux qui n'en ont pas, nous insultent.

OUVRAGES REÇUS

- Pour l'Abolition de la Prostitution, réglementée ou non réglementée; par Ch. Fauvety. — Prix : 50 cent. — Librairie des sciences psychologiques, 5, rue des Petits-Champs, Paris.
- Abrégé de l'histoire des cérémonies, coutumes religieuses et superstitions de tous les peuples du monde; par Alphonse Cahagnet. — Chez l'auteur : 90, rue de Saint-Germain, à Argenteuil et chez tous les libraires. — Prix : 75 cent.
- Guérison des maladies par le fluide magnétique. Auteur : Louit, Faubourg Saint-Denis, 103. — Prix : 50 cent.
- Fleurs poétiques, 1^{er} bouquet. Poésies. — Prix : 3 fr. Au secrétariat de la Société Poétique méridionale, à Aignan (Gers.)
- Annuaire des Musées cantonnaux 3^e année 1882. Abonnement annuel : 3 fr. Chez M. Edmond Groult, à Lisieux (Calvados.)
- Les quatre Évangiles, suivis des commandements. Spiritisme chrétien ou révélation de la

Cour de Bordeaux, ancien bâtonnier. Trois vol. Prix : 10. 50. Librairie des sciences psychologiques, 5, rue des Petits-Champs.

Le Rossignol, journal mensuel des jeunes Littérateurs paraissant le 10 de chaque mois. Cette feuille est spécialement destinée à la jeunesse dont elle sera l'organe. Elle publie des poésies, des nouvelles en prose. Elle rejette la politique, chante l'amour et tâche de faire aimer le vrai, le beau et le bien. Le prix de l'abonnement est très modique. Moyennant 2 fr. adressés à M. Edward Sansot, secrétaire de la rédaction à Aignan (Gers), on reçoit ce journal pendant un an.

ŒUVRES DE M. EUGÈNE BONNEMÈRE

- La France sous Louis XIV, 2 vol. in-8^o, 12 fr.
- Histoire des Camisards, in-12..... 3 fr. 50.
- Histoire des Paysans, 2^e éd., 2 vol. in-12. 7 fr.
- La Vendée en 1793, in-12..... 3 fr. 50.
- Histoire populaire de la France, tome I, la Gaule, tome II, les Valois, 2 vol. in-32 à 30 cent.
- Histoire de la Jacquerie, in-32..... 30 cent.
- Les Paysans avant 89, in-18..... 15 cent.
- Le Maître d'École, in-12..... 15 cent.
- Les Déclassés, in-12 3 fr.
- Louis Hubert, Mémoires d'un curé vendéen, un volume in-12..... 3 fr.
- Le Roman de l'Avenir, in-12..... 3 fr.
- L'Arme et ses manifestations à travers l'histoire, in-18..... 3 fr. 50

- L'Astronomie, revue mensuelle d'astronomie populaire, de météorologie et de physique du globe, publiée par Camille Flammarion, avec le concours des principaux astronomes français et étrangers. Paris, 12 fr.; départements, 13 fr.; étranger, 14 fr. par an. 55, quai des Augustins.
- Revue spirite et Bulletin de la Société scientifique d'études psychologiques. Mensuel. 10 fr. par an. 5, rue des Petits-Champs.
- La Chaîne magnétique. Mensuel. 6 fr. par an. M. Louis Auffinger, 15, rue du Four-Saint-Germain.
- Journal du Magnétisme. Mensuel. 6 fr. par an. M. H. Durville, 6, rue de l'Echiquier.
- Le Moniteur de la Fédération belge. Bi-mensuel. 2 fr. 50 par an. 14, rue de l'Empereur, à Bruxelles (Belgique).
- Le Messager. Bi-mensuel. 5 fr. par an. M. J. Houtain, 37, rue Florimont, à Liège (Belgique).
- Le Phare, organe de l'Union spiritualiste et du cercle Mesmer de Liège. Mensuel. 4 fr. par an. 33, quai Saint-Léonard, à Liège.
- De Rots, journal spirite mensuel, en flamand et en français. 3 fr. par an. M. A. Dossaer, 52, rue Saint-François, à Ostende, Belgique.

Le gérant: Aldre CHARLE.

LA LUMIÈRE

SCIENCES — ARTS — LITTÉRATURE — MORALE

RÉVÉLATIONS ET EXPÉRIMENTATIONS DU NOUVEAU SPIRITUALISME

REVUE MENSUELLE

Sous la direction de M^{me} LUCIE GRANGE

Ne dites jamais ces mots : « Je ne connais pas, je ne comprends pas, donc c'est faux. » — On doit étudier pour connaître, connaître pour comprendre, comprendre pour juger.

NARADA, philosophe hindou.

N° 7. — 15 SEPTEMBRE 1882

SOMMAIRE : La Matière esclave et l'Esprit libre, Lucie GRANGE. — Le Spiritisme et la grande presse, MATHAREL. — Souvenirs et impressions d'un médium, HAB. — Fêtes burlesques du catholicisme, MARICOT. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire (suite). — Voix des esprits. — Superstitions, erreurs et préjugés. — Les Indiens Galibis. — Nouvelles, petite correspondance, bulletin bibliographique.

ABONNEMENTS : Un an, 5 francs.

(FRANCE ET ÉTRANGER)

Les abonnements partent du 15 Mars

On s'abonne sans frais chez tous les libraires et dans tous les bureaux de poste

On peut aussi adresser directement un mandat à M. Jean DARCY, administrateur,

75, boulevard Montmorency, à Paris

(Gare d'Auteuil, tête de lignes des omnibus d'Auteuil-Madeleine et d'Auteuil-Saint-Sulpice)

Un numéro spécimen est envoyé sur demande affranchie accompagnée de 30 centimes en timbres-poste

Pour la Belgique, adresser les mandats à M. BEYNS (*Moniteur de la Fédération belge*),
14, rue de l'Empereur, à Bruxelles.

Prix du numéro : 50 centimes

SOMMAIRE DU N° 1. — 15 MARS.

Considérations générales, LUCIE GRANGE. — La question du magnétisme animal, MATHAREL. — Académie des sciences. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire. — Superstitions, erreurs et préjugés. — Bibliographie : Les œuvres de M. Camille Flammarion, L. G. — Nouvelles, avis, petite correspondance, etc.

SOMMAIRE DU N° 2. — 15 AVRIL.

Un sixième sens, LUCIE GRANGE. — Que ni le dogme ni l'athéisme ne sont éducateurs, Edme DARDENNE. — Bienfaits du magnétisme animal, MATHAREL. — Faits extraordinaires en Touraine relatés par M. Léon DENIS. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire (suite). — Condorcet, J. D. — Conseils d'un proscrit à sa fille, CONDORCET. — Hygiène et médecine. — Superstitions, erreurs et préjugés. — Nouvelles, avis, etc.

SOMMAIRE DU N° 3. — 15 MAI.

Suprême hommage. — Impuissance du positivisme, LUCIE GRANGE. — Jeanne Darc, MATHAREL. — Les juges infailibles ou persécuteurs et persécutés, MARICOT. — Dangers et abus du magnétisme animal, MATHAREL. — Prédiction de Cazotte rapportée par LA HARPE. — Cazotte. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire (suite). — Conseils d'un proscrit à sa fille (suite), CONDORCET. — Voix de l'humanité. — Bibliographie, nouvelles, avis, petite correspondance, etc.

SOMMAIRE DU N° 4. — 15 JUIN.

L'Ère nouvelle, LUCIE GRANGE. — Le spiritualisme dans l'histoire, Eugène BONNEMÈRE. — Dangers et abus du magnétisme animal, MATHAREL. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire (suite). — Conseils d'un proscrit à sa fille (fin), CONDORCET. — Les femmes dont on ne parle pas, *M^{me} de Condorcet*, Lucie GRANGE. — Voix des esprits. — Voix de l'humanité. — La question juive, EL. — Garibaldi, F. — Dona Fernandez et Dona Amigo, J. D. — Nouvelles, avis, petite correspondance.

SOMMAIRE DU N° 5. — 15 JUILLET.

Les faits parlants, LUCIE GRANGE. — Le Spiritualisme dans l'histoire, Eugène BONNEMÈRE. — Étude philosophique sur le crime de séduction : I. Recherche de la paternité, MARICOT. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire (suite). — Voix des esprits. — Voix de l'humanité. — Superstitions, erreurs et préjugés. — Nouvelles, petite correspondance.

SOMMAIRE DU N° 6. — 15 AOUT.

La Force des faits. Le Spiritisme et la grande presse, LUCIE GRANGE. — Le Spiritualisme dans l'histoire, Eugène BONNEMÈRE. — Dernier voyage d'un navigateur hollandais, Willem BARENS. — Voix des esprits. — Nouvelles, petite correspondance, bulletin bibliographique.

Nous serons très reconnaissants à ceux de nos lecteurs qui voudront bien nous faire parvenir une liste de noms de personnes auxquelles nous pourrions envoyer un numéro d'essai et nous remercions tout particulièrement ceux qui dans un but de louable propagande ont pris plusieurs abonnements à la fois.

Lorsqu'un timbre d'affranchissement ne sera pas renfermé dans une lettre demandant des renseignements, il sera répondu sommairement, s'il y a lieu, par la petite correspondance.

Les lettres non affranchies sont rigoureusement refusées.

Messieurs les Auteurs et les Éditeurs sont priés de nous adresser deux exemplaires des ouvrages concernant les matières traitées dans cette revue et dont il pourrait être rendu compte.

LA LUMIÈRE

LA MATIÈRE ESCLAVE ET L'ESPRIT LIBRE

Un principe intelligent spirituel et un principe intelligent-matériel nous régissent.

Le corps, esclave par son cercle restreint d'action, ses passions et ses maladies, ne paraît guère digne de figurer sur le même plan, encore moins de lutter à force égale, avec l'âme qui, libre par ses attractions infinies, ne s'arrête jamais dans son ascension vers le beau et le bien suprêmes. Aussi, dit-on généralement que le corps n'est qu'un serviteur de l'âme, et l'âme la souveraine inspiratrice des actes. C'est là, du moins, le langage de la plupart des spiritualistes qui ne réfléchissent pas à tout, ou feignent de ne point s'apercevoir que dans beaucoup d'actes du corps l'âme n'est pour rien; que même elle peut gémir des suggestions charnelles quelle qu'en soit la cause, intérieure ou extérieure. On entend avancer aussi des opinions plus complexes, celle par exemple d'attribuer plusieurs âmes au gouvernement d'un seul corps, et, par contraste, des opinions arbitrairement simplifiées pour la plus grande glorification de la matière : la suppression totale de ce qui a nom âme, ne se voit pas, et prétend s'imposer pour toute une éternité.

Même sans vouloir rechercher combien nous avons d'âmes ou ce qu'est notre âme unique par rapport à notre corps souvent rebelle à sa dépendance, il nous est facile de reconnaître que, en vérité, ce que Dieu a fait est bien fait. Un examen approfondi et sans parti pris des simples actes extérieurs de l'homme et des faits journaliers d'ordre moral et social nous prouve que tout antagonisme, tout désordre est une manifestation crisiaque passagère, marquant une étape nouvelle vers l'ordre même et la paix; que tout et tous dans la nature obéissent à une loi identique d'attraction supérieure vers l'accomplissement de destinées prévues pour ainsi dire mathématiquement.

Le négateur de spiritualité, le matérialiste moderne, lequel croit avoir détruit son âme, tandis qu'il n'a en réalité accompli qu'un capricieux et enfantin divorce avec elle, est plus près d'elle qu'il ne le croit de convoler en de nouvelles noces. Volontairement réfractaire aux lois immuables de la solidarité d'amour et des vérités

éternelles, il en subit quand même, à son insu, les bons effets.

J'ai toujours cru et je crois encore que ce sont ceux précisément qui ont le plus allégé leur bagage spirituel — dans l'ancienne acception du mot — qui viendront à nous, parce qu'ainsi ils ont rompu avec tout faux dogmatisme et, qu'à un moment donné, ils éprouveront le besoin de combler en eux le vide creusé par cette légitime abjuration.

En face de la thèse du nouveau spiritualisme, ainsi nommé pour n'être point confondu avec le spiritualisme catholique romain qui nous précipite en enfer pour un péché mortel, plus de maudits, plus de désespérés, mais au contraire le relèvement après toute chute, la réhabilitation après toute honte et la consolation dans tout malheur. Personne ne peut se flatter de pouvoir se passer des moyens de relèvement et de réhabilitation et, pour tous, la consolation est nécessaire. Les convictions spiritualistes qui procurent tout cela sont donc utiles; voilà pourquoi il faut chercher à les acquérir au plus vite, sans arrière-pensée, par l'étude des faits qui les établissent.

En considérant l'étroite dépendance de nos facultés dissemblables et la rigoureuse solidarité des deux éléments primordiaux — esprit et matière — qui nous composent, des aperçus lucides sur nos diverses situations à travers les étapes du progrès se déroulent à nos yeux en montrant la raison d'être de certains faits. Avant qu'ils aient eu lieu, ces faits sont pressentis par les clairvoyants. C'est par la logique seule du raisonnement aidé d'une pénétrante observation, que l'homme supérieur n'a même plus besoin de *voir* pour *croire*.

Mais, jetons un coup d'œil rapide sur ce qui se passe en nous et autour de nous par l'influence mutuelle de l'esprit et de la matière et voyons où mènent leurs attractions opposées.

De quelque nature que soit la souffrance, elle est — nous le savons trop — terrible dans ses conséquences, en ce qu'elle conduit à l'aigreur, à l'exigence, à l'injustice, et fausse toute idée. Pourtant l'homme est un être foncièrement souffrant et ses actes répréhensibles sont souvent des

accès maladroits. Certains êtres ne se montrent dépravés que parce qu'ils ont tout d'abord été blessés en leurs facultés affectives et méconnus dans leurs sentiments dévoués. Dans presque toute histoire de fille perdue, on trouve trace de cette triste vérité; de même que pour le condamné à mort on constate souvent un état civil défectueux et la privation de famille et de soutien moral en ses jeunes années. L'homme qui fait une méchante guerre à tous ses semblables pour se venger d'un seul, pour qui le prendrait-on, si on ne le prenait pour un malade? Toutes ces explosions de colères non justifiées, ces lugubres facéties d'hommes à bons mots et à mauvais cœur, et beaucoup d'autres choses se feraient-elles jour, si leurs auteurs ne manquaient pas d'équilibre en leur propre individualité?

A voir les agitations de la masse humaine, on comprend cette image: la vie est un combat; on la comprend encore mieux lorsqu'on étudie les causes qui font de l'homme un guerrier de nature et de la vie un champ de bataille. Les ennemis de l'homme sont en lui-même. C'est souvent à tort qu'il s'en prend aux autres de ses malheurs et de ses déceptions, au lieu de s'en prendre à sa propre personne. La révolte intérieure constante de l'homme existe particulièrement entre ses aspirations et ses appétits; mais c'est la matière qui, le pressant d'abord de désirs immédiats, lui fait toujours sacrifier les idéalités lointaines. Pensées et désirs plus ou moins purs, convoitises plus ou moins téméraires et satisfactions plus ou moins légitimes et désordonnées trouvent toujours, quand même et malgré tout, des désapprobations dans sa conscience et sa raison qu'il n'a point consultées. Et le mépris des gens honnêtes est la peine du talion, qui ne manque jamais son effet.

Pour arriver à un état placide qui ne soit point l'indifférence, mais le triomphe de la sagesse et du bon sens, il faut avoir vaincu la cohorte des tyrans intimes; par la volonté aidée de la réflexion, on y arrive. C'est en quoi consiste le dépouillement de l'esprit entravé par l'esclavage originel de la matière. Plus les idées se rassèrent, plus le jugement devient impartial et sain; tout affaissement physique se domine alors par la force d'âme. C'est ainsi que, même avec une grande sensibilité organique, on peut fièrement braver l'adversité, et non point se consoler bana-

lement des chagrins intimes, mais puiser en eux des forces supérieures pour la lutte de la vie. Nos aspirations spirituelles font taire les voix de la chair. La noblesse innée de notre âme marque de son sceau nos actes extérieurs; et plus nous écoutons les voix intimes de la conscience, plus nous nous rions aux devoirs, mieux se fait en nous la paix.

Le progrès de l'être humain: élévation, est un allègement aussi bien qu'un épurement.

A mesure que l'être moral se perfectionne, il semble que le corps en devienne moins pesant; un éclat particulier jaillit de la figure du sage, comme un reflet du soleil de l'âme que l'on contemple avec vénération.

Même à l'heure de ce suprême déchirement, la mort, la sérénité ne s'efface pas de la physiologie de l'homme de bien. La désagrégation s'accomplit facilement, et l'âme lucide, échappée de ce corps inerte, semble déjà prendre le soin de tarir les larmes des yeux aimés qui pleurent son départ.

C'est après avoir interrogé l'homme matériel et social, que nous pouvons arriver à la connaissance de l'homme spirituel et moral; mais, c'est après avoir compris les lois du progrès graduel, spirituel et moral, que nous pouvons nous faire une idée précise de l'homme physique et social, nous l'expliquer dans les diverses tendances de son caractère et de ses goûts; car tout s'enchaîne, se relie et fusionne, en vue d'une douce harmonie. La pensée créatrice n'a pas voulu de destinées irrémédiablement fatales. Les attractions en apparence les plus opposées en notre propre nature ne sont que des preuves manifestes de cette grande vérité: L'homme suit une marche ascendante dans laquelle la matière esclave s'affranchit par l'effort spirituel qui l'entraîne au but de ses vraies destinées dans le domaine infini de l'amour et de la liberté.

Une courte existence ne saurait suffire à l'accomplissement de cette grande œuvre de régénération, et l'on a bien compris que nous ne saurions trouver suffisant, pour nous laver de nos souillures et racheter notre salut compromis, le goupillon d'un prêtre et ses paroles plus ou moins sacramentelles. Une vie mal remplie se rachète par une vie bien remplie. Ici ou ailleurs ce sont des existences successives qui nous améliorent et nous rapprochent du vrai beau e

du vrai bien. Cette croyance nous paraît être la seule possible pour expliquer les différences de situations et d'aptitudes entre les hommes; la seule comportant en elle l'idée d'équité et de justice, la seule nous faisant véritablement comprendre et aimer Dieu.

A la très petite exception des matérialistes athées qui excluent l'âme du mode de la vie, on considère la mort comme le passage à une vie nouvelle et meilleure. Envisagée d'après n'importe quelle religion, la mort n'enlève point à l'esprit le pouvoir d'émancipation, voire même de manifestation. Nous ne heurtons donc aucune des opinions de nos lecteurs, en nous permettant d'affirmer que, en effet, les morts prouvent qu'ils n'ont cessé ni de se mouvoir, ni de penser, ni d'aimer les amis qu'ils ont laissés sur la terre.

Arrêtons-nous sur la physionomie rassurante de l'homme de bien dont je parlais tout à l'heure.

Voici comment le nouveau spiritualisme nous le montre :

Cet être immobile et froid pour lequel on prépare un cercueil n'est point en réalité anéanti en ses principes vitaux. Pour lui, il y a eu rupture des liens le rattachant au sol borné terrestre et reprise de possession dans le domaine infini de l'immortalité. Dégagé des entraves de la chair, il recouvre la lucidité supérieure, et, des régions fluidiques lumineuses, il va projeter dans les ombres des rayons vivifiants; il emploiera le zèle ardent qui le possède au bonheur des siens et de toute l'humanité.

Habitant de la terre, son esprit a visité les espaces; habitant des espaces, il visitera la terre.

Pendant que sa dépouille mortelle, rejetée comme un vêtement usé, produit par sa destruction même une part fructificative dans l'œuvre de formation élémentaire terrienne, et qu'elle est réabsorbée par les affamés végétaux ou animaux, l'âme jouit avec plénitude d'idéalités qui pour elle ont pris corps en ses possessions éternelles reconquises. Rien n'arrête son essor, son activité, son amour; librement elle vit, elle agit, elle aime. L'esprit pur est le distributeur de l'aliment spirituel, ici-bas. Il console les affligés par une éloquence suave, intime, et les soutient de son infatigable appui. Son action, pour être souvent niée, ses soins incompris, sa sollicitude méconnue n'en existent pas moins et facilitent à

l'homme les travaux de la vie, allègent ses durs labeurs.

Il arrive parfois que l'homme orgueilleux n'admet point la protection. Ou, s'il reconnaît une utilité au bon concours des invisibles, il en use et abuse, jusqu'à s'en rendre indigne.

Il est surtout exigeant et curieux.

« Tu me protèges, semble-t-il dire à l'esprit, eh bien! que ce soit sans mesure et sans restriction. Je veux que tu ne t'occupes que de ma personne, que tu fasses tout ce que je te demanderai, que tu m'apportes tous les trésors et tous les plaisirs du monde. Je veux que tu obéisses à mon commandement, que tu te plies à toutes mes fantaisies. Mais je veux plus encore, ajoute-t-il impérieusement : Si tu existes vraiment, il faut que tu m'en donnes la preuve la plus manifeste en te montrant à mes yeux, en te solidifiant sous mes doigts. »

Durant comme après cette vie, on se plie difficilement au commandement autoritaire; cependant, par une condescendance mêlée de pitié et d'indulgence profonde, l'esprit s'efforce de donner les preuves exigées. Ce qui fait que l'on a vu, que l'on voit, que l'on verra toujours ce qui s'appelle des manifestations spiritualistes, c'est-à-dire la démonstration par des faits de la survivance de l'être humain.

Pour que l'esprit se montre, il lui faut avoir un corps. Et s'il a un corps, il faut, pour le rendre visible, des conditions toutes spéciales; conditions de milieu terrestre où se trouve emmagasiné, mieux qu'en l'espace, l'élément primordial tangible.

C'est une sorte d'incarnation que l'on demande à l'esprit, en lui demandant de se rendre visible et palpable. Il lui faut se revêtir à nouveau de molécules alourdissantes, retremper sa forme diaphane dans le creuset de chair humaine qui est pour lui comme un bain de plomb. Ce n'est point impossible toutefois, et c'est ce qui nous montre combien notre matière s'était affranchie de son primitif esclavage par sa fusion en l'élément spirituel.

Car, pour qu'un esprit devienne une individualité tombant sous les sens de la vue et du toucher, tout éphémère et fragile que soit sa substance, il faut bien logiquement admettre que cet esprit n'était point totalement dépourvu de matière; qu'ainsi, le principe matériel n'a fait

par la mort que se transformer, se réduire en une proportion infinitésimale, renfermant en elle une mystérieuse et souveraine puissance de développements volontaires ressemblant à autant de résurrections; que l'esprit enfin est un être composé de tous les éléments formant l'homme, mais dont tous les principes vitaux se traduisent en force unifiée, dans une quintessence parfaite.

Cette conviction bien établie, qu'il n'y a de changé par ce que nous nommons la mort que le mode de la vie, et que les deux principes intelligents qui nous régissent sur la terre, subsistent et persistent au delà de la tombe avantageusement transformés, aucun phénomène *spirite* ne saurait nous troubler; l'idée de la présence des esprits autour de nous, ne provoque même ni étonnement, ni frayeur, et le surnaturel n'est plus qu'une loi naturelle tombant sous le bon sens, aussi bien qu'admise par le raisonnement le plus rigoureux.

Hommes et esprits se confondent dans l'unique loi de solidarité qui, en vérité, ne fait de la terre, des espaces, des mondes et de leurs habitants, qu'une palpitation de vie sous l'influx créateur.

Dieu a fait que notre principe matériel se modifiant d'après notre principe spirituel, ils vont ensemble se fondre en la liberté infinie dans la lumière et dans l'amour. Ayant passé par les phases qui nous grandissent en nous épurant, tous nous devenons beaux en même temps que nous devenons bons, et, devant l'homme et devant l'esprit, s'ouvre l'éternité qui est le progrès indéfini en beauté, en bonté, en bonheur: c'est la marche constante et douce vers l'harmonie parfaite des idées et des choses; c'est, dans la conscience de notre individualité, notre impulsion par Dieu, vers Dieu.

LUCIE GRANGE.

SOUVENIRS ET IMPRESSIONS D'UN MÉDIUM

(FRAGMENTS)

Sous ce titre, nous offrons aux lecteurs de la *Lumière* quelques pages détachées d'un manuscrit très intéressant. Ce manuscrit est le résumé de la vie d'un médium dont nous avons déjà parlé dans notre précédent numéro (page 63). Comme il est rempli de faits personnels et de

LE SPIRITISME ET LA GRANDE PRESSE

Décidément le spiritisme est devenu une des principales préoccupations de la grande presse. Après l'avalanche d'articles qu'elle lui a décochés directement ou indirectement le mois dernier, il y a encore de ci, de là, quelques tirailleurs en retard qui s'évertuent à se servir contre lui de l'arme du ridicule.

Mais si le ridicule tue les individualités qu'il atteint, il couvre de confusion les ricaneurs qui s'en servent à tort et à travers contre les choses vraies. Les beaux messieurs de Ricacaca finissent toujours par rire jaune, — quand ils rient, — et ils ne rient jamais les derniers. Nous avons pitié d'eux et nous leur pardonnons les fadaïses que débitent leurs plumes, à cause des aveux qui s'en échappent, malgré eux.

Voici ce que nous découpons dans un long article d'un grand journal demi-mondain :

« Enfin nous avons la secte des *spirites*,
« composée de ceux qui croient à l'évocation
« des âmes et aux tables tournantes. Il y a des
« spirites dans toutes les catégories sociales.
« On en compte dans la politique, dans les
« lettres, dans les sciences, les arts, la finance,
« le commerce, l'industrie et même dans l'agri-
« culture.

« Ces spirites entretiennent une petite Revue
« ténébreuse qu'ils reçoivent chez eux cachetée,
« et qu'ils dévorent en secret. Une ou deux fois
« par an, ils se réunissent pour dîner, et, après
« le dîner, on fait tourner des tables et on se
« raconte des phénomènes surprenants à ce
« point de faire dresser les cheveux sur la tête. »

Nous savions qu'il y a des spirites dans tous les rangs de la société; mais nous aimons à le voir constater par les dénigreurs du spiritisme.

MATHAREL.

réflexions intimes, nous ne pouvons en donner que des fragments.

La connaissance de ces faits et les réflexions qui en découlent peuvent être utiles à tous ceux qui se livrent à l'étude du spiritualisme expérimental, à ceux qui sont avides de posséder la

vérité une et immortelle ; mais surtout à ceux qui ont besoin de consolations.

L. G.

AVANT-PROPOS

Peut-être quelques incrédules bienveillants liront-ils ces lignes ; tout incrédule bienveillant est mûr pour la vérité. Je serai heureuse si je puis trouver pour eux les raisons déterminantes de leur conversion et s'ils me savent gré de leur avoir rendu le bonheur possible.

En me présentant, comme un moissonneur, avec ma gerbe paille et épis, je remplis un devoir d'intermédiaire désintéressé entre les esprits et les hommes, et j'aspire à contribuer à l'accroissement des adeptes du nouveau spiritualisme. Mais ne me reviendrait-il, de l'accomplissement de cet acte, que la seule satisfaction de l'avoir accompli, en face de l'éternité je n'aurai pas perdu mon temps, et je poursuivrai patiemment ma tâche.

I. — LE BAPTÈME

Je suis née médium.

Une circonstance de mon baptême est restée dans le souvenir des assistants, mais particulièrement dans celui de la personne qui me tenait sur les fonts baptismaux et qui s'est plu à me le répéter mille fois, car elle y avait ajouté une importance superstitieuse. Pendant que le prêtre catholique présidait à cette cérémonie, mes bras furent saisis d'une sorte de catalepsie et restèrent étendus en croix. Il fut impossible de les ramener à leur position naturelle, et, malgré les efforts tentés dans ce but, je ne poussai pas la moindre plainte.

Ce fait de catalepsie a été unique dans mon existence déjà longue. Chose singulière, chaque fois qu'il a été rappelé, mon esprit se représentait un tableau idéal de personnages et de clartés surnaturelles autour de moi, toujours invariablement le même.

Mon baptême eut lieu le jour de la Toussaint. Cela ne semblait-il point me vouer à ce commun échange de sentiments et de rapports faciles et tendres reliant entre eux les incarnés et les désincarnés ?

Mon existence terrestre commençait sous les auspices des légionnaires de Dieu. Mes larmes d'enfant inconscient s'étaient taries au milieu

des concerts célestes que percevait mon âme, et j'allais braver les vicissitudes de la vie, comblée des fleurs d'amour semées en mon cœur par de dévoués invisibles.

Que ces chers invisibles reçoivent ici le tribut de ma reconnaissance pour la sollicitude constante dont ils m'ont entourée pendant cette première partie du pénible voyage terrestre. Qu'ils reçoivent aussi l'expression de mes regrets pour avoir trop longtemps méconnu leurs services et pour m'être obstinément soustraite à leurs appels réitérés, sympathiques, retenue que j'étais par l'orgueilleuse raison. Qu'ils me pardonnent mon ingratitude et qu'ils me secondent toujours dans la difficile mais douce tâche de défendre leur immortelle cause, en vue du bonheur de l'humanité, et pour la sublime et vaste compréhension de la solidarité d'amour, nous reliant tous, esprits de tout ordre et de tous les mondes.

II. — ENFANCE ET ADOLESCENCE

Quoique enfant, j'ai été, durant bien des années, sujette à la rêverie. Je me faisais de la nature des idées vastes et profondes pour un jeune cerveau. Mes yeux étaient sans cesse tournés vers le ciel, où mon esprit suivait la trace d'êtres fugitifs et croyait voir des villes immenses. Parfois une déchirure soudaine au milieu des nuages sombres me révélait de profonds mystères. Il me semblait plonger en l'infini pour m'emparer de ses merveilles ou me fondre en elles. Alors je me détachais avec volupté de la terre, car la vraie vie pour moi ne pouvait être que dans la lumière qui m'éblouissait.

Au sein de cette lumière intense dont j'éprouvais en même temps la vivifiante chaleur, apparaissaient à mes yeux des visages amis d'une idéale beauté. Loin de passer par les transformations décevantes que subissaient les physiologies formées par de mouvants nuages, ces visages souriants se caractérisaient et se fixaient en leur type angélique. Puis se détachant de la voûte vaporeuse, des êtres se rapprochaient doucement de moi, et, planant au-dessus de ma tête, ils semblaient me parler.

Il ne me venait point à l'idée de prier ces êtres considérés par moi comme des anges ; je me bornais à les admirer et à savourer l'inella-

ble plaisir que j'éprouvais d'être aimée par eux. Ma nature contemplative était rebelle à toute formule de prière, mais j'adorais en silence. Pour traduire envers le Créateur mes sentiments de reconnaissance et d'amour, il me venait aussi des inspirations faciles, et mon expansion se doublait du charme de ces inspirations.

Au point de vue humain, j'avais tout particulièrement des aspirations vers le sacrifice et le dévouement. Souffrir le martyr pour une noble et grande cause me semblait être la destinée la plus enviable, et j'ai fermement demandé à Dieu, et cela souvent, qu'il me donnât l'occasion de déployer le courage et l'abnégation dont je me sentais capable. Je puis dire aujourd'hui que j'ai été exaucée dans ce vœu téméraire... Mais Dieu m'a tellement secourue en toute détresse, il a mis tant de compensations à côté de mes peines, que j'en suis arrivée à trouver n'avoir plus guère d'autre mérite que celui de la bonne intention.

Ma disposition à vivre *en dedans* me donnait un air distrait peu avantageux. De plus, cela portait à croire que j'étais profondément indifférente, et, peut-être, que je ne pensais pas. Là était une cause réelle de souffrance, car de durs reproches m'étaient faits et j'étais punie. Quand une injustice m'atteignait — ce qui était fréquent — loin de me révolter ouvertement, je me bornais à soupirer et je disais en mon cœur avec une profonde amertume : « Pourtant, si l'on comprenait tout ce que je pense et si l'on savait combien je puis aimer!... on ne me traiterait pas ainsi. »

Je vivais au sein de l'abondance matérielle que je n'appréciais pas, tandis qu'au point de vue moral et sensible, qui m'était plus précieux, j'étais extrêmement privée. La compensation que je trouvais par mes sensations intimes élevées était un effet de la suprême bonté de Dieu, qui, dit-on, ne châtie pas des deux mains. Qu'importe, si le trouble et l'erreur étaient autour de moi, mon âme, captivée par des tableaux radieux d'infini, m'arrachait aux peines mesquines; tout mon être intérieur obéissait aux lois d'un milieu spirituel ambiant, qui me pénétrait d'une sérénité paradisiaque et me donnait courage et force.

Indépendante et fière, je ne me liai jamais par

rien et je ne demandai jamais rien. Mais une parole d'affection m'engageait de cœur, plus solidement que toutes les conventions et les serments; et la plus légère attention me comblait d'un bonheur attendri. Aussi, sans grandes démonstrations apparentes, étais-je une amie solide; et mon vrai plaisir fut toujours de faire d'agréables surprises plutôt que de vaines promesses.

J'appuie sur les détails de ma personnalité, parce que je crois qu'un médium doit se livrer préalablement à l'étude de soi-même afin de se rendre un compte exact des manifestations qui se produisent par lui.

Or, après avoir parlé de mon être moral et avant d'arriver à l'histoire des faits médianimiques, il me reste à dire un mot de ma constitution physique et de mes aptitudes.

Au point de vue de la santé, j'étais délicate mais point frêle. M'appliquant beaucoup à toute étude, mon cerveau en éprouvait de fortes atteintes. Toutes mes indispositions se terminaient par quelques hémorragies nasales, mais ces indispositions revenaient si souvent, que sur douze mois de l'année il me fallait six mois de repos; ce qui retardait beaucoup mon instruction.

En dépit de ces malaises réitérés, le fond de mon tempérament était bon. J'étais si solidement constituée sous un certain rapport, que je ne connus jamais la fatigue des jambes après les plus longues courses, ni les douleurs ou tiraillements de l'estomac, jusqu'à un moment fatal de ma jeunesse où, par suite d'ennuis de famille, j'essayai de me laisser mourir de faim. Cette faute impardonnable me causa sept années de gastralgie, l'anémie, et, ce qui fut pire, la perte d'un temps précieux pour les pensées salutaires ou les actes utiles dont je devais marquer ma vie.

A cette époque néfaste, je ne faisais plus de beaux rêves; la terre m'était pesante, je succombais sous une mélancolie insurmontable, et j'eus successivement deux ou trois maladies caractérisées par cette singularité, que je percevais les sons produits dans une pièce fort éloignée de celle où je me trouvais, et que j'annonçais le matin les visites de la journée.

Mais j'anticipe sur les années et les événements qui changèrent ma voie en modifiant mes tendances morales. Cette première partie de

mes souvenirs se rattache principalement à mon enfance qui fut sérieuse et réfléchie comme l'âge mûr, et à mon adolescence, temps critique où prématurément les doutes m'assaillirent au sujet de mes plus chères convictions.

J'ai dit que j'étais née bien constituée, et je l'ai dit pour me persuader de cette vérité évidente, que le moral agit plus fortement sur le physique que le physique sur le moral, — c'est du moins ce que j'ai éprouvé. — Pour me servir d'une image vulgaire, en moi la lame usait le fourreau. Mais, je dois le répéter, je fus accablée par des peines familiales tout extérieures qui ne m'arrachèrent mon bonheur intime qu'à force d'aiguillons permanents m'atteignant dans mes facultés sensibles les plus profondes.

Aussi loin que se reportent mes souvenirs, je me vois impressionnable et concentrée. Ce recueillement naturel provoquait des songes lucides. Je voyais, pendant le sommeil, les événements de la vie tels qu'ils étaient en réalité. Je n'étais pas somnambule, c'est-à-dire je ne me levais pas en dormant et je ne répondais pas à ceux qui m'interrogeaient, mais je chantais souvent, et il m'arrivait cette chose extraordinaire, vu mon défaut de connaissances, de lire des livres entiers inconnus, en français, en latin ou en une langue étrangère quelconque. Je rêvais également tout éveillée, j'avais ainsi en plein jour des révélations chimériques pour ceux qui m'entouraient. Du reste, j'étais en tout si peu comprise que ce fut là précisément le principal motif de ma lourde taciturnité. Je gardai toujours, par suite d'une ferme résolution, après un échec de ma confiance, le plus profond silence sur tous les secrets de mon cœur ou de mon imagination. Ainsi, je croyais avoir été grande et être redevenue petite. Je revoyais mille objets à mon usage, je parcourais en esprit de vastes pièces, des êtres revivaient au milieu de ces trésors perdus, et je me trouvais consolée par ces images de choses et ces apparitions d'amis.

J'aimais à dessiner. Mes dessins causaient de grandes exclamations à ceux qui me les voyaient faire; car je représentais ce que mes yeux n'avaient encore jamais vu, des têtes antiques grecques ou romaines. Ce n'était pas parfait d'exécution; mais de conception, — vu mon âge, — c'était prodigieux.

La musique m'était également familière. Je l'ai sue, pour ainsi dire, avant de l'apprendre, et, l'ayant fort peu apprise, je n'ai pourtant jamais aimé à jouer que d'improvisation. Évidemment la musique et le dessin étaient pour moi des arts acquis dans d'autres existences. Personne ne pourra jamais expliquer les facultés innées de l'homme, sans admettre la loi de la réincarnation.

Un respectable docteur, ami de la famille, croyait fermement à la réincarnation. Il prétendait avoir eu à mon sujet des révélations spéciales par l'écriture médianimique. A cette époque, j'étais déjà devenue ingrate envers mes invisibles protecteurs; je les combattais par esprit d'indépendance, je m'efforçais de me soustraire à leurs soins par le fait même de cet orgueilleux raisonnement qui distingue la jeunesse altière. Je ne voulus point écouter le docteur malgré ses instances, et je lui répondis même un peu vivement: « Qu'est-ce qui me prouve que ce que vous dites vaille mieux que tout ce que les bonnes dévotes croient? » Et je me défendais d'être une dévote; car je n'en connaissais que de mauvaises. En disant ici *bonnes*, je voulais peut-être dire *simples*.

Me voyant douée d'une certaine dose d'intelligence, on me posait de divers côtés des questions auxquelles j'avais toujours réponse; mais sur tout article de foi aveugle, je plaçais une ferme négation, entre autres sur l'enfer et les peines éternelles, au point que l'on en retarda d'un an ma première communion. Il ne fallait pas prononcer le nom du diable devant moi, cela me faisait l'effet d'un puéril croquemitaine dont je riais.

Pour moi, le passage de l'enfance à l'adolescence et de l'adolescence à la jeunesse fut donc déplorablement marqué de ce sceau néfaste du doute, qui me fit abandonner de parti pris mes rêves de l'idéal et les bons amis qui les provoquaient pour me consoler dans la vie.

Sachant aujourd'hui ce que je sais, je ne me le pardonnerai jamais.

HAB.

Noblesse oblige. — L'homme qui a le cœur grand et généreux est le vrai noble.

LAPLACE.

FÊTES BURLESQUES DU CATHOLICISME

A la sombre époque du moyen âge, le catholicisme prouva plus qu'à toute autre époque qu'il était incapable d'atteindre un but élevé. Ordinairement tragédien, il se fit parfois comédien ; au temps où se jouaient *les Mystères*, des scènes burlesques se passaient dans les églises. Nous en citerons quelques-unes, afin d'édifier les pieux dévots de notre époque.

L'âne, — sans doute en souvenir de ce que ce noble animal avait eu l'insigne honneur d'assister à l'accouchement de la vierge Marie et de porter son fils Jésus lors de son entrée triomphale à Jérusalem, — joua le premier rôle dans ces fêtes sacro-saintes. A Beauvais, on le revêtait d'habits sacerdotaux, particulièrement d'une brillante chape. Il portait, à la procession, une jeune fille et un enfant ; puis, on le plaçait gravement devant le principal lutrin de la cathédrale, et, lorsqu'il se mettait à braire, le refrain choral était *hi-han*.

Mais, dans certaines localités, l'âne eut un rival : ce fut compère le renard. Celui-ci était également revêtu d'un habit sacerdotal, de l'aumusse, de l'étole et du rochet ; il marchait ainsi équipé, à la tête de la procession.

A Reims, une cérémonie plus grotesque encore, et se prêtant mieux à l'hilarité publique, égayait la tristesse de chaque mercredi saint.

Après l'office, si bien nommé *les Ténèbres*, les chanoines sortaient sur deux rangs de la cathédrale, en traînant derrière eux un hareng attaché à une corde. Ils parcouraient ainsi les principales rues de la ville. Le difficile de la chose était que, chaque chanoine devait essayer de marcher sur la queue du hareng de celui qui le précédait, tout en sauvant le sien du même péril, auquel l'exposait le chanoine qui suivait immédiatement. Aussi n'était-ce qu'un sautellement continu et général qui, néanmoins, écrasait plus d'un hareng, aux éclats de rire fou des nombreux assistants.

Les Rémois tenaient tellement à cette réjouissante cérémonie, qu'il a fallu force décrets pour l'abolir entièrement.

L'homme, à son tour, eut son rôle à remplir : ce fut à la fête des *Fous*, laquelle égalait et sur-

passait peut-être les ignobles plaisirs des fêtes de Flore et de Cérès.

A Paris, la fête des sous-diacres ou diacres *saouls* était fort goûtée des habitants de la Cité. Un fou, — c'est-à-dire un abbé en herbe — était nommé évêque ; on lui rendait de singuliers honneurs, entre autres celui de l'encenser avec du cuir brûlé, et les chants les plus obscènes se faisaient entendre de toutes parts.

La bonne mais dévote Normandie eût été bien fâchée de n'avoir pas, elle aussi, de semblables réjouissances cérémonielles ; elle les eut.

A Evreux, le premier mai de chaque année, avait lieu la fête des *Cornards*. Ce jour-là, les prêtres mettaient leurs surplis à l'envers et se jetaient de nombreuses poignées de son. Les fidèles se couronnaient de feuillage et les sonneurs leur lançaient par la tête des galettes appelées alors *casse-museaux*.

Voilà quelques-unes des anciennes cérémonies du culte catholique. Elles étaient inoffensives et leur souvenir nous fait rire encore. Excusons donc leurs auteurs, mais n'oublions pas que c'est là seulement le beau côté de la médaille ; le revers, c'est l'intolérance, l'égoïsme et l'orgueil des prêtres de cette époque. Au reste, les interprètes de toutes les religions se ressemblent : brahmes, bonzes, rabbins, muphtis, talapoins, derviches, lamas, etc., se valent sur ce point. Les vers suivants expriment entièrement notre opinion :

Calomnier le sage, égorger l'incrédule,
Raconner l'ignorant, trafiquer de la loi,
S'enrichir d'un remords, d'un doute, d'un scrupule,
Se créer un emploi aux portes des enfers,
Peupler le ciel de sots et la terre d'esclaves,
Voilà les prêtres grecs, romains et scandinaves,
Ceux du Nil, ceux du Gange et ceux de l'univers.

(*Histoire universelle des Religions.*)

Telle est effectivement la vérité historique. Nous en concluons que, pour n'être pas les dupes ou les victimes des lévites actuels, notre religion, — si toutefois une est nécessaire pour vivre honnête homme, — doit n'avoir ni prêtres ni temples.

MARICOT.

FRA POPOLI

HISTOIRE EXTRAORDINAIRE

(Suite)

Le discours de Manchus avait fait une profonde impression sur le peuple. Les citoyens pénétrés des bons sentiments que l'on avait esquissés pour leur faire entrevoir le bonheur domestique et la paix nationale sous un nouveau jour, acclamaient à outrance le chef de l'État et la République. On les voyait verser des larmes de joie, se serrer mutuellement les mains, s'étreindre dans des transports fraternels sincères. Oh ! le beau jour que celui de la proclamation du règne de la Liberté !

Et le feu d'artifice que l'on avait retardé. Le feu d'artifice ! La fête ! La fête de la République. C'étaient des cris d'enthousiasme, un trépignement d'impatience joyeuse. Rien ne devait être trop beau pour célébrer pareil avènement.

Soudain par des procédés merveilleux se produisirent les effets les plus inattendus et les plus beaux dans leur genre.

Des gerbes étincelantes multicolores s'élevèrent au dessus de la foule attentive et de chaque étincelle mourante s'échappa une multitude de petits objets légers qui flottèrent un instant sous l'action de l'air et vinrent enfin à la portée des mains tendues pour les recevoir. Les uns s'élevaient de nouveau et semblaient fuir le contact des hommes, les autres ondulaient vivement, et, difficilement saisissables, ils causaient une sorte de supplice à ceux qui les convoitaient ; ici, ils s'attachaient légèrement après quelques personnes, là, ils se groupaient en formant un mélange varié. Des mains privilégiées pouvaient en saisir et en conserver, tandis qu'au contraire la plupart s'évaporaient comme une fumée transparente.

C'étaient des dons vains et des dons sérieux, des dons brillants et des dons modestes, des dons utiles et des dons charmants, visibles, mais non point accessibles et palpables toujours.

Tous étaient composés d'une matière légère, semblable cependant, et ne différant que par la couleur et l'éclat. Ce que la gerbe lumineuse avait ainsi répandu ne représentait ni de l'étoffe, ni du métal, ni du bois, ni du parenchyme, ni de la pierre, ni de la cire, c'était quelque chose res-

semblant à tout cela : un fluide plus ou moins solidifié, plus ou moins fragile, et comme l'ombre de ces objets.

Après cette première distribution, un grand bruit se fit entendre dans les airs, l'obscurité devint soudain complète. L'anxiété retenait le souffle de chacun, le silence était absolu. Quelques détonations répercutées par les échos se faisaient entendre alternativement, vibrantes ou douces, précipitées ou ralenties.....

Enfin, le noir épais se fendit comme se déchirerait un voile immense. Au milieu de ce rideau sombre, une main mystérieuse apparut, et d'un phare lumineux elle éclaira la terre.

Nul ne put fixer les yeux sur cette clarté éblouissante. Elle produisit en même temps une impression si vive que des femmes et même quelques hommes s'évanouirent. Loin de diminuer, l'émotion ne fit que s'accroître en présence d'un nouveau phénomène :

Tout le monde fut pénétré d'une sensation particulière, et l'on entendit s'échapper de chaque poitrine une exclamation différente. C'était une pluie fine qui se répandait.

— Comme elle est chaude ! disaient les uns ;
— Je frissonne ! disaient les autres. — Moi, je tremble, j'ai froid ! — Moi, au contraire, je renais sous une douce tiédeur. — Oh ! comme cela fait du bien ! — Quelle étrange chose ! je suis paralysé ! — Et moi qui étais évanouie, j'ai maintenant mes forces doublées ; je crois que je m'élèverais jusque là-haut sans appui. — Et moi, il me semble que les entrailles de la terre n'auraient plus de secrets pour moi, les abîmes ne me causeraient plus de vertiges.

C'était un spectacle curieux de voir cette masse d'hommes, de femmes et d'enfants aussi dissemblablement influencés, soit que la pluie en question fut composée diversement, soit que les êtres, baignés de ses menues ondées n'en fussent impressionnés que d'après leur organisation différente, ou soit encore que, par des lois chimiques spéciales un effet sensible ne se produise que d'après l'alliance des éléments combinés de deux corps en contact.

Les constatations d'effets différents produits par une même cause apparente suscitèrent bientôt des objections et des chicanes. Plusieurs rirent beaucoup des spasmes et des délires de leurs voisins, par la raison qu'eux-mêmes n'avaient rien éprouvé du tout. Ils allèrent jusqu'à nier qu'il eût plu, et du reste, parmi ceux qui se croyaient les plus inondés il ne restait déjà plus de traces d'humidité.

Le spectacle merveilleux n'était pas terminé. Une nouvelle gerbe lumineuse sillonna la voûte céleste en y traçant des caractères hiéroglyphiques.

Ces caractères incompris se déformèrent, tourbillonnant en étincelles flottantes, se rassemblèrent de nouveau et s'élevèrent comme un labyrinthe. Le labyrinthe prit magiquement l'aspect d'un étendard. L'étendard flottant dans ses plis d'azur se transforma en un cadran gigantesque, où chaque heure était marquée d'une couleur différente de teintes foncées. Ce cadran sembla se fondre et disparaître dans les ténèbres; mais soudain, il apparut de nouveau comme soutenu par une ancre avec les heures colorées de nuances plus claires. Ce second cadran disparut et réapparut encore surmonté cette fois d'une étoile resplendissante, et les heures, plus apparentes que jamais participaient de l'éclat radieux de l'étoile même. Enfin deux serpents aux mouvements agiles firent miroiter leurs teintes indécises et s'agitèrent en tous sens; puis, leurs mouvements se ralentirent et ils s'effacèrent, pour faire place à une couronne splendide de diamants et de fleurs, surmontée de trois étoiles scintillantes en diadème. Longtemps cette couronne resta suspendue dans l'espace subissant des transformations de couleurs, blanche, rose, violette, bleu et or.

Les spectateurs étaient déjà muets d'admiration, lorsqu'un nouveau phénomène vint pour ainsi dire les clouer sur place.

Des voix aériennes suaves s'unissaient en chœur. Sous le charme fascinateur de ces modulations séraphiques, s'amollissaient les cœurs des plus farouches émancipés; ces douceurs harmoniques exaltaient toutes les facultés sensibles, augmentaient l'ardeur des croyants, consolait les attristés, dirigeaient les aspirations vers le beau et le bien, et faisaient surtout perdre de

vue les rancunes en pénétrant tous les auditeurs d'indulgence et d'amour.

La musique est une souveraine qui règne sur l'âme et sur les sens, les enveloppe et les maintient sous une autorité bienfaisante, l'autorité des grandes et nobles passions; elle exudère l'amour et tout ce qui en dérive. La musique est puissante et moralisatrice quand elle traduit par des accords majestueux et des mélodies touchantes les sentiments d'enthousiasme généreux pour les nobles causes terrestres, ou les sentiments d'idéalité pure éthérée. Et les nobles causes terrestres sont aussi la cause de Dieu.

Rien ne resta de particulier de cette fête magique dans l'esprit des assistants légers et superficiels, si ce ne fut le souvenir de son éclat fantastique ou de ses mystérieuses ombres. En général, on rejeta même de parti pris toute l'importance des sensations éprouvées sous leur rapport distinctif de diversité singulière. Quelques-uns, plus réfléchis et plus sages, s'obstinèrent à parler de leurs impressions spéciales qu'ils disaient ressentir encore; mais ceux-ci qui représentaient le plus petit nombre, furent grossièrement traités de fous. On est presque toujours martyr et victime pour vouloir approfondir une idée et la voir par les côtés qui échappent à la sagacité du plus grand nombre.

Une division née de ces contradictions futiles en apparence vint partager le peuple en deux camps distincts, les croyants et les négateurs.

Au milieu de ce jeu populaire et des passions qu'il mit en mouvement, la haine contre Mézarine semblait s'être éteinte. Tout occupés de contempler des paillettes d'or, de combattre ou d'analyser leurs sensations diverses, les hommes avaient oublié ce qu'ils s'étaient promis: profaner de leurs épithètes insolentes les corps morts suspendus et les cribler de cailloux. La courtisane était restée comme voilée par un nuage au milieu des étincellements de ce feu d'artifice prodigieux. Pour la rechercher dans ces lumières, il eût fallu percer des ombres. Ces ombres, voulues par l'organisateur terrestre ou aérien de ce spectacle s'étaient dissipées peu à peu; mais l'oubli devrait persister.

A peine dans les jours suivants, leva-t-on les yeux jusqu'à sa funèbre nacelle. Étendue dans un filet comme en un hamac, Mézarine morte

semblait sommeillante sous les ardeurs torrides d'une température d'Orient.

Mais, il n'en était pas de même du corps suspendu près d'elle, lequel oscillait parfois d'une manière grotesque dans sa raideur cadavérique, sous les coups de vents orageux.

Voilà ce qui reste de la Royauté ! s'écriaient de temps en temps les badauds. Et c'était tout.

Et tout a une fin, les colères d'un peuple plus que toute autre chose.

(A suivre.)

VOIX DES ESPRITS

Fraternité et Égalité par la Foi. — Mon Dieu, quand donc n'y aura-t-il plus de barrières entre les peuples et de haines entre les rois ? Je forme ce vœu tous les jours. Si l'on connaissait bien la vérité spirite, cela viendrait bientôt. On ne peut trouver la fraternité et l'égalité que dans cette foi ; quand on a cette fraternité et cette égalité si difficiles à obtenir, aucune liberté n'est redoutable.

La Liberté, c'est l'émancipation dans le bien.

MERCÈDES [LA REINE].

La Volonté. — Ce n'est point en vain qu'une ferme pensée se dirige vers un point tout informe ou imperceptible qu'il soit. La volonté est le vivificateur par excellence des choses imparfaites ou inachevées.

L'Éternel, en donnant aux hommes le secret de la volonté, a donné le secret du souffle créateur.

Les moyens d'exercer la volonté sont nombreux, quoique d'elle-même elle soit unité.

Chacun emploie à la faire valoir ses qualités propres ou ses défauts, et l'applique avec bienveillance ou despotisme. On la rend lourde ou légère d'après son caractère et elle se traduit ainsi en chose utile ou nuisible.

Pratiquez l'exercice de la volonté ; mais non à la manière des ennemis de Dieu qui en font un exercice redoutable. Il les rend semblables, moralement, à ce que sont matériellement les dévaliseurs et les assommeurs de grandes routes.

Régnez par la droiture et par la bonté.

LOUIS [IX].

L'Amour. — Hommes et esprits, nous travaillons d'ensemble dans une commune aspiration vers le bien et la vérité. Nous obéissons à la solidarité admirable qui régit mondes et familles. Nous fondons notre bonheur particulier sur le bonheur général. Nous aimons pour être aimés tous, parce que l'amour, s'il est le consolateur par excellence, est aussi le lien des édifications, la base des monuments à venir ; c'est la joie individuelle et la paix sociale.

L'amour est la richesse des cœurs et le gouvernement des mondes.

MOÏSE.

SUPERSTITIONS, ERREURS ET PRÉJUGÉS

LE CHIEN

Nous sommes loin de penser aujourd'hui qu'un chien noir cache le diable, et nous ne saurions, comme nos pères, pendre un criminel entre deux chiens. Cependant, nous le prenons encore pour un messenger de sinistre nouvelle, s'il fait entendre des hurlements pendant la nuit.

Il y aurait beaucoup de choses à dire au sujet du chien, aussi vénéré en certains lieux que maltraité en d'autres ; contentons-nous de l'apprécier comme un gardien vigilant et de l'aimer comme un fidèle ami. Peu importe sa couleur, le diable n'y est pour rien.

AU SUJET DE LA BARBE

On croit, dans le nord de l'Angleterre, qu'il suffit à un garçon d'avoir été baptisé aussitôt après une fille pour n'avoir jamais de barbe.

Les Romains gardaient leur première barbe. La barbe de Néron était conservée dans une boîte en or.

On trouve dans certains recueils une prière encore populaire appelée prière Barbe-à-Dieu. Elle est plaisante :

« Pécheurs et pécheresses, venez à moi parler. Le cœur me dut trembler au ventre, comme fait la feuille au tremble, comme fait la Loisonni quand elle voit qu'il faut venir sur une petite planche qui n'est plus grosse ni plus membre que trois cheveux de femme grosse ensemble. Ceux qui la Barbe-à-Dieu sauront, par-dessus la planche passeront, et ceux qui ne la sau-

ront, au bout de la planche s'assiseront, crieront, braieront : « Mon Dieu ! hélas ! malheureux état ! Est comme petit enfant celui qui la Barbe-à-Dieu n'apprend. »

LES INDIENS GALIBIS

Une intéressante caravane, composée d'une quinzaine de personnes appartenant à une tribu des Indiens Galibis, attire les curieux au jardin zoologique d'acclimatation où elle est installée.

Les Galibis vivent à l'état sauvage dans l'Amérique centrale. Ces Indiens sont de taille plutôt petite que grande ; ils ont la peau bronze florentin clair, les membres bien proportionnés et vigoureux.

Les femmes ont des formes élégantes, de beaux yeux noirs, des dents magnifiques, mais généralement saillantes, les pieds et les mains de petites dimensions.

Les Galibis n'ont pas de religion. Ils croient cependant au diable, et leurs piayes (sorciers) jouissent dans la tribu d'une autorité au moins égale à celle des chefs.

Lorsque la tribu perd un de ses membres, il est mis en terre sous le carbet (gourbi) qu'il a habité, et la famille continue de vivre dans cette même demeure. Les cérémonies d'inhumation comme celles du mariage donnent lieu à la consommation d'une grande quantité de *quachiri*, boisson faite avec de la patate, de l'igname ou du manioc fermenté.

Le costume des Galibis, appelé kalimbet, est des plus rudimentaires. Il se compose de deux carrés de cotonnade suspendus l'un par devant, l'autre par derrière à une petite corde attachée autour des reins. Hommes et femmes portent le kalimbet. Les hommes ont en outre une couronne de plumes de couleurs voyantes et des colliers faits en dents de jaguar ou de cochon marron. Les femmes portent des colliers et des bracelets de verroterie. De plus, elles ont au-dessus de la cheville et au-dessous du genou des pièces étroites d'étoffe en coton, qui compriment la jambe de façon à faire paraître le mollet plus gros. Cette singulière coutume est appliquée aux petites filles dès l'âge de trois à

quatre ans. Dès qu'une jeune fille est nubile, on lui perce la lèvre inférieure pour y introduire une épingle qu'elle doit porter toute sa vie.

La nudité des Galibis est dissimulée par les peintures étranges, noires et rouges, qu'ils s'appliquent réciproquement et qui sont reproduites régulièrement de chaque côté du corps, et renouvelées environ tous les quinze jours.

Ils tirent la couleur noire de la graine du jénipa et le rouge de la graine de rouçou.

Les cheveux, au-dessus du front, sont colorés en rouge. Chez les hommes, ils sont coupés courts, et les cils et les sourcils sont rasés. Les femmes, au contraire, conservent leurs cheveux longs, qu'elles nattent avec soin ; ils sont abondants et d'un beau noir. Elles gardent également intacts leurs cils et leurs sourcils qui sont forts beaux. Les Galibis s'épilent les autres parties du corps.

Ces Indiens sont de mœurs douces, vivent dans le meilleur accord et se montrent pleins d'attention pour les enfants.

Leurs armes sont l'arc et le casse-tête « bouton ».

Ils se nourrissent surtout de poissons, de fruits secs et aussi de farine de manioc.

LE LANGAGE DES MOUCHES. — D'après les expériences faites par un savant anglais, les mouches auraient un langage particulier et ne communiqueraient pas seulement entre elles par signes, comme les fourmis par exemple, qui frottent leurs antennes contre le corselet de la compagne dont elles veulent se faire comprendre. L'appareil employé pour cette découverte a été le microphone, qui rend sensible à nos oreilles les sons les plus imperceptibles. Placée sur l'instrument, une mouche fit entendre des bruits divers ; ces bruits, distincts du bourdonnement des ailes, ressemblaient, suivant l'expérimentateur, au hennissement d'un cheval dans le lointain. Mais ce n'est point là une conversation. Il faut recommencer l'expérience avec au moins deux mouches ensemble si l'on veut avoir une idée de leur langage.

NOUVELLES DIVERSES

L'observatoire de Bogota, capitale des États-Unis de Colombie, établi d'après les données scientifiques de M. Camille Flammarion, construit et doté par M. José Gonzales, a été inauguré officiellement le 31 mai 1882, sous le nom d'OBSERVATOIRE FLAMMARION. Cette dénomination est un hommage rendu à la France en même temps qu'au savant astronome Français.

— Le roi de Danemark a ratifié le projet de loi adopté par l'Alting de l'île d'Islande qui accorde aux femmes islandaises le droit électoral pour le conseil municipal et le conseil presbytéral, et qui avait été voté à l'unanimité par les deux chambres du Parlement.

— Le dimanche 3 septembre. Fête de l'enfance au familistère de Guise (Aisne), sous la présidence de M. Godin, et inauguration à Nolay (Côte-d'Or) de la statue du grand patriote Carnot, « l'organisateur de la Victoire. »

— L'assemblée des spirites belges, annoncée pour le 17 septembre courant est reportée au dimanche 24 du même mois.

Elle aura lieu salle du « Petit-Paris », à Bruxelles, à onze heures du matin.

Cette assemblée a pour but de dresser le programme d'un congrès spirite qui sera tenu en l'année 1883.

— Le 30 octobre prochain aura lieu à Lausanne une réunion à laquelle toutes les personnes qui s'intéressent à l'œuvre du journal *Lumière et Liberté*, de Genève, sont invitées.

— *L'Anti-Matérialiste* ouvre un concours de chants spiritualistes ayant un caractère religieux. Les poésies devront être mises en musique et adressées avant le 15 octobre, à M. P. Verdad, 4, rue de la Boucherie, à Nantes (Loire-Inférieure). Les manuscrits porteront une devise reproduite sur un pli cacheté renfermant le nom de l'auteur et seront accompagnés d'un franc en timbres-poste pour le droit d'inscription.

Les prix sont : 1^o une médaille en argent ; 2^o une médaille en bronze. Il sera fait une édition de luxe des meilleurs morceaux et dix exemplaires en seront offerts aux concurrents.

— Le 17 septembre, Mantoue célébrera le dix-neuvième centenaire de Virgile. Il y aura une fête littéraire et musicale et un banquet des sociétés ouvrières.

— L'Italie va élever un monument à Raphaël sur la place principale d'Urbin, patrie du grand peintre.

— Un comité s'est formé à Washington pour élever un monument au président Garfield.

Les journaux américains annoncent l'impression d'un ouvrage intitulé : *Hommage des citoyens de Jersey à la mémoire du général Garfield*, dont il ne sera tiré que deux exemplaires, l'un pour la reine d'Angleterre, l'autre pour la veuve du Président.

PETITE CORRESPONDANCE

Nous appelons l'attention de nos correspondants sur l'adresse de la LUMIÈRE, 75, boulevard MONTMORENCY, Paris, qui n'est pas toujours exactement écrite ; ce qui cause des retards dans la réception des envois, quand ils ne sont pas perdus pour nous.

M^r Luther COLBY, Editor of *Banner of Light*, at Boston. — We have received your sending. Thank you. Your portrait will adorn the saloon of la *Lumière*.

A nos correspondants poètes. — Nous avons reçu plusieurs poésies. Nous remercions sincèrement les auteurs de ces gracieux envois, mais nous devons déclarer que nous ne pouvons accepter que les pièces inspirées par le souffle du nouveau spiritualisme qui fait la base de notre publication. Encore faut-il que les vers soient irréprochables. La poésie ne souffre pas de médiocrité. Un merci spécial à M. P. de D. et à M. Ch. F., qui ont compris nos intentions à ce sujet.

M. V. M. — Le numéro 3 du *Rossignol* contient une berceuse de M^{me} Lucie Grange. L'abonnement est de 2 francs par an.

M. V., à Bethune. — Mille fois merci. Vos compliments et surtout votre zèle pour la *Lumière* nous touchent. Nous n'avons jamais entendu dire que Victor Hugo soit médium dessinateur.

M^{me} L. B., à Bordeaux. — Nos bureaux ne sont pas un cabinet de consultation. Nous répondons seulement à ceux de nos abonnés dont la lettre renferme un timbre-poste.

M. le Directeur de *l'Aéronaute*. — La directrice de la *Lumière* vous remercie tout spécialement.

M^{me} Mathilde J. — Notre collaborateur MATHIAREL l'a dit avec raison, le magnétisme doit être employé surtout au soulagement de nos semblables. C'est une force qui existe dans la nature, que l'homme a le droit d'utiliser, mais qu'il ne doit point gaspiller.

Si l'on veut consulter à distance au sujet d'une personne malade, il faut envoyer une mèche de cheveux ou une lettre de cette personne dont on indiquera l'âge, le sexe et le domicile actuel, afin que la somnambule ou le médium consulté n'ait pas à faire des recherches fatigantes et d'un résultat douteux.

Les consultants de mauvaise foi méritent les vertes leçons qu'ils reçoivent des médiums. Ils ne s'en flattent pas, mais ils crient bien haut à la tromperie. Qu'ils sachent une fois pour toutes que la médiumnité, pas plus que le somnambulisme lucide, n'est au service de ceux qui veulent en faire un simple amusement.

Un ancien professeur, habitué aux recherches d'érudition, se charge de procurer aux savants les documents dont ils auraient besoin pour leurs travaux. — S'adresser à la *Lumière*.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

SPIRITISME ET MAGNÉTISME

- La Lumière.** Révelations et Expérimentations du Nouveau Spiritualisme. Revue mensuelle. 5 fr. par an. 75, boulevard Montmorency.
- Revue spirite et Bulletin de la Société scientifique d'études psychologiques.** Mensuel. 10 fr. par an. 5, rue des Petits-Champs.
- Le Moniteur de la Fédération belge.** Bi-mensuel. 2 fr. 50 par an. 14, rue de l'Empereur, à Bruxelles (Belgique).
- Le Messager.** Bi-mensuel. 5 fr. par an. M. J. Houtain, 37, rue Florimont, à Liège (Belgique).
- Le Phare,** organe de l'Union spiritualiste et du cercle Mesmer de Liège. Mensuel. 4 fr. par an. 33, quai Saint-Léonard, à Liège.
- De Rots,** journal spirite mensuel, en flamand et en français. 3 fr. par an. M. A. Dossaer, 52, rue Saint-François, à Ostende, Belgique.
- L'Anti-Matérialiste,** bi-mensuel. 5 fr. par an. M. P. Verdad, 4, rue de la Boucherie, à Nantes.
- Licht, mehr Licht!** (Lumière, plus de Lumière!). Revue psychologique hebdomadaire. 10 fr. par an. M. de Rappard, 41, rue de Trévise.
- El Buen Sentido (le Bon Sens).** Mensuel. 15 fr. par an. Calle Mayor, 81 — 2^o à Lérida (Espagne).
- El Criterio Espiritista.** Mensuel. 10 fr. par an. San Bartolomé, 13, principal Derecha, à Madrid.
- El Faro (le Phare),** revue bi-mensuelle d'études psychologiques et magnétiques, Limones, 10, à Séville.
- Revista de Estudios psicologicos.** Mensuelle. Direction, Balmes, 6 pral, à Barcelone (Espagne).
- Constancia,** revue spirite de Buenos-Aires. Mensuelle. Administration : 329, calle Mejico. Buenos-Aires (République Argentine).
- Banner of Light (l'Etendard de la Lumière).** Hebdomadaire. 18 fr. par an, 9, Montgomery Place, à Boston, Massachusetts (Amérique du Nord).
- Mind and Matter (l'Esprit et la Matière).** Hebdomadaire. 13 fr. par an, 713, Sansom Street, à Philadelphie, Pensylvanie (Am. du N.).
- La Chaîne magnétique.** Mensuel. 6 fr. par an. M. Louis Auffinger, 15, rue du Four-Saint-Germain.
- Journal du Magnétisme.** Mensuel. 6 fr. par an. M. H. Durville, 6, rue de l'Échiquier.

DIVERS

- La France,** journal politique quotidien du soir. Paris, 10 fr.; départements, 12 fr. par trimestre avec le *Journal illustré*.
- Bulletin de la réunion des officiers.** Parait tous les samedis. Par an : pour les membres de la Réunion, 15 fr.; pour les personnes étrangères à l'armée française, 24 fr. pour la France, 27 fr. pour le reste de l'Europe.
- Le Petit Journal.** Quotidien, politique, littéraire, scientifique, agricole et commercial. Paris, 5 fr.; départements, 6 fr. par trimestre, 61, rue Lafayette.
- Le Journal illustré.** Hebdomadaire. 15 cent. le numéro; 7 fr. 50 par an. 61, rue Lafayette.
- L'Aéronaute,** bulletin mensuel illustré de la navigation aérienne. Paris, 6 fr.; départements, 7 fr. par an. Dirigé par le D^r Abel Hureau de Villeneuve, 95, rue Lafayette.
- La Graphologie,** journal des autographes. Bi-mensuel. 10 fr. par an. M. Adrien Varinard, 32, rue de Vaugirard.

- L'Astronomie,** revue mensuelle d'astronomie populaire, de météorologie et de physique du globe, publiée par Camille Flammarion, avec le concours des principaux astronomes français et étrangers. Paris, 12 fr.; départements, 13 fr.; étranger, 14 fr. par an. Gauthiers-Villars, 55, quai des Augustins.
- Le Papillon.** Hebdomadaire. Paris, 12 fr.; départements, 13 fr. par an. Rédacteur en chef : Olympe Audouard, 57, rue Saint-Roch.
- Monde thermal,** hydrologie, hydrothérapie, etc. Hebdomadaire. Un an, 15 fr.; six mois, 10 fr. 63, rue de Maubeuge.
- Le Courrier des Sciences et la science de guérir.** Bi-mensuel 6 fr. 50 par an. 33, rue Saint-Denis, Gennevilliers (Seine).
- La Chaîne d'Union de Paris,** journal de la maçonnerie universelle. Mensuel 12 fr. par an. Directeur, M. Eugène Hubert, 9, rue de l'Estrapade.
- La Citoyenne,** journal pour la revendication des droits de la femme. Directrice : Hubertine Auclert, 12, rue Cail. France, 2 fr.; étranger, 3 fr.; pour douze numéros.
- Journal des Mères,** revue illustrée de la famille sous la direction de M^{me} Anna Eyre. Bi-mensuel. 12 fr. par an, 28, rue Saint-Georges.
- Les Soirées littéraires,** journal de la famille. Publication illustrée paraissant le dimanche. 5 fr. par an. Administration, 32, rue de Paradis.
- Le Devoir,** revue des questions sociales. Hebdomadaire. 10 fr. par an. M. Godin, directeur-gérant, fondateur du *Familistère*, à Guise (Aisne).
- Annuaire des Musées cantonaux et des autres institutions cantonales d'initiative privée.** M. Edmond Groult, D^r en droit, à Lisieux (Calvados).
- Revue mensuelle des fêtes d'enfants,** des distributions de prix et de l'éducation civique, 5 fr. par an. M. Henri de Sabatier-Plantier, à Ners, par Vézénobres (Gard).
- Le Rossignol,** organe de la Société poétique méridionale. Mensuel. 2 fr. par an. M. Ed. Sansot, secrétaire, à Aignan (Gers).

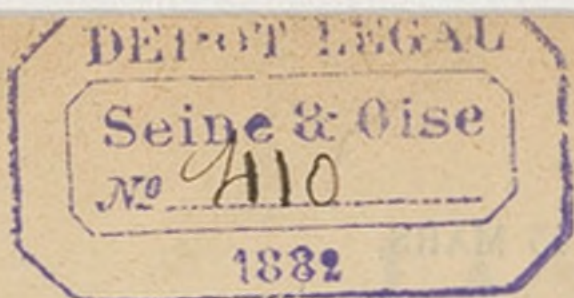
N. B. — Les prix d'abonnement des journaux étrangers indiqués ci-dessus sont les prix demandés pour l'Europe.

Thérapeutique du magnétisme et du somnambulisme, appropriée aux maladies les plus communes et aidée par l'emploi des plantes les plus usuelles en médecine, suivie de renseignements sur la composition et sur l'application des remèdes conseillés. Avec planches anatomiques.

Tel est le titre d'un ouvrage que M. Alphonse Cahagnet se propose de publier par souscription. C'est le fruit de trente-cinq années d'études pratiques sur la guérison des maladies par le magnétisme animal. La souscription est de 5 francs, qui devront être adressés à M. Alphonse Cahagnet, 90, rue de Saint-Germain, à Argenteuil (Seine-et-Oise), ou à la Librairie des sciences psychologiques, 5, rue des Petits-Champs, Paris.

Charlatanisme de la médecine, son ignorance et ses dangers appuyés par les assertions des célébrités médicales et scientifiques, depuis Hippocrate jusqu'à Claude Bernard, par le zouave Jacob. 18^e édit. br. in-8^o, 1 fr. 50.

Hygiène du Zouave Jacob, 1^{re} partie du 1^{er} volume, br. in-8^o.



LA LUMIÈRE

SCIENCES — ARTS — LITTÉRATURE — MORALE

RÉVÉLATIONS ET EXPÉRIMENTATIONS DU NOUVEAU SPIRITUALISME

REVUE MENSUELLE

Sous la direction de M^{me} LUCIE GRANGE



Ne dites jamais ces mots : « Je ne connais pas, je ne comprends pas, donc c'est faux. » — On doit étudier pour connaître, connaître pour comprendre, comprendre pour juger.

NARADA, philosophe hindou.

N° 8. — 15 OCTOBRE 1882

SOMMAIRE : Spiritisme et Spiritualisme, Lucie GRANGE. — Le Spiritualisme dans l'histoire, Eugène BONNEMÈRE. — Souvenirs et impressions d'un médium, HAB. — Les bons et les mauvais magnétiseurs, MATHAREL. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire (suite). — Au Palais de l'Industrie, C. JUSSEAUME. — Nouvelles diverses, etc.

ABONNEMENTS : Un an, 5 francs.

(FRANCE ET ÉTRANGER)

Les abonnements partent du 15 Mars

On s'abonne sans frais chez tous les libraires et dans tous les bureaux de poste
On peut aussi adresser directement un mandat à M. Jean DARCY, administrateur,

75, boulevard Montmorency, à Paris

(Gare d'Auteuil, tête de lignes des omnibus d'Auteuil-Madeleine et d'Auteuil-Saint-Sulpice)

Un numéro spécimen est envoyé sur demande affranchie accompagnée de 30 centimes en timbres-poste

MM. les Libraires et Commissionnaires s'adresseront pour les abonnements et les réassortiments
chez M. PÉRINET, libraire, 9, rue du Croissant.

Pour la Belgique, adresser les mandats à M. BEYNS (*Moniteur de la Fédération belge*),

14, rue de l'Empereur, à Bruxelles.

Prix du numéro : 50 centimes

SOMMAIRE DU N° 1. — 15 MARS.

Considérations générales, LUCIE GRANGE. — La question du magnétisme animal, MATHAREL. — Académie des sciences. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire. — Superstitions, erreurs et préjugés. — Bibliographie : Les œuvres de M. Camille Flammarion, L. G. — Nouvelles, avis, petite correspondance, etc.

SOMMAIRE DU N° 2. — 15 AVRIL.

Un sixième sens, LUCIE GRANGE. — Que ni le dogme ni l'athéisme ne sont éducateurs, Edme DARDENNE. — Bienfaits du magnétisme animal, MATHAREL. — Faits extraordinaires en Touraine relatés par M. Léon DENIS. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire (suite). — Condorcet, J. D. — Conseils d'un proscrit à sa fille, CONDORCET. — Hygiène et médecine. — Superstitions, erreurs et préjugés. — Nouvelles, avis, etc.

SOMMAIRE DU N° 3. — 15 MAI.

Suprême hommage. — Impuissance du positivisme, LUCIE GRANGE. — Jeanne Darc, MATHAREL. — Les juges infailibles ou persécuteurs et persécutés, MARICOT. — Dangers et abus du magnétisme animal, MATHAREL. — Prédiction de Cazotte rapportée par LA HARPE. — Cazotte. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire (suite). — Conseils d'un proscrit à sa fille (suite), CONDORCET. — Voix de l'humanité. — Bibliographie, nouvelles, avis, petite correspondance, etc.

SOMMAIRE DU N° 4. — 15 JUIN.

L'Ère nouvelle, LUCIE GRANGE. — Le spiritualisme dans l'histoire, Eugène BONNEMÈRE. — Dangers et abus du magnétisme animal, MATHAREL. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire (suite). — Conseils d'un proscrit à sa fille (fin), CONDORCET. — Les femmes dont on ne parle pas, *M^m de Condorcet*, LUCIE GRANGE. — Voix des esprits. — Voix de l'humanité. — La question juive, EL. — Garibaldi, F. — Dona Fernandez et Dona Amigo, J. D. — Nouvelles, avis, petite correspondance.

SOMMAIRE DU N° 5. — 15 JUILLET.

Les Faits parlants, LUCIE GRANGE. — Le Spiritualisme dans l'histoire, Eugène BONNEMÈRE. — Étude philosophique sur le crime de séduction : I. Recherche de la paternité, MARICOT. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire (suite). — Voix des esprits. — Voix de l'humanité. — Superstitions, erreurs et préjugés. — Nouvelles, petite correspondance.

SOMMAIRE DU N° 6. — 15 AOUT.

La Force des faits. Le Spiritisme et la grande presse, LUCIE GRANGE. — Le Spiritualisme dans l'histoire, Eugène BONNEMÈRE. — Dernier voyage d'un navigateur hollandais, Willem BARENS. — Voix des esprits. — Nouvelles, petite correspondance, bulletin bibliographique.

SOMMAIRE DU N° 7. — 15 SEPTEMBRE.

La Matière esclave et l'Esprit libre, LUCIE GRANGE. — Le Spiritisme et la grande presse, MATHAREL. — Souvenirs et impressions d'un médium, HAB. — Fêtes burlesques du catholicisme, MARICOT. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire (suite). — Voix des esprits. — Superstitions, erreurs et préjugés. — Les Indiens Galibis. — Nouvelles, petite correspondance, bulletin bibliographique.

Nous serons très reconnaissants à ceux de nos lecteurs qui voudront bien nous faire parvenir une liste de noms de personnes auxquelles nous pourrions envoyer un numéro d'essai et nous remercions tout particulièrement ceux qui dans un but de louable propagande ont pris plusieurs abonnements à la fois.

Lorsqu'un timbre d'affranchissement ne sera pas renfermé dans une lettre demandant des renseignements, il sera répondu sommairement, s'il y a lieu, par la petite correspondance.

Les lettres non affranchies sont rigoureusement refusées.

Messieurs les Auteurs et les Éditeurs sont priés de nous adresser deux exemplaires des ouvrages concernant les matières traitées dans cette revue et dont il pourrait être rendu compte.

LA LUMIÈRE

SPIRITISME ET SPIRITUALISME

« Pour les choses nouvelles il faut des mots nouveaux, ainsi le veut la clarté du langage, pour éviter la confusion inséparable du sens multiple des mêmes termes. Les mots *spirituel*, *spiritualiste*, *spiritualisme*, ont une acception bien définie; leur en donner une nouvelle pour les appliquer à la doctrine des Esprits, serait multiplier les causes déjà si nombreuses d'amphibologie. En effet, le spiritualisme est l'opposé du matérialisme; qui-conque croit avoir en soi autre chose que la matière est spiritualiste; mais il ne s'ensuit pas qu'il croie à l'existence des Esprits ou à leurs communications avec le monde visible. Au lieu des mots *spirituel*, *spiritualisme*, nous employons, pour désigner cette dernière croyance, ceux de *spirite* et de *spiritisme* dont la forme rappelle l'origine et le sens radical, et qui par cela même ont l'avantage d'être parfaitement intelligibles, réservant au mot *spiritualisme* son acception propre. Nous dirons donc que la doctrine *spirite* ou le *spiritisme* a pour principe les relations du monde matériel avec les Esprits ou êtres du monde invisible. Les adeptes du spiritisme seront les *spirites*, ou si l'on veut les *spiritistes*. »

ALLAN KARDEC.

(*Livre des Esprits*, Introduction.)

En donnant cette citation d'Allan Kardec, la plus grande autorité du spiritisme européen, nous voulons faire disparaître tout malentendu qui pourrait exister, concernant les principes que soutient la *Lumière*.

Nous avons été récemment mis en demeure par des spirites, de nous prononcer sur la valeur que nous donnons au mot *spiritualisme*, qui figure dans notre titre. Cela nous est très facile, le *Livre des Esprits* à la main.

« Le spiritualisme est l'opposé du matérialisme. » Dans l'esprit de nos lecteurs, il ne peut y avoir aucune confusion, nous tenons à réagir contre la tendance déplorable de notre époque, le matérialisme doublé d'athéisme.

Mais où pourrait-on avoir jamais vu dans nos articles que nous fussions, sinon hostiles, tout au moins indifférents à ce que l'on désigne d'une manière toute spéciale sous le nom de *spiri-*

tisme? Depuis notre prospectus annonçant la publication prochaine d'un petit Dictionnaire des termes du *magnétisme* et du *spiritisme* et faisant entrevoir l'examen des faits spirites par ces mots: « Tous les phénomènes inexplicables et en apparence inexplicables, mais qui demain feront partie du domaine de la science, dont les limites sont tous les jours reculées davantage, » avons-nous jamais été en contradiction avec nous-mêmes? Au contraire, n'avons-nous point, de numéro en numéro, accentué nos idées, appuyées par la relation des faits, ainsi que toute revue philosophique sérieuse doit le faire, à mesure que se produisent les éléments de conviction?

En quoi, du reste, le mot *spiritualisme* combattrait-il le mot *spiritisme*? Le maître Allan Kardec, au nom duquel on veut protester, ne le pensait pas ainsi.

Il le pensait si peu, que l'alinéa cité plus haut est immédiatement suivi de celui-ci:

« Comme spécialité, le *Livre des Esprits* contient la doctrine *spirite*; comme généralité, il se rattache à la doctrine *spiritualiste* dont il présente l'une des phases. Telle est la raison pour laquelle il porte en tête de son titre les mots:

« PHILOSOPHIE SPIRITUALISTE. »

Je demande au plus fervent spirite d'établir la raison divisante entre ces deux formules: *Philosophie spiritualiste*, choisie par Allan Kardec et *Révélation du nouveau spiritualisme*, servant de sous-titre à la *Lumière*.

En faisant précéder le mot *spiritualisme* du mot *nouveau*, n'était-ce pas, de plus, répondre aux besoins du temps présent et détacher des dogmes de l'Église catholique romaine, notre philosophie du progrès, et en même temps rallier un plus grand nombre d'esprits qui n'ont pu encore se faire de conviction?

Est-ce que la *Revue spirite*, fondée par Allan Kardec en 1858, avec le sous-titre de *Journal d'études psychologiques* auquel on a ajouté, en 1880, celui de *Moniteur de la pneumatologie universelle* et qui a été changé, en 1882, en *Moniteur universel du SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL*, a eu la moindre répugnance à mettre en vedette

le mot SPIRITUALISME qu'on nous reproche comme un signe de défection?

Le vénérable fondateur de la *Revue spirite* voyant que les mots *spirituel*, *spiritualiste*, *spiritualisme* ont une acception bien définie, — leur en donner une nouvelle pour les appliquer à la doctrine des Esprits, serait multiplier les causes déjà si nombreuses d'amphibologie — a donc pensé ce que nous pensons aujourd'hui. Il n'a jamais trouvé qu'il fût urgent de rayer cet ancien mot du vocabulaire spécial aux vérités nouvelles.

En Angleterre et dans l'Amérique du Nord, il est vrai, personne n'emploie les expressions de *spirite*, *spiritiste*, *spiritisme*. Les mots *spiritualist* et *spiritualism* représentent indifféremment, dans ces pays, l'idée d'opposition à *materialist* et *materialism* et les mots de *spirite* et *spiritisme*, bien que la langue anglaise rende notre mot *esprit* par celui de *spirit*. Dans cette langue, le mot *spiritualism* est souvent accompagné d'un qualificatif lorsqu'on veut indiquer qu'il se rapporte aux idées nouvelles. Ainsi, on dit surtout le *modern spiritualism*, ce qui équivaut absolument à l'expression que nous avons choisie : Le *nouveau spiritualisme*.

Le nom de *spirite* ayant été malheureusement compromis par des exploiters et des charlatans, et par conséquent, presque toujours pris en mauvaise part, nos abonnés nous ont remercié presque tous de ce qu'ils ont appelé un *procédé délicat*, en leur offrant une publication spirite ne visant point à l'effet et qui pût leur arriver sans indiscretions.

Le *Religio-philosophical Journal*, de Chicago, du 19 août dernier, a parlé de la *Lumière* au sujet de cette importante distinction entre le *spiritisme* et le *spiritualisme*, et le *Licht mehr Licht* du 1^{er} octobre a traduit cette note en la faisant suivre de ses observations, que nous aurions reproduites si la place ne nous avait pas manqué. Je me bornerai à dire que j'avais répondu au nom du comité de rédaction de la *Lumière*, à M. de Rappart, directeur du *Licht mehr Licht* de qui nous tenions ce renseignement :

« Nous sommes foncièrement réincarnationnistes, et unis de cœur et de raison à tous les disciples d'Allan Kardec.

« Nous avons comme sous-titre à la *Lumière* : *Révélation et expérimentations du nouveau spiri-*

tualisme. Le spiritualisme de l'Église catholique romaine ne se livrant à aucune expérimentation scientifique pour convertir la foi aveugle en foi éclairée, nous ne voyons pas de confusion possible. »

M. de Rappart m'a écrit une seconde fois pour me dire ceci :

« Je ne m'attendais pas à une déclaration aussi nette et claire, merci. »

J'aurais été surprise de l'étonnement de M. de Rappart, s'il n'avait eu de bonnes raisons à faire valoir pour motiver ses doutes. Nous remercions aujourd'hui l'aimable directeur de *Licht mehr Licht* d'avoir donné une aussi grande place à ce petit débat dans son excellent journal.

Nul mieux que la *Revue Spirite* n'aurait pu nous garantir contre tout soupçon d'indifférence ou d'hostilité, mais elle a voulu nous donner l'occasion d'acquérir quelques mérites de plus en ne devant rien qu'à nous-mêmes. Nous reconnaissons que par réciprocité de service, insertion pour insertion, elle a quelquefois signalé la *Lumière*, mais elle a toujours eu la prudence de ne point la recommander à ses adeptes. La Société spirite ou Société d'études psychologiques, par l'entremise de son administrateur, nous a même adressé une fin de non-recevoir au sujet de nos abonnements.

Or, ce détail tout administratif ayant une certaine portée morale dont nous sommes seuls juges, est devenu malgré son peu d'importance urgent à faire connaître.

Il devient très évident pour tous nos abonnés dont la plupart ne sont pas du tout spirites, mais qui nous ont manifesté presque amicalement le plus grand intérêt, que si nous sommes unis de cœur et de raison à tous les disciples d'Allan Kardec, nous n'en sommes pas moins indépendants. Nous ne sommes inféodés à aucune personnalité; nous ne sommes esclaves d'aucune coterie et nous nous attachons à braver tous les préjugés et à considérer toutes choses dans leur ensemble, en laissant de côté les particularités mesquines. La *Lumière* serait indigne de son titre, si elle ne s'élevait pas plus haut que les régions de trouble et d'envie. La vérité que nous cherchons est dans la lumière. La lumière embrasse tout, elle est une des conditions du progrès, qui ne s'arrête jamais.

Allan Kardec lui-même n'a pas dit le dernier

mot au sujet de sa doctrine. Sa tâche commencée se poursuivra et la science viendra, d'elle-même, sanctionner les principes de notre foi, puisque déjà des autorités médicales jusqu'ici réfractaires à toute idée spiritualiste ne dédaignent pas d'examiner les faits qui se produisent autour de nous.

Nous demandons instamment aux spirites qui liront cet article, de nous donner des listes de noms de personnes partageant nos idées, afin que nous leur adressions le présent numéro, appelé à dissiper toute suspicion, à faire disparaître tout malentendu au sujet de la *Lumière*.

Je ne saurais terminer sans adresser quelques témoignages de sympathique reconnaissance au *Moniteur de la Fédération Belge*, qui nous représente à Bruxelles avec une abnégation absolue. Nous avons vivement regretté de ne pouvoir nous rendre à la grande réunion en vue d'un

congrès à préparer pour l'année prochaine; nous nous dédommagerons un jour de ce retard. Nous remercions nos amis de leur article élogieux à notre sujet; comme il n'était pas signé, nous sommes autorisés à le prendre pour œuvre collective et à généraliser ce remerciement fraternel.

Le *Banner of Light*, de Boston, le plus ancien journal *spiritualist*, a également publié un remarquable compte rendu de la *Lumière*. Nous avons l'espoir de faire bientôt connaissance avec l'aimable rédacteur correspondant à Paris de ce grand périodique américain, M. le docteur Ditson.

Un merci à la *France*. Tous ces bons articles en notre faveur nous aideront à faire notre chemin et nous faciliteront l'accomplissement de la mission qui nous est donnée.

LUCIE GRANGE.

LE SPIRITUALISME DANS L'HISTOIRE

IV

Je sais bien que la *Vie des Saints* n'est pas de l'histoire, et que cette volumineuse collection de biographies de personnages dont quelques-uns même n'ont jamais existé, ne doit être acceptée qu'avec une excessive réserve. Mais lorsque les bienheureux se rapprochent des époques modernes et lorsqu'ils ont joué un certain rôle au milieu des événements de leur temps, alors il devient d'autant moins permis d'écarter par une fin de non-recevoir les faits que leur attribue la légende, que le plus souvent ces prétendus miracles ont perdu pour nous tout leur merveilleux, et s'expliquent parfaitement bien par le magnétisme et le spiritualisme.

Tel fut le cas de sainte Brigitte, extatique du plus haut titre, que les Esprits visitaient, et qui écrivait inconsciemment sous leur dictée. Je prends ici pour guide la *Vie des Saints* de l'abbé Baillet, qui a expurgé l'œuvre indigeste des Bollandistes, et éliminé les miracles puérils qui, au xvii^e siècle, commençaient à décourager la crédulité la plus robuste. Naturellement, en sa qualité de prêtre, Baillet n'hésite pas à faire intervenir Dieu lui-même et en personne dans des manifestations qui n'exigent point une immixtion aussi élevée. « C'était, dit-il, l'esprit de Dieu même qui se rendait son guide, et bien-

tôt il parut qu'il avait choisi les voies extraordinaires de la vision et de la révélation pour se communiquer à elle. »

Quoi qu'il en soit, Brigitte vécut au milieu du xiv^e siècle. Elle était princesse du sang royal de Suède, et n'avait que treize ans lorsqu'on la maria à Ulfan, prince de Norvège, qui en avait dix-huit. Elle décida son époux à vivre auprès d'elle sous les lois de la chasteté la plus rigoureuse, après qu'elle lui eut donné huit enfants. Ce ne fut pas trop, car la dernière de ses quatre filles enrichit le ciel d'une bienheureuse de plus, qui fut sainte Catherine, dont l'Église célèbre la fête le 24 mars.

Tous les écrivains du temps témoignent de la réalité des révélations de Brigitte, dont les communications avec les Esprits, dictées d'outre-tombe furent recueillies et publiées en un énorme in-folio, à Nuremberg, en 1521, sous le titre de : *Revelationum libri octo*. En français : « Huit livres de Révélations ».

« Ce n'étaient point le fruit de ses veilles ou de ses méditations, dit Baillet, ni par conséquent des productions de son esprit, mais de l'Esprit qui possédait son cœur et qui agissait en elle *au milieu de son sommeil*. L'on en serait pleinement persuadé si ces productions avaient pu paraître dans leur simplicité originale; mais

comme il a fallu recourir à l'esprit humain pour pouvoir les expliquer aux hommes, de là sont venues les obscurités, les traits d'incertitude, et quelques marques de la faiblesse humaine que plusieurs ont aperçues dans ces fameuses révélations. »

Elle tombait en extase. Étrangère à ce qui se passait autour d'elle, on la croyait endormie, et c'est ainsi qu'elle écrivait ce que lui dictaient les Esprits. J'ai été, pendant sept années, témoin d'un phénomène semblable. Je possède vingt-quatre mille pages, dont la personne qui les a écrites ignore absolument le contenu. J'y ai puisé quatre volumes que j'ai publiés sous mon nom, mais dont j'ignore quel est, au vrai, l'auteur. Le plus curieux de ces livres est *le Roman de l'Avenir*. Les trois autres, *Louis Hubert*, *les Déclassées*, *Elisa Dartley* ont paru d'abord en feuilletons dans le *Siècle*, il y a de cela une douzaine d'années. D'autres parties de ces manuscrits, plus curieuses encore, ne trouveraient pas aujourd'hui de lecteurs.

Brigitte fut canonisée, elle le fut même plus que qui que ce soit, car elle fut canonisée trois fois. C'était du temps du grand schisme d'Occident, qui pendant quarante années troubla si profondément les consciences du monde chrétien. Il y eut toujours deux, et jusqu'à trois papes à la fois. On n'avait que le choix, mais le meilleur était invariablement détestable. Elle avait été canonisée par Boniface IX. Les ambassadeurs suédois, craignant que Boniface manquât d'autorité auprès de Dieu, sollicitèrent de Jean XXIII qu'il la béatifiât à son tour, à tout hasard et par surcroît. Puis, après que Jean eut été déposé, ils s'adressèrent au concile de Constance, réuni en 1414 pour décider quel était le vrai pape avec garantie du Saint-Esprit, des trois infaillibles du jour, qui s'appelaient Jean XXIII, Grégoire XII et Benoît XIII. Le concile en élut un quatrième, qui fut Martin V.

Il y a, dans l'église Saint Paul, à Rome, un beau Christ de Pierre Cavallini, élève de Giotto. Brigitte voyageait à Rome, et un jour qu'elle priait, prosternée devant ce tableau, l'extase s'empara d'elle, et elle crut entendre ce Christ lui dicter les Règles de l'Ordre du Saint-Sauveur, qu'elle fonda en Suède. C'étaient, à l'imitation de ceux qu'avait établis en France le bienheureux Robert d'Arbrissel, des couvents

mixtes, d'hommes et de femmes, et une femme était la supérieure sur tous. Brigitte rendait à son sexe sa place, qui est la première. Car Dieu lui a donné la plus grande des forces, — le charme, — et la femme peut dire, comme le Christ : « Mon joug est doux et léger. »

L'Église n'a jamais songé à nier la possibilité des manifestations des Esprits, seulement elle ne les accepte que sous bénéfice d'inventaire, parce que souvent les Esprits se montraient quelque peu hérétiques et libres-penseurs. Ceux qui visitaient la noble Suédoise n'étaient pas à l'abri de tout reproche, et il lui arriva, un jour qu'elle était en extase dans l'église de Saint-Pierre de Rome, de voir tout à coup la vaste basilique toute remplie de cochons mitrés. Elle demanda à l'Esprit ce que signifiaient ces animaux immondes : « Ce sont, répondit-il, les évêques et les abbés d'aujourd'hui ! »

Bien d'autres visions, bien des dictées trop largement critiques atteignaient l'Église à la prunelle de l'œil ; aussi lorsqu'eut lieu l'enquête ordonnée par le concile avant de procéder à sa béatification, une vive opposition se manifesta parmi les juges enquêteurs, dont les deux plus célèbres furent Jean Gerson et le cardinal de Turrecremata, auxquels on confia la mission d'examiner le fameux in-folio publié quatorze années auparavant. Le cardinal, « de la fonction de juge passa à celle d'avocat et d'interprète, dit Baillet, et fit des remarques pour défendre la sainte et pour éclairer les principales difficultés de ses révélations. »

L'intervention de Jean Gerson dans cette affaire eut, à mon sens, une importance capitale. Gerson, chancelier de l'Université de France, et qui mérita d'être appelé le Docteur évangélique et très chrétien, fut incontestablement l'un des plus beaux caractères et des plus grands génies du xv^e siècle. On ne doute plus guère aujourd'hui que ce ne soit à lui qu'appartienne la paternité, si longtemps recherchée, de l'*Imitation de Jésus-Christ*. A l'occasion de la canonisation de Brigitte, il écrivit et publia un *Examen des Esprits*, dans lequel il affirme hautement la possibilité de leurs relations avec nous. Seulement, comme il est contemporain de Jean Huss et de Jérôme de Prague, et qu'il tient avant tout à demeurer dans les limites étroites de l'orthodoxie, il *épluche* de près les Esprits

et ceux par la bouche desquels ils parlent.

« Pour procéder sûrement en cette matière, qui est extrêmement délicate, dit-il, soit qu'on approuve, soit qu'on condamne, soit même qu'on demeure en suspens, il faut bien prendre garde au caractère de la personne qui passe pour être favorisée de visions. Par exemple, si son jugement n'est pas droit, si elle éprouve quelque passion violente, si sa ferveur est nouvelle ou emportée au delà des bornes, c'en est assez pour réprover ce qui se passe en elle.

« Il faut encore examiner la manière dont elle a été élevée, qui elle a fréquenté, comment elle se comporte dans ses actions ordinaires ; si elle est riche ou si elle est pauvre, car les richesses inspirent l'orgueil, et la pauvreté rend artificieux ; si c'est une femme, comment elle use de la confession, si elle ne cherche point à la rendre fréquente, pour avoir occasion d'entretenir ses directeurs et de raconter ses prétendus états surnaturels. En quoi la perte de temps est ordinairement le moindre mal, et c'en est toujours un fort grand.

« Il faut observer de plus la qualité des visions, si elles sont conformes aux vérités de la foi, s'il y règne un caractère de sagesse, si elles sont véritablement au-dessus des forces et des connaissances humaines. De tout ceci, il est aisé de conclure quelles doivent être la prudence et la sagesse de celui qui est chargé d'un tel examen.

« D'abord, ne flattez point la personne qui prétend avoir des révélations, ne la regardez point comme une sainte, ne lui témoignez aucune espèce d'admiration. Résistez-lui plutôt, reprenez-la doucement, affectez une sorte de mépris pour elle, avertissez-la de marcher par des routes communes, rapportez lui l'exemple des saints qui ont regardé comme quelque chose de très dangereux la curiosité en matière d'illustrations célestes et de miracles.

« Enfin l'art d'éprouver les esprits demande surtout qu'on observe à quoi tendent ces voies extraordinaires. C'est ici un point fort difficile, parce que les opérations du Saint-Esprit sont très secrètes ¹. »

Nous donnons acte au célèbre chancelier de ses prudentes réserves ; mais nous prenons acte en même temps de la confession qu'il fait de sa croyance à l'existence des Esprits, et de la réalité de leurs manifestations, c'est-à-dire à la communion des vivants et des morts.

J'estime d'ailleurs, pour ma part, qu'il y a autant de justesse que de bon sens dans la plupart de ces réserves. A faire de trop fréquentes évocations, on arrive à une surexcitation maldive, à une sorte d'éréthisme intellectuel, et l'on finit par tirer inconsciemment de son propre cerveau des banalités dont on fait honneur à de pauvres esprits qui n'en peuvent mais. Je sais de bonne source que, quand ils ont à nous parler, les Esprits ne sont point embarrassés pour venir nous trouver.

Le xv^e siècle nous offrirait bien d'autres exemples de ces communications mystérieuses. Ainsi la fondatrice des Carmélites de l'étroite observance, l'espagnole Thérèse, ainsi l'italienne Catherine de Sienne, qui mourut dans son couvent, « où, dit l'abbé Fleury, elle s'occupait à faire écrire ses révélations, c'est-à-dire ce qu'elle disait lorsqu'elle était en extase, et sans l'usage des sens (*Hist. de l'Église*). » Elles furent canonisées, parce qu'elles parlaient et écrivaient pour le pape et pour l'Église. Les évêques brûlèrent Jeanne Darc comme sorcière et hérétique, parce que ses voix ne parlaient pas comme ils voulaient, et ne se taisaient pas quand ils leur imposaient silence.

Ce devint donc une chose prudente aux extatiques de se taire, de s'accuser, de se confesser de leurs extases, de se faire exorciser, et, à force de soumission, d'échapper au bûcher dressé pour eux. Mais cependant combien de ces malheureux furent brûlés comme sorciers, qui n'étaient que des somnambules, des extatiques et des magnétiseurs, lesquels ignoraient eux-mêmes leur puissance !

(A suivre).

EUGÈNE BONNEMÈRE.

¹. *Histoire de l'Église gallicane*, par le P. Longueval, jésuite. Tome xx, page 39.

SOUVENIRS ET IMPRESSIONS D'UN MÉDIUM

(FRAGMENTS)

III. — AU SUJET DE LA MÉDIUMNITÉ

Cet aperçu de mes jeunes années considérées au point de vue de mes dispositions physiques intellectuelles et morales, bien que sans commentaires, a presque l'importance d'un plaidoyer en faveur des médiums. Il tendrait, sans que j'y eusse même songé, à combattre certaines idées erronées à leur sujet.

Je n'ai pas l'intention de poser au prodige, loin de là. Je ne désire point non plus me faire croire meilleure que je ne le suis, je raconte simplement, sans exagération et sans parti pris. Et si quelques qualités se montrent évidentes dans mon portrait moral, elles n'y seront point assurément sans mélange de défauts.

Sincère envers tous, je tiens à l'être également envers moi-même.

La cause qui m'intéresse peut toucher en plein cœur des milliers de personnes, nées comme moi sous des influences spiritualistes très marquées, mais qui n'ont point encore osé parler de leurs impressions de peur du ridicule.

« *En France le ridicule tue.* »

Qui a dit cela, je n'en sais rien; mais les échos répercutant plus fort les sottes paroles que les paroles sages l'ont tant et si bien répété, que l'on a fini non seulement par s'intéresser outre mesure aux bruits *cancaniers-plaisants*, mais par appliquer malgré soi l'exorbitant principe qui en est résulté. On raille d'abord pour s'amuser. Puis, le rire, devenu une arme de combat, peut frapper à mort. Les facéties douteuses, les interprétations burlesques, la dérision convenue sont les lames tranchantes qui fauchent sans pitié, honneur, talent, vertu et effacent du sol social, à mesure qu'elles y paraissent, les jeunes pousses de tout nouveau progrès trop accentué.

Il ne faut pourtant pas très profondément réfléchir pour se convaincre qu'au fond le ridicule est une plate chose et peu digne d'attention. Mais enfin, puisqu'il s'est implanté chez nous comme un mal endémique, traitons-le au moins pour ce qu'il est et ne nous méprenons pas sur son importance.

Je suis fort partisan de cette méthode : triompher de toute chose nuisible par l'indifférence; or, le ridicule venant d'une source malsaine, je n'y penserai pas, ni à ses auteurs, plus que je ne penserais à une épidémie régnante dont je voudrais être préservée.

Que tous les médiums s'affirment courageusement, sans songer aux conséquences de leurs révélations, dans le domaine mondain, et seulement dans le but de répandre une lueur plus vive sur l'ensemble des questions psychologiques, philosophiques et sociales. Chaque petite lumière de toute personnalité, quelque modeste qu'elle soit, contribuera à l'éclat de la pure et grande vérité qui doit régénérer la terre.

Que tous les médiums se montrent! Et leur nombre et la force des faits provoqués par eux effaceront le rire railleur, éveilleront la pensée sérieuse et feront prendre en dégoût, par nos sceptiques d'aujourd'hui, les oripeaux dont ils s'affublent.

Quelles sont les idées en général au sujet des médiums?

On dit que les médiums sont ou des idiots sans volonté, ou des fous exaltés, faibles d'esprit, faibles de constitution, hystériques, monomanes, possédés du diable, etc., etc.

Étais-je idiote et sans volonté quand j'aspirais au sacrifice et au dévouement en faveur d'une noble cause humanitaire? quand j'avais la persévérante force de concentration, alors que j'éprouvais une irrésistible tendance à l'épanchement affectueux et que j'eusse voulu communiquer franchement toutes mes pensées?

Étais-je sans intelligence, lorsque, dans mon cerveau d'enfant, je me faisais des idées vastes du monde et de l'Infini?

Étais-je folle, exaltée, dans ce recueillement naturel du jour qui me préparait les songes calmes de la nuit et les visions lucides de la vie réelle?

Étais-je faible d'esprit, puisque je ne croyais point aux contes niais et que le diable ne m'effrayait pas plus qu'un homme de carton barbouillé de suie?

Pouvais-je être hystérique, pour ainsi dire, avant de naître ?

Doit-on appeler monomanie le goût du travail, l'amour du devoir et le désir de se sacrifier pour être utile ?

Enfin, étais-je possédée du diable ?

Il suffit de lire les deux premiers alinéas de ces souvenirs pour se convaincre que si j'étais possédée du diable, j'avais la faveur d'en avoir un bien bon à mes côtés. C'était dans ce cas une sorte de transfuge infernal désireux de se créer des relations parmi les anges. Car il me semble que sur ses ailes soufrées je m'élevais en plein ciel. Des senteurs de paradis m'enveloppaient. Le diable me consolant ainsi de mes hâtives vicissitudes terrestres, vaudrait alors beaucoup mieux que les hommes !...

Reste la question de santé. Je me suis expliquée là-dessus, je n'y reviens pas ; mais j'insiste pour faire remarquer ceci : Je ne suis pas devenue médium parce que j'étais faible de constitution, mais je suis née pour ainsi dire en pleine possession de la faculté médianimique. Et mes malaises réitérés ne me venaient point de l'exercice de la médiumnité, mais de la grande application apportée à mes premières études, puis encore et surtout de mes déceptions prématurées en ce qui touche au sentiment. Car l'existence ne me donnait pas ce que je me croyais le droit d'en attendre.

Mais qu'est-ce donc que cette médiumnité que j'avance avoir possédée en naissant et qui, en même temps qu'elle me comblait de félicités, pouvait aussi me couvrir de ridicule ?

J'ouvre le *Livre des Médioms* pour en trouver la définition la plus exacte, et voici comment le maître en spiritisme, Allan Kardec, la donne dans le vocabulaire spécial :

« MÉDIUMNITÉ OU MÉDIANIMITÉ. — Faculté des médiums. Ces deux mots sont souvent employés indifféremment ; si l'on voulait faire une distinction, on pourrait dire que *médiumnité* a un sens plus général, et *médianimité* un sens plus restreint. Exemple : Il a le don de *médiumnité*. La *médianimité* mécanique. »

Et qu'est-ce qu'un médium ?

« MÉDIUM (du latin *medium*, milieu, intermédiaire). Personne pouvant servir d'intermédiaire entre les Esprits et les hommes. »

Ces deux mots se complètent du mot MÉDIU-

MAT, c'est-à-dire : Mission providentielle des médiums. Allan Kardec ajoute que le mot *médiummat* a été créé par les Esprits et renvoie au chap. XXXI, communicat. XII, où je vois le nom de l'auteur du mot : Jeanne Darc.

Extraits de la communication de Jeanne :

« Dieu m'a chargée d'une mission à remplir
« envers les croyants qu'il favorise du *médiu-*
« *mat*. Plus ils reçoivent de grâces du Très-
« Haut, plus ils courent de dangers, et ces dan-
« gers sont d'autant plus grands qu'ils prennent
« naissance dans les faveurs mêmes que Dieu
« leur accorde
« Rappelez-vous bien, vous qui avez le bonheur
« d'être les interprètes entre les Esprits et les
« hommes, que, sans l'appui de notre divin
« Maître, vous serez punis plus sévèrement,
« parce que vous aurez été plus favorisés. . . .
« JEANNE DARC. »

Notre chère et grande Jeanne, l'ange de la France, nous enseigne donc par là qu'il peut y avoir des médiums ayant une mission ou médiummat. Ce qui est un grand point que je développerai plus tard ; mais comme mon étude n'en est qu'aux préliminaires, je feuillette encore le même livre très précieux et je m'attache à la première leçon sur ce même sujet.

Chap. XIV, p. 195. « Toute personne qui ressent à un degré quelconque l'influence des Esprits est, par cela même, médium. Cette faculté est inhérente à l'homme, et par conséquent n'est point un privilège exclusif ; aussi en est-il peu chez lesquels on n'en trouve quelques rudiments. On peut donc dire que tout le monde, à peu de chose près, est médium. Toutefois, dans l'usage, cette qualification ne s'applique qu'à ceux chez lesquels la faculté médianimique est nettement caractérisée et se traduit par des effets patents d'une certaine intensité, ce qui dépend alors d'une organisation plus ou moins sensitive. Il est, en outre, à remarquer que cette faculté ne se révèle pas chez tous de la même manière ; les médiums ont généralement une aptitude spéciale pour tel ou tel ordre de phénomènes, ce qui en fait autant de variétés qu'il y a de sortes de manifestations. Les principales sont : les *médiums à effets physiques* ; les *médiums sensitifs* ou *impressibles* ; *auditifs*, *parlants*, *voyants*,

somnambules, guérisseurs, pneumatographes, écrivains ou psychographes. »

Dans la théorie de ces diverses médiumnités, Allan Kardec divise encore les *médiums à effets physiques en médiums facultatifs et médiums involontaires ou naturels.*

« Les médiums facultatifs sont ceux qui ont la conscience de leur pouvoir et qui produisent des phénomènes spirites par l'acte de leur volonté. »

« Les *médiums involontaires* ou *naturels* sont ceux dont l'influence s'exerce à leur insu. Ils n'ont aucune conscience de leur pouvoir, et souvent ce qui se passe d'anormal autour d'eux ne leur semble nullement extraordinaire; cela fait partie d'eux-mêmes, absolument comme les personnes douées de la seconde vue et qui ne s'en doutent pas. Ces sujets sont très dignes d'observation, et l'on ne doit pas négliger de recueillir et d'étudier les faits de ce genre qui peuvent venir à notre connaissance; ils se manifestent à tout âge, et souvent chez de très jeunes enfants.

« Cette faculté n'est point, par elle-même, l'indice d'un état pathologique, car elle n'est pas incompatible avec une santé parfaite. Si celui qui la possède est souffrant, cela tient à une cause étrangère; aussi les moyens thérapeutiques sont-ils impuissants pour la faire cesser. Elle peut, dans certains cas, être consécutive d'une faiblesse organique, mais elle n'est jamais cause efficiente. »

« Ce qu'il faut faire quand une faculté semblable se développe spontanément chez un individu, c'est de laisser le phénomène suivre son cours naturel; la nature est plus prudente que les hommes: la Providence, d'ailleurs, a ses vues, et le plus petit peut être l'instrument des plus grands desseins. »

D'après ces citations claires et précises du Livre des médiums, je me sens toute défendue et je dis que ceux qui tournent en ridicule les médiums et leurs médiumnités ne sont que des ignorants.

La science, d'ailleurs, n'a pas dit son dernier mot. Elle le dira d'après les preuves fournies par les « favorisés du médiumat. »

Le médiumat a conduit notre sublime héroïne au bûcher. Qui dit missionnaire, dit souvent martyr. Qu'importe le martyr! La vie, qui ne

s'éteint jamais, se continue au delà de la tombe, en pleine gloire, et, au sein de l'humanité, le souvenir des héros sacrifiés reste impérissable.

HAB.

LES BONS ET LES MAUVAIS MAGNÉTISEURS

Dans le *Banner of Light* du 23 septembre dernier, M. le D^r Ditson trouve que Matharel est « trop sévère pour les magnétiseurs. » Il reconnaît que dans l'emploi du magnétisme « il y a eu sans doute de graves abus et de tristes conséquences »; mais, quand il considère le grand, l'incontestable bien produit par le magnétisme animal, il ressent une peine d'entendre dire à ce sujet quelque chose de défavorable. Dans sa propre pratique, sans se servir d'aucun médicament, sans autre agent que le magnétisme, le D^r Ditson a eu des cures extraordinaires, rendant la vue à des aveugles et les jambes à des paralytiques. Il cite, comme ne pouvant pas être surpassés dans cette voie, MM. Newton, de New-York, et Hayward, de Boston.

Si M. Ditson avait pu lire tous les numéros de la *Lumière*, il aurait vu que, de parti pris, nous ne sommes pas un ennemi des magnétiseurs puisque nous terminons notre premier article (N^o de mars, page 6) par ces mots: « Le magnétisme animal existe et il a fait ses preuves en des mains loyales et désintéressées. » Et que notre second article (N^o d'avril) est consacré aux *Bienfaits du magnétisme animal*.

Mais comme nous faisons une distinction entre les bons et les mauvais magnétiseurs, nous avons cru de notre devoir de signaler, immédiatement après, les *Dangers et abus du magnétisme animal*, afin de mettre en garde les personnes susceptibles de subir l'influence magnétique, contre les ignorants, les farceurs ou les malintentionnés qu'elles pourraient rencontrer. Il nous sera bien permis de dire qu'il y a des magnétiseurs qui abusent de leur pouvoir comme il y a des prêtres qui abusent du sacerdoce. Nous avons vu et nous voyons encore des *magnétiseurs* qui font tout ce qu'il faut pour déconsidérer le magnétisme animal. C'est parce que nous sommes jaloux de son honneur que nous nous

sommes cru obligé de dire de dures vérités à ceux qui suivent la mauvaise voie. Mais tout ce que nous avons dit de sévère ne s'adresse point aux magnétiseurs-guérisseurs que nous ne cesserons de prôner et d'encourager, tandis que nous démasquerons toujours les agissements des mauvais magnétiseurs.

Nous espérons ainsi ramener les égarés aux vrais principes magnétiques, qui consistent dans la volonté du bien. C'est par la volonté du bien et la sympathie pour ses semblables que

l'on peut toujours, sinon les guérir radicalement au moins atténuer leurs maux.

Après cette franche déclaration, nous pensons, au contraire, que le D^r Ditson approuvera notre sévérité. Il comprendra que nos attaques ne s'adressent ni à lui ni à ces milliers de magnétiseurs qui, dans toutes les parties du monde, n'ont d'autre volonté que celle de soulager l'humanité souffrante; mais à ceux qui compromettent la dignité et l'honneur du magnétisme.

MATHAREL.

FRA POPOLI

HISTOIRE EXTRAORDINAIRE

(Suite)

VI

Sous l'apparence du désintéressement, Manchus était ambitieux.

Acclamé chef d'une république et porté en triomphe par les serviteurs enthousiastes d'une noble cause, son devoir eût été de la maintenir loyalement. Mais, redoutant l'expiration prochaine de son mandat, il entreprit des menées perfides, car, de chef provisoire, il voulait se faire élire à vie. Pour arriver à ses fins, il ralliait sournoisement les anciens fonctionnaires et corrompait les nouveaux. fondait, pour ainsi dire, en un seul creuset, toutes les opinions, espérant en obtenir la dictature d'où surgirait l'objet de ses convoitises: une couronne impériale.

Mais l'homme s'agite et Dieu le mène. Toutes ténébreuses que fussent les machinations du traître Manchus, elles n'étaient point un secret pour ceux qui représentaient le devoir et la justice et veillaient, au nom de Dieu même, à l'accomplissement de ses desseins.

Ce qui se passait du côté de Carstud tandis que Manchus tramait perfidement contre lui, était la preuve d'une intervention providentielle dans les affaires du pays.

Carstud, l'initié de Donwa, ainsi qu'il avait été nommé par la voix d'un invisible messenger de Dieu, s'était acquis le dévouement fraternel d'âmes ardentes et des bras robustes étaient au service du généreux plan de rénovation mystérieusement poursuivi. Dans sa légion toujours

grossissante, forte par le silence et la foi, il y avait des êtres en apparence plus chétifs et plus faibles que les autres, doués de facultés merveilleuses, d'une suprême force de pénétration surtout; Carstud pouvait compléter ses révélations par les leurs. Une puissance était ainsi en ses mains. Deux intéressantes jeunes filles, recueillies dans une maison d'enfants abandonnés et possédant le don remarquable de la clairvoyance naturelle, le secondaient tout particulièrement. Elles se nommaient Angélia et Morise, c'étaient les deux enfants d'adoption privilégiées du maître.

A ces deux néophytes, l'initié avait enseigné les principes mystérieux de la lecture symbolique au grand livre de la nature, et, sous la pénétration de son profond regard, leur lucidité grandissait.

Filles du mystère, ces ravissantes créatures accomplissaient une mission providentielle; elles devaient apporter une influence considérable dans les destinées humanitaires et sociales de leur pays.

Dans l'extrême pénétration de leur esprit, elles dévoilaient au maître auquel elles avaient donné le nom de père, les secrets de la conduite du chef Manchus et désignaient les conspirateurs qui le secondaient dans son œuvre de trahison. Morise, les yeux fermés, lisait au loin des correspondances et surprenait des calculs. Angélia répétait mot à mot les plus secrètes conversations. Elle entrait dans des accès farouches lorsqu'on parlait de faire du mal à Carstud

Cet homme prédestiné, que l'on avait surnommé le Sorcier, songeait à faire éclater certaines vérités aux yeux du monde. Pour avoir la faveur d'être son disciple, il fallait croire en Dieu, maître de toutes choses, et être dévoué à ses semblables, vouloir le bonheur de l'humanité et avoir foi en l'avenir. Instrument des volontés divines, par la perfection de son âme, il préparait le règne d'une loi de justice et d'amour.

Lorsque Angélie et Morise tremblaient, c'est que le pays tout entier était menacé, car le pays primait le père dans leurs affections. Ces enfants, animées tout particulièrement d'un souffle patriotique, ne voyaient, ne comprenaient que les choses se rattachant à la grande cause de la Liberté; elles ne présageaient qu'en vue de son triomphe, et, pour tout ce qui lui était étranger, elles restaient muettes.

Fortes de leur héroïque mission, fières de leur chaste dévouement, elles semblaient auréolées; elles étaient dignes, superbes et douces tout à la fois. Comme si elles eussent été pourvues d'un talisman magique, les frères et amis s'inclinaient devant elles. En leur présence, les profanes se sentaient tressaillir d'une émotion indescriptible, leurs fronts rougissaient de la honte de leur infériorité, en face de ces pures images de la perfection féminine et leur attitude témoignait d'une profonde vénération. Ces hommes ne s'expliquaient pas cette irrésistible influence: les ignorants ne s'expliquent jamais rien et ils cherchent le talisman matériel de ce qu'ils nomment une sorcière, alors que la femme supérieure rayonnant de l'éclat angélique ne doit son pouvoir qu'à la qualité exquise de son esprit, à sa grandeur d'âme, à la limpidité de sa conscience, à la bonté de son cœur.

Quand l'heure est venue pour le monde de subir une crise de transformation, Dieu dépêche une femme. Ici, il y en avait deux fondues comme en une seule âme. C'est dans un corps élégant et souple, dans un cœur sensible qu'il dépose le germe des grandes édifications. La femme donne non seulement naissance à ceux qui doivent perpétuer l'espèce, mais elle est, en même temps, créatrice et dispensatrice des dons nouveaux. Les révélations viennent par sa bouche, et les saints enthousiasmes qu'elle exalte sont la pluie spirituelle fécondante sur les champs de l'avenir.

L'entendement des lois sociales par la puissance de la force physique unie à l'éloquence de l'amour n'est point encore ouvert dans le monde. On y pêche généralement par deux excès opposés: celui qui fait l'homme roi de la création au détriment de la femme, ou celui qui rend la femme souveraine absolue et maîtresse irrésistible des choses et des individus, en abaissant ceux-ci au niveau d'une machine. La sagesse de Dieu consiste au contraire dans une répartition de dons différents entre les deux sexes qui les rendent égaux l'un à l'autre par les effets et non par les moyens. La folie des créatures qui se disputent la prééminence de leur sexe contraste avec cette sagesse et semble vouloir nous convaincre de ceci: que la terre est généralement peuplée de révoltés contre les lois les plus naturelles, et d'aveugles du vrai bonheur de l'humanité; qu'elle est un globe malheureux, où résident les enfants naïfs et inexpérimentés de ses propres entrailles tout élémentaires.

Il y a des âmes supérieures incarnées, éclairant comme d'un phare lumineux, toute une masse souffrante dans les obscurités de l'ignorance. Ces âmes se montrent surtout aux époques troublées pour aider à la transformation en vue du bonheur par le bien.

Carstud, on l'a compris était un prédestiné.

Son esprit était tellement en avant sur celui de ses semblables, les entraves matérielles le gênaient si peu, qu'on pouvait parfois le voir à la même heure en deux endroits différents. Son âme dominait tellement son corps, et son cœur était si brûlant d'amour vaste et généreux, que, par ses qualités même, comme Angélie et Morise, il était irrésistiblement aimé et redouté.

Angélie et Morise complétaient leur père en ses qualités clairvoyantes, et, chacun des tressaillements du père se répercutait dans les cœurs de ses filles aimées.

Carstud, vieille âme gauloise incarnée plus de vingt fois dans des pays divers, possédant, de ce monde et de quelques autres, une connaissance réelle, avait pensé en instruire avantageusement le peuple. Il voulait lui donner cette persuasion: que le progrès n'est point l'œuvre d'un jour, mais l'œuvre de plusieurs siècles écoulés en face du même soleil et souvent sous les mêmes mystérieuses influences, par les mêmes individus changeant de corps et

de position sociale mais non point d'âme. Ainsi Carstud avait pensé apporter l'idée de justice là où l'on ne pratiquait que l'injustice, le désir de sympathie fraternelle où l'on ne connaissait que la haine et la vengeance; il voulait établir l'union à la place de l'immense désaccord des partis, en inspirant à tous le respect de la personnalité humaine.

Mais comment hasarder de pareilles opinions? De sorcier n'allait-il pas bientôt être appelé fou.

Pourtant, comment jouir jamais d'une liberté sans despotisme, si l'on ne connaît point les raisons d'amour qui nous lient dans la société? Persuader à ces hommes furieux contre leurs tyrans de la veille, que dans ces tyrans il y avait des frères, et que, dans ceux que l'on appelait frères, il n'y avait peut-être que de violents adversaires, paraissait impossible.

Depuis que la tribune était installée en face du palais, un seul jour ne s'était point passé sans que l'on y fit entendre des discours. Quelques citoyens avaient été véhéments au point de se faire déchirer par la foule. Des citoyennes avaient pris le ton impérieux et autoritaire qui faisant gonfler leurs cordes vocales, leur avaient voilé la voix au préjudice de leurs attraits féminins. Chacun avait parlé selon la passion qui l'agitait. Tous avaient exposé leurs griefs les uns contre les autres; tous avaient dit ce qu'ils ne voulaient plus, et personne n'avait su dire encore ce qu'il voulait.

Tout en se rendant compte par lui-même ou par ses auxiliaires de la portée de toutes ces agitations, et des intrigues sourdes tendant à ramener l'ancien régime ou transformer l'état présent en un état qui n'aurait de différence avec l'autre que le nom, Carstud ouvrait toujours les voies au progrès et à l'émancipation véritable, et fermait adroitement les issues aux intrigants perfides.

Il était visible cependant que la trahison de Manchus lui était très pénible; car ce nom s'échappait douloureusement de sa poitrine. Il ressentait, au fond de son cœur, pour lui, une affection réelle, et cette affection était la reminiscence de souvenirs antérieurs à l'existence présente. Les révélations d'Angélia, à ce sujet, s'accordaient en tous points avec ses intuitions personnelles.

Un jour, Angélia sondant en esprit la profondeur des siècles écoulés avait parlé, sous une forme rythmique, dans une langue orientale, des liens qui la rattachaient à son père adoptif, et de ceux qui les rattachaient également tous les deux à Manchus.

Une plainte déchirante s'était d'abord exhalée de ses lèvres. Puis elle fit son récit :

(A suivre.)

AU PALAIS DE L'INDUSTRIE

A Madame Lucie GRANGE, directrice
de *La Lumière*.

Très chère madame et honorée directrice,

Ne voudriez-vous pas accorder une petite place dans les colonnes de votre vaillant journal à une œuvre qui elle aussi a droit à sa part de *lumière*, je veux dire qui est digne de toute votre sympathie, puisque c'est une œuvre d'utilité générale. Je devrais dire d'utilité publique, car elle vient d'être reconnue comme telle il y a quelques mois déjà.

Cette œuvre, c'est l'*ex-Union centrale des Beaux-arts*, aujourd'hui *Union centrale des arts décoratifs*, depuis que l'*Union* et le *Musée des arts décoratifs* ont uni leurs efforts et fait une seule liste des noms des membres de chacune des deux Sociétés.

Son but est celui-ci : aider au développement de l'instruction des artistes, apprentis et ouvriers qu'emploient nos industries françaises d'art : industries dans lesquelles l'art et le métier sont si bien liés et mêlés qu'il est difficile de dire où finit l'art et où commence le métier, si tant est qu'il soit possible d'établir jamais la ligne de démarcation qui sépare l'un de l'autre. L'art est un, comme le cœur, comme l'esprit est un. — Je ne le dis qu'en passant, mais c'est ce qui ressortira je l'espère de ces études, si Dieu leur prête vie, c'est-à-dire le soleil de la publicité.

Depuis que les expositions universelles rassemblent les peuples et permettent de comparer les produits de leurs industries, à la suite des rapports remarquables, entre autres celui de M. le comte de La Borde déjà ancien, faits sur ces grandes assises des arts industriels, l'on s'est aperçu, avec effroi chez nous, le mot n'est pas trop fort, que nos voisins faisaient de grands progrès et menaçaient de disputer à la France le rang que jusqu'alors on lui avait toujours reconnu dans toutes les branches du travail qui valent surtout par la culture et l'affinement du goût.

Au lieu de se borner à jeter des cris d'alarme et à implorer le secours de l'État, l'*Union centrale*, à l'aide de ses seules ressources, a créé une bibliothèque uni-

que en son genre, institué des concours, organisé des conférences, et enfin ouvert des expositions.

Les expositions ont été son grand moyen d'action et de propagande. Celle qu'abrite cette année le Palais de l'Industrie est la 7^e de la série totale, et la 2^e de la série des Expositions spéciales qui doivent successivement faire passer sous les yeux du public toutes les matières qui, façonnées par la main de l'homme, deviennent des créations de l'art.

Les œuvres du métal avaient ouvert la marche, et, pour grand qu'ait été le succès de cette première exhibition, il soutiendra, croyons-nous, difficilement la comparaison avec celui de l'exposition de cette année. La foule se porte au palais de l'Industrie, et le succès ne fait que s'affermir chaque jour.

Cette 7^e Exposition a pour objet et nous fait passer en revue les grandes industries dont les applications de toute sorte se mêlent à l'embellissement de nos demeures et à l'agrément de notre vie quotidienne. Ces industries sont : le bois, les tissus, le papier.

Chacun de ces trois groupes comprend une classe où figurent à titre d'échantillon de format modeste, les matières premières, les outils et procédés, et même, dans certains cas, les outils en mouvement.

Les expositions doivent être non seulement un spectacle pour les yeux des oisifs, mais encore un enseignement pour les curieux de bonne volonté. L'Union centrale l'a pensé et elle a montré, avec quelque discrétion cependant, le point de départ de chacune des industries qu'elle expose et les matières qu'elles emploient.

A la fois contemporaine et rétrospective, cette exposition, comme ses devancières, associe aux créations nouvelles que lui ont envoyées les industries du bois, des tissus, du papier l'irrésistible attrait des collections anciennes.

C'est ainsi que le bois, qui comprend au rez-de-chaussée du Palais, les chambres, les meubles, et tout ce qui se rattache au confort de la maison et à l'art de donner au foyer domestique de nos jours, le plus grand charme possible, nous montre, dans les galeries du premier étage, des ensembles composés avec les mobiliers des siècles passés — sièges, tables, lits, commodes, secrétaires, hauts fauteuils et chaises d'enfants, — au milieu desquels ont vécu nos grands parents et leurs ancêtres, et où les ébénistes du passé et les sculpteurs ont laissé tant et de si charmantes marques de leur goût, de leur habileté et de leur savoir.

Le Mobilier national lui-même a prêté une partie de ses collections. C'est ainsi que l'on a offert à notre admiration et à nos études, les salles et les styles depuis Louis XIV jusqu'au 1^{er} Empire.

Les tissus, qui sont le 2^e groupe, comprennent les tapis et les tapisseries : Gobelins, Aubusson, Savonnerie, Neuilly... les tentures brochées et imprimées ; en soie, en laine, en coton... et matières diverses.

Les satins, le velours, la peluche, les broderies, les toilettes confectionnées dans toutes ces étoffes se disputent l'attention passionnée des visiteuses.

Et dans ce groupe des tissus, une pensée touchante venue aux organisateurs a fait disposer au milieu de la grand'nef, et comme à la place d'honneur, l'exposition collective de l'Alsace et de la Lorraine, ces chères exilées, qu'honorent les grandes et importantes fabriques de toiles peintes, de Mulhouse, Dornach, Thann, etc., patrie des Dolfus Mieg, des Schæffer, et de tous les grands imprimeurs sur étoffe.

Et nous ne pouvons parler, faute de place, des dentelles, des guipures, des tulles artistiques des Lefebure et autres grands producteurs qui illustrent la fabrique française.

Le papier, enfin, qui est le 3^e groupe, se présente sous forme de matière première d'abord, puis étale sous nos yeux les outils et procédés qui servent à sa fabrication, puis les papiers transformés et les papiers spéciaux, puis les merveilleuses machines à imprimer.

— Et quand on parle de machines merveilleuses ! peut-on oublier de signaler celles de M. Marinoni ? — Les caractères, les encres, les couleurs (anilines et autres) et enfin les modèles et les dessins des artistes.

Puis dans la 2^e section l'on voit : — mais l'on ne peut tout voir, le livre, l'image la décoration du papier, (papiers peints) la reliure, et enfin, cet art étonnant de la photographie qui nous ravit et nous surprend par sa précision merveilleuse et la sûreté de ses reproductions inexorablement exactes, et nous émeut moins pourtant que le simple croquis d'un enfant s'essayant et réussissant à reproduire le portrait d'un chien aimé.

Encore là une parenthèse grosse d'un article, souvent fait, jamais parfait.

Voilà ce que nous montre le rez-de-chaussée dans le groupe du papier, chère madame et honorée directrice, mais dans les galeries du premier, ne vous faites-vous pas une idée de ce que ce seul mot : le livre, a fourni de prétextes à nos grands collectionneurs et bibliophiles, les Didot, les Delisle, les Dutuit, les Louis Goude, les V. Sardou la bibliothèque Mazarine... à nous étaler combien de merveilles, de pièces rares, d'admirables reliures, d'incunables précieux, de suites historiques ?

Quelle mine inépuisable de réflexions, considérations, leçons, développements et menus propos qu'une telle exposition ! A laisser courir sa plume à la suite de son imagination, il est effrayant de penser les volumes que l'on pourrait produire.

Que vos lecteurs ne s'effraient pas, s'ils ont le goût de ces sortes de choses, nous leur mesurerons la dose de cette liqueur pour ne point amener la satiété.

C. JUSSEAUME.

Paris, le 8 octobre 1882.

NOUVELLES DIVERSES

UN SORCIER POUR RIRE

Le *Journal de Neubourg* raconte qu'un nommé Fortin, âgé de trente-trois ans, ouvrier couvreur au Tremblay (Eure), fut accusé de sorcellerie par deux femmes de ce pays.

Fortin n'était pourtant rien moins que sorcier. Seulement, un jour il eut la malheureuse idée de vouloir effrayer ces femmes en simulant devant elles, en présence de deux de ses camarades, le *jeu de sorts*. A cet effet, ayant pris un crapaud, il lui coupa les quatre pattes, alluma deux chandelles, étendit le tronc de l'animal sur les flammes pendant qu'il feignait de réciter quelques paroles de grimoire.

Cette stupide plaisanterie a eu pour lui de funestes conséquences.

De ce moment, Fortin fut regardé comme le porte-malheur du pays. Les deux commères étaient persuadées qu'il y avait eu sortilège; elles avaient les sens tournés de la peur que ce garçon leur avait causée par l'air mystérieux avec lequel il avait joué son rôle, et elles n'eurent rien de plus pressé que d'aller au Neubourg, dénoncer à la gendarmerie Fortin, le sorcier, l'auteur de la folie de l'une d'elles, etc.

Le brigadier de gendarmerie se rendit au Tremblay. Il interrogea Fortin, qui parut tout décontenancé et lui dit en balbutiant: « Je n'ai jamais eu la prétention d'être sorcier; je ne sais ce que l'on me veut... je n'ai fait de mal à personne. »

Voyant la tournure que les choses prenaient le pauvre garçon perdit la tête et résolut d'en finir avec la vie. Après avoir écrit à sa mère, pour lui demander pardon de son suicide, — tout en protestant de son innocence, — il se pendit. Il faut avouer que c'est payer cher une bêtise faite dans un instant de bonne humeur.

UNE DORMEUSE A LA SALPÊTRIÈRE. — La fille Eudoxie H..., âgée de quarante-sept ans, placée depuis vingt ans à la Salpêtrière, s'est endormie dans la nuit du 22 au 23 septembre et ne s'est pas encore réveillée. En 1879 et en 1880, elle avait eu des crises de sommeil d'une durée de neuf ou quinze jours.

Eudoxie H..., dont la mère avait été affectée d'épilepsie, est paraplégique, contracturée et insensible à la peau; elle n'a pas quitté son lit depuis un temps considérable. Elle est surchargée d'embonpoint, — et son état actuel est tout particulier. — Quoique cataleptisée, elle reçoit quelques aliments liquides ou semi-liquides, et toutes ses fonctions physiologiques s'accomplissent régulièrement.

On l'entend la nuit gémir ou rire et appeler son père. Elle est prise de légères attaques, consistant en un certain nombre de salutations.

L'OCCULTOGRAPHE. — Une grande affiche nous a été remise; elle est ainsi conçue :

« Exhibition de l'occultographe.

« Défi porté au monde entier.

« M. Isanok, inventeur, offre 100,000 francs à quiconque expliquera les phénomènes mystérieux de cette machine électrique.

« L'occultographe révèle les choses les plus cachées, les pensées les plus intimes de l'homme et, cela, dans toutes les langues du monde connu et inconnu.

« L'occultographe dira à chaque visiteur : nom, prénoms, âge, profession, où il est né, d'où il vient, où il va, et tout ce qu'il voudra savoir. »

Par cette enfantine machine on devine les noms quand on y a mis le doigt dessus. C'est-à-dire que par une certaine combinaison de lettres sur un tableau et de boutons électriques on fait apparaître la lettre que l'on veut.

L'affiche est énormément plus forte que l'appareil n'est ingénieux. Et cela vraiment ne vaut pas la main automatique qui, par un procédé électrique également, vous faisait un portrait.

Décidément, l'*occultographe* ne révèle rien et ne saurait remplacer les somnambules lucides et à plus forte raison les médiums.

— Il paraît que l'hallucination a quelque chose de contagieux. Vers la fin de septembre, des fouilles ont été pratiquées dans la cathédrale de Saint-Denis, près du caveau des tombes royales, avec l'autorisation du gouvernement, sous la direction des architectes diocésains et la surveillance du directeur des domaines, — à la charge et sur les indications d'une devineresse, pour découvrir un trésor. Après avoir creusé à l'endroit désigné, à deux mètres de profondeur, pas l'ombre d'un jeton ne s'était montrée. Les architectes crurent que c'était avoir trop prêté à la plaisanterie et les choses furent rétablies en leur état.

Pour risquer de compromettre ainsi la solidité d'un monument historique en autorisant ces fouilles, il fallait avoir la foi robuste dans la sorcellerie — chose rare — ou l'amour du lucre poussé à l'extrême — chose vulgaire. Comment quelques poignées d'or, si d'aventure on les avait trouvées, auraient-elles pu compenser les dégâts causés pour atteindre le trésor ?

— La *Société poétique méridionale* ouvre son 3^e grand concours poétique à partir du 1^{er} novembre jusqu'au 31 décembre. 1^{re} section : Un sonnet; — 2^e section : Une poésie ne dépassant pas 40 vers sur n'importe quel sujet.

S'adresser à M. Edward Sansot, à Aignan (Gers).

Nous avons encore à nous plaindre du service de la poste. Ce service est désastreux pour les périodiques mensuels. Une feuille de papier affranchie devrait parvenir à son destinataire avec autant de sécurité qu'une lettre. Elle a pour nous autant de valeur qu'un chèque pour un banquier. De la régularité dans la réception d'un journal par ses abonnés dépend son existence. Nos confrères se plaignent comme nous et leurs réclamations n'aboutissent à rien.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

SPIRITISME ET MAGNÉTISME

- La Lumière.** Révélation et Expérimentations du Nouveau Spiritualisme. Revue mensuelle. 5 fr. par an. 75, boulevard Montmorency.
- Revue spirite et Bulletin de la Société scientifique d'études psychologiques.** Mensuel. 10 fr. par an. 5, rue des Petits-Champs.
- Le Moniteur de la Fédération belge.** Bi-mensuel. 2 fr. 50 par an. 14, rue de l'Empereur, à Bruxelles (Belgique).
- Le Messager.** Bi-mensuel. 5 fr. par an. M. J. Houtain, 37, rue Florimont, à Liège (Belgique).
- Le Phare,** organe de l'Union spiritualiste et du cercle Mesmer de Liège. Mensuel. 4 fr. par an. 33, quai Saint-Léonard, à Liège.
- De Rots,** journal spirite mensuel, en flamand et en français. 3 fr. par an. M. A. Dossaer, 52, rue Saint-François, à Ostende, Belgique.
- L'Anti-Matérialiste,** bi-mensuel. 5 fr. par an. M. P. Verdad, 4, rue de la Boucherie, à Nantes.
- Licht, mehr Licht!** (Lumière, plus de Lumière!). Revue psychologique hebdomadaire. 10 fr. par an. M. de Rappard, 41, rue de Trévise.
- El Buen Sentido** (le Bon Sens). Mensuel. 15 fr. par an. Calle Mayor, 81 — 2^o à Lérida (Espagne).
- El Criterio Espiritista.** Mensuel. 10 fr. par an. San Bartolomé, 13, principal Derecha, à Madrid.
- El Faro** (le Phare), revue bi-mensuelle d'études psychologiques et magnétiques, Limones, 10, à Séville.
- Revista de Estudios psicologicos.** Mensuelle. Direction, Balmes, 6 pral, à Barcelone (Espagne).
- Constancia,** revue spirite de Buenos-Aires. Mensuelle. Administration : 329, calle Mejico. Buenos-Aires (République Argentine).
- Banner of Light** (l'Etendard de la Lumière). Hebdomadaire. 18 fr. par an, 9, Montgomery Place, à Boston, Massachusetts (Amérique du Nord).
- Mind and Matter** (l'Esprit et la Matière). Hebdomadaire. 13 fr. par an, 713, Sansom Street, à Philadelphie, Pensylvanie (Am. du N.).
- La Chaîne magnétique.** Mensuel. 6 fr. par an. M. Louis Auffinger, 15, rue du Four-Saint-Germain.
- Journal du Magnétisme.** Mensuel. 6 fr. par an. M. H. Durville, 6, rue de l'Échiquier.

DIVERS

- La France,** journal politique quotidien du soir. Paris, 10 fr.; départements, 12 fr. par trimestre avec le *Journal illustré*.
- Bulletin de la réunion des officiers.** Paraît tous les samedis. Par an : pour les membres de la Réunion, 15 fr.; pour les personnes étrangères à l'armée française, 24 fr. pour la France, 27 fr. pour le reste de l'Europe.
- Le Petit Journal.** Quotidien, politique, littéraire, scientifique, agricole et commercial. Paris, 5 fr.; départements, 6 fr. par trimestre, 61, rue Lafayette.
- Le Journal illustré.** Hebdomadaire. 15 cent. le numéro; 7 fr. 50 par an. 61, rue Lafayette.
- L'Aéronaute,** bulletin mensuel illustré de la navigation aérienne. Paris, 6 fr.; départements, 7 fr. par an. Dirigé par le D^r Abel Hureau de Villeneuve, 95, rue Lafayette.
- La Graphologie,** journal des autographes. Bi-mensuel. 10 fr. par an. M. Adrien Varinard, 32, rue de Vaugirard.

- L'Astronomie,** revue mensuelle d'astronomie populaire, de météorologie et de physique du globe, publiée par Camille Flammarion, avec le concours des principaux astronomes français et étrangers. Paris, 12 fr.; départements, 13 fr.; étranger, 14 fr. par an. Gauthiers-Villars, 55, quai des Augustins.
- Le Papillon.** Hebdomadaire. Paris, 12 fr.; départements, 13 fr. par an. Rédacteur en chef : Olympe Audouard, 57, rue Saint-Roch.
- Monde thermal,** hydrologie, hydrothérapie, etc. Hebdomadaire. Un an, 15 fr.; six mois, 10 fr. 63, rue de Maubeuge.
- Le Courrier des Sciences et la science de guérir.** Bi-mensuel. 6 fr. 50 par an. 33, rue Saint-Denis, Gennevilliers (Seine).
- La Chaîne d'Union de Paris,** journal de la maçonnerie universelle. Mensuel, 12 fr. par an. Directeur, M. Eugène Hubert, 9, rue de l'Estrapade.
- La Citoyenne,** journal pour la revendication des droits de la femme. Directrice : Hubertine Auclert, 12, rue Cail. France, 2 fr.; étranger, 3 fr.; pour douze numéros.
- Journal des Mères,** revue illustrée de la famille sous la direction de M^{me} Anna Eyre. Bi-mensuel. 12 fr. par an, 28, rue Saint-Georges.
- Les Soirées littéraires,** journal de la famille. Publication illustrée paraissant le dimanche. 5 fr. par an. Administration, 32, rue de Paradis.
- Le Devoir,** revue des questions sociales. Hebdomadaire. 10 fr. par an. M. Godin, directeur-gérant, fondateur du *Familistère*, à Guise (Aisne).
- Annuaire des Musées cantonaux et des autres institutions cantonales d'initiative privée.** M. Edmond Groult, D^r en droit, à Lisieux (Calvados).
- Revue mensuelle des fêtes d'enfants,** des distributions de prix et de l'éducation civique, 5 fr. par an. M. Henri de Sabatier-Plantier, à Ners, par Vézénobres (Gard).
- Le Rossignol,** organe de la Société poétique méridionale. Mensuel. 2 fr. par an. M. Ed. Sansot, secrétaire, à Aignan (Gers).

N. B. — Les prix d'abonnement des journaux étrangers indiqués ci-dessus sont les prix demandés pour l'Europe.

ŒUVRES DE M. EUGÈNE BONNEMÈRE

- La France sous Louis XIV,** 2 vol. in-8^o. 12 fr.
- Histoire des Camisards,** in-12..... 3 fr. 50.
- Histoire des Paysans,** 2^e éd., 2 vol. in-12. 7 fr.
- La Vendée en 1793,** in-12..... 3 fr. 50.
- Histoire populaire de la France,** tome I, *la Gaule*, tome II, *les Valois*, 2 vol. in-32 à 30 cent.
- Histoire de la Jacquerie,** in-32..... 30 cent.
- Les Paysans avant 89,** in-18..... 15 cent.
- Le Maître d'École,** in-12..... 15 cent.
- Les Déclassés,** in-12..... 3 fr.
- Louis Hubert, Mémoires d'un curé vendéen,** un volume in-12..... 3 fr.
- Le Roman de l'Avenir,** in-12..... 3 fr.
- L'Âme et ses manifestations à travers l'histoire,** in-18..... 3 fr. 50

Bibliothèque des Sciences et des Lettres (Salons de lecture et d'étude, de 9 heures du matin à 11 heures du soir). 18,000 volumes, 2,000 journaux et revues, à la *Librairie du Magnétisme*, 6, rue de l'Échiquier.

LA LUMIÈRE

SCIENCES — ARTS — LITTÉRATURE — MORALE

RÉVÉLATIONS ET EXPÉRIMENTATIONS DU NOUVEAU SPIRITUALISME

REVUE MENSUELLE

Sous la direction de M^{me} LUCIE GRANGE



Ne dites jamais ces mots : « Je ne connais pas, je ne comprends pas, donc c'est faux. » — On doit étudier pour connaître, connaître pour comprendre, comprendre pour juger.

NARADA, philosophe hindou.

N° 9. — 15 NOVEMBRE 1882

SOMMAIRE : Actualités, Lucie GRANGE. — La Fête des Morts, MARCELLUS. — Souvenirs et Impressions d'un médium, HAB. — Abolition de la prostitution, MARICOT. — Fra popoli, histoire extraordinaire (suite). — Ce qui nous tue (poésie), Charles FUSTER. — Au Palais de l'industrie (2^e lettre) C. JUSSEAUME. — Voix des esprits. — Citations éducatrices, E. NUS. — Nouvelles, petite correspondance.

ABONNEMENTS : Un an, 5 francs.

(FRANCE ET ÉTRANGER)

Les abonnements partent du 15 Mars

On s'abonne sans frais chez tous les libraires et dans tous les bureaux de poste

On peut aussi adresser directement un mandat à M. Jean DARCY, administrateur,

75, boulevard Montmorency, à Paris

(Gare d'Auteuil, tête de lignes des omnibus d'Auteuil-Madeleine et d'Auteuil-Saint-Sulpice)

Se vend à la « Salle des Nouvelles du *Petit Journal* », 61, rue Lafayette

Et à la « Salle des Dépêches de *La France* », 123, rue Montmartre.

MM. les Libraires et Commissionnaires s'adresseront pour les abonnements et les réassortiments
chez M. PÉRINET, libraire, 9, rue du Croissant.

Pour la Belgique, adresser les mandats à M. BEYNS (*Moniteur de la Fédération belge*),
14, rue de l'Empereur, à Bruxelles.

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Prix du numéro : 50 centimes

SOMMAIRE DU N° 1. — 15 MARS.

Considérations générales, LUCIE GRANGE. — La question du magnétisme animal, MATHAREL. — Académie des sciences. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire. — Superstitions, erreurs et préjugés. — Bibliographie : Les œuvres de M. Camille Flammarion, L. G. — Nouvelles, avis, petite correspondance, etc.

SOMMAIRE DU N° 2. — 15 AVRIL.

Un sixième sens, LUCIE GRANGE. — Que ni le dogme ni l'athéisme ne sont éducateurs, Edme DARDENNE. — Bienfaits du magnétisme animal, MATHAREL. — Faits extraordinaires en Touraine relatés par M. Léon DENIS. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire (suite). — Condorcet, J. D. — Conseils d'un proscrit à sa fille, CONDORCET. — Hygiène et médecine. — Superstitions, erreurs et préjugés. — Nouvelles, avis, etc.

SOMMAIRE DU N° 3. — 15 MAI.

Suprême hommage. — Impuissance du positivisme, LUCIE GRANGE. — Jeanne Darc, MATHAREL. — Les juges infailibles ou persécuteurs et persécutés, MARICOT. — Dangers et abus du magnétisme animal, MATHAREL. — Prédiction de Cazotte rapportée par LA HARPE. — Cazotte. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire (suite). — Conseils d'un proscrit à sa fille (suite), CONDORCET. — Voix de l'humanité. — Bibliographie, nouvelles, avis, petite correspondance, etc.

SOMMAIRE DU N° 4. — 15 JUIN.

L'Ère nouvelle, LUCIE GRANGE. — Le spiritualisme dans l'histoire, Eugène BONNEMÈRE. — Dangers et abus du magnétisme animal, MATHAREL. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire (suite). — Conseils d'un proscrit à sa fille (fin), CONDORCET. — Les femmes dont on ne parle pas, *M^{me} de Condorcet*, LUCIE GRANGE. — Voix des esprits. — Voix de l'humanité. — La question juive, EL. — Garibaldi, F. — Dona Fernandez et Dona Amigo, J. D. — Nouvelles, avis, petite correspondance.

SOMMAIRE DU N° 5. — 15 JUILLET.

Les Faits parlants, LUCIE GRANGE. — Le Spiritualisme dans l'histoire, Eugène BONNEMÈRE. — Étude philosophique sur le crime de séduction : I. Recherche de la paternité, MARICOT. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire (suite). — Voix des esprits. — Voix de l'humanité. — Superstitions, erreurs et préjugés. — Nouvelles, petite correspondance.

SOMMAIRE DU N° 6. — 15 AOUT.

La Force des faits. Le Spiritisme et la grande presse, LUCIE GRANGE. — Le Spiritualisme dans l'histoire, Eugène BONNEMÈRE. — Dernier voyage d'un navigateur hollandais, Willem BARENDS. — Voix des esprits. — Nouvelles, petite correspondance, bulletin bibliographique.

SOMMAIRE DU N° 7. — 15 SEPTEMBRE.

La Matière esclave et l'Esprit libre, LUCIE GRANGE. — Le Spiritisme et la grande presse, MATHAREL. — Souvenirs et impressions d'un médium, HAB. — Fêtes burlesques du catholicisme, MARICOT. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire (suite). — Voix des esprits. — Superstitions, erreurs et préjugés. — Les Indiens Galibis. — Nouvelles, petite correspondance, bulletin bibliographique.

SOMMAIRE DU N° 8. — 8 OCTOBRE.

Spiritisme et Spiritualisme, LUCIE GRANGE. — Le Spiritualisme dans l'histoire, Eugène BONNEMÈRE. — Souvenirs et impressions d'un médium, HAB. — Les bons et les mauvais magnétiseurs, MATHAREL. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire (suite). — Au Palais de l'Industrie. C. JUSSEAUME. — Nouvelles diverses, etc.

Nous serons très reconnaissants à ceux de nos lecteurs qui voudront bien nous faire parvenir une liste de noms de personnes auxquelles nous pourrions envoyer un numéro d'essai et nous remercions tout particulièrement ceux qui dans un but de louable propagande ont pris plusieurs abonnements à la fois.

Lorsqu'un timbre d'affranchissement ne sera pas renfermé dans une lettre demandant des renseignements, il sera répondu sommairement, s'il y a lieu, par la petite correspondance.

Les lettres non affranchies sont rigoureusement refusées.

Messieurs les Auteurs et les Éditeurs sont priés de nous adresser deux exemplaires des ouvrages concernant les matières traitées dans cette revue et dont il pourrait être rendu compte.

LA LUMIÈRE

ACTUALITÉS

Le nouveau spiritualisme a donné récemment une preuve de sa puissante vitalité. Le 24 septembre dernier devaient se réunir à Bruxelles les délégués des groupes belges. On avait compté sur un nombre de trois cents environ, et l'administration de la *Lumière* s'était fait un plaisir d'envoyer à la fédération belge trois cents exemplaires de notre numéro 7, pour leur être distribués comme marque de sympathie fraternelle. Mais nous étions loin de compte, puisque plus de mille spirites ont répondu à l'appel des promoteurs de la réunion.

Nous aurions voulu pouvoir assister à cette assemblée et faire connaître de vive voix à nos frères de Belgique les sentiments qu'ils nous inspirent. Ces sentiments ont été traduits par M. A. Grange dans une lettre à M. Alfred Crignier, secrétaire de la Fédération belge, en lui signalant l'empêchement où nous nous trouvons de nous rendre à Bruxelles, ainsi que nous nous l'étions promis.

« ... Par la pensée, nous et nos amis, écrivait-il, nous nous unissons à tous les cœurs dévoués et sincères qui travaillent à l'émancipation humaine.

« Dans notre modeste sphère, nous continuerons à creuser le sillon tracé, jusqu'à épuisement de nos forces vitales.

« Dût-il falloir encore plusieurs siècles, la Terre, nous l'espérons, cessera d'être un monde de misère pour devenir un monde heureux, baigné dans le rayonnant et vaste amour.

« Voilà où doivent tendre les efforts de tous les spirites. »

L'assemblée a décidé la formation d'une fédération de tous les spirites belges.

*
**

A l'occasion de ses noces d'argent qu'il vient de célébrer, M. J.-W. Huvelman, médium écrivain de la Société spirite « Veritas, » à Amsterdam (Hollande), a reçu un témoignage de gratitude et de vive sympathie de la part de ladite Société. C'est un service d'argenterie d'une valeur d'environ 500 francs, renfermé dans un riche

écrin avec la liste des souscripteurs. Les délégués chargés de présenter ce cadeau à M. Huvelman en lui adressant les compliments inspirés par la circonstance, lui ont dit combien la Société appréciait son dévouement et son intéressante coopération.

M. Huvelman, avec la modestie qui le caractérise, remerciant la Société, a dit que ses faibles efforts ne méritaient pas d'être estimés si haut et qu'il espérait, avec l'aide de Dieu, pouvoir continuer pendant longtemps encore, en qualité de médium, transmettre la lumière d'outre-tombe à ses amis du Cercle « Veritas. »

Nos félicitations à la Société « Veritas » et à son médium.

..

Nous avons remarqué dans la *Revue spirite* de novembre, une rectification au sujet des phénomènes produits par M^{me} Bablin.

M. le docteur Michel Vazeille s'est trouvé à bon droit, contrarié de ce que son nom avait figuré sans son autorisation, au bas d'un compte rendu de soirée chez ce médium, compte rendu dans lequel « s'était glissée une erreur grosse de conséquences. » L'auteur avait minutieusement exposé tous les détails sérieux et futiles d'une séance d'expérimentations pour les phénomènes médianimiques, dits *effets physiques*, et produits dans l'obscurité.

On y lisait particulièrement ceci : « Plusieurs fois, et à l'improviste, on alluma la bougie : chacun put constater que notre médium était toujours bien et dûment garrotté comme au début. »

« Or, dit le docteur Vazeille, jamais on n'a allumé la bougie à l'improviste chez M^{me} Bablin. Toutes les fois qu'on a fait de la lumière c'a été sur sa demande, ou plutôt sur celle des intelligences qui, dit-on, parlent par sa bouche. Non seulement le fait ne s'est pas produit le 10 août, mais même jamais à aucune des séances auxquelles il m'a été donné d'assister (20 au moins).

« Bien plus, comme je tiens à donner à mon assertion toute la force que réclame son importance, je tiens à bien établir ce qui suit :

« 1° Au début de chaque séance, M. Bablin, entre autres recommandations, n'oublie jamais d'avertir les personnes présentes, qu'il serait très dangereux de faire subitement de la lumière, et que cet acte pourrait même avoir pour conséquence la mort du médium, ou au moins une indisposition grave.

« 2° Il cherche par tous les moyens à prévenir un pareil accident, en plaçant les étrangers à ses côtés ou auprès des personnes qui lui sont bien connues.

« 3° Toutes les fois qu'on a pu soupçonner chez quelqu'un l'intention d'allumer une allumette pendant le cours de la soirée, M. Bablin a flétri — le mot n'est pas trop fort — cette intention en termes ordinairement vigoureux et énergiques.

« ... Les faits produits par M^{me} Bablin sont peut-être vraiment médianimiques, je ne les discute pas en ce moment; mais les circonstances qui les accompagnent les empêchent d'être contrôlables scientifiquement... »

Cette déclaration loyale et franche d'un docteur qui cherche à s'instruire dans le spiritualisme expérimental, et ne souffre point que les expérimentateurs témoignent autre chose que la stricte vérité, mérite d'être connue. C'est une leçon pour ceux qui portent préjudice aux médiums en exaltant outre mesure les facultés dont ils sont doués auprès d'un public crédule qui deviendra d'autant plus exigeant qu'on lui aura promis davantage. Prenons les faits comme ils se présentent, et examinons-les sans amplification et sans parti pris. C'est parce que j'ai une grande tendance à prendre à cœur l'intérêt des médiums, si souvent méconnus et bafoués, que je lis avec peine un compte rendu dans lequel la vérité a été altérée.

Ce petit débat au sujet de la médiumnité de M^{me} Bablin intéressera tous nos lecteurs, puisque déjà nous nous sommes occupés d'elle dans la *Lumière*. A son sujet, nous avons dit que nous parlerions des phénomènes qu'elle produit dans l'obscurité, alors seulement que l'opinion des assistants à ses séances serait mieux formée. Nous n'avons pas dit qu'il pourrait y avoir tromperie de sa part, loin de là; mais ainsi que le docteur Vazeille et tous les gens sérieux et réfléchis doivent le faire, nous ne nous sommes pas catégoriquement prononcés, précisément

pour ce motif, que tout moyen de contrôle est impossible.

Que les intelligences spirituelles de M^{me} Bablin se forment un éclairage plus puissant que des feux phosphorescents indécis, ou qu'ils permettent de faire de la lumière au moment où s'agitent les instruments et se distribuent les fleurs et tout soupçon disparaîtra.

Tant que les esprits ne pourront nous offrir, pour nous convaincre de leur présence, que des manifestations dans l'obscurité, nous resterons réservés. Réservés, parce que nous n'aurions pas de preuves suffisantes à donner à des investigateurs sérieux. Il faut éviter soigneusement tout ce qui peut approcher de la fantasmagorie ou qui peut être imité par la prestidigitacion.

Il n'y a pas à tergiverser avec les exigences de ceux qui veulent savoir, et nous sommes loin de considérer le spiritualisme expérimental comme un vain amusement, une source de mystification.

Le fait médianimique est l'embryon d'une connaissance renfermant en elle les secrets de la vie et le bonheur de l'humanité. Personne plus que nous ne saura rendre justice à un médium suspecté à tort et personne ne le défendra avec plus d'ardeur quand sa sincérité sera bien prouvée.

..*

El criterio Espiritista de Madrid, a donné au mois d'août un article sur les dangers de garder les cimetières à l'intérieur des villes, et qui a été traduit en français par M^{me} G.-L. Ditson, écrivain très entendu. On y lit ce qui suit :

« Une analyse chimique et un examen microscopique de la poussière du voisinage ont été faits, et il est démontré que les cimetières sont des sources de fièvres typhoïdes et que, en conséquence, ils devraient être fermés. Des démarches ont été faites dans ce but, et de nouveaux terrains vont être appropriés pour les inhumations, à l'est et à l'ouest de la ville. »

En ce moment où la fièvre typhoïde sévit à Paris, cette observation n'est point sans valeur, et si je ne me trompe, cette question du danger qu'offre le voisinage des cimetières est appelée à vaincre l'obstination que l'on a à vouloir livrer nos dépouilles aussi malsaines qu'encombrantes à la terre. Quels que soient l'endroit et l'orienta-

tion choisis pour établir un cimetière, peut-on l'éloigner de toute habitation? Cela est impossible, l'humanité est partout. Donc, puisque ce lieu funèbre, appelé poétiquement champ de repos, n'est en réalité qu'un foyer d'infection, pourquoi rejeter la pratique de la crémation qui permettrait à ceux qui le veulent, de conserver les restes des êtres qu'ils ont aimés, dans des urnes cinéraires.

En parlant des cimetières, je suis amenée à m'occuper de la Fête des Morts. Pour nous, en nos cœurs, et pour les disparus qui nous assistent, tous les jours c'est fête. Mais puisque les morts peuvent se faire entendre, pour cette solennité, nous allons donner la parole à l'un des invisibles collaborateurs de la *Lumière*.

LUCIE GRANGE.

LA FÊTE DES MORTS

Communication médianimique par l'écriture.

La voix des morts se fait entendre aux vivants qui veulent l'écouter.

Ces jours de fête pour eux où se ravivent les tendresses, où se réveillent les souvenirs, apportent des sérénités au milieu des troubles, des lumières dans la nuit.

L'immensité de la douleur commune est le *Vivat* triomphant. — Le deuil qui se pare a cessé d'être deuil.

Réjouissons-nous, amis, mes bien-aimés, mes

frères! Réjouissons-nous des larmes qui sont une joie; car, si les morts n'avaient point une voix réelle, les humains leur en prêteraient une par ce mouvement annuel, qui est une évocation grandiose et une sublime réponse des disparus.

Dans tout cœur, il y a une survivance des êtres chers qui ont quitté le foyer et brisé l'amour terrestre. Au cœur du vivant est la sensation indéfinie et indéfinissable qui prouve la vérité immortelle.

Rien ne meurt, tout se transforme!

Un sentiment se transforme par la mort, il s'épure. En la mort est la fin déchirante et le commencement joyeux.

Toute âme éclairée entend la voix du mort qu'elle a aimé en union avec la sienne. Elle l'entend, parce qu'elle a, innée, la connaissance des existences éthérées, à défaut des connaissances de la vie rompue.

On ne sait pas pourquoi Dieu vous sépare dans la vie; on comprend pourquoi il vous unit d'une manière plus étroite par les liens spirituels.

Vivat pour tous!

En ces jours de deuil, triomphants, nous tous disparus, nous vous apportons les couronnes aux fleurs gaies et roses qui ont transformé ces deuils en fêtes brillantes.

Le deuil n'est plus!

Nous parons les demeures et nous nous étreignons ensemble dans l'immense fraternité, dans l'ineffable amour.

MARCELLUS.

SOUVENIRS ET IMPRESSIONS D'UN MÉDIUM

(FRAGMENTS)

IV. — RÉVOLUTION ET ÉVOLUTION

Je portais encore des robes courtes que je me croyais avoir quarante ans.

D'où viennent la maturité de la raison et la puissance d'aptitude à souffrir, sinon du poids d'épreuves antérieures jointes aux épreuves actuelles, et de nos phases ascensionnelles et séculaires dans le progrès spirituel.

En m'interrogeant dans mes pensées intimes et en jugeant de mes actes extérieurs d'après ces pensées, oh! oui, je reste convaincue que, dans un corps d'enfant, il peut y avoir un très

vieil esprit.

Mais dans un corps d'enfant, le vieil esprit le plus lucide a des oublis fréquents de son passé et des défaillances constantes en son présent, ce qui fatalement le conduit au désespoir irréflectif, lequel peut en un instant le troubler, l'aveugler, lui faire manquer sa voie.

Ce qui est vrai chez l'enfant, est encore vrai chez l'adolescent et chez l'homme mûr, car l'esprit subit toujours plus ou moins les conséquences de sa captivité en un corps matériel imparfait.

Ainsi ballottée entre des espérances et des craintes, des joies et des peines, des certitudes et des doutes, je fis péniblement le court trajet qui relie l'enfance à la jeunesse et qui me parut si long.

Et lorsque je me représente de quelles difficultés est hérissé le chemin de la vie, même pour les mortels dits heureux, je crois me voir, moi, à cette époque, privée de vraie famille et des biens les plus essentiels, prise comme en un piège forcé, et fatalement perdue.

Pour l'observation de la vie et les souffrances du cœur, je sens que je n'eus jamais d'âge ; et, contre les douleurs affectives, je crois qu'à tout âge la raison n'est point une préservatrice fort souveraine.

Le blasphème naît du doute, je doutai et je blasphémai.

Une série de vexations et d'injustices m'avait poussée à bout.

Ces vexations et ces injustices m'étaient venues, — chose étrange, mais point rare, — au sujet même de bonnes actions accomplies par moi, mais dont on dénaturait le sens.

Alors je sentis une tristesse mortelle m'envahir.

« A quoi bon faire le bien, me disais-je, à quoi bon s'occuper du bonheur de tous, puisqu'il en résulte de si désastreuses conséquences ! »

Je me livrai à des efforts inouïs pour étouffer en moi toute sensibilité, mais la nature lésée dans ses plus beaux droits s'en vengeait, et ce travail me rendait morne, il me tuait. Mon corps souffrait de la défaillance de mon âme.

Je ne considère pas les efforts que fait l'homme pour étouffer ses bons sentiments comme une marque de courage, loin de là ; voilà pourquoi j'appelle défaillance le malheur que j'eus de céder à ce penchant anti-humain et anti-social qui consiste en ce qu'on appelle : « s'aguerrir le cœur. »

Mon cœur se tordait dans des angoisses mortelles, je ne pouvais m'imaginer que Dieu dotât la créature d'un riche fonds d'amour pour la forcer à le disperser dans un néant d'ingratitude.

Parfois je sortais d'un bond de cette torpeur prématurée. Je prenais des attitudes de défi et je lançais l'injure à la face de Dieu.

Je le trouvais inique, cruel, je ne m'expli-

quais pas ses châtiments, je trouvais ses récompenses ridicules et je croyais me mettre au-dessus de la volonté tyrannique qui m'avait jetée sur la terre en m'y préparant une situation libre. Je voulais ne dépendre que de moi-même, fuir tout mon entourage, au risque de tomber dans la plus profonde misère. Je pensais ceci : « Puisque Dieu ne me protège pas, ai-je besoin de l'adorer, de souffrir vainement pour acheter son illusoire amour ? Dieu et les Saints ont bien autre chose à faire, paraît-il, que de s'occuper de ma chétive personne. Point aimé de Dieu, point aimée des miens, sans père au Ciel, sans famille sur la terre, qu'ai-je à ménager ? »

L'idée de la fuite m'obséda.

Si j'eus jamais une idée excentrique, ce fut alors que je fis un petit paquet de mes plus modestes vêtements, résolue que j'étais de chercher, je ne sais où, une position de simple bergère, et de mourir loin de tout regard dans un chemin nu, ou au fond d'un bois. Je comptais que je ne serais point recherchée, il y avait à cela dans mon imagination, de bonnes raisons se rapportant à un secret de naissance que j'avais découvert et sur lequel je restai muette.

Je n'appelai aucun ange pour guider mes pas. Sous le coup d'une grande douleur, d'une grande indignation, d'un suprême désespoir ou de la colère, l'homme est personnel, il repousse tout le monde et plus encore Dieu et ses anges que les hommes, ceux-là faisant à ses yeux, preuve d'impuissance ou de cruauté.

Mais Dieu et les anges veillent malgré tout sur ceux qui se croient à jamais abandonnés et dans ces cas extrêmes, nous considérant comme des malades en délire, ils nous entourent d'une vive sollicitude. J'en eus la preuve et je ne partis point.

J'étais à peine étendue dans mon lit, dont le pied recérait mon pauvre petit paquet de voyage pour le lendemain, que je sentis comme le poids d'un corps s'appuyer contre mon oreiller. En même temps mon front était comme caressé par un souffle frais. Un instant je crus à un courant d'air, mais d'où serait-il venu ? Mon lit était abrité au fond d'une immense pièce bien close. Je me retournai de l'autre côté, je mis mon drap sur la tête, toujours le souffle frais me baignait les tempes ou les paupières, s'éten-

dait jusque dans mes cheveux. Il me semblait qu'une tête touchait la mienne et si je n'entendais pas de paroles, il se glissait en mon cœur, les intuitions d'un langage doux et consolant. Je sentais mon cerveau ardent de fièvre se calmer sous ce souffle bienfaisant, mes idées se rassérénaient peu à peu, prenaient un autre cours, et je m'endormis en paix après avoir mouillé mon chevet de deux grosses larmes tombées lourdement de mes yeux, sans que j'eusse cependant envie de pleurer. On eût dit les larmes de l'ange gardien pleurant en moi.

Le matin, je défis mon petit paquet, presque honteuse de l'avoir fait. Je promis à l'être aimé qui m'avait consolée de tout souffrir désormais sans me plaindre et de ne plus renouveler ma tentative. Je lui demandai instamment de revenir les nuits suivantes et je crois que si j'eusse eu chaque nuit ce bonheur, aucun sacrifice ne m'eût coûté. Que faut-il pour braver les vicissitudes de la vie avec courage ? Une seule chose : Se savoir aimé.

Cet être invisible m'était inconnu. Était-ce un esprit homme ou un esprit femme, je l'ignorais. Je ne l'avais pas vu. Je crus pourtant, je ne sais pourquoi, que c'était une femme. C'était une protection, un attachement, un cœur, je ne pouvais rien désirer de meilleur et de plus grand. D'après la foi chrétienne, c'était l'ange gardien et je lui laissai ce doux nom.

L'amour de Dieu prit en moi d'immenses proportions. Je me souviens d'avoir pleuré de tendresse en priant.

Malgré les sentiments religieux excessifs qui me soutinrent un instant contre les vicissitudes humaines, on ne put cependant m'enrôler dans aucune confrérie. Jamais je n'abdiquai sciemment mon indépendance. J'écrivais des lettres aux esprits des cieux ; je faisais des vers à mon ange, des hymnes au Créateur. Comme, malgré tant de sagesse, je n'étais après tout qu'une enfant quelque peu naïve, et qu'il n'y avait pas de bureau de poste pour le paradis, j'allais glisser mes missives en prose ou en vers sous les pieds des statues, ou bien je les confiais à une belle flamme du foyer, en y joignant des fleurs ou des parfums. Il faut dire aussi que je voulais soustraire à des contacts profanes mes élucubrations, que je considérais comme des choses sacrées.

A ces messages, je recevais souvent des réponses, mais jamais autrement que durant le sommeil ; car je ne vivais plus autant qu'autrefois mêlée au monde invisible.

Pourtant, un jour, je vis un des esprits auxquels j'avais écrit, j'affirme que je ne dormais pas. La statue de saint François de Paule se transforma sous mes yeux en un être vivant, ou plutôt l'esprit que représentait cette statue m'apparut de manière à voiler complètement le plâtre dont elle était faite. J'ai reçu de ce saint un salut des plus affectueux, et je n'ai jamais oublié son regard limpide. Cette apparition ne disparut que peu à peu. Un tout jeune enfant esprit me présenta, un autre jour, de l'eau bénite au moment où j'allais sortir de l'église. Cet enfant était nu. Je ne sais pourquoi je n'étais point portée à faire le signe de la croix habituellement ; mais ce jour-là, irrésistiblement, je le fis. J'aperçus à la main de l'enfant un papier de couleur qui était celui d'un de mes messages à la Vierge. Il disparut tout d'un coup, me laissant sous la plus suave influence.

Quant à l'ange gardien, il ne me donnait pas toutes les satisfactions que j'eusse voulu de lui. Je l'appelais sans cesse, il ne venait jamais. A peine le souffle frais était-il perceptible quelquefois. Au réveil, il m'arrivait très souvent de voir soudain disparaître une forme blanche. On eût dit quelqu'un qui avait peur d'être vu. Était-ce l'ange ? Je n'en savais rien, car j'étais exigeante et n'appréciais point les demi-manifestations. Il me fallait, pour ainsi dire, toucher du doigt le corps diaphane de mes tendres protecteurs.

En dépit de mes efforts pour triompher de mes épreuves, je retombais souvent dans le découragement et la défaillance. La créature ne se soutient pas fermement dans l'amour divin, et c'est quand cet amour perdait de son intensité que la noire mélancolie m'envahissait : ma condition terrestre m'était insupportable et mes peines n'étaient point chimériques, mais trop réelles.

Pendant que chez moi le moral traversait tant bien que mal les phases ascensionnelles du progrès, le physique subissait les transformations de la croissance, et l'un l'autre s'influençaient réciproquement d'une manière de jour en jour plus marquée.

Il fallait qu'un équilibre s'établît.

Un équilibre humain ne peut s'établir ni par la raison seule, ni par le sentiment seul. Il faut, pour le bien-être et le bonheur de l'homme, le concours de toutes ses facultés et une satisfaction relative de tous ses désirs.

Or, mes facultés étaient mises en charte privée, et mes sentiments étaient étouffés. D'où me viendrait l'essor pour la vie large et indépendante que je rêvais toujours et malgré tout?

J'essayai bien des fois de réagir contre de sinistres pensées, en me donnant avec ardeur aux exercices corporels. Je parus un instant plus agile à la course qu'aux ascensions dans le bleu. A la course, je pouvais toujours avoir le premier prix; mais cet amusement ne me dédommageait de rien, car l'agilité des jambes ne paralysait point l'activité cérébrale, et fréquemment j'abandonnais mes jeux préférés pour aller m'enfermer dans la solitude, penser et pleurer.

On est toujours porté à croire ses peines plus intenses que celles des autres. Je me trouvais malheureuse, et, sans doute, une exception

dans mon malheur. Je sais mieux aujourd'hui la vérité à ce sujet, et combien est grand le nombre d'enfants privés d'amour vrai ou abandonnés, plus malheureux, beaucoup plus malheureux que je ne l'étais.

Chers enfants méconnus et incompris, qui remplissez le monde et passez inaperçus dans vos frères corps, vêtements de vos vieux esprits, je vous envoie à tous, par les ondes vibrantes et lumineuses vous reliant ensemble, une profonde et sympathique pensée; je vous adresse un mot d'espoir qui relèvera votre courage. Vous ferez le grand avenir que nous préparons humblement. Nous savons que, dans la génération présente, il y a une légion sacrée qui s'achemine vers une glorieuse époque. C'est votre légion entière que je salue. En vous, je contemple dans sa grandeur providentielle l'œuvre à venir de rénovation humaine, religieuse, philosophique et sociale.

Le bonheur s'établira par ceux qui auront su souffrir et qui auront compris les grands enseignements renfermés dans toute douleur.

(A suivre).

HAB.

ÉTUDE PHILOSOPHIQUE SUR LE CRIME DE SÉDUCTION

Avant d'aborder un sujet aussi scabreux, nous croyons devoir avertir nos pudibondes lectrices que cet article n'est point écrit pour elles. Nous leur en demandons pardon. Il s'agit ici d'un mal social qu'il faut pourtant examiner, si l'on veut chercher à y porter remède. Malgré l'aversion qu'il inspire, un ulcère est un ulcère, et il y a des termes que l'on ne peut éviter d'employer en traitant de certaines choses.

LA RÉDACTION.

II. — ABOLITION DE LA PROSTITUTION

L'abandonnement à l'impudicité, désigné sous le nom de *prostitution*, est un des plus grands fléaux qui frappent présentement les nations civilisées.

Ce mal va croissant et ses victimes deviennent de plus en plus nombreuses; aussi, croyons-nous le moment opportun pour rechercher les diverses causes de cette plaie sociale et les remèdes propres à en atténuer — nous n'osons pas dire annihiler — les déplorables effets.

Et d'abord, — ainsi que nous l'avons établi dans notre article sur la « *Recherche de la paternité* »¹, — la séduction et l'abandon d'une jeune

filles entrent pour une large part dans le contingent des causes multiples qui suscitent la prostitution.

En effet, après la chute, viennent le désespoir et la misère. Dans cette triste conjoncture, l'abandonnée se livre à tous, se fait une clientèle ou entre dans une maison de tolérance. Elle est vouée au malheur: elle boira le calice jusqu'à la lie.

Mais, combien d'autres filles ne deviennent-elles pas, avec le temps, des prostituées, par cela seul qu'elles gagnent un salaire insuffisant, parfois dérisoire? Aucune statistique ne chiffre ce nombre: il n'en est pas moins considérable et les faits établissent qu'une foule de jeunes filles ne se jettent dans les bras de la prostitution que parce qu'elles ne peuvent vivre honorablement.

Et, puisque nous parlons du labeur quotidien, disons toute notre pensée à cet égard.

Le travail en commun, dans les ateliers, dans les usines, etc., — ainsi que l'augmentation exagérée des populations urbaines, — influe énormément sur les mœurs. Là, l'innocence coudoie le vice; les « *vieilles* » font l'éducation des « *jeunes* » et Dieu sait quelle éducation! L'enfant devenue nubile, mais dont l'instruction est sou-

¹. N° 5, page 54.

vent presque nulle, franchit bientôt le premier pas sur la voie si glissante de la corruption. C'est, dès lors, une individualité de moins pour la vie familiale, pour la société honnête et une *racoleuse* de plus pour le libertinage.

Mais, chose étrange, quoique très explicable par le développement incomplet des facultés intellectuelles et morales de la femme, il arrive qu'une épouse, qu'une mère de famille, dont l'union est malheureuse, se livre aussi à la prostitution. Trompée dans ses espérances de jeune fille par un mari grossier, débauché et ivrogne, elle prend la vertu en dégoût et croit, l'infortunée, combler le vide de son cœur par la débauche qui ne fait qu'augmenter ce vide funeste.

Disons aussi en passant, et comme se rattachant au manque d'instruction, que la lecture de romans immoraux ou naturalistes est une cause évidente de la prostitution. La jeune fille ignorante et naïve se paye de mots, prend des images pour des réalités, voit tout en rose dans la vie de femme à la mode; ses sens s'enlèvent, son imagination entre en délire et la voilà bientôt lancée dans ce monde fardé où l'attendent les plus cruelles déceptions.

D'un autre côté, il est également vrai — l'Allemagne en est un exemple frappant — que le service militaire trop prolongé est une entrave aux bonnes mœurs. Le soldat, resté oisif dans sa vie de garnison, oublie peu à peu la petite « *payse* » à laquelle, au moment du départ, il avait promis mariage. Celle-ci, se voyant abandonnée et trahie, saute parfois à pieds joints sur la morale; et puis, sur la promesse d'une belle toilette, d'un luxe quelconque, elle devient la maîtresse de viveurs riches et indépendants.

D'après ce qui précède, nous sommes autorisé à soutenir que l'abandonnement à l'impudicité tient à des causes toutes morales. Eh bien! qu'a-t-on fait pour les détruire, ou du moins pour les combattre? On a tout bonnement édicté des peines matérielles; on a institué « *la police des mœurs* »; on a autorisé les maisons de tolérance et, par là, légalisé, patenté la débauche publique.

Quels buts nos législateurs se sont-ils proposés d'atteindre en réglementant la prostitution?

Nous en voyons trois principaux:

- 1° Supprimer la prostitution clandestine;
- 2° Restreindre la contagion des maladies vénériennes;
- 3° Sauvegarder l'honneur des familles.

Il est facile de prouver qu'aucun de ces buts n'a été atteint.

En effet, en examinant les statistiques les plus exactes et les plus récentes, on ne tarde pas à constater que le nombre des insoumises

va toujours croissant et que celles-ci sont, présentement, dix fois plus nombreuses que les filles autorisées.

Et puis, que sont donc les demandes d'inscription et la vie des « *filles de joie* » dans les maisons de tolérance? Écoutons sur le premier point le docteur Meugy:

« La traduction exacte d'une demande d'inscription, dit-il, n'est pas autre chose que celle-ci: « Accordez-nous la permission de faire, sans être inquiétées, tout le mal possible, de corrompre le corps et dépraver l'esprit, d'exalter tous les mauvais penchants et d'abaisser tous les bons; accordez-nous la permission d'abrutir l'humanité, de semer et de propager sur la terre beaucoup d'infamies et beaucoup de crimes; d'être viles, cyniques et immondes; de faire couler les larmes de toutes les mères, en empoisonnant le cœur des enfants. »

Cette permission, la police l'accorde; elle fait plus: « elle inscrit d'office toute fille mal famée logée dans un garni. »

« Il y a mieux; en Suisse, dit également Saulter, bien des jeunes filles qui, sachant à peine ce que l'on attend d'elles, sont dressées au mal par leurs parents, puis expédiées dans les grandes villes de l'étranger. Là, abandonnées, sans protection, sans ressources, elles sont saisies par l'implacable engrenage de la débauche légale. Impuissantes à rompre leurs chaînes, elles parcourent jusqu'au bout la voie honteuse et la mort seule les en délivre. »

De tels faits sont presque incroyables. Et pourtant, ils existent. Maudits soient donc leurs auteurs; qu'ils soient marqués à jamais du sceau de l'ignominie!

Mais, en second lieu, quelle est l'existence des filles de maison? Généralement, on la croit gaie et heureuse. Hélas! cette vie est bien triste. Elles « *travaillent* », elles exercent un métier; elles sont la chose de tous, des clients les plus tarés et les plus abjects. Liées par des engagements qu'elles rompent difficilement, il leur faut faire prospérer la maison à laquelle elles appartiennent, et, pour cela, aucun sacrifice, aucune répugnance ne doivent leur coûter. La nature même perd ses droits mensuels: la tenancière trouve le moyen de les supprimer. Ainsi ni trêve, ni repos: dans ces lupanars, la vie est un enfer; vivre, c'est mourir.

Et, chose horrible, des enfants d'une douzaine d'années ont été renfermées dans certaines maisons. A Bruxelles, par exemple, écrit M^{me} Emilie de Morsier, des membres de la Fédération qui faisaient une enquête, trouvèrent une petite fille enfermée dans une chambre obscure; elle ne voyait jamais le soleil, dit-elle. — Une autre enfant s'est jetée en pleurant dans les bras d'un client, en le suppliant de l'emmener.

La fille de maison est donc encore plus mal-

heureuse, plus digne de pitié que la fille *cartée*. Celle-ci a au moins le choix libre de ses clients : s'ils ne lui conviennent pas, elle a le droit de les éconduire. Et, pourtant, quelle existence encore ! « A la fois chasseur et gibier, dit M. Yves Guyot, guettant le client et l'agent des mœurs par la pluie, la neige, le froid ; vouée à l'insulte du coin où elle est rivée, subissant les housculades et les invectives des femmes légitimes, qui, fières de leur titre, voient en elle la femme qui détourne l'argent de la maison et, en échange, peut y envoyer des maladies, en butte aux brutalités d'hommes qui se font un plaisir de faire sentir leur force à de plus faibles, se sentant parquée dans une caste, méprisée, au-dessous de tout, elle subit toutes les influences dépressives qui doivent la conduire à l'abrutissement, à moins qu'elle n'essaye de s'y soustraire par la révolte et par la fuite. »

A côté de cette prostitution légale, il y a la prostitution clandestine. « La police des mœurs a été créée pour la restreindre ; des hommes, souvent d'anciens militaires, sont nommés agents. Ils ont, pour ainsi dire, un pouvoir discrétionnaire sur « le sexe faible. » A toute heure, ils ont droit de visiter les garnis et d'arrêter les « suspects. » De là, des abus nombreux d'autant plus grands que ces agents ne sont pas le plus souvent des « hommes au-dessus de l'humanité. »

Ainsi, dit M. Yves Guyot, en 1877, un agent trouva, vers minuit, une femme du côté de la place de la Sorbonne. Il l'arrête, elle le supplie de la laisser libre, disant qu'elle a un petit enfant malade et qu'elle est sortie lui chercher des remèdes. L'agent dit : « C'est de la frime. » Il l'emmena au poste. L'enfant mourut dans la nuit. Les journaux le surent ; on en parla ; mais le 16 Mai arriva. La femme mourut folle à la Salpêtrière.

La même année, M^{lle} Ligeron fut également arrêtée par des agents ; mais sa virginité ayant été constatée par des médecins autres que ceux du dispensaire, cette jeune fille fut relâchée.

Tout le monde se rappelle l'affaire de M^{me} Eyben qui, le 29 mars 1880, à quatre heures de l'après-midi, à la sortie du passage des Panoramas, rue Saint-Marc, fut arrêtée par la police, en attendant ses deux petites filles qui revenaient de l'école voisine.

Du reste, la mission des agents est d'autant plus délicate, qu'il est difficile de définir la prostitution, de dire où elle commence et où elle finit. Selon Littré, c'est « l'abandonnement à l'impudicité ; » selon M. Yves Guyot, « est prostituée toute personne pour qui les rapports sexuels sont subordonnés à la question du gain ; » enfin, d'après M. Charles Fauvety, « est prostituée toute personne qui fait commerce de

son corps, comme si ce corps était une marchandise. »

Cependant, ainsi que le remarque justement M. Yves Guyot, « une femme n'est pas considérée comme prostituée en raison de la gravité ou de la fréquence de ses actes, mais en raison du nombre des individus avec qui elle les commet. »

Et puis, autre observation extrêmement vraie du même auteur : « Si cette femme ne commet ces actes que dans un certain monde, si elle les enveloppe d'une certaine élégance, si elle est assez heureuse pour vivre dans le luxe, elle n'est qu'une « femme galante. » Mais si cette femme est pauvre, si elle est trop laide ou n'a pas assez de charmes pour pouvoir se tirer d'affaire, alors elle est stigmatisée du titre de « vile prostituée. » La société jette cette femme au ruisseau, à l'égoût, et n'a pas de métaphore assez grossière pour exprimer tout son mépris. »

Telle est aussi l'opinion de M^{me} Emilie de Morcier : « Une loi réglementant la prostitution, a écrit cette dame, serait une loi attentatoire à la liberté individuelle, une telle loi frapperait toujours le pauvre, le faible, sans atteindre le riche et le puissant. »

Les agents sont donc par la nature même du soi-disant délit et par l'influence des positions acquises, incapables de se montrer toujours intègres dans la répression de la contravention. C'est ce qui a fait dire à M. James Stuart que « la police des mœurs est la plus grande mystification de notre époque. »

Le deuxième but à atteindre par la police des mœurs, celui de restreindre le développement des maladies vénériennes, est également une tâche bien difficile, nous disons même impossible à remplir pleinement. En effet, les visites sanitaires auxquelles sont soumises les filles de maison et en carte ne sont pas une garantie infailible contre la syphilis ; la chose s'explique facilement : le docteur, toujours pressé, passe à la visite près de cent femmes à l'heure. Avec une telle diligence, il lui est matériellement impossible de découvrir sûrement les symptômes des maladies secrètes. D'un autre côté, l'emploi du « spéculum » est un moyen pratique de propager la syphilis. Il va de soi que, le plus souvent mal nettoyé, cet instrument est le réceptacle et l'inoculateur du virus syphilitique. Enfin, comme nous l'avons dit plus haut, les insoumises ayant la liberté de choisir leurs clients, de les visiter avant de se livrer à eux, on comprendra aisément que chez elles la contamination soit moins fréquente. Des statistiques dressées par MM. Puche et Fournier établissent que les filles obligées aux visites sanitaires sont trois fois plus dangereuses à cet égard que les insoumises.

Maintenant, examinons en troisième et dernier

lieu si les maisons de tolérance et les filles en carte sont la sauvegarde de l'honneur des familles.

Après quelques instants de réflexion, il est facile de remarquer le contraire. D'abord, au point de vue sanitaire, il est prouvé. — ainsi que nous venons de le voir, — que les filles de joie patentées sont des agents terribles de propagation des maladies secrètes. C'est par elles principalement que ces maladies frappent les jeunes gens et plus tard s'introduisent dans les familles, contaminent femmes et enfants. En outre, les maisons de tolérance sont un refuge qui sourit à toute pauvre fille dont le premier amour a été malheureux, dont la jeunesse a été viciée par les mauvais conseils et par les mauvais exemples. Ces deux raisons, qui pourraient être, au besoin, corroborées par bien d'autres, suffisent à elles seules pour rejeter une pareille institution comme garantie de l'honneur des familles.

Ainsi, la réglementation de la prostitution n'atteint aucun des buts visés. La conséquence naturelle serait son abolition. Mais les vieux préjugés, les us et coutumes sont difficiles à vaincre. Ils ont même leurs partisans, et quant à la question capitale qui nous occupe aujourd'hui, — nous voulons dire le maintien de la réglementation, — plus d'un homme de progrès s'en fait encore le champion. A tout prix, il faut punir, emprisonner, déporter même les prostituées. Telle est, par exemple, l'opinion émise par M. Fauvety dans la brochure qu'il a publiée récemment en faveur de l'abolition réglementée ou non réglementée. Il est vrai pourtant que cet éminent penseur reconnaît que de tels expédients ne valent rien ; écoutons-le plutôt :

« Dans l'impossibilité où nous sommes, dit-il, de susciter le bien et d'y pousser les âmes en agissant sur le for intérieur de chacun et faisant appel aux bons sentiments, on ne sait encore que réprimer et refouler le mal, triste remède, car on détruit ainsi les énergies natives, on atrophie les bons instincts, on paralyse et on tue les bonnes volontés. »

Eh bien ! malgré cet aveu, mais fort de la conviction où il est de croire qu'« il est impossible de susciter le bien et d'y pousser les âmes, » M. Fauvety veut qu'on punisse d'un emprisonnement d'un mois à un an et d'une amende de vingt-cinq à cinq cents francs « celles qui font notoirement commerce de leur corps. »

Mais comment, « sans porter atteinte à la liberté individuelle et à l'inviolabilité du domicile, » établir qu'une jeune fille pauvre logeant en garni, fait notoirement et *habituellement* commerce de son corps ? Cela nous paraît bien difficile. A nos yeux, une telle disposition laisse toujours la porte ouverte aux abus, à l'arbitraire des agents, aux conséquences fatales de viles calomnies, et cela d'autant plus large-

ment que le projet Fauvety donne aux juges une grande latitude entre le minimum et le maximum de la peine à infliger.

Non, mille fois non, de tels moyens sont inconciliables avec l'autonomie de la personne humaine, avec la stricte justice, puisqu'ils frapperont toujours la femme seule, sans atteindre l'homme, le client, la fille de joie pauvre et nne « la dame galante. » Ils ne cautériseront pas la plaie sociale engendrée par la prostitution, pas plus que la peur de la prison ne retient les voleurs et l'horreur de la potence ou de l'échafaud ne supprime les assassins. Selon nous, la prostitution étant un mal moral, doit être combattue par des moyens moraux. A cet effet, nous demandons :

1° La création d'établissements internationaux où les jeunes filles pauvres ou abandonnées seront traitées avec le plus grand soin aussi bien au moral qu'au physique ;

2° La création d'ateliers où seront enseignées principalement les professions spéciales aux femmes ;

3° L'augmentation du salaire de la femme et l'admissibilité de celle-ci à tous les emplois ;

4° La fondation de maisons servant de refuges pendant la nuit ;

5° La création d'hôpitaux spéciaux pour le traitement gratuit des femmes pauvres ;

6° L'abolition des maisons de tolérance et autres lieux publics de débauche ;

7° La suppression de la réglementation de la prostitution et partant de la police des mœurs ;

8° La recherche de la paternité.

Nous pensons que ces mesures, si propres à élever le sens moral de la femme, produiraient des résultats beaucoup plus efficaces que l'application de peines nullement en rapport avec la nature du délit qu'elles doivent réprimer. Nous croyons qu'il est urgent de réagir énergiquement contre cette honteuse coutume de faire de la femme le « souffre-plaisir » de l'homme, de la relever à ses propres yeux, de lui faire comprendre ce qu'il y a d'abjection et d'infamie à être la chose de tous, en un mot à être un instrument de corruption. Nous trouvons le moment d'autant plus favorable, que bientôt, en France, les bienfaits de l'instruction primaire obligatoire, égale pour les deux sexes, se feront généralement sentir. Une solide éducation physique, morale et intellectuelle sagement instituée, prouvera assurément aux négateurs que l'âme de l'homme et celle de la femme étant sœurs, sont également capables de progresser ici-bas pour atteindre à la perfection dans l'immortalité.

MARICOT.

FRA POPOLI

HISTOIRE EXTRAORDINAIRE

(Suite)

« L'âme de Manchus est sœur de l'âme d'Angélia, et Angélia est la vraie fille de Carstud. »

Des larmes abondantes interrompirent Angélia dès les premiers mots. Carstud la consola ; et, après avoir un instant contemplé en esprit chacune des physionomies aimées qui se transformaient devant elle et réveillaient les plus lointains souvenirs, elle continua :

« Tous les deux unis, nous partons. Nos provisions sont abondantes, mais nos cœurs sont encore plus riches et mieux remplis que nos paniers.

« Abdala, le père d'Enor mon nouvel époux est debout au seuil de notre nouvelle demeure, sous le grand palmier. Des jeunes filles et des jeunes gens en habits de fête attendent avec lui notre arrivée.

« Dès que nous paraissions, le bruit des instruments éclate et des cris joyeux retentissent. Des fruits vermeils sont apportés sur des plateaux de verdure.

« Puis le silence se fait. On nous entoure et l'on se recueille en nous regardant.

« Le vénérable Abdala s'avance au devant de nous. Il met un genou en terre, se relève, dépose un tendre baiser sur mon front, et me dit :

« Ton front est éclairé d'un rayon de gloire. « Tu apportes la consolation sous mon toit, et ta « demeure sera un séjour d'amour et de paix.

« Que Dieu t'accorde ses plus grands biens, « et que jusque dans ta postérité il étende ses « bénédictions.

« Que par mon fils et par toi la famille d'Abdala et la famille du juste Clémar ne soient « désormais qu'une seule famille. »

« Cela dit, Abdala étend une main sur la tête d'Enor et lui dit :

« Fils d'Abdala, sois digne d'être aussi le fils « de Clémar. Écoute toujours les voix du Ciel « qui t'unissent à l'héroïque Oïla. »

« La fille de Clémar et le fils d'Abdala furent heureux ensemble pendant trois années. Au

bout de ce temps, Enor ayant rencontré Samarite délaissa Oïla pour elle.

« Pourtant Oïla s'était dévouée pour Enor jusque dans les combats de tribus. De son corps elle l'avait paré contre les attaques de l'ennemi.

« Au péril de sa vie elle avait sauvé celle de son époux comme auparavant elle avait sauvé celle de son père.

« Car la fille de Clémar avait été appelée héroïque pour ses traits de courage et de dévouement.

« Mais le fils d'Abdala rompit la tradition de ses pères, et, de même qu'il fut un infidèle époux, il devint un indigne guerrier.

« Enor fut appelé traître. »

Ainsi dans les souvenirs lucides d'Angélia une famille se reconstituait avec des éléments en apparence étrangers. Elle s'était appelée Oïla, et Manchus, sous le nom d'Enor, avait été son époux. Carstud avait été le sage Clémar. Quant à Abdala, sans que cela fût dit dans son récit, il restait établi en sa clairvoyance qu'il était le fidèle et intelligent Noska.

Elle le dit tout bas à son père en ajoutant cette pensée :

« Le dévouement d'un serviteur donne la mesure de l'élévation de son esprit. Abdala est un esprit supérieur descendu dans les rangs inférieurs de la société pour être plus sûrement utile à la cause du peuple. Comme Clémar, Abdala est grand ! »

Carstud avait écouté avec un intérêt profond les paroles d'Angélia. Ce passé, dont il avait une certaine conscience en lui-même, venait de se révéler avec précision. Et ce jour fut mémorable pour lui.

Il reprit ainsi :

« Avec toi, je vois ce passé, Angélia ; tu es toujours ma chère Oïla. Mais ce malheureux Enor, le traître devenu Manchus, que fera-t-il ? Peux-tu me le dire ? Vois-tu l'avenir ?

(A suivre.)

CITATIONS ÉDUCATRICES

Jusqu'à quel point est engagée notre responsabilité dans nos résistances à la loi divine? C'est l'état de notre conscience qui en décide, c'est-à-dire le degré de liberté que nous avons atteint.

L'enfant aussi résiste à la voix de sa mère qui l'appelle. Lui aussi, pour suivre les entraînements irrésistibles de ses instincts, de ses désirs, de ses caprices, essaye des résistances insensées contre la douce providence qui guide ses premiers pas.

Pour lui aussi la responsabilité se mesure sur la lueur de raison qui éclaire son âme naissante, et la sagesse maternelle le laisse expérimenter les déceptions et les souffrances, comprenant que les meilleurs enseignements sont ceux qu'on reçoit directement de la vie, et que le jeune être sera d'autant plus sûr, plus fier et plus heureux de ses progrès, qu'il les devra à ses propres découvertes et à son propre vouloir.

Ce que la mère intelligente fait pour l'enfant, la providence universelle le fait pour l'espèce. Notre liberté se meut dans le cercle tracé par la loi souveraine; mais ce cercle est assez large pour laisser franc jeu aux mouvements de notre conscience et nous permettre le légitime orgueil et le suprême bonheur de devoir chacun de nos progrès vers le bien, chaque pas de notre élévation dans la vie, à l'énergie de notre volonté et aux mérites de nos efforts.

EUGÈNE NUS.

VOIX DES ESPRITS

La réincarnation seule explique les sympathies. — Vous voyez, dans la vie, des êtres qui, très attachés à certaines personnes, ne peuvent s'expliquer leurs attractions. Ils répondent invariablement : « Je ne sais pas à tout ce qu'on peut leur demander sur les raisons des sympathies irrésistibles. Si on leur en explique la vérité par la loi de la réincarnation, ils doutent et rient. Terre ou espaces, tout est plein d'êtres non mûris pour les connaissances approfondies de la création; mais, de toutes les vérités, chez les esprits comme chez les hommes peu avancés, c'est celle de la réincarnation qui trouve le plus de rebelles et d'incrédules. La

compréhension de cette admirable loi est le fait d'une maturité spirituelle et d'un grand allègement de matière.

O' CONNOR.

Toute chose qui exige la violence ne produit rien de bon. — La preuve du spiritisme ne peut être faite que par des âmes nobles qui pratiquent l'amour des semblables, non par devoir forcé, mais par nature. Toute chose à laquelle il faut violence n'est pas chose vraie et ne produit rien de bon. Or, la bonté n'est souvent qu'un masque de bonté.

MICHEL.

CE QUI NOUS TUE

A Max Waller.

Ce qui fait l'âme étroite et la lèvre sceptique,
Ce qui livre le cœur au lourd spleen étouffant,
C'est de n'avoir aimé, lorsqu'on était enfant,
Ni berceau, ni maison, ni foyer domestique.

Ce qui courbe le front sous d'étranges torpeurs,
Ce qui brise l'esprit sans que l'âme renaisse,
C'est de n'avoir connu, dans sa verte jeunesse,
Que de fausses amours, que des plaisirs trompeurs.

Ah! c'est là notre mal! c'est la plaie éternelle,
C'est l'éternel vautour qui ronge notre chair:
Rien ne mouille nos yeux, rien ne nous reste cher,
Ni village natal, ni maison paternelle.

Et nous nous en allons, seuls, sans un souvenir,
Seuls, sans un rêve pur, seuls, sans un viatique,
Et nous passons ainsi, la lèvre sarcastique,
Ne pouvant plus aimer, ne sachant plus bénir!

CHARLES FUSTER.

Bordeaux, 1832.

AU PALAIS DE L'INDUSTRIE

(DEUXIÈME ARTICLE)

Chère madame et très honorée directrice,

Comme je me disposais à vous envoyer le résumé de mes réflexions et de mes études à la suite de promenades réitérées à travers l'exposition des meubles anciens et des salles du Mobilier national, et que je portais, tout songeur, un peu plus loin mes pas à travers les galeries réservées à l'exposition du papier, un scrupule m'est venu.

Les meubles, me suis-je dit, peuvent attendre. Et voici comment : Les meubles, plus que toute autre, sont chose solide et tangible, et malgré leur nom : mobilier, *mobilis*, mobile, de par leur nature, leur volume, leur construction, il est difficile de les resserrer, de les replier, de les mettre dans leur étui et dans leur case comme on fait d'un album, d'un carton de gravures ou d'un simple paravent. Les meubles donc nous les retrouverons aisément.

D'ailleurs, la plupart et les plus beaux de ceux qui devaient être l'objet de cette lettre forment la collection même du Mobilier national, et au besoin le musée du

quai d'Orsay nous ouvrirait ses portes; quant à ceux qui sont la propriété des collectionneurs intelligents et obligeants qui les ont prêtés, nous pourrions les revoir presque certainement à de très prochaines expositions.

Pour le papier, c'est-à-dire pour les livres, il n'en va pas de même, jamais plus belle occasion croyons-nous, ni plus commode ne sera offerte de sitôt aux amateurs et aux curieux spéciaux en cette branche de l'industrie humaine; aux bibliophiles, bibliomanes, bibliographes, bibliothécaires ou à ceux qui ont quelque goût ou quelque envie de devenir un peu tout cela.

Et je dis et pense ainsi, même en songeant à ceux des livres qui font partie de nos collections publiques. — Vingt fois, cent fois on est allé dans ces immenses réservoirs de la science et de l'esprit humain, sans avoir eu la possibilité de voir et d'étudier ce qu'il est loisible d'étudier et de voir en quelques heures ou quelques jours, — suivant le temps dont on dispose — de visites voulues et bien employées dans les salons de l'exposition du papier.

Veillez, en effet, considérer, chère madame, que dans ce département du musée rétrospectif, dans ces vitrines jonchées de richesses de toute sorte en fait de livres, manuscrits et reliures, tout est rangé, étalé, disposé à merveille; que chaque volume est ouvert au bon endroit; que chaque collectionneur et propriétaire de ces raretés, pièces historiques ou précieuses par leur valeur d'art, éditions princeps par la date ou par la beauté, ont consacré de longues heures, quelques-uns plusieurs semaines, tous beaucoup de goût et d'ingéniosité à mettre les bijoux de leurs écrins sous leur plus beau jour, et à en placer les pièces, même les plus modestes relativement, de la façon la plus commode à l'étude. De telle sorte que le visiteur bien intentionné, je veux dire celui qui veut et sait voir, bénéficie de toute cette belle ordonnance et du temps passé à la mettre bien en point.

Heureux visiteur! c'est un convive bien accueilli qui n'a plus qu'à se mettre à table et à goûter à tous ces mets délicats ou solides et à s'assimiler tout ce qui est à sa convenance en ce banquet intellectuel.

Mais ceci n'est qu'un côté de la question: le temps gagné, la facilité de comparaisons et de la dégustation de ces liqueurs généreuses. Quittant donc ce que la comparaison a d'un peu trop culinaire, nous voulons considérer l'exposition du papier au point de vue décoratif; aussi bien ne faut-il pas oublier que c'est avec cette préoccupation qu'ont agi les organisateurs et que c'est à ce point de vue qu'ils se sont placés eux-mêmes.

Si donc, pour faire comme eux, nous examinons le contenu des vitrines, nous rencontrons d'abord les manuscrits, dans lesquels se doivent considérer deux choses: 1° l'écriture, qui dans les exemplaires exposés, est d'une calligraphie remarquable, et dont la forme et les particularités sont l'objet d'observations paléographiques trop spéciales pour que nous nous y arrétions en ce moment; 2° les ornements qui se divisent en tableaux, têtes de pages et bordures, et qui ne sont pas moins que de véritables œuvres d'art, correspondant à ce qu'on a appelé plus tard des illustrations. Décoratives, bien entendues et de belle silhouette, les scènes que nous montrent ces tableaux dénotent chez leurs auteurs une variété épisodique et une fertilité d'imagination peu ordinaires et qui étonnent peut-être un peu, chez des artistes qu'on est certainement trop porté à croire dénués de ces dons heureux desquels on dote plus volontiers les gens moins loin de nous dans la suite des temps — mais si loin qu'ils soient, on est bien

forcé de reconnaître toutes ces qualités à ces décorateurs des manuscrits et aux peintres de ces représentations religieuses.

Religieuses, avons-nous dit le plus souvent, comme il est naturel de le penser, quand on connaît la tournure d'esprit de nos ancêtres des XIII^e et XIV^e siècles, et quand on sait que pour la plupart, sinon tous ces travaux de peintures des missels, évangéliques, histoires merveilleuses ont eu pour auteurs des *ymaigiers*, qui peuplaient les réfectoires et les librairies des couvents.

Mais l'esprit humain ne perd jamais ses droits, et, en dépit des idées extraordinaires et extra humaines, dont on veut meubler son domaine, il revient à la réalité des choses de tous les jours, qui l'environnent et qui sont sa vie même, et tout ainsi, nous dit-on que Dieu a créé l'homme à son image, l'homme, à son image à lui, se forge et peint son Dieu.

Les épisodes religieux qui historient et illustrent ces grandes pages ne sont, à vrai dire, que des scènes civiles et militaires. Tel bourreau, tel mécréant persécuteur qui enfonce son glaive dans le chef tonsuré d'un martyr agenouillé au pied de l'autel, n'est qu'un homme d'armes du temps même où vivait le calligraphe dessinateur ou miniaturiste, et ce sont les armures, les casques, les lourdes épées de chevaliers curieusement équipés que nous voyons reproduits.

Grâce à cette contemporanéité des détails peints et des peintres eux-mêmes, les archéologues trouvent sans peine dans ces figurations à la fois savantes et naïves, des renseignements sur l'architecture, les costumes, les vêtements, les habitudes de ceux de nos ancêtres dont ils essaient de reconstituer l'histoire.

Et tel autel par exemple comme celui qui se dresse devant le martyr auquel nous faisons allusion tout à l'heure est facile à reconstituer avec ses nappes, parements, dentelles et ustensiles servant au culte, accompagné des charpentes lambrissées et des voûtes peintes d'ornements gouaches de blanc qui le surmontent.

Viollet-le-Duc, le grand architecte et le restituteur inspiré de cette antiquité prochaine, a pu, grâce aux vignettes des manuscrits, retrouver jusqu'à la coupe ingénieuse et élégante de certaines parties de l'habillement des gens du moyen âge, et ce n'est pas là le côté le moins curieux de son *Dictionnaire du Mobilier*, composé tout entier de documents d'origine, d'une incontestable authenticité.

Mais les tableaux ne sont pas le seul point décoratif important dans les manuscrits. — Les majuscules, les marges, les fleurons, bien à l'échelle du texte, et l'ornementation de proportions adéquates à l'objet à décorer, que cet objet soit la page entière ou seulement les arabesques qui entourent une lettre, sont des exemples de composition sagement et sûrement ordonnée dans son ensemble comme dans chacune de ses parties. — Et à propos de ce mot *composition*, il est curieux de constater qu'il sert aussi de nos jours à désigner l'art et l'action qui réunit en bel ordre les matériaux d'une page d'imprimerie.

Ce qu'il faut admirer sans réserve dans les beaux exemplaires que nous avons sous les yeux, c'est la coloration vive et harmonieuse des motifs et des rinceaux de feuillage et d'architecture, l'emploi plein de discrétion et sans abus de l'or dans des fonds enrichis sans excès. C'est là un art des plus intéressants et des plus utiles à étudier de près, pour l'appliquer aux belles compositions typographiques.

(A suivre).

C. JUSSEAUME.

NOUVELLES DIVERSES

— Le professeur Langley vient de résumer ses recherches sur la quantité de chaleur envoyée à la terre par le soleil. Le point choisi pour ces expériences a été le mont Whitney en Californie, à cause de son élévation et de la sécheresse de l'atmosphère ambiante. M. Langley estime que dans ces conditions — beaucoup plus favorables que celles où se trouvent les stations de plaines — la radiation solaire envoie en une minute assez de chaleur par centimètre carré pour élever de 2 ou 3 degrés la température d'un gramme d'eau.

Un vase en cuivre noirci a pu être porté à une température supérieure à celle de l'eau bouillante, par la simple exposition au soleil, et sans la moindre concentration des rayons telle que l'obtient M. Mouchot dans ses appareils réflecteurs.

Ceci montre une fois de plus combien grande est la quantité de force perdue pour l'industrie, et que l'on ne sait pas encore utiliser sérieusement.

— Une des momies trouvées par M. Maspero à Deir-el-Dahari était enveloppée, selon l'usage de l'époque thébaine, de guirlandes de fleurs. Au moment de l'enterrement, une guêpe, attirée par les fleurs, entra dans le cercueil. Elle s'y est conservée intacte, et fournit aux entomologistes l'exemple, probablement unique, d'une momie de guêpe. Sa mort remonte à 3,550 ans, et c'est sans aucun doute, le seul insecte d'une aussi haute antiquité ayant une date certaine.

— Dans une des dernières séances de l'Académie des Sciences, un fait curieux a été signalé par M. Virlet-d'Aoust.

Il a été témoin d'une pratique assez commune, dit-il, dans la Méditerranée. Il a vu un patron de barque annoncer que par une mer assez grosse, il aborderait sans difficulté en répandant de l'huile sur les lames. L'expérience eut lieu et réussit.

Et à ce propos, il raconte qu'à la Vera-Cruz il y a un point de la côte qui est en communication avec des puits de pétrole. L'huile minérale en se mélangeant à l'eau de la mer la maintient calme sur une assez grande étendue. Les marins du pays connaissent cette particularité, et viennent chercher là un refuge durant les tempêtes.

PETITE CORRESPONDANCE

M. C., Paris. — Nous vous avons envoyé le n° 7 qui ne vous était point parvenu. Nous suivons avec intérêt votre beau travail dans le *Devoir*.

M^{me} M. J. — Ne vous soumettez jamais aux expériences d'un magnétiseur qui fait tomber le sujet en état cataleptique. Cet amusement pour quelques uns n'est pas sans danger pour la personne cataleptisée. Il peut en recueillir une névrose que toutes les académies de médecine ne sauraient guérir.

C'est l'opinion de Matharel.

M. Lange, Belgique. — M. Darcy et toute la rédaction de la *Lumière* vous remercient de votre bonne lettre. Elle est pleine de réflexions très justes et émane d'un esprit droit et loyal. Courage et confiance! le mal sera vaincu par le bien.

M. Paul Servas. — Reçu votre lettre, merci des renseignements qu'elle contient. Je vous souhaite un plein succès. L'Etoile polaire! Signe magnifique!! La directrice de la *Lumière* est honorée de figurer comme présidente d'honneur du *Penseur magnanime* à côté de MM. Victor Hugo, Camille Flammarion, Albert Mailhe, Alfred des Essarts, etc.

M^{me} Élise P. — Aussi tardifs qu'ils soient les témoignages sympathiques font toujours plaisir.

M. Edward Sansot. — On a fait de la propagande avec le n° 3 du *Rosignol*. Veuillez quelques-uns de nos abonnés devenir les vôtres.

M. Louis M. — Il serait difficile de nous persuader que nous prendrions plus de plaisir à répandre votre publication que la nôtre. En tout cas, nos intérêts s'en trouveraient singulièrement déplacés. Convenez-en. Restons d'accord sur l'existence des esprits, n'importe que M^{me} L. G. les voie réellement ou ne les voie pas.

Au sujet de lettres anonymes. — La dame qui commet la petite infamie d'augmenter l'effet de ses calomnies par des lettres anonymes à nos connaissances perd son temps et sa peine. On la connaît et on la plaint.

— Nous avons encore à nous plaindre du service de la poste. Ce service est désastreux pour les périodiques mensuels. Une feuille de papier affranchie devrait parvenir à son destinataire avec autant de sécurité qu'une lettre. Elle a pour nous autant de valeur qu'un chèque pour un banquier. De la régularité dans la réception d'un journal par ses abonnés dépend son existence. Nos confrères se plaignent comme nous et leurs réclamations n'aboutissent à rien.

Le gérant: Aldre CHARLE.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Fruits amers, poésies par Alfred Migrenne, brochure in-8°, se vend au profit de la Société des chevaliers sauveteurs des Alpes-maritimes. Pour la recevoir *franco*, envoyer 60 centimes à la Société, 14, place Garibaldi, à Nice, ou à l'auteur, M. Alfred Migrenne, à Guise (Aisne.)

Ainsi que le titre l'indique, ce recueil n'est pas composé dans la note gaie ; mais il renferme des pièces touchantes comme *la Fille du Pilote*, *pauvre Pierre*, *Larmes de Poète*.

SPIRITISME ET MAGNÉTISME

La Lumière. Révélations et Expérimentations du Nouveau Spiritualisme. Revue mensuelle. 5 fr. par an. 75, boulevard Montmorency.

Revue spirite et Bulletin de la Société scientifique d'études psychologiques. Mensuel. 10 fr. par an. 5, rue des Petits-Champs.

Le Moniteur de la Fédération belge. Bi-mensuel. 2 fr. 50 par an. 14, rue de l'Empereur, à Bruxelles (Belgique).

Le Messenger. Bi-mensuel. 5 fr. par an. M. J. Houtain, 37, rue Florimont, à Liège (Belgique).

Le Phare, organe de l'Union spiritualiste et du cercle Mesmer de Liège. Mensuel. 4 fr. par an. 33, quai Saint-Léonard, à Liège.

De Rots, journal spirite mensuel, en flamand et en français. 3 fr. par an. M. A. Dossaer, 52, rue Saint-François, à Ostende, Belgique.

L'Anti-Matérialiste, bi-mensuel. 5 fr. par an. M. P. Verdad, 4, rue de la Boucherie, à Nantes.

Licht, mehr Licht! (Lumière, plus de Lumière!). Revue psychologique hebdomadaire. 10 fr. par an. M. de Rappard, 41, rue de Trévise.

El Buen Sentido (le Bon Sens). Mensuel. 15 fr. par an. Calle Mayor, 81 — 2° à Lérida (Espagne).

El Criterio Espiritista. Mensuel. 10 fr. par an. San Bartolomé, 13, principal Derecha, à Madrid.

El Faro (le Phare), revue bi-mensuelle d'études psychologiques et magnétiques. Limones, 10, à Séville.

Revista de Estudios psicologicos. Mensuelle. Direction, Balmes, 6 pral, à Barcelone (Espagne).

Constancia, revue spirite de Buenos-Ayres. Mensuelle. Administration : 320, calle Mejico. Buenos-Ayres (Republique Argentine).

Banner of Light (l'Etendard de la Lumière). Hebdomadaire. 18 fr. par an, 9, Montgomery Place, à Boston, Massachusetts (Amérique du Nord).

Mind and Matter (l'Esprit et la Matière). Hebdomadaire. 13 fr. par an, 713, Sansom Street, à Philadelphie, Pensylvanie (Am. du N.).

La Chaîne magnétique. Mensuel. 6 fr. par an. M. Louis Auffinger, 13, rue du Four-Saint-Germain.

Journal du Magnétisme. Mensuel. 6 fr. par an. M. H. Durville, 6, rue de l'Echiquier.

DIVERS

La France, journal politique quotidien du soir. Paris, 10 fr. ; départements, 12 fr. par trimestre avec le *Journal illustré*.

Bulletin de la réunion des officiers. Paraît tous les samedis. Par an : pour les membres de la Réunion, 15 fr. ; pour les personnes étrangères à l'armée française, 24 fr. pour la France, 27 fr. pour le reste de l'Europe.

Le Petit Journal. Quotidien, politique, littéraire, scientifique, agricole et commercial. Paris, 5 fr. ; départements, 6 fr. par trimestre, 61, rue Lafayette.

Le Journal illustré. Hebdomadaire. 15 cent. le numéro ; 7 fr. 50 par an, 61, rue Lafayette.

L'Aéronaute, bulletin mensuel illustré de la navigation aérienne. Paris, 6 fr. ; départements, 7 fr. par an. Dirigé par le D^r Abel Hureau de Villeneuve, 95, rue Lafayette.

La Graphologie, journal des autographes. Bi-mensuel. 10 fr. par an. M. Adrien Varinard, 32, rue de Vaugirard.

L'Astronomie, revue mensuelle d'astronomie populaire, de météorologie et de physique du globe, publiée par Camille Flammarion, avec le concours des principaux astronomes français et étrangers. Paris, 12 fr. ; départements, 13 fr. ; étranger, 14 fr. par an. Gauthiers-Villars, 55, quai des Augustins.

Le Papillon. Hebdomadaire. Paris, 12 fr. ; départements, 13 fr. par an. Rédacteur en chef : Olympe Audouard, 57, rue Saint-Roch.

Monde thermal, hydrologie, hydrothérapie, etc. Hebdomadaire. Un an, 15 fr. ; six mois, 10 fr., 63, rue de Maubeuge.

Le Courrier des Sciences et la science de guérir. Bi-mensuel. 6 fr. 50 par an. 33, rue Saint-Denis, Gennevilliers (Seine).

La Chaîne d'Union de Paris, journal de la maçonnerie universelle. Mensuel, 12 fr. par an. Directeur, M. Eugène Hubert, 9, rue de l'Estrapade.

La Citoyenne, journal pour la revendication des droits de la femme. Directrice : Hubertine Auclert, 12, rue Cail. France, 2 fr. ; étranger, 3 fr. ; pour douze numéros.

Journal des Mères, revue illustrée de la famille sous la direction de M^{me} Anna Eyre. Bi-mensuel. 12 fr. par an, 28, rue Saint-Georges.

Les Soirées littéraires, journal de la famille. Publication illustrée paraissant le dimanche. 5 fr. par an. Administration, 32, rue de Paradis.

Le Devoir, revue des questions sociales. Hebdomadaire. 10 fr. par an. M. Godin, directeur-gérant, fondateur du *Familistère*, à Guise (Aisne).

Annuaire des Musées cantonaux et des autres institutions cantonales d'initiative privée. M. Edmond Groult, D^r en droit, à Lisieux (Calvados).

Revue mensuelle des fêtes d'enfants, des distributions de prix et de l'éducation civique, 5 fr. par an. M. Henri de Sabatier-Plantier, à Ners, par Vézénobres (Gard).

Le Rossignol, organe de la Société poétique méridionale. Mensuel. 2 fr. par an. M. Ed. Sansot, secrétaire, à Aignan (Gers).

N. B. — Les prix d'abonnement des journaux étrangers indiqués ci-dessus sont les prix demandés pour l'Europe.

Bibliothèque des Sciences et des Lettres (Salons de lecture et d'étude, de 9 heures du matin à 11 heures du soir). 18,000 volumes, 2,000 journaux et revues, à la *Librairie du Magnétisme*, 6, rue de l'Echiquier.

DÉPÔT LÉGAL
Seine & Oise
N° 40
1883

LA LUMIÈRE

SCIENCES — ARTS — LITTÉRATURE — MORALE

RÉVÉLATIONS ET EXPÉRIMENTATIONS DU NOUVEAU SPIRITUALISME

REVUE MENSUELLE

Sous la direction de M^{me} LUCIE GRANGE

Ne dites jamais ces mots : « Je ne connais pas, je ne comprends pas, donc c'est faux. » — On doit étudier pour connaître, connaître pour comprendre, comprendre pour juger.

NARADA, philosophe hindou.



N° 10. — 15 DÉCEMBRE 1882

SOMMAIRE : **Les Chevaliers de la Lumière**, Lucie GRANGE. — **La Vie et l'Affinage de la Matière**, René CAILLIÉ. — **Le Papillon et le Parasite, UN INVISIBLE. — Éthérialisation d'Esprits**, MATHAREL. — **Le Spiritualisme expérimental** (M^{me} de Girardin à Jersey et la Table parlante), Lucie GRANGE. — **Fra popoli**, histoire extraordinaire (suite). — **Le Chant du Barde**, GRANGENEUVE. — **Voix de l'Humanité**, Victor HUGO. — **Au Palais de l'industrie** (suite). C. JUSSEAUME. — **Nouvelles, petite correspondance, bibliographie**, etc.

ABONNEMENTS : Un an, 5 francs.

(FRANCE ET ÉTRANGER)

Les abonnements partent du 15 Mars

On s'abonne sans frais chez tous les libraires et dans tous les bureaux de poste

On peut aussi adresser directement un mandat à M. Jean DARCY, administrateur,

75, boulevard Montmorency, à Paris

(Gare d'Auteuil, tête de lignes des omnibus d'Auteuil-Madeleine et d'Auteuil-Saint-Sulpice)

Se vend à la « Salle des Nouvelles du *Petit Journal* », 61, rue Lafayette

Et à la « Salle des Dépêches de *La France* », 123, rue Montmartre.

MM. les Libraires et Commissionnaires s'adresseront pour les abonnements et les réassortiments chez M. PÉRINET, libraire, 9, rue du Croissant.

Pour la Belgique, adresser les mandats à M. BEYNS (*Moniteur de la Fédération belge*), 14, rue de l'Empereur, à Bruxelles.

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Prix du numéro : 50 centimes.

SOMMAIRE DU N° 1. — 15 MARS.

Considérations générales, LUCIE GRANGE. — La question du magnétisme animal, MATHAREL. — Académie des sciences. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire. — Superstitions, erreurs et préjugés. — Bibliographie : Les œuvres de M. Camille Flammarion, L. G. — Nouvelles, avis, petite correspondance, etc.

SOMMAIRE DU N° 2. — 15 AVRIL.

Un sixième sens, LUCIE GRANGE. — Que ni le dogme ni l'athéisme ne sont éducateurs, Edme DARDENNE. — Bienfaits du magnétisme animal, MATHAREL. — Faits extraordinaires en Touraine relatés par M. Léon DENIS. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire (suite). — Condorcet, J. D. — Conseils d'un proscrit à sa fille, CONDORCET. — Hygiène et médecine. — Superstitions, erreurs et préjugés. — Nouvelles, avis, etc.

SOMMAIRE DU N° 3. — 15 MAI.

Suprême hommage. — Impuissance du positivisme, LUCIE GRANGE. — Jeanne Darc, MATHAREL. — Les juges infailibles ou persécuteurs et persécutés, MARICOT. — Dangers et abus du magnétisme animal, MATHAREL. — Prédiction de Cazotte rapportée par LA HARPE. — Cazotte. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire (suite). — Conseils d'un proscrit à sa fille (suite), CONDORCET. — Voix de l'humanité. — Bibliographie, nouvelles, avis, petite correspondance, etc.

SOMMAIRE DU N° 4. — 15 JUIN.

L'Ère nouvelle, LUCIE GRANGE. — Le spiritualisme dans l'histoire, Eugène BONNEMÈRE. — Dangers et abus du magnétisme animal, MATHAREL. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire (suite). — Conseils d'un proscrit à sa fille (fin), CONDORCET. — Les femmes dont on ne parle pas, M^{me} de Condorcet, Lucie GRANGE. — Voix des esprits. — Voix de l'humanité. — La question juive, EL. — Garibaldi, F. — Dona Fernandez et Dona Amigo, J. D. — Nouvelles, avis, petite correspondance.

SOMMAIRE DU N° 5. — 15 JUILLET.

Les Faits parlants, LUCIE GRANGE. — Le Spiritualisme dans l'histoire, Eugène BONNEMÈRE. — Étude philosophique sur le crime de séduction : I. Recherche de la paternité, MARICOT. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire (suite). — Voix des esprits. — Voix de l'humanité. — Superstitions, erreurs et préjugés. — Nouvelles, petite correspondance.

SOMMAIRE DU N° 6. — 15 AOUT.

La Force des faits. Le Spiritisme et la grande presse, LUCIE GRANGE. — Le Spiritualisme dans l'histoire, Eugène BONNEMÈRE. — Dernier voyage d'un navigateur hollandais, Willem BARENS. — Voix des esprits. — Nouvelles, petite correspondance, bulletin bibliographique.

SOMMAIRE DU N° 7. — 15 SEPTEMBRE.

La Matière esclave et l'Esprit libre, LUCIE GRANGE. — Le Spiritisme et la grande presse, MATHAREL. — Souvenirs et impressions d'un médium, HAB. — Fêtes burlesques du catholicisme, MARICOT. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire (suite). — Voix des esprits. — Superstitions, erreurs et préjugés. — Les Indiens Galibis. — Nouvelles, petite correspondance, bulletin bibliographique.

SOMMAIRE DU N° 8. — 15 OCTOBRE.

Spiritisme et Spiritualisme, LUCIE GRANGE. — Le Spiritualisme dans l'histoire, Eugène BONNEMÈRE. — Souvenirs et impressions d'un médium, HAB. — Les bons et les mauvais magnétiseurs, MATHAREL. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire (suite). — Au Palais de l'Industrie. C. JUSSEAUME. — Nouvelles diverses, etc.

SOMMAIRE DU N° 9. — 15 NOVEMBRE.

Actualités, LUCIE GRANGE. — La fête des morts, MARCELLUS. — Souvenirs et impressions d'un Médium, HAB. — Abolition de la prostitution, MARICOT. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire (suite). — Ce qui nous tue (poésie), Charles FURSTER. — Au Palais de l'Industrie (2^e lettre) C. JUSSEAUME. — Voix des esprits. — Citations éducatrices, E. NUS. — Nouvelles, petite correspondance.

Nous serons très reconnaissants à ceux de nos lecteurs qui voudront bien nous faire parvenir une liste de noms de personnes auxquelles nous pourrions envoyer un numéro d'essai et nous remercions tout particulièrement ceux qui dans un but de louable propagande ont pris plusieurs abonnements à la fois.

Lorsqu'un timbre d'affranchissement ne sera pas renfermé dans une lettre demandant des renseignements, il sera répondu sommairement, s'il y a lieu, par la petite correspondance.

Les lettres non affranchies sont rigoureusement refusées.

AVIS. — Par suite de la réparation d'une machine de l'imprimerie, le tirage de ce numéro a eu deux jours de retard.

LA LUMIÈRE

Nous avons le plaisir de présenter aujourd'hui à nos lecteurs un écrivain dont le nom fait autorité parmi les adeptes du Nouveau Spiritualisme. Dorénavant, M. René Caillié, l'auteur de *Dieu et la Création*, œuvre d'études profondes et de grande conscience, veut bien être des nôtres. Merci à lui, au nom de la Direction et des lecteurs de LA LUMIÈRE.

Notre publication a pour système de donner à ses souscripteurs plus qu'elle ne leur promet. Nous espérons leur offrir dans ce numéro de la *Christmas* un FRONTISPICE dû au crayon d'un grand artiste, notre collaborateur et vieil ami, M. Cyprien Jusseaume; mais un retard apporté dans la gravure de ce charmant dessin, nous force, bien à regret d'en ajourner l'impression à un prochain numéro.

LES CHEVALIERS DE LA LUMIÈRE

Nous vivons à une époque caractérisée par ce signe distinctif : l'enrôlement. Plus on sacrifie à la déesse Liberté, plus on se rassemble en groupes, plus on se fédère, et naturellement plus on se lie. Ce qui prouve bien la justesse de cet adage : « L'union fait la force » et la nécessité de son application.

Quel que soit le drapeau que l'on défende, à quelque religion que l'on appartienne les moyens d'accroître en puissance ne diffèrent point.

C'est toujours par voie d'association, de congrégation, de fédération, etc., que l'on procède pour marcher d'ensemble plus sûrement vers un but marqué. Les isolés sont malheureux, en tout cas fort inutiles, et peu aimés parce qu'on interprète mal le soin qu'ils apportent à se tenir à l'écart de tout. Si ce ne sont pas des malades, ils sont réputés égoïstes.

La prospérité d'un groupement quelconque témoigne de l'homogénéité de ses membres, résultat de la sagesse qui a inspiré ses statuts. Mais souvent ces statuts sont trop autoritaires, et souvent aussi trop serviles, de sorte que les membres d'une société se trouvent divisés entre eux, soit par le fait d'une autorité présidentielle mal comprise, soit par celui de l'impossibilité où ils sont de tenir tout ce qu'ils ont, les uns et les autres, inconsidérément promis.

En son nom même la Liberté n'est point respectée. Elle est outragée sans cesse sous toutes les formes et par la plupart de ses prôneurs. Nous, amis sincères de l'indépendance, ennemis de l'autoritarisme et de la servilité, nous avons songé à créer une chose qui n'existe pas et qui, tout en faisant notre force, ne saurait compromettre en rien ses adhérents, ni gêner leur

liberté de penser et d'agir. Une chose qui ne suscite ni rivalités, ni controverses, et n'entraîne aucune responsabilité pour personne. Afin de prouver en face de la Société tout entière et plus particulièrement en face du monde spiritualiste de tous les pays que nous suivons le mouvement du progrès; que nous ne sommes point d'orgueilleux égoïstes ou des misanthropes; afin d'affirmer nos idées et les répandre, manifester sans arrière-pensée nos sentiments sincères et dévoués en faveur de la plus noble des causes, dans le but de grossir la légion des missionnaires de la bonne nouvelle, et faire ressortir les intentions louables et les grands actes cachés, nous créons les CHEVALIERS DE LA LUMIÈRE.

Ce n'est pas un ordre, ce n'est pas une société puisque cela n'exige ni serment, ni cotisations, mais tout simplement un échange de bons procédés entre ceux qui ont de généreuses aspirations et s'avancent dans la vie vers le même but immortel.

C'est en ce qui nous concerne un titre d'honneur donné aux personnes qui l'auront mérité par leur savoir, leurs sentiments et leurs actes. Et c'est par-dessus tout un hommage reconnaissant au nom de toute l'Humanité spirite ou spiritualiste libre, à tous ceux qui, en soutenant notre œuvre par les moyens en leur pouvoir auront accéléré le travail de la rénovation humaine.

En choisissant le nom de CHEVALIER, nous serons compris de tout le monde; ce mot signifie : bravoure, loyauté, désintéressement, fidélité. Quand un mot ancien éveille de telles idées que celui-ci, nous estimons qu'il serait peu sage et peu grand de lui en substituer un nou-

veau dont la définition pourrait être discutée.

Au moyen âge le titre de chevalier appartenait exclusivement aux personnes nobles de nom et d'armes. Ce titre donnait droit à de nombreux privilèges. Le chevalier prenait le titre de *messire* ou de *monseigneur*. Il obéissait sans réserve aux ordres de sa dame et de son roi. Et durant des siècles on vit les nobles chevaliers rompre valeureusement des lances, en l'honneur de celles et de ceux auxquels ils avaient juré fidélité. Où les serments de ces preux les rehaussaient particulièrement en leur noblesse, c'était lorsqu'ils juraient de combattre partout l'injustice, d'être sans paix ni trêve les défenseurs de la veuve et de l'orphelin. Nous n'avons pas à rechercher s'ils remplirent bien ou mal de si beaux engagements, mais nous pouvons, sans réserve, les imiter en leurs résolutions de faire triompher la justice autour de nous et employer tous nos efforts à défendre ce qui nous est le plus cher, alors que notre esprit s'est éclairé de science et pénétré d'amour.

Sans être rétrogrades et renier nos principes, nous pouvons, en notre siècle de lumières évoquer ces cœurs chevaleresques, ces valeureuses personnalités qui ont traversé comme des météores la sombre et mystérieuse époque du moyen âge.

Pour les réincarnationnistes, ces nobles chevaliers et leurs dames revivent et peut-être se trouvent-ils en grand nombre au milieu de nous. Mais les mœurs et coutumes ont bien changé. Oui, la différence est grande surtout pour les dames. — Je ne parle point du roi, parce que nous ne nous occupons pas de politique.

A cela, il y a la raison du temps *qui a marché*. Le temps renverse, détruit, ramène et reconstruit les mêmes choses en calculant ses périodes, en classant les êtres transformés, et en donnant à croire que tout s'éteint, alors que tout se cache pour se revivifier. C'est un grand ravageur; mais il ne fauche que pour faire renaître. Les hommes, leurs œuvres, leurs titres, vieillissent et s'effacent sur un point pour reparaitre sur un autre. Les hommes sont améliorés, les œuvres perfectionnées et les titres mieux appliqués et mieux compris.

Cette courte digression ne fait qu'appuyer ma thèse en faveur de cette sorte de résurrection,

d'un titre ancien. Un vrai chevalier, de cœur et d'âme, m'a déjà comprise :

Les qualités morales donnent la vraie noblesse.

La *Belle* du chevalier actuel, c'est la Vérité pure et rayonnante. Pour elle on peut instituer sinon des tournois, au moins des concours. Pour la défendre, il faut s'avancer le front haut, la poitrine découverte, et lutter par l'éloquence parlée ou l'éloquence écrite, au nom de la Justice et de l'Amour universel. Ainsi, comme ceux du moyen âge, nos chevaliers porteront bannière : la bannière de Lumière ! Et au lieu de s'appeler *Messeigneurs*, ils se nommeront *Frères en humanité*.

Ce préambule indique la raison d'être de notre sorte d'institut chevaleresque. Disons maintenant ce qu'il sera en son application.

Seront acclamés *Chevaliers de la Lumière* ceux qui, — remplissant les conditions d'honorabilité — auront, soit par leurs écrits, soit par des services incontestables, ajouté à son éclat ou concouru à lui donner plus d'extension.

Si l'on n'est point à même de mériter le titre de Chevalier de la *Lumière* par le dévouement littéraire ou oral, on peut l'acquérir par le zèle que l'on met à procurer des abonnements. Ce zèle comporte en lui-même un talent particulier d'influence persuasive, infiniment appréciable et estimé.

Toute personne faisant le métier de vendre des livres et des journaux ne pourra point être comprise dans les élus dont il est question, à moins de services rendus en dehors de son commerce ou d'un dévouement signalé à la cause que nous défendons.

On sera acclamé Chevalier après trente abonnements d'un an, bien constatés et payés.

Il est facultatif de faire soi-même les abonnements ou de les procurer indirectement, à la condition que l'on puisse en donner la preuve.

Il est également facultatif de prendre à la fois les trente abonnements à son compte et de charger l'administration de la *Lumière* de les servir régulièrement aux diverses adresses indiquées.

Ceux qui prenant trente abonnements à la fois ne sauraient à qui les faire adresser ou ne pourraient pas les utiliser tous, seront, dans ce but, secondés par l'administration qui en trouvera toujours le placement gratuit.

Ces abonnements gratuits seront appelés abonnements de *faveur*.

Pour être sûrs que les abonnements de faveur de la *Lumière* seront toujours placés en de bonnes mains, tous les chefs de groupes spiritualistes nous enverront des listes de personnes peu favorisées de la fortune et capables d'apprécier la *Lumière*.

Le Chevalier qui s'en rapportera en principe nous pour ce service de faveur, pourra constater quand il le voudra, sur un registre spécial, que tout aura été exécuté selon ses désirs.

A chaque acclamation de Chevalier, un abonnement gratuit, appelé abonnement d'honneur sortira, c'est-à-dire que l'on tirera au sort un numéro correspondant à un nom inscrit sur les indications des chefs de groupes ou sur une recommandation spéciale.

Tout proposé à l'abonnement de faveur sera désigné sous le nom d'*aspirant*.

Cet aspirant saura à quel Chevalier il doit son service d'abonnement, à moins que pour des raisons spéciales le Chevalier désire garder l'anonyme.

En outre de cet abonnement d'honneur par chaque acclamation de Chevalier, il sera prélevé sur le montant des trente abonnements une somme à décider par un comité spécial et qui formera un fonds de réserve pour une œuvre philanthropique dont il sera question plus loin.

Le titre de Chevalier une fois acquis n'impose pas de devoirs autres que ceux qu'inspirent la droite conscience, le bon cœur, et qu'exige une simple urbanité.

Il ne donne point de droits dans l'acception rigoureuse du mot, mais le Chevalier trouvera au sein de notre Comité directeur autant d'égards, de considération et de bonne volonté à lui être agréable et utile, que les circonstances pourront le permettre.

Tout Chevalier étranger de passage à Paris sera renseigné sur les groupes à visiter. Au besoin, un mentor lui sera donné. Ce mentor sera choisi parmi les chevaliers de bonne volonté résidants.

Tout Chevalier parisien recevra des invitations aux soirées de spiritualisme expérimental qui l'intéresseront et qui auront lieu dans un salon de la *Lumière*.

Devoir et dévouement étant notre devise,

nous saurons honorer ceux qui se seront distingués dans ces vertus parfaites, bases du bonheur social, à l'établissement duquel nous voulons contribuer.

Au titre de Chevalier succédera le titre de Chevalier d'honneur.

Tout Chevalier peut devenir Chevalier d'honneur. Il s'agit pour lui d'augmenter ses mérites.

Dès la deuxième acclamation, un Chevalier a le titre de Chevalier d'honneur; il sort, dans cette circonstance, trois abonnements d'honneur.

Les abonnements d'honneur s'élèveront en raison des hautes preuves de dévouement à la cause fournies par celui qu'on honorera solennellement d'une acclamation supérieure. A l'occasion des acclamations supérieures, on organisera des fêtes philanthropiques.

Les femmes auront les mêmes privilèges, en raison de services identiques.

Elles seront acclamées Chevalières. Ce mot a perdu définitivement le sens badin qui y était attaché. La noblesse et l'élévation du but poursuivi en a épuré le sens.

Comme la femme a, de par la nature, une tâche maternelle à remplir, et que, en vue du progrès spiritualiste, cette tâche doit s'étendre socialement, nous trouvons le titre de Chevalière de la *Lumière* insuffisant pour en indiquer la haute mission. En conséquence, les dames seront acclamées CHEVALIÈRES DE LA TUTÉLAIRE UNION DE LA LUMIÈRE.

Quand le nombre des Chevalières généreuses et dévouées le permettra, nous fonderons une publication spéciale à la jeunesse. LA LÉGION DE L'AVENIR, formée d'ENFANTS DE LUMIÈRE, sera sous la protection particulière de la TUTÉLAIRE UNION. Le comité de direction de cette revue sera appelé TUTÉLAT.

Les discussions politiques et les controverses religieuses étant écartées, Chevalières et Chevaliers seront acclamés sans distinction de religion et de parti.

Toute croyance sincère sera respectée, parce que tout croyant de bonne foi est digne d'estime.

Le nombre des Chevaliers de la *Lumière* est illimité.

Lorsqu'il sera de deux cents, nous commencerons à agir dans le but philanthropique que nous nous proposons, en formant préalablement un conseil de Chevaliers d'honneur.

Chaque nom acclamé sera inscrit au *Livre d'or* des Chevaliers de la *Lumière*, accompagné de la devise du Chevalier et de l'énumération de ses titres à cette distinction et à notre reconnaissance¹.

Lorsque cinq cents Chevalières ou Chevaliers seront inscrits, nous publierons le premier fascicule du *Livre d'or*.

Le *Livre d'or* formera un volume de luxe orné de dessins et de photographies. Il contiendra les plus remarquables articles des Chevaliers collaborateurs de la *Lumière*, en faveur du nouveau spiritualisme.

Notre création des Chevaliers de la *Lumière*

1. Ceux qui, pour des raisons que nous n'avons pas approfondies, ne voudraient pas que leurs noms fussent publiés y seront désignés par le signe de convention qu'ils auront choisis.

est susceptible d'amélioration, mais elle ne sera en rien diminuée.

Nous demandons des adhésions en sa faveur et nous ferons cas de toute observation.

Cette proposition loyale d'une loyale alliance entre les spirites ou spiritualistes libres sera appréciée et aboutira au succès de notre cause nous n'en doutons pas. Les amis de la Vérité nos frères, sauront comprendre combien, par cette combinaison courtoise et désintéressée, on peut rallier le plus grand nombre des favorisés de la fortune, dans le but de servir, en même temps qu'une grande idée, les intérêts de la classe peu aisée.

La nouvelle année s'ouvre rayonnante et féconde ! Dieu est avec nous.

LUCIE GRANGE.

LA VIE ET L'AFFINAGE DE LA MATIÈRE

Rien n'est plus admirable que cette transformation continue de la matière sur notre globe, et par conséquent sur tous les globes de l'immense Univers. Nous savons tous comment s'est formée la Terre. Gazeuse à l'origine, en s'échappant des entrailles de sa nébuleuse solaire, elle devint petit à petit liquide en obéissant aux lois naturelles de la physique, puis petit à petit solide en certains points, comme si elle eût voulu former son squelette osseux, enfin se couvrit de mille végétaux divers, de fleurs et d'animaux de toutes sortes, en montrant à l'œil ébloui de tant de merveilles toutes les opulentes créations de la Vie.

C'est d'abord au sein des mers que cette vie apparaît avec ses premiers phénomènes d'intelligence, de mouvement et d'évolution lente et progressive. La matière, cette matière éternelle qu'aimaient tant les Démocrite et les Lucrèce, est d'abord du gaz, devient de l'eau, devient de la plante et de l'animal, devient de la fleur, du fruit et du lait, devient de la femme et de l'homme. N'est-ce point admirable ! Quelle suite d'idées et de pensées marchant vers un but bien déterminé ! Quelle puissance, quel art, quelle science, ne possède pas cette Vie qui nous a créés tous tant que nous sommes ici-bas.

Quand certains matérialistes s'écrient : « La matière est intelligente ! » on est loin d'avoir le droit de rire et se moquer, seulement on peut

crier aussi et l'on peut discuter, puisqu'il est admis que c'est du conflit des idées et des opinions que jaillissent la science et la lumière. Or tous ces phénomènes sont des *Effets*, il leur faut donc une *Cause*, et tous ceux qui veulent bien nous faire l'honneur de nous lire voudront bien même admettre encore avec nous ces deux autres axiomes, c'est-à-dire deux vérités tellement évidentes qu'il est absolument défendu de leur mettre un seul instant en doute : 1° Tout effet intelligent a une cause intelligente, et : 2° Plus le phénomène produit est grand, sublime et intelligent, plus la force qui l'a fait naître est elle-même intelligente, grande et sublime.

Ceci posé, toute la question est donc ramenée à celle-ci : de savoir si la cause est en dehors de la substance qui subit l'effet, ou si elle est elle-même, si, comme on dit, elle lui est *immanente*.

Les études des chimistes, celles des médecins aussi bien que celles des philosophes, prouvent que la force est partout et agit sur chaque atome infinitésimal qui compose un corps et *c'est la Vie*. La Vie est intelligente, et d'une intelligence qui dépasse toutes les limites de notre pauvre petite intelligence à nous, si infime, d'une intelligence inouïe puisqu'avec les mêmes éléments originels : oxygène, hydrogène, carbone et quelques autres, elle fait, dans le corps de l'un de nous par exemple, d'un côté : le sang, la chair et les os, les pieds, les bras et les mains, les yeux, le

ez et l'ouïe, etc... qui composent la belle et gracieuse forme humaine; de l'autre: les nerfs et les muscles, les leviers et les tendons qui la rendent apte à recevoir le mouvement et tous les ordres de la Volonté.

Voici qui va nous montrer, clair comme le jour, que l'intelligence de MM. les matérialistes est plus bornée que celle des spiritualistes qu'ils imitent tant à traîner sur la claie du ridicule, car il est impossible de sortir honnêtement des deux théorèmes suivants:

1° La Vie est partout: dans le minéral où, embryonnaire encore, elle est l'affinité; dans la plante où elle est ce qu'on appelle la vie végétative; dans l'animal (et l'homme est un animal) où elle est la vie animale. Il nous faut donc tirer de cette conclusion: LA VIE EST IMMANENTE A LA MATIÈRE. Ça, c'est le sommet de la pyramide de MM. les matérialistes, la pyramide des spiritualistes est plus élevée, car ils reconnaissent que:

2° Dans tout animal il y a une force qui n'est pas immanente à la matière, que ni chimie, ni scalpel ne trouveront nulle part, qui s'appelle la Volonté et qui constitue le principe immédiat de l'âme humaine. L'homme a son âme comme l'Univers a la sienne qui est Dieu, la Volonté Supérieure. Mais ici nous sommes obligés d'abandonner les matérialistes, ils ne peuvent plus nous suivre, dans ces parages lumineux. Quant à nous, nous pouvons conclure et dire: LA VOLONTÉ SUBLIME QUI COMMANDE ET CONDUIT L'UNIVERS, C'EST DIEU, et l'expression de cette volonté, sa Pensée, C'EST LA VIE. C'est ainsi que l'on peut dire avec vérité:

Est Deus in nobis agitante calescimus illo.

Mais rien ne nous empêche d'admirer la matière dans ses merveilleuses évolutions, et nous montons facilement à cette note enthousiaste quand à la suite d'un effort d'intelligence et d'imagination, nous arrivons à suivre les formes vivantes dans toutes leurs métamorphoses successives, depuis le mastodonte et l'iguanodon du commencement de notre vie planétaire, jusqu'à l'homme d'aujourd'hui. Nous voulons parler de l'homme bien fait, bien portant, intelligent et

1. Nous demandons pardon à ceux que ce mot pourrait faire sourire; nous admettons que l'enthousiasme est une fort belle chose, qui ne nuit en aucune manière ni à la science, ni à la raison.

noble, que n'ont point abruti ni atrophié les vices de la civilisation et les préjugés d'une société faussée. Vous qui lisez ces lignes, savez-vous par combien de formes déjà a passé la matière qui fait votre corps? Car vous vous rappelez cette parole: « Ce qui vient de la chair est chair et ce qui vient de l'esprit est esprit. » Je suis bien sûr que vous ne vous en doutez guère et même je vois d'ici votre œil effaré quand nous allons avoir compté. Passons en revue le nombre de vos ascendants paternels, non pas en remontant jusqu'au mastodonte, nous arriverions à un chiffre que nous n'aurions même pas le temps d'écrire en vivant cent ans, mais en remontant seulement jusqu'à la naissance du Christ. Admettons 3 générations par siècle; jusqu'à la fin du XIX^e siècle on voit que cela fait 57 générations. Cherchons maintenant combien il a fallu d'hommes et de femmes pour vous enfanter.

Vous avez eu un père et une mère :.... 2
 Votre père et votre mère ont été comme vous :..... 4
 Votre grand-père et votre grand-mère aussi, ce qui fait 4 arrière-grands-pères et 4 arrière-grand-mères..... Soit: 8
 Et ainsi de suite.

C'est ce qu'on appelle une progression géométrique dont la raison est 2.

2 : 4 : 8 : 16 : 32 : 64, etc.

Pour avoir le nombre total des enfantements qui ont été nécessaires pour quintessencier votre matière, il faut donc élever 2 à la 57^e puissance, ce qui donne:

139,245.017,489,534,976 enfantements.

Pensez maintenant qu'il y a aujourd'hui sur notre globe à peu près un milliard d'habitants humains et que, d'après M. de Mortillet, l'humanité remonte à 250,000 ans, et vous aurez l'idée grandiose de ce que c'est que l'évolution de la matière, rien que dans notre humanité, sans qu'il vous soit possible, faible que vous êtes aussi bien que nous tous, de concevoir, même avec l'imagination la plus puissante, de concevoir ce qu'ont été jusqu'à nos jours, toutes ces métamorphoses admirables dans tous les règnes de la Nature, depuis les mystérieuses origines de notre globe.

Nous pouvons bien admirer, humbles et religieux, mais nous ne pouvons pas comprendre.

RENÉ CAILLIÉ.

LE PARASITE ET LE PAPILLON

La vie est l'ennemie de l'inaction, et surtout l'inaction est l'ennemie de la vie. Or qu'est-ce que l'action si ce n'est le travail? Que serait le mouvement, que serait l'exercice des facultés, la jouissance de soi-même, sans le travail?

Pour moi l'absence de travail est la négation de la vie. En dehors du labeur, quel qu'il soit, je n'admets que les heures qui sont données à la détente des facultés ou des membres. Or cette détente ne saurait exister sans être motivée, et de fait elle n'existe que dans un seul cas, celui de la fatigue; autrement je ne vois que lassitude partout et toujours, ennui avoué ou non, mais ennui réel.

Sur les ailes d'un radieux papillon s'étalait un nonchalant insecte. On le vit, on s'étonna.

— D'où viens-tu? Et où vas-tu?

— Je vais où me porte son aile, je vais où me pousse la brise, je vais, je vais... où? Hélas! je ne sais.

Je vais à la rose aussi bien qu'à l'œillet. Je vais où me porte son aile, toujours sans savoir où je vais.

Il jouit et je soupire. Il chante et je murmure. Il aspire le parfum des fleurs et je n'ai rien, rien, que l'envie de jouir, rien que le désir, le désir impuissant, hélas! à me sortir de l'indolence.

Il me soutient, il me supporte et semble ma victime. Mais, détrompez-vous, je me fais victime moi-même, car je n'acquies rien. Et que dire? Où me cacher? Quand j'entendrai ces mots: « Montre ton œuvre, raconte tes labours, où sont tes droits à la vie? Qu'as-tu fait de mes présents? »

O papillon! secouez votre aile, renvoyez-moi, ne me supportez pas ainsi. Votre indulgence est coupable, elle me retranche du grand Tout agissant; je suis la mort.

Et, sa prière entendue, le parasite fut obligé de chercher un abri. Il s'en fit un.

Et depuis lors il grandit, grandit toujours sans que rien en lui témoigne de sa grandeur.

Ah! c'est que tout était gardé pour le grand jour. Ah! c'est que la réponse pouvait être bonne.

Ame! C'est ainsi qu'il faut agir.

Homme! C'est ainsi qu'il faut pouvoir répondre.

UN INVISIBLE.

ÉTHÉRIALISATION D'ESPRITS

Le numéro de *Mind and Matter*, du 4 novembre, contient la relation d'une séance d'éthérialisation d'esprits visibles en pleine lumière du gaz. Cette séance a été donnée à Chicago, par les médiums Edwin Keene et Nelson Davignon. M. Keene chanta en s'accompagnant au piano une ballade intitulée: *Mère, reste au ciel*.

Après une heure d'attente, on vit, au milieu de la pièce, un feu argenté d'une grande douceur. Il paraissait parfois comme de la neige qui tombe, et la curiosité de l'assistance était très excitée. Le guide, par M. Keene, recommanda de faire silence, et presque immédiatement le feu lumineux se transforma en un être esprit de femme que l'auteur de cette relation — qui n'est pas spirite — reconnut pour être celui de sa fille, se tenant debout à un endroit où la lumière était si intense que ses beaux yeux ne pouvaient en supporter l'éclat. L'esprit était si éthérien que l'on pouvait voir au travers de son corps fluide le piano placé de l'autre côté du salon. Tous les spectateurs furent invités à examiner de près cette apparition. Quand la mère, s'en étant approchée, essaya d'embrasser sa fille bien-aimée, celle-ci sembla s'évaporer dans l'air. Huit autres figures d'esprits se montrèrent successivement, voltigeant tout autour de la pièce. A un moment, il y en eut quatre qui furent vues chacune à côté d'un de ses amis présents.

La réunion était composée de docteurs, d'avocats, de philosophes, de littérateurs, la plupart sceptiques, et d'une dame, se déclarant fervente méthodiste et ferme croyante de la religion chrétienne. Sans être spirite, elle a cru de son devoir de publier aux yeux de tous, que nos aimés disparus peuvent nous visiter en ce monde et nous apporter des consolations.

Les plus sceptiques parmi les assistants disaient après cette séance: « C'est vraiment merveilleux, et la plus réelle manifestation que nous puissions attester. »

Ces manifestations se sont présentées sous les plus strictes conditions d'épreuve, MM. Keene et Davignon ayant prié ceux qui en étaient témoins d'examiner les tapis, le plancher et les meubles afin de s'assurer qu'il n'y avait ni trappe, ni aucun préparatif autour d'eux.

MATHAREL.

LE SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

Toutes les personnes ayant essayé sous forme de jeu ou par amour de l'étude de faire parler une table, en ont gardé une impression particulière. Le négateur de parti pris a dit :

« Voilà une chose étrange qui ne prouve rien, mais elle m'amuse ; » l'homme réfléchi a dit au contraire : « Voilà le secret dévoilé d'une nouvelle loi naturelle existante, et la preuve que des conversations se peuvent établir entre des êtres visibles appelés *vivants*, et des êtres invisibles appelés *morts*. Le fait est digne d'observation. » Et ce fait est pour tous les deux si plein d'intérêt, quoique à un point de vue différent, qu'ensemble on les voit se placer autour du vulgaire et inerte guéridon, leurs mains posées à plat, sans effort, pour en obtenir cette merveille de coups frappés à l'intérieur du bois, de balancements, de bruits et de mouvements variés, et même l'enlèvement du meuble au-dessus du parquet. En sa grande raison, le matérialiste absolu loue la matière qui produit ces phénomènes étranges, et, dans son cœur, le spiritualiste admire et bénit Dieu qui donne ainsi à l'homme une preuve de la survivance de son être au-delà de la tombe.

La table parlante a vu autour d'elle non seulement des personnes sérieuses, mais aussi des énergumènes exaltés, des vantards, des fous et des niais. Tout phénomène a eu ses exploiters et ses charlatans. Mais, comme après examen le spiritisme est indéniable, puisque les esprits interviennent dans les affaires des hommes, les énergumènes et les vantards se sont repliés dans leur défaite, les fous se sont guéris, et les niais se sont éclairés et fortifiés par l'étude et l'observation. Les plus simples ne se laisseraient point duper aujourd'hui par des charlatans. Ce jeu qui eut une heure d'engouement est maintenant admis moins comme un amusement que comme un moyen sérieux de communication jusque dans les profondeurs de l'Infini. Il n'est pas plus ridicule actuellement de se placer en nombre autour d'une table pour l'interroger en évoquant les esprits, que de poser à un guichet télégraphique pour demander ce qui se passe au bout du monde, ou de tenir contre son oreille le cornet acoustique d'un télé-

phone pour entendre ce que l'on chante à l'Opéra ou entretenir une conversation avec un ami à tout endroit où la communication est établie.

Les esprits ont aussi leurs appareils télégraphiques et téléphoniques, ce sont les médiums. Et c'est en combinant leurs fluides avec ceux des expérimentateurs assistants, les leurs propres et ceux de la nature, qu'ils peuvent faire d'un meuble inerte un instrument transmetteur de leur pensée.

Les médiums sont en plus grand nombre qu'on ne le pense. Il n'est, je crois, pas de famille qui n'en possède un ou plusieurs.

Ce qui prouve la vérité de mon assertion, c'est que partout où l'on a sérieusement essayé l'expérience en question, elle a réussi. Seulement, les connaissances élémentaires d'expérimentation faisant défaut, on n'a pas su généralement se servir de ce mode de communication extra-terrestre, et l'on s'est rebuté devant quelques déceptions, sans songer que par l'étude et la patience seules on lève toute difficulté. De plus, on a craint le ridicule : les rieurs ont eu raison des timides. Mais heureusement, n'est-il pas dit qu'un soldat poltron peut être héroïque dans le combat ? C'est une simple affaire de domination sur soi-même. Allons ! un peu de résistance et de courage ! Qui dit rieur dit naturellement homme léger et superficiel. Devant quelques contorsions faciales, une vérité de haute origine peut-elle échouer ? Timides, ne redoutez plus cette raillerie banale à fleur de peau de quelques frivoles mondains au cœur sec, au cerveau creux. Et si avec le bon sens on ne peut changer un récalcitrant ou mettre un plaisant de son côté, eh bien ! on le met de côté et tout est dit.

L'exercice de la médiumnité tend à prendre de grandes proportions. On semble être de jour en jour moins hostile au progrès spiritualiste et vouloir répondre tant soit peu à l'invitation des esprits. On écoute, sans sourciller, ce que l'on dit des médiums. De là à les rechercher, il n'y a pas loin. Du reste, l'homme ne peut rester éternellement sourd à un appel divin, et il y répond surtout lorsqu'il a bien compris que son intérêt même est en jeu dans la question des alliances

spirituelles. L'être invisible a des clairvoyances qui échappent à nos sens grossiers.

« Si quelques utiles conseils m'étaient donnés ! » se demande l'homme aux prises avec les difficultés de la vie. Alors il évoque tout distraitemment le souvenir d'une mère aimée, d'un ami disparu de la terre. A ce moment un coup résonne et se répercute à l'endroit de la pièce où l'évocatour inconscient se trouve ; il tressaille, c'est l'inconnu !... Quels sont ces mystères ? Que va-t-il arriver ? Un second coup retentit, l'homme troublé se lève, ouvre toutes les portes pour s'assurer qu'il n'y a personne, et revient à sa place en se faisant tout petit dans le grand fauteuil au coin de la cheminée. Mais voilà qu'un craquement se fait entendre dans ce fauteuil même ; celui qui était là, assis silencieux et troublé, se lève, mû comme par un ressort. Il a presque été soulevé de terre. L'invisible est plus fort qu'il ne l'avait supposé. Il a compris soudain que l'esprit tout machinalement appelé tout à l'heure, veut ainsi manifester sa présence, car plus n'est besoin aujourd'hui de sacrifices et d'incantations, pour avoir réponse d'un habitant de l'autre monde. Le signal est instantané. Secoué en tout son être par de nouvelles pensées, transformé en son cœur, il exhale au dehors l'expression de ses sentiments intimes. « C'est donc bien vrai ! dit-il, la mort n'est pas le néant. On ne meurt pas, ou du moins, si l'on quitte amis et famille, on peut encore revenir en esprit au milieu des êtres chers. On peut vivre de leur vie, se complaire en leur souvenir, se réchauffer en leur amour constant, et jouir par une douce fusion des âmes d'un bonheur indicible. » Ses pensées se développent, s'élèvent en l'infini. Il médite, se pose des questions. « Dans la loi de la perfectibilité humaine ascensionnelle, trouverait-on la clef du souverain bonheur ? Et de même que je suis aujourd'hui plus heureux qu'hier, parce qu'une vérité nouvelle a jailli de l'inconnu et s'est rendue perceptible à mon intelligence, l'intensité de mes joies spirituelles sera-t-elle accrue à mesure que mes connaissances psychologiques s'étendront ? »

Dans son for intérieur le nouveau converti entend une voix qui lui répond :

« Frère, ami, de même que tes yeux ne dis-

tinguent point tous les objets matériels que d'autres peuvent distinguer, de même que l'univers n'est point circonscrit au panorama que tu domines, il y a des choses merveilleuses, encore obscures en ton cerveau, et les pénétrations de l'amour réchaufferont graduellement ton cœur à mesure que ton esprit s'enrichira de connaissances et tendra vers l'Infini. Mieux tu pénétreras les secrets de la nature, plus tu adoreras le Créateur et aimeras le monde spirituel qui vit en son amour même, dans l'éternité. »

Quand une phase nouvelle de régénération humaine est marquée au cadran des destinées sociales, Dieu permet que des plus petites causes résultent les plus grands effets. Et il multiplie les causes. Et il donne à tout effet en même temps qu'il le détermine puissamment, des aspects nouveaux capables de bouleverser certaines idées acquises et des principes établis, même à troubler, en apparence, les lois élémentaires de la physique dont nous citerons particulièrement celle de la pesanteur, afin de prouver à l'homme que, même placé au faite de la science académique, il ne sait encore rien en comparaison de ce qui lui reste à apprendre.

Or, c'est journellement à notre époque que des conversions au nouveau spiritualisme s'opèrent, conversions causées par des phénomènes puérils en apparence. Le fait d'un bruit entendu et répercuté au moment où l'on pense à une personne décédée ne serait certes pas suffisant pour attester la vérité de la présence d'un esprit. Mais où ce fait prend une importance capitale, c'est lorsque le son se reproduit à la demande de l'évocatour par une, deux, ou trois sonorités de convention. C'est presque toujours à la suite de coups frappés réitérés chaque jour dans un appartement, que l'incrédule s'interroge sur la valeur du phénomène des tables, et qu'il ne serait pas fâché de trouver un bon médium pouvant lui montrer ou lui faire entendre ce qu'il appelle tout bonnement : « quelque chose. »

Nous sommes invités souvent à exposer ce « quelque chose, » et nous nous faisons un plaisir de donner à qui nous les demande, tous les renseignements utiles pour arriver à l'obtenir soi-même, car le spiritualisme expérimental est plein d'écueils ; ce n'est pas à la lé-

gère qu'il faut s'essayer à l'exercice de la médiumnité.

Comme les aînés doivent à ceux qui veulent les suivre l'appui de leur expérience, nos abonnés sont assurés de recevoir de nous à ce sujet, tous les conseils dont ils pourraient avoir besoin, et nous recommandons à ceux qui n'ont jamais vu pratiquer ces expériences de ne point s'y livrer sans nous consulter ou sans consulter des personnes de leur entourage initiées à ces phénomènes.

Les personnes éloignées de Paris peuvent nous écrire¹. Je prie bien nos nombreux amis — car nos abonnés sont nos amis — qui habitent des pays isolés et sont peu ou mal renseignés sur le nouveau spiritualisme, de ne pas craindre d'entrer en correspondance avec nous, et de nous tenir au courant des résultats obtenus par eux. C'est principalement aux solitaires qu'il faut des avis spéciaux, car ils sont dans les meilleures conditions pour avoir de bonnes communications.

En faisant du journalisme spiritualiste on a pu remarquer par le désintéressement qui nous caractérise que nous ne faisons point un métier, mais que nous remplissons une mission. Cette digression a sa raison d'être, parce qu'elle est la réponse toute naturelle à certaines objections que je pressens et qui sont motivées par le sujet que je traite, le spiritualisme expérimental.

Les livres d'Allan Kardec, de Swedenborg, de Jean Raynaud, etc., sont des bréviaires pour tout partisan du spiritualisme progressif.

Allan Kardec a mis son génie à découvrir, à classer les facultés diverses et à préciser les limites du domaine expérimental. En homme prédestiné, il a trouvé devant lui la légion que Dieu réservait pour lui faciliter l'accomplissement de sa mission. Élu de Dieu et propagateur de la vérité spirite, il peut des hauteurs lumineuses contempler son œuvre et se réjouir de la voir rayonner dans toutes les parties du monde.

L'œuvre d'Allan Kardec est œuvre de rénovation. Avec le progrès des siècles et les transformations des âges, placée dans le sillon lumineux qui va du cœur humain au cœur de la divinité, elle ne pourra jamais être anéantie. La force est dans la vérité.

1. Prière de mettre dans la lettre un timbre-poste pour l'affranchissement de la réponse.

Un éminent spiritualiste, l'un de nos contemporains les plus sympathiques en même temps que penseur puissant, un philosophe, un génie littéraire, Eugène Nus, a fait un livre que tous les abonnés non spirites de la *Lumière* devraient lire. Il est intitulé : *Choses de l'autre monde*. Jamais M^{me} Olympe Audouard n'a mieux employé son talent de conférencière et son charme pénétrant de femme supérieure et de spirite convaincue, qu'à faire valoir les curiosités de ce livre.

Eugène Nus y raconte comment il se fit qu'il essaya de faire parler les tables, comment son intérêt pour ces expériences allait croissant, à mesure qu'il obtenait des résultats de plus en plus marqués.

Des intelligences, parfaitement distinctes de la sienne et de celle des amis qui le secondaient, ont positivement donné des communications surprenantes, surprenantes du moins pour des expérimentateurs novices; car, lorsqu'on a observé quelque temps sérieusement et sincèrement le spiritisme dans ses multiples manifestations, plus rien ne surprend. C'est depuis longtemps l'opinion d'Eugène Nus.

Toute femme d'infiniment d'esprit qu'elle était, M^{me} Émile de Girardin (Delphine Gay) s'intéressait aux phénomènes psychiques et possédait une faculté médianimique dont elle usait généreusement.

Nous ne résistons pas au plaisir de détacher des *Miettes de l'histoire* publiées en 1863, par M. Auguste Vacquerie, les pages saisissantes que l'on va lire et dans lesquelles sont relatées les expériences de typtologie faites avec le gracieux concours de cette aimable Muse, chez Victor Hugo.

MADAME DE GIRARDIN A JERSEY ET LA TABLE PARLANTE

C'était à la fin de l'été de 1853, elle était alors dans la plénitude de sa réputation, et, ce qui vaut mieux, de son talent...

Était-ce sa mort prochaine, qui l'avait tournée vers la vie extra-terrestre? Elle était très préoccupée des tables parlantes. Son premier mot fut si j'y croyais. Elle y croyait fermement, quant à elle, et passait ses soirées à évoquer les morts. Sa préoccupation se reflétait, à son insu, jusque dans son travail: le sujet de *la Joie fait peur*, n'est-ce pas un mort qui revient? Elle voulait absolument qu'on crût avec elle, et, le jour même de son arrivée, on eut de la peine à lui faire attendre la fin du dîner, elle se leva dès le dessert et entraîna un des

convives dans le *parlour* où ils tourmentèrent une table qui resta muette. Elle rejeta la faute sur la table dont la forme carrée contrariait le fluide. Le lendemain, elle alla acheter elle-même, dans un magasin de jouets d'enfants, une petite table ronde à un seul pied terminé par trois griffes, qu'elle mit sur la grande et qui ne s'anima pas plus que la grande. Elle ne se découragea pas, et dit que les esprits n'étaient pas des chevaux de fiacre qui attendaient patiemment le bourgeois, mais des êtres libres et volontaires qui ne venaient qu'à leur heure. Le lendemain, même expérience et même silence. Elle s'obstina, la table s'entêta. Elle avait une telle ardeur de propagande qu'un jour, dînant chez des Jersiais, elle leur fit interroger un guéridon, qui prouva son intelligence en ne répondant pas à des Jersiais. Ces insuccès répétés ne l'ébranlèrent pas; elle resta calme, confiante, souriante, indulgente à l'incrédulité; l'avant-veille de son départ, elle nous pria de lui accorder, pour son adieu, une dernière tentative...

M^{me} de Girardin et un des assistants, celui qui voulut, mirent leurs mains sur la petite table. Pendant un quart d'heure, rien mais nous avions promis d'être patients; cinq minutes après on entendit un léger craquement du bois; ce pouvait être l'effet d'une pression involontaire des mains fatiguées; mais bientôt ce craquement se répéta, et puis ce fut une sorte de tressaillement électrique, puis une agitation fébrile. Tout à coup une des griffes se souleva. M^{me} de Girardin dit: — Y a-t-il quelqu'un? S'il y a quelqu'un et qu'il veuille nous parler, qu'il frappe un coup. La griffe retomba avec un bruit sec. — Il y a quelqu'un! s'écria M^{me} de Girardin; faites vos questions.

On fit des questions, et la table répondit. La réponse était brève, un ou deux mots au plus, hésitante, incertaine, quelquefois inintelligible. Était-ce nous qui ne la comprenions pas? Le mode de traduction des réponses prêtait à l'erreur; voici comment on procédait: on nommait une lettre de l'alphabet, *a, b, c*, etc., à chaque coup de pied de la table; quand la table s'arrêtait, on marquait la dernière lettre nommée. Mais souvent la table ne s'arrêtait pas nettement sur une lettre; on se trompait, on notait la précédente ou la suivante, l'inexpérience s'en mêlant, et M^{me} de Girardin intervenant le moins possible pour que le résultat fût moins suspect, tout s'embrouillait. A Paris, M^{me} de Girardin employait, nous avait-elle dit, un procédé plus sûr et plus expéditif; elle avait fait faire exprès une table avec un alphabet à cadran et une aiguille qui désignait elle-même la lettre. — Malgré l'imperfection du moyen, la table, parmi des réponses troubles, en fit qui me frappèrent.

Je n'avais encore été que témoin; il fallut être acteur à mon tour; j'étais si peu convaincu, que je traitai le miracle comme un âne savant à qui l'on fait

deviner « la fille la plus sage de la société. » Je dis à la table: Devine le mot que je pense. Pour surveiller la réponse de plus près, je me mis à la table moi-même avec M^{me} de Girardin. La table dit un mot; c'était le mien. Ma coriacité n'en fut pas entamée. Je me dis que le hasard avait pu souffler le mot à M^{me} de Girardin, et M^{me} de Girardin le souffler à la table... J'avais très bien pu, au passage des lettres du mot, avoir, malgré moi, dans les yeux ou dans les doigts un tressaillement qui les avait dénoncées. Je recommençai l'épreuve; mais, pour être certain de ne trahir le passage des lettres ni par une pression machinale ni par un regard involontaire, je quittai la table et je lui demandai, non le mot que je pensais, mais sa traduction. La table dit: « Tu veux dire *souffrance*. » Je pensais *amour*.

Je ne fus pas encore persuadé. En supposant qu'on aidât la table, la souffrance est tellement le foud de tout, que la traduction pouvait s'appliquer à n'importe quel mot que j'aurais pensé. *Souffrance* aurait traduit *grandeur, maternité, poésie, patriotisme*, etc., aussi bien qu'*amour*. Je pouvais encore être dupe, — à la seule condition que M^{me} de Girardin, si sérieuse, si généreuse, si amie, mourante, eût passé la mer pour mystifier.

Bien des impossibles étaient croyables avant celui-là; mais j'étais déterminé à douter jusqu'à l'injure. D'autres interrogèrent la table et lui firent deviner leur pensée ou des incidents connus d'eux seuls; soudain elle sembla s'impatienter de ces questions puériles; elle refusa de répondre, et cependant elle continua de s'agiter comme si elle avait quelque chose à dire. Son mouvement devint brusque et volontaire comme un ordre. — Est-ce toujours le même esprit qui est là? demanda M^{me} de Girardin. La table frappa deux coups, ce qui, dans le langage convenu, signifiait non. — Qui es-tu, toi? La table répondit le nom d'une morte, vivante dans tous ceux qui étaient là.

Ici, la défiance renonçait: personne n'aurait eu le cœur ni le front de se faire devant nous un treteau de cette tombe. Une mystification était déjà bien difficile à admettre, mais une infamie! Le soupçon se serait méprise lui-même. Le frère questionna la sœur qui sortait de la mort pour consoler l'exil; la mère pleurerait, une inexprimable émotion étreignait toutes les poitrines; je sentais distinctement la présence de celle qu'avait arrachée le dur coup de vent¹. Où était-elle? Nous aimait-elle toujours? Était-elle heureuse? Elle répondait à toutes les questions, ou répondait qu'il lui était interdit de répondre. La nuit s'écoulait, et nous restions là, l'âme clouée sur l'invisible appari-

1. Le narrateur fait ici allusion à l'affreux accident arrivé en 1843, à Villequier, où M^{me} Charles Vacquerie, fille de Victor Hugo, périt avec son mari, dans une promenade en mer.

(Note de la Rédaction.)

tion. Enfin, elle nous dit: Adieu! et la table ne bougea plus.

Le jour se levait, je montai dans ma chambre et, avant de me coucher, j'écrivis ce qui venait de se passer, comme si ces choses-là pouvaient être oubliées! — Le lendemain, M^{me} de Girardin n'eut plus besoin de me solliciter, c'est moi qui l'entraînai vers la table. La nuit encore y passa. M^{me} de Girardin partait au jour, je l'accompagnai au bateau, et, lorsqu'on lâcha les amarres, elle me cria: Au revoir! Je ne l'ai pas revue. Mais je la reverrai.

Elle revint en France faire son reste de vie terrestre. Depuis quelques années, son salon était bien différent de ce qu'il avait été. Ses vrais amis n'étaient plus là, les uns étaient hors de France, comme Victor Hugo; les autres plus loin, comme Balzac; les autres plus loin, comme Lamartine... Elle remplaçait mieux les absents en restant seule, avec un ou deux amis et sa table. Les morts accouraient à son évocation; elle avait ainsi des soirées qui valaient bien ses meilleures d'autrefois, et où les génies étaient suppléés par les esprits. Ses invités de maintenant étaient Sedaine, M^{me} de Sévigne, Sapho, Molière, Shakespeare. C'est parmi eux qu'elle est morte. Elle est partie sans résistance et sans tristesse; cette vie de la mort lui avait enlevé toute inquiétude. Chose touchante, que, pour adoucir à cette noble femme le rude passage, ces grands morts soient venus la chercher!

Le départ de M^{me} de Girardin ne ralentit pas mon élan vers les tables. Je me précipitai éperdument dans cette grande curiosité de la mort entr'ouverte.

Je n'attendais plus le soir; dès midi, je commençais, et je ne finissais que le matin; je m'interrompais tout au plus pour dîner. Personnellement, je n'avais aucune action sur la table, et je ne la touchais pas, mais je l'interrogeais. Le mode de communication était toujours le même; je m'y étais fait. M^{me} de Girardin m'envoya de Paris deux tables: une petite dont un pied était un crayon qui devait écrire et dessiner; elle fut essayée une ou deux fois, dessina médiocrement et écrivit mal; l'autre était plus grande; c'était cette table à cadran d'alphabet dont une aiguille marquait les lettres; elle fut rejetée également après un essai qui n'avait pas réussi, et je m'en tins définitivement au procédé primitif, lequel, simplifié par l'habitude et par quelques abréviations convenues, eut bientôt toute la rapidité désirable. Je causais couramment avec la table; le bruit de la mer se mêlait à ces dialogues, dont le mystère s'augmentait de l'hiver, de la nuit, de la tempête, de l'isolement. Ce n'était plus des mots que répondait la table, mais des phrases et des pages. Elle était, le plus souvent, grave et magistrale, mais, par moments, spirituelle, et même comique. Elle avait des accès de colère; je me suis fait insulter plus d'une fois pour lui avoir parlé avec irré-

vérence, et j'avoue que je n'étais pas très tranquille avant d'avoir obtenu mon pardon. Elle avait des exigences; elle choisissait son interlocuteur, elle voulait être interrogée en vers, et on lui obéissait, et alors elle répondait elle-même en vers. Toutes ces conversations ont été recueillies, non plus au sortir de la séance, mais sur place et sous la dictée de la table; elles seront publiées un jour et proposeront un problème impérieux à toutes les intelligences avides de vérités nouvelles.

Si l'on me demandait ma solution, j'hésiterais. Je n'aurais pas hésité à Jersey, j'aurais affirmé la présence des esprits. Ce n'est pas le regard de Paris qui me retient; je sais tout le respect qu'on doit à l'opinion du Paris actuel, de ce Paris si sensé, si pratique et si positif, qui ne croit, lui, qu'au maillot des danseuses et au carnet des agents de change. Mais son haussement d'épaules ne me ferait pas baisser la voix. Je suis même heureux d'avoir à lui dire que, quant à l'existence de ce qu'on appelle les esprits, je n'en doute pas; je n'ai jamais eu cette fatuité de race qui décrète que l'échelle des êtres s'arrête à l'homme, je suis persuadé que nous avons au moins autant d'échelons sur le front que sous les pieds, et je crois aussi fermement aux esprits qu'aux ongles.

Leur existence admise, leur intervention n'est plus qu'un détail; pourquoi ne pourraient-ils pas communiquer avec l'homme par un moyen quelconque, et pourquoi ce moyen ne serait-il pas une table? Des êtres immatériels ne peuvent faire mouvoir la matière. Mais qui vous dit que ce soient des êtres immatériels? Ils peuvent avoir un corps aussi, plus subtil que le nôtre et insaisissable à notre regard comme la lumière l'est à notre toucher. Il est vraisemblable qu'entre l'état humain et l'état immatériel, s'il existe, il y a des transitions. Le mort succède au vivant comme l'homme à l'animal. L'animal est un homme avec moins d'âme, l'homme est un animal en équilibre, le mort est un homme avec moins de matière, mais il lui en reste. Je n'ai donc pas d'objection raisonnées contre la réalité du phénomène des tables.

On le voit par cette relation, qui date de vingt ans et qui a trait à des faits arrivés sous ses yeux dix années auparavant, M. Auguste Vacquerie a déclaré au Paris sceptique, qu'il ne doutait pas de l'existence des esprits et de leur intervention. Nous espérons qu'il tiendra sa promesse de publier un jour toutes ces conversations recueillies sur place et sous la dictée de la table et qui « proposeront un problème impérieux à toutes les intelligences avides de vérités nouvelles. »

LUCIE GRANGE.

FRA POPOLI

HISTOIRE EXTRAORDINAIRE

(Suite)

— L'avenir, mon père, oh ! l'avenir !... Ce mot est trop vaste pour mon entendement. L'avenir est trop livré aux forces agissantes de volontés hostiles et contradictoires pour que j'y puisse lire sans erreur.

Mais, des faits présents on peut augurer des faits à venir. Ceux-ci restent subordonnés toutefois à l'emploi que chaque individu peut faire de son libre arbitre. Je pourrais donc révéler la tendance qui conduit vers le salut ou celle qui dirige droit à l'abîme. Ainsi, le fils d'Abdala a été traître à son pays et à sa famille ; Manchus, qui est le même esprit réincarné, sera encore porté à la trahison, et, fatalement, fera succomber le parti qu'il représente. Ou bien, par un effort surhumain sur lui-même, il vaincra sa propre nature et sauvera soudain à un moment donné une situation, dont la perte avait été préméditée.

Comme sa perfidie dérive d'une faiblesse de caractère encore plus que d'un manque d'honneur, Manchus aura des indécisions néfastes qui permettront à l'ennemi de prendre pied sur le sol qu'il doit défendre ; et, quand d'un bond audacieux, suite d'un retour sur lui-même, il voudra empêcher le mal produit par sa faute, il ne sera plus temps de le réparer. Le flot aura débordé et tout sera perdu : la fatalité n'est pas dans l'événement en lui-même, elle est dans l'individu qui est chargé de lui imprimer le mouvement.

Il y a beaucoup à parier que la voix de l'ambition coupable, soit plus impérieuse et dominante que la voix du devoir et de l'honneur dans un chef qui manque de volonté, lorsque les passions amollissantes l'obsèdent. Et Manchus a soif des plaisirs.

Un autre motif de perte, c'est celui-ci : Manchus n'est point de notre nationalité. Quoi qu'il en dise, un homme ne peut être dévoué autant à un pays étranger qu'à celui qui l'a vu naître ; s'il le croit, il se fait à lui-même une illusion momentanée. Père, il y a cette différence entre Manchus et Carstud, que Manchus a quitté

sa patrie pour venir rechercher par un coup d'intrigue audacieuse les honneurs que son pays lui a refusés, tandis que Carstud avait quitté le sien pour aller au loin découvrir les moyens de lui apporter une civilisation plus parfaite. L'un s'est déplacé par lâche faiblesse après s'être livré chez lui à une série d'opérations malheureuses qui lui enlevaient l'estime, l'autre s'est enfui pour cacher une douleur profonde et s'en faire le premier élément pour une étude de rénovation humaine et sociale.

Malgré la différence de nos vues et de nos penchants, nous n'en sommes pas moins tous ensemble rivés à l'immense chaîne de la solidarité. Nous subissons fatalement les conséquences des fautes de nos frères, et nos frères coupables ne peuvent revenir à de bons sentiments que par les efforts réunis des frères qui pratiquent le dévouement et l'abnégation. Il ne faut point d'indifférence. La bonté indifférente deviendrait elle-même une espèce de lâcheté... Je vois plutôt le péril que le salut dans notre grande cause de la liberté. Mais je vois aussi...

Une somnolence accentuée engourdissait le corps d'Angélia. Elle s'était arrêtée soudain de parler et semblait se causer intérieurement ou entendre des conversations d'invisibles. Un sourire faible et bon avait entr'ouvert ses lèvres. Puis, passant par quelques contractions imperceptibles, et se raidissant dans une pose triomphale, elle s'écria d'un ton déterminé : « J'irai. »

L'esprit d'Angélia envahi par une pensée unique, le salut de sa patrie, parut dépossédé de son corps pendant les quelques jours qui suivirent celui de ce commencement de révélation. Carstud voulant en connaître la suite, se disposa à interroger la jeune fille. Elle s'endormit.

« Enfant, te souviens-tu, demanda le père, de ce que ton esprit a vu il y a quelques jours.

— Je me souviens, » répondit-elle.

Mais comme si cette question était indiscreète, elle en parut contrariée.

— Angélia, tu as dit : « J'irai. »

— Oui, prononça-t-elle faiblement, en retombant dans une sorte de rêverie.

— Où es-tu allée, ma fille ? Souviens-t'en, insista Carstud en lui posant l'index sur le front. Que désirais-tu entreprendre ? Peux-tu faire ce que tu as dit ?

Après un court instant de silence, Angélie, semblant s'appuyer sur un bras invisible, se leva. Elle parla d'abondance, d'abord simplement, puis progressivement elle s'anima comme une Sibylle sur le trépied :

— Des voix aimées se sont fait entendre, elles me parlent encore. Mon âme avec des âmes tutélaires voyage dans les espaces infinis. Tout ce qui se passe sur ce coin de terre, je le vois ; tout ce qui s'y fait, je le sais. J'appartiens à une légion sacrée qui entoure de sollicitude le cher pays que nous défendons. Je me suis détachée de cette phalange d'esprits, j'ai revêtu un corps pour remplir ici une mission, pour sauver en même temps ceux que j'aime. Si Manchus manquait à son devoir, ma voix se répercuterait comme le son d'un écho et le frapperait en ses entrailles comme une peur, un remords. Car mon pouvoir est grand sur Manchus, je suis reliée à lui par les ondes fluidiques les plus vibrantes, les affinités les plus intimes. En vertu d'une loi naturelle, puissante, irrésistible, nous devons fatalement nous rencontrer, et si nous ne pouvons nous fondre en une commune sympathie, et si nous nous bravons pour le maintien de nos idées différentes, nous serons broyés l'un par l'autre. Lui m'aura brisée en mon âme, moi je l'aurai frappé en son corps ; car, pour un traître, la patrie ne doit pas succomber.

... Mais Dieu ne permettra pas que j'aie à accomplir un devoir de justice aussi rigoureux !... Nous triompherons par notre foi et Manchus deviendra fort de notre force. Nous retrouverons notre fils, notre frère, l'ami dont je veux purifier le cœur... S'il était sourd aux voix qui l'invitent au bien, hélas ! qu'advierait-il de lui ? Dieu le plongerait dans le creuset de la souffrance, ses existences d'épreuves seraient sans fin. Tout homme doit vaincre la perversité et se régénérer par ses propres efforts. Dans toute conscience est écrite la loi du progrès, entre les mains de l'être sont les moyens de salut. Malheur à l'homme qui ne veut pas lire en

lui-même. Malheur à celui qui en se perdant perd un peuple ! malheur ! ! malheur ! ! !

VII

Les silencieux veillaient toujours. Avec leur prudence accoutumée ils accomplissaient les ordres rigoureux et augmentaient de plus en plus le nombre des serviteurs de la bonne cause. De leur côté, les créatures de Manchus conspiraient. Lequel allait triompher ? Le perfide Manchus ou l'initié Carstud ? Le mal ou le bien ? Nul ne pouvait le savoir, même dans le monde des invisibles emplissant l'espace, puisqu'il n'y a pas de fatalité absolue dans les événements d'un pays, et que tout s'acquiert par la lutte ici-bas.

Pour Carstud, les révélations se continuaient.

Morise était là assise devant son père adoptif, les yeux ouverts et tout à fait consciente, elle se livrait à l'exercice de la vue à distance ou seconde vue.

— Père, dit-elle, je vois sur une feuille blanche des paroles écrites en rouge comme du sang. C'est un signal cette couleur !

Carstud posa une main sur son front pour lui faciliter la vision, et l'interrogea :

— Que lis-tu sur ce papier, mon enfant ? Vois-le bien.

Morise regarda le message secret, poussa un profond soupir et lut ces paroles :

« Manchus, courage ! tout est prêt ! ! ! »

— N'y a-t-il que cela, Morise ?

— Il n'y a que cela.

— La signature ?

— C'est un dessin, un serpent entourant un disque de feu et jetant son dard. Au-dessus du disque une aigrette blanche, et sur l'aigrette trois roses, d'où s'échappent trois scarabées.

— Que signifie ce signe ? Tu dois le savoir, cherche bien, Morise.

— Ces choses ainsi représentées ont une signification burlesque. Je ne peux pas même les comprendre, on dirait qu'elles ont été ainsi assemblées par dérision des sciences cabalistiques. Je lis ces deux mots comme interprétation : « Une absurdité. » Ces emblèmes sont grotesques. Ils ont été révélés en rêve à Manchus par un génie malfaisant qui lui en a montré le dessin. Manchus s'est laissé duper par ce mauvais esprit, il a cru en lui, il a fait frapper de ce

dessin une médaille qu'il porte comme un talisman. Il a résolu de se servir de cette médaille comme d'un cachet pour donner l'authenticité à ses actes.

— Il est vrai, reprit Carstud, que l'homme s'égaré dans son jugement et que la superstition le rend ridicule. Manchus a donné à ce dessin une interprétation bizarre, fantasque, précisément parce qu'il manque de force et d'énergie pour travailler à approfondir les choses sérieuses. On lui eût dit de porter en plastron une feuille de papier pliée en quatre pour réussir en ses mauvais desseins qu'il l'eût fait. Il est naïvement superstitieux.

Mais, cherche, enfant aimée, quelle peut être la signification positive de ce signe, dépouillé de ses grotesques symboles.

— Voici la vraie signification de tout ceci, dit Morise en s'animant : Ce cachet est connu des principaux conspirateurs de Manchus. Sur ce talisman des esprits de ténèbres, ils ont juré de détruire ce qui existe pour édifier le pouvoir personnel... Les cachots sont ouverts !... les supplices sont préparés... les bourreaux attendent des ordres... mon père ! ah !...

En poussant cette exclamation aiguë, la voyante s'était précipitée sur Carstud et semblait vouloir le soustraire à un immense péril.

— N'aie point de crainte, chère enfant, répliqua-t-il avec douceur, mon heure n'est pas venue, je ne puis succomber ; je n'ai pas accompli ma tâche !...

VIII

Un bruit formidable comme l'éroulement de plusieurs maisons ensemble étouffa les dernières paroles de Carstud.

Vive comme une flèche, Morise s'était élancée à une fenêtre afin de se rendre compte du danger.

Le feu entourait le palais de tous les côtés.

— Angélie ! Angélie ! appelèrent ensemble Carstud et Morise.

Angélie était loin ; mais on ne savait où.

Carstud leva les bras au ciel, Morise se jeta à genoux.

Soudain un être leur apparut. Il était debout, immobile, silencieux. Les lueurs de l'incendie se mêlant dans leur chambre à des éclats sur-

naturels, donnaient aux trois personnages une apparence fantastique.

L'inconnu, semblable à un ange d'une taille majestueuse, plongeait son regard doux et fier dans les yeux de l'homme et de l'enfant. Une influence magnétique sortant de sa personne, les immobilisait dans une sorte d'extase. Sa physionomie surhumaine brillait d'un pur reflet. L'auréole de l'élu entourait son vaste front de chaque côté duquel retombaient en ondes lumineuses de longs cheveux d'un blond cendré.

La sérénité qu'il épandait autour de lui contrastait avec les agitations tumultueuses du dehors, car des cris, des appels, des plaintes emplissaient l'air, en même temps que les craquements sinistres de la destruction dans le pétilllement de l'incendie et ses effondrements horribles.

Carstud s'inclina.

Morise avait peur.

L'inconnu parla enfin d'une voix vibrante, harmonieuse, avec une expression chaleureuse et douce :

Il s'adressa à Morise :

« — La bonté a versé son huile d'or dans ton
« âme, Morise. Une conscience pure, un cœur
« droit ne connaissent point la crainte. Enfant,
« courage ! Voici l'heure du vrai combat,
« écoute :

« La planète que tu habites est vouée à
« la transformation par un progrès lent mais
« constant. Toi, légionnaire incarnée de l'ar-
« mée militante occupant les espaces, et aidant
« à l'amélioration du globe, suis les inspirations
« de ton cœur, car ton cœur parle un langage
« mystérieux avec tes nombreux amis invisibles.

« Traverse, s'il le faut, l'eau ou le feu ; tu ne
« périras pas, car nous te soutiendrons et te
« préserverons des dangers ; va sans crainte, ton
« faible corps est revêtu d'une cuirasse plus
« solide que la cuirasse des plus robustes guer-
« riers. Marche indomptable sous notre protec-
« tion, sous notre vaillante garde. Morise ! Ma
« sœur ! sœur des âmes d'élite, des esprits cou-
« rageux qui ont mérité de recevoir les ordres
« directs de Dieu, montre-toi ; et, partout où tu
« seras, la sécurité t'environnera et la confiance
« naîtra de ta présence. Le meilleur talisman,
« c'est une bonne conscience, un bon cœur. »

Humble et confuse la jeune fille baissait la tête. L'inconnu reprit :

« — Morise, soutiens ton père et appuie-toi sur lui. Vous ne pouvez être forts dans le monde que par la bonne harmonie entre les sexes. Qu'il soit un père, qu'il soit un frère, qu'il soit un ami ; un homme est pour une femme et la femme est pour l'homme réciproquement un soutien indispensable, un objet d'émulation, un conseiller utile. Il y a des mariages d'âmes nécessaires au bien de l'humanité. Sans ces unions mystérieuses et savamment entendues par la sagesse divine, il n'y a point de bonheur pour l'individu, et point de paix pour la société. Marchez ensemble toujours !... »

Ne doutant plus à ces sages paroles qu'ils avaient devant eux un être spirituel vraiment supérieur, Carstud et Morise s'inclinèrent religieusement, voulurent lui baiser les mains. Ils n'avaient pas pris garde que cette forme, enveloppée dans une ample draperie fluide n'avait de bien caractérisés et bien visibles que la tête et le haut du corps.

Pourtant ému des respectueux et affectueux sentiments qui inspiraient les deux personnes, l'inconnu par un effort de volonté se dépouilla de son enveloppe nuageuse et leur apparut soudain splendide de forme, éblouissant de beauté, dans un costume séraphique et guerrier tout à la fois.

Le cou était libre et dégagé. Une courte tunique en filigrane d'or et d'argent mêlés, s'agrafait sur chaque épaule par deux rosaces étoilées, chatoyantes comme des diamants. Une large ceinture bleue bordée de rouge serrait sa taille élégante et souple. Cette ceinture se fermait, de côté, par trois clefs symboliques en bronze. Sur le devant de la poitrine brillait un large plastron au milieu duquel scintillaient des turquoises et des rubis disposés en forme de croissant et tout autour des pierres précieuses arrangées diversement pour former des mots inconnus ou figurer des emblèmes.

Les bras étaient nus, mais le bras gauche était orné de trois bracelets : un placé près de l'épaule, le second au-dessus du coude et l'autre vers le milieu de l'avant-bras, un peu près du poignet.

Ces bracelets étaient d'un métal inconnu plus brillant et plus éclatant que l'or, travaillés avec

un art infini et fouillés d'une façon artistique idéale.

Des anneaux ornaient la jambe droite mais ils étaient reliés entre eux par une chaînette plate, légère, enroulée comme un lacet de soie. La tunique courte laissait voir le premier anneau au-dessus du genou, et cette tunique était si souple malgré ses mailles de métal, que son tissu ne paraissait pas peser plus sur ce corps séraphique qu'une enveloppe de gaze. Le corps, gracieusement drapé dans cet habillement presque aussi impalpable que lui-même, montrait ou laissait deviner ses formes irréprochables, ravissantes de beauté.

Dans son éclat et sa splendeur, il tendit ses deux mains à ses deux amis et dans une seule étreinte le ciel et la terre s'unirent.

(A suivre).

CHANT DU BARDE

M. Grangeneuve vient de faire représenter à l'Odéon *Andra*, drame patriotique de l'époque gauoise. On sait que nos pères étaient réincarnationnistes et M. Grangeneuve a très bien rendu cette croyance dans le chant du Barde sur le cadavre du Brenn Celtil. C'est à ce titre que nous le donnons ici :

Il ne meurt pas, celui qui tombe
Pour la Gaule et la liberté !
Sur le piédestal de sa tombe
Grandit son immortalité ;
Sur la terre en hymnes de gloire
Les Bardes portent sa mémoire
A travers la suite des temps ;
Et, dans le ciel, les dieux en fête
Pour y recevoir leur conquête
Ouvrent leurs temples éclatants !

En combattant pour la patrie,
Tomber, non, ce n'est pas mourir !
C'est naître à l'immortelle vie ;
Ce n'est pas tomber, c'est bondir ;
D'un seul vol les âmes des braves,
Libres des terrestres entraves,
Montent au cercle du bonheur,
Au monde de pure lumière
Où, loin de l'humaine poussière,
N'entrent le mal ni la douleur !

Et, ravis aux célestes sphères,
Ces héros ne nous quittent pas ;
Ils veillent toujours sur leurs frères
Qui luttent encore ici-bas ;
Pour la patrie ils peuvent même
Dans les jours de péril suprême
Renaitre, et sous de nouveaux corps
Leurs grandes âmes asservies
Meurent en de nouvelles vies
Pour vivre en de nouvelles morts !

VOIX DE L'HUMANITÉ

Qu'est-ce que mourir si ce n'est vivre toujours? Qu'est-ce que la terre? Un berceau et un tombeau. Mais, de même que le berceau a ses origines, le tombeau a ses rayonnements; c'est la porte qui se ferme sur tout ce qui est terrestre, mais qui s'ouvre sur les splendeurs divines, sur les merveilleuses symphonies de l'infini, sur les vraies sphères de la vie. Vivons du visible, messieurs les savants, mais vivons aussi de l'invisible. La science fera encore des trouvailles terrestres, mais elle aura toujours tort et finira par se trouver bornée, par n'entrevoir plus rien, si l'idéal ne la domine pas en la poussant à s'occuper de Dieu.

VICTOR HUGO.

AU PALAIS DE L'INDUSTRIE

(TROISIÈME ARTICLE)

A l'invention de l'imprimerie, le livre, moins rare, devint moins cher, et il semble qu'il aurait dû, pour se répandre plus facilement, se débarrasser de ces coûteux ornements, impossibles à reproduire en grand nombre autrement que par un patient et obstiné travail.

Mais, s'il est une vérité qu'il faut que le public, même le plus indifférent en apparence, sache bien, c'est celle-ci : L'art est le plus sûr véhicule, aussi bien pour la pensée écrite que pour la matière manufacturée, quand elles doivent pénétrer sur le marché universel. C'est cette vérité reconnue qui conservera à la France la supériorité, que ses voisins lui disputent en ce moment.

Instinctivement donc pour le plus grand nombre et sciemment pour les artistes, la tradition de la majuscule ornée persiste. Les imprimeurs réservent en tête et même dans le milieu des chapitres, des cantons ou espaces blancs, où l'enlumineur dessinera ses lettres et les revêtira du riche habillement des couleurs. Cette persistance à orner le livre à la pointe du pinceau dura quelque temps. Mais il est facile de comprendre qu'il y avait là comme un manque d'harmonie qui devait choquer tôt ou tard les gens de goût d'alors et ces ouvriers choisis dont le bonheur et le métier étaient d'appliquer les traditions de l'art oriental qu'ils rencontraient le plus souvent dans ces belles étoffes arabes, bysantines ou vénitiennes, arrivées en France à la suite des retours de croisades et d'expéditions à l'étranger.

Étoffes merveilleuses, pouvons-nous dire en passant, où comme dans les étoffes japonaises — et dans celles-ci à un plus haut degré encore — se lisent les lois pour ainsi dire mathématiques de l'harmonie des couleurs.

Ces belles traditions furent difficiles à conserver, et cet art d'orne les livres, cet art, qui, par une pente naturelle de l'esprit, met avec tant d'à-propos et de convenance les chefs-d'œuvre de la pensée, dans ce vêtement d'or, de vermillon et d'azur que lui font les chefs-d'œuvre du décor, cet art dut se modifier.

Il dut se résigner à se passer des ressources de la

couleur. Il y eut bien encore quelques rouges. — de là le mot *rubrique*, le rouge est une couleur têtue, parce qu'éclatante — qui s'obstinèrent, et qui donnèrent quelque vivacité au texte; mais il arriva vite un moment où la substance de l'ornementation ne fut plus que dans l'opposition du blanc et du noir.

C'est alors que parurent dans les livres ces arabesques gothiques encore, noires sur blanc, blanches sur noir, qui forment des séries entières dans les salles du haut de l'exposition du papier. — Puis la renaissance vint, et, lors de ce retour à l'art antique, les dessinateurs typographiques trouvèrent ces enroulements et ces rinceaux, ressouvenir des temples païens et des arcs de triomphe de l'ancienne Rome, et durent les interpréter et les exprimer avec de simples traits massés d'ombre, et des hachures non croisées; ce qui est le faire par excellence de la gravure sur bois, contrairement aux agissements de la gravure sur acier et de l'eau-forte.

Plus tard, la gravure sur bois a croisé ses hachures, mais elle n'est plus alors de la *gravure en bois*, son vrai nom, mais la préparation préliminaire, aussi importante que l'on voudra, d'un cliché métallique. La gravure en bois typographique n'a donc qu'un modelé très simple, et, à l'origine, ce dut être une gêne pour ceux des dessinateurs peintres d'ornements manuscrits, dont la qualité principale était la finesse et la patience à faire tourner à petits coups la rondeur des tiges de leurs arabesques et les retroussis de leurs feuillages dentelés.

Mais les exigences de la typographie rendirent les artistes de tempérament plus robuste, ingénieux et inventifs, et leur firent trouver les façons à donner à ces spécimens nouveaux d'art décoratif. — les quels moins brillants, que les enluminures peintes n'en conservent pas moins, sous leur aspect de grisailles, la richesse qui convient au texte, et luttent sans désavantage avec celle du dessin des manuscrits.

Si, de ces ornements de pages, placés le plus souvent en tête et en bordure, nous passons aux *majuscules*, ornées elles aussi, nous verrons que le dessin, et, pour ainsi dire, le port et l'allure en sont toujours remarquables et l'exécution fort soignée. Si touffus et si nombreux que soient les *jeux des fonds* ils ne rendent jamais malaisée la lecture de la *lettre*.

C'est d'ailleurs un fait bien connu, en dehors même du monde des amateurs de livres, que les grands imprimeurs de la Renaissance étaient aussi de grands savants, et des gens de grand goût et de hauts scrupules. Amoureux de leur art, autant que des belles maximes et des belles pensées, ils aimaient à les parer de vêtements somptueux et de broderies exquises.

Aussi quel plaisir c'est de parcourir de l'œil, bien rongis dans leurs cadres, ces alphabets superbes des éditions françaises, grecques, ou latines de l'époque de François I^{er} et de Henri II.

La plupart des champs qui reçoivent les lettres magnifiques ne sont autre chose que de petits tableaux d'une diversité et d'une fécondité d'invention à laisser enfin l'attention la plus éveillée. Il faudrait des jours entiers pour s'assimiler la moelle et le suc de ces ingénieuses, amusantes et fines compositions. Danses des morts, enfants, vases, buires, satyres en gaieté, nymphes, chimères grotesques, draperies perlées et dentelées, masques souriants ou figures voilées. Quelle abondance inépuisable de motifs, quels charmants dessous accompagnements, à l'air principal, et toujours devant, clair ou sombre, le galbe superbe des belles lettres qui semblent animées.

C. JUSSEAUME.

NOUVELLES DIVERSES

Au moment où nous mettons sous presse, la directrice de la *Lumière* reçoit l'hommage d'un exemplaire de *The Battle-Ground of the spiritual Reformation* (le Champ de bataille de la Réforme spiritualiste) par S.-B. BRITTAN, édité par la maison Colby et Rich, de Boston, et dédié par l'auteur à M. Luther Colby, directeur du *Banner of Light*.

Nous rendrons compte de cet ouvrage dans un de nos prochains numéros. En attendant, nous prions M. Colby d'agréer nos remerciements.

Le *Banner of Light*, du 18 novembre, donne un long article dû à la plume de M. le professeur Kiddle sur les *Deux Écoles de Spiritualistes* actuellement en présence et dont il expose avec sagesse la situation réciproque. Nous essaierons d'en donner un résumé.

Le numéro du même journal, daté du 2 décembre, nous apporte un article des plus intéressants sur des matérialisations d'esprits, obtenues à Paris, chez M. le comte de Bullet. Cette relation est donnée par M. J.-L. O'Sullivan, ancien ministre des États-Unis en Portugal et accompagnée de deux figures d'esprit moulées au moyen de la paraffine. Le temps et la place nous manquent pour en parler aujourd'hui.

— Le plus clair résultat des fouilles exécutées avec autorisation dans la basilique de Saint-Denis, au mois de septembre dernier, a été de faire dévaliser le trésor de cette église.

DIEU ET LA CRÉATION, par René Caillié. — Ouvrage de grande science et de haute philosophie spiritualiste, se publie par fascicule de 2 fr. Le premier fascicule est en vente. Le second va paraître. Les abonnés de la *Lumière* peuvent le demander à M. Jean Darcy, boulevard Montmorency, 75. Ils le recevront contre la somme de 2 fr. Pour la province et l'étranger, le port en plus.

Nous n'avons pas à faire l'éloge de M. René Caillié, ses travaux scientifiques littéraires et philosophiques l'ont placé au premier rang des savants et des penseurs.

PETITE CORRESPONDANCE

M. I., à P. — Pas n'est besoin d'être sorcier pour dire qu'un poêle roulant placé devant une cheminée qui ne tire pas dégage des émanations délétères. Si vous ne voulez pas vous asphyxier, sortez ce meuble de votre chambre à coucher, une heure avant d'aller vous mettre au lit, et, — quelque temps qu'il fasse — ouvrez la fenêtre pendant cinq minutes.

M^{lle} Ida M. — C'est plus onéreux et moins sûr de vous servir des mandats-poste au porteur. Adressez-nous comme à l'ordinaire un mandat de 5 francs qui vous coûtera 5 fr. 05 cent. avec le port de l'argent, plus 15 cent. pour la lettre, soit 5 fr. 20 cent. et vous avez le talon à votre nom, qui peut servir en cas de réclamation.

Si vous nous adressez un mandat-poste au porteur, cela vous coûtera 25 cent. en plus, car il faut que la lettre soit recommandée. Or, avec le nouveau système, même dérangement, un peu plus de dépense et moins de garantie, puisque vous risquez de perdre votre mandat-poste aussi bien qu'un simple timbre-poste.

M. et M^{me} X., à M. — Le messager invisible, notre cher Marc., a apporté de bonnes nouvelles. Nous en attendons confirmation. Remerciements et amitiés. Tous vont bien, et tout va bien.

N. B. — Une erreur s'est glissée dans notre dernier numéro. A l'article *actualités* page 97, il faut lire le nom du médium du cercle « Veritas » M. Heuvelman, au lieu de M. Huvelman.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro la suite des *Souvenirs et impressions d'un médium*. Nous désirons terminer avec notre première année, l'histoire extraordinaire : *Fra Popoli*. En la terminant nous dirons avec quelle collaboration spirituelle elle a été produite.

Nous avons encore à nous plaindre du service de la poste. Ce service est désastreux pour les périodiques mensuels. Une feuille de papier affranchie devrait parvenir à son destinataire avec autant de sécurité qu'une lettre. Elle a pour nous autant de valeur qu'un chèque pour un banquier. De la régularité dans la réception d'un journal par ses abonnés dépend son existence. Nos confrères se plaignent comme nous et leurs réclamations n'aboutissent à rien.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Quatre brochures intéressantes et instructives nous ont été offertes par l'auteur M. Alphonse Cahagnet, spiritualiste dévoué, depuis longtemps sur la brèche et honorablement connu :

ÉTUDES SUR L'HOMME.....	1 »
ÉTUDES SUR L'ÂME ET SUR LE LIBRE ARBITRE	1 »
ÉTUDES SUR LE MATÉRIALISME ET SUR LE SPIRITUALISME.....	1 25
<i>FORCE ET MATIÈRE ou réfutation des doctrines de cet ouvrage.</i>	

Avant d'ouvrir ces brochures on est convaincu qu'elles émanent d'un esprit judicieux, car on lit au-dessous du titre des épigraphes, signées du nom de l'auteur, telles que celles-ci :

« La première des études est celle des facultés humaines ;

« La première des libertés est de conserver la sienne en celle de tous ;

« Le premier devoir est celui de sembler de soi-même. »

M. Alphonse Cahagnet appartient à l'école de Swedenborg.

Ces ouvrages se vendent en diverses librairies et notamment chez l'auteur : 90, route de Saint-Germain, à Argenteuil.

SPIRITISME ET MAGNÉTISME

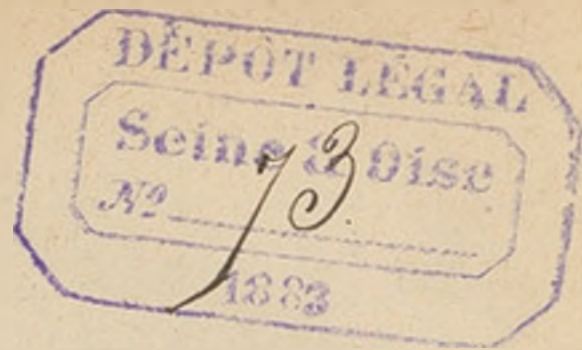
- La Lumière.** Révélations et Expérimentations du Nouveau Spiritualisme. Revue mensuelle. 5 fr. par an. 75, boulevard Montmorency.
- Revue spirite et Bulletin de la Société scientifique d'études psychologiques.** Mensuel. 10 fr. par an. 5, rue des Petits-Champs.
- Le Moniteur de la Fédération belge.** Bi-mensuel. 2 fr. 50 par an. 14, rue de l'Empereur, à Bruxelles (Belgique).
- Le Messager.** Bi-mensuel. 5 fr. par an. M. J. Houtain, 37, rue Florimont, à Liège (Belgique).
- Le Phare,** organe de l'Union spiritualiste et du cercle Mesmer de Liège. Mensuel. 4 fr. par an. 33, quai Saint-Léonard, à Liège.
- De Rots,** journal spirite mensuel, en flamand et en français. 3 fr. par an. M. A. Dossaer, 52, rue Saint-François, à Ostende, Belgique.
- L'Anti-Matérialiste,** bi-mensuel. 5 fr. par an. M. P. Verdad, 4, rue de la Boucherie, à Nantes.
- Licht, mehr Licht!** (Lumière, plus de Lumière!). Revue psychologique hebdomadaire. 10 fr. par an. M. de Rappard, 41, rue de Trévise.
- El Buen Sentido** (le Bon Sens). Mensuel. 15 fr. par an. Calle Mayor, 81 — 2^o à Lérida (Espagne).
- El Criterio Espiritista.** Mensuel. 10 fr. par an. San Bartolomé, 13, principal Derecha, à Madrid.

- El Faro** (le Phare), revue bi-mensuelle d'études psychologiques et magnétiques. Limones, 10, à Séville.
- Revista de Estudios psicologicos.** Mensuelle. Direction, Balmes, 6 pral, à Barcelone (Espagne).
- Constancia,** revue spirite de Buenos-Ayres. Mensuelle. Administration : 329, calle Mejico. Buenos-Ayres (République Argentine).
- La Fraternidad.** Calle Cordoba (quinta de Cabrera, Buenos-Ayres).
- Banner of Light** (l'Étendard de la Lumière). Hebdomadaire. 18 fr. par an, 9, Montgomery Place, à Boston, Massachusetts (Amérique du Nord).
- Mind and Matter** (l'Esprit et la Matière). Hebdomadaire. 13 fr. par an, 713, Sansom Street, à Philadelphie, Pensylvanie (Am. du N.).
- La Chaîne magnétique.** Mensuel. 6 fr. par an. M. Louis Auffinger, 15, rue du Four-Saint-Germain.
- Journal du Magnétisme.** Mensuel. 6 fr. par an. M. H. Durville, 22, boulevard des Filles-du-Calvaire.

DIVERS

- La France,** journal politique quotidien du soir. Paris, 10 fr. ; départements, 12 fr. par trimestre avec le *Journal illustré*.
- Bulletin de la réunion des officiers.** Paraît tous les samedis. Par an : pour les membres de la Réunion, 15 fr. ; pour les personnes étrangères à l'armée française, 24 fr. pour la France, 27 fr. pour le reste de l'Europe.
- Le Petit Journal.** Quotidien, politique, littéraire, scientifique, agricole et commercial. Paris, 5 fr. ; départements, 6 fr. par trimestre, 61, rue Lafayette.
- Le Journal illustré.** Hebdomadaire. 15 cent. le numéro ; 7 fr. 50 par an, 61, rue Lafayette.
- L'Astronomie,** revue mensuelle d'astronomie populaire, de météorologie et de physique du globe, publiée par Camille Flammarion, avec le concours des principaux astronomes français et étrangers. Paris, 12 fr. ; départements, 13 fr. ; étranger, 14 fr. par an. Gauthiers-Villars, 55, quai des Augustins.
- L'Aéronaute,** bulletin mensuel illustré de la navigation aérienne. Paris, 6 fr. ; départements, 7 fr. par an. Dirigé par le D^r Abel Hureau de Villeneuve, 95, rue Lafayette.
- Le Papillon.** Hebdomadaire. Paris, 12 fr. ; départements, 13 fr. par an. Rédacteur en chef : Olympe Audouard, 57, rue Saint-Roch.
- Le Devoir,** revue des questions sociales. Hebdomadaire. 10 fr. par an. M. Godin, directeur-gérant, fondateur du *Familistère*, à Guise (Aisne).
- La Graphologie.** journal des autographes. Bi-mensuel. 10 fr. par an. M. Adrien Varinard, 32, rue de Vaugirard.
- Monde thermal,** hydrologie, hydrothérapie, etc. Hebdomadaire. Un an, 15 fr. ; six mois, 10 fr., 63, rue de Maubeuge.
- Le Courrier des Sciences et la science de guérir.** Bi-mensuel. 6 fr. 50 par an. 33, rue Saint-Denis. Gennevilliers (Seine).

N. B. — Les prix d'abonnement des journaux étrangers indiqués ci-dessus sont les prix demandés pour l'Europe.



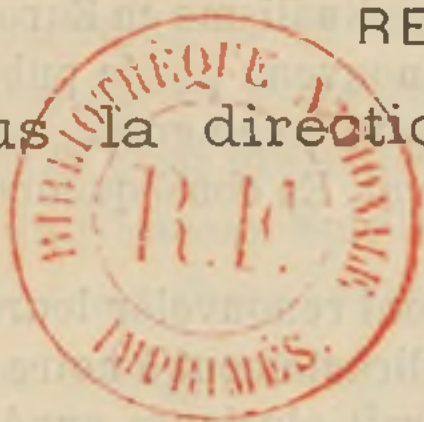
LA LUMIÈRE

SCIENCES — ARTS — LITTÉRATURE — MORALE

RÉVÉLATIONS ET EXPÉRIMENTATIONS DU NOUVEAU SPIRITUALISME

REVUE MENSUELLE

Sous la direction de M^{me} LUCIE GRANGE



Ne dites jamais ces mots : « Je ne connais pas, je ne comprends pas, donc c'est faux. » — On doit étudier pour connaître, connaître pour comprendre, comprendre pour juger.

NARADA, philosophe hindou.

N° 11. — 15 JANVIER 1883

SOMMAIRE : A nos chers Amis. — Nos premiers Chevaliers, Lucie GRANGE. — Les Fédérations, MATHAREL. — Le Spiritualisme dans l'histoire (V. — Jeanne Darc), Eugène BONNEMÈRE. — Souvenirs et Impressions d'un Médium, HALB. — Les Voix d'outre-tombe, René CAILLIÉ. — Matérialisations d'Esprits M^{me} O.-R., DITSON. — Fra Popoli, histoire extraordinaire (suite). — Derniers moments de la princesse Christine. — Seconde vue de Swedenborg. — Citations éducatrices. — Nouvelles, petite correspondance, bibliographie, etc.

ABONNEMENTS : Un an, 6 francs.

(FRANCE ET ÉTRANGER)

Les abonnements partent du 15 Mars

On s'abonne sans frais chez tous les libraires et dans tous les bureaux de poste
On peut aussi adresser directement un mandat à M. Jean DARCY, administrateur,
75, boulevard Montmorency, à Paris

(Gare d'Auteuil, tête de lignes des omnibus d'Auteuil-Madeleine et d'Auteuil-Saint-Sulpice)

Se vend à la « Salle des Nouvelles du *Petit Journal* », 61, rue Lafayette

Et à la « Salle des Dépêches de *La France* », 123, rue Montmartre.

MM. les Libraires et Commissionnaires s'adresseront pour les abonnements et les réassortiments
chez M. PÉRINET, libraire, 9, rue du Croissant.

Pour la Belgique, adresser les mandats à M. BEYNS (*Moniteur de la Fédération belge*),
14, rue de l'Empereur, à Bruxelles.

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Prix du numéro : 50 centimes

AVIS A NOS ABONNÉS

Avec le numéro de mars prochain LA LUMIÈRE entrera dans sa deuxième année d'existence. Jusqu'ici les félicitations et les encouragements que nous avons reçus, nous prouvent que nos efforts ont été compris. Les circonstances et les désirs de nos lecteurs nous ont obligés d'accentuer davantage nos tendances et d'affirmer notre foi raisonnée.

Nous l'avons fait sans crainte et sans forfanterie.

La voie que nous avons tracée a été élargie à la demande de nos amis, et aujourd'hui *La Lumière* est devenue un des principaux organes du Nouveau Spiritualisme en Europe et en Amérique.

L'administration de *La Lumière* veut lui donner un éclat nouveau par la publication de dessins qui ajouteront à l'agrément du texte. Mais ces dessins devant augmenter nos frais, nous nous trouvons dans la nécessité d'augmenter le prix de l'abonnement. En conséquence, dès aujourd'hui, il est porté à **8 francs par an**.

MM. les Professeurs, Instituteurs et Institutrices pourront renouveler leurs abonnements au même prix que précédemment, à la condition de s'adresser directement à notre administration.

La Lumière ne paraissant qu'une fois par mois, il faudrait plusieurs années pour publier le *Dictionnaire spiritualiste* dont il a été question dans le principe et que personne ne nous réclame aujourd'hui. Nous nous proposons de le faire paraître en 50 livraisons à 10 cent., aussitôt que nous aurons recueilli un nombre de souscriptions qui en assurent les frais.

Afin de savoir ce que nous avons à faire, nous prions nos amis de nous adresser sans retard leur souscription au *Dictionnaire spiritualiste* dont le montant est de **5 francs** en même temps que le renouvellement de leur abonnement.

Les souscripteurs n'auront point à payer les livraisons qui dépasseraient le nombre de *cinquante*, que nous avons fixé approximativement.

SOMMAIRE DU N° 7. — 15 SEPTEMBRE.

La Matière esclave et l'Esprit libre, LUCIE GRANGE. — Le Spiritisme et la grande presse, MATHAREL. — Souvenirs et impressions d'un médium, HAB. — Fêtes burlesques du catholicisme, MARICOT. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire (suite). — Voix des esprits. — Superstitions, erreurs et préjugés. — Les Indiens Galiléis. — Nouvelles, petite correspondance, bulletin bibliographique.

SOMMAIRE DU N° 8. — 15 OCTOBRE.

Spiritisme et Spiritualisme, LUCIE GRANGE. — Le Spiritualisme dans l'histoire, Eugène BONNEMÈRE. — Souvenirs et impressions d'un médium, HAB. — Les bons et les mauvais magnétiseurs, MATHAREL. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire (suite). — Au Palais de l'Industrie. C. JUSSEAUME. — Nouvelles diverses, etc.

SOMMAIRE DU N° 9. — 15 NOVEMBRE.

Actualités, LUCIE GRANGE. — La fête des morts, MARCELLUS. — Souvenirs et impressions d'un Médium, HAB. — Abolition de la prostitution, MARICOT. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire (suite). — Ce qui nous tue (poésie), Charles FURSTER. — Au Palais de l'Industrie (2^e lettre) C. JUSSEAUME. — Voix des esprits. — Citations éducatrices, E. NUS. — Nouvelles, petite correspondance.

SOMMAIRE DU N° 10. — 15 DÉCEMBRE.

Les Chevaliers de la *Lumière*, LUCIE GRANGE. — La vie et l'affinage de la matière, René CAILLIÉ. — Le papillon et le parasite, UN INVISIBLE. — Éthérialisation d'esprits, MATHAREL. — Le spiritualisme expérimental (M^{me} de Girardin à Jersey et la table parlante), LUCIE GRANGE. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire (suite). — Le chant du Barde, GRANGENEUVE. — Voix de l'humanité, Victor HUGO. — Au Palais de l'Industrie (suite), C. JUSSEAUME. — Nouvelles, petite correspondance, bibliographie, etc.

Nous serons très reconnaissants à ceux de nos lecteurs qui voudront bien nous faire parvenir une liste de noms de personnes qui s'intéressent aux questions traitées dans cette revue, et nous remercions tout particulièrement ceux qui, dans un but de louable propagande, ont pris plusieurs abonnements à la fois.

Lorsqu'un timbre d'affranchissement ne sera pas renfermé dans une lettre demandant des renseignements, il sera répondu sommairement, s'il y a lieu, par la petite correspondance.

Les lettres non affranchies sont rigoureusement refusées.

LA LUMIÈRE

A NOS CHERS AMIS, COLLABORATEURS, ABONNÉS, CORRESPONDANTS ET LECTEURS

Nous ne laissons jamais une carte de visite sans réciprocité, mais, dans le cas où l'une de nos cartes ne serait point parvenue à son adresse, nous exprimons ici, à tous, nos sentiments de gratitude accompagnés de nos vœux. Que toutes les personnes qui, à un titre quelconque, nous ont manifesté leurs sympathies veuillent bien recevoir l'assurance des nôtres.

L'année 1883 s'est présentée à nous pleine de promesses, espérons qu'elle sera féconde pour la cause du Nouveau Spiritualisme.

Nous prions nos chers collaborateurs et chères collaboratrices, si généreusement dévoués, de vouloir bien accepter l'augure que la *Lumière* porte bonheur, et nous souhaitons que nos Chevaliers et aspirants Chevaliers, nos frères, en aient prochainement de grandes preuves.

LA DIRECTION ET L'ADMINISTRATION.

NOS PREMIERS CHEVALIERS

Nous avons institué un concours permanent d'émulation pour la propagande de la *Lumière*, qui répond à un besoin réel. On a compris que nous désirions honorer d'une manière toute spéciale les personnes dévouées à notre œuvre, et que ce n'était point sous l'empire d'un sentiment de vanité que nous agissions, mais par amour du bien et de la vérité. Les personnes clairvoyantes ont saisi mon intention de ne point porter ombrage à aucune des sociétés spirites existantes en organisant quelque chose qui ne soit pas une société, mais qui soit de sa nature relié à toutes les sociétés. Créer les *Chevaliers de la Lumière*, c'est placer un trait d'union entre tous. C'est l'invitation aux petits groupes de nous ouvrir leurs portes et de nous faire connaître ceux de leurs membres désireux de recevoir gratuitement la *Lumière*. C'est en même temps une offre de notre part de donner accès pour nos expérimentations personnelles au plus grand nombre possible d'amis français ou étrangers. En un mot, c'est pour tous un moyen d'aide mutuelle et de bons rapports de confraternité.

Nous n'ignorons point que cette création des *Chevaliers de la Lumière* et des *Chevalières de la Tutélaire Union* est mal comprise par quelques-uns ou, pour parler plus franchement, mal acceptée. D'après des remarques récentes, nous avons jugé que leur mécontentement vient sur-

tout de ce qu'ils n'ont pas eu eux-mêmes la priorité de cette idée. Ce qui prouve bien la justesse de cette observation, c'est qu'on parle de certain projet, contrefaçon de notre création même, et une sorte de cabale sourde s'organiserait pour tâcher d'affaiblir notre puissance.

Mais notre puissance, qui peut la diminuer, si Dieu même nous l'a donnée? Non vraiment, je ne suis point inquiète, car j'attends tout de Celui seul qui fait nos destinées et a dit : « Que la *Lumière* soit. »

Je plains ceux qui se laissent aller aux sombres tourments de l'envie et de la jalousie. N'y a-t-il pas mille moyens pour un de soutenir la même cause sans se gêner réciproquement et, au contraire, en étayant une institution par une autre. Imiter, faire de la contrefaçon est, du reste, chose si banale, et dénote de la part de l'ouvrier tant de pauvreté d'imagination que je ne puis comprendre qu'un homme, quelque peu fier de sa valeur, s'y abandonne.

J'agis en droiture et conscience, tant pis pour ceux qui suspecteront mes intentions et je ne m'en occuperai pas davantage.

Fais ce que dois, advienne que pourra.

Du reste, cette chose une fois créée n'est plus ma chose, elle sera celle d'une collectivité humaine et fraternelle. Je donne l'idée, j'établis le principe, j'accomplis un devoir, — peut-être un ordre d'en haut, — mais je ne fais point

une affaire. On me croira ou on ne me croira pas, on m'approuvera ou on me désapprouvera, peu importe. Je ne demande ni compliments, ni récompenses, ni dignités terrestres ; et si jamais Dieu me les donnait, c'est que probablement il y verrait une utilité ; car ma mission est de celles qui exigent l'oubli de soi-même et le sacrifice permanent de toute ambition personnelle.

Dans quelque temps, je l'espère, on me comprendra mieux.

Un conseil de *Chevaliers d'honneur* et un conseil de *Chevalières de la Tutélaire Union* ou *Tutélat* formeront la véritable puissance de cette institution et lui donneront un grand éclat. La première Chevalière de la Tutélaire Union en sera une protectrice éminemment élevée. Nous ne pouvons pas dévoiler pour le moment son incognito, elle sera désignée ainsi : Madame de XXX. Du reste, qu'importe le nom en présence des bienfaits.

Quoique le projet des *Chevaliers de la Lumière* ait trouvé déjà bon nombre d'adhérents, nous sommes bien résolus, comme on le sait, à n'en publier que plus tard la liste complète, accompagnée de l'énumération de leurs services et de la publication de leurs meilleurs discours ou articles. Nous classons aussi dans ce but leurs photographies et leurs cartes de visite ayant la devise au-dessous du nom.

Pourtant la spontanéité enthousiaste, avec laquelle quelques personnes ont répondu, m'a été si particulièrement sensible, que je ne saurais passer quelques noms sous silence et que je leur dois bien ici une mention toute spéciale.

En tête de la liste des *Chevaliers* figure le colonel Carré.

« J'accepte, nous écrit-il, le double titre de
« Chevalier d'honneur de *la Lumière* et de
« premier membre du conseil d'acclamation.
« Je l'accepte sans hésiter, heureux et fier
« d'être, de votre part, l'objet d'une distinction
« aussi flatteuse, et bien décidé à remplir tous
« les devoirs qui en résultent, en bon et loyal
« chevalier.

« Le nom de chaque chevalier devant figurer
« au *Livre d'or* avec sa devise, la mienne est :

« *Dieu et Patrie.* »

Le dévouement du colonel Carré à *la Lumière* date de sa fondation.

Honneur à son courage ! La franche déclaration de ses principes, en face d'une société spiritualiste encore craintive et timide, est d'un noble exemple.

Si nous céditions à notre entraînement, nous remplirions ce présent numéro de nouvelles au sujet des *Chevaliers de la Lumière*. Nous raconterions par exemple comment M. René Caillié s'est acquis ses titres de chevalier et s'est qualifié ainsi en m'écrivant avant que soit publié notre projet. Ce qui prouve bien que les Esprits le voulaient eux-mêmes acclamer ; qu'ils s'occupent très volontiers de certaines choses humaines, et qu'ils ne sont point indifférents au succès de notre chère *Lumière*, fondée sous leurs auspices et avec leur collaboration.

Du fond de la province, un grand cœur a répondu à l'appel du nôtre et a mis à la disposition de notre administration le montant de trente abonnements de faveur à *la Lumière*, à servir librement d'après les listes qui nous sont données par les groupes, et indépendamment de son propre abonnement et de ceux de ses amis.

Cet aimable et généreux abonné nous écrivait :

« Je ne puis résister au désir de vous de-
« mander d'être avec vous pour vous aider à
« répandre la bonne et bienfaisante lecture de
« *la Lumière* qui nous enseigne à nous aimer.
« Dans l'amitié il n'y a pas de combat, pas de
« passion ; l'amitié est faite de calme et de sou-
« rire, elle est facile à définir. »

Les belles pensées de cette très longue lettre seront complétées dans le *Livre d'Or*.

Mais je crois utile d'en faire une seconde citation qui appuie nos propres arguments, en condamnant l'exclusivisme des opinions, en proclamant l'amour de l'indépendance et en étant enfin un appel à la véritable fraternité sans fanterie et sans calcul.

« Ce n'est pas pour le titre que je fais cette
« demande, c'est pour être avec vous et pour
« vous aider au travail moral que vous vous
« imposez, dont l'avenir répond si bien aux
« qualités de votre cœur. Je n'ai jamais fait
« partie d'aucun groupe ou société. Je suis né
« dans la religion protestante. Le dimanche, je

« vais au temple entendre la prédication de l'Évangile, et l'Évangile et l'esprit spirite ne font qu'un. Ce qui me plaît aussi dans le spiritisme, c'est que la politique en est éloignée; ce qui permet l'union. »

Je demande pardon à ce bon spiritualiste de lui faire de si longs emprunts; mais pourrait-on se lasser de dire ce qui est si peu compris et admis par nous: « Oui, on peut être spirite et conserver le respect de la religion où l'on est né, et l'on est indigne du nom de spirite si l'on manque de l'esprit de paix et de charité et si l'on est intolérant. »

La fidèle et dévouée compagne de ce frère en humanité le guide de ses conseils. C'est un esprit lucide et pur qui donne des communications consolantes et réconfortantes. Ce qui permet à notre noble chevalier de nous dire encore ceci:

« Comme je ne refusais jamais à cette pauvre amie de donner satisfaction à ses bonnes pensées, c'est aussi pourquoi je viens vous offrir mon humble dévouement. »

Quand un inconnu guidé par le bon esprit qui lui est le plus cher favorise avec empressement notre œuvre humanitaire, pouvons-nous douter de cette bienveillante intervention des invisibles pour en assurer le succès?

Les qualités du cœur donnent la vraie noblesse, M. Jolly comptera parmi un de nos meilleurs chevaliers. Toute ma gratitude à l'intermédiaire bien-aimé qui a entre nous resserré le lien fraternel.

C'est avec un grand regret que j'arrête ici le plus intéressant de mes sujets. Je prie tous nos bons coopérateurs d'agréer l'expression de ma reconnaissance pour leurs inappréciables services et leurs touchantes démonstrations. Avec des auxiliaires dévoués, visibles et invisibles, ma tâche, déjà rendue facile, promet de devenir une douce tâche. LUCIE GRANGE.

LES FÉDÉRATIONS

L'année 1882 a été remarquable dans la vieille Europe, par l'affirmation, au grand jour, du Nouveau Spiritualisme.

Le 24 septembre a eu lieu à Bruxelles la réunion d'un congrès des délégués spirites

belges, sur l'initiative de M. Henrion, président de l'Union spiritualiste de Liège. Dans ce congrès où se trouvaient plus de mille spirites reconnus comme tels, a été constituée une association morale et matérielle, sous forme de Fédération entre tous les spirites belges, groupés et isolés, avec la faculté de se fédérer aux associations spirites étrangères. Le siège de la Fédération est à Bruxelles, où se tiendront les assemblées trimestrielles des délégués. Une assemblée générale annuelle aura lieu tour à tour dans les principaux centres de la Belgique.

Ainsi cette réunion qui devait dresser le programme d'un prochain congrès s'est trouvée assez nombreuse, et par conséquent autorisée, pour prendre une décision comme assemblée plénière.

Le fait le plus saillant pour nous qui ressort de cette réunion des spirites à Bruxelles, c'est que M. le ministre des Travaux publics de Belgique a accordé une réduction de moitié prix du transport des membres du congrès sur les chemins de fer belges. Nous y voyons une sorte de reconnaissance officielle du spiritisme dans ce pays de liberté religieuse.

Le congrès de Bruxelles ayant réussi au delà des espérances de ses promoteurs, a donné de l'émulation aux sociétés spirites de Paris. La Société scientifique d'étude psychologiques veut rattacher les groupes de spirites français à la fédération belge qui deviendrait alors la *Fédération spirite française et belge*. A cet effet, des listes d'adhésions ont été adressées aux chefs de groupes, et c'est quand ces listes seront de retour, c'est-à-dire en février, que la première réunion aura lieu.

D'un autre côté, la même question a été agitée et résolue avec rapidité. Il s'agit ici d'une fédération spirite exclusivement française, laquelle a pris la dénomination d'*Union spirite française*. Les statuts de cette association ont été adoptés dans une réunion qui a eu lieu le 24 décembre 1882, salle de la Redoute, et à laquelle assistaient près de quatre cents spirites. C'est pour la première fois que le spiritisme s'affirme en public, à Paris.

L'Union spirite française a obtenu de nombreuses adhésions à Paris et dans les départements. Elle fonctionne aujourd'hui et se réunit régulièrement.

A côté de ces deux grandes associations spirites, on parle d'autres projets mis en avant par des personnalités mécontentes de tout ce qui se fait en dehors d'elles. Nous n'en dirons rien.

Nous avons seulement voulu constater le grand mouvement qui se produit, à cette heure, chez les adeptes du Nouveau Spiritualisme en France. Il y en a plus de cinquante mille à Paris, depuis les hauteurs de Belleville jusque dans les hôtels du faubourg Saint-Germain; il y en a plus de quatre cent mille dans les départements, et presque partout on ne se réunit qu'en famille

ou en petits groupes d'amis intimes dans lesquels on reçoit pieusement des conseils et des consolations de nos chers disparus.

La fondation des grandes associations spiritualistes enhardira les timides et chacun ira se grouper ici ou là selon ses sympathies ou ses affinités.

Notre impartialité nous commande la réserve la plus absolue. Tant que nous verrons les promoteurs d'une idée marcher avec dévouement dans la voie du progrès humanitaire, ils peuvent compter sur notre approbation.

MATHAREL.

LE SPIRITUALISME DANS L'HISTOIRE

V. — JEANNE DARC

Il me faut parler aujourd'hui de Jeanne Darc, dont la mission pose devant la raison humaine un redoutable problème. Quelles étaient ces *Voix* qui lui parlaient, et quelle influence mystérieuse lui faisait voir à distance et prédire l'avenir?... Pour ma part, je ne crois guère à l'archange saint Michel, personnage beaucoup plus légendaire qu'historique, et qui n'a pas même d'existence dans la Bible. Mais Jeanne, extatique du plus haut titre, Jeanne, qui voyait et entendait les Esprits, les baptisa dans sa crédule ignorance des noms qui lui étaient le plus familiers. Elle ne savait, elle-même l'a dit souvent, ni A ni B, et récitait seulement le *Pater* et l'*Ave* que sa mère lui avait appris. On avait fait de saint Michel le patron et le protecteur de la France; l'Esprit qu'elle voyait, qui lui disait : — « Je te viens commander que tu ailles en France, au secours du dauphin, afin que par toi il recouvre son royaume! » — Cet Esprit devait être saint Michel.

Peut-être deux églises de Domremy et de Vaucouleurs étaient-elles dédiées à sainte Marguerite et à sainte Catherine. Peut-être avait-elle souvent prié au pied de leurs autels. Connaisant le nom de ces deux saintes, ce devaient être elles qui venaient visiter ses rêves, et les *Voix* qu'elle entendait furent celles de sainte Catherine et de sainte Marguerite. Mais qu'important ces hallucinations de détail, lorsque l'incontestable vérité des visions, des auditions, des prophéties est historiquement établie par

les affirmations des témoins qui déposèrent lors de la revision solennelle de son procès en 1450?

Ceci dit, et ces réserves établies, racontons brièvement la vie de cette fille merveilleuse qui, enlevée au monde avant d'avoir accompli sa dix-neuvième année, devait, seule et malgré tous, accomplir en douze mois la besogne que Duguesclin, le hardi connétable, soutenu par le sage roi Charles V, avait mis douze années à ébaucher, sans la pouvoir pousser jusqu'au succès.

Les premières années de la vie de Jeanne Darc s'écoulèrent dans le village de Domremy, auprès de ses parents dont elle était le cinquième enfant. Il y avait non loin du village un arbre révérend, un hêtre centenaire, « l'Arbre des Fées, » comme l'appelait la tradition, sous l'ombrage duquel les jeunes filles allaient danser aux jours de fête. Jeanne fuyait ce lieu, hanté, disait-on, par les Esprits, et, évitant ses compagnes, elle s'isolait, grave et pensive, et courait répandre à l'église son âme aux pieds de Dieu. Là, elle repassait dans sa pensée ces sombres causeries qui remplissaient les veillées du soir, et dans lesquelles Jacques Bonhomme racontait à ses fils les misères de la patrie vaincue, les sauvages expéditions des Anglais, les déprédations des soudards de tous les partis, les outrages qui attendaient les femmes, les tortures qui menaçaient les hommes, toutes les souffrances enfin, et toutes les hontes. Puis elle contemplait, planant au-dessus de tout cela, cette image de la royauté, jadis si grande, et depuis longtemps si misérable, qu'elle était, même pour les paysans, un objet de compassion; si bien qu'ils avaient

oublié le mal qu'avaient fait à la France, et la longue folie de Charles VI, et la coupable apathie de Charles VII, pour n'avoir plus que des pleurs au lieu de malédictions, en face de cette grande infortune qui dominait toutes les autres.

Habituellement seule, bien qu'aimée et révéérée de tous, « pour sa grande bonté, » sa brûlante imagination peuplait ses rêveries de vision d'un ordre surhumain, ses ardentes aspirations semblaient appeler une révélation d'en haut. Parfois étrangère aux choses de ce monde, son regard fixe se perdait dans l'étendue, comme si ses yeux eussent découvert des visions sublimes, son oreille semblait ouïr des voix célestes, et l'on eût dit qu'en elle l'âme vivait seule et de sa vie complète, dégagée pour un moment du fardeau du corps, immobile, inerte, insensible, et comme morte.

Le côté mystérieux et voilé de l'existence s'ouvrait devant elle, et quand elle paraissait tomber dans un sommeil profond, léthargique, et semblable à un évanouissement, elle s'éveillait, au contraire, et véritablement elle voyait, elle entendait...

Jeanne n'avait encore que treize ans lorsque, par une chaude journée d'été, aux environs de midi, assoulée dans le jardin de son père, elle aperçut une vive lumière vers la droite, et une voix vint frapper son oreille. Sa frayeur fut grande mais elle la renferma dans son cœur, et bientôt elle vit, au milieu d'une vive lumière, l'archange saint Michel dans toute sa gloire, entouré d'un chœur d'anges. Ces visions se multiplièrent; mais comme la pauvre petite pastoure était toujours en grande crainte, le messager céleste lui amena deux habitants des cieux, sainte Catherine et sainte Marguerite, qui, lui ayant raconté « la grand'pitié qui était au royaume de France, » lui dirent que bientôt il faudrait qu'elle allât « en France » où Dieu lui destinait la mission de sauver la patrie après avoir fait lever le siège d'Orléans. Or ce siège, les Anglais ne devaient le commencer que trois années plus tard.

A la fin, ces apparitions la trouvèrent moins rebelle, et quand les *Voix* s'évanouissaient, quand les deux saintes disparaissaient dans les profondeurs du ciel, elle pleurait et eût bien voulu qu'elles l'emportassent avec elles...

Il y avait trois ans que Jeanne luttait contre

les ordres d'en haut, les apparitions devenaient de plus en plus fréquentes, les *Voix* si aimées des deux saintes prenaient un ton sévère pour gourmander sa lenteur et lui reprocher sa résistance :

— Abandonne ton hameau, ton père et ta mère, lui disaient-elles, et marche où Dieu t'appelle. Va auprès de ton oncle, il te mènera au seigneur Robert de Beaudricourt, à Vaucouleurs, qui, après t'avoir repoussée deux fois, t'accueillera à la troisième et te donnera des hommes d'armes pour aller trouver le dauphin Charles que tu conduiras sacrer à Reims.

— Mais, répondait-elle, au milieu de ses larmes, je ne suis qu'une pauvre petite pastoure, et je ne saurais ni guider un coursier, ni commander aux chevaliers.

— N'aie souci de tout cela, insistaient les *Voix*; marche, Dieu te conduira !

Jeanne n'avait pas si bien su dérober aux regards de ses parents le secret de ses luttes et de ses inquiétudes, qu'ils n'en eussent en partie percé le mystère. Des songes tourmentaient Jacques Darc et lui annonçaient que bientôt sa fille s'en irait avec des gens d'armes. Si je pensais, disait-il à ses trois fils, que la chose que j'ai rêvée d'elle dût arriver jamais, je vous ordonnerais de la noyer, et si vous ne le faisiez, je la noierais moi-même !

Dans l'espoir de l'attacher au pays par un lien qu'elle ne pourrait rompre, on voulait la marier malgré elle en l'accusant d'avoir juré à un jeune garçon d'être sa femme. Mais dès l'enfance elle avait renoncé au bonheur d'être épouse et mère. La France devait être son seul amour. Elle déjoua l'innocente tromperie de ses parents, qui se virent contraints de donner raison à cette sainte révoltée, placée dans la douloureuse alternative de désobéir à Dieu ou à son père.

Enfin il fallait céder aux ordres des Esprits, et Jeanne s'avoua vaincue. Sa marraine, veuve d'un frère de Jacques Darc, allait bientôt être mère. Jeanne sut persuader à celle-ci de demander qu'on la laissât aller passer huit jours auprès d'elle pour lui prodiguer ses soins. Ce stratagème ayant réussi, elle ne tarda pas à découvrir à son oncle la mission à laquelle elle était appelée. Tant d'assurance, tant d'autorité brillaient chez la jeune inspirée, qu'elle lui im-

posa bientôt ses volontés, et qu'il consentit enfin à la conduire à Vaucouleurs. Il osa même se présenter, lui, simple paysan, devant le noble sire de Beaudricourt, qui le chassa avec des gausseries. Elle s'y rendit alors elle-même.

— Il faut que j'aie trouver le dauphin, dit-elle, il le faut, quand je devrais user mes jambes jusqu'aux genoux. Mes *Voix* me disent qu'aujourd'hui même, devant Orléans, il y a eu grand dommage, et il y en aura encore plus si je ne suis menée devant lui...

Beaudricourt refuse de croire à des paroles qui lui semblent marquées au sceau de la démente; il la raille et la renvoie à ses soudards, qui, à son approche, sont frappés d'étonnement et oublient toute pensée impure. Cela seul était miraculeux, presque autant que d'avoir annoncé à Vaucouleurs ce qui, à l'instant où elle parlait, se passait auprès d'Orléans, à Rouvray, à la funeste journée des Harengs (12 février 1429). La renommée vint, à quelques jours de là, prouver la vérité des paroles de Jeanne, qui, bien que le temps lui pesât « comme à une femme enceinte, » attendait sans être découragée, ses *Voix* l'ayant avertie qu'elle ne serait écoutée qu'à la troisième entrevue. Elle retourna donc, confiante et calme, trouver Beaudricourt :

— Personne que moi, lui dit-elle, ne peut recouvrer le royaume de France... J'aimerais pourtant mieux rester à filer près de ma pauvre mère, car ce n'est pas là mon ouvrage; mais il faut que j'aie... Messire Dieu le veut!

Éclairé par la réalisation de la prophétie de Jeanne au sujet de la défaite du 12 février aux portes d'Orléans, Beaudricourt consent à la laisser partir sous la conduite de six hommes d'armes, parmi lesquels deux gentilshommes, Jean de Novelonpont et Bertrand de Poulengi, qui, fascinés par l'accent inspiré de la jeune prophétesse, lui jurèrent de la mener, « sous la conduite de Dieu, » jusqu'auprès du dauphin Charles, alors en Touraine, au château de Chinon. « Va, lui dit le sire de Beaudricourt, et adieu que pourra! »

Les bonnes gens de Vaucouleurs pleuraient autour d'elle, en la voyant s'élaner au milieu des hasards de la guerre. « Ne me plaignez pas, leur dit-elle en poussant son coursier sur la route de France; car c'est pour cela que je suis née! »

Jeanne était si sûre que Dieu guidait ses pas et veillait sur elle, que, dédaignant les conseils de la prudence qui parlait à ses compagnons de route, inaccessible à toute crainte, elle dirigea sa petite troupe par le plus droit chemin, sans s'inquiéter si elle devait traverser des pays amis ou ennemis, couverts de ribauds et d'écorcheurs. « Je ne crains pas les hommes d'armes, disait-elle, et je trouverai le chemin libre; car s'il y a des hommes d'armes sur la route, j'ai Dieu, mon Seigneur, qui me fera mon chemin jusqu'à monseigneur le dauphin! »

Les plus grands périls pour cette pauvre fille, condamnée à une existence si nouvelle et si étrange, semblaient devoir venir de ceux-là même qui devaient la protéger, forcée qu'elle était de chevaucher de jour et de nuit dans la compagnie de six hommes de guerre, habitués à toutes les entreprises galantes qu'autorisent les mœurs trop faciles de la vie militaire. Mais elle marchait enveloppée dans une atmosphère de pureté qui exerçait sa mystérieuse puissance sur tout ce qui l'approchait. Simple, elle imposait aux plus hardis, et nul ne connut jamais auprès d'elle la moindre pensée coupable. Pour qu'elle pût accomplir sa mission, cette créature privilégiée avait été affranchie de toutes les infirmités de notre misérable nature; elle n'était point soumise aux incommodités périodiques de son sexe, et chez elle l'âme dominait tellement le corps, la volonté avait si complètement dompté les besoins, qu'on la vit demeurer à cheval des journées entières, paraissant avoir oublié que le boire et le manger fussent une des conditions de l'existence.

(à suivre).

EUGÈNE BONNEMÈRE.

— LIBRE-PENSÉE ET MATÉRIALISME. — Dans le Premier Paris du *Rappel*, en date du 13 janvier, sur les enterrements civils, M. Vacquerie fait une déclaration anti-matérialiste très nette; ce dont nous le félicitons. Après avoir dit qu'il ne faut pas confondre la libre-pensée avec le matérialisme, il termine son article en ces termes :

« Un libre-penseur peut être matérialiste et peut ne pas l'être. Victor Hugo, qui a enterré civilement ses deux fils, croit à la vie après la mort. Pour notre part, nous ne faisons pas cadeau de l'éternité aux curés. »

« AUGUSTE VACQUERIE. »

SOUVENIRS ET IMPRESSIONS D'UN MÉDIUM

(FRAGMENTS)

V. — HISTOIRE D'UN BAS.

Mes doigts étaient agiles au travail du tricot. Entre les travaux manuels, je m'étais prise d'une certaine ardeur pour le plus inintelligent de tous, par cette raison : qu'il asservissait le moins ma pensée. Quand je manœuvrais mes aiguilles, j'accomplissais un mouvement machinal qui semblait être une banale tâche terrestre, et, pendant ce temps là, mon esprit avide de se retrouver aux pays de lumière y faisait librement ses larges envolées.

Après avoir assez longtemps amoncelé mailles sur mailles le fil et la laine, on me donna à tricoter une splendide soie blanche, en me la faisant valoir infiniment. Du fil d'or n'eût point paru plus précieux. Elle avait été moulinée dans l'usine d'un ami.

Comme j'ai toujours aimé le beau, je me complaisais à l'idée de ce travail, et je commençai avec bonheur des bas. Je m'aperçus bien vite que tout ce qui est beau n'est pas bon, et peut-être même fort désagréable, car cette soie brillante me criait dans les doigts à chaque maille et me surexcitait les nerfs au dernier point.

Tant souffrir pour faire ces bas c'était bien doubler leur valeur, et en avoir de si jolis valait bien la peine qu'on bravât le mal. Cet agacement perpétuel augmenta mon agilité. Je tricotai d'une manière frénétique sans parler à personne et en serrant les dents.

Quand le premier bas fut terminé je le perdis.

Dire toutes les larmes silencieuses qui me rougirent les yeux et tous les soupirs qui s'échappèrent de ma poitrine au sujet de cette perte est impossible. Je savais que cette soie ne pouvait point se réassortir, du reste je n'aurais pas eu le moyen de la remplacer. Je serais grondée très fort, chose qui me peinait à l'excès; on m'accuserait de désordre, ce que je supportais difficilement; et comment oser dire le premier mot de cet aveu, l'idée seule d'un certain regard qui allait m'envelopper, me terrasser, me confondre, me torturer d'avance et paralyser en moi l'élan de la franchise.

Je passai de longs jours navrée, abattue; je gagnai du temps en faux-fuyants, en défaites,

espérant toujours, malgré tout, finir par mettre la main sur ce trésor perdu.

Ce n'est pas trop de dire trésor à propos de ce bas vulgaire, car tout est relatif, et à cette heure de ma vie, il m'était permis de le prendre pour tel.

Toutes mes recherches étaient vaines, j'avais dû le perdre dans la rue.

Le jour du vendredi saint arrive. Vers trois heures moins un quart, la maîtresse de pension se lève solennellement et nous dit :

« Mes enfants, voici l'heure où le Christ expira sur la Croix pour le salut des hommes, cessez tout travail, recueillez-vous. A cette heure sainte, le Père exauce toute prière. Il ne saurait rien refuser au nom de son divin fils. Mettons-nous à genoux pour demander ensemble que Dieu nous comble de ses grâces et, à trois heures juste, nous prierons mentalement pour demander chacune des faveurs spéciales. Pensez bien, mes enfants, à ce que je viens de vous dire, tout ce que vous allez demander à cette heure précise vous sera accordé. »

On s'agenouille aussitôt et, pénétrées des paroles qui venaient d'être prononcées si sincèrement, toutes mes compagnes se cachèrent le visage et s'abîmaient dans la prière.

Comme elles, je m'étais agenouillée. Mais j'avais les bras pendants, dans l'attitude de la désespérance. Que pouvais-je demander à Dieu? D'être aimée de mes parents? D'apprendre avec facilité? De devenir grande et sage? Non, rien, rien de tout cela! Je n'avais qu'une idée fixe : celle de retrouver mon bas.

Par la raison que la reconnaissance me fait faire beaucoup plus de choses que l'ambition, j'osai dire à Jésus : « Oh! si je retrouve mon bas, je vous aimerai toute la vie. »

Le grand crucifié eut pitié de la petite fille et de sa douleur, et il lui pardonna sa naïveté franche.

Au moment où se terminait la prière, j'entendis un léger coup, frappé tout près de moi, à la porte d'un petit placard placé sous la chapelle de la classe.

En même temps un frisson, presque un trem-

blement, me parcourut le corps des pieds à la tête, et je fus aussitôt pénétrée de cette conviction qu'un miracle s'accomplissait en ma faveur.

Je me lève... j'ouvre fivéreusement le placard... Mon bas y était!!!

Il y était d'une manière évidente, suspendu en plein milieu et personne n'aurait pu l'y apporter sans que je l'eusse vu et j'étais assurée qu'un instant auparavant il n'y était pas. Ce placard, je l'ouvrais tous les jours, il ne renfermait jamais qu'un plumbeau à épousseter des livres. et une bouteille d'encre. En ce moment mon précieux bas semblait un riche ornement dans ce réduit, il devenait pour moi plus beau que jamais.

A cette époque lointaine, je ne pouvais point comprendre ce que je comprends aujourd'hui, je n'avais nulle idée de la manière dont se font les apports d'objets par les Esprits, je ne m'expliquais pas que ce grand frisson avait sa raison d'être dans le concours de ma personne, pour la production du phénomène. Je me dis simplement: « Rien n'est impossible à Dieu » et je vouai ma reconnaissance à Celui que l'on a nommé Son Fils.

HALB.

LES VOIX D'OUTRE-TOMBE

Mes amis, me voici ; vous voulez des instructions, posez vos questions.

D. — *Comment vit-on dans la planète Jupiter ?*

R. — Vous savez que Jupiter est un monde supérieur : on y vit d'une façon toute lumineuse. Voilà qui vous étonne, ou du moins qui, à votre sens, n'est pas exact ; je m'explique.

Les esprits qui arrivent dans Jupiter sont des esprits avancés, moralement et intellectuellement, donc ils sont lumineux ; leur corps, car ils en ont un, est une matière-fluide lumineuse ; ils se meuvent et se nourrissent, mais leur nourriture est toute particulière aussi : ils absorbent le parfum des fleurs, la chaleur des fleurs, et celles-ci ont différents degrés de perfection : celles qui servent à la nourriture sont sans voix, celles qui n'alimentent pas ont une voix et sont chargées des harmonies de la planète ; je veux dire harmonies musicales, car

l'harmonie est presque complète dans ce monde où la souffrance matérielle a disparu.

Là, existent encore les souffrances du cœur.

Cela t'étonne, parce que tu les estimes comme étant les plus grandes ; mais tu comprendras aussi que le sentiment se développe d'autant plus que la matière a moins de force. Ainsi il y a encore à souffrir dans Jupiter.

D. — *Nous voudrions élucider une question de doctrine au sujet de notre être : Est-il bien vrai que notre corps est composé de trois parties : corps, âme et périsprit ?*

R. — Le corps, vous le connaissez trop pour qu'il soit nécessaire d'en parler.

L'âme ou l'esprit, comme vous voudrez, est ce que j'appellerai l'*individualité* ; le corps n'est qu'une enveloppe qui permet à l'être de changer de forme, de face, de nom, de langage, de souffrance ; donc l'âme, vous n'en doutez pas, est bien réellement présente en vous ; elle est attachée à votre corps par une substance moins matérielle que le corps, moins fluide que l'âme ; cependant, ne vous y trompez pas, l'âme a quelque chose de commun avec la matière, c'est une quintessence de la matière, quintessence plus ou moins parfaite.

La troisième partie, quel que soit le nom que vous lui donniez, est en quelque sorte une matière intermédiaire, un lien, invisible comme tant d'autres qui unissent les âmes sœurs et qui, si on les connaissait, expliqueraient toutes les sympathies fortes et spirituelles qui vous unissent souvent entre vous.

D. — *Autre question : Les bêtes ont-elles un périsprit capable, à leur mort, d'entrer dans un corps d'homme ?*

R. — Tout est essentiellement perfectible, la matière des animaux est donc appelée à se perfectionner, et quel plus grand perfectionnement peut-elle trouver que celui de s'associer à plus parfait qu'elle, c'est-à-dire à la matière humaine ? Le grand alambic divin est puissant et épurateur.

Il y a positivement quelque chose de matériel dans l'âme ; la matière épurée, éclairée, *fortifiée*, devient force motrice, mais force plus ou moins agissante, plus ou moins active, et voilà ce qui constitue les différents degrés.

La question résolue ainsi, les animaux ont

une âme, soit entendu sans comparaison avec l'âme humaine.

D. — *La matière des animaux et celle qui constitue les plantes se perfectionnent-elles pour aller dans d'autres planètes former d'autres animaux et d'autres plantes?*

R. — Établir cette loi, ou du moins cette probabilité, c'est isoler les trois catégories : végétale, animale et humaine; or, la matière suit une échelle de perfectionnement qui n'isole pas la plante de l'animal, ni l'animal de la matière humaine.

L'air absorbe les débris de la plante comme ceux des animaux, et l'homme respire ce même air.

La plante n'ayant pas de vie individuelle, il est difficile d'admettre qu'elle passe dans d'autres planètes; le nier n'est pas possible non plus, parce qu'il y a dans la matière un travail de transformation si minutieux qu'il est presque impossible de le classer par catégories.

HOMÈRE.

REMARQUE. — Le ton simple, modeste et sérieux de cette communication médianimique est véritablement remarquable, et nous ne faisons aucune difficulté à inscrire au bas le grand nom qu'a transcrit la main du médium, lequel était une jeune fille, instruite certainement, mais tout à fait étrangère aux questions qui agitent les philosophes matérialistes. On remarquera l'excessive réserve de l'esprit qui, n'ayant point encore sa religion formée complètement sur le sujet de la question posée, ose aussi peu se permettre d'affirmer péremptoirement que de nier. C'est de la sagesse, et cela doit inspirer confiance. D'ailleurs si nous osions nous permettre d'émettre notre opinion, nous dirions que tout porte ici le cachet de la vérité. Tout est matière dans l'univers, Dieu lui-même, seulement matière plus ou moins pure, plus ou moins quintessenciée. On sait aussi que plus la matière est rare et fluide, plus elle a de force et de puissance; exemples: la vapeur d'eau qui met en marche le piston des locomotives, l'électricité, etc... D'ailleurs *Ex nihilo nihil*. Nos pensées sont matière. Un être qui ne serait pas matière, si peu que ce soit, ne concevrait pas.

RENÉ CAILLÉ.

Chevalier de la Lumière.

MATÉRIALISATIONS D'ESPRITS

Le *Banner of Light* du 2 décembre 1882, publie la relation d'une fort belle séance qui a eu lieu chez l'honorable M. T.-R. Hazard, homme âgé, de beaucoup de mérite, membre respecté de l'Assemblée législative, et j'ai traduit cette relation, que je vous adresse, pour les lecteurs de *la Lumière*.

Nous avons eu dernièrement, à Vaucluse, dit M. Hazard, des manifestations d'une beauté exquise, par la médiumnité de M^{me} M.-A. Hull. Nos réunions étaient tout à fait intimes, puisqu'il n'y avait qu'une dame avec le médium, mon frère, et moi. Dans un tel milieu, rien ne pouvait troubler le médium ni déranger les Esprits dans leur merveilleux travail. Aussi avons-nous obtenu des matérialisations complètes d'Esprits, qui marchaient dans la chambre, suivaient les corridors et parcouraient les différentes pièces de la maison avec autant de facilité que des incarnés. C'est au point qu'en les voyant on n'aurait pas pu les distinguer de ces derniers.

Hier au soir, seize apparitions différentes ont été matérialisées parmi lesquelles six ont quitté la salle de séance. Pendant qu'Anna, une de mes filles, entra dans ma chambre, Constance passa dans celle de mon frère Joseph et lui apporta sa brosse à cheveux.

Ordinairement avant de commencer leur promenade, les apparitions féminines s'enveloppent d'une quantité de dentelles qu'elles fabriquent devant nous. Elles disent que cela leur sert de fonds de magnétisme pour leur rendre les forces perdues. En effet, j'ai remarqué que leurs vêtements diminuent selon la durée de leur absence. J'ai eu en ma possession plusieurs échantillons de cette dentelle, coupée de leurs robes avec le consentement des Esprits.

A la séance d'hier, Anna vint vers nous, vêtue d'une belle robe blanche, tenant en ses mains une écharpe de brocart d'un ton olive, d'environ trois mètres de longueur, sur trois quarts de largeur, et ornée à chaque extrémité d'une frange élégante. Elle arrangea cette écharpe autour d'elle, jetant un bout par-dessus son épaule droite suivant la mode espagnole. Après nous avoir donné, à mon frère et à moi, le temps de constater la délicatesse du tissu de son écharpe

en nous la faisant toucher, Anna alla près de la dame qui, à cause d'une indisposition, était étendue sur un sofa à l'autre extrémité de la pièce, et lui permit de faire le même examen.

Ensuite ma fille s'assit sur une chaise, en face et très près de nous. Alors elle commence à manier l'écharpe qui est bientôt réduite en une petite quantité de substance sombre, laquelle substance diminue encore de volume, puis se transforme en une masse de dentelle blanche qui s'allonge à chaque mouvement des mains de l'Esprit jusqu'à ce qu'elle soit devenue aussi grande que la première écharpe qu'elle remplace.

Lorsqu'Anna nous eut quittés, sa sœur séraphique, Constance, — dont l'esprit quitta la terre avant d'avoir vécu — se présenta. Elle était vêtue d'une robe éblouissante de blancheur, couverte d'une magnifique pièce de brocart. Après nous avoir fait examiner sa robe et son écharpe, elle s'approcha d'un lit qui n'était pas loin de nous et commença à manier la pièce de brocart qui grandit sous ses doigts jusqu'à ce qu'elle eût fait une magnifique couverture de lit. Après que nous eûmes exprimé notre admiration sur ce phénomène extraordinaire, Constance fit onduler doucement le brocart. A chaque ondulation ce tissu diminuait de volume et quand il

n'en resta plus qu'un petit morceau, comme celui d'Anna, il disparut dans l'air.

Durant cette soirée, la dame médium sortit de derrière le rideau, accompagnée d'une apparition. L'une et l'autre portaient une robe blanche et nous n'aurions pas reconnu le médium si, à un moment, il n'avait tiré de côté sa robe blanche afin de nous montrer sa robe noire qui était dessous celle-là.

Je puis dire, en terminant, que mes chères aimées Esprits m'ont promis plusieurs fois de me donner avant de mourir le plaisir de marcher en plein jour côte à côte avec moi et qu'elles seront alors aussi tactiles qu'elles étaient dans cette vie. Cette promesse me sera accordée, je le crois, car, il y a peu de jours, ma femme et mes deux filles, Fannie et Gertrude, ont rejoint M^{me} Hull, qui se promenait vers midi, dans les terres de Vaucluse qu'elles aimaient tant, et l'ont accompagnée dans sa promenade. Elles étaient aussi réelles en apparence que si elles eussent été des mortelles. M^{me} Hull a connu Fannie personnellement avant sa mort et connaît bien les portraits des autres, aussi put-elle les reconnaître facilement. Je n'étais point là, c'est vrai; mais je sais qu'il n'y a personne connaissant bien M^{me} Mary-A. Hull qui doutera un moment de sa véracité. M^{me} O.-B. DITSON.

FRA POPOLI

HISTOIRE EXTRAORDINAIRE

(Suite)

Sous la puissante fascination de l'Ange de lumière, Carstud et Morise restaient ployés. La fusion de leurs âmes, par l'embrassement séraphique, rendait leurs corps inertes et leurs oreilles sourdes aux bruits extérieurs, et sous leurs pieds le parquet se fût ouvert que dans l'abîme ils seraient tombés insensibles et indifférents.

De son regard doux et profond, l'Être merveilleux les contemplait. Il les nomma tendrement « Carstud ! Morise ! mon frère ! ma sœur ! « Souvenez-vous... » et il leur montrait le ciel. « Vous serez aidés. Courage ! confiance ! »

Il prit la main de Carstud, la pressa énergiquement : « Ami du bien, lui dit-il, sur des ruines « tu élèveras un édifice. Le malheur est ton « piédestal. »

Puis il porta à son front rayonnant les mains de la jeune fille, déposa ensuite un pur baiser sur ses doigts blancs et lui parla ainsi : « Toi, « faible enfant, humble, chaste, ignorée, tu seras la gloire et le salut de ton sexe, avili et « méconnu. Par tes précieuses larmes, par ton « grand exemple d'abnégation, par tes paroles « d'amour tu accompliras une œuvre de purification sociale. Ce que tu fonderas restera « impérissable.

« Accomplissez votre tâche de dévouement à « l'humanité, gagnez les hommes à la cause de « Dieu, affranchissez leurs âmes, enseignez à « ces hommes égoïstes et tyrans la loi d'amour « solidaire et désintéressé. Dites-leur qu'on est « heureux surtout par le bonheur d'autrui et « grand par le sacrifice personnel. Amis, mes-

bien-aimés, je vais disparaître, mais je ne vous quitterai pas. Morise, je te causerai en ton cœur et t'inspirerai ; Carstud, tu entendras toujours ma voix, car je suis le messenger de Dieu qui, jusqu'à ce jour, t'ai guidé dans tes actes et dirigé dans ta voie. Je suis celui qui mettait tes ennemis en fuite par des paroles mystérieuses semblant s'échapper du sein de la terre ou fendant l'espace, celui qui a fait devant ton humble personne incliner d'orgueilleux rebelles, celui qui a ouvert au-devant de toi les chemins fermés, celui qui veille à ta sécurité, à ton entourage et protège tout ce que tu aimes ; celui qui t'a donné, par des intuitions intimes, la science merveilleuse que tu possèdes, qui a secondé tes touchants efforts pour arracher le corps aimé de ta fille à une populace ivre et affolée. J'ai fait plus, Carstud, Au nom de Dieu et par son pouvoir, j'ai ravi à la mort cette fille aimée. Tu la retrouveras vivante en sa nacelle aérienne. A l'instant même, elle sort d'un sommeil léthargique et ne se souvient pas du passé. Carstud, en retrouvant ton Isabeau, ne lui dis pas qu'elle fut Mézarine ; laisse-lui l'oubli de cette partie d'existence souillée dont elle est irresponsable. Au pur rejeton de ton sang, une nouvelle vie a été insufflée, Mézarine est redevenue ton enfant. Tu avais trouvé le moyen de préserver son corps de toute corruption et tes amis invisibles ont effacé ses souillures morales ; ils te la rendent en son esprit, douée d'une nouvelle virginité. Laisse-lui l'ignorance de ce passé fatal, et fais-la vivre désormais dans le recueillement de la pensée, dans la retraite, afin qu'après cette guérison providentielle elle jouisse d'un long repos nécessaire à toute convalescence et qu'elle médite à loisir sur sa tâche active à venir. Qu'elle se fortifie par ta tendresse et par l'étude. Frère, au milieu de tes tribulations, n'éprouves-tu pas une joie bien douce, n'as-tu pas une grande compensation pour tes nombreux sacrifices, et désormais, pour toi, toute épreuve ne sera-t-elle point très allégée ? Brave tout obstacle sans peines et sans craintes, Fra Popoli ; reste avec toi. »

— Fra Popoli ! exclama Carstud en cherchant à retenir la brillante apparition.

Ce nom de Fra Popoli, il l'avait, un jour, vu

écrit par une main mystérieuse et suivi de ces mots : « Je suis ton guide et je suis ton ami. Tu me verras un jour, dès cette vie. Ce jour sera grand et terrible. Courage ! confiance ! »

A peine le Messenger céleste avait-il disparu, qu'un bruit formidable ébranla la terre. Il sembla que toute la ville s'abîmait sous l'immense écroulement de ses édifices. L'aile du palais, occupée par Carstud, parut s'ouvrir d'un point à l'autre ; une fumée épaisse l'envahit soudain, et Carstud et Morise purent constater, à mesure que se dispersait la fumée opaque, qu'en effet le palais était détruit. Ils se trouvaient miraculeusement au milieu d'un immense abîme, debout sur une poutre. Une ceinture de feu enveloppait le monument détruit. Le spectacle horrible de débris fumants et de membres humains informes dans des mares de sang, les cris de terreur, les gémissements lugubres formaient un tableau d'une horreur indescriptible ; une scène infernale.

Pas d'issue pour fuir, pas de moyens de sauvetage. Carstud, épouvanté et navré, leva les mains au ciel.

Mais alors quels ne furent pas en même temps sa stupéfaction et son plaisir. Un phénomène terrifiant et un phénomène touchant de grâce et de sérénité venaient de se produire. Toujours suspendu dans les airs, mais secoué par des chocs violents, le corps du monarque, objet des vengeances populaires, achevait sa destruction et tombait membre par membre, pêle-mêle dans cette sorte de fosse commune ouverte sous l'appareil aérien.

La nacelle où était déposée Mézarine, contenant comme on sait des ingrédients chimiques spéciaux, s'était illuminée et resplendissait de feux merveilleux. Les globules d'acide éclataient et rendaient un son métallique vibrant, tandis que par le mélange des substances diverses se formait une symphonie de couleurs. Des gerbes multicolores s'élançaient à perte de vue, d'autres semblaient mourir et renaître en leur éclat plus doux et se dispersaient enfin dans l'espace comme une vapeur légère et parfumée.

Dans la position critique où se trouvaient Carstud et Morise, ils ne pouvaient donner longue attention à ce qui se passait au-dessus de leurs têtes. Leurs mains enlacées et perdant pied sur leur tremblant appui, ils furent lancés dans le vide.

(A suivre).

DERNIERS MOMENTS DE LA PRINCESSE CHRISTINE

Une correspondance de Séville, publiée dans le *Journal de Bruxelles* du 7 mai 1879, a relaté les derniers moments de la princesse Christine, en ces termes :

« ... Elle est morte lundi matin, vers dix heures, elle a dit à sa mère : — « Je sens que je m'en vais. Je vois Amélie et Mercédès qui viennent au-devant de moi et qui m'appellent... Mes sœurs me disent de venir. Je mourrai à trois heures. »

« Puis elle reposa. A trois heures, elle ouvrit les yeux.

— Ah! voilà Mercès! (c'était son nom d'amitié.) Je vais donc enfin revoir *mon petit Chou!*

« Et elle expira... »

Cette adorable enfant qu'un trône attendait a été enlevée à la terre, alors que l'avenir lui paraissait si beau. Mais l'ange exilé fut rappelé par Dieu avant d'avoir connu les joies terrestres, joies pleines de déceptions, et son esprit radieux veille sur les êtres aimés qu'il a laissés ici-bas.

La princesse Christine et la reine Mercédès sont bien vivantes pour nous et bien aimées.

La princesse Christine nous a donné une preuve de la réincarnation, en nous indiquant une de ses existences antérieures sous le nom d'Amalberge. Il sera parlé d'elle dans les Souvenirs et impressions d'un Médium. EL.

SECONDE VUE DE SWEDENBORG

Passage d'une lettre écrite par le philosophe Emmanuel Kant à un de ses amis, au sujet d'un fait de clairvoyance tiré de la vie de Swedenborg.

« Quand le baron Swedenborg débarqua à Gottenberg, revenant d'Angleterre, un samedi soir à quatre heures, vers la fin du mois de septembre, M. Um Castel l'invita à sa campagne ainsi que quinze autres personnes. Vers 6 heures du soir, le baron Swedenborg sortit, et revint dans la compagnie pâle et inquiet. Il disait qu'en ce moment un terrible incendie avait éclaté à Stockholm sur le Südermaln et que le feu se développait. Gottenberg est à 300 milles de Stock-

holm. Il était agité et sortit à différentes reprises. Il disait qu'une maison d'un de ses amis, qu'il nomma, était déjà totalement en cendres et que sa propre maison était en danger. A huit heures, après qu'il était sorti de nouveau, il disait joyeusement : Que Dieu soit béni, le feu s'est éteint à trois portes de ma propre maison ! Cette information occasionna la plus grande excitation dans la compagnie et dans toute la ville. Le dimanche matin le gouverneur fit chercher Swedenborg et l'interrogea à ce sujet. Swedenborg décrivit exactement l'incendie ; comment il avait commencé et le temps de sa durée. Le même jour l'histoire parcourut toute la ville, où, comme elle avait intéressé le gouverneur, elle occasionna une commotion plus grande ; car un grand nombre étaient inquiets, à cause de leurs amis ou de leurs propriétés. Un courrier qui avait été envoyé par des négociants de Stockholm pendant l'incendie, arriva le lundi matin à Gottenberg. Dans les lettres qu'il apporta, la description était exactement semblable à celle de Swedenborg. Le mercredi matin, un courrier royal vint chez le gouverneur avec le compte rendu de l'incendie et des pertes qu'il avait occasionnées et des maisons qui en avaient été attaquées, ne différant en rien de la description faite par Swedenborg au même moment où cela avait eu lieu ; car le feu avait été maîtrisé vers huit heures. »

CITATIONS ÉDUCATRICES

Je crois à l'égalité physique, intellectuelle et morale de l'homme et de la femme, mais je sais en même temps qu'il n'y a pas identité de fonctions entre les deux sexes, et cela pas plus dans le domaine intellectuel que dans le domaine physique. C'est seulement dans le domaine moral, je veux dire, dans le sanctuaire de la conscience, que l'unité se fait et que les sensualités disparaissent. Il n'y a pas une conscience mâle et une conscience femelle. La loi morale est la même pour l'homme et pour la femme, d'où la réciprocité des droits et des devoirs dans la différence des fonctions.

CH. FAUVETY.

NOUVELLES DIVERSES

— La réunion trimestrielle des délégués des groupes spirites de la Fédération belge aura lieu le 28 janvier courant, à une heure, rue de l'Empereur, 14, à Bruxelles.

— La Société académique *Dieu, Christ et Charité*, de Rio de Janeiro, Brésil, ouvre un concours universel sur le sujet suivant : *Dieu, l'âme humaine et son immortalité*, démontrés scientifiquement.

La thèse accompagnée d'une enveloppe renfermant le nom de l'auteur devra être reçue avant le 31 décembre 1884. Elle sera écrite en langue portugaise ou jointe à une traduction en cette langue.

Le jury sera composé de représentants de toutes les écoles philosophiques et scientifiques.

L'ouvrage couronné recevra un prix de deux contos de reis (environ cinq mille francs).

PETITE CORRESPONDANCE

M. le docteur Cornilleau. — Merci de vos hommages et félicitations. Après l'étude consciencieuse dans cet ordre d'idées, vient la conviction. Vous verrez.

M^{me} Élisabeth. — Remerciements. Courage!

M. Abel. — Envoyez une photographie.

M^{me} Martin N. — Vendredi soir.

M. Kooski. — Le conseil n'est pas nommé. Le local n'est pas prêt. Bientôt.

M^{me} F. Treil. — Dans cet état maladif, suspendre l'exercice de la médiumnité.

M^{me} Aglaé. — Impatience de vous voir.

M. Henri M. — A moins que ce ne soient des chefs-d'œuvre et qu'ils traitent des sujets spiritualistes, nous refusons les vers.

M. Eugène M. — Le bouquet de la Sainte-Lucie a duré un mois. C'est merveilleux.

M. Alexandre C. — Écrire de votre main : *Honneur et courage!* au-dessous du nom d'une carte de visite et donner photographie pour le tableau.

M. Victor et M^{me} Anna. — On peut devenir chevalier ou chevalière, sans rien dépenser, si l'on n'est pas riche. Lisez bien le projet.

M^{me} Bertie. — Il n'y aura jamais de passe-droits. La justice va de pair ici avec l'amour.

M. Laurent. — Accepterons votre liste pour abon-

nements de faveur, nous en avons de disponibles.

M^{lle} Stéphanie. — Il ne faut jamais vous hypnotiser de cette manière, vous-même; c'est dangereux. Essayez de lire dans le verre d'eau.

M. Maurice H. — Il faut étudier. Ces expériences, sans études préalables, sont incomplètes et non sans danger.

M. Gerreb. — Satisfaction de pouvoir apporter un soulagement à une distance aussi grande. Si les bons invisibles n'intervenaient point, ce n'est pas la pensée seule d'une créature qui aurait raison de la *mauvaise chance*. Toujours plaisir à recevoir et donner nouvelles.

M. Angerville. — Vous écrivez à la directrice de la *Lumière*, ces lignes curieuses :

« Madame. Nous avons l'honneur de vous informer que le journal l'*** va commencer sa deuxième année. Nous vous prions, dans le cas où vous connaîtriez des journaux *sur le point de suspendre* leur publication, de vouloir bien nous en donner avis. A l'aide d'une nouvelle combinaison, ce journal pourra faciliter à ses *petits confrères* le moyen de faire honneur à leurs engagements.

« Prière de rapporter cette ordonnance. »

A cette lettre écrite sur une feuille de consultation médicale, nous n'avons rien à répondre, puisque nous sommes en parfaite santé et que nous ne connaissons pas les *petits confrères* en danger de mort. Cependant nous avons la souveraine panacée des petits journaux sous nos yeux; c'est un prospectus daté du 20 novembre 1882. Ce qui donne à cette publication l'art de vivre un an en 41 jours. On y trouve des annonces ainsi conçues : « Les personnes désirant donner leurs animaux, chiens, chats ou oiseaux, sont priées de nous en aviser. Nous nous occuperons gratuitement du placement de leurs bêtes. » Nous déclarons humblement à ces messieurs qu'il n'y a point de bêtes chez nous.

M^{me} Albertine de M. — Oui, madame, il est possible de développer la lucidité chez un somnambule naturel. Pour cela, il faut un bon magnétiseur. Si la personne a déjà été magnétisée par un de ces hommes qui ne tendent qu'à produire de grands effets, ne comptez plus sur sa lucidité. Merci de votre bon souvenir.

Nous avons encore à nous plaindre du service de la poste. Ce service est désastreux pour les périodiques mensuels. Une feuille de papier affranchie devrait parvenir à son destinataire avec autant de sécurité qu'une lettre. Elle a pour nous autant de valeur qu'un chèque pour un banquier. De la régularité dans la réception d'un journal par ses abonnés dépend son existence. Nos confrères se plaignent comme nous et leurs réclamations n'aboutissent à rien.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DIEU ET LA CRÉATION, par René Caillié, ingénieur, vice-président honoraire de la Société scientifique d'études psychologiques de Paris. — Cet ouvrage de grande science et de haute philosophie spiritualiste, se publie par fascicule. Le premier fascicule est en vente. Les abonnés de *la Lumière* peuvent le demander à M. Jean Darcy, boulevard Montmorency, 75. Ils le recevront *franco* contre la somme de 2 fr. 25.

Nous n'avons pas à faire l'éloge de M. René Caillié, ses travaux scientifiques, littéraires et philosophiques l'ont placé au premier rang des savants et des penseurs.

ŒUVRES DE M. EUGÈNE BONNEMÈRE

La France sous Louis XIV, 2 vol. in-8^o. 12 fr.
Histoire des Camisards, in-12..... 3 fr. 50.
Histoire des Paysans, 2^e éd., 2 vol. in-12. 7 fr.
La Vendée en 1793, in-12..... 3 fr. 50.
Histoire populaire de la France, tome I, *la Gaule*, tome II, *les Valois*, 2 vol. in-32 à 30 cent.
Histoire de la Jacquerie, in-32..... 30 cent.
Les Paysans avant 89, in-18..... 15 cent.
Le Maître d'École, in-12..... 15 cent.
Les Déclassés, in-12 3 fr.
Louis Hubert, Mémoires d'un curé vendéen, un volume in-12..... 3 fr.
Le Roman de l'Avenir, in-12..... 3 fr.
L'Âme et ses manifestations à travers l'histoire, in-18..... 3 fr. 50

Périodiques

SPIRITISME ET MAGNÉTISME

La Lumière. Révélation et Expérimentations du Nouveau Spiritualisme. Revue mensuelle. 6 fr. par an. 75, boulevard Montmorency.
Revue spirite et Bulletin de la Société scientifique d'études psychologiques. Mensuel. 10 fr. par an. 5, rue des Petits-Champs.
Le Moniteur de la Fédération belge. Bi-mensuel. 2 fr. 50 par an. 14, rue de l'Empereur, à Bruxelles (Belgique).
Le Messenger. Bi-mensuel. 5 fr. par an. M. Adam, 24, boulevard de la Sauvenière, à Liège (Belgique).
Le Phare, organe de l'Union spiritualiste et du cercle Mesmer de Liège. Mensuel. 4 fr. par an. 33, quai Saint-Léonard, à Liège.
De Rots, journal spirite mensuel, en flamand et en français. 3 fr. par an. M. A. Dossaer, 52, rue Saint-François, à Ostende, Belgique.
L'Anti-Matérialiste, bi-mensuel. 5 fr. par an. M. P. Verdad, 4, rue de la Boucherie, à Nantes.
Licht, mehr Licht! (Lumière, plus de Lumière!). Revue psychologique hebdomadaire. 10 fr. par an. M. de Rappard, 41, rue de Trévise.
El Buen Sentido (le Bon Sens). Mensuel. 15 fr. par an. Calle Mayor, 81 — 2^o à Lérida (Espagne).
El Criterio Espiritista. Mensuel. 10 fr. par an. San Bartolomé, 13, principal Derecha, à Madrid.

El Faro (le Phare), revue bi-mensuelle d'études psychologiques et magnétiques, Limones, 10, à Séville.
Revista de Estudios psicologicos. Mensuelle. Direction, Balmes, 6 pral, à Barcelone (Espagne).
Constancia, revue spirite de Buenos-Ayres. Mensuelle. Administration : 329, calle Mejico. Buenos-Ayres (République Argentine).
La Fraternidad. Calle Cordoba (quinta de Cabrera), Buenos-Ayres.
Banner of Light (l'Etendard de la Lumière). Hebdomadaire. 18 fr. par an, 9, Montgomery Place, à Boston, Massachusetts (Amérique du Nord).
Mind and Matter (l'Esprit et la Matière). Hebdomadaire. 13 fr. par an, 713, Sansom Street, à Philadelphie, Pensylvanie (Am. du N.).
La Chaîne magnétique. Mensuel. 6 fr. par an. M. Louis Auffinger, 15, rue du Four-Saint-Germain.
Journal du Magnétisme. Mensuel. 6 fr. par an. M. H. Durville, 22, boulevard des Filles-du-Calvaire.

DIVERS

La France, journal politique quotidien du soir. Paris, 10 fr.; départements, 12 fr. par trimestre avec le *Journal illustré*.
Bulletin de la réunion des officiers. Paraît tous les samedis. Par an : pour les membres de la Réunion, 15 fr.; pour les personnes étrangères à l'armée française, 24 fr. pour la France, 27 fr. pour le reste de l'Europe.
Le Petit Journal. Quotidien, politique, littéraire, scientifique, agricole et commercial. Paris, 5 fr.; départements, 6 fr. par trimestre, 61, rue Lafayette.
Le Journal illustré. Hebdomadaire. 15 cent. le numéro; 7 fr. 50 par an, 61, rue Lafayette.
L'Astronomie, revue mensuelle d'astronomie populaire, de météorologie et de physique du globe, publiée par Camille Flammarion, avec le concours des principaux astronomes français et étrangers. Paris, 12 fr.; départements, 13 fr.; étranger, 14 fr. par an. Gauthiers-Villars, 55, quai des Augustins.
L'Aéronaute, bulletin mensuel illustré de la navigation aérienne. Paris, 6 fr.; départements, 7 fr. par an. Dirigé par le Dr Abel Hureau de Villeneuve, 95, rue Lafayette.
Le Papillon. Hebdomadaire. Paris, 12 fr.; départements, 13 fr. par an. Rédacteur en chef : Olympe Audouard, 57, rue Saint-Roch.
Le Devoir, revue des questions sociales. Hebdomadaire. 10 fr. par an. M. Godin, directeur-gérant, fondateur du *Familistère*, à Guise (Aisne).
La Graphologie, journal des autographes. Bi-mensuel. 10 fr. par an. M. Adrien Varinard, 32, rue de Vaugirard.
Monde thermal, hydrologie, hydrothérapie, etc. Hebdomadaire. Un an, 15 fr.; six mois, 10 fr., 63, rue de Maubeuge.
Le Courrier des Sciences et la science de guérir. Bi-mensuel. 6 fr. 50 par an. 33, rue Saint-Denis, Gennevilliers (Seine).

N. B. — Les prix d'abonnement des journaux étrangers indiqués ci-dessus sont les prix demandés pour l'Europe.



LA LUMIÈRE

SCIENCES — ARTS — LITTÉRATURE — MORALE

RÉVÉLATIONS ET EXPÉRIMENTATIONS DU NOUVEAU SPIRITUALISME

REVUE MENSUELLE

Sous la direction de M^{me} LUCIE GRANGE



Ne dites jamais ces mots : « Je ne connais pas, je ne comprends pas, donc c'est faux. » — On doit étudier pour connaître, connaître pour comprendre, comprendre pour juger.

NARADA, philosophe hindou.

N° 12. — 15 FÉVRIER 1883

SOMMAIRE : Les Temps sont arrivés, René CAILLIÉ. — Le Spiritualisme dans l'histoire (VI. — Jeanne Darc), Eugène BONNEMÈRE. — Ce que je suis, ce que je crois, Lucie GRANGE. — Le Lycée Condorcet. — Fra Popoli, histoire extraordinaire (suite). — Voix des Esprits. — Nos défunts. — Superstitions, erreurs et préjugés. — Conseils aux Expérimentateurs, Lucie GRANGE. — Épellation abrégative pour la table parlante. — Nouvelles, petite correspondance, bulletin, etc.

ABONNEMENTS : Un an, 6 francs.

(FRANCE ET ÉTRANGER)

On s'abonne sans frais chez tous les libraires et dans tous les bureaux de poste
On peut aussi adresser directement un mandat à M. Jean DARCY, administrateur,

75, boulevard Montmorency, à Paris

(Gare d'Auteuil, tête de lignes des omnibus d'Auteuil-Madeleine et d'Auteuil-Saint-Sulpice)

Se vend à la « Salle des Nouvelles du *Petit Journal* », 61, rue Lafayette

Et à la « Salle des Dépêches de *La France* », 123, rue Montmartre.

MM. les Libraires et Commissionnaires s'adresseront pour les abonnements et les réassortiments
chez M. PÉRINET, libraire, 9, rue du Croissant.

Pour la Belgique, adresser les mandats à M. BEVNS (*Moniteur de la Fédération belge*),
14, rue de l'Empereur, à Bruxelles.

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Prix du numéro : 50 centimes.

AVIS A NOS ABONNÉS

Avec le numéro de mars prochain LA LUMIÈRE entrera dans sa deuxième année d'existence. Jusqu'ici les félicitations et les encouragements que nous avons reçus, nous prouvent que nos efforts ont été compris. Les circonstances et les désirs de nos lecteurs nous ont obligés d'accentuer davantage nos tendances et d'affirmer notre foi raisonnée.

Nous l'avons fait sans crainte et sans forfanterie.

La voie que nous avons tracée a été élargie à la demande de nos amis, et aujourd'hui la *Lumière* est devenue un des principaux organes du Nouveau Spiritualisme en Europe et en Amérique.

L'administration de la *Lumière* veut lui donner un éclat nouveau par la publication de dessins qui ajouteront à l'agrément du texte. Mais ces dessins devant augmenter nos frais, nous nous trouvons dans la nécessité d'augmenter le prix de l'abonnement. En conséquence, dès aujourd'hui, il est porté à **6 francs par an**.

MM. les Professeurs, Instituteurs et Institutrices pourront renouveler leurs abonnements au même prix que précédemment, à la condition de s'adresser directement à notre administration.

Afin de répondre au désir d'un grand nombre de nos nouveaux abonnés, nous ne ferons plus partir les abonnements du premier numéro de l'année. Désormais on pourra s'abonner de quelque date que ce soit. Tous les numéros demandés pour compléter les collections seront payés à raison de **50 centimes** l'un.

Nous ne faisons pas et ne voulons pas faire l'*abonnement forcé*. Toutefois nous considérerons comme engagés pour la seconde année, ceux de nos abonnés qui ne refuseront pas le numéro d'avril prochain.

Quant aux personnes à qui nous adressons la *Lumière* à titre gracieux, nous ne leur demandons que d'accueillir cette revue avec un regard bienveillant.

La *Lumière* ne paraissant qu'une fois par mois, il faudrait plusieurs années pour publier le *Dictionnaire spiritualiste* dont il a été question dans le principe et que personne ne nous réclame aujourd'hui. Nous nous proposons de le faire paraître en 50 livraisons à 10 cent., aussitôt que nous aurons recueilli un nombre de souscriptions qui en assurent les frais.

Afin de savoir ce que nous avons à faire, nous prions nos amis de nous adresser sans retard leur souscription au *Dictionnaire spiritualiste* dont le montant est de **5 francs** en même temps que le renouvellement de leur abonnement.

Les souscripteurs n'auront point à payer les livraisons qui dépasseraient le nombre de *cinquante*, que nous avons fixé approximativement.

SOMMAIRE DU N° 10. — 15 DÉCEMBRE.

Les Chevaliers de la *Lumière*, LUCIE GRANGE. — La vie et l'affinage de la matière, René CAILLÉ. — Le papillon et le parasite, UN INVISIBLE. — Éthérialisation d'esprits, MATHAREL. — Le spiritualisme expérimental (M^{me} de Girardin à Jersey et la table parlante), LUCIE GRANGE. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire (suite). — Le chant du Barde, GRANGENEUVE. — Voix de l'humanité, Victor Hugo. — Au Palais de l'Industrie (suite), C. JUSSEAUME. — Nouvelles, petite correspondance, bibliographie, etc.

SOMMAIRE DU N° 11. — 15 JANVIER.

A nos chers amis. — Nos premiers chevaliers, LUCIE GRANGE. — Les fédérations, MATHAREL. — Le spiritualisme dans l'histoire (V. — Jeanne Darc), EUGÈNE BONNEMÈRE. — Souvenirs et impressions d'un médium, HAB. — Les voix d'outre-tombe, René CAILLÉ. — Matérialisations d'esprits, M^{me} O.-B. DITSON. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire (suite). — Derniers moments de la princesse Christine. — Seconde vue de Swedenborg. — Citations éducatrices. — Nouvelles, petite correspondance, bibliographie, etc.

Nous serons très reconnaissants à ceux de nos lecteurs qui voudront bien nous faire parvenir une liste de noms de personnes qui s'intéressent aux questions traitées dans cette revue, et nous remercions tout particulièrement ceux qui, dans un but de louable propagande, ont pris plusieurs abonnements à la fois.

Lorsqu'un timbre d'affranchissement ne sera pas renfermé dans une lettre demandant des renseignements, il sera répondu sommairement, s'il y a lieu, par la petite correspondance.

Les lettres non affranchies sont rigoureusement refusées.

LA LUMIÈRE

LES TEMPS SONT ARRIVÉS

La Puissance de Dieu est infinie, il faut donc admettre que les moyens de manifestation de cette Puissance sont infinis aussi, et rien ne doit plus nous étonner. L'homme, lui, n'est qu'un atome dans cet Univers sans bornes et il n'y a d'infini chez lui que son ignorance et son orgueil.

Non, l'homme n'est point le seul objet de la pensée du Créateur; tous les êtres, tous sans exception, ont droit à sa sollicitude, et Dieu veille au bonheur de l'infiniment petit comme à celui de l'infiniment grand, en donnant à chacun ce qui convient à sa nature. Il envoie les rayons de ses effluves divines dans le sein des nébuleuses, au cœur des soleils et dans l'âme des planètes, aussi bien que dans l'atome animé plein de force et de vie qui, dans ses combinaisons multiples et merveilleuses, donne au ciron l'existence et la forme. Sa Pensée, rayonnant en myriades de cordons fluidiques, relie tous les êtres entre eux et va de nébuleuse en nébuleuse, de soleil en soleil, de planète en planète, et de là s'épanouit en pluie créatrice sur tous les atomes et dans toutes les formes.

Mais, comment notre intelligence pourra-t-elle s'imaginer ces fluides divins agissant sur tout l'Univers et portant en eux l'Intelligence, l'Amour et la Vie? C'est bien simple. Ces rayons divins, ce sont les Esprits, Messagers du Créateur. Il y en a de toutes les natures et de tous les degrés de ces Messagers célestes; pour tous les hommes, pour tous les peuples, pour toutes les planètes, suivant le degré d'élévation de chacun; car tout progresse et tout s'élève, tout se perfectionne en montant vers Dieu; et pour cela nous sommes obligés de nous aider les uns les autres en vertu de la grande loi de solidarité et de fraternité universelle.

Mais le libre arbitre est un don du Créateur en vertu duquel nous suivons la voie du bien ou nous nous laissons choir dans la voie du mal. De là la nécessité des Messies que le dévouement amène au sein des Humanités, pour les ramener dans la bonne route, les conduire et les guider. Ils arrivent à leur gré, à leur heure, sur les planètes où le progrès les appelle, prenant et quittant à volonté un corps humain pour se

mettre en contact avec les habitants de la planète où ils viennent accomplir leur mission divine.

Puisque toute goutte d'eau contient des millions d'habitants, puisque tout atome est composé de milliers d'autres atomes animés et vivants, il faut admettre aussi que toute planète, tout soleil, toute nébuleuse, a aussi ses habitants de grade plus ou moins élevé et que tous ces globes plus ou moins incommensurables et monstrueux, ont aussi leurs Messagers et leurs Messies; car un soleil, une nébuleuse, progressent aussi bien qu'une terre.

Rien n'est plus satisfaisant et logique à l'esprit que d'admettre ces Messies se rendant sur les globes divers aux époques solennelles où leurs Humanités, de longue main préparées par d'autres Esprits moins élevés, se disposent à entrer dans une phase nouvelle de leur carrière. Rien ne s'oppose en vérité à ce que nous croyions à ces Messagers célestes qui se montrèrent à Abraham, à une époque de foi que nous ne connaissons plus, et qui apparurent aux prophètes d'autrefois; à ces Invisibles qui secondèrent Moïse dans sa mission et qui, à la voix du chef des Hébreux, accomplissaient des prodiges, frappaient de stupeur le Pharaon et imposaient silence à ses magiciens. Les merveilleux phénomènes spirites qui se multiplient tous les jours et dans tous les pays nous rendent ces faits facilement compréhensibles, aussi bien que le fatal *Mané, Thécel, Pharès*, du festin de Balthazar. Les Anges de la Bible, ceux qui apparurent plusieurs fois aux disciples du Christ et parfois rompirent leurs fers, ceux qui vinrent soutenir le courage des martyrs chrétiens (*en les cataleptisant peut-être*) sont devenus des réalités pour tout spirite qui a bien voulu tirer leurs conclusions naturelles de faits qu'il a vus.

Pour nous qui écrivons ces lignes, nous croyons le moment présent tout aussi solennel que celui où s'accomplit la mission du Christ, et nous sentons notre Humanité grosse d'un enfantement prochain. Les destinées de la France ne sont-elles pas manifestes? Qui délivra la France sous Charles VII? Jeanne Darc ne

vint-elle pas juste à point, miraculeusement guidée par des Anges ? Il faut donc croire que tous ces grands mouvements qui petit à petit ont créé la France moderne et en ont fait LE CŒUR de l'Europe, ont été providentiels.

Oui, cela est devenu évident, des Messagers célestes sont dans notre atmosphère, préparant

les voies de la volonté divine, frappant, par des prodiges divers, les yeux des hommes pour ouvrir les cœurs aux grands enseignements divins qui vont éclater.

Les temps sont arrivés !

RENÉ CAILLIÉ,
Vice-président honoraire
de la Société d'Études psychologiques.

LE SPIRITUALISME DANS L'HISTOIRE

VI. — JEANNE DARC

(Suite)

Jeanne Darc était partie de Vaucouleurs le 13 février 1429 ; elle avait fait, en onze jours, un trajet de 150 lieues sans obstacles, pour arriver jusqu'à Chinon, où des difficultés plus grandes peut-être l'attendaient auprès du prince qu'elle venait sauver.

Elle n'eût point été admise auprès de l'insouciant monarque, sans la pression de l'opinion publique, qui déjà se prononçait en faveur de la jeune extatique. Car la mission de Jeanne avait été prédite, et d'autres voyantes étaient venues confirmer l'espérance populaire. On arrêta à Creil, et l'on conduisit à Paris deux femmes qui se prétendaient inspirées. L'une d'elles, jeune fille de la Bretagne bretonnante, disait que Jeanne « était bonne, et que ce qu'elle faisait était bien fait, et selon Dieu. » En outre, le dernier boulevard de la monarchie, Orléans aux abois implorait des secours. Tout cela fit taire pour un instant l'influence néfaste des favoris indignes de Charles VII ; tant est faux ce système qui veut que la mission de Jeanne n'ait été qu'un coup monté par la cour du roi de Bourges !

Enfin, après trois jours de pourparlers, Jeanne fut introduite par le comte de Vendôme dans la salle où Charles, modestement vêtu, se dissimulait aux regards, confondu au milieu de plus de trois cents chevaliers et seigneurs. Un spectacle si nouveau pour elle eût dû l'émouvoir. Mais les Esprits guidaient ses pas, et du doigt lui désignaient le prince. Elle s'avança « comme une petite bergerette, » et fendait sans hésitation la foule, elle fut s'agenouiller devant lui.

— Dieu vous donne bonne vie, gentil roi ! dit-elle.

— Je ne suis pas le roi, le voici ! répondit-il en lui montrant un seigneur couvert de vêtements splendides.

— En nom Dieu, gentil dauphin, c'est vous et non un autre. Très noble seigneur dauphin, j'ai nom Jeanne la Pucelle, et suis envoyée de par Dieu pour sauver vous et votre royaume, et chasser les Anglais de France. Dieu a pitié de vous et de votre peuple, car saint Louis et Charlemagne sont à genoux devant lui en faisant des prières pour vous.

Entouré de courtisans malintentionnés et de prélats toujours prêts à voir partout le doigt de Satan plutôt que la main de l'Éternel, Charles doutait encore :

— Veuillez m'ouïr en votre retraits, gentil dauphin, lui dit Jeanne, et je vous rapporterai, en signe de ma mission, des paroles qui ne sont pas même sorties de votre bouche, et que Dieu cependant connaît.

Charles consentit, et elle lui dit que, dans la nuit précédente, au milieu du découragement qui envahissait son âme à la nouvelle de tous ses échecs qui se succédaient autour de lui, il avait supplié Dieu, dans son cœur, et sans prononcer une seule parole, que s'il était le véritable héritier et successeur de la couronne de France, il le défendit contre ses ennemis et le rétablît au trône de ses ancêtres ; que si, au contraire, l'infâme Isabel de Bavière, sa mère, ayant forfait à tous ses devoirs d'épouse, il ne l'était pas, il lui accordât pour toute grâce d'échapper à la prison et de se pouvoir retirer en Espagne ou en Écosse, pays toujours fidèles aux rois de France.

— Or, continua-t-elle, je te dis de la part de Dieu que tu es vrai héritier de France et fils du roi.

Mais si Charles était convaincu, les gens d'église ne l'étaient pas. Me faut-il parler de

tous les affronts que dut essuyer cet ange libérateur que les prêtres n'approchaient qu'en se signant des deux mains ; des doutes insultants, de la visite des matrones présidées par la belle-mère du roi, lesquelles décidèrent que Jeanne était bien et dûment telle qu'elle l'annonçait, et que, par conséquent, le diable ne pouvait avoir de pouvoir sur elle, ni contracter de pacte avec elle ? Me faut-il la suivre à Poitiers, où l'humble fille des champs dérouta la savante stratégie des plus habiles docteurs d'alors, qui espéraient la prendre en défaut, et se trouvaient réduits à l'admirer et à se taire, deux points également difficiles ?

— C'est une sorcière ! s'obstinaient à dire les gens d'église. Où a-t-elle pris sa mission ? Quel prélat, quelle autorité ecclésiastique a-t-elle consultée ?

Ce fut là son crime, en effet, et elle le paya de sa vie. Jeanne se montrait docile aux Esprits qui l'inspiraient, elle obéissait à ses *Voix*, sans faire intervenir jamais le pape, les conciles ni les évêques. Elle se passait d'eux, agissait sans eux, quelquefois malgré eux.

On lui opposait les livres des Pères et des plus illustres parmi les théologiens qui avaient négligé d'annoncer sa mission :

— Ah ! s'écria-t-elle, il y a plus dans les livres de Dieu que dans les vôtres !

— Si Dieu veut délivrer la France, insistait un autre, il n'a besoin pour cela de vous ni de gens d'armes.

— Je guiderai les gens d'armes, répondit-elle ; les gens d'armes batailleront, et Dieu donnera la victoire !

On lui demandait un *signe*, un miracle, pour attester sa mission :

— Je ne suis pas venue à Poitiers pour faire des signes, dit-elle. Conduisez-moi à Orléans, je vous y montrerai les signes pourquoi je suis envoyée. Qu'on me donne des gens d'armes en telle et si petite quantité qu'on voudra et j'irai ! En nom Dieu, je ferai lever le siège d'Orléans ; je mènerai sacrer le dauphin à Reims : je lui rendrai Paris après son couronnement, et je tirerai le duc d'Orléans d'Angleterre. Il n'est besoin de tant de paroles : ce n'est plus le temps de parler, mais d'agir !

Jeanne et le conseil du roi revinrent à Chinon

où l'on se décida, pour dernière épreuve, à tenter la levée du siège d'Orléans.

Les Esprits lui avaient révélé que derrière l'autel de l'église de Sainte-Catherine de Fierbois, où elle avait prié avant d'arriver à Chinon, il y avait, enfouie sous terre, une épée sur la lame de laquelle étaient gravées cinq croix. Jeanne l'envoya chercher, et tout se vérifia ainsi qu'elle l'avait annoncé. Elle se fit confectionner, toujours d'après l'ordre de ses *Voix*, « un étendard blanc, d'une toile appelée boucassin, semé de fleurs de lys d'or, bordé d'une frange de soie, avec le pourtrait de Notre Sauveur, tenant le globe du monde, entre deux anges agenouillés, avec l'enseigne : *Jhésus Maria*. » Elle le portait presque toujours elle-même, ne se servant de son épée que pour défendre sa vie.

Le duc d'Alençon était allé rassembler à Blois tout ce qu'on pouvait réunir de troupes pour marcher au secours d'Orléans. Dans son impatience, et après avoir prédit à Charles qu'elle serait blessée sous les murs de cette ville, mais non mortellement, Jeanne prit les devants et le laissa commencer ce rôle d'acteur muet et de spectateur impassible qu'il devait continuer de jouer au milieu des prodigieux événements qui allaient s'accomplir à son profit.

Bien vite fatiguée de quelques jours de repos à Blois, elle s'élança sur la route d'Orléans, après avoir adressé aux Anglais une sommation de lever le siège. « En tête de l'armée, dit Henri Martin, marchait la cohorte des prêtres, chantant pour chant de guerre le *Veni Creator spiritus*, cette hymne sublime de l'Esprit de vie, qui semble n'être d'aucun temps ni d'aucune secte, tant l'éternelle vérité y brille d'une splendeur sans nuage. L'Esprit invoqué avait répondu : Son souffle emportait cette armée du Seigneur. »

Jeanne voulait que l'on marchât au plus court, par la Beauce ; les chefs, reculant devant l'audace de l'étrange capitaine qui venait substituer sa volonté à la leur, s'obstinèrent à choisir le plus long et le moins périlleux, la Sologne. Profitant de son ignorance, ils guidèrent l'armée du côté de la rive gauche de la Loire ; mais à deux lieues de la ville, la flottille de bateaux plats préparée à Orléans pour aller au-devant du secours qui s'avancait ne put, à cause du

vent contraire, et de l'abaissement des eaux, venir à leur rencontre.

— Vous avez cru me décevoir, dit Jeanne aux chefs désappointés, et vous vous êtes déçus vous-mêmes. Le conseil de Dieu, notre sire, est plus sûr que le vôtre. Sachez que je vous amène le meilleur secours qu'aient jamais reçu ville ni armée, le secours du roi du ciel !

Jeanne releva les courages abattus, et annonça que le vent allait changer. L'événement vint donner raison à la parole de la jeune inspirée, le vent gonfla les voiles, et les plus enthousiastes affirmèrent avoir vu les vagues complaisantes se soulever pour apporter jusqu'au rivage le secours au-devant duquel les Orléanais s'avançaient en poussant des cris d'espérance et de joie.

Dès le lendemain, Jeanne, qui eût voulu que l'on culbutât les Anglais sans nul délai, leur envoya une seconde sommation de lever le siège, qu'ils accueillirent en l'accablant des insultes les plus grossières. Le commandant anglais Glansdale, se distinguait entre tous par sa violence; la pieuse fille s'était avancée sur les remparts, jusqu'à la portée de la voix, elle se retira pleurant de honte, après avoir prédit à Glansdale qu'ils partiraient avant peu, malgré lui, mais qu'il ne serait pas témoin de leur déroute.

Jeanne, qui ne voulait pas que son sommeil même pût être soupçonné, se retirait toujours chez les personnes les plus respectables de la ville et partageait la couche des filles de la maison. Une nuit, exténuée de fatigue, elle venait de céder au sommeil, lorsque les Esprits la réveillèrent en sursaut.

— Mes voix m'appellent ! s'écria-t-elle en s'élançant du lit. Nos gens ont bien à besogner. Le sang de nos gens coule par terre !... Mes armes ! mes armes ! mon cheval !... Ah ! méchant garçon, continua-t-elle en s'adressant à son page qui accourt au bruit, vous ne me disiez pas que le sang de France fût répandu !...

Elle saisit son étendard et s'élança au galop de son cheval, pour secourir une troupe qui, à son insu et peut-être par jalousie contre elle, voulait débusquer l'ennemi de ses positions avancées. Elle rencontra un grand nombre de blessés que l'on rapportait dans la ville. Sa présence rend le courage aux siens, qui déjà pliaient et elle opère avec le sang-froid d'un grand capi-

taine, une retraite que les Anglais n'osent inquiéter.

Le lendemain était le jour de l'Ascension ; Jeanne ordonna qu'il fût consacré aux prières, et annonça qu'avant quatre jours, il n'y aurait plus d'ennemis devant la place. Le 6 mai, au matin, elle se mit à la tête d'une vigoureuse sortie, et après avoir obtenu un premier et éclatant succès, elle remit au lendemain pour achever son œuvre libératrice. Les chefs étaient unanimes à attendre quelques jours, et l'ayant écartée du conseil, ils lui envoyèrent signifier leur résolution.

— Vous avez été en votre conseil, leur répondit-elle et j'ai été au mien. Le conseil des hommes périra, celui de Dieu s'accomplira : nous combattons demain.

Au matin, Gaucourt, bailli de la ville, fait clore les portes. Sans s'émouvoir, Jeanne monte à cheval, la foule l'entoure, elle annonce que le soir l'Anglais sera chassé, et qu'elle rentrera victorieuse dans la ville par le pont des Tournelles. Se dirigeant vers la porte que garde Gaucourt en personne, elle se la fait ouvrir d'autorité et s'élança, entraînant à sa suite la population, l'armée et les chefs, contrainte d'appuyer une entreprise qu'ils n'ont pu empêcher.

La lutte fut terrible ; ivres d'orgueil au souvenir de leurs succès passés, de rage en présence de ce nouvel ennemi qu'ils affectaient de dire vomis contre eux par l'Enfer, les Anglais sentaient leur courage décuplé par la fureur qui les transportait. Voyant l'ardeur des siens se ralentir, Jeanne saisit une échelle, l'applique contre les retranchements formidables élevés par les Anglais autour de leur camp, et s'élança la première ; un vireton l'atteint et la rejette évanouie dans le fossé.

On l'emporte à l'écart. La blessure était cruelle, le trait avait traversé les chairs et ressortait de près d'un demi-pied derrière le cou. Mais elle reprend ses sens, et ainsi qu'il arrive presque toujours dans cet état étrange, la douleur provoque l'extase, les Esprits viennent lui rendre des forces, la souffrance disparaît domptée par l'enthousiasme et la sainte fille revêt de nouveau son armure.

Sa bannière était demeurée debout auprès des travaux de défense de l'ennemi.

— Regardez, dit-elle à l'écuyer qui l'accompagnait, quand la queue de mon étendard flottera vers le boulevard.

Le vent semble obéir encore une fois à sa volonté, il change subitement, et l'écuyer s'écrie :

— Jeanne elle y est !

— Tout est nôtre, alors, et y entrez !

« Après qu'elle eût prononcé les paroles dessus dites, ils montèrent contremont le boulevard aussi aisément comme par un degré ; ils ne savaient comment il se pouvait faire ainsi, sinon par ouvrage comme divin et tout extraordinaire. »

Les Anglais sont culbutés, Jeanne est victo-

rieuse, Glansdale tombe dans le fossé et se noie, et le soir, toutes les cloches d'Orléans retentissent en joyeuses volées, pendant que dans les églises, vingt mille voix ébranlent les voûtes pieuses, au chant des strophes du *Te Deum* triomphal.

Trois jours avaient suffi à Jeanne pour faire lever ce siège qui durait depuis sept mois. La jeune prophétesse n'avait failli sur aucun point, toutes ses prédictions s'étaient accomplies. Elle avait été blessée, Orléans était délivré, Glansdale, qui l'avait outragée, était mort.

(A suivre).

EUGÈNE BONNEMÈRE.

CE QUE JE SUIS, CE QUE JE CROIS

Le moi est haïssable, c'est pourtant de moi qu'il me faut parler.

Depuis que la *Lumière* existe, on m'a dit cent fois que j'étais bien courageuse, peut-être même hardie pour proclamer la vérité du spiritisme honni et bafoué. Mais que ne va-t-on pas me dire ou penser de plus quand il sera avéré que je suis médium ? Je serai taxée de folie ou d'orgueil ; et qui sait si l'on ne m'attribuera pas, d'après ce qui va suivre, l'intention de vouloir attirer le bon public dans les pièges d'un cabinet charlatanesque de consultation. Faut-il me défendre ? A quoi bon : Les sceptiques riraient, les esprits forts auraient un mot de pitié à mon adresse, les envieux, si j'ai l'honneur d'en avoir, diraient que j'échafaude une réputation sur le mensonge et le compérage, tout comme si je ne m'en étais point défendue. Cela peut-être lasserait ma patience et me porterait à l'acte le plus blâmable et le plus maladroit que puisse commettre un écrivain novo-spiritualiste, celui de mêler à son encre du fiel.

Je ne dois ni défendre ni soutenir ma personnalité. Par les faits que je puis produire ou par les communications que je puis avoir, je rentre dans l'œuvre collective du progrès spiritualiste appuyé sur la science, et ce que je défends, ce que je soutiens, c'est la vérité en tout et pour tous.

Heureuse de collaborer d'une manière effective à l'œuvre humanitaire par la propagande de la *Lumière*, je ne désire rien au delà. Je crois être toujours assez occupée pour ne pouvoir me livrer à aucune expérience particulière de clair-

voyance ou de toute autre faculté analogue, et tout ce que j'aurai à démontrer le sera d'une manière vaste et générale par ce puissant moyen du journalisme. Comme directrice d'une publication spiritualiste, je m'avance dans les voies sereines de l'avenir, calme et placide, malgré les tourmentes du présent. Comme médium, je dirai et ferai ce que Dieu voudra, mais assurément je ne dirai pas et ne ferai pas tout ce que les hommes me demanderont, car ce qu'exigent les hommes outrepassent toujours ce que Dieu veut et peut leur accorder. Et si, malgré mon désir d'être agréable à Dieu en étant utile aux hommes, je n'aboutissais qu'à me faire taxer d'imposture ou de folie, que Dieu me pardonne de n'avoir pas su l'entendre pour me faire comprendre de l'humanité.

Ceci dit, je livre hardiment les lignes suivantes au public. C'est un article de notre cher et bon collaborateur Maricot sur : *Les facultés médianimiques de M^{me} Lucie Grange*, article que j'hésitais tout d'abord à reproduire et qui a été appuyé par le fidèle et dévoué Chevalier de la *Lumière*, notre bon frère René Caillié. MM. René Caillié et Maricot sont des ardents et des généreux qui ne tergiversent point avec leur conscience devant les faits, et ils ne tiennent pas la main fermée quand il s'y trouve une poignée de vérités.

Voici ce qu'ils écrivent :

Je me croyais assez de force morale pour garder un secret : je me trompais. Depuis quelques mois, j'éprouvais si vivement le besoin de faire une confidence au public, qu'aujourd'hui mon indiscretion est un fait ac-

compli. J'en demande pardon à l'intéressée, à l'aimable directrice du journal la *Lumière*.

Donc, sans plus long préambule et sans plus d'excuses, je vais narrer les faits suivants :

Il s'agit d'abord de la seconde vue, phénomène si rare et si merveilleux, bien que naturel, que je l'ai longtemps révoqué en doute. Il était réservé à M^{me} Lucie Grange l'avantage de vaincre mon scepticisme. Voici ce qu'elle m'écrivait le 3 avril dernier, alors qu'elle ne me connaissait nullement, *pas même d'après photographie* :

« ... Je suis allée vous voir spontanément un soir très tard, le samedi 25 mars. Vous travailliez devant une grande table brune. J'étais debout, près de votre épaule droite ce que vous paraissiez sentir. Comme vous écriviez, je me suis penchée pour lire, je n'ai pu distinguer qu'un mot « l'homme ». Ce mot était écrit plus gros que les autres. Alors, le travail a presque cessé, car les idées se brouillaient, et vous avez porté la main à votre tête avec une intention bien évidente de les éclaircir, mais vainement. Je vous ai regardé, vous m'êtes ainsi apparu :

« Tête de romain, c'est-à-dire ronde ; cheveux châtain, clair-semés, mais garnissant bien la tête par une disposition naturelle à la frisure. Teint coloré, front proéminent, yeux clairs, bouche fine, cou droit et maigre, épaules effacées. Vêtu d'une sorte de pardessus gris.

« La chambre me paraissait être au premier et la porte d'entrée en face de la table. Une grande bibliothèque en face de la cheminée. Au fond de la chambre, un lit sombre, vers lequel vous vous êtes dirigé, en faisant deux ou trois mouvements dans vos habits semblant exprimer que vous aviez froid. »

Cette description de ma personne et de mon appartement est d'une exactitude absolue, et toujours facile à contrôler. J'étais ébranlé, mais non vaincu. M^{me} Lucie Grange fit plus fort : à 120 kilomètres de distance, sans être le moins du monde en l'état somnambulique, et tout en s'entretenant avec son mari, cette dame me vit de nouveau. Elle sentit que j'avais besoin de soins, que je travaillais trop. Elle m'écrivit à ce sujet. Je lui répondis, pour l'éprouver, que je me portais à merveille. Elle persista dans sa première manière de voir et m'indiqua même un traitement bien simple, que lui avait conseillé un docteur invisible, Plin l'Ancien. J'ai suivi le régime prescrit, car j'étais réellement atteint de pleurésie. Aujourd'hui, je suis complètement rétabli. Mon incrédulité a fait place à une foi absolue en l'existence réelle du phénomène désigné sous le nom de *seconde vue* ou *vue psychique*.

En outre, M^{me} Lucie Grange jouit de diverses médiumnités, je la soupçonne même de n'être autre que le véritable Hab, dont les *Souvenirs et impressions*, publiés actuellement par la *Lumière*, présentent un si grand intérêt.

A la date du 4 mai 1882, elle m'écrivait encore : « ... J'ai eu le nom d'une de vos incarnations antiques, et comme pour y donner raison, vous me dites en latin le dernier mot de votre lettre. Sous ce nom antique, — qui est Plin le Jeune, — votre esprit même était venu autrefois inconsciemment, mais vous n'avez jamais rien dit. »

J'avoue ne pas me rappeler avoir été Plin le Jeune. En cela, je ne puis rien nier, rien affirmer. Je crois en la réincarnation et je m'explique fort bien le manque du souvenir des existences passées. Néanmoins, je n'ose croire avoir été si grand autrefois pour être si petit aujourd'hui. Assurément, si le fait était vrai, je serais présentement en expiation, et cela sans doute, pour avoir puni quelques chrétiens qui faisaient rébellion contre les lois romaines.

Quoi qu'il en soit, et pour revenir aux faits de seconde vue, je déclare hautement que M^{me} Lucie Grange est merveilleusement douée et qu'elle peut par là, convaincre plus d'un incrédule. Je l'en félicite, et je me plais à penser qu'elle voudra bien me pardonner d'avoir parlé publiquement de sa personne sans avoir obtenu ni demandé aucune permission préalable.

MARICOT.

Je joins ici ma prière à celle de mon frère inconnu, M. Maricot, en demandant à M^{me} Lucie Grange de faire profiter ses lecteurs de la communication si instructive née de l'indiscrétion de Plin le Jeune. Il paraît que MM. les Romains se permettaient de ces choses !... Mais, puisque le secret est divulgué, il s'agit d'en faire profiter le public. D'ailleurs l'heure des confessions est arrivée, a dit M. Camille Chaigneau, et notre devoir à tous est un peu de donner notre cœur

1. Nous prions nos lecteurs de ne pas s'imaginer M^{me} Grange comme un sujet somnambulique. Afin de ne subir l'influence d'aucune volonté humaine, elle n'a jamais voulu se laisser magnétiser. — En cela elle a eu raison. — Quand, à son insu, un magnétiseur a essayé de l'influencer, il ne s'est pas flatté du résultat ; qu'on nous pardonne une expression familière, il a toujours remporté son paquet, lequel était d'autant plus lourd que le manque de franchise de sa part en décuplait le poids. Les personnes qui connaissent le magnétisme animal nous comprendront.

M^{me} Grange est d'une constitution robuste et ne saurait être confondue avec une cataleptique. Quand elle voit, c'est spontanément et sans dormir, en causant avec les personnes qui sont autour d'elle. Elle s'exprime sans enthousiasme, avec une simplicité naturelle et une assurance qui inspirent la confiance.

Depuis nombre d'années que nous connaissons M^{me} Grange nous admirons son bon caractère et son égalité d'humeur. Gracieuse en société, elle est toujours bienveillante pour tous. Aussi est-elle aimée et bien aimée.

MATHAREL.

en pâture à nos frères ; c'est ainsi que nous leur ouvrons les yeux, c'est ainsi que nous les amènerons à la foi.

D'ailleurs cette communication nous est due, car elle est une leçon spirite ; outre qu'elle nous fait assister une fois de plus à des phénomènes indéniables de *seconde vue*, elle nous prouve à nouveau la réalité de la réincarnation et la nécessité de l'expiation pour purifier notre âme de ses fautes. Pourquoi M. Maricot n'aurait-il point été Pline le Jeune et n'aurait-il point été guéri par Pline l'Ancien resté à l'état d'Esprit ? Le Pline le Jeune d'aujourd'hui n'est point aussi instruit que l'était celui d'autrefois ? Mais c'est justement là sa punition. Le corps choisi pour son expiation est aujourd'hui de nature moins élevée, d'une matière plus difficile à conduire et à dominer. C'est que véritablement il a persécuté dans un vilain esprit d'intolérance, les chrétiens d'autrefois, les frères des spirites d'aujourd'hui, et, j'en demande bien pardon à M. Maricot, il n'a absolument que ce qu'il mérite. Il y a une Justice divine ou il n'y en a pas.

RENÉ CAILLIÉ.

Je mets moins de rigueur que M. René Caillié à juger les existences présentes d'après les existences antérieures. Je trouve sévère, surtout à l'égard de M. Maricot qui défend avec ardeur la cause des faibles et des déshérités, cette appréciation : « il n'a que ce qu'il mérite. » Appliquée à tous, elle aurait pour désastreuse conséquence d'étouffer toute pitié devant le malheur, excepté pour les cœurs parfaits, lesquels sont rares.

Je crois que les mauvaises actions d'une vie se rachètent forcément dans une autre vie, mais je crois aussi que beaucoup d'Esprits supérieurs incarnés dans des positions humbles le sont pour mieux étudier les besoins du milieu où ils se trouvent ; ce sont ceux-là qui autour de nous « se forment d'eux-mêmes », comme l'on dit, sortent de l'ornière sociale, font le bonheur

de ceux qui les entourent, « surgissent comme des météores au milieu des ténèbres », ainsi que le disent les Esprits en leur langage imagé. Je crois encore que les Esprits purs et dévoués s'attachent à la terre tant qu'il y reste des êtres qui leur sont chers. Je les crois assez forts et assez aimants pour vouloir se réincarner à côté de ceux qui ont à souffrir et même prendre leur part de l'expiation pour la faire mieux supporter au coupable. Enfin je crois que, à l'heure actuelle, de bons et grands Esprits, encore cachés, vivent et souffrent sous la chappe de plomb que l'on nomme un corps matériel ; qu'ils étudient et observent les phases critiques de notre époque et s'uniront ensemble comme une légion puissante sous l'impulsion de Dieu pour déterminer le grand mouvement spiritualiste et établir solidement les assises d'un monde nouveau.

LUCIE GRANGE.

LE LYCÉE CONDORCET

Un décret du 27 janvier 1883, vient de rendre au lycée Fontanes le nom de CONDORCET qui lui avait été enlevé en 1874. Depuis cette époque le Conseil municipal de Paris et le Conseil général de la Seine avaient protesté contre un acte si rétrograde. Le nom de Condorcet est attaché aux grands travaux de la Convention sur l'organisation de l'instruction publique en France et, à ce titre, il est inséparable de celui de Lakanal. Les projets préparés par Condorcet dans cet ordre d'idées ont servi de base à tout ce que l'on a fait depuis de plus libéral et de plus sérieux sur cette matière.

Nous espérons que, pour l'honneur de nos gouvernants, le lycée Condorcet, sous ce vocable définitif, restera toujours le LYCÉE CONDORCET.

FRA POPOLI

HISTOIRE EXTRAORDINAIRE

(Suite)

Et les promesses de l'Ange ! N'étaient-elles donc qu'un leurre, une dérision ? Cet affreux soupçon traversa leur esprit au moment rapide où, fermant les yeux, ils croyaient tomber dans les bras de la mort.

Non, l'appui de l'invisible protecteur ne pouvait leur manquer, et si l'Ange, ainsi qu'ils ap-

pelaient Fra Popoli, n'avait pu empêcher le cataclysme, au moins pouvait-il en sauver ses chers protégés. Soutenus par des bras invisibles, les deux amis furent doucement portés, sans blessures, sur un tertre de gazon, à l'abri de tout danger. Chose surprenante : de l'endroit où ils se trouvaient les rayons éblouissants

de l'astre suspendu au-dessus du palais en ruine les éclairaient en plein visage et les pénétraient de douces sensations d'un bien-être indéfinissable. Sous cette action bienfaisante, Morise s'endormit.

Carstud cherchait à habituer ses yeux à cette lumière ardente, derrière laquelle vivait miraculeusement son Isabeau bien-aimée. Il cherchait à sonder les mystères qui l'environnaient et il lui parlait en son cœur :

« Chère âme ! que signifie le prestige dont t'enveloppe la souveraine puissance de Dieu ? D'où vient que par sa bonté tu vas m'être rendue belle et pure, et pourquoi ces miracles d'amour en même temps que ces redoutables châtiments ?... Les merveilleux secrets que je possède par la tendre prédilection de mon guide, ces secrets qui m'ont permis de soustraire ton corps aux fureurs d'un peuple ignorant, injuste et cruel, ne sont plus que peu de chose en présence de cette grandiose manifestation divine. Humble mortel, être chétif et vain, je crois agir et c'est Dieu qui me mène. Faible instrument de sa volonté souveraine, je lui demande d'être illuminé en mon âme de l'ineffable et profonde lumière que tu projettes, car le trouble s'empare de moi en constatant mon impuissance et ma témérité. Jusque-là j'ai accompli ma tâche avec confiance, mais tous ces événements surpassent ma compréhension ; je crains qu'ils n'excèdent aussi mes forces.

« Connais-je bien le but final de la création ? Non. Tout ce que je sais est incomplet. Et pourtant cette connaissance ne serait-elle pas nécessaire avant de travailler à une réforme sociale et de poursuivre la tâche rénovatrice de l'humanité ? Je sens que j'ai eu le faux orgueil humain, j'ai cru connaître, je me suis senti fort. Mais aujourd'hui en face des événements nouveaux et des merveilles qui frappent mes sens, je vois la vérité sur moi-même. Homme orgueilleux qui te flattes d'un grand savoir, tu n'es qu'un pygmée. »

Le guide invisible qui l'accompagnait partout lui fit de nouveau entendre sa vibrante voix :

« Frère, si tu doutes, tu manqueras de force, crois. A chaque jour suffit sa peine et chaque événement fait naître une nouvelle inspiration. Tout ce que tu as appris est bon, et ces

« connaissances, complétées par de sages réflexions et de saines intuitions, suffiront à ta tâche. De ce soleil resplendissant, ce n'est point en effet la main humaine qui en a fourni l'élément, et s'il est autour de ta fille chère, il n'est point elle-même.

« Tu as appris ce que tu voulais enseigner au peuple pour son bonheur, tu le sauras tous les jours et de plus en plus. La science t'a guidé et par des procédés chimiques tu as triomphé de la désorganisation corporelle. Par tes moyens le corps humain reste impérissable. De même par tes enseignements et tes combinaisons utilitaires tu triompheras de la désorganisation sociale en régénérant les hommes. La corruption cadavérique n'existe plus, les souillures morales sont lavées et ta mission s'accomplit. Franc et éclairé d'esprit, incorruptible de corps, tel doit devenir l'être voué à l'immortalité par le souffle créateur divin. Carstud, en sachant ce que tu sais tu en sais assez pour être puissant sur la terre. Tu es un prédestiné. Tu dois ta prédestination à tes mérites propres, aux mérites de tes vies antérieures en plusieurs mondes. Ne démerite pas, frère aimé détaché de notre glorieuse phalange, et reste fort toujours par une foi ferme. »

Carstud fut pensif et rêveur un long instant, puis ses yeux se portèrent sur Morise qui, transfigurée, dormait d'un sommeil extatique. Par la pensée son père adoptif la rappela à la vie réelle.

— Dieu te favorise, mon enfant, de t'avoir soustrait ainsi par un doux sommeil la vue d'un présent horrible. D'où viens-tu ?

Morise raconta le voyage aérien qu'elle venait de faire en esprit. Fra Popoli l'avait emmenée dans l'espace, et, des sublimes hauteurs, lui montrant la terre, il lui avait donné une leçon sur les hommes et sur les choses qui s'y agitaient.

« Les désordres et les calamités d'un pays, lui avait-il dit, ne dérangent pas plus l'harmonie et la paix universelles qu'un grain de sable ne trouble l'Océan. Un homme de bien est un astre fécond engendrant le bonheur par son propre rayonnement sur ses semblables qui l'entourent, mais il ne tient pas plus de place au sein de ce vaste univers que la plus

« voilée des étoiles au sein de la voie lactée. »
 « Tout homme de bien est un des mille ou-
 « vriers du grand architecte, mais l'œuvre
 « réelle du progrès s'accomplit surtout par la
 « collectivité. Toute personnalité s'efface à me-
 « sure qu'elle se perfectionne, et se fond en la
 « douce loi du solidaire amour. La gloire d'un
 « nom n'est rien, et le résultat des bonnes pen-
 « sées et des bonnes actions est tout. Le pré-
 « destiné n'est point un Dieu, mais un auxiliaire
 « de Dieu pour la grande cause du bonheur hu-
 « main, prélude d'une triomphante immorta-
 « lité. L'amour a fait le monde, par l'amour le
 « monde doit se transformer, et le but comme
 « l'origine de la création est l'apurement et la

« glorification de cet amour. Il n'y a donc, en
 « vérité, pour gouverner les mondes, les peu-
 « ples et les familles, qu'une unique grande loi,
 « sage, rationnelle et juste à appliquer : la loi
 « d'amour. »

« Toute mission pour l'avancement de l'hu-
 « manité impose au missionnaire le dévoue-
 « ment incessant, le sacrifice et l'abnégation et
 « mène souvent au martyre ; l'œuvre d'un mis-
 « sionnaire étant œuvre d'amour comporte né-
 « cessairement ces souffrances qui, pour lui,
 « sont le vrai triomphe du sentiment éternel
 « divin.

« La souffrance, c'est la sanctification de
 « l'amour. » (A suivre).

N. B. — L'histoire extraordinaire de FRA POPOLI, cette sublime fiction renfermant en elle la lumineuse vérité au sujet des Esprits protecteurs des peuples et montrant la puissance de la solidarité d'amour, ne pourra être terminée, comme nous le désirions, avec ce dernier numéro de l'année. La raison en est que le Collaborateur invisible qui l'a inspirée vient d'y ajouter un long et admirable épilogue qui, complétant mieux l'histoire, fait ressortir les hautes qualités d'une conception idéale supérieure, et la rend compréhensible même aux profanes les plus endurcis.

Du reste, dans les conditions présentes, la *Lumière* ne devant former un premier volume, avec table et couverture, qu'après un temps indéterminé, une histoire non achevée à la fin de la première année peut l'être, sans inconvénient, dans les numéros qui commenceront la seconde année.

VOIX DES ESPRITS

La fortune doit être appréciée pour le bien qu'elle aide à faire. — Lorsque Dieu permet que de grands bonheurs arrivent à ses enfants après qu'ils ont épuisé la coupe amère des douleurs, c'est pour que les joies du monde mieux comprises en leur vanité les détournent moins de leurs devoirs et qu'ils apprécient mieux la fortune pour le bien qu'ils peuvent procurer aux autres, plutôt que pour leurs propres jouissances.

GENEVIÈVE [Sainte].

De l'éternelle Paix que vos cœurs soient remplis, comme le sont ceux des amis disparus qui veillent sur vous.

LOUIS.

NOS DÉFUNTS

M^{me} veuve Rivail, ALLAN KARDEC, qui fut la digne compagne du chef de l'école spirite française, est décédée le dimanche 21 janvier 1883, à l'âge de 88 ans. Ses obsèques ont eu lieu le mardi suivant, avec le concours de nombreux spirites.

Sa dépouille mortelle a été placée à côté de celle de son mari dans le tombeau qu'elle avait fait construire à cet effet, au cimetière du Père-Lachaise, et devant lequel des paroles éloquentes ont été prononcées à la mémoire des êtres révéérés que Dieu venait de réunir.

Depuis de longues années, M^{me} Allan Kardec vivait très retirée dans sa villa de l'avenue Ségur, où elle recevait les hommages respectueux

d'un petit nombre d'amis fidèles, parisiens et étrangers. Elle a conservé toutes ses facultés jusqu'au moment où elle tomba comme foudroyée, le vendredi 19 janvier.

— Le *Banner of Light* nous a apporté la nouvelle du décès du grand spiritualiste américain D^r Samuel-B. Brittan, à New-York, le 4 janvier dernier. Né à Phillipston, Massachusetts, le 13 août 1815, le D^r Brittan était dans sa 68^e année. Il était médium extatique et médium inspiré. Dans ces derniers temps il a contribué à la fondation de l'Alliance chrétienne spiritualiste Américaine.

— Nos compliments de condoléance et d'espoir à notre ami et frère, M. Alfred Crignier, de Mont-Saint-Guibert, membre du comité de la fédération des spirites Belges, et à sa famille, au sujet de la perte de son enfant Alfred-Pierre-François, né le 15 décembre dernier, et décédé le 7 février courant. *Vivat!*

SUPERSTITIONS, ERREURS ET PRÉJUGÉS

CORDE DE PENDU

Avec un morceau de corde de pendu dans sa poche on échappe à tous les dangers et le bonheur est constant. Plus de mal aux dents! plus de migraines!

Un Anglais nous en a offert un morceau il y a quelques années; nous l'avons jeté au feu. Quelque temps après, recevant sa visite, nous lui demandâmes s'il avait toujours sur lui sa corde de pendu. Il prit un air des plus mécontents et nous répondit: « Au feu! au feu! La corde de

pendu ne réussit pas toujours! » Le malheureux avait eu l'envie de se pendre lui-même.

LE BATON DU BON VOYAGEUR. — Ce bâton consiste en une branche de sureau ferrée par le bout inférieur et remplie à l'intérieur de diverses choses impossibles à se procurer, telles que des cœurs d'hirondelles et des yeux de loups.

Quelques bonnes gens de la campagne croient encore sincèrement que s'ils pouvaient se procurer ce bâton, ils n'auraient à redouter ni chien enragé, ni animal venimeux, ni bête féroce, enfin aucun péril et que, avec un tel bâton pour aide, on marcherait si vite que l'on serait obligé de se mettre des poids aux pieds pour modérer sa marche.

VERTU DU CORAIL. — Le corail fait merveille. Il exhale, dit Luceti, une vapeur chaude qui dissipe dans l'air toute cause de foudre et de grêle. Marsile Ficin avance qu'il éloigne les terreurs paniques, et presque tout le monde croit qu'il arrête le sang et écarte les mauvais génies. Les mères mettent un collier de corail au cou de leurs enfants pour hâter la dentition.

Cette croyance exagérée en la vertu du corail vient de ce qu'autrefois on le considérait comme un précieux préservatif contre les sortilèges. On le portait en amulette.

BALAIEMENT DES MORTS. — Dans le district de Lesneven, en Bretagne, on croirait balayer des morts si on balayait la nuit, attendu que la nuit est propice à la liberté des morts et qu'ils usent largement de cette liberté. Commettre une telle profanation, ce serait s'attirer de grands malheurs.

On sait que le manche à balai est l'antique et originale monture des sorcières!

CONSEILS AUX EXPÉRIMENTATEURS

Le dernier article de *la Lumière* sur le *Spiritualisme expérimental* a motivé un grand nombre de lettres de nos abonnés. Je n'ai pu répondre à toutes les questions. Beaucoup de personnes ont foi dans la possibilité des manifestations médianimiques, mais elles manquent d'instructions précises pour les obtenir. J'ai jugé utile d'insérer dans ce présent numéro la réponse assez détaillée que j'ai faite à l'une de ces personnes, dans le but de lui faciliter ses essais. Cette lettre est une première partie d'enseigne-

ment, au sujet du *Spiritualisme expérimental*.
Madame,

La médiumnité dont les manifestations sont à la portée de tous est celle de la table parlante. On peut appeler cette médiumnité l'A, B, C, du spiritualisme expérimental. Cependant il pourrait se faire que vous ne possédassiez point ce genre; dans ce cas, tous vos efforts pour l'obtenir seraient, non pas perdus, — parce que rien ne se perd, — mais une source de fatigues sans fin.

Si vous étiez en ma présence, je pourrais découvrir quelles sont vos aptitudes. Comme vous êtes éloignée,

je dois, par prudence, être fort circonspecte en mon jugement; car je ne fais pas un métier, vous l'avez compris.

Les êtres aimés que nous avons perdus, ne valent ni mieux ni moins qu'ils ne valaient sur cette terre: ceux qui étaient bons le sont toujours, ceux qui étaient méchants ou légers le sont encore; mais ils s'amélioreront. Le monde des Esprits étant comme le nôtre, rempli d'êtres très différents entre eux, il faut prier Dieu, le prier beaucoup, qu'il nous garde contre les pervers et les contrariants. Cependant il ne faut pas tomber dans l'erreur commune, de croire que tout esprit qui ne dit pas la vérité soit un mauvais esprit; c'est souvent un être qui n'a pas bien conscience de son état, que nous devons raisonner, et surtout consoler.

Chacun de nous a un guide et des protecteurs invisibles. Notre guide, ou ange, nous inspire le bien et fait bonne garde autour de nous. En lui causant souvent intérieurement, on a déjà une garantie contre le mal. Aussi, pour bien diriger une évocation, est-ce au guide que l'on s'adresse, au lieu d'appeler directement un cher disparu, qui, peut-être, ne pourrait rien seul. En évoquant votre guide dans la retraite et le silence, vous n'avez jamais rien à craindre de votre solitude, parce que votre pensée fermement unie à la sienne, constitue une véritable force. Durant cette évocation du guide exclusivement, vous observerez vos impressions; c'est ainsi que vous découvrirez votre véritable médiumnité, après quelque temps de patiente étude sur vous-même. Si vous sentez comme une petite brise sur le front, cela signifiera que le guide imprime dans votre cerveau ce que vous devez connaître. A quelque endroit du corps que vous ressentiez un frémissement, cela vous prouvera que des soins particuliers vous sont donnés afin de vous mettre à même d'obtenir un jour ce que vous demandez.

Vos dispositions ainsi prises, vous mettez vos mains, à plat, sur une petite table ou sur un petit guéridon, devant lequel vous serez commodément assise. Il est indifférent que les mains soient rapprochées l'une de l'autre ou qu'elles soient écartées, mais il faut que le creux de la main et les doigts touchent au bois, sans efforts. Après vingt minutes d'attente silencieuse, si vous n'avez rien remarqué d'anormal, soit par bruit, soit par oscillation dans le meuble destiné aux expériences, ajournez au lendemain à la même heure. Quand vous n'obtiendriez rien, rien, répétez tous les jours la même opération pendant trois mois, à moins que vous ne vous sentiez mal disposée.

Si après trois mois, vous n'avez rien obtenu, c'est qu'il vous faudra renoncer à la médiumnité de la table. Les signes qui doivent, au contraire, vous donner de l'espoir, sont: des fourmillements dans les bras, un souffle frais sur les mains, des coups frappés autour de

vous ou des crépitements dans le bois des meubles, etc.

Je vous avertis qu'il ne faut pas vous livrer à l'exercice de la médiumnité aussitôt après vos repas, car cet exercice suspend ordinairement les fonctions de l'estomac. Les efforts exagérés du corps et surtout ceux de la pensée, paralyseraient l'action des Esprits au lieu de la seconder. Il n'y a pas d'occupation qui demande plus de naturel et de simplicité que celle-là. Il faut ne penser qu'à la chose que l'on fait et rester silencieux; car il faut que l'esprit évoqué trouve la pensée de son évocateur sereine et franche, sinon, le trouble et le vertige pourraient s'emparer d'eux et toute communication obtenue dans ces conditions serait erronée.

Il est très rare de pouvoir réussir seule par le guéridon, aussi léger qu'il soit. Il faut être deux, et bien choisir son partenaire, car certains fluides ne sympathisent pas.

Dans l'histoire de M^{me} de Girardin à Jersey, contenue dans le numéro 10 de *la Lumière* (page 118), est indiquée clairement la manière qu'il faut employer pour faire parler la table.

Si la médiumnité de la table parlante ne paraît pas devoir vous réussir, vous essayerez celles de l'écriture ou de la vision.

Pour l'écriture, vous tiendrez une plume ou un crayon, tout légèrement, sur une feuille de papier blanc. La main doit être un peu appuyée, afin de ne point se fatiguer, et il faut la laisser aller suivant l'impulsion qu'elle peut recevoir. De même que pour le guéridon, s'arrêter après vingt minutes sans résultat et renouveler l'expérience tous les jours, à la même heure.

La médiumnité de la vision peut être spontanée, mais elle commence généralement par le miroir ou le verre d'eau. A cet effet, on se sert d'un verre en cristal, de préférence non taillé, rempli aux trois quarts d'eau pure. On regarde cette eau dans les mêmes conditions de silence et de temps que pour la table parlante et pour l'écriture. Dans ce verre d'eau, transparent et limpide à l'œil du profane, le médium peut lire tout ce que l'esprit veut lui dire ou faire dire aux personnes présentes, et voir d'admirables tableaux, représentant des scènes de la vie actuelle ou de nos existences passées.

Je vous conseille, madame, de n'essayer jamais que d'une seule manière à la fois et de ne les essayer toutes, l'une après l'autre, qu'après avoir acquis la certitude que vous n'obtenez rien par vos premières tentatives, faites dans les conditions que je viens de vous indiquer.

J'ai dit que les personnes isolées sont les mieux placées pour avoir de bonnes communications et j'en ai fait l'expérience. Dans les réunions nombreuses, il est bien difficile d'unifier les volontés. Il s'y trouve presque

toujours des sceptiques ou des plaisants qui forment arête au fluide ou attirent des intelligences légères, bornées, ou très incomplètes et qui, loin de nous donner des preuves satisfaisantes, nous découragent et nous désolent.

Moins le comité expérimentateur est nombreux, plus la sympathie entre ceux qui en font partie existe, mieux on réussit. Avec un groupe de cinq personnes, bien unies d'intentions, on peut obtenir les plus beaux phénomènes. Deux personnes sympathiques peuvent, de leurs mains simplement et à peine appuyées sur le plat d'une lourde table, la faire se soulever jusqu'à cinq centimètres du sol. Il arrive même qu'un enfant est dans ce cas plus fort qu'un homme. Une table peut se mouvoir avec un bébé assis dessus. Nous avons vu ce fait chez nous, récemment.

Si j'ai fait quelque omission, je suis prête à la réparer, et s'il se présente quelque cas particulier, veuillez me les signaler, afin que je puisse vous aviser de ce qu'il y aurait à faire.

LUCIE GRANGE.

ÉPELLATION ABRÉVIATIVE

POUR LA TABLE PARLANTE

Dans le tableau suivant, les lettres de l'alphabet sont divisées en trois catégories. Sur les 26 lettres qui le composent, il y en a 6 qui exigent ensuite l'épellation complète. Il est facile de les fixer dans la mémoire, puisque ce sont les voyelles.

La 2^e catégorie est formée de 13 consonnes qui demandent après elles les voyelles et les lettres H, L, R, que l'on appelle ensuite, afin de ne pas troubler l'ordre des voyelles.

A, E, I, O, U, Y

A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, Q, R, S, T, U, V, W, X, Y, Z

B, C, D, F, G, K, L, P, R, T, V, W, Z

A, E, I, O, U, Y, H, L, R

H, J, M, N, Q, S, X

A, E, I, O, U, Y

Enfin, les 7 lettres de la 3^e catégorie sont très fréquentes et ne peuvent être suivies que des voyelles, excepté la lettre S après laquelle il faut appeler en outre les consonnes B, C, H, L, M, P, Q, T et V, à cause des mots : *shire, science, shérif, slave, small, spécial, squille, statue, svelte*, etc., qui viennent très rarement.

En résumé, lorsque la table répond et qu'en épelant l'alphabet, le coup est frappé sur une lettre il faut regarder dans le tableau ci-dessous à quelle ligne de grandes capitales elle appartient afin d'appeler ensuite les petites lettres placées sous cette ligne. Chaque fois qu'un mot est complet, il faut recommencer l'épellation de l'alphabet.

Il n'est pas nécessaire de s'attacher rigoureusement à l'orthographe dans une dictée médianimique. Il suffit d'en bien comprendre le sens. Mais, pour ce qui est des noms propres, il vaut mieux épeler l'alphabet en entier. Car certains noms sont compliqués et paraissent souvent invraisemblables tout d'abord. Tel celui de ZHOGHER que nous avons eu récemment dans nos expériences. Lorsqu'on arrive au Z on croit que l'esprit n'a pas voulu répondre ou n'a aucune considération pour cette lettre, puis vient le H. Un H après le Z paraît une impossibilité. Dans les noms propres rien n'est impossible, car les esprits sont de toutes les nationalités. Et il faut scrupuleusement attendre la fin d'un nom avant de déclarer qu'il ne signifie rien.

On se familiarise très rapidement avec cette méthode élémentaire, que rien de plus avantageux n'a encore remplacée et qui économise du temps et des paroles.

NOUVELLES DIVERSES

— Nous recevons de Cincinnati, Ohio, *Un livre écrit par les Esprits de ceux que nous appelons morts*, de leurs propres mains, sur des ardoises, avec le concours de M^{me} Lizzie S. Green et autres médiums, et mis en ordre par M. C. G. Helberg. Ce volume est orné du portrait de l'éditeur et du principal médium. Il renferme des communications de Swedenborg, G. Washington, A. Lincoln, J. A. Garfield, etc.

Nous reviendrons sur cet ouvrage qui mérite d'être étudié.

La *Chaîne magnétique* de novembre donne une chronique magnétique de Genève dans laquelle M. Jules Crépieux parle de l'ordre nouveau des réunions de la Société magnétique de cette ville. Il y aura des séances particulièrement expérimentales, d'autres spéciales pour la présentation de travaux, d'autres pour les conférences, etc. « Et pendant que notre société annonce un cours de magnétisme, ajoute le chroniqueur, on se demande à Genève ce qu'on fait à Paris. Nous voyons bien qu'on plaisante le magnétisme... Mais... les vrais magnétiseurs?? » Et il termine en citant ces paroles tombées des lèvres de M. Lafontaine, le doyen des magnétiseurs :

« Les grands magnétiseurs sont tous vieux et les jeunes magnétiseurs ne sont pas grands, hélas! »

DIEU ET LA CRÉATION, par René Caillié, ingénieur, vice-président honoraire de la Société scientifique d'études psychologiques de Paris. — Cet ouvrage de grande science et de haute philosophie spiritualiste, se publie par fascicule. Le premier fascicule est en vente. Les abonnés de la *Lumière* peuvent le demander à M. Jean Darcy, boulevard Montmorency, 73. Ils le recevront *franco* contre la somme de 2 fr. 25.

PETITE CORRESPONDANCE

Paix et liberté. — Quoiqu'il ne soit pas toujours répondu par une demande d'abonnement aux numéros d'essai envoyés, vous êtes prié de persévérer à nous adresser des noms. Nous demandons aussi des noms de personnes désirant recevoir gratuitement par la générosité des chevaliers.

Fac et Spera. — Tous vos noms pour envois gratuits seront servis à partir de Mars. Pour publier tout ce que nous avons d'intéressant il nous faudrait paraître toutes les semaines : Faisons et espérons.

Honneur et courage. — Si vous avez un fils, il s'appellera CHRISTOPHE.

Dr Richard. — Avez-vous reçu la lettre en réponse à la vôtre?

M. D., à Chinon. — Votre abonnement partira du mois que vous indiquez. Vous recevrez avec celui-ci les numéros que vous demandez.

M. T. J., à B. (Vienne.) — La directrice vous écrira directement, mais un abonné pour la vie a droit à une mention spéciale. Merci.

M. P. M., à Messine. — Le numéro de décembre ne vous avait pas été adressé, ayant reçu un numéro de retour avec la mention *inconnu*.

M. Babin. — Connaissant vos raisons, nous comprenons très bien votre erreur. Nous n'y penserons plus et serons heureux de fraterniser désormais.

M^{lle} H. V. — Bien reçu votre abonnement et votre souscription au *Dictionnaire*. Nous espérons que vous recevrez plus régulièrement la *Lumière*. Merci et courage!

M. Ch. Fuster. — Merci cordial. Nous ne croyons pas que l'on soit absolument bon ou mauvais selon le siècle où l'on vit, quoique nous admettions que le mauvais exemple soit contagieux.

M^{me} Elisa. — Reçue le 5 janvier. Merci. Êtes-vous bien guérie?

M. G. Ch., à Marchienne-au-Pont. — Nous vous envoyons les numéros que vous n'avez pas reçus. Afin de diminuer les frais de correspondance, adressez à l'avenir vos réclamations à M. Beys, 14, rue de l'Empereur à Bruxelles.

Il en est de même pour tous les abonnements et les réabonnements de toute la Belgique. Mais si nos abonnés ont à nous faire des communications personnelles, cela nous fera toujours plaisir d'être en rapport directement avec eux.

Tarq. — Émancipation spirituelle de votre part bien constatée le 7 à 11 heures 1/2 du soir. Mais sans parler.

M. Verdad. — Si vous n'aimez pas le joli papier il ne faut pas en dégoûter vos frères. Vous semblez avoir le monopole de la vertu et de la justice. Êtes-vous certain que sur le joli papier il n'y a jamais que des idées creuses?

M. Alfred Bert. — Votre opinion au sujet des *superstitions, erreurs et préjugés* est partagée par un grand nombre de personnes, c'est pourquoi nous en avons suivi la nomenclature. Nous lisons dans les journaux et les ouvrages les plus sérieux que les spirites sont des superstitieux, des gens timorés et faibles d'esprit. Il est donc bien urgent comme vous le dites de prouver le contraire et d'indiquer tout ce que nous voulons combattre.

M. X. V. — *Les Souvenirs et impressions d'un médium*

ne sont point œuvre d'imagination, mais l'exacte vérité. Ces souvenirs devant être fort longs, il n'en est donné que des fragments dans la *Lumière*. Si nous avions le bonheur de pouvoir paraître tous les huit jours, nous les donnerions au complet. Merci.

M. Daniel S. — Si les hommes de cœur nous comprennent, qu'importe que les méchants travestissent notre pensée? Le triomphe de la justice et du bien est très prochain: « Les premiers seront les derniers et les derniers seront les premiers. »

A nos abonnés. — Nous serons très reconnaissants à nos abonnés qui nous adresseront directement par mandat le prix de leur abonnement et leur souscription au *Dictionnaire*, car nous savons qu'il y a des libraires qui disent ne pas connaître l'existence de la *Lumière* et d'autres qui mettent peu de bonne volonté à se charger de la commission.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

ŒUVRES DE M. EUGÈNE BONNEMÈRE

- La France sous Louis XIV, 2 vol. in-8o. 12 fr.
- Histoire des Camisards, in-12..... 3 fr. 50.
- Histoire des Paysans, 2^e éd., 2 vol. in-12. 7 fr.
- La Vendée en 1793, in-12..... 3 fr. 50.
- Histoire populaire de la France, tome I, la Gaule, tome II, les Valois, 2 vol. in-32 à 30 cent.
- Histoire de la Jacquerie, in-32..... 30 cent.
- Les Paysans avant 89, in-18..... 15 cent.
- Le Maître d'École, in-12..... 15 cent.
- Les Déclassées, in-12 3 fr.
- Louis Hubert, Mémoires d'un curé vendéen, un volume in-12..... 3 fr.
- Le Roman de l'Avenir, in-12..... 3 fr.
- L'Âme et ses manifestations à travers l'histoire, in-18..... 3 fr. 50

Périodiques

SPIRITISME ET MAGNÉTISME

- La Lumière. Révélation et Expérimentations du Nouveau Spiritualisme. Revue mensuelle. 6 fr. par an. 75, boulevard Montmorency.
- Revue spirite et Bulletin de la Société scientifique d'études psychologiques. Mensuel. 10 fr. par an. 5, rue des Petits-Champs.
- Le Moniteur de la Fédération belge. Bi-mensuel. 2 fr. 50 par an. 14, rue de l'Empereur, à Bruxelles (Belgique).
- Le Messager. Bi-mensuel. 5 fr. par an. M. Adam, 24, boulevard de la Sauvenière, à Liège (Belgique).
- Le Phare, organe de l'Union spiritualiste et du cercle Mesmer de Liège. Mensuel. 4 fr. par an. 33, quai Saint-Léonard, à Liège.
- De Rots, journal spirite mensuel, en flamand et en français. 3 fr. par an. M. A. Dossaer, 52, rue Saint-François, à Ostende, Belgique.
- L'Anti-Matérialiste, bi-mensuel. 5 fr. par an. M. P. Verdad, 4, rue de la Boucherie, à Nantes.
- Licht, mehr Licht! (Lumière, plus de Lumière!). Revue psychologique hebdomadaire. 10 fr. par an. M. de Rappard, 41, rue de Trévise.

- El Buen Sentido (le Bon Sens). Mensuel. 15 fr. par an. Calle Mayor, 81 — 2^o à Lérida (Espagne).
- El Criterio Espiritista. Mensuel. 10 fr. par an. San Bartolomé, 13, principal Derecha, à Madrid.
- El Faro (le Phare), revue bi-mensuelle d'études psychologiques et magnétiques. Limones, 10, à Séville.
- Revista de Estudios psicologicos. Mensuelle. Direction, Balmes, 6 pral, à Barcelone (Espagne).
- Constancia, revue spirite de Buenos-Ayres. Mensuelle. Administration: 329, calle Mejico. Buenos-Ayres (République Argentine).
- La Fraternidad. Calle Cordoba (quinta de Cabrera), Buenos-Ayres.
- Banner of Light (l'Etendard de la Lumière). Hebdomadaire. 18 fr. par an, 9, Montgomery Place, à Boston, Massachusetts (Amérique du Nord).
- Mind and Matter (l'Esprit et la Matière). Hebdomadaire. 13 fr. par an, 713, Sansom Street, à Philadelphie, Pensylvanie (Am. du N.).
- La Chaîne magnétique. Mensuel. 6 fr. par an. M. Louis Auffinger, 15, rue du Four-Saint-Germain.
- Journal du Magnétisme. Mensuel. 6 fr. par an. M. H. Durville, 22, boulevard des Filles-du-Calvaire.

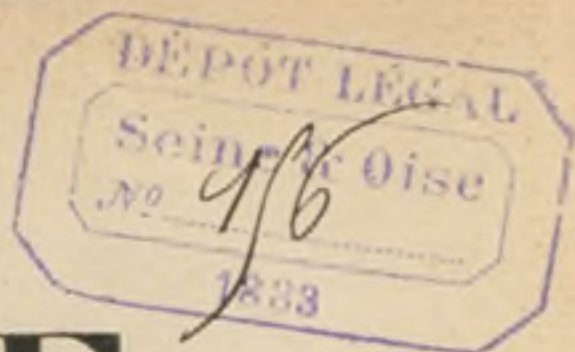
DIVERS

- La France, journal politique quotidien du soir. Paris, 10 fr.; départements, 12 fr. par trimestre avec le *Journal illustré*.
- Bulletin de la réunion des officiers. Paraît tous les samedis. Par an: pour les membres de la Réunion, 15 fr.; pour les personnes étrangères à l'armée française, 24 fr. pour la France, 27 fr. pour le reste de l'Europe.
- Le Petit Journal. Quotidien, politique, littéraire, scientifique, agricole et commercial. Paris, 5 fr.; départements, 6 fr. par trimestre, 61, rue Lafayette.
- Le Journal illustré. Hebdomadaire. 15 cent. le numéro; 7 fr. 50 par an, 61, rue Lafayette.
- L'Astronomie, revue mensuelle d'astronomie populaire, de météorologie et de physique du globe, publiée par Camille Flammarion, avec le concours des principaux astronomes français et étrangers. Paris, 12 fr.; départements, 13 fr.; étranger, 14 fr. par an. Gauthiers-Villars, 55, quai des Augustins.
- L'Aéronaute, bulletin mensuel illustré de la navigation aérienne. Paris, 6 fr.; départements, 7 fr. par an. Dirigé par le D^r Abel Hureau de Villeneuve, 95, rue Lafayette.
- Le Papillon. Hebdomadaire. Paris, 12 fr.; départements, 13 fr. par an. Rédacteur en chef: Olympe Audouard, 57, rue Saint-Roch.
- Le Devoir, revue des questions sociales. Hebdomadaire. 10 fr. par an. M. Godin, directeur-gérant, fondateur du *Familistère*, à Guise (Aisne).
- La Graphologie, journal des autographes. Bi-mensuel. 10 fr. par an. M. Adrien Varinard, 32, rue de Vaugirard.

N. B. — Les prix d'abonnement des journaux étrangers indiqués ci-dessus sont les prix demandés pour l'Europe.

Erratum. — N^o 11, du 15 janvier, page 126, ligne 10, au lieu de: « je l'espère », lisez: « je n'en doute point. »

Le gérant: Aldre CHARLE.



LA LUMIÈRE

SCIENCES — ARTS — LITTÉRATURE — MORALE

RÉVÉLATIONS ET EXPÉRIMENTATIONS DU NOUVEAU SPIRITUALISME

REVUE MENSUELLE

Sous la direction de M^{me} LUCIE GRANGE



Ne dites jamais ces mots : « Je ne connais pas, je ne comprends pas, donc c'est faux. » — On doit étudier pour connaître, connaître pour comprendre, comprendre pour juger.

NARADA, philosophe hindou.

N° 13. — 15 MARS 1883

GRAVURE : JEANNE DARC, tableau de Ingres.

SOMMAIRE : Explications nécessaires, Lucie GRANGE. — Souvenirs et Impressions d'un Médium, HAN. — Les Fleurs, UN INVISIBLE. — Voix des Esprits. — Le Spiritualisme dans l'histoire (VII. — Jeanne Darc), Eugène BONNEMÈRE. — Fra Popoli, histoire extraordinaire. — L'Électricité et ses miracles, René CAILLIÉ. — Nouvelles, petite correspondance, bibliographie, etc.

ABONNEMENTS : Un an, 6 francs.

(FRANCE ET ÉTRANGER)

On s'abonne sans frais chez tous les libraires et dans tous les bureaux de poste
On peut aussi adresser directement un mandat à M. Jean DARCY, administrateur,
75, boulevard Montmorency, à Paris

(Gare d'Auteuil, tête de lignes des omnibus d'Auteuil-Madeleine et d'Auteuil-Saint-Sulpice)

Se vend à la « Salle des Nouvelles du *Petit Journal* », 61, rue Lafayette

Et à la « Salle des Dépêches de *La France* », 123, rue Montmartre.

MM. les Libraires et Commissionnaires s'adresseront pour les abonnements et les réassortiments
chez M. PÉRINET, libraire, 9, rue du Croissant.

Pour la Belgique, adresser les mandats à M. BEYNS (*Moniteur de la Fédération belge*),
14, rue de l'Empereur, à Bruxelles.

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Prix du numéro : 50 centimes.

AVIS A NOS ABONNÉS

Avec le présent numéro, LA LUMIÈRE entre dans sa deuxième année d'existence. Jusqu'ici les félicitations et les encouragements que nous avons reçus, nous prouvent que nos efforts ont été compris. Les circonstances et les désirs de nos lecteurs nous ont obligés d'accentuer davantage nos tendances et d'affirmer notre foi raisonnée.

Nous l'avons fait sans crainte et sans forfanterie.

La voie que nous avons tracée a été élargie à la demande de nos amis, et aujourd'hui la *Lumière* est devenue un des principaux organes du Nouveau Spiritualisme.

L'administration de la *Lumière* veut lui donner un éclat nouveau par la publication de dessins qui ajouteront à l'agrément du texte. Mais ces dessins devant augmenter nos frais, nous nous trouvons dans la nécessité d'augmenter le prix de l'abonnement. En conséquence, depuis le 15 janvier, il est porté à **6 francs par an**.

MM. les Professeurs, Instituteurs et Institutrices pourront s'abonner ou renouveler leurs abonnements au même prix que précédemment, 5 francs par an, à la condition de s'adresser directement à notre administration.

Afin de répondre au désir d'un grand nombre de nos nouveaux abonnés, nous ne ferons plus partir les abonnements du premier numéro de l'année. Désormais on pourra s'abonner de quelque date que ce soit. Tous les numéros demandés pour compléter les collections seront payés à raison de **50 centimes** l'un.

Nous ne faisons pas et ne voulons pas faire l'*abonnement forcé*. Toutefois nous considérerons comme engagés pour la seconde année, ceux de nos abonnés qui ne refuseront pas le numéro d'avril prochain.

La *Lumière* ne paraissant qu'une fois par mois, il faudrait plusieurs années pour publier le *Dictionnaire spiritualiste* dont il a été question dans le principe et que personne ne nous réclame aujourd'hui. Nous nous proposons de le faire paraître en 50 livraisons à 10 cent., aussitôt que nous aurons recueilli un nombre de souscriptions qui en assurent les frais.

Afin de savoir ce que nous avons à faire, nous prions nos amis de nous adresser sans retard leur souscription au *Dictionnaire spiritualiste* dont le montant est de **5 francs**, en même temps que le renouvellement de leur abonnement.

Les souscripteurs n'auront point à payer les livraisons qui dépasseraient le nombre de *cinquante*, que nous avons fixé approximativement.

SOMMAIRE DU N° 11. — 15 JANVIER.

A nos chers amis. — Nos premiers chevaliers, LUCIE GRANGE. — Les fédérations, MATHAREL. — Le spiritualisme dans l'histoire (V. — Jeanne Darc), EUGÈNE BONNEMÈRE. — Souvenirs et impressions d'un médium, HAB. — Les voix d'outre-tombe, René CAILLIÉ. — Matérialisations d'esprits, M^{me} O.-B. DITSON. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire (suite). — Derniers moments de la princesse Christine. — Seconde vue de Swedenborg. — Citations éducatrices. — Nouvelles, petite correspondance, bibliographie, etc.

SOMMAIRE DU NUMÉRO 12. — 15 FÉVRIER

Les temps sont arrivés, René CAILLIÉ. — Le spiritualisme dans l'histoire (VI. — Jeanne Darc), Eugène BONNEMÈRE. — Ce que je suis, ce que je crois, Lucie GRANGE. — Le lycée Condorcet. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire (suite). — Voix des Esprits. — Nos défunts. — Superstitions, erreurs et préjugés. — Conseils aux Expérimentateurs, Lucie GRANGE. — Epellation abrégative pour la table parlante. — Nouvelles, petite correspondance, bulletin, etc.

Nous serons très reconnaissants à ceux de nos lecteurs qui voudront bien nous faire parvenir une liste de noms de personnes qui s'intéressent aux questions traitées dans cette revue, et nous remercions tout particulièrement ceux qui, dans un but de louable propagande, ont pris plusieurs abonnements à la fois.

Lorsqu'un timbre d'affranchissement ne sera pas renfermé dans une lettre demandant des renseignements, il sera répondu sommairement, s'il y a lieu, par la petite correspondance.

Les lettres non affranchies sont rigoureusement refusées.

LA LUMIÈRE

EXPLICATIONS NÉCESSAIRES

On est si peu habitué dans le monde à voir accepter d'emblée une proposition purement philanthropique; on est si disposé à considérer sous l'aspect de rêves chimériques les combinaisons vraiment fraternelles et désintéressées, que déjà se propageait le bruit de l'anéantissement de notre institution : *Les Chevaliers de la Lumière*. On avait bien aussi propagé celui de la disparition de la *Lumière* même; pourtant la *Lumière*, les Chevaliers de la *Lumière* et les Chevalières de la *Tutélaire Union*, tout cela vit, grâce à Dieu, et vivra.

Comme nous avons l'habitude d'étudier beaucoup nos projets avant de les livrer à la publicité, et que nous ne jugeons digne d'être imprimées que des idées mûries; que nous savons aussi très bien sur quoi nous appuyons pour être forts, et au nom de qui nous parlons pour être écoutés, nous n'avons rien à regretter de ce que nous avons dit et tout à espérer pour notre deuxième année, laquelle commence avec ce présent numéro.

La *Lumière* se fortifie par un nombre croissant d'abonnés. Ses Chevaliers et Chevalières se recrutent d'eux-mêmes parmi de vrais frères et de vraies sœurs, sans que nous exercions la moindre pression ou que nous usions d'aucun art ou artifice pour atteindre ce but.

Quelques objections isolées s'étaient produites à l'encontre de la création des *Chevaliers*; nous y avons répondu directement par lettres, ce que nous ferons toujours avec empressement et plaisir. Quelques lignes citées d'une de mes réponses à ces objections, du reste très bienveillantes, peuvent servir de complément aux éclaircissements déjà donnés. (N° 10, page 109, et n° 11, page 125 de la *Lumière*).

« ... Il ne s'agit pas ici d'un concours de vertu, nous disons : « La *Lumière* vous plait-elle? si elle « vous plait et que vous soyez riche, contribuez à « l'augmentation de son tirage : les pauvres et les « ignorants y gagneront; si elle vous plait et que vous « ne soyez pas riche, vous pourrez la recevoir gratuitement d'abord, et vous manifesterez votre prédilection pour elle, par la parole, si votre vie active « et en dehors le permet, ou par la plume si vous avez « du talent. Vous craignez que l'ennemi se glisse « dans nos rangs, nous ne le redoutons pas. S'il s'y « glisse, tant mieux, peut être deviendra-t-il notre « ami : n'ayant rien à cacher, personne ne pourra rien « surprendre. Nos Chevaliers seront, non les membres « d'une société, puisque nous ne voulons pas en former « une, mais nos collaborateurs et nos invités, et leur « nombre peut être illimité. »

Je livre ce dernier point à la sagacité et aux sages

N° 13. — 15 Mars 1883.

réflexions de nos sincères amis, les indépendants spiritualistes.

Logiquement, nous ne trouvons pas vain et emphatique un titre qui est la récompense ou le stimulant d'actes généreux. Il peut paraître un peu hardi pour notre temps, mais en considération de l'ardeur dévouée, du zèle enthousiaste, du désintéressement qui en sont les synonymes, on peut bien l'accepter sans préjugé, malgré sa hardiesse. Cette opinion est devenue celle de nos plus rigides amis.

A côté de la devise générique : *D voir et dévouement*, que les *Enfants de Lumière* doivent toujours avoir présente à la pensée, les devises des Chevaliers et Chevalières sont pour eux un bijou éclatant qui éclipsera chez nous leurs titres mondains s'ils en ont; qui abritera discrètement leurs noms et qualités dans le cas exceptionnel où l'anonyme serait exigé, par suite de considérations spéciales ou de scrupules admissibles. En général, nous tendrons tous à nous faire connaître principalement par les bonnes actions que comportent ces devises en vue de l'avancement du progrès et du bonheur humain.

Les devises doivent être la manifestation de nos croyances spiritualistes, la caractéristique de nos vœux et de nos aspirations. C'est ce qui a été bien compris par nos premiers Chevaliers qui en ont choisi de très belles quoique très simples, telles que :

Dieu et Patrie par le Christ.

Être prêt!

Fac et spera.

Amour et Fraternité.

Fiat lux!

Aimer, travailler, prier.

Honneur et Courage.

Paix et Liberté.

Fraternité universelle.

Fais ce que dois, advienne que pourra.

En avant!

Chaque devise est toute une profession de foi et exprime une résolution; elle imprime comme le sceau d'un pacte moral sur la personnalité, en vertu de cette grande et sublime loi de solidaire amour qui nous unit, amour dans le brasier duquel nous nous épurons pour aller à Dieu.

Malgré que je m'en sois bien défendue, il m'a fallu accepter la présidence du conseil d'acclamation des Chevaliers de la *Lumière* et des Chevalières de la *Tutélaire Union*, les deux institutions n'en formant qu'une seule pour le moment.

Mes auxiliaires me sont certainement très supérieurs sous tous les rapports, et, comme moins on offre

2^{me} Année.

de garanties plus on doit inspirer de confiance, ma tâche sera peut-être difficile à remplir.

Afin de stimuler mon courage et conserver la force d'âme, je me répéterai plus d'une fois ces paroles données médianimiquement par notre grande et chère JEANNE :

« J'étais faible et pourtant j'ai vaincu ! »

Et ces autres paroles données de même par un Esprit non moins élevé :

« Dieu veut qu'une femme soit puissante ! »

Je penserai à Jeanne et j'invoquerai Dieu.

LUCIE GRANGE.

SOUVENIRS ET IMPRESSIONS D'UN MÉDIUM

(FRAGMENTS)

VI. — JEUNESSE

Printemps de la vie ! temps des espérances et des illusions ! heure fugitive des joies humaines ! ô jeunesse !... Les poètes ont célébré et célébreront à jamais les enivresments de ta coupe enchantée, les délices de tes rêves d'or, la sublimité de tes enthousiasmes, ta foi en tout ce qui est noble et grand, ta prédilection pour tout ce qui est doux et tendre. Oui, ton indomptable vigueur, ta fraîcheur et ta sérénité, tes générosités et tes gloires, tes témérités même inspirent le chant immortel toujours ancien, toujours nouveau de nos immortels parnassiens. Sujet inépuisable que cette triade intime qui fait ta force et constitue tes attraits : corps, âme et cœur. Par ta sève féconde, tout vit et resplendit : [tu es la richesse, la gaieté, l'amour ; et, sous ta floraison parfumée, se montrent tous les espoirs et s'effacent les deuils. O jeunesse ! comme tu es bonne, belle, superbe, comme tu es triomphante et aimée, admirée et bénie, quand on te considère ainsi au travers du prisme poétique, toute vibrante des harmonies de nos muses partiales.

L'adolescent t'évoque et te voit comme le poète te chante ; et, les jours qui, pour lui, précèdent ceux de ton règne sont empreints d'une sorte de vertige : vertige du rêve et de l'illusion ou manifestation de l'âme dans sa puissance indéfinie ; vertige de l'orgueil humain ou manifestation de la force physique dans son développement incomplet.

Cependant, forte et luxuriante jeunesse ! as-tu donné à l'adolescent tout ce que tu lui as promis ? et l'inspiré dont la lyre a vibré en ton honneur a-t-il chanté ses propres joies ? Pour celui-ci, au contraire, n'as-tu pas été bien souvent le tableau idéal, non de ce qui fut, mais de ce qui aurait dû être et pour l'autre ton aurore ne ressembla-t-elle point au bouton de rose

qui, avide d'épanouissement au soleil, ne parvient jamais à s'ouvrir et se fane sur sa tige avant d'avoir vécu, parce qu'un ver parasite en rongait perfidement le calice ?

Moi qui te considère aujourd'hui avec la sévérité d'un juge et qui fouille froidement en mon cœur pour en retirer des documents humains spiritualistes ; moi qui en scrutant les plis et les replis de ma conscience ai découvert des pages intimes importantes reliant mes actes aux actes d'autres êtres et établissant la vérité d'une solidarité fatale à travers les âges ; moi qui ai parmi tes fleurs senti de dures et nombreuses épines et vu partout tes rires se changer en pleurs, j'estime que, le plus souvent, tes pouvoirs sont vains, tes exploits déplorables, et je dis que tu mérites rarement les beaux éloges que tu réclames. Je déclare tout prosaïquement, sans détours et sans fard que, lorsqu'on t'a perdue, tu ne vauds point la peine d'être regrettée.

Tu es, pour la plupart des mortels, oublieux de leurs vraies destinées, le temps de l'égarement, de l'erreur et de toutes les servilités passionnelles ; tu es le despotisme du corps sur l'esprit, la glorification permanente et outrée de ce qui passe, le dédain de ce qui dure toujours. Tu es l'ingratitude envers Dieu, ton souverain bien, tu crois être la vie, tu es la mort.

Une chose te distingue surtout et sert tes audaces ambitieuses : c'est l'orgueil.

.....

Je n'ai pas échappé à ce démon de l'orgueil. C'est à lui que je dois d'avoir passé un grand nombre d'années stériles pour l'avancement spiritualiste et d'avoir perdu de vue le but de ma destinée comme médium.

Il y a orgueil et orgueil : le mien consistait en une dignité outrée de ma personne, en la prédilection absolue d'idées à moi, en l'impossibi-

lité de subir un joug, en l'amour indomptable d'indépendance, en une vraie fièvre de liberté, de mes opinions comme de mes actes. Cet orgueil-là ne pouvait froisser ni gêner personne; j'étais tout à la fois mon tyran et ma victime, je souffrais seule.

Ce que je voulais, je le voulais fortement, c'est-à-dire que je formulais puissamment en moi-même l'expression de mes désirs. J'avais en moi l'état latent plus qu'effectif de la pratique du vouloir pour les choses importantes.

Mais parce que j'étais douce et bienveillante et que je sacrifiais en toutes les petites choses mon opinion et mes goûts personnels, on disait que je n'avais pas de volonté, que tout m'était égal, que je n'aimais rien.

Peut-on dire du prisonnier qu'il n'aime point ses aises et le ciel bleu? J'étais ce prisonnier par position d'abord, ensuite par mon âge qui ne permettait aucune émancipation, si ce n'est celle de l'esprit dont elle est la plus chère prérogative, le bien inaliénable.

Du reste, je ne souffrais nullement de faire abnégation de ces mille petits désirs journaliers, conséquence de la vie intime et familiale; loin de là, je l'aurais plutôt considéré comme un doux plaisir vis-à-vis de ceux que j'aimais, et comme une condescendance nécessaire en vue de la paix de tous vis-à-vis de ceux que je n'aimais pas.

Très observatrice et de raisonnement précoce, mûrie par des épreuves prématurées, je crois pouvoir avancer sans trop de hardiesse qu'à quatorze ans mon caractère n'était pas celui d'une adolescente, mais d'une grande jeune fille; je me sentais même repliée sur moi-même comme sous le poids de nombreuses années, et, disons-le de suite, cette jeunesse fut, en définitive, une sorte de vieillesse, car ma vie devait en une seule existence se renouveler par deux fois bien distinctes, peut-être par trois fois.

« L'âme inquiète et renfermée en elle-même se repose et se promène dans la vie à venir. »

C'était le cas pour moi lorsque, animée de nobles ambitions, je prévoyais à leur réalisation d'insurmontables obstacles. Oui, j'aurais voulu alors, d'un bond, m'élancer dans l'espace et rendre sans pitié à la terre cette enveloppe grossière qu'elle m'avait très généreusement prêtée. Mais, après tout, n'allais-je pas avoir

seize ans! A cet âge, tant grandes soient les douleurs, tant sombre soit la vie quotidienne, les quelques éclaircies de l'espérance sont brillantes et vives. A défaut de bonheurs constants, on commence à rêver aux bonheurs imprévus : on sent qu'un miracle peut s'accomplir et changer la destinée.

En tout, la vulgarité me déplaisait ; mes rêves d'avenir se ressentaient fort de cette disposition de mon esprit. Je songeais que, peut-être, une circonstance me viendrait de m'émanciper dans la vie en m'y distinguant de quelque manière. J'avais l'ambition de briller ; mais, en brillant, d'être utile. Par quoi brillerais-je ? Par le luxe et la beauté ? je n'y songeais point, loin de là. Par du génie ? je n'en avais pas, ce qui m'humiliait et me chagrînait fort. — Je ne me distinguerais donc ni par le luxe et la beauté, ni par le génie, mais par un grand dévouement, allant jusqu'à l'héroïsme, me conduisant à la gloire ou du moins à une grande renommée. « Si je pouvais être une Jeanne Darc !!! » C'était mon vœu secret. Le grand, le sublime me possédait tout entière. L'idée de sacrifice me grandissait à mes propres yeux, à la condition qu'il servit à l'humanité, et je me laissais aller jusqu'à croire qu'un bûcher ne m'arrêterait pas. C'est parce que je m'élevais trop haut et que mes aspirations m'emportaient trop loin que je devenais de plus en plus taciturne et concentrée. Personne autour de moi ne m'eût comprise. Pourquoi aurais-je parlé ? Ayant une âme passionnée, une imagination ardente, on me jugeait sans me comprendre, on nommait dédain la réserve de mes sentiments profonds et insensibilité les froids dehors sous lesquels se concentrait ma vivacité.

Ce sentiment outré de dignité personnelle que j'ai nommé orgueil fut une des principales causes de mes plus grandes souffrances, car, avec de telles dispositions, ma susceptibilité recevait de dures et fréquentes atteintes. Douter de mes sentiments, de ma parole surtout, était considéré par moi comme une mortelle offense. Mon cœur se serrait alors comme dans un étau, un nuage rouge, vu comme par les yeux intérieurs, me traversait le cerveau, et mes lèvres se crispaient fébrilement de manière à retenir toute parole, toute plainte. En supposant que j'eusse été favorisée de tous les bonheurs, cet

excès de susceptibilité fière eût suffi à les altérer singulièrement, car y a-t-il dans notre société moderne quelque chose de plus suspecté, de plus méconnu que la sincérité du sentiment, que la vérité de son expression. Combien de fois n'ai-je pas eu à rougir d'humiliation et d'indignation contenues. Cette disposition de mon caractère et de mes idées faisait même que je cessais d'estimer ceux qui doutaient de moi. « Je ne dois pas croire en ceux qui ne me croient pas », disais-je.

Je laisse à juger quels efforts il m'a fallu faire pour me dominer en cette tendance extrême de susceptibilité, et j'avoue que je n'y suis jamais parvenue entièrement et que toutes mes sympathies actuelles restent encore acquises à ceux qui, ayant pour règle de conduite la fidélité aux engagements, le respect et l'honneur de la parole donnée, la franchise et la loyauté, ne soupçonnent pas à tout propos leurs semblables de manquer des qualités qu'ils possèdent. J'ai toujours profondément méprisé les hommes à *promesses dites sans conséquences*, je les crois capables de toutes les lâchetés, ce sont des jongleurs de cœurs humains, comme les calomniateurs le sont des réputations ; bienheureux quand ils n'en sont pas, les uns et les autres, les vils bourreaux.

Cette fierté innée, toujours en éveil et sans cesse éprouvée, ne m'a pourtant jamais que je me souviens, en ce temps-là, suggéré des envies de représailles, et je ne crois pas avoir en ma vie oublié le strict devoir de ne rien promettre inconsidérément et de tenir toute promesse, coûte que coûte.

Aspirer à être une Jeanne Darc et ne pouvoir point subir une suspicion, c'était bien porter en moi-même le principal obstacle à toute réalisation d'une mission de ce genre. Du reste, quand je dis une Jeanne Darc, je n'étais pas absolue pour le choix du rôle à remplir. La France n'avait pas alors besoin d'être sauvée ; mais c'est bien moi sans doute qui me perdais et me croyais magnanime alors que je n'étais que présomptueuse.

Tout en me livrant ainsi à des perspectives imaginaires, il m'arriva un fait singulier, destiné à me faire comprendre combien j'étais loin de la perfection qui fait les vrais héros et les martyrs. Le voici :

VII. — LE FOU ET LES DEUX CLOUS

J'allais à la messe de dix heures, un dimanche matin. Arrivée près de l'église, à l'angle d'une rue étroite, un fou se précipite et s'agenouille devant moi. Puis, se relevant tout à coup et haranguant les passants, il s'écrie : « Voilà la Pucelle d'Orléans ! » Point effrayée, mais rouge et confuse d'attirer ainsi sur moi des regards curieux, je voulus passer rapidement ; le fou me barra nettement le chemin et ne me laissa la voie libre que lorsqu'il eut épuisé toute son éloquence déclamatoire en faveur de Jeanne Darc. Ce pauvre insensé, très fort en histoire, et très admiratif de ses sujets, obligea les passants à s'agenouiller devant moi ainsi qu'il l'avait fait lui-même. Tout le monde se rassembla et chacun me rendit ses hommages forcés d'un air de bonne volonté à la fois risible et touchant ; puis, l'on me fit escorte jusqu'à l'église pour me garantir des récidives extravagantes de ce malheureux.

Le dimanche suivant, à la même heure, passant au même lieu, et regardant de tous côtés comme si j'eusse craint de voir de nouveau apparaître le fou, je sens soudain au pied droit une violente piqure qui m'arrache un cri et me fait trouver mal. Impossible de poursuivre mon chemin, tant la douleur était aiguë.

Abritée dans une boutique à ma portée, une brave femme vint pour me déchausser. La botte était adhérente au pied et ma chair percée par un petit clou à tête plate et large et à pointe fine comme une aiguille.

Songeuse pendant la semaine qui suivit ce léger accident, je me disais : « Tu voudrais être une Jeanne Darc, souffrir le martyr, et tu n'as pas pu supporter sans t'évanouir un petit clou qui t'a piqué le pied ! Ce fou qui dans sa démence m'a nommée du nom de cette héroïne et a fait rendre à ma chétive personne de ridicules hommages, semble être, au nom de Dieu, un reproche à mon âme altière et le clou qui m'a blessée un avertissement.

Fort de pensées nouvelles, un peu plus humble et soumise devant le Souverain Maître des destinées, je faisais de nouveau le même trajet, à la même heure, le troisième dimanche. Chose bizarre, invraisemblable et pourtant parfaitement vraie, juste au même endroit, j'eus le

même pied percé exactement de la même façon. Au comble de la surprise, et suffoquant, j'étouffai un cri. Qu'allais-je faire? Faiblir, demander le même secours à la même personne que le dimanche précédent? Non, il faut apprendre à souffrir, me dis-je résolument, et, retournant sur mes pas, sans souci du clou, je me trouvai bientôt à la maison où, à peine entrée, je m'évanouis.

Oh! oui, j'étais bien insensée de songer au martyr... Chère et courageuse Jeanne! comme ton âme amie près de moi devait avoir la mienne en pitié!...

Car Jeanne était une de mes protectrices, j'en suis sûre aujourd'hui; et ce fou qui s'était agenouillé devant moi et avait fait cette admirable et éloquente improvisation en son honneur, n'était peut-être après tout qu'un *inspiré-voyant* qui voyait véritablement Jeanne à mes côtés, au moment où je pensais tant à elle.

HAB.

LES FLEURS

La fleur est au parfum ce que l'âme est au sentiment. Le phénomène qui se produit dans l'une et dans l'autre est analogue à celui de la respiration. L'une produit des parfums, l'autre produit des sentiments.

Ame timide et forte. Fleur modeste, parfum pénétrant. Sa corolle est peu éclatante, mais le parfum qui s'en exhale est doux, il caresse, il éveille, il appelle, il imprègne, il ne se perd pas.

Ame suave, délicate, éveillée; âme vibrante et tendre, moins heureuse que touchée du bonheur des autres. Fleur haut placée, tige élancée, transparente et magique, répandant autour de soi on ne sait quel inappréciable bien, on ne sait quels doux rayons, quelle chaude vapeur, quelle chaude empreinte des nuits lumineuses.

— « Où vas-tu, ainsi balancée sur ta tige, mignonne, merveille de la nature? Pourquoi si haut t'es-tu placée? »

— « J'ai craint les regards envieux, les mains avides. Plus haut je respire mieux. Plus haut je m'exhale sans crainte et, dans mon sein distillé, le parfum traverse plus librement l'atmosphère, il arrive au but, il vient au rendez-vous

sans avoir perdu une parcelle de son essence. Il sature le séjour de son choix. Les harmonies qu'il murmure ne sont pas connues de tous, mais pour qui les entend elles sont vie et lumière, force et espérance. L'homme, en son délire, ne sent pas, ne voit pas. Et il est dans le délire celui que la soif de l'or ou du bien-être absorbe. Pauvre fou! qui passe à côté de la vie en la cherchant. Il ne voit pas la fleur qui s'élève haut, bien haut, dans les régions où tout est douceur et suavité. Ah! c'est qu'il veut définir, analyser. Et comment le pourrait-il lorsque l'essence est trop subtile? Fatale ignorance! vain et faux savoir! Tu regardes la lumière et ne la vois pas! Tu passes à côté du foyer et tu as froid! Réchauffe-toi donc et, qu'un moment illuminé, je lise enfin sur ton visage: JE SUIS HEUREUX.

« Cueillez la fleur quand elle est sur vos pas. Tout ce qu'elle renferme de mystérieux pour le destin de votre âme, vous devez l'ignorer parce qu'il vous faut accepter l'impulsion, conquérir le bonheur, sans qu'un froid calcul vous y conduise. »

Ame toute pleine d'elle-même, agissante par métier. Fleur aux nuances empourprées, aux parfums indiscrets. Elle est facile à ravir à sa tige. On ne passe pas sans la voir. On la regarde toujours et souvent on la fuit. Le parfum qu'elle distille suffoque et disparaît. Il énerve, il conquiert et ne charme pas. Il séduit les sens et laisse l'âme froide.

Que l'Esprit de lumière veuille bien me garder de la fleur qui brille sans éclairer, qui brûle sans chauffer, qui regarde sans pénétrer, qui attire sans attacher. Elle est dangereuse. Elle est funeste.

UN INVISIBLE.

VOIX DES ESPRITS

La grande œuvre. — Dieu qui nous aime tous nous dirige. Nous allons à lui ensemble, nous nous tenons par la main en grand nombre, comme des frères. Si dans le trajet difficile un frère manquant de persévérance et d'énergie s'arrêtait et se faisait sourd à l'appel, il serait laissé à l'écart comme une roue hors de service, et immédiatement remplacé. Car la grande œuvre ne peut faillir pour un homme qui se détourne de la voie et reste en détresse.

JEANNE DARC.

LE SPIRITUALISME DANS L'HISTOIRE

VII. — JEANNE DARC

(Fin)

Jeanne Darc ordonna de marcher sur Meung, après avoir enlevé Beaugency à la course. Habités aux insuccès, les plus hardis capitaines Dunois, La Hire, Xaintrailles redoutaient de se mesurer en plaine avec les Anglais. Le duc d'Alençon voulait que l'on eût de bons chevaux.

— Avez-vous de bons éperons ? lui demanda l'intrépide fille.

— Pourquoi ? fit le duc ; pour fuir ?

— Non, répartit-elle ; pour poursuivre. Ce sont les Anglais qui fuiront, et grand besoin aurons-nous d'éperons pour courir après. En nom Dieu ! chevauchez hardiment contre eux ; quand ils seraient pendus aux nues, nous les aurons, quasi sans perte de nos gens. Mes *Voix* me disent qu'ils sont tous nôtres !

Charles VII demeurait indécis dans ses forteresses de Touraine. En vain Jeanne gourmandait sa coupable indolence.

— Je ne durerai guère qu'un an, et guère au-delà, lui disait-elle ; il faut tâcher de bien employer cette année !

Pour aller sacrer le roi à Reims, il fallait traverser des contrées occupées par les Anglais. On n'avait ni argent, ni armée, aussi les chefs militaires dissuadaient-ils Charles d'entreprendre une aussi folle aventure. Jeanne l'emporta à la fin, et sur son passage communiquant à tous une partie du feu sacré qui consumait son âme, il semblait qu'elle n'eût qu'à frapper du pied le sol pour métamorphoser en guerriers ces paisibles populations des champs, qui saluaient avec transport la « grande pastoure », Jeanne la paysanne, leur sœur, trainant triomphalement à la remorque l'armée et la royauté.

Un instant, devant Troyes, les ennemis de Jeanne faillirent l'emporter sur elle dans l'esprit du faible monarque et faire échouer l'entreprise.

— Noble dauphin, lui dit-elle, ordonnez à votre gent d'assiéger la ville de Troyes, et ne tenez pas plus longtemps conseil, car, en nom Dieu, avant trois jours je vous y introduirai par amour ou par puissance !

— Jeanne, répartit l'archevêque de Reims, qui serait certain d'y entrer dans six jours, on

attendrait bien : mais je ne sais s'il est vrai ce que vous dites.

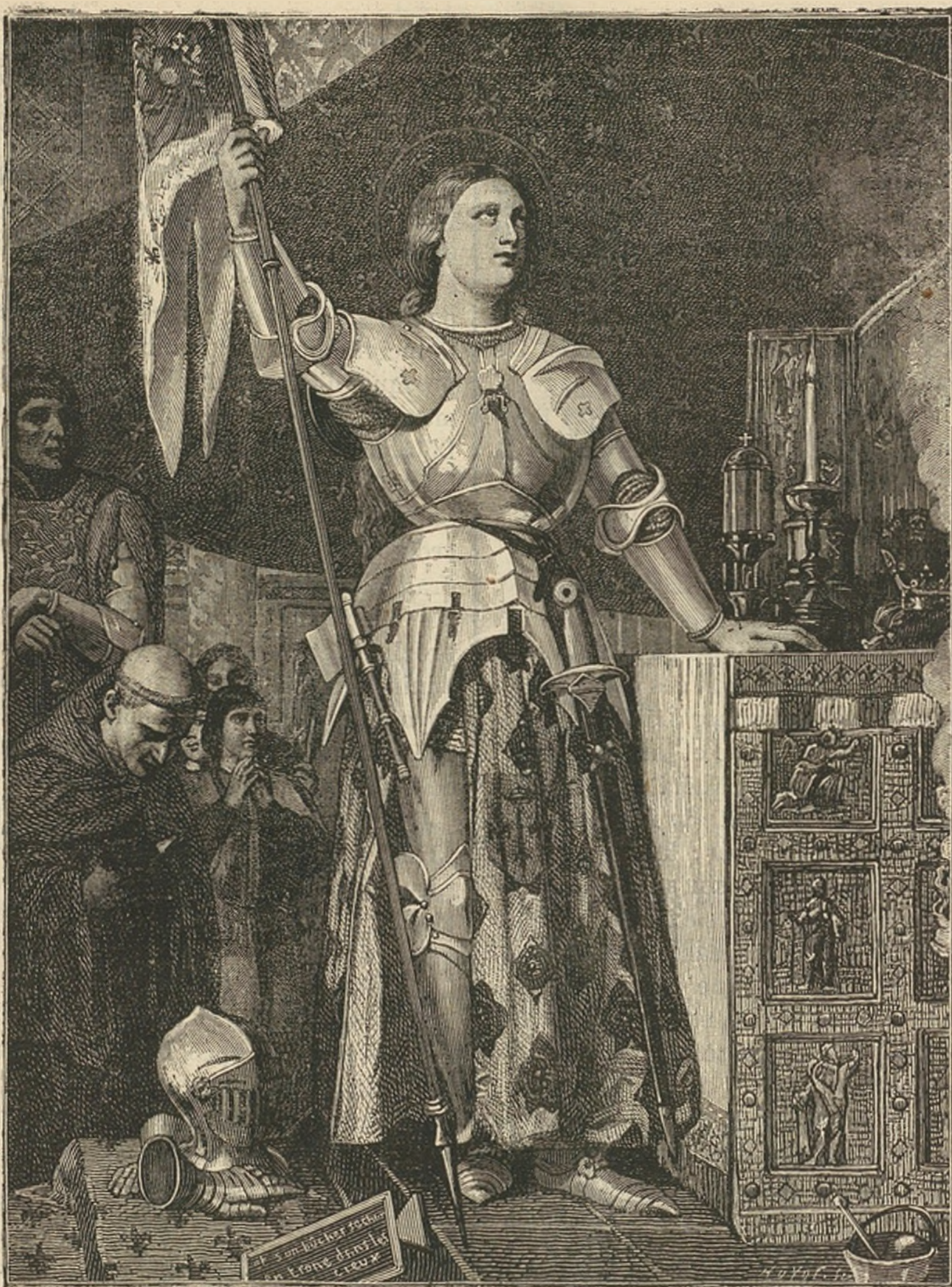
— Ne doutez de rien, ajouta-t-elle alors, nous serons demain maîtres de la ville.

C'était une sorte de défi ; elle l'acceptait, et sans tenir compte des défaillances ou des mauvais vouloirs, elle passe la nuit à préparer l'assaut, à rassembler les fascines et les échelles, à marquer leur place à l'artillerie, aux chevaliers, aux archers, avec une sûreté de coup d'œil à faire pâlir les capitaines vieillissés sous le harnais. Puis au matin, sans avoir accordé à son corps un instant de repos ni de sommeil, elle avance. Frappés de stupeur, les habitants n'essayaient pas même une inutile résistance et ouvrent au cortège royal les portes de leur ville.

Quelques jours plus tard, sa main victorieuse agitait son magique étendard sous les voûtes de l'antique cathédrale de Reims, auprès de Charles VII, sacré, grâce à elle, roi de France.

Jeanne était loin de croire sa mission finie à Reims. Réintégrer le roi dans sa capitale et chasser l'Anglais de France, cela, après tant de prodiges accomplis en moins d'une année, était l'affaire d'une campagne, si elle eût été secondée, si seulement on ne l'eût pas entravée à chaque pas. Il y avait dans cette poitrine de jeune fille un cœur qu'enflammait l'idée des plus sublimes projets, et chez elle, la force et le génie, l'enthousiasme et l'inspiration surabondaient pour entraîner les peuples à sa suite et pour mener à bien les plus gigantesques entreprises.

Mais c'était là tout justement son crime. Elle écoutait les *Voix* d'en haut qui parlaient en elle, et n'écoutait pas les chefs militaires dont la gloire pâlisait auprès de la sienne ; elle trainait derrière elle la royauté, qui triomphait, mais en rougissant de devoir son salut à une femme, à une enfant de cette classe avilie des paysans. Jeanne était la fille de ce Jacques Bonhomme qui, il y avait soixante-dix ans à peine, aux jours de la terrible Jacquerie de 1358, avait fait pâlir la noblesse et mis en péril l'existence de la féodalité. C'était aussi contre l'Anglais que les Jacques s'étaient réunis tout d'abord, et ils s'étaient rués sur les nobles, cause véritable et immédiate de leurs souffrances.



JEANNE DARC, AU SACRE DE CHARLES VII

D'après le tableau de INGRES, au musée du Louvre.

Nous désirions que le premier dessin paru dans la *Lumière* représentât Jeanne Darc. Comme on n'a d'elle aucun portrait authentique, nous étions fort embarrassés dans notre choix.

En attendant de pouvoir reproduire l'image de la grande Inspirée telle qu'elle se montre au médium Hab, nous nous étions arrêtés au chef-d'œuvre de Chapu : Jeanne à Domrémy, agenouillée, les mains croisées et écoutant ses *Voix*. Mais, le 28 février 1883, Jeanne est venue, spontanément, dire de sa voix claire et harmonieuse : « Dans la *Lumière*, « me mettre triomphante, car la victoire est nôtre en « Dieu, par sa sainte lumière sur les hommes. »

Presque en même temps, le médium la vit tenant sa bannière, dans l'attitude qu'elle devait avoir au sacre de Charles VII, dans la cathédrale de Reims, *triomphante* et remerciant Dieu après la victoire.

Voilà pourquoi nous avons dû chercher dans l'iconographie de Jeanne Darc l'œuvre qui se rapprochait le plus de la scène vue par le médium. Sauf pour la figure qui est bien plus mignonne et caractéristique, la gravure que nous donnons ici approche de la vérité.

(Note de la Rédaction.)

Or, la situation était la même. Le désastre d'Azincourt à lui seul valait bien les honteuses défaites de Crécy et de Poitiers; le « roi de Bourges », comme on appelait dédaigneusement Charles VII, était aussi peu roi de fait que l'avait été jadis le roi Jean, captif à Londres; les Écorcheurs dévoraient le royaume, comme autrefois les Grandes Compagnies, et les chefs militaires étaient, plus peut-être encore qu'en 1358, les chefs des bandits qui dévastaient les campagnes. Qui pouvait savoir jusqu'où irait Jacques Bonhomme, lancé à fond de train à la suite de la Pucelle invincible? On ne lui avait pas interdit les armes sous Charles VI pour les lui mettre à la main sous son successeur.

Aussi les courtisans intriguaient dans l'ombre, sacrifiant tout, même les intérêts les plus sacrés de leur maître, au désir de faire mentir les prophéties de Jeanne en entravant ses entreprises. Le clergé ne pouvait pardonner à celle qui agissait toujours au nom de Dieu, et jamais au nom de l'Église. Le peuple criait Noël! sur son passage, on s'agenouillait devant « la fille de Dieu » ainsi que l'appelaient ses *Voix*; les populations des plats pays accouraient sur son passage et relevaient la tête au bruit des exploits de celle qui sortait de leurs rangs. Jeanne, en un mot, était trop grande; la couronne royale pâlissait devant son auréole de sainte, et elle avait rendu de ces services qu'un roi est contraint d'oublier, faute de les pouvoir payer.

Bien que son âme planât dans des sphères trop hautes pour qu'elle s'inquiât beaucoup des rumeurs d'en bas, blessée cependant de la jalousie des uns, des sourdes trahisons des autres et de l'ingratitude de tous, elle n'avait de réconfort qu'auprès des Esprits qui la visitaient.

— Quand il me déplait en quelque manière, avouait-elle quelquefois, de ce que je ne suis pas facilement crue des choses que je dis de la part de Dieu, je me retire à part, et je prie Dieu, me plaignant à lui, et lui demandant pourquoi on ne croit pas ce que je dis. Et, ma prière faite, j'entends une voix qui me dit: « Fille du ciel, va, va, va! Je serai à ton aide, va! » Et quand j'entends cette voix, j'éprouve une grande joie et voudrais toujours être en cet état!

Comprenant enfin que ce roi et cette cour étaient incurables, elle déclara sa mission finie

et voulut se retirer. Mais on la retenait d'une main tandis qu'on la trahissait de l'autre, et la pauvre fille restait, sacrifiant sans hésiter sa personne à l'intérêt du pays, que l'on faisait parler devant elle. Toutefois, l'enthousiasme qui l'avait soutenue dans son œuvre surhumaine s'était éteint au contact de ces chevaliers incapables de la comprendre. L'extase s'éloignait, la lucidité devenait incertaine, et elle doutait presque d'elle-même, au milieu de tous ces mauvais vouloirs qui conspiraient autour d'elle. Déjà, dans les fossés de Melun, les deux saintes lui avaient annoncé qu'elle serait prise vers la Saint-Jean, mais qu'elle devait accepter cette croix avec reconnaissance et que Dieu soutiendrait son courage. La prédiction se répétait, plus fréquente à mesure que l'heure fatale approchait, et, ferme dans sa route, ce Christ féminin, sans pâlir à l'aspect de Judas, qu'elle voyait s'avancer dans l'ombre, marchait vers le calice d'amertume sans demander même à Dieu de le détourner de ses lèvres.

Enfin, un jour, — jour néfaste à jamais! — le 23 mai 1430, à cinq heures de l'après midi, elle regagnait, la dernière, les murailles de Compiègne, protégeant la retraite des Français, lorsque Guillaume de Flavy, gouverneur de la ville, fit fermer devant elle les portes des remparts, la laissant exposée aux coups de l'ennemi. Cette fois elle tira son épée et défendit vaillamment ses jours et sa liberté; et pendant cette lutte douloureuse, pendant ce duel suprême du Génie de la France aux prises avec l'ennemi de la patrie, pas un chevalier n'accourut pour la défendre, pas une lance ne s'abaissa pour elle...

Ah! brave Du Guesclin, toi qui, captif aux mains du prince de Galles, fixais fièrement ta rançon à cent mille livres, sachant bien qu'il n'y avait pas si pauvre fileuse dans la plus humble chaumière qui ne tournât ses fuseaux jusqu'à ce que tu fusses racheté, la reconnaitras-tu pour tienne, cette France de Charles VII qui laissa la Pucelle expirer sur le bûcher de Rouen, sans avoir rompu une lance pour elle, sans avoir offert un florin pour la racheter, sans que l'indigne prince qu'elle avait fait roi tentât la moindre démarche pour la tirer des mains du duc de Bourgogne!

Prise par le parti bourguignon, Jeanne fut achetée par les Anglais; car ils l'eurent par l'or

et par la trahison et non par le fer et par la victoire. Conduite à Rouen pour y être jugée, elle fut jetée dans une cage de fer, puis, lorsque son procès fut commencé, elle demeura, de jour comme de nuit, chargée de chaînes, attachée à son lit ou à la muraille, livrée à dessein aux outrages des « houcepailleurs » de l'armée, contrainte, pour échapper à leurs entreprises infâmes, de conserver ses habits d'homme, nécessité dont on lui faisait ensuite un crime.

Je ne pousserai pas plus loin cette étude, car la force me manquerait pour raconter le long et douloureux martyre de celle à laquelle la France, ingrate comme le fut Charles VII, a si longtemps marchandé une statue dans les murs de sa capitale. Pendant tout le cours du procès, où, dans leur simplicité touchante, les réponses de Jeanne s'élevèrent souvent jusqu'au sublime, les Esprits ne l'abandonnèrent pas, et ses *Voix* vinrent la consoler dans sa prison.

La science historique, comme toutes les autres sciences, a refusé jusqu'à ce jour d'étudier avec sincérité et sans parti pris les merveilleux phénomènes de l'extase. Le premier, — et je ne le dis pas sans un certain orgueil, — le premier,

j'ai osé introduire le spiritualisme dans l'histoire. Je l'ai fait dans *les Dragonnades sous Louis XIV*, à l'occasion des faits étranges qui se manifestèrent dans les Cévennes à la suite de la Révocation de l'Édit de Nantes. Je l'ai fait également au premier volume de *l'Histoire des Paysans* pour expliquer, plus longuement que je ne le fais ici, la mission de Jeanne Darc.

Que d'autres me suivent dans cette voie, se moquant des moqueries des prétendus libres penseurs, jésuites rouges aussi intolérants, aussi fanatiques, aussi ennemis de toute liberté que les jésuites noirs. On abuse singulièrement du rire en France sans songer qu'à côté du rire de Rabelais, de Voltaire et de Beaumarchais, qui raillaient les vieilleries du passé au profit des vérités nouvelles, il y a le rire de l'idiot, beaucoup plus commun et plus à la portée de tout le monde.

Mais voilà déjà que la science officielle est sur le point de découvrir le Magnétisme. Elle l'appelle *hypnotisme, force neurique, action réflexe...*, absolument comme au lieu de vous dire que vous avez les yeux rouges, elle vous afflige d'une *phlogose aux conjonctives*. Cela fait bien, et impose au vulgaire. EUGÈNE BONNEMÈRE.

FRA POPOLI

HISTOIRE EXTRAORDINAIRE

(Suite)

IX

Le plan de l'esprit de ténèbres avait échoué, son talisman ne lui avait point assuré la victoire. Les sbires de Manchus avaient fait couler le sang. Des maisons, le palais avaient été détruits, sa cause n'était point gagnée. Parmi les siens, nombre d'hommes avaient péri, ceux dont l'ambitieux avait prémédité la mort restaient debout.

Au moment fatal où l'œuvre de destruction s'accomplissait, une femme s'était dressée à sa vue, pâle et rigide comme un spectre, c'était Angélie. Manchus troublé ne la reconnut point.

La jeune fille, debout devant lui, plongeait son regard dans le sien. A la main elle tenait une feuille de papier, le plan même de la trahison et la liste des conspirateurs.

Après un court instant d'immobilité silencieuse le corps d'Angélie parut se détendre. Elle

porta la main à son cœur, se disant : « Oui, il fallait venir, je me l'étais promis... »

D'une main glacée elle vint toucher Manchus au front, et d'une voix profonde, voilée comme une voix d'outre-tombe, elle lui fit la lecture de ce papier. Cette lecture était un reproche, sa voix, la voix qui devait éveiller le remords en la conscience d'un coupable.

Hé bien ! balbutia Manchus qui essayait de braver la situation par un ricanement indécent, ma belle, que voulez-vous ? Une part dans mon triomphe ? Gentille enfant ! tu es assez jolie pour que je t'associe à mes plaisirs si cela te convient. Mais d'où sors-tu d'abord ?...

— D'où je sors, Manchus ? Je te le dirai. Il semble que je sorte de la tombe d'où toi-même l'on te tira. Et, qui sait ? Cependant, je ne suis point un cadavre, tandis que toi, au contraire, tu en es un.

— Ah bah! s'exclama Manchus, qui s'affermis-
 sait de plus en plus à mesure que la jeune
 fille reprenait les teintes de la vie et qui com-
 mençait à trouver la situation piquante, expli-
 quons-nous un peu cette affaire : Tu n'es pas un
 cadavre... et moi... j'en suis...

— Oui, Manchus, tu en es un, car, lorsque tout
 sens moral est perdu, lorsqu'on n'a ni conscience
 ni cœur, on n'est point un homme ; lorsqu'on est
 assez vil, assez lâche, assez fourbe, assez ingrat,
 pour méconnaître toute loi et toute justice, toute
 grandeur et toute équité, tout sentiment de
 dignité personnelle, tout honneur patriotique,
 toute moralité, tout devoir, on se place volon-
 tairement au-dessous de l'animal, on est telle-
 ment abject que l'on n'est plus rien. Te dire que
 tu es un cadavre, c'est te dire que tu n'es plus
 que matière corrompue, repoussante et mal-
 saine.

— Et toi! parle donc de toi, petite fée! Nous
 étions-nous rencontrés dans le voyage souter-
 rain, puisque tu dis que peut-être nous sortons
 du même lieu?

— Manchus, tu railles ta meilleure amie. Je
 vais, moi, te répondre sérieusement.

Oui, nous nous sommes rencontrés. Puis,
 nous nous sommes séparés, et pendant que tu
 t'enfouissais dans les entrailles terrestres, qui
 sont la mort et l'obscurité, moi, je m'élevais dans
 les espaces infinis qui sont vie et lumière. De
 ces hauteurs, je veillai sur toi comme sur un
 enfant égaré, je te soignai comme un malade.
 Un jour, je repris la forme humaine, afin de
 remplir sur la terre une mission de dévouement
 effectif. De cet instant, quand je te vis, ce fut
 différemment, mais cela ne cessa point. Aban-
 donné à ton libre arbitre d'homme, tu devins
 pire que tu ne fus jamais. Sache cela, Manchus,
 un protecteur spirituel, serait-il un ange, n'a
 pas le droit, n'a pas le pouvoir de l'enchaî-
 ner, ce libre arbitre, qui fait la souveraineté de
 l'homme. L'homme s'abaisse ou s'élève comme
 il l'entend, et les génies qui l'entourent sont
 autant des génies malfaisants que des génies
 bienfaisants, selon ses désirs et ses tendances.
 Les uns et les autres, participants d'une rigou-
 reuse solidarité, subissent des contre-coups
 fatals, éprouvent des douleurs immenses, s'opi-
 niâtrent et s'enragent dans la haine ou grandis-
 sent et se perfectionnent par le sacrifice et

l'amour. Chaque être incarné ou désincarné est
 la note indépendante du grandiose instrument
 de la création, et il concourt à l'harmonie du
 parfait ensemble universel. Que veux-tu savoir
 de plus, Manchus?

Manchus avait pâli. Il subissait une influence
 inexplicable, qui semblait donner raison à cet
 argument d'Angélia sur les conséquences des
 milieux formés par les penchants.

Pourtant, il essaya de faire bonne contenance
 et dit d'un ton assez niaisement hardi :

— Je ne comprends rien à tout cela, moi.

Certainement, je voudrais savoir autre chose.
 Je voudrais tout savoir, moi. Et d'abord, com-
 ment tu es venue ici, et ce que tu me veux.

— Tu ne comprends rien, Manchus, je t'ai
 dit pourquoi : Tu t'es abaissé par tes actes, par
 conséquent tu t'es jeté corps et âme dans le
 trouble et l'obscurité. Dans ce gouffre hideux où
 l'on entend les vociférations, les colères non
 calmées, les sanglots point taris ; dans ce lieu
 où personne ne se connaît plus, où l'on ne se
 souvient que de crimes, de lâchetés et de per-
 fidies, d'où l'on ne voit plus rien de ce qui est
 vérité suprême et consolation.

— Tu es donc un ange, toi!

Angélia poursuivit sa pensée sans paraître
 avoir entendu ces mots :

— Je suis venue ici dans un moment de luci-
 dité prophétique et pour te disputer au mal.
 Comment suis-je entrée dans ta demeure bien
 gardée? Oh! c'est très simple! Dieu qui semble
 tolérer le mal puisqu'il laisse libre la créature,
 seconde particulièrement le bien, et si le mal et
 le bien sont en présence d'une façon perma-
 nente, c'est que, évidemment, un glorieux
 triomphe doit être le but final de la lutte entre
 les deux principes. Le mal est souvent, pour ne
 pas dire toujours, aveugle, le bien est clair-
 voyant. Le bien se rapprochant de la perfection
 même de Dieu, a des ressources inattendues
 qui tiennent du miracle, et ces ressources
 m'ont été données. La force est entrée dans
 mon cœur, elle a triomphé de ma faiblesse ap-
 parente. Une audace sainte m'a pénétrée : j'ai
 pris mon élan vers ta demeure. A mon approche,
 quelques-uns de tes gardes ont ralenti leur vigi-
 lance. Après avoir traversé un cordon de gar-
 diens, je me suis heurtée à la principale diffi-
 culté, j'ai entendu des insultes grossières

d'hommes, je devrais dire de brutes. Heurtée à leur indécente obstination, je croyais perdre le fruit de ma patience, lorsque soudain le chef de ceux-ci tomba frappé de paralysie.

Manchus fit un mouvement d'effroi.

— Oh ! rassure-toi, Manchus, la paralysie est momentanée. Du reste, tu peux ouvrir tes portes et regarder tes gardes. Ils dorment pour l'instant ; mais tant que je serai là, tu n'as rien à craindre.

— Quoi ! tu veux te faire passer pour un ange et tu es le diable en personne !

— Manchus, ce n'est pas moi qui ai agi dans cette circonstance, mais Dieu m'a secondé par l'intermédiaire des Esprits puissants.

Manchus fit alors des gestes désespérés et désordonnés. Il voulut, sur-le-champ, jeter cette importune par la fenêtre, et allant près d'un balcon il fit un mouvement qui n'échappa point à la jeune fille.

— Tu ne feras pas ce que tu penses, Manchus, dit-elle froidement et lentement.

Une colère haineuse s'empara de Manchus ; il ne fut plus maître de ses emportements. Les mauvaises passions sont de terribles obsesseurs.

Pâle et rugissant il enlaça la jeune fille et prononça sourdement ces paroles en la précipitant dans le vide :

— La force n'est pas le privilège du bien, en voici la preuve !

C'était à cette heure même qu'éclatait l'incendie et que s'accomplissaient les événements extraordinaires qui mettaient en sûreté les plus menacés.

Au moment précis, où il refermait les portes de son balcon, Manchus, abîmé, tomba inerte sur le parquet.

Une masse lourde l'avait frappé à la poitrine. Pourtant il était seul. Mais est-on jamais seul ! et Dieu n'a-t-il pas ses justiciers ?

Du côté de Manchus le mal avait-il donc triomphé ? Non.

Les gardes toujours endormis avaient manqué à leurs ordres. Manchus, resté étendu sur le dos comme ses gardes, était agité dans un horrible cauchemar. Il avait éprouvé toutes les sensations de tortures atroces, après qu'en pleine poitrine le contre-coup de l'explosion de mine l'eut frappé. La loi du talion veut que l'on souffre ce qu'on a voulu faire souffrir à autrui. Sa chute en arrière lui parut être une chute par-dessus le balcon avec Angélia et, inerte sur le parquet, il avait éprouvé les angoisses de l'homme enterré vif sous des décombres. Les paroles d'Angélia étaient présentes à sa mémoire : « Tu es un cadavre. » En même temps il s'était souvenu qu'Angélia était une fille d'adoption de Carstud. En deux heures il endura un supplice long de deux siècles : Le temps n'est point appréciable pour l'esprit malheureux.

En éveil et en alarmes par les événements sinistres et imprévus, toute la population maudissait Manchus. Sa conspiration avortée l'avait rendu odieux et ridicule. Non seulement le pouvoir personnel qu'il voulait ne s'établir point par la destruction, mais les conjurés se battirent entre eux. Leur propre sang rougit le sol, leurs maisons furent livrées au pillage, et l'on activa l'incendie afin de faire disparaître des preuves de félonie et de vol.

Sur ces ruines, ainsi que l'avait annoncé Fra Popoli, s'éleva l'homme providentiel Carstud. Le malheur devint en effet son piédestal ; mais en vertu des grandes lois qu'il connaissait et par la nature de sa mission même, en même temps qu'il fut un sauveur, il devint un justicier.

Mais un justicier selon Dieu, c'est celui qui sait rendre à tout coupable l'expiation profitable à son avancement. Si Carstud était un bras vengeur, c'était celui de Dieu.

L'ÉLECTRICITÉ ET SES MIRACLES

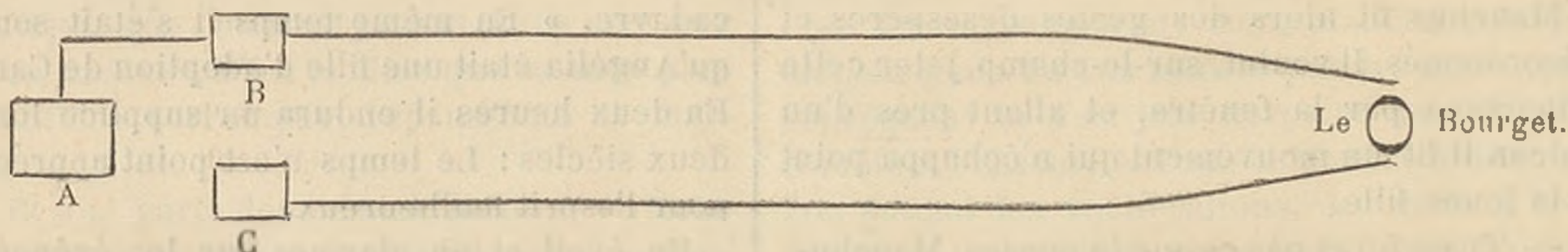
Que la science est belle et combien ne faut-il pas admirer le puissant génie de l'homme, prenant une à une toutes les forces répandues autour de lui dans la nature et les forçant à se courber sous le joug de sa volonté ! Ce qui hier paraissait impossible, aujourd'hui est un fait accompli ; de sorte que l'on pourrait dire que la vie de l'humanité n'est qu'une longue suite de miracles se transformant en actes simples et naturels ayant pour but l'union fraternelle de tous les cœurs et de tous les peuples.

Cette électricité qui produit la foudre et qui, autrefois, frappait de terreur l'homme qui la regardait comme le signe de la colère d'un Dieu jaloux et terrible, aujourd'hui lui sert de lien en supprimant les distances et transportant son cœur et sa pensée dans tous les coins et recoins du globe qu'il habite. Qu'un terrible cyclone s'élève à New-York et menace l'Europe, plus prompt que l'éclair la nouvelle aussitôt s'en répand partout et chacun, prenant ses précautions, échappe au désastre et à la mort qu'il porte avec lui dans ses

flancs. La république est-elle acclamée au cœur de la France? tous les rois de la terre en reçoivent en même temps le contre-coup.

Mais voilà bien autre chose et nous nous voyons forcés de rayer de nos dictionnaires les mots : *utopie, miracle, impossible...* car ici c'est le Téléphone, au moyen duquel, par un simple fil, nous envoyons nos paroles et *notre voix* de Paris à notre ami de Lyon, et là c'est le Phonographe qui nous permet de recueillir sur une plaque de zinc les discours de nos grands orateurs, avec *le timbre de leur voix et le feu de leur âme*, et de les enfermer dans notre bibliothèque pour les reprendre ensuite, les écouter et les entendre de nouveau au gré de nos désirs. Que dire enfin du Microphone qui conduit jusqu'à notre ouïe les conversations des petits insectes entre eux en centuplant l'intensité des sons?

Certes l'on peut bien dire que ce sont là de vrais miracles. Mais ce dont nous voulons parler ici, c'est de la remarquable expérience de la *transmission de la force à distance* qui vient d'être faite, le 6 février 1883,



Dans l'expérience dont nous parlons, la machine à vapeur A des ateliers donnait le mouvement à la petite machine électro-dynamique B, qui changeait ce mouvement en électricité, laquelle s'écoulait dans un fil allant au Bourget et en revenait, après un parcours de 20 kilomètres, pour mettre en mouvement une autre machine électro-dynamique C, qui paraissait tourner sans moteur apparent, *miraculeusement*. En C, l'électricité se trouvait transformée en mouvement. La perte de force, pendant le trajet, n'avait été que de 50 %, c'est-à-dire que la machine B étant de 5 chevaux, la machine C rendait 2 chevaux et demi.

Ainsi se trouve résolu le problème de la transmission de la force à de grandes distances. Quant à la vitesse du voyage, elle est inappréciable, puisque c'est celle de l'électricité.

Ces essais avaient été déjà faits, mais il arrivait toujours que la force motrice employée au départ se perdait en route. M. Déprez, avec un rare génie, sut dégager les inconnues des données du problème et parvint à rendre pratique le transport de grandes quantités de forces à de grandes distances. Ayant constaté que *la quantité* d'électricité qui peut circuler dans un fil est limitée et que, passé cette limite, le fil s'échauffe, s'use et se fond, il imagina une machine basée sur ce théorème, que la force d'un courant électrique se compose de deux éléments : la quantité et la tension; alors il diminua la quantité et augmenta la tension.

Dans une autre expérience que fit M. Déprez, la longueur du fil était de 35 kilomètres, la force au début de 10 chevaux et celle à l'arrivée de 5. Le problème se trouva ainsi une seconde fois résolu, et les épreuves purent dès lors être considérées comme décisives.

Mais ce sont les résultats de cette découverte qui sont splendides! Les chutes d'eau naturelles, les torrents qui se précipitent du haut des montagnes, la chute du Niagara, toutes les cascades qui n'éveillaient

dans les ateliers du chemin de fer du Nord, devant un public d'élite composé de savants, d'ingénieurs, de sénateurs et de diplomates, laquelle a été couronnée d'un succès complet. L'inventeur est un savant, un travailleur infatigable et consciencieux, le premier electricien de France peut-être, M. Marcel Déprez. Honneur à son travail et à son talent, et que son nom soit inscrit au nombre des bienfaiteurs de l'humanité.

On sait qu'aujourd'hui, au moyen de machines électro-dynamiques, on peut transformer le mouvement en électricité et réciproquement aussi l'électricité en mouvement. Ainsi, une toute petite machine, fort élégante et mignonne, est mise en mouvement par une grosse machine à vapeur ou par une chute d'eau, ou par la force du vent, l'électricité se produit et coule dans des fils de cuivre comme de l'eau dans des tuyaux¹, avec cette seule différence qu'ici la vitesse d'écoulement est telle qu'elle est *incommensurable*. De cette électricité ainsi produite on peut faire alors tout ce que l'on veut.

jusqu'à ce jour que les échos des solitudes, et qui représentent des forces motrices colossales, vont être prises au pied du mur et transportées dans toutes les villes avoisinantes où elles élèveront l'eau au faite des maisons et fourniront la lumière et la chaleur à tous les ménages. Ce torrent qu'on appelle l'Ardèche, par exemple, et qui, dans ses crues, transporte des montagnes de liquide, nous allons lui faire un barrage, au bas y mettre une turbine qui mettra en mouvement une machine électro-dynamique, et de là nous transporterons le mouvement, la force et la vie à Avignon, à Valence, à Privas, à Nîmes. Le flux et le reflux des mers, qui représentent un emmagasinage incommensurable de forces vives, jusqu'à ce jour inutiles et méprisées, les voilà qui, au moyen d'un simple fil de cuivre, à peine visible à l'œil, vont transporter le travail intelligent de *la force* sur la surface inculte des terres et la métamorphoser en jardins splendides, en châteaux féeriques, en nouvel Eden où Adam et Ève n'auront plus qu'à presser sur un bouton pour voir tout, autour d'eux, naître au bonheur et à la vie.

O mort! tu n'es qu'un nom. O intelligence humaine! tu es la vie. O homme! tu es bien l'enfant d'un Dieu bienveillant qui a semé sous tes pas, pour ton bonheur, tous les trésors les plus précieux et les plus rares; mais ne te laisse envahir ni par la paresse, ni par l'égoïsme ou l'orgueil; fais comme Marcel Déprez, travaille, travaille toujours et travaille encore, pour enrichir tes semblables de ces trésors de vie et de bien-être que ton Créateur a cachés jusqu'au sein de l'atome.

Nous ne sommes point un savant, et, devant tant et de si beaux succès de la science, nous permettons l'enthousiasme à nos lecteurs.

RENÉ CAILLIÉ, ingénieur.

1. Il faut remarquer cependant que l'eau coule à l'intérieur des tuyaux tandis que l'électricité coule à l'extérieur des fils.

NOUVELLES DIVERSES

Le premier numéro du *Spiritisme* vient de paraître. Notre collaborateur, M. René Caillié y a commencé la publication d'une étude du livre de Roustaing, intitulé les *Quatre Évangiles*.

Nous n'avons rien à dire du programme de ce journal dont le titre dit tout. Pour aujourd'hui nous nous bornons à souhaiter la bienvenue à notre nouveau confrère. Nous parlerons de lui plus tard, quand il aura fait ses preuves, et nous tiendrons à son égard notre parole mieux que ne l'a tenue la *Revue spirite* vis-à-vis de nous.

Mes amis, mes frères et mes sœurs, nous voici assez nombreux pour conquérir l'avenir. Nous sommes des groupes, devenons une force et voyons par quels moyens l'on arrive le plus vite au but. A l'œuvre en toute liberté!

Surtout n'oublions pas qu'il n'y a ni droit d'ancienneté, ni puissance de vigoureuse jeunesse, qui prévale sur l'autorité des *grands commandements*. Ne perdons pas de vue qu'il ne faut point faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait et que le vrai favorisé de Dieu n'est pas le plus adroit parmi les hommes, mais celui qui remplit le mieux tous ses devoirs.

L. G.

— Le 26 février 1883, un grand banquet a été offert à Victor Hugo, à l'Hôtel Continental, pour fêter le quatre-vingt-unième anniversaire de sa naissance. Des toasts ont été portés par le président de la Société des Auteurs dramatiques, par celui de la Société des Gens de lettres et par M. Got, de la Comédie-Française, le doyen des artistes qui ont représenté les œuvres du grand poète.

— L'Italie se prépare à célébrer, le 28 mars courant, à Urbino, sa patrie, et à Rome, sa seconde patrie, le quatre centième anniversaire de la naissance de Raphaël. On sait que le célèbre peintre est né le jour du vendredi saint 1483 et qu'il est mort à l'âge de trente-sept ans, un jour de vendredi saint.

AVIS. — M^{me} Lucie Grange sera désormais visible chez elle, boulevard Montmorency n° 75, tous les lundis et tous les jeudis après midi. Les personnes qui désirent l'entretenir en particulier n'ont qu'à lui écrire pour lui indiquer un jour quelconque. Elle y sera pour ces personnes, tous les jours, de midi à une heure.

M^{me} Grange, un peu souffrante en ce moment, a interrompu momentanément ses soirées.

PETITE CORRESPONDANCE

Au nom de notre Comité réuni, j'adresse des remerciements bien sincères à tous ceux qui nous ont prêté un appui sympathique et qui nous sont fidèles.

La Lumière, « soleil du spiritisme montant à l'horizon, » ainsi que nous l'écrit un aimable correspondant, a tout considéré des hauteurs où se perdent les détails mesquins et futiles. Nous sommes heureux de constater qu'ainsi elle s'est fait de nombreux partisans, nous pouvons même dire de bons amis, car il est parlé d'amitié:

« Être admiré, c'est bien; être aimé, c'est encore mieux. »

Merci aux appréciateurs affectueux, quoique un peu flatteurs, merci aux dévoués. Nous n'oublierons jamais ces amis de la première heure, assez nombreux pour nous donner courage et force dans l'accomplissement de notre mission délicate et difficile.

L. G.

Fais ce que dois, advienne que pourra. — Cette devise est déjà prise. Cela ne fait rien. On ne supprimera jamais une devise choisie; mais, en ce cas, on doit toujours l'accompagner d'une seconde devise. Démarches sont faites dans le sens que vous indiquez. Merci.

Fiat lux! — Merci et reconnaissance. Nous attendons le complément.

M^{me} C. Fr. à V. — Votre lettre bien aimable et contenant un mandat demande une réponse par la poste; mais la question posée exige quelque temps pour sa solution. Patience, on fera le nécessaire.

Paysan d'Auvers. — Remerciements en échange des vôtres. Vous parlez de votre indignité? Ceux qui maintiennent comme vous le culte des sentiments délicats et restent fidèles à une pure amitié ne seront jamais des indignes. Jolies fleurs et jolies lettres prouvent bon cœur.

Gh. à S. — Ce que nous vous avons révélé s'étant accompli, à notre grande satisfaction à tous, persévérez. Tenez-nous au courant; nous nous associons au travail. Dans ces cas là, la distance n'existe pas, cela vous sera prouvé. Dieu le veut.

M. Ed. L. — La surprise agréable de votre service vaut un double remerciement. Sans rancune et sans arrière-pensée nous vous le donnons, espérant encore mieux de vous pour l'avenir.

V. Z. — Nous ne rendons compte que des ouvrages qui nous sont gracieusement adressés. Convenez que ce serait exiger beaucoup que de vouloir nous mettre dans l'obligation d'acheter des livres et d'en louer les auteurs, qui souvent ne nous gratifient pas même d'un simple merci. Pour nous décider à faire exception à cette règle, il faudrait que nous reconnussions en l'ouvrage des qualités hors ligne et qu'il fût très bon

et utile à nos abonnés. Quant à juger sur manuscrit, c'est encore bien plus impossible.

Un esprit sympathique, lecteur de la *Lumière*. — Votre quatrain est de *tournure* aimable; mais vos questions?... Je ne puis pas vous dire ce que j'ai trouvé, je ne veux pas savoir ce que vous poursuivez, et si vous êtes ce que vous signez, mieux vaut vous faire connaître que d'attendre une solution énigmatique sur les ailes du vent, — ce qu'il ne convient pas de donner.

M. Tim. Jaubert. — Merci de votre affectueux hommage avec autographe. La couverture de votre livre ne porte pas l'indication du prix?

M. Henrion. — Votre petit livre n'a pas de prix marqué?

M^{me} D. Bal. — Nous ne pouvons pas vous dire ce qu'il convient de faire en cette circonstance, notre devoir est de laisser libre du choix. Chacun va où ses affinités l'appellent.

M^{lle} Stéphanie. — Certainement que cela est une médiumnité, mais une de celles auxquelles il ne faut pas se livrer dans la solitude, comme l'écriture par exemple. Il vous faut un mentor bienveillant. Venez, nous en causerons.

M. Léon Bl. — Ceci n'est ni du spiritisme, ni de la médiumnité, c'est de la maladie, mais sûrement une étude froide et réfléchie du spiritisme la guérirait.

M. Gat, fils. — Vous êtes inscrit pour l'année courante. Travaillez pour la *Lumière*, vous n'aurez pas à le regretter.

M. R., à Ostende. — Vous pouvez vous abonner en adressant mandat à M. Beys, 14, rue de l'Empereur, à Bruxelles, qui veut bien se charger de centraliser tous nos abonnements pour la Belgique.

M^{lle} A. V. — Le *Dictionnaire spiritualiste* n'est pas encore imprimé. Nous en commencerons la publication aussitôt que le nombre des souscripteurs le permettra. Pour le recevoir, vous pouvez ajouter 5 francs au prix de votre réabonnement.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Leçons de spiritisme aux enfants, par A. BONNEFONT.

Petit catéchisme très bien fait et bien à la portée des enfants, divisé en quarante-cinq leçons courtes, lesquelles sont ainsi classées : Titre I, *Dieu*. — Titre II, *Notions d'astronomie*. — Titre III, *Les Esprits*. — Titre IV, *Morale spirite*.

De cet utile opuscule, nous extrayons l'Oraison dominicale : « Notre Père qui êtes dans l'Infini ; que votre nom soit sanctifié ; que votre règne, le règne du bien, arrive ; que votre volonté soit faite sur cette terre comme dans tous les mondes habités ; donnez-nous le pain de l'âme et du corps ; pardonnez-nous nos offenses comme nous

pardonnons de tout cœur à ceux qui nous ont offensés ; ne nous laissez pas succomber à la tentation des mauvais Esprits, mais envoyez-nous de bons Esprits, pour nous éclairer. — Je vous aime, ô mon Dieu, de toute mon âme, et je veux aimer tous les hommes, mes frères, par amour pour vous. »

En vente à l'administration du journal spirite *Le Messenger*, à Liège. Quinze centimes sans le port.

Les deux Commandements du Christ, par TIMOLEON JAUBERT, vice-président honoraire du tribunal civil de Carcassonne. Chevalier de la Légion d'Honneur.

Cet ouvrage est composé de deux parties distinctes : La première est une dissertation nette, claire, en termes brefs précis des *grands commandements* ; elle donne en même temps un aperçu des différentes sectes religieuses, et une courte biographie de leurs chefs, ainsi que la profession de foi de l'auteur :

« Je crois à Dieu, à l'Être élevé à la plus haute puissance, à Dieu qui nous juge comme le meilleur des pères juge ses enfants, et qui nous punit ou nous récompense selon nos œuvres. Je crois à l'âme. Je crois qu'elle est libre, et par conséquent responsable. Je crois qu'elle est immortelle, comme je crois à mon existence.

« C'est à ces convictions que je dois mes consolations salutaires dans ce bas monde et mes espérances pour la vie future. »

La seconde partie est un recueil de fables, contes, sonnets. Ces pièces appartiennent toutes aux *Poésies de l'Esprit-frappeur* de Carcassonne, bien connu des spirites.

En vente à Carcassonne, chez l'éditeur, Grand'rue, 21, et chez les principaux libraires.

ŒUVRES DE M. EUGÈNE BONNEMÈRE

La France sous Louis XIV, 2 vol. in-8° 12 fr.
 Histoire des Camisards, in-12..... 3 fr. 50.
 Histoire des Paysans, 2^e éd., 2 vol. in-12. 7 fr.
 La Vendée en 1793, in-12..... 3 fr. 50.
 Histoire populaire de la France, tome I, la Gaule, tome II, les Valois, 2 vol. in-32 à 30 cent.
 Histoire de la Jacquerie, in-32..... 30 cent.
 Les Paysans avant 89, in-18..... 15 cent.
 Le Maître d'École, in-12..... 15 cent.
 Les Déclassées, in-12 3 fr.
 Louis Hubert, Mémoires d'un curé vendéen, un volume in-12..... 3 fr.
 Le Roman de l'Avenir, in-12..... 3 fr.
 L'Âme et ses manifestations à travers l'histoire, in-18..... 3 fr. 50

L'Astronomie, revue mensuelle d'astronomie populaire, de météorologie et de physique du globe, publiée par Camille Flammarion, avec le concours des principaux astronomes français et étrangers. Paris, 12 fr. ; départements, 13 fr. ; étranger, 14 fr. par an. Gauthiers-Villars, 55, quai des Augustins.

Le gérant: Aldre CHARLE.

LA LUMIÈRE

SCIENCES — ARTS — LITTÉRATURE — MORALE

RÉVÉLATIONS ET EXPÉRIMENTATIONS DU NOUVEAU SPIRITUALISME

REVUE BIMENSUELLE

Sous la direction de M^{me} LUCIE GRANGE

Ne dites jamais ces mots : « Je ne connais pas, je ne comprends pas, donc c'est faux. » — On doit étudier pour connaître, connaître pour comprendre, comprendre pour juger.

NARADA, philosophe hindou.



N° 14. — 15 AVRIL 1883

SOMMAIRE : 1^e Spiritisme et la Francmaçonnerie, Adolphe GRANGE. — L'Électricité dans les Mines, René CAILLIÉ. — Un Baptême chez un Libre Penseur, Lucie GRANGE. — Deux anniversaires, MATHAREL. — Évocation, Camille CHAISNEAU. — Une preuve qu'on ne meurt pas. — Fra Popoli, histoire extraordinaire (Épilogue), Edgar POE et le médium HAB. — Au sujet de Fra Popoli, Lucie GRANGE. — Nouvelles diverses, petite correspondance, etc.

ABONNEMENTS : Un an, 6 francs.

(FRANCE ET ÉTRANGER)

On s'abonne sans frais chez tous les libraires et dans tous les bureaux de poste
On peut aussi adresser directement un mandat à M. Jean DARCY, administrateur,

75, boulevard Montmorency, à Paris

(Gare d'Auteuil, tête de lignes des omnibus d'Auteuil Madeleine et d'Auteuil Saint-Sulpice)

Se vend à la « Salle des Nouvelles du *Petit Journal* », 61, rue Lafayette

Et à la « Salle des Dépêches de *La France* », 123, rue Montmartre.

MM. les Libraires et Commissionnaires s'adresseront pour les abonnements et les réassortiments
chez M. PÉRINET, libraire, 9, rue du Croissant.

Pour la Belgique, adresser les mandats à M. BEYNS (*Moniteur de la Fédération belge*),
14, rue de l'Empereur, à Bruxelles.

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Prix du numéro : 50 centimes

A NOS ABONNÉS

LA LUMIÈRE est enfin dans sa deuxième année d'existence. Jusqu'ici les félicitations et les encouragements que nous avons reçus, nous prouvent que nos efforts ont été compris. Les circonstances, et les désirs de nos lecteurs, nous ont obligés d'accentuer davantage nos tendances et d'affirmer notre foi raisonnée.

Nous l'avons fait sans crainte et sans forfanterie.

La voie que nous avons tracée a été élargie à la demande de nos amis, et aujourd'hui la *Lumière* est devenue un des principaux organes du Nouveau Spiritualisme.

Nous voulions, dès le début, que sa périodicité fût hebdomadaire; mais comme le terrain n'était pas suffisamment préparé et que nous nous adressions à un public spécial, la prudence exigea qu'elle fût d'abord mensuelle. Aujourd'hui nous avons de fortes assises, et la jetée est solide. Aussi pouvons-nous désormais paraître deux fois par mois en fascicules de huit, de douze ou de seize pages quand les circonstances l'exigeront. Ainsi, à partir du mois de mai prochain LA LUMIÈRE paraîtra le 10 et le 25 de chaque mois.

Que nos abonnés fassent de la propagande et se multiplient. Quant à nous nous ne manquerons pas à notre tâche.

MM. les Professeurs, Instituteurs et Institutrices pourront s'abonner ou renouveler leurs abonnements au même prix que précédemment, 5 francs par an, à la condition de s'adresser directement à notre administration.

Afin de répondre au désir d'un grand nombre de nos nouveaux abonnés, nous ne ferons plus partir les abonnements du premier numéro de l'année. Désormais on pourra s'abonner de quelque date que ce soit. Tous les numéros demandés pour compléter les collections seront payés à raison de **50 centimes** l'un.

Nous ne faisons pas et ne voulons pas faire l'*abonnement forcé*. Toutefois nous considérerons comme engagés pour la seconde année, ceux de nos abonnés qui n'auront pas refusé le présent numéro.

Nous rappelons à nos lecteurs que la souscription au *Dictionnaire spiritualiste* est ouverte. Nous nous proposons de le faire paraître en 50 livraisons à 10 cent., aussitôt que nous aurons réuni un nombre de souscripteurs assez important pour en commencer l'impression.

Afin de savoir ce que nous avons à faire, nous prions nos amis de nous adresser sans retard leur souscription au *Dictionnaire spiritualiste* dont le montant est de **5 francs**, en même temps que le renouvellement de leur abonnement.

Les souscripteurs n'auront point à payer les livraisons qui dépasseraient le nombre de *cinquante*, que nous avons fixé approximativement.

AVIS. — M^{me} Grange, un peu souffrante en ce moment, a dû interrompre momentanément ses soirées. Elle ne se livre à aucun travail qui ne touche pas à la *Lumière*.

Elle ne peut donc pas répondre aux lettres qui lui posent des énigmes à déchiffrer ou lui demandent des renseignements personnels absolument égoïstes.

Quant aux conseils désintéressés, elle les a toujours donnés dans la mesure du possible.

Nous serons très reconnaissants à ceux de nos lecteurs qui voudront bien nous faire parvenir une liste de noms de personnes qui s'intéressent aux questions traitées dans cette revue, et nous remercions tout particulièrement ceux qui, dans un but de louable propagande, ont pris plusieurs abonnements à la fois.

Les lettres non affranchies sont rigoureusement refusées. Toute lettre qui demande une réponse doit être accompagnée d'un timbre-poste de 15 ou de 25 centimes suivant la taxe.

SOMMAIRE DU N° 13. — 15 MARS.

Gravure : Jeanne Darc, tableau de Ingres. — Texte : Explications nécessaires, Lucie GRANGE. — Souvenirs et impressions d'un médium, HAB. — Les Fleurs, UN INVISIBLE. — Voix des Esprits. — Le spiritualisme dans l'histoire (VII. — Jeanne Darc), Eugène BONNEMÈRE. — FRA POPOLI, histoire extraordinaire (suite). — L'électricité et ses miracles, René CAILLÉ. — Nouvelles, petite correspondance, bibliographie, etc.



LA LUMIÈRE

LE SPIRITISME ET LA FRANCMACONNERIE

Sous ce titre, la *Chaîne d'Union de Paris*, journal de la Maçonnerie universelle, publiait dans ses faits divers (n° 12, 2^e partie de décembre 1882), l'entrefilet suivant :

« Le spiritisme est une nouvelle secte ; dont l'*Anti-matérialiste, organe du mouvement religieux et du spiritualisme moderne*, numéro 14, 8 octobre 1882, nous indique les tendances anti-maçonniques.

« Cette feuille, imprimée à Nantes, sous la direction de M. P. Verdad (pseudonyme), indique une organisation susceptible d'un développement très étendu.

« Cette nouvelle Église, comme toutes les autres, prétend enseigner les meilleurs principes, la morale la plus pure. Elle affirme le droit, confesse le devoir, veut la justice et la fraternité humaine : elle aspire à la perfection. L'Église unitaire n'a ni dogmes, ni credo comme point d'appui ; mais elle affirme Dieu, la persistance de l'être après la mort...

« M. Ch. FAUVETY (Fr. .) dit que la religion laïque, spiritualiste, n'exclut personne pour ses croyances. Il ajoute que, laissant la foi au domaine sacré de la conscience, cette religion n'impose aucun credo... Comment concilier la liberté de conscience avec le déisme affirmé plus haut ?

« Après avoir publié une lettre signée Pauline Pozzi, M. Verdad écrit :... « Aimons la libre pensée, soyons éclectiques, la vérité triomphera. »

« J'ai souligné le mot « libre pensée », parce que cette prétention de l'aimer ne peut convenir à un déisme, quel qu'il soit.

« GORON. »

Un de nos frères, au double titre de Maçon et de spirite, nous a envoyé copie de la réponse adressée par lui au Frère Hubert, rédacteur en chef de la *Chaîne d'Union* sur la note du Frère Goron.

Ne voulant pas entrer tout d'abord dans un débat maladroitement engagé, nous avons attendu que la *Chaîne d'union* s'exécutât. Or voici ce que nous lisons dans le n° 2 de 1883, page 34 :

« Notre Frère et ami A. BECKER, de Bar-le-Duc, nous a écrit une lettre en réfutation des N° 14. — 13 Avril 1883.

quelques lignes que notre correspondant de Nantes, le Frère Goron, a consacrées au *Spiritisme*, et que nous avons publiées. Nous serions heureux de donner satisfaction à notre ami... Mais l'espace ?? —

« Le Frère BECKER nous assure que le *Spiritisme* est une science philosophique des plus élevées, des plus morales, et pas du tout anti-Maçonnique... dont acte. »

Avant d'exprimer notre opinion, nous devons donner la protestation du Frère Becker. Elle est ainsi conçue :

« Le spiritisme est une doctrine philosophique et scientifique, dont l'étude, fort abstraite, prouve l'immortalité de l'âme et ne tend à rien de moins qu'à détruire les préjugés et les dogmes qui sont la base des religions.

« Le spiritisme sera plus tard la seule religion, car étant établie sur la science et la raison humaine, elle sera la religion morale indépendante libre et détachée de tout culte extérieur, religion comprenant hommage sincère et véritable rendu au sublime Créateur par l'amour qui rayonnera vers lui et se répandra ensuite dans un même élan vers toutes ses créatures. Ce sera alors l'ère de paix et de fraternité qui s'étendra sur la terre.

« Je désire que le Frère Goron se mette en rapport avec un groupe spirite et qu'il participe à ses études ; il reconnaîtra dans peu de temps la vérité de cette science que l'avenir est appelé à approfondir.

« Si la Francmaçonnerie, après des siècles de lutte, a pu renverser l'arbre représentant le despotisme clérical et ultramontain, le spiritisme en arrachera certainement les profondes racines.

« Je souhaite ardemment que nos Loges, délaissant les discussions souvent stériles, s'occupent de cette science que les prêtres redoutent avec juste raison de voir se répandre et qu'ils combattent de tout leur pouvoir ; car ils savent qu'elle est la *Lumière éblouissante* qui leur ravira les derniers liens qui détiennent encore les peuples sous leur écrasante domination. »

Le Frère Goron a été induit en erreur, au sujet du spiritisme, par l'*Anti-Matérialiste* qui voudrait rapetisser cette doctrine, la plus libre
2^{me} Année.

et la plus large que nous connaissions, en la comprimant dans le moule étroit d'une Église, l'unitarisme. Mais que ce soit l'unitarisme, le presbytérianisme, le congrégationalisme, le quakerisme, le baptisme, le luthérianisme, le calvinisme, le catholicisme, l'arianisme, la religion grecque, le mahométisme, le parsisme, le brahmanisme, le bouddhisme, le judaïsme ou toute autre religion pratiquée sur notre globe, qui veuille enfermer le spiritisme en son sein pour en faire sa chose, le spiritisme lui échappe, car il est vaste comme le monde et s'adresse à tous les hommes. Comme la Francmaçonnerie, institution humanitaire par excellence, il est universel. Il est plus universel et moins absolu que le catholicisme, le mahométisme et le bouddhisme, et il peut rallier l'élite de l'humanité, quelles que soient la nationalité, la religion, les idées philosophiques, les opinions politiques ou la condition sociale.

Ainsi donc, au nom du nouveau spiritualisme, nous abandonnons sans hésitation toute Église qui voudrait s'en prévaloir : car ce n'est pas la peine de crier si fort comme le fait l'*Anti-Matérialiste*, que tout homme doit être son propre prêtre et son propre roi, si en même temps on veut imiter ses adversaires en créant, sans raison, des pasteurs, des diacres et des diaconesses spirites.

L'*Anti-Matérialiste* du 23 mars reproduit l'entre-filet du Frère Goron, et la réponse du Frère Becker, précédés de ces lignes :

« La *Chaîne d'Union*, organe francmaçonniqne dirigé par le Frère Hubert, a inséré dans le n° 12 une lettre de M. Goron qui porte un jugement stupide, à l'instar des Midas, sur notre journal et sur les idées philosophiques qu'il défend. »

Le rédacteur de l'*Anti-Matérialiste* s'étant permis d'englober tous les spirites dans sa petite chapelle a compromis aux yeux des anti-spiritualistes une doctrine philosophique basée sur l'expérience et l'observation. Et n'ayant aucune bonne raison pour appuyer ses assertions, il ne trouve rien de mieux que de lancer à la tête de son honorable contradicteur des épithètes qui ne doivent se trouver ni sur les lèvres, ni sous la plume d'un vrai libre penseur. *Ne sutor ultra crepidam.*

Après avoir déblayé le terrain des embarras

qu'on y avait jetés, nous pouvons entreprendre une discussion sérieuse sur les principes qui, seuls, restent en présence.

De la note du Frère Goron, nous ne retenons que le dernier alinéa ainsi conçu : « J'ai souligné le mot « libre pensée », parce que cette prétention de l'aimer ne peut convenir à un déisme, quel qu'il soit. »

Il résulte de ces lignes que la libre pensée serait le privilège exclusif de l'athéisme. Mais si cela était, ce serait la destruction de la liberté de penser ; car l'athéisme peut être imposé à l'homme, dès sa naissance, comme un article de foi, au même titre que le catholicisme, et, comme ce dernier, devenir une cause d'intolérance.

Nous dirons plus, ce serait la condamnation de la Francmaçonnerie, qui accepte dans son sein tous les hommes, quelles que soient leur nationalité, leur religion et leurs opinions, s'ils sont libres et de bonnes mœurs.

Nous ne possédons la libre pensée qu'après nous être livrés au libre examen, c'est-à-dire après avoir étudié les faits pour en connaître les causes. Mais dans cette étude que nous poursuivons avec sincérité, — car il n'est pas présomptueux que nous veuillons nous tromper nous-mêmes, — nous subissons l'influence du milieu dans lequel nous nous trouvons, c'est-à-dire de notre éducation, de nos penchants, de nos relations, etc., et notre libre pensée que nous croyons si nettement définie, ne sera pas exempte de préjugés. C'est qu'il est difficile de se débarrasser du vieil homme, et il n'y a qu'une longue expérience des choses de la vie qui puisse donner une conviction sur laquelle on n'ait plus à revenir.

Vu l'état de la société actuelle, quand on veut se livrer au libre examen des dogmes religieux, on les rejette tous et on devient sceptique ou athée.

Ces deux phases ont été traversées par celui qui écrit ces lignes et il a été, durant de longues années, le négateur de l'idée de Dieu et de l'immortalité de l'âme, le plus convaincu et le plus acharné qu'on puisse rencontrer. Il a pu juger aussi que, en athéisme, les poseurs, les orgueilleux, les moutons de Panurge enfin, qui tous n'ont pas le cerveau fait pour la réflexion, voulaient paraître plus avancés encore que ceux qui pensaient pour eux.

Mais le libre examen ne conduit pas toujours à l'athéisme. Il y a des êtres qui se souviennent vaguement d'une autre existence que celle qu'ils ont actuellement, et, il y a des hommes qui, après avoir rejeté l'idée de Dieu, sont revenus à cette idée, par suite de faits incompréhensibles et inexplicables au premier abord, dont ils ont été témoins. Nous sommes de ces derniers et si nous croyons à une *Puissance intelligente*, en dehors de l'homme et de sa volonté, c'est que nous en avons observé et constaté des effets. C'est-à-dire que nous avons la preuve que le néant n'existe pas, et que l'âme humaine survit à la mort du corps qu'elle animait.

Or, puisque l'âme persiste après la mort, il doit exister une Ame des âmes, que les Hébreux nommaient JEHOVAH (Celui qui a été, est et sera), et que nous appelons DIEU et les Franc-maçons le GRAND ARCHITECTE DE L'UNIVERS. Mais les Franc-maçons lui conserveront-ils longtemps ce titre ? Il est permis d'en douter, au moins pour ce qui est de la France, d'après la *Chaîne d'union*.

« La grave question du maintien du Grand Principe, le Grand Architecte de l'Univers, est venue au conseil de 30°, la *Clémentine Amitié*. » La commission nommée pour soumettre un rapport à ce sujet se scinda en deux fractions, l'une, rapporteur le Frère Hubert, maintenait le principe ; l'autre, rapporteur le Frère Francolin, demandait sa suppression. Les conclusions de ce dernier ont été adoptées par le conseil la *Clémentine Amitié* dans sa tenue de décembre 1882.

Ce vote indique les tendances actuelles des Maçons français.

On se souvient des joutes oratoires du Convent

de 1865, alors que l'on voulait faire disparaître ce Grand Principe de la Constitution du Grand-Orient de France. Pour la plupart de ceux qui en votèrent le maintien, ce n'était qu'une formule, mais une formule qu'ils jugeaient nécessaire de conserver vis-à-vis du monde profane et des Maçons étrangers. L'auteur du présent article était alors du côté des démolisseurs, parce qu'il n'avait pas encore compris, malgré son *âge*, le symbolisme maçonnique d'un atelier travaillant au 3° degré. Nous sommes certain que beaucoup de Frères des ateliers philosophiques ne sauraient pas expliquer cette admirable légende d'Hiram. C'est qu'en dehors et au-dessus de l'initiation matérielle, il y a encore l'initiation spirituelle qui, seule, puisse faire retrouver la Parole perdue. Et cette Parole, le spiritisme l'a conservée intacte.

Aussi, comme la Franc-maçonnerie, le spiritisme est universel ; comme elle, il doit vivre en toute liberté et ne peut constituer une Église qui réduirait son expansion ; comme elle, enfin, il tend à ce que tous les hommes s'aiment et se traitent comme des frères et il laisse à chacun son libre examen. Sous des noms divers, il est aussi ancien que le monde, et on le rencontre sous toutes les latitudes, chez des peuples plus ou moins civilisés et même parmi des tribus de sauvages.

Nous le disons en connaissance de cause, quand nos Frères de la Franc-maçonnerie voudront bien se rendre compte des beautés cachées sous le symbolisme de cette grande institution, ils devront recourir au Spiritisme. Donc, il n'est pas anti-maçonnique.

ADOLPHE GRANGE, ancien Vénérable.

L'ÉLECTRICITÉ DANS LES MINES

Nous avons, sur le globe, de nos frères qui ne sont point heureux et, pour beaucoup, quelle n'est pas la dure épreuve qu'ils ont à subir ! Ces hommes, à la figure noire et charbonneuse, qui passent la moitié de leur existence dans le sein de la terre, qui gagnent à peine de quoi se nourrir, eux et leurs tristes familles, et que l'on voit sortir, courbés et pâles, leur lampe à la main, de leur trou noir d'enfer pour venir après le travail respirer l'air du ciel et repaître un instant leurs yeux de la lumière du jour, ce

sont nos frères en Dieu, et notre devoir est de nous réjouir quand, en vertu de la belle loi de solidarité qui nous unit tous, il est possible d'adoucir leur triste sort. C'est ce que vient de faire un savant, M. Gabriel Mangin, en inventant une lampe électrique pour l'éclairage des mines.

Depuis le temps que l'homme exploite les filons de houille et de métaux divers répandus par le Créateur dans le sein de la terre à l'effet de lui donner les moyens d'accomplir ses destinées, l'éclairage des mines a fait très peu de

progrès. Autrefois les explosions du feu grisou¹ étaient communes et innombrables les accidents et les morts, lorsqu'un savant anglais, Humphry Davy, inventa la *lampe de sûreté* qui porte son nom. Mais cette lampe rendait simplement les malheurs plus rares et n'empêchait pas les puits et les galeries de rester constamment dans une obscurité presque complète.

Une lampe qui s'échaufferait par sa combustion mettrait immédiatement le feu au grisou, lequel fait explosion par la moindre élévation de température, et les lampes électriques comme les autres s'échauffent et présentent donc le même danger. M. Mangin a justement résolu le problème d'éclairer les mines au moyen de lampes électriques ne s'échauffant pas et n'offrant plus dès lors aucun danger.

Sa lampe électrique est à *incandescence* du système Swan². Elle est renfermée dans un ballon de verre contenant de *l'eau céleste*³, laquelle est destinée à deux fins : 1^o celle de prévenir l'explosion en noyant le charbon incandescent dans le cas où la lampe se briserait ; 2^o celle d'augmenter et d'adoucir en même temps le pouvoir éclairant de la lampe.

Ce ballon de verre est enveloppé dans un globe de cuivre plaqué d'argent à l'intérieur et muni de trouées que ferment de fortes lentilles convergentes avec réflecteurs qui projettent à l'extérieur, dans toute la galerie, une lumière d'un éclat incomparable.

Pour les puits, qui sont verticaux, la lampe n'a qu'une seule lentille et un seul réflecteur placés à la partie inférieure. Aux carrefours se trouve une lampe ayant autant de lentilles et de réflecteurs qu'il y a de galeries différentes convergeant à ce point. Enfin le mineur lui-même possède une petite lampe portative avec réflecteur. Mais il fallait faire arriver le courant électrique dans cette lampe mobile ; cela se fait au moyen des fils de cuivre habituels qui, d'un côté, aboutissent à la petite lampe, et de l'autre glissent et courent sur des tiges horizontales

1. Le grisou est un mélange de carbure d'hydrogène et d'air qui détonne quand on l'échauffe.

2. La lampe Swan est une lampe électrique dont les charbons sont des filaments fabriqués avec des tresses de coton carbonisées qu'on replie en fer à cheval, lequel s'illumine par le passage du courant électrique.

3. L'eau céleste est une dissolution d'ammoniaque et de peroxyde de fer de coloration bleu verdâtre, qu'on voit souvent à la devanture des pharmaciens.

amenant le fluide électrique. C'est ici le même système que celui qui fut employé par Siemens pour son tramway électrique de l'exposition dernière.

Ainsi, nos pauvres frères des mines vont être un peu rendus aux douceurs de la lumière, leur vie sera moins triste, leur épreuve moins dure, et leurs jours moins exposés. Réjouissons-nous donc et, une fois de plus, bénissons la science et ses bienfaits.

RENÉ CAILLIÉ, Ingénieur.

UN BAPTÊME CHEZ UN LIBRE PENSEUR

Le 6 avril 1883, un enfant naissait chez un libre penseur de nos amis, dont l'opinion, très judicieuse et sage, est que l'on doit choisir la religion à laquelle on veut appartenir alors qu'on est arrivé à l'âge de raison.

Le 8, on était réuni pour fêter la bienvenue au nouveau-né et lui assurer l'appui moral de deux protecteurs choisis sous les noms de parrain et marraine. Le parrain et la marraine sont des adeptes du *spiritisme* ou *nouveau spiritualisme*. En la personne de la marraine était représentée la *Tutélaire Union de la Lumière*, dont elle est présidente, ce qui l'a autorisée à donner à son filleul le titre d'*Enfant de Lumière* et de premier pupille du *Tutélat*, sans que cela puisse aliéner en rien le libre exercice de la volonté de l'enfant, alors qu'il sera en âge de choisir sa voie :

Le spiritisme n'est pas une religion, et les croyants de toutes les religions peuvent être spiritistes.

L'enfant a reçu les prénoms de *Christophe-Lucien-Adolphe*.

Après s'être recueilli un instant, le parrain a procédé à la cérémonie d'adoption du nouveau-né et il a parlé à son esprit en ces termes :

« Christophe-Lucien-Adolphe !

« En présence de l'Éternel, au nom de son Christ Jésus, notre Grand Frère, nous te reconnaissons comme premier pupille de la *Tutélaire union et Enfant de Lumière*.

« Nous prions le Tout-Puissant de répandre ses grâces sur toi, afin qu'il te donne la force du corps, la lucidité de l'intelligence et la sérénité de l'âme, au milieu de tes épreuves terrestres. N'oublie jamais, tant que tu conserveras ton enveloppe charnelle, les engagements pris par toi vis-à-vis de tes frères et de toi-même, d'être un des champions de la liberté, de la justice et de la loi d'amour.

« Nous prions la vaillante phalange des grands Esprits, des prophètes, des patriotes,

des philanthropes, nos protecteurs, nos guides, nos amis et les tiens, et tout particulièrement de *****, de veiller toujours et partout sur toi, de te rappeler tes promesses et de te venir en aide dans toutes les circonstances où leur secours te serait nécessaire.

« Au nom du Dieu tout puissant, sois toujours courageux, persévérant et fort. »

L'enfant n'a pas pleuré, au contraire, il a souri. Cela peut paraître invraisemblable, et c'est pourtant l'exacte vérité.

Quelle raison donneraient de ce fait frappant les partisans du darwinisme ?

Ce faible sourire, ainsi que le croit Darwin, « dernier vestige de l'habitude fortement invétérée pendant de longues générations de témoigner notre joie par le rire, » à quelles origines pouvait-il bien remonter ?

Dans son livre sur l'*Expression des émotions*, traduit par les docteurs Pozzi et Benoît, Darwin raconte, au sujet du sourire, qu'il a soumis ses propres enfants à une observation attentive.

Voici ce qu'il dit :

« L'un d'eux se trouvant dans une heureuse disposition d'esprit, sourit à l'âge de quarante-cinq jours, c'est-à-dire que les coins de sa bouche se rétractèrent et en même temps ses yeux devinrent très brillants. Je remarquai le même phénomène le lendemain, mais le troisième jour l'enfant étant indisposé, il n'y eut plus trace de sourire, fait qui rend probable la réalité des précédents. Pendant les quinze jours qui suivirent, ses yeux brillaient d'une manière remarquable, chaque fois qu'il souriait, et son nez se ridait transversalement. Ce mouvement était accompagné d'une sorte de petit bêlement qui représentait peut-être un rire. A l'âge de cent treize jours, les légers bruits qui se produisaient toujours pendant l'expiration, changèrent un peu de caractère : ils devinrent plus brisés ou saccadés, comme dans le sanglot ; c'était certainement le commencement du rire. Cette modification du son me parut liée à l'accroissement de l'extension latérale de la bouche qui se produisait à mesure que le sourire s'élargissait.

« Chez un second enfant, j'observai pour la première fois un véritable sourire à quarante-cinq jours, c'est-à-dire à un âge peu différent, et chez un troisième un peu plus tôt. A soixante-cinq jours, le sourire du deuxième enfant était bien plus net, bien plus large que celui du premier au même âge : il commençait même à ce moment à émettre des sons très analogues à un véritable rire.

« Nous trouvons dans ce développement graduel du rire chez l'enfant quelque chose d'analogue, jusqu'à un certain point, à ce qui se passe pour les pleurs. Il semble que dans l'un

et l'autre cas, un certain exercice soit nécessaire, aussi bien que pour l'acquisition des mouvements ordinaires du corps, tels que ceux de la marche. Au contraire, l'habitude de crier, dont l'utilité pour l'enfant est évidente, se développe dès les premiers jours. »

L'enfant dont il est question ici a positivement souri — et cela plusieurs fois — sans que l'on puisse se méprendre sur la réalité du sourire, car aucune contorsion faciale ne s'y mêlait, et il a souri dès le second jour de sa naissance.

Pendant qu'un savant vous explique en plusieurs pages comment le muscle zygomatique, l'un des treize muscles de la face, se retire vers les oreilles pour exprimer un sentiment de douce joie, un simple spirite vous dit en une ligne : « Quand l'enfant inconscient de son état présent sourit, c'est qu'il se souvient de son état passé. »

Christophe, *enfant ensoleillé* ! puisses-tu te souvenir toujours ! En te souvenant, tu deviendras un homme utile. Celui qui sait d'où il vient sait aussi où il va, et c'est en pleine lumière et pour la vérité qu'il travaille.

LUCIE GRANGE

DEUX ANNIVERSAIRES

Tandis que les spiritualistes célébraient, en Amérique, le 31 mars 1883, par un grand jubilé, le 35^e anniversaire des premiers coups frappés par des intelligences invisibles dans la maison de la famille Fox, de Rochester, les adeptes de Paris célébraient le 14^e anniversaire du départ d'Allan Kardec, le coordonnateur de la doctrine spirite, pour le monde des Esprits.

A deux heures, par un temps splendide, un grand nombre de croyants étaient réunis, au Père-Lachaise, autour du dolmen qui abrite aujourd'hui une double tombe. De nombreux discours ont été prononcés à la mémoire de celui que l'on appelle le Maître, et de sa digne compagne qui est allée récemment le rejoindre dans un monde meilleur. Parmi les orateurs, nous citerons MM. Leymarie, de Varroquier, Delanne, Camille Chaigneau, Gabriel Delanne, M^{me} Gonet et M^{lle} de Lassus. Nous mentionnerons aussi la lecture d'un panégyrique envoyé par le plus ancien groupe des spirites de Toulouse.

Nous avons le plaisir de publier l'évocation envers par laquelle M. Camille Chaigneau, l'auteur aimé des *Chrysanthèmes de Marie*, a terminé son remarquable discours.

* Prot-cteurs et guides des assistants.

Le soir, l'Union spirite française a donné un banquet suivi d'un concert chez M. Cochet, au Palais-Royal, et d'autre part, une fête littéraire et musicale réunissait les adhérents à la Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec.

MATHAREL.

ÉVOCATION

O vous tous que l'amour attire vers ces tombes,
Vers ces corps délaissés qui s'en vont en lambeaux,
Vous qui faites passer des blancheurs de colombes
Dans l'air de mort qui n'ose évoquer les corbeaux,
Vous qui venez ici, dans un transport de flamme,
Poser vos pieds brûlants sur le mont du charnier
Et sourire à la fleur éclosée dans notre âme,
Tels que l'oiseau qu'appelle un arbre printanier,
Esprits de nos aînés, lumières de ce monde,
Rayons purs envolés du vaste nid humain,
Vous qui sondez l'éther dans sa masse profonde
Et rayez d'un sillon de feu votre chemin,
Vous qui brillez, l'amour étant votre auréole,
Vous qui vous aimez tous groupés selon vos cœurs,
Vous qui semez l'amour en semant la parole,
Esprits harmonisés, chœurs d'esprits, chœurs de chœurs,
Chers aîeux, donnez-nous la clef des harmonies,
Livrez-nous le secret du travail dans l'amour,
Laissez tomber sur nous vos flammes, ô génies,
Et faites-nous brillants pour célébrer ce jour !
Faites-nous radieux de vos rayons sans tache,
Faites-nous souriants de vos fraternités :
Celui dont la mémoire à ce lieu nous attache
Resplendira de joie au sein de vos clartés !
Enveloppez-nous tous les uns contre les autres,
Le cœur contre le cœur et la main dans la main,
Dieu par vous soufflera sur des âmes d'apôtres,
Et le ciel entrera dans le domaine humain !
Esprits d'amour, passez à travers nos poitrines :
La route gardera la trace de vos pas !
Et les mots flamboyants de vos nobles doctrines
Brûleront notre cœur et ne passeront pas !

J. CAMILLE CHAIGNEAU.

UNE PREUVE QU'ON NE MEURT PAS

Ceux qui ont fait des sciences savent la manière dont il faut procéder pour considérer un fait comme ayant tous les caractères de la vérité et comme étant digne de prendre légitimement sa place dans le cadre des connaissances humaines ; nous demandons à ceux-là s'ils en connaissent un seul qui porte à un plus haut degré tous les caractères de l'évidence.

On fait une évocation d'Esprits au moyen de coups frappés par l'intermédiaire d'une table, méthode appelée *typtologique*, et voici tout à coup

ce qui se déroule sous la plume de l'écrivain secrétaire, au moyen des lettres de l'alphabet successivement épelées et choisies par l'Invisible.

— Permettez à un Esprit encore errant de demander une prière à des compatriotes, à des personnes habitant mon beau pays battu par les vagues.

D. — *Qui êtes-vous ?*

R. — Un malheureux capitaine d'un petit navire de pêcheurs qui a péri dans les flots, il y a dix-sept ans.

D. — *Comment vous nommait-on ?*

R. — Valois.

D. — *Comment peut-on savoir si ce que vous dites est vrai ?*

R. — Vous trouverez dans notre église Saint-Jacques de Dieppe un petit tableau que mon pauvre Louis a fait faire pour les hommes sauvés ; il a bien prié pour moi, le pauvre homme ! Mais si vous me donniez aussi une petite prière, cela me ferait grand bien.

D. — *Pourquoi venez-vous à nous ?*

R. — Parce qu'il y a ici des hommes de mon pays.

D. — *Qui vous a dit que nous pouvions vous être utiles ?*

R. — Croyez-vous que nous ne sachions pas que de bonnes âmes prient pour nous. Seulement je demande une prière particulière.

D. — *Pourriez-vous nous dire quel est ce Louis dont vous parlez ?*

R. — C'était mon second à bord.

D. — *En quel lieu de l'Église se trouve le tableau ?*

R. — Dans la chapelle de Notre-Dame-de-Bon-Secours.

D. — *Qui vous a dit de venir à nous ?*

R. — C'est un bon Esprit supérieur qui me l'a conseillé.

D. — *Comment se nommait votre bateau ?*

R. — Il se nommait « *L'Automne.* »

D. — *Et votre second ?*

R. — Louis Couteux. Cherchez un peu et vous trouverez.

D. — *Nous vous promettons des prières.*

R. — Merci. Adieu.

REMARQUE. — Recherches faites à Dieppe, l'aventure, le naufrage, le nom du capitaine, du second, du bateau, le tableau de la chapelle, etc... tout s'est trouvé parfaitement vrai.

FRA POPOLI

HISTOIRE EXTRAORDINAIRE

(Fin)

ÉPILOGUE

Dix ans s'étaient écoulés depuis que Carstud tenait en mains le pouvoir et que la grande Liberté par la foi, la justice et l'amour triomphait.

La peine des captifs s'achevait, non par le fait du temps que Carstud n'avait point déterminé, mais par le fait de l'avantageuse transformation morale des condamnés.

Car rebelles farouches et iniques, ambitieux cruels et serviteurs perfides, avaient été enchaînés, réduits à l'impuissance. Depuis ces dix années ils erraient dans l'enceinte circonscrite du palais dévasté.

Les hommes et les esprits s'étaient occupés d'eux : punis mais point abandonnés, la persuasion des vertus douces et des sentiments élevés s'infiltra dans leurs âmes. Des prodiges en frappant leurs yeux avaient aussi ouvert leur entendement spirituel. Devenus humbles et soumis, devenus bons, ils songeaient à prier : tout amour pur élève vers Dieu, et Dieu fermement invoqué répond toujours en envoyant du calme et du bonheur.

Quoique depuis longtemps les nacelles n'existent plus, une sorte de constellation lumineuse n'avait cessé d'en occuper la place entre ciel et terre. Comme un phare elle éclairait les ruines, comme un brasier elle réchauffait ses habitants et comme astre merveilleux elle planait, annonçant le mystère infini qui relie l'être terrestre aux êtres de l'espace, le monde aux mondes et toutes les âmes à la Divinité.

Un phénomène étrange et sans cesse renouvelé s'était produit et se reproduisait, toujours plus beau, toujours plus grand. C'étaient comme des visites d'étoiles aux humains malheureux. Qu'était-ce, en vérité, que ces étoiles se détachant du disque lumineux, descendant vite ou lentement au milieu des ténèbres, s'évanouissant sur la tête de quelques hommes, ou remontant à leur centre attractif pour y puiser un nouvel éclat, ou sillonnant l'espace comme de fulgurants météores qui se cherchent pour se confondre les uns les autres dans une sympathique fusion.

Qu'était-ce aussi que les concerts aériens donnés par des artistes invisibles ? D'où venaient ces douces harmonies apaisant les douleurs, ce prestige d'accords plaqués sur des instruments inconnus, ces voix répercutées en échos ces crescendo majestueux, ce contrepoint brillant, ces fugues savantes, ces rythmes hardis et violents, excitant les ardeurs de la pensée, appelant aux élans sublimes, vous élevant en plein Ciel ;

ces sons filés vibrant au cœur et lui faisant éprouver l'intensité des plus doux sentiments : ces points d'orgue vous dispensant une éternité de joies dans un instant de voluptueuse langueur ? Pourquoi ces symphonies de sons et de couleurs réjouissant la vue et l'ouïe ? Pourquoi tant de lumineuses éclaircies au milieu de sinistres ombres ? Pourquoi enfin tous ces sourires du ciel aux déshérités de la terre ? Pourquoi des récompenses aux criminels ?

Dieu avait permis que dans ce pays privilégié, il arrivât des prodiges afin que cela fût raconté aux autres pays et qu'ainsi la vérité se répandît sur la terre entière. Ce coin du globe, tableau animé de scènes merveilleuses où se mêlaient les êtres et les choses du sol ferme et des voies aériennes devait servir d'exemple à tous.

Quand les plus arriérés de ses habitants eurent l'intuition de la nature invisible et le désir d'approfondir cet Univers uni dans la solidarité immense d'un large amour, Dieu fit descendre au milieu d'eux le chef des génies tutélaires de la patrie. Ce chef angélique, c'était FRA POPOLI, celui qui vivait pour ainsi dire d'une double existence en la personne de Carstud, et inspirait ses actes pour que le travail de rénovation se fit directement et d'une manière plus sensible au milieu de la Cité.

Or, Fra Popoli sortit un jour du sein des clartés de ce monde lumineux inconnu, alors que la nuit commençait à s'étendre. Par sa présence, tout fut illuminé autour de lui, et, debout sur une matière fluide ressemblant à un mouvant nuage, il parla ainsi :

« Hommes qui avez gémi dans la souffrance
« et l'expiation, soyez en paix, et jouissez de-
« sormais des bienfaits divins que vous valent
« vos mérites. Vous êtes réhabilités, relevez le
« front ! Regardez en face la Vérité qui vient à
« vous, parce que vos pensées pures l'appellent
« et que vos consciences lui sont ouvertes. Que
« vos âmes plongent dans les profonds hori-
« zons qu'elle vous ouvre et que, de ces explo-
« rations spirituelles en l'immense Infini lumi-
« neux, vous reveniez régénérés et convaincus
« de la souveraine justice de Dieu, qui est en
« même temps la Bonté suprême.

« En vous parleront les voix enseignantes des
« messagers célestes, et tous, guidés par de
« dévoués invisibles, vous marcherez dans la
« voie graduée de l'étude spiritualiste qui est
« aussi la voie du parfait bonheur : l'homme
« n'est heureux que lorsqu'il a compris les lois
« de sa destinée. »

A mesure qu'il parlait, l'ange tutélaire de la

patrie devenait de plus en plus éblouissant. Par son éclat, la terre et le firmament semblaient s'illuminer, et, dans cette intensité de lumière, son corps séraphique finit par n'être plus qu'un brasier fulgurant. Mais plus il disparaissait dans les feux d'or, plus devenaient visibles autour de lui, et s'accroissaient en formes humaines, des lueurs blanches, mobiles dans l'espace comme des ailes d'anges : ces lueurs qui depuis dix ans étaient des mystères pour ceux qui les contemplaient, ces sortes de nuages éclatants qui groupés ensemble formaient le phare mystérieux sur les ruines, et les ténèbres. Phare que les hommes en expiation faisaient plus que de contempler, car ils l'aimaient, ils l'adoraient presque, sans se l'expliquer, sans le comprendre.

On suivait, avec une curiosité croissante, le progrès rapide de ces transformations admirables, puis soudain, émus aux larmes, tous tombèrent à genoux.

Le mystère était expliqué.

Désormais, en aimant ces formes indécises, on savait ce qu'on aimerait, car elles représentaient des esprits protecteurs en nombre incalculable.

En un court instant tous avaient compris que les plus malheureux des hommes ont des amis dévoués dans l'espace et près d'eux, dont la mission est de consoler et de porter au bien. Tous avaient compris que chaque être du monde terrestre ou du monde aérien a son reflet propre, plus ou moins pur et brillant selon la qualité de son esprit, et que les âmes attractives fondues ensemble forment des groupes lumineux qui sont des groupes d'âmes sœurs en fusion d'amour.

La vérité sur l'éclat et la fusion des âmes étant maintenant connue, restait à connaître la vérité sur les moyens d'épurement de l'esprit qui a démerité sur la terre et s'est, par une conduite indigne, enlevé toute joie pure, et a fait autour de lui, soit l'isolement, soit la haine.

Dieu permit qu'à l'instant même ces hommes fussent instruits sur ce point.

Fra Popoli avait de nouveau revêtu la forme humaine et adouci l'éclat de sa lumière propre pour donner quelques explications à ce sujet. Mais pour faire mieux comprendre la vérité qui allait se faire jour, et sachant que les hommes aiment mieux les démonstrations par les exemples que par les paroles, il songea à faire apparaître l'esprit d'un incarné. Il se recueillit un instant, et l'incarné, dont le corps reposait dans l'immobilité du sommeil, vint se montrer en esprit à côté de Fra Popoli. Cet être n'était encore qu'un enfant, mais, évoqué sous le nom de son existence antérieure, il apparut sous la forme d'un homme.

« Ciel ! s'écrièrent les assistants, c'est notre roi : Moloch ! ».

C'était lui en effet.

Le souvenir de tous se reporta instantanément au funèbre spectacle de son cadavre suspendu et exposé aux fureurs populaires.

Moloch éprouva le contre-coup de cette pensée, courba la tête en se rappelant cette humiliation, poussa un profond soupir, et, pressé par l'Ange, il parla :

« J'ai assisté en esprit, dit-il, à la décomposition de mon corps et entendu les reproches et les injures dont on m'accablait. J'ai éprouvé mille amertumes, senti toute la vanité d'un nom et d'un titre, et apprécié ce que valait l'obscurité dans le devoir accompli.

« J'ai gémi des fautes que m'ont fait commettre l'égoïsme et l'orgueil. J'ai pleuré sur ces fautes qui ont causé le malheur de mon peuple, et mes remords étaient augmentés du cuisant regret de voir qu'elles sont irréparables. J'ai cru au châtement éternel... Un tourment horrible s'appesantissait sur mon âme, sur mon âme en laquelle je sentais le souffle d'une vie qui ne peut s'éteindre. Souffrir, souffrir toujours et ne jamais pouvoir se soustraire à ses souffrances par une mort réelle. Oh ! quelle punition du Créateur pour celui qui a étouffé dans son âme les paternelles et généreuses inspirations ?

« Je voyais dans l'espace les esprits puissants, ouvriers de Dieu, remplissant dans le vaste Univers d'utiles et belles tâches, dirigeant les fluides vivifiants et réparateurs sur les hommes qui succombent au labeur terrestre.

« Je les voyais seconder l'œuvre de la nature, aider aux éclosions végétales qui réjouissent l'homme et lui préparent sa nourriture matérielle. Je voyais de bons Invisibles, pleins de sollicitude, quitter les clartés sereines de la voûte étoilée et pénétrer dans les obscures régions pour y porter la consolation et l'espoir, le courage et la force. Ces spectacles enchanteurs ne calmaient point mes peines et ne tarissaient point la source de mes larmes, car les esprits de paix ne me jetaient pas un regard de pitié... Je n'étais point placé dans leurs voies fluidiques. Moi, j'étais dans les voies tourmentées qui ne répercutent que des échos sinistres :

« Les plaintes et les injures des hommes, le bruit des éléments courroucés, tout cela venait directement à moi, me fouettait en plein visage et m'étreignait le cœur.

« J'étais brisé de fatigue, je ne goûtais jamais de repos. Cependant, un jour, mon esprit altier se courba.

« Visité par un être séraphique, je ployai les deux genoux devant lui, et j'écoutai ce qu'il avait à me dire. Il s'exprima ainsi :

« Ce corps nauséabond qui t'a appartenu et dont la décomposition s'achève, il faut le perdre de vue. Ton supplice est terminé. »

« Et je sentais qu'à mesure que l'Esprit parlait, qu'il me dégageait de ces entraves, en me

faisant éprouver la sensation d'un doux berce-ment.

« L'Esprit reprit :

« — Tu vas recommencer l'épreuve de la vie sur la terre. »

« A ces mots je l'interrompis.

« — De la vie sur la terre, m'écriai-je, ah ! que Dieu m'en garde !! Il faut trop souffrir de ses conséquences.

« Il poursuivit :

« — Tu dois réparation à ton peuple.

« — Réparation ! m'écriai-je de nouveau. Et c'est lui qui m'a fait souffrir !

« — La douleur t'a égaré, continua l'Esprit, regarde en toi-même, en ton passé. Si tu eusses été vertueux et juste, le peuple t'eût béni.

« — Le peuple est ingrat, répliquai-je.

« — Quand le peuple est ingrat, répondit l'Esprit et que le monarque est juste et grand, le triomphe qu'il n'a pas sur la terre, il l'a dans les mondes spirituels. C'est un aimé.

« Alors je courbai la tête en me disant : « Moi, je suis exécré, je ne suis qu'un maudit. Comment me relèverai-je à mes propres yeux et devant l'humanité ? »

« L'Esprit consolateur, lisant en mes pensées, me dit :

« — Par de nouvelles épreuves, par de nouvelles souffrances, tu reconquerras ta dignité perdue. Ta vie sera difficile à bien accomplir ; mais courage ! car pour guider tes pas, un ange incarné t'attend. Cet ange, ce sera ta mère. »

A cet endroit de son récit, l'esprit de Moloch dont l'apparition était tangible, parut frappé de stupeur et il chancela.

Fra Popoli le ranima d'une pensée et d'un geste, mais le roi défunt pouvait à peine parler.

— Non, non, prononçait-il faiblement, non ! je ne me souviens plus de rien. »

Avec le dernier souffle et la dernière parole de cet être fluidique, disparaissaient aussi en lui les signes de la royauté. Une désagrégation des molécules matérielles dont il était formé s'opérait et préparait sa transformation en un autre être. Sa taille réduite de volume et ses traits changés, il représentait un garçon d'aspect souffreteux et débile, à la physionomie peu avantageuse, se soutenant péniblement sur des jambes inégales. L'expression de son regard servait seule de correctif à cet ensemble peu attrayant, car il était fiévreux et profond.

Fra Popoli lui mit une main sur la tête et de l'autre lui montrant les personnes assemblées et curieusement émues, il dit à l'enfant :

« — Ces personnes veulent savoir ton nom et celui de tes parents. »

L'enfant ouvrait les yeux d'un air naïf et étonné.

« — Moi, dit-il en souriant ingénument, je

m'appelle Dathul ; mon père se nomme Manchus et ma mère Angélia. »

A ces mots, il disparut.

Un frémissement avait parcouru la foule, si compacte près de l'apparition qu'elle ne formait pour ainsi dire qu'un corps.

De quelle hallucination étaient donc saisis les yeux et les oreilles des assistants ?

Ils avaient vu et entendu l'ombre du roi, et cette ombre était devenue l'ombre d'un enfant. Cet enfant, c'était le roi réincarné chez Manchus, et la douce Angélia, unie à Manchus, était sa mère.

« — Comment cela a-t-il pu se faire, demandèrent-ils à l'Ange ?

« — Ne sondez point les desseins de Dieu, répondit Fra Popoli, vous n'êtes point encore assez instruits pour comprendre les mystères de la réincarnation, et vous n'avez point assez médité pour l'apprécier dans toute sa grandeur en l'œuvre créatrice, formée de la bonté de Dieu ; mais voici un nouvel élément de vos prochaines études, profitez-en. »

Fra Popoli n'en dit pas davantage.

Afin de prouver aux hommes que son corps n'était bien qu'un corps fluidique, il ne voulut disparaître que graduellement, jusqu'à ce qu'il fut confondu en les mille lueurs blanches qui l'entouraient et que toutes ces lueurs, à leur tour, se fondissent en l'atmosphère, et se perdissent dans la voûte étoilée.

L'astre suspendu en ce lieu pendant dix ans s'éclipsa, car le temps était revolu pour cet enseignement miraculeux à un peuple ignorant et déshérité.

Dans une demeure modeste située hors de la ville, en ce moment, un petit garçon se réveillait sous les caresses de sa mère. L'enfant, c'était Dathul ; la mère, c'était Angélia.

— J'ai rêvé, mère, lui dit-il en l'embrassant.

— A quoi, mon chéri ?

— Je voyais beaucoup de monde à qui je racontais une histoire qui m'était arrivée, et cela me contrariait beaucoup, mais il y avait quelqu'un qui le voulait ainsi.

— Qui, mon enfant ?

— Il s'appelait Fra Popoli.

A ce nom, des larmes d'attendrissement mouillèrent les yeux de la mère.

— Fra Popoli est un ange qu'il faut bien aimer, lui dit-elle.

— Oui, répondit l'enfant en tenant toujours sa mère embrassée et en poussant un profond soupir.

— Pourquoi soupirez-tu ? demanda-t-elle.

— A cause de l'histoire.

— Quelle histoire ?

— La mienne, celle que j'étais obligé de raconter à tout le monde.

— Veux-tu me la répéter, à moi, cette histoire, dis, mon Dathul ? Je t'écoute.

— J'étais bien malheureux, bien malheureux !... mon corps tombait en lambeaux, dans le vide, je ne pouvais pas l'empêcher... j'étais humilié... j'entendais des injures, et, à côté de moi, ce qu'il y avait de plus beau me faisait mal à voir.

On me disait que j'avais été méchant, on me torturait.

— Oh ! mon pauvre enfant, dit Angélie en le pressant dans une étreinte maternelle passionnée, quel cauchemar tu as eu là !

— Un cauchemar, tu dis, mère ? J'étais roi. C'était cela mon cauchemar, n'est-ce pas ?

— Roi ! dit la mère, en s'évanouissant presque d'émotion. Roi ! et suspendu dans le vide ! et tes chairs tombant en lambeaux !!!

Mon Dathul, si c'est toi le malheureux Moloch, oh ! quelle responsabilité sur ta tête et quelles lourdes épreuves ne vas-tu pas avoir !

Ce rêve avait été une révélation pour la mère. Angélie apprenait, par la bouche même de son fils, ce qu'il avait été auparavant.

Quelle tâche m'avez-vous imposée, mon Dieu ! et que mes devoirs deviennent grands !! Donnez-moi force et courage !

Carstud, au faite des honneurs et de l'autorité, n'en concevait aucun orgueil. Devenu chef à la place de Manchus, il s'était plutôt montré comme un père. Les rapports entre citoyens étaient devenus pacifiques. La concorde n'était point troublée, la justice primait tout et la loyauté présidait avec elle aux institutions civiques.

La clairvoyance de ses chères filles d'adoption ne lui ayant plus été nécessaire, puisque la paix et la confiance régnaient dans le pays, chacune avait suivi le chemin de sa destinée dans la vie sociale et de famille.

Angélie avait été mariée à Manchus ; mais Manchus n'avait obtenu sa main qu'après un repentir profond et certaines épreuves expiatoires, cruelles, imposées à lui par Carstud à l'heure où il fut un justicier. Angélie persuadée qu'il était pour elle une âme sœur, dont elle avait accepté la responsabilité, eut une profonde indulgence à son égard et une constante sollicitude. Par elle, Manchus devint un homme nouveau. Il écouta ses leçons avec docilité, mais il les écouta surtout parce que le cœur de son amie l'avait subjugué. L'ambitieux cessa de l'être ; il avait à son foyer le bonheur au-dessus des bonheurs ; son âme, complétée, possédait en elle l'ivresse et la paix d'amour. A tout homme faible, il faut un rempart, un soutien. Ici la force était du côté de la femme, et la faiblesse du côté de l'homme. Cela arrive souvent ainsi. Et cette supériorité de la femme sur l'homme venait de la qualité de l'âme et de la chaleur du sentiment.

Angélie prouva à Manchus que le mal fait du bruit et que le bruit est stérile, tandis que le

bien, plus discret, et moins apparent, triomphe avec chance de durée.

La vitalité divine qui ne se comprend point, se montre en tout et peut faire servir le mal même à la cause du bien, surtout quand le mal a sa source dans l'ignorance et qu'il est la crise aiguë d'une société malade.

Morise devenue riche par des circonstances mystérieuses, auxquelles l'esprit tutélaire de son pays ne fut point étranger, consacra sa fortune à des actes de bienfaisance. Elle fonda des établissements philanthropiques et se donna la tâche de servir de mère à tous les orphelins.

Comme Angélie, Morise était un ange de dévouement, mais un ange à large protection : sa mission s'étendait sur toute l'humanité ; et cette lourde charge était facile et douce à son cœur aussi vaste que tendre.

Sur l'emplacement du palais de Moloch qui avait servi de lieu d'expiation, on éleva un immense édifice, temple ouvert aux initiés de la foi nouvelle. Ce temple fut érigé sous le vocable de Fra Popoli. Le sillon lumineux tracé par ce grand chef de la légion sacrée qui s'occupe du bonheur social des peuples devait rester ainsi ineffaçable, et le récit des merveilles accomplies par lui, se perpétuant d'âge en âge, serait l'éternelle invitation aux créatures par le Créateur de sonder les mystères toujours plus profonds, mais de plus en plus élucidés qui enveloppent leur existence et la relient aux existences spirituelles.

Carstud, premier initiateur à ces grands mystères et gouvernant au nom de Dieu, avait dicté les lois de l'Etat et les règlements des Institutions ; les silencieux étaient devenus plus que jamais ses auxiliaires, et tout homme amélioré collaborait à son œuvre. Pendant ces dix années il avait montré tant de zèle pour le bien, tant de sagesse et d'équitable justice, qu'il était aimé et vénéré comme un tendre père. Dans les affaires publiques il avait su répartir si intelligemment les fonctions par le sain discernement des mérites de chacun que l'on n'eût pu dire à cette heure s'il y avait inégalité de forces et de moyens entre les deux sexes. Ensemble dans la voie du progrès, sans orgueil et sans jalousie, la main dans la main, on marchait. Le règne de la liberté était le fait accompli et le fait providentiel. Car cette liberté était la vraie : Noble et belle, elle reposait sur la justice et la loyauté, et n'apportait paix et bonheur que par le respect rigoureux de la personnalité humaine et de tout ce qui constitue ses droits.

Cette liberté ainsi comprise était la religion, et cette religion une émanation d'amour : le bonheur individuel et le bonheur commun, la joie domestique et la paix sociale, tout convergeait en elle ; elle ennoblissait et purifiait tout. En cette contrée privilégiée, où s'étaient accomplis des prodiges révélateurs, Dieu avait livré le

premier mot du secret de la création et tout cet équilibre moral et matériel reposait sur ce mot : Amour.

L'amour de l'ange protecteur avait sauvé la patrie ;

L'amour du croyant avait sauvé ses frères en humanité ;

L'amour de la femme avait sauvé l'homme égaré ; Angélie avait dominé Manchus ;

L'amour maternel ou plutôt la vaste charité de Morise assemblait tous les orphelins dans son giron, et conjurait leur malheur.

Et le dévouement de Rubé, de Noska, de tous les humbles aimants représentant la force du devoir dans les positions les plus modestes, fut le grand exemple qui triompha du faux orgueil, et effaça bien des préjugés. Ils furent les puissants guérisseurs de la plus monstrueuse plaie sociale : l'égoïsme.

Tous ces miracles d'amour étaient beaux, et s'accomplirent sous les yeux de tous. Mais il y en eut d'autres qui pour être cachés n'en furent pas moins grands. Ce fut l'amour paternel de Carstud pour sa fille Isabeau et l'amour d'Angélie pour Dathul.

Isabeau que Fra Popoli avait rendue vivante à son père, n'avait d'autre souvenir de la partie d'existence qu'elle accomplit sous le nom de Mézarine, que ce souvenir vague et confus laissé par un mauvais rêve. L'existence dont elle jouissait par faveur spéciale n'avait point de plénitude et d'exubérance, le lien qui la séparait du monde des esprits eût été aisément tranché, il eût suffi de son désir de mourir pour qu'elle expirât aussitôt. Carstud insufflait chaque jour de sa vie propre à cette enfant faible et décolorée, et il reconfortait son âme par de douces paroles et de tendres caresses. Toutes les joies enchanteresses du plus pur et du plus parfait amour inondaient leurs cœurs.

La protection du père et le chaste abandon de la fille semblaient être un accord tacite de leurs âmes de se fondre, un jour, en une seule, ils s'aimaient sans violence, mais cette affection était telle qu'en présence l'un de l'autre une transformation momentanée s'opérait en eux. On eût dit que la physionomie du vieux père rayonnait de jeunesse, tandis que la jeune femme se faisait plus âgée, en se penchant sur lui, et semblait dire : « Que faisons-nous ici ? N'est-il pas temps de quitter ces lieux ? »

Livrée à l'étude et à la méditation, vivant dans l'isolement, elle sentait au fond de son âme un regret amer inexplicable, et toutes ses aspirations la détachaient de la terre.

Quand le temple fut bâti, elle y entra et n'en voulut plus sortir. Belle et sévère, toujours vêtue de blanc, elle apparaissait, aux yeux étonnés de tous, comme le fantôme de Mézarine, car ses traits et sa distinction la révélaient encore. Mais puisque Mézarine était morte pour eux, ce

ne pouvait être elle-même. C'était disait-on une personne à laquelle s'était attaché Carstud précisément à cause de sa ressemblance avec sa fille. On pensait aussi qu'elle remplaçait pour lui Angélie et Morise rentrées dans la vie sociale.

De fait, elle avait un don singulier qui pouvait accréditer cette opinion. Par la seule volonté elle s'élevait de terre et se perdait jusque dans les frises du monument, toujours silencieuse et sévère. De ces hauteurs, souvent sa voix harmonieuse envoyait des sons puissants et doux, qui faisaient pleurer d'émotion les auditeurs.

Parmi ses contemplatifs admirateurs, on remarquait le jeune Dathul. Il restait dans une sorte d'extase devant elle et on lui entendit dire un jour : « Je ne peux pas me souvenir où je l'ai vue, mais sûrement je la connais. » Et son esprit cherchait toujours et ne se rappelait jamais.

Isabeau restait physiquement la même, elle ne vieillissait pas.

Un jour, dans une extase, le fil léger de cette sorte d'existence transitoire se rompit, elle expira. Dathul, à ce moment près d'elle, eut un élan singulier, et la voyant disparaître, s'écria : « Dans le monde où tu vas, chère âme ! rappelle-toi du culte que je te voue, et viens me parler en rêve ! Déjà grand, et artiste par les soins d'Angélie, Dathul exprima le désir de mouler la tête d'Isabeau. Inspiré et guidé peut-être par la créature disparue, il en fit un chef-d'œuvre. Et il fut vraiment visité par elle dans ses rêves ; mais, une nuit, elle lui fit comprendre qu'elle préférerait l'oubli de sa personnalité chez les hommes.

Fidèle à exécuter l'expression de cette volonté d'outre-tombe, il fut convenu que cette tête sculptée dans un marbre, deviendrait une image symbolique, destinée à orner le temple et afin de rappeler aux initiés la tâche qu'ils ne devaient cesser de poursuivre. Dathul, lui-même, grava sur le socle, en lettres d'or, les paroles suivantes, très significatives pour son avenir :

PAR L'HONNEUR, LA VERTU ET LA FOI

NOUS ACCOMPLIRONS LA NOBLE TÂCHE

DE LA RÉNOVATION HUMANITAIRE ET SOCIALE

ET PROPAGERONS AU LOIN L'IDÉE DE PAIX ET DE LIBERTÉ

TELLE QUE NOUS L'AVONS ENSEIGNÉE CARSTUD

AU NOM DE DIEU

AVEC L'AIDE DE FRA POPOLI ET DE SA SAINTE LÉGION

EDGAR POE et le Médium HAB.

AU SUJET DE FRA POPOLI

L'Esprit Edgar Poë, heureux d'avoir fait une histoire extraordinaire de plus, a manifesté l'intention de s'excuser auprès des lecteurs de la *Lumière* d'avoir mis une année à la produire. Nous obéissons à ce légitime désir. Cette admirable fiction, si fantaisiste en apparence, a perdu beaucoup à être lue en courts fragments ; mais nous sommes persuadée que ceux-mêmes qui, tout d'abord, n'ont pu en saisir l'immense portée et les grands enseignements, vont l'apprécier infiniment en son ensemble et rendront justice à l'inspirateur.

Voici comment s'est présenté Edgar Poë au médium Hab.

Le médium écrivait. Soudain, il trace mécaniquement ces mots :

Sainte misère, bénie sois-tu : Sombres tristesses de l'âme, sanglots de mon cœur, vous avez épuré mon esprit malade. EDDIE.

Après ces quelques mots d'écriture, la main de Hab s'arrêta et elle vit l'Esprit inconnu devant elle. Elle le dépeignit à deux personnes présentes.

Qui était cet Eddie, que voulait-il ?

Quelque temps après, le même Esprit se nomma Edgar Poë.

Il fut aisé de se convaincre, en cherchant un portrait d'Edgar Poë, que c'était bien l'Esprit en question.

Mais dans ces visites désormais fréquentes, Edgar Poë témoigna le désir de n'être appelé par Hab que simplement Eddie : « Ce nom m'est doux », dit-il.

Après un grand nombre de visites affectueuses, Eddie écrit soudain en grosses lettres : « FRA POPOLI. » Et il dicte, sans avertissement préalable, son *histoire extraordinaire*.

Il est bientôt arrêté dans son vertigineux élan par Hab elle-même, qui se croyait l'objet d'une mystification. Quelques mois se passèrent sans que Hab se remit à ce travail. Eddie insistait. Il se montrait si bon et si tendre qu'elle finit par céder au désir de l'Esprit.

Cependant, le travail fut lent, car un grand nombre d'esprits protecteurs s'opposèrent à toute pression sur le médium dont il fallait ménager les forces.

Eddie ne perdait point le fil de son idée. Certes le médium n'aurait pu en faire autant, car il ne pouvait comprendre quelle sorte d'énigme proposait son inspirateur.

L'inspirateur, trouvant sans doute le médium trop fatigué, prit à son tour de grands ménagements et, lorsqu'il sentait la main rebelle et le cerveau épuisé, il s'arrêtait de lui-même, et voulait donner son idée par des intuitions, par

des tableaux de vision, par des conversations douces, tout cela mêlé avec un peu de dictée, ce qui produisait au bout du compte un canevas assez net, mais une profusion, une confusion de broderies désespérantes.

Hab, du moins, le trouvait ainsi et n'était point content, mais le cher Eddie se montra plus satisfait qu'elle, particulièrement quand tout fut terminé, car Hab ayant bien saisi enfin la pensée d'Eddie, s'était mise d'elle-même à l'œuvre ; et, ayant mêlé sa prose à celle de l'Esprit, elle convertit le travail informe en œuvre aussi claire et concise que le permettait la singulière fiction lui servant d'âme.

Edgar Poë remercia très gracieusement son médium en ces termes flatteurs :

« Tant de causes diverses gênent nos volontés et restreignent nos pouvoirs, qu'il est urgent de revoir à fond nos travaux. L'Esprit comme l'homme a ses lucidités et ses troubles, ses ardeurs et ses défaillances. Aussi combien est heureux l'esprit qui trouve réunies en un médium la sagacité, la pénétration, la finesse d'observation et l'ampleur de vues, alliées à la bonté, à l'indulgence, à cette sérénité qui nous rend les rapports si faciles et si doux. Revivre dans l'âme d'un autre, produire par son esprit, avec son aide, ses conseils, avec ses sentiments surtout, les conceptions de nos cerveaux ardents quoique aérifiés, c'est une joie, un bonheur, une volupté.

« Merci aux amis qui entourent l'amie de tant de bons cœurs et de grands courages. Merci aux anges, car sans les anges nous ne sommes rien. Nos anges vénérés, ce sont des femmes : la femme est le salut de l'homme. L'enfant est bercé sur les genoux d'une femme, l'homme se repose et trouve le bonheur dans le cœur d'une femme, le vieillard s'appuie et redevient enfant contre le sein d'une femme. Les nations progressent par l'influence de la femme, la liberté est femme : elle protège les enfants, enflamme les jeunes hommes et défend les vieillards.

« Heureux celui qui dans les étapes terrestres a rencontré un ange. EDGAR POË. »

Cette *histoire extraordinaire* étant bien comprise dans sa raison d'être et dans le haut enseignement qu'elle renferme, nous espérons qu'elle trouvera aisément grâce pour sa longueur. Et, si quelques-uns des bienveillants lecteurs de la *Lumière* ne l'avaient point appréciée par ce fait d'une trop lente lecture, je me permettrais de leur faire remarquer l'épigraphe écrite, pour cet ouvrage spécialement, par M. Emile de Girardin après sa mort.

Commencez par lire, vous finirez par comprendre.

Ce maître avait jugé qu'il fallait lire d'abord, et peut-être relire encore, pour se faire une idée juste de la grandeur du sujet, dont il faisait beaucoup de cas.

LUCIE GRANGE.

NOUVELLES DIVERSES

Avignon, la ville des papes, aux portes flanquées de tourelles et aux murs à mâchicoulis, vient d'avoir, elle aussi, sa conférence spirite, et nous croyons savoir que ce ne sera que la première d'une série qui va se dérouler. Lundi 26 mars, on y voyait annoncé ce qui suit :

CONFÉRENCE

1° LE MATÉRIALISME, *ses assertions et sa réfutation*, par M. François Vallès, inspecteur général des ponts et chaussées.

2° HISTOIRE DU SPIRITISME, *sa naissance, sa marche et ses progrès*, par M. René Caillié ingénieur de l'école centrale.

M. Vallès, un de nos grands savants, fait à Montpellier et à Béziers une série de conférences qui forment un véritable cours de spirite. Il compte les faire publier en volume. Malgré ses 78 ans, il parcourt la partie du Midi qu'il habite avec un dévouement et un courage qui sont faits pour servir d'exemple et inspirer l'émulation.

De son côté, notre collaborateur, M. René Caillié a pris pour champ d'activité la ville d'Avignon, où il fait de nombreux prosélytes au nouveau spiritualisme. De toutes parts, on lui demande de former des groupes d'expérimentation; c'est ce dont il s'occupe actuellement. Nous l'accompagnons de nos vœux et nous espérons qu'il nous tiendra au courant de ses succès, qui nous semblent certains.

— M^{me} Olympe Audouard a fait une conférence à la salle du boulevard des Capucines, le jeudi 5 avril, sur « *Le rôle de la femme dans l'amour, les arts, les lettres, la civilisation et la politique.* »

L'aimable conférencière fournit les meilleurs arguments en faveur de la réhabilitation de la femme; elle est par elle-même un argument vivant pour détruire une sottise prévention, celle qui consiste à croire que les femmes se jaloussent et se déchirent entre elles. Il est vrai que M^{me} Olympe Audouard est spirite. Que toutes les femmes le deviennent; après cela elles pourront faire les revendications qu'elles voudront: elles auront la vraie force quand elles auront la foi éclairée. Comme M^{me} Olympe Audouard, elles posséderont la véritable éloquence et rétabliront la justice.

DIEU ET LA CRÉATION. — Nous recommandons tout particulièrement à l'attention de nos abonnés le deuxième fascicule de cet ouvrage de notre collaborateur M. René Caillié, qui vient de paraître. Nous l'enverrons à ceux qui nous en feront la demande, contre 1 fr. 75.

Chaque fascicule représente un petit volume de 200 pages environ. Le premier traite de : *L'Infini et l'éternité; La matière cosmique et les nébuleuses; Le système du monde; L'ordre dans l'univers.* Le second fascicule de : *Le soleil et les étoiles; Les planètes et leurs habitants; La terre et ses origines; La vie.*

Les souscripteurs au premier fascicule qui nous ont adressé 2 fr. 25 pour le recevoir franco n'auront que 1 fr. 25 à nous envoyer pour le deuxième. Le prix des deux fascicules, par la poste, est de 3 fr. 50.

PETITE CORRESPONDANCE

Dieu et la vie progressive. — Félicitations au nouveau chevalier qui nous envoie cette devise rappelant les paroles d'Allan Kardec : « Naître, mourir et progresser sans cesse, telle est la loi. »

La lettre portant cette devise est remplie de judicieuses observations, lesquelles ne font que donner plus de force à notre idée des *Chevaliers de la Lumière*, en l'affirmant à nouveau.

« Ce n'est ni une église, ni une hiérarchie, ni une « société... c'est un lien moral qui doit unir tous les « spirites, quelle que soit leur nationalité. Sous ce « point de vue l'idée est grande, lumineuse : c'est la « fédération mise en action. Soyons donc les porte- « étendards du spiritisme et n'ayons d'autre ambition « que d'entraîner à notre suite, dans la voie du pro- « grès moral et intellectuel, tous ceux qu'illumineront « les principes de notre consolante et rationnelle doc- « trine. Il est bien entendu que la qualification de « *Chevalier de la Lumière* ne comporte avec elle ni dis- « tinction, ni privilège quelconque. La juste ambition « des spirites qui auront l'honneur d'en être revêtus « doit être de lutter contre les deux grands adver- « saires de notre doctrine : le fanatisme religieux et « le matérialisme. »

Or ceux qui nous accusent de vouloir uniquement travailler dans nos intérêts en tendant des appâts à la vanité se trompent étrangement. Mais le pire aveugle est celui qui ne veut pas voir et le pire sourd celui qui ne veut pas entendre. N'écoutons que notre cœur et notre conscience. A l'œuvre!

M. A. B. (Meuse). — Les numéros 10 et 11 vous ont été envoyés. Merci de votre excellente lettre. Nous aimons à le croire : « *La lumière percera toujours l'ombre quand même.* » Nous prenons bonne note de votre

projet de devenir *Chevalier de la Lumière*. Dès à présent sera inscrite à côté de votre nom votre belle devise : « *Tout pour Dieu et l'humanité.* » Merci de votre excellente lettre par l'intermédiaire de M. Jolly. Ces faits peuvent satisfaire un convaincu, mais ils ne causent pas de conversions ; nous demandons un peu de clarté dans ces ténèbres-là et nous espérons ! Vous serez sans doute satisfait du vieux chevalier qui vient d'entrer en lice à côté de vous.

Un abonné. Simple note pour la rédaction. — Cette simple note de quatre pages est des plus intéressantes. L'observation des faits vous indiquera sûrement et de plus en plus que cette influence *surnaturelle* que vous niez existe véritablement. Mais elle ne doit plus être qualifiée ainsi, car ce sont là des preuves que de simples et belles lois toutes naturelles vont bientôt être révélées au monde. Des hommes de haute science s'en occupent. Nous ferons connaître un jour ce que vous nous racontez. Merci.

M. Juste L..., Belgique — Au très simple titre de *membre de la grande famille humaine*, vous pensez que M^{me} Grange entrera aisément en correspondance avec vous et qu'elle vous donnera une communication *intelligente* d'un parent ou d'un ami décédé, afin d'achever votre conversion. Quand vous aurez été gratifié de tout cela, vous vous déciderez à prendre un abonnement de six francs à la *Lumière*.

Si tout le monde en demandait autant, la *Lumière* cesserait d'exister, car M^{me} Grange n'aurait ni le temps, ni la santé, ni la fortune nécessaire pour la faire vivre à ces conditions ; elle n'aurait surtout pas assez de confiance en ses forces et en ses moyens, et pas assez de fatuité pour se croire infallible. Dans le domaine de la vérité, tous nous cherchons au même titre ; la vérité se révèle en nous et autour de nous : il suffit, pour la découvrir, de l'aimer et de la vouloir voir. Nous pouvons tous être des expérimentateurs. Ce que se propose M^{me} Grange, ce n'est point de donner des consultations, mais d'enseigner les moyens d'obtenir des preuves certaines de l'existence des esprits. Peu importe même ce qu'ils nous disent ; les esprits peuvent avoir entre eux des opinions opposées comme les hommes, ou être troublés comme des mortels souffrants ; ne scrutons point ces mystères. Il s'agit, pour le moment, de dire bien haut : L'être se survit à lui-même ! Établissez cette conviction dans la ville où le spiritisme est inconnu, et vous aurez bien mérité de Dieu. *La Lumière* est avec vous.

M. Court., Paris. — Le portrait de Jeanne Darc qui se trouve, avec les pièces de la procédure, aux archives du Palais à Rouen, ne peut guère être considéré comme *portrait authentique*. C'est une mauvaise esquisse de profil tracée par la main inhabile du greffier sur le procès-verbal des débats. Cela figure à peu

près un rond auquel est additionnée une petite ligne ayant la prétention d'être un nez, et ainsi pour l'œil. Le menton est absent.

L'envoi est bien parvenu. Merci et reconnaissance.

M. T. Lefèvre, à Proissy. — Un de vos protégés est inscrit dans la liste d'abonnements d'un de nos chevaliers. Il recevra l'année courante pour votre atelier. Le prix d'abonnement vous paraît cher, mais il n'est pas plus élevé que celui des autres revues spéciales, dont le nombre d'abonnés est limité. Quand le *Nouveau Spiritualisme* aura beaucoup d'adeptes, la *Lumière* pourra, sans augmentation de prix, paraître trois fois par mois.

M. Ch. N..., Gard. — Vous reconnaissez que nous avons répondu à vos espérances ; nous aurions voulu pouvoir faire mieux encore, mais le terrain n'était pas suffisamment préparé. Ce sont surtout les « âmes obscures et inconnues, mais profondément affectueuses et dévouées », qui nous soutiennent dans la lutte où nous sommes entrés pour la défense de la libre pensée et du *Nouveau Spiritualisme*. Vos encouragements nous sont précieux.

M. Vanders. F., à B. — Nous avons toujours envoyé des numéros d'essai d'après vos adresses, sans résultat. Ne nous décourageons pas cependant, et veuillez continuer vos bons services à la *Lumière*. Il faut frapper longtemps à la porte d'un incrédule pour être entendu. Vis-à-vis même des croyants, on craint d'être accusé de pratiquer l'abonnement forcé. Des deux côtés, quelle que soit la manière de procéder, on voit parfois que les meilleures intentions sont travesties.

M. Célestin B., à D. — On rendra cette justice à la *Lumière*, c'est que toute dirigée littérairement qu'elle soit *par une femme*, elle ne change pas d'idées comme de vêtement et que tout ce qu'elle promet, elle le tient.

M^{me} Fernande d'As. — Nous connaissons ce fait. Par cette chose affirme notre indépendance et augmente nos mérites. Nous ne soutenons pas une idée parce que nous sommes payés ou flattés pour cela, mais parce qu'elle est notre conviction et que nous nous sommes imposé comme une mission de déclarer la survivance de l'être. Nous n'entendons pas établir une religion, nous les appelons toutes à nous, car sous ce titre : *nouveau spiritualisme*, elles se rangent et s'unissent en raison du double progrès de la science et de la foi.

M^{me} I. L., à Biarritz. — L'abonnement est de 6 fr. au lieu de 5 fr. que nous avons reçus. Vous nous enverrez le supplément en timbres-poste quand vous aurez occasion de nous écrire ou quand vous renouvelerez votre abonnement.

M. M., à Auxon ; Van C., à Gand. — Mêmes observations.

Le gérant: Aldre CHARLE.

